

La Quête du Graal

The background of the cover is a medieval-style illustration. On the left, a woman with long blonde hair, wearing a red dress with a white bodice and a gold necklace, stands in profile. To her right, a knight on a white horse is engaged in a jousting tournament with another knight on a dark horse. The scene is set outdoors with trees and a checkered banner hanging from a tree trunk.

BERNARD
CORNWELL

*L'archer
du Roi*

roman

PRESSES
DE LA CITÉ



Bernard Cornwell

L'ARCHER DU ROI

La Quête du Graal

Traduit de l'anglais par Danièle Darneau



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original : *Vagabond*

À June et Eddie Bell avec mon amitié et ma reconnaissance

PREMIÈRE PARTIE

Des flèches sur la colline

Angleterre, octobre 1346

C'était le mois d'octobre, la fin de l'année, l'époque où l'on abattait le bétail en prévision de l'hiver et où le vent du nord annonçait les frimas. Les feuilles des châtaigniers s'étaient parées d'or, les hêtres flamboyaient et les chênes jetaient des éclats de bronze. La nuit tombait déjà lorsque Thomas de Hookton, accompagné d'Eléonore, sa maîtresse, ainsi que du père Hobbe, son ami, atteignirent une ferme sur les hauteurs. Le fermier refusa de leur ouvrir sa porte, mais leur cria à travers l'huis qu'ils pouvaient dormir dans la porcherie.

La pluie martelait le chaume qui tombait en poussière. Thomas guida leur unique cheval sous le toit qu'ils partageraient avec six cochons enfermés dans un solide enclos, à côté d'un tas de bois et au milieu d'une neige de plumes, dernier souvenir d'une poule devenue poule au pot. Les plumes rappelèrent au père Hobbe que c'était le jour de la Saint-Gallus, et il se fit un devoir d'apprendre l'édifiante histoire de ce bienheureux à Eléonore.

— Rentrant en sa demeure un soir d'hiver, le saint surprit un ours en train de dérober son repas, lui conta-t-il. Alors, il s'adressa à l'animal et celui-ci l'écouta. Il le tança vertement, puis il lui ordonna d'aller quérir du bois pour son feu.

— Oui, je me souviens, j'ai vu cette histoire sur une peinture, répondit Eléonore. L'ours est devenu son valet, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, confirma le bon père. C'est parce que Gallus était un saint. Les ours ne vont pas chercher du bois pour n'importe quel manant, mais pour un saint, oui.

— Un saint qui est le patron des poules ! ricana Thomas.

Thomas connaissait tout des saints ; il en savait encore plus long sur le sujet que le père Hobbe.

— On se demande pourquoi les poulets ont besoin d'un saint ! ajouta-t-il, sarcastique.

— Gallus est le patron des poules ? s'étonna Eléonore, qui ne comprenait pas pourquoi Thomas se gaussait ainsi. Pas des ours ?

— Non, des poules, confirma le père Hobbe. De toute la volaille, en vérité.

— Mais pourquoi ?

Le père Hobbe, un fils de paysans à la face large, au poil raide, au corps trapu, un être jeune et plein de fougue, répondit de bonne grâce, car il aimait à raconter l'histoire des saints :

— Parce qu'un jour il chassa un méchant démon du corps d'une fille. Une multitude d'évêques avaient essayé de chasser ce démon, mais ils avaient tous échoué. Or, un beau jour, arriva saint Gallus qui maudit le démon. Il le maudit ! Alors, le démon se mit à piailler d'effroi – le père Hobbe agita les mains pour imiter la frayeur de l'esprit malin – et il s'envola du corps de la fille, oui, et il ressemblait à une poule noire – une poulette. Oui, c'est ça, une poulette noire.

— Je n'ai jamais vu cette histoire sur une peinture, mais j'aimerais bien voir un ours nous apporter du bois pour nous chauffer, commenta mélancoliquement Eléonore, dans son anglais teinté d'un fort accent français.

Thomas, assis à côté d'elle, fouilla des yeux la pénombre humide et légèrement brumeuse en se demandant si ce jour était réellement celui de la Saint-Gallus, car il avait perdu la notion du temps pendant leur voyage. Peut-être était-on déjà à la Sainte-Audrey ? On était au mois d'octobre, cela, il le savait, et il savait que mille trois cent quarante-six ans avaient passé depuis la naissance du Christ, mais il n'était pas sûr du jour. Rien de plus facile que de perdre le fil. Un jour, son père avait récité tous les offices du dimanche un samedi, et il avait été obligé de recommencer le lendemain.

À ce souvenir, Thomas se signa à la dérobée. Il était le bâtard d'un prêtre et on disait que cela portait malheur. Il frissonna. Il y avait dans l'air une menace qui n'était due ni au crépuscule, ni aux nuages chargés de pluie, ni à la brume. « Que Dieu nous aide, pensa-t-il, mais il y a un esprit malin qui rôde. » Il se signa une nouvelle fois et adressa une prière silencieuse à saint Gallus et à son ours si obéissant. Cela lui rappela le montreur d'ours

qu'ils avaient vu à Londres. Les dents de l'animal étaient réduites à des chicots jaunâtres et ses flancs bruns étaient maculés de sang à force d'avoir été piqués par l'aiguillon. Des chiens errants avaient grondé à sa vue, s'étaient approchés, mais avaient vite battu en retraite lorsque l'ours s'était tourné vers eux en se dandinant.

— C'est encore loin, Durham ? s'enquit Eléonore dans sa langue maternelle, le français.

— Nous y serons demain, je pense, répondit Thomas, les yeux toujours fixés sur l'obscurité profonde au-dehors. Elle a demandé quand nous serions à Durham, précisa-t-il à l'adresse du père Hobbe.

— Prions Dieu pour que ce soit vraiment demain, dit le prêtre.

— Demain, tu pourras te reposer, promit Thomas à Eléonore.

Elle était enceinte. L'enfant, si Dieu le voulait, naîtrait au printemps. Thomas ne s'était pas encore accoutumé à l'idée de devenir père. Il ne se sentait pas encore prêt à prendre une telle responsabilité, mais Eléonore était heureuse et il aimait à lui faire plaisir, aussi lui disait-il qu'il se réjouissait comme elle. Et parfois, c'était vrai.

— Et demain, nous aurons nos réponses, compléta le père Hobbe.

— Non, demain, nous poserons nos questions, rectifia Thomas.

— Dieu ne permettra point que nous ayons fait tout ce chemin pour être déçus, répliqua le bon père.

Pour couper court à toute discussion, il sortit du sac leur maigre repas.

— C'est tout ce qu'il reste du pain. Nous devrions garder un peu de fromage et une pomme pour notre petit déjeuner. (Il bénit la nourriture, puis il partagea le pain en trois.) Mangeons avant la tombée de la nuit.

Avec l'obscurité s'installa un froid mordant. Il tomba une brève averse, puis le vent se calma. Thomas, qui dormait près de la porte, fut réveillé peu après que le vent eut cessé de souffler parce qu'une lumière brillait au nord, dans le ciel.

Il se redressa. Et ce qu'il vit lui fit oublier le froid, la faim, lui fit oublier tous les petits désagréments de la vie, car ce qu'il voyait, c'était le Graal. Le Saint-Graal, le plus précieux de tous les legs du Christ, perdu depuis plus de mille ans... Il le voyait rougeoyer dans le ciel, éclatant comme du sang, scintillant comme l'auréole d'un saint, et illuminer le firmament d'une multitude de rayons éblouissants.

Thomas avait envie d'y croire. Il avait envie que le Graal existe. Il voulait se convaincre que la découverte du Graal ferait disparaître le mal de la terre en l'engloutissant dans ses profondeurs. Il avait désespérément envie de croire, tellement envie que, en cette nuit d'octobre, le Graal lui apparut, semblable à une grande coupe incandescente qui éclairait le ciel du nord. Ses yeux se remplirent de larmes, sa vue se brouilla, l'image devint floue, mais elle resta là.

Une vapeur s'élevait du vase sacré. Derrière, disposés sur plusieurs rangées qui s'élevaient vers les hauteurs du ciel, des anges déployaient leurs ailes couleur de feu. Le ciel du nord tout entier baignait dans une brume dorée et écarlate qui éclairait la nuit comme pour envoyer un signe à Thomas l'incrédule.

— Ô Seigneur, pria-t-il à voix haute, en repoussant sa couverture et en allant s'agenouiller sur le seuil glacé, ô Seigneur !

— Thomas ?

Eléonore, à côté de lui, s'était réveillée. Elle se mit sur son séant et suivit son regard.

— Il y a le feu, dit-elle en français d'une voix effrayée. C'est un grand incendie !

— C'est un incendie ? répéta Thomas.

Puis il se réveilla tout à fait. Il vit alors qu'un feu brûlait à l'horizon, un grand feu dont les flammes projetaient dans les nuages une lueur rougeoyante en forme de coupe.

— Il y a une armée qui passe par là-bas, chuchota Eléonore. Regarde !

Plus loin, une grande lueur illuminait le ciel. Des lueurs semblables, ils en avaient vu d'innombrables dans le ciel de France ; c'étaient celles des flammes reflétées par les nuages sur le passage de l'armée anglaise, là où faisaient rage les incendies

qu'ils allumaient au fur et à mesure de leur avancée en Normandie et en Picardie.

Thomas, déçu, continuait à scruter l'horizon d'un œil incrédule. Quoi, c'était une armée ? Ce n'était pas le Graal ?

— Thomas ? s'inquiéta Eléonore.

— Ce n'est qu'une rumeur, murmura-t-il comme pour lui.

Il était le fils bâtard d'un prêtre, et il avait été élevé avec les Saintes Écritures. Or, dans l'Évangile selon saint Matthieu, on annonçait qu'à la fin des temps il y aurait des guerres et des rumeurs de guerres. D'après les Écritures, le monde finirait dans un bain de feu et de sang. Comme pour corroborer cette prédiction, dans le dernier village où ils étaient passés sous le regard suspicieux des gens, un prêtre vindicatif les avait taxés d'être des espions écossais. Devant cette infâme accusation, le sang du père Hobbe n'avait fait qu'un tour et il avait brandi le poing sous le nez de son confrère. Thomas avait dû intervenir pour calmer les deux saints hommes.

Un berger qui avait assisté à l'altercation lui dit avoir vu de la fumée dans les collines du nord. D'après lui, les Écossais étaient en marche vers le sud. Mais la concubine du prêtre avait ricané en entendant cette histoire, déclarant que les prétendues troupes écossaises n'étaient que des voleurs de bétail.

— Mettez des barreaux à votre porte pendant la nuit, avait-elle persiflé, et ils vous laisseront tranquilles.

Au loin, la lueur était toujours là. Ce n'était pas le Graal.

— Thomas ? répéta Eléonore en fronçant les sourcils.

— J'ai fait un rêve, expliqua-t-il, c'est tout.

— J'ai senti l'enfant bouger. Alors, nous allons nous marier, tous les deux ?

— Oui, à Durham, promit Thomas.

Car si lui-même n'était qu'un bâtard, il ne voulait pas que son enfant soit affecté de la même tare.

— Demain, nous serons arrivés et nous irons nous marier aussitôt dans une église. Après, nous irons chercher nos réponses.

Intérieurement, il pria pour que l'une des réponses fût : non, le Graal n'existe pas. « Faites que ce soit un rêve, un simple mirage de feu et de nuages dans le ciel nocturne, sinon je vais

devenir fou. » Il avait envie d'abandonner sa quête. Il avait envie de renoncer au Graal et de redevenir ce qu'il était et ce qu'il avait envie d'être : un archer anglais.

Bernard de Taillebourg, français, dominicain et inquisiteur, passa cette nuit d'automne dans une porcherie. Lorsque l'aube se leva, laiteuse, plongée dans un épais brouillard, il tomba à genoux et remercia Dieu de lui avoir accordé la grâce de dormir dans la paille souillée. Puis, conscient de la noble tâche qui l'attendait, il adressa une prière à saint Dominique en lui demandant d'intercéder auprès de Dieu afin que l'entreprise de la journée se déroule bien.

— De même que la flamme de ta bouche nous guide vers la vérité, pria-t-il à haute voix, qu'elle éclaire notre route vers le succès.

Sa ferveur était telle qu'il bascula en avant, allant heurter de la tête le solide pilier de pierre qui soutenait un angle de l'enclos. La douleur irradiait son crâne. Mais il en demanda plus encore et donna délibérément un nouveau coup de tête contre la pierre. La peau de son front éclata ; le sang se mit à couler le long de son nez.

— Ô saint Dominique, s'écria-t-il, ô saint Dominique ! Grâces soient rendues à Dieu pour ta gloire ! Éclaire notre route !

Le sang dégoulinait à présent sur ses lèvres. En gardant les mains jointes, il le lécha, songeant à toutes les tortures endurées pour l'Église par les saints martyrs. Un sourire extatique éclairait son visage hagard.

Les soldats qui, la nuit précédente, avaient réduit en cendres la quasi-totalité du village, violé les femmes qui n'avaient pu s'échapper et massacré les hommes qui essayaient de les protéger, observaient la scène, fascinés. Le prêtre cognait de manière rythmique son front contre la pierre éclaboussée de sang en psalmodiant : « Dominique, ô Dominique ! »

Quelques soldats se signèrent, car ils savaient reconnaître un saint homme quand ils en voyaient un. Un ou deux s'agenouillèrent, même si ce n'était pas chose facile en cote de mailles. Mais les autres se contentèrent de considérer le dévot

d'un œil méfiant, ainsi que son valet, qui leur rendait hardiment leur regard.

Le valet, de même que son maître, était français, mais il y avait dans sa physionomie une note exotique. Sa peau était mate, presque aussi basanée que celle d'un Maure, et ses cheveux noirs luisaient, longs et lisses. L'ensemble, assorti à son visage étroit, lui donnait un air farouche. Il était vêtu d'une cotte de mailles, portait l'épée et, bien qu'il ne fût que le valet d'un religieux, ses manières étaient assurées et pleines de dignité. Son élégance détonait étrangement au milieu de cette armée dépenaillée. Nul ne connaissait son nom et nul ne se risquait à lui poser la question, ni à lui demander pourquoi il évitait soigneusement la compagnie des autres valets.

Le mystérieux personnage observait les soldats en tenant ostensiblement dans sa main gauche un couteau muni d'une lame très longue et très fine. Lorsqu'il estima qu'un nombre suffisant de soldats s'intéressait à lui, il posa le couteau, pointe en bas, en équilibre sur son doigt tendu. Pour éviter que la lame acérée ne le blesse, il l'avait gainée avec un doigt coupé dans un gant de mailles.

D'un coup sec, il lança le couteau en l'air. La lame jeta un éclair argenté et le couteau reprit sa place, pointe en bas, en équilibre sur son doigt. Toute l'opération se déroula sans que le valet ne quitte des yeux ses spectateurs.

Son maître, à qui cette démonstration d'adresse avait échappé, poursuivait ses incantations, les joues striées de sang.

— Dominique ! Dominique ! Éclaire notre route !

Une nouvelle fois, le couteau virevolta en reflétant la faible lumière de ce matin brumeux.

— Dominique ! Guide-nous !

C'est alors qu'un homme grisonnant fit irruption, bousculant les spectateurs.

— Tous à cheval ! brailla-t-il. Plus vite que ça ! À cheval ! Nous n'avons pas toute la journée devant nous ! Que diable avez-vous à rester ainsi le bec béant ? Par le Christ en croix, vous vous croyez où ? À la foire d'Eskdale ? Allez, pour l'amour de Dieu, remuez-vous ! Plus vite que ça !

Son écu portait ses armoiries, un cœur rouge, mais la peinture était tellement passée et le revêtement de cuir si abîmé que le blason était difficile à distinguer.

— Oh, par la couronne d'épines ! souffla-t-il à la vue du dominicain et de son valet. Mon père, nous partons ! Sur-le-champ ! Je n'ai pas de temps à perdre avec vos prières.

Revenant à ses troupes, il les pressa :

— Allez, à cheval ! Remuez vos carcasses ! Il y a une besogne de tous les diables qui nous attend aujourd'hui !

— Douglas ! l'interpella le dominicain d'un ton mordant.

L'homme grisonnant fit volte-face.

— Prêtre, mon nom est sir William, et vous feriez bien de vous en souvenir.

Le religieux cligna des yeux, paraissant reprendre ses esprits. Puis il s'inclina machinalement, comme pour demander pardon d'avoir commis la faute d'avoir appelé sir William par son nom de famille.

— C'est que je parlais à saint Dominique, expliqua-t-il.

— Fort bien, j'espère que vous lui avez demandé de chasser ce maudit brouillard ?

— Oui, et il va nous guider ! Il va nous montrer le chemin !

— Alors il fera bien de mettre ses bottes, car nous partons, que votre saint soit prêt ou non ! gronda sir William Douglas, chevalier de Liddesdale.

La cotte de mailles de sir William, usée par les batailles, était réparée en maints endroits. Des points de rouille apparaissaient aux bords et aux coudes. Son visage tanné par les intempéries était couturé de cicatrices, aussi balaféré que le cuir de son écu. Il avait atteint les quarante-six ans, et chacune des années qui avaient blanchi ses cheveux et sa courte barbe lui avait laissé une cicatrice, souvenir d'un coup d'épée, de flèche ou de javelot.

Il ouvrit la lourde porte de la porcherie.

— Allons, debout, mon père. J'ai un cheval pour vous.

Mais Bernard de Taillebourg déclina son offre.

— Je vais marcher, comme marchait Notre Seigneur, dit-il en se saisissant d'un gros bâton terminé par une lanière de cuir.

— C'est pour éviter de vous mouiller en franchissant les ruisseaux, pas vrai ? gloussa sir William. Vous marcherez sur l'eau, pas vrai, avec votre valet ?

Contrairement à ses hommes, il ne semblait pas le moins du monde impressionné par le prêtre français, ni éprouver la moindre méfiance envers ce valet si bien armé. Mais il est vrai que sir William Douglas était réputé pour n'avoir peur de personne. C'était un chef de clan écossais accoutumé à protéger ses terres par le meurtre, le feu, l'épée et la lance, peu enclin à se laisser impressionner par un quelconque prêtre exalté venu de Paris. Sir William, en vérité, n'éprouvait pas pour les prêtres une sympathie débordante, mais son roi lui avait demandé d'emmener Bernard de Taillebourg dans cette expédition et il y avait consenti à contrecœur.

Autour de lui, les soldats se mettaient en selle comme il le leur avait ordonné. Ils n'étaient que légèrement armés car ils ne comptaient pas rencontrer d'ennemis. Quelques-uns, tel sir William, portaient des écus, mais la plupart se contentaient d'une simple épée. Le dominicain, dont la cotte était humide et maculée de boue, arriva en courant pour rejoindre sir William.

— Vous allez entrer dans la ville ?

— Bien sûr que non, je ne vais pas entrer dans cette satanée ville. C'est la trêve, vous avez oublié ?

— Mais si c'est la trêve...

— Si c'est la trêve, ventredieu, on les laissera tranquilles.

Le prêtre français maîtrisait bien l'anglais, mais il mit quelques instants à comprendre ce que signifiaient les quatre derniers mots de sir William.

— Il n'y aura pas de bataille ?

— Pas entre nous et la ville, non. Et il n'y a pas d'armée anglaise à quarante lieues à la ronde, donc il n'y aura pas de bataille. Tout ce que nous voulons, c'est trouver des vivres et du fourrage, mon père, des vivres et du fourrage. Donne à manger à tes hommes et à tes animaux, c'est ainsi que tu gagneras tes guerres.

Pendant son petit discours, sir William s'était hissé sur son cheval, aidé d'un écuyer qui maintenait l'animal. Après avoir

introduit ses bottes dans les étriers, il étala la jupe de sa cotte de mailles et prit les rênes.

— Je vous emmène jusqu'aux abords de la ville, mon père, mais après il vous faudra vous débrouiller tout seul.

— Me débrouiller ? répéta Bernard de Taillebourg.

Mais, déjà, sir William avait tourné bride et s'engageait dans un sentier boueux bordé de longs murets de pierre. Deux cents hommes d'armes aux couleurs de la grisaille de ce matin brumeux s'engagèrent à sa suite, et le prêtre, bousculé par leurs grands destriers crottés, dut se battre pour garder la cadence. Le valet suivait, l'air indifférent. Il était accoutumé à la compagnie de la soldatesque et ne donnait aucun signe d'appréhension. À vrai dire, tout, dans ses manières, révélait qu'il s'y entendait certainement mieux au maniement des armes que la plupart de ceux qui chevauchaient derrière sir William.

Le dominicain et son valet avaient voyagé jusqu'en Écosse avec une douzaine d'autres messagers dépêchés au roi David II par Philippe de Valois, le roi de France. Cette ambassade était un appel au secours. Les Anglais avaient envahi la Normandie et la Picardie, brûlant tout sur leur passage. Ils avaient battu les troupes du roi de France près d'un village appelé Crécy, et leurs archers tenaient une douzaine de forteresses en Bretagne, tandis que leurs farouches chevaliers accouraient à la rescousse depuis les possessions ancestrales d'Edouard d'Angleterre en Gascogne. Tout cela était terrible, mais il y avait pire. En effet, comme s'il voulait montrer à l'Europe entière que la France pouvait être démembrée en toute impunité, le roi d'Angleterre était en train d'assiéger le grand port fortifié de Calais. Philippe de Valois faisait son possible pour repousser le siège, mais l'hiver s'annonçait et ses nobles murmuraient que leur roi n'était pas un guerrier. C'est pourquoi il en avait appelé au roi d'Écosse, David, le fils de Robert Bruce. « Envahissez l'Angleterre, l'avait-il supplié, et cela forcera Edouard à abandonner le siège de Calais pour protéger son pays. » Les Écossais avaient pris le temps de réfléchir à la proposition, et en étaient arrivés à la conclusion, persuadés par l'ambassade du roi de France, que l'Angleterre était sans défense. Comment eût-il pu en être autrement ? L'armée d'Edouard d'Angleterre était à

Calais, ou en Bretagne, ou en Gascogne ; il ne restait plus personne pour défendre l'Angleterre. Cela signifiait que leur vieil ennemi était à leur portée, qu'il ne demandait qu'à être pillé, que les richesses de l'Angleterre n'attendaient que de tomber entre les mains écossaises.

Les Écossais étaient donc descendus dans le sud.

C'était la plus grande armée jamais déployée hors des frontières du pays. Tous les grands seigneurs en faisaient partie, tous les fils et petits-fils des guerriers qui avaient humilié l'Angleterre durant la sanglante bataille du Bannockburn. Ces seigneurs avaient emmené leurs hommes d'armes, des soldats endurcis par les incessantes escarmouches autour de la frontière, accompagnés cette fois par les chefs de clan des montagnes et des îles alléchés par l'odeur du butin. Ces derniers étaient à la tête de tribus sauvages ne parlant que leur propre langue et se battant comme des diables. Par milliers, ils étaient venus grossir les rangs des guerriers dans l'espoir de devenir riches.

Les messagers français, leur mission accomplie, étaient retournés dans leur pays pour annoncer à Philippe de Valois qu'Edouard d'Angleterre allait sans aucun doute lever le siège de Calais lorsqu'il apprendrait que les Écossais étaient en train de ravager ses terres du nord.

L'ambassade française était retournée chez elle, mais sans Bernard de Taillebourg, qui avait à faire dans le nord de l'Angleterre. Mais, dès les premiers jours de l'invasion, il avait dû subir une succession de contrariétés. L'armée écossaise était forte de douze mille hommes, elle était plus importante que l'armée avec laquelle Edouard d'Angleterre avait défait les Français à Crécy, mais, une fois la frontière traversée, cette grande armée avait fait halte pour assiéger une forteresse isolée défendue par une garnison de trente-huit hommes en tout et pour tout. Les trente-huit hommes avaient tous péri, certes, mais on n'en avait pas moins perdu quatre jours. On avait perdu encore plus de temps en négociations avec les habitants de Carlisle, qui avaient donné de l'or afin que leur ville fût épargnée. Ensuite, le jeune roi d'Écosse avait gaspillé trois jours supplémentaires en pillant le grand prieuré des Black Canons à

Hexham. Enfin, dix jours après avoir traversé la frontière et arpenté les landes du nord de l'Angleterre, l'armée écossaise avait tout de même atteint Durham. La ville avait offert mille livres en or pour être épargnée, et le roi David lui avait accordé deux jours pour trouver la somme. Ce qui signifiait que Bernard de Taillebourg avait deux jours pour trouver le moyen d'entrer dans la ville. Et maintenant, il se retrouvait à courir derrière sir William Douglas en glissant dans la boue, à demi aveuglé par le brouillard.

Ils traversèrent une vallée, franchirent un cours d'eau et gravirent la pente raide d'une colline.

— De quel côté se trouve la ville ? demanda le religieux à sir William.

— Dès que le brouillard se lèvera, je pourrai vous le dire, mon père.

— Ils vont respecter la trêve ?

— Les gens de Durham sont de saints hommes, mon père, répondit ironiquement sir William, et surtout ils ont peur !

C'étaient les moines de la ville qui avaient négocié la rançon. Sir William, pour sa part, avait déconseillé au roi d'accepter. Il était d'avis que si des moines offraient un millier de livres, le mieux était de trucider les moines et de s'emparer de deux mille livres. Mais le roi ne l'avait pas écouté. David Bruce avait passé la plus grande partie de sa jeunesse en France et il se considérait comme un homme cultivé. Sir William ne s'embarrassait pas de ce genre de scrupules.

— Vous ne craignez rien si vous réussissez à vous faire ouvrir les portes de la ville, affirma-t-il au prêtre.

Les cavaliers les avaient rejoints au sommet de la colline. Sir William prit la direction du sud en longeant la crête sur un sentier bordé de murs de pierre qui, au bout de quatre cents pas environ, aboutissait à un hameau désert où quatre masures, si basses que leurs toits de chaume délabrés paraissaient surgir tout droit de terre, étaient blotties les unes contre les autres non loin d'un carrefour. Au centre de celui-ci s'élevait une croix de pierre qui penchait vers le sud, au milieu d'un carré d'herbes folles entouré d'ornières boueuses.

Sir William brida son cheval pour s'arrêter devant le monument et détailla le dragon sculpté qui entourait le pilier. Il manquait un bras à la croix.

Quelques hommes mirent pied à terre et allèrent inspecter les maisons, mais ils n'y trouvèrent rien ni personne. Pourtant, dans l'une des masures, des braises rougeoyaient encore. Les soldats en profitèrent pour mettre le feu aux quatre toits de chaume. Mais le feu mit du temps à prendre, car le chaume était si humide que des champignons prospéraient au cœur des brins de paille.

Sir William sortit un pied de ses étriers et entreprit de renverser la croix brisée, mais elle refusa de bouger malgré ses efforts. À la vue de l'expression désapprobatrice de Bernard de Taillebourg, il grogna :

— Nous ne sommes pas sur une terre sacrée, mon père. Nous ne sommes que chez ces gredins d'Anglais.

Il examina le dragon sculpté qui grimpait le long de la pierre avec sa gueule béante.

— Dieu, que cette sale bête est laide, n'est-ce pas, mon père ?

— Les dragons sont des créatures du péché, les objets de Satan, répondit Bernard de Taillebourg, donc ils sont laids.

— Un objet de Satan, hein ? fit sir William avec un nouveau coup de pied à la croix.

Puis il reprit, non sans avoir au préalable gratifié la pierre d'un troisième et inutile coup de pied :

— Ma mère m'a toujours dit que ces maudits bâtards d'Anglais enterraient leur or sous des croix à dragons.

Deux minutes plus tard, la croix était couchée sur le côté et une demi-douzaine d'hommes déçus baissaient le nez vers le trou ainsi formé. La fumée qui montait des toits en flammes épaississait encore le brouillard, tourbillonnant au-dessus de la route avant de disparaître dans la grisaille matinale.

— Pas d'or, maugréa sir William.

Puis il rassembla ses hommes et prit la direction du sud, à la recherche de vivres susceptibles d'être rapportés à l'armée écossaise. Mais les champs étaient nus. Derrière, les flammes de l'incendie coloraient la brume d'or et de rouge. Peu à peu, le rougeoiement disparut, ne laissant que l'odeur du feu. Soudain

retentit un vacarme assourdissant de cloches, dont l'appel monta jusqu'au ciel. Sir William, à qui il semblait que le son venait de l'est, entra dans une pâture à l'endroit où s'interrompait un muret et se mit debout dans ses étriers. Il tendit l'oreille et essaya de localiser les cloches, mais, avec ce brouillard, il ne put rien voir ni évaluer la distance. Puis le tapage s'arrêta aussi soudainement qu'il avait éclaté.

À présent, le brouillard s'amenuisait et disparaissait entre les feuilles orange d'un groupe d'ormes. Des champignons tachaient de blanc le sol de la pâture vide.

Bernard de Taillebourg tomba à genoux et se mit à prier à haute voix.

— Taisez-vous, mon père ! lui intima sir William.

Le prêtre se signa, comme implorant la clémence des cieux pour sir William qui commettait le sacrilège d'interrompre une prière.

— Vous avez dit qu'il n'y avait pas d'ennemis ! protesta-t-il.

— Ce ne sont pas des imbéciles d'ennemis que je cherche à entendre, répliqua l'Écossais, ce sont des animaux ! J'écoute pour savoir s'il n'y a pas des cloches de vaches ou de moutons.

Mais sir William paraissait étrangement nerveux pour quelqu'un qui ne cherchait que des vivres. Il ne cessait de se retourner sur sa selle, de tenter de percer le brouillard, de houspiller son monde au moindre crissement de maille ou au moindre coup de sabot sur le sol, d'imposer le silence aux hommes d'armes qui chevauchaient près de lui.

Il était soldat depuis bien longtemps, il l'était même déjà avant la naissance de certains de ses compagnons, et s'il était toujours en vie, c'était parce qu'il avait toujours suivi son instinct. Or, en ce moment, il sentait rôder le danger au milieu du brouillard. Sa raison lui disait qu'il n'y avait rien à craindre, que l'armée anglaise était loin, de l'autre côté de la mer, mais cela ne l'empêchait pas de sentir planer la mort. D'un geste instinctif, il fit glisser son écu sur son épaule et passa son bras gauche dans les boucles. C'était un grand bouclier, fabriqué avant l'époque où on avait commencé à rajouter une cuirasse à la cotte de mailles, un bouclier assez grand pour dissimuler un corps tout entier.

Au bord de la pâture, un soldat poussa un cri. Sir William saisit la poignée de son épée. Mais ce qu'il avait entendu n'était qu'un cri de surprise devant l'apparition soudaine de deux tours au milieu du brouillard. Ce n'était guère plus qu'une brume maintenant, au sommet de la crête, mais il continuait à flotter comme une rivière laiteuse au-dessus des vallées, de part et d'autre de la colline. Par-delà la rivière, loin au nord, une grande cathédrale et un château émergeaient de la blancheur spectrale d'une autre crête, immenses et sombres. Ils trouaient le brouillard, pareils à des édifices issus de l'imagination de quelque lugubre magicien.

Le valet de Bernard de Taillebourg, qui n'avait pas vu la civilisation depuis des semaines, contempla les deux bâtiments, fasciné. Des moines en froc noir s'étaient amassés sur la plus haute tour de la cathédrale, montrant du doigt les cavaliers qui avançaient vers eux.

— Durham, grogna sir William.

Sans doute les cloches avaient-elles sonné pour appeler les fidèles à la prière du matin.

— J'y vais de ce pas ! déclara le dominicain.

Joignant le geste à la parole, il se releva et saisit son bâton, prêt à partir.

Mais sir William, juché sur son cheval, lui barra la route.

— Tout doux, mon père. Pourquoi diable êtes-vous si pressé ?

Taillebourg tenta de forcer le passage, mais on entendit un cliquetis et, tout à coup, une lame froide, lourde et grise, vint obscurcir la vue du dominicain.

— Mon père, je vous ai demandé pourquoi vous étiez si pressé ! jeta sir William d'une voix coupante comme la lame de son épée.

Sur un signe de l'un de ses hommes, il détourna les yeux et vit que le valet du religieux avait à demi tiré son arme.

— Si votre chien de valet ne rengaine pas sa lame, mon père, articula-t-il avec une douceur qui masquait une terrible menace, j'en fais de la chair à rôtir pour mon dîner.

Taillebourg prononça quelques mots en français et son valet, de mauvaise grâce, rentra son épée dans son fourreau. Le prêtre leva les yeux vers sir William.

— Vous ne craignez donc point pour votre âme immortelle ? murmura-t-il.

Sir William sourit et, avant de répondre, scruta le sommet de la colline. Mais il ne décéla rien d'inquiétant dans le brouillard qui se désagrégeait peu à peu. Rassuré, il se dit que sa nervosité n'était sans doute due qu'à son imagination. Peut-être était-ce le résultat de ses excès de la nuit précédente, du trop-plein de bœuf, de porc et de vin qu'il avait engloutis. Car, après l'avoir investie, les Écossais avaient festoyé dans la maison du prieur de Durham, et le prieur vivait bien, à en juger par son garde-manger et par sa cave. Mais les repas trop riches avaient tendance à vous donner des prémonitions.

— Je laisse à mon guide spirituel le soin de s'inquiéter de mon âme, répliqua-t-il enfin en relevant le visage du dominicain avec la pointe de son épée. Quelle est la sorte d'affaire qui pousse un Français chez nos ennemis de Durham ?

— C'est une affaire qui concerne l'Église, affirma Taillebourg d'un ton ferme.

— Je me moque comme d'une guigne de savoir qui elle concerne, insista sir William. Je veux savoir ce que c'est.

— Si vous m'en empêchez, riposta Taillebourg en repoussant la lame, je ferai en sorte que le roi vous punisse et que l'Église vous condamne, et que le Saint-Père condamne votre âme à la damnation éternelle. J'en appellerai...

— Ferme ton maudit bec ! l'interrompit sir William. Te crois-tu de taille à me faire peur, prêtre, avec ta face couverte de sang ? Notre roi n'est qu'un petit toutou et l'Église fait ce que lui disent de faire ceux qui la paient.

Il retira son épée, mais pour la poser sur la nuque du religieux.

— Et maintenant, tu vas me raconter ton affaire. Dis-moi pourquoi un Français reste avec nous au lieu de rentrer chez lui avec les gens de son pays. Dis-moi ce que tu veux faire à Durham.

Bernard de Taillebourg empoigna le crucifix qui pendait à son cou et le brandit devant sir William. Ce n'était pas une manifestation de peur, mais, par ce geste, il semblait plutôt menacer de faire tomber les foudres du ciel sur l'âme de son interlocuteur.

Sir William se contenta de gratifier le crucifix d'un regard intéressé comme s'il appréciait sa valeur, mais la croix n'était qu'en bois, et le petit personnage du Christ, tordu dans les douleurs de l'agonie, était sculpté dans un morceau d'os jauni. Eût-il été en or, sir William n'eût pas manqué de s'en saisir, mais ce bibelot ne méritait qu'un crachat de mépris. Aussi sir William cracha-t-il. Certains soldats, qui craignaient Dieu plus que leur maître, se signèrent, mais les autres ne cillèrent pas, plus occupés à surveiller de près le valet, un dangereux personnage. Cet ecclésiastique d'âge mûr venu de Paris, pour violent et lugubre qu'il fût, ne leur faisait pas peur.

Ce dernier, loin de baisser la garde, apostropha sir William d'un ton vindicatif :

— Eh bien, qu'allez-vous faire ? Me tuer ?

— Oui, si je le dois, répliqua sir William, implacable.

La présence de ce prêtre au sein de l'ambassade française éveillait sa curiosité, et le fait qu'il fût resté après le départ des autres ne faisait qu'épaissir le mystère. Or un homme d'armes bavard, l'un des Français qui avaient apporté le cadeau de deux cents armures offert aux Écossais, lui avait révélé que le prêtre était à la poursuite d'un grand trésor. Si ce trésor se trouvait à Durham, eh bien, il voulait le savoir ! Il voulait sa part !

— J'ai déjà tué des prêtres, ajouta-t-il, et un autre prêtre m'a vendu une indulgence pour réparer ma faute, donc je ne crains ni vous, ni votre Église. Il n'y a pas de péché dont on ne puisse payer le rachat, aucun pardon qui ne puisse être acheté.

Le dominicain haussa les épaules. Deux hommes de sir William s'étaient postés derrière lui en brandissant leur épée, et il comprit que ces Écossais n'étaient pas à un meurtre près. C'est sans état d'âme qu'ils les tueraient, lui et son valet. Ces hommes qui suivaient le cœur rouge de Douglas n'étaient que des brutes nées pour se battre, aussi sûrement que des chiens de

chasse étaient nés pour chasser. Il était inutile de menacer leur âme, car ils étaient à des lieues de cette sorte de préoccupation.

— Je vais à Durham pour retrouver un homme, dit-il.

— Quel homme ? insista sir William sans relâcher la pression de son épée sur sa nuque.

— C'est un moine, expliqua le saint homme avec patience, et il est vieux maintenant, si vieux qu'il peut ne plus être de ce monde. C'est un Français, un bénédictin qui a fui Paris il y a très longtemps.

— Pourquoi a-t-il fui ?

— Parce que le roi voulait sa tête.

— La tête d'un moine ? releva sir William, sceptique.

— Ce n'était pas un simple bénédictin. Il a appartenu autrefois à l'ordre des Templiers.

— Ah !

Sir William commençait à comprendre.

— Et il sait où est caché un grand trésor, poursuivit Taillebourg.

— Le trésor des Templiers ?

— Oui. On dit qu'il est caché à Paris, caché depuis toutes ces années, mais ce n'est que l'an dernier que nous avons découvert que ce moine français était toujours vivant en Angleterre. Vous comprenez, ce bénédictin était autrefois le sacristain des Templiers. Vous savez ce que c'est ?

— Pour qui me prenez-vous ? Gardez votre morgue pour vous, mon père, répliqua sir William d'un ton froid.

Taillebourg inclina la tête pour montrer qu'il reconnaissait la justesse du reproche.

— Si quelqu'un sait où se trouve le trésor des Templiers, c'est bien celui qui s'occupait de leurs objets sacrés, poursuivit-il d'un ton humble. Et à notre connaissance, cet homme vit maintenant à Durham.

Sir William retira son épée. Tout ce que venait de dire le prêtre se tenait. Les chevaliers du Temple, un ordre de moines soldats qui avaient fait serment de protéger la route des pèlerins entre la chrétienté et Jérusalem, étaient devenus riches au-delà des rêves les plus fous de tous les rois. C'était une grave erreur, car cela avait excité la jalousie des rois, et les rois jaloux

faisaient de méchants ennemis. Le roi de France, qui comptait justement parmi ces ennemis, avait ordonné la destruction de l'ordre du Temple. À cette fin, on avait fabriqué une accusation d'hérésie, les hommes de loi avaient travesti sans peine la vérité et les Templiers avaient été dissous. Leurs maîtres avaient été brûlés et leurs terres confisquées, mais leur trésor, le fabuleux trésor des Templiers, n'avait jamais été découvert. Le sacristain de l'Ordre, responsable de sa sauvegarde, savait sûrement où il se trouvait.

— Quand les Templiers ont-ils été dissous ? s'enquit sir William.

— Il y a vingt-neuf ans, répondit le prêtre.

Donc, le sacristain était peut-être toujours vivant. Vieux, mais vivant. Sir William rengaina son épée, tout à fait convaincu par l'histoire du dominicain.

Et pourtant, rien de tout cela n'était vrai, en dehors du fait que la ville de Durham recelait en ses murs un vieux moine. Or, celui-ci n'était pas français et n'avait jamais été templier et, suivant toute probabilité, il n'avait jamais entendu parler d'un quelconque trésor. Mais Bernard de Taillebourg avait parlé d'un ton convaincant, et l'histoire de cet or perdu s'était répandue dans l'Europe entière ; c'était un conte que l'on ne manquait pas de raconter chaque fois que l'on évoquait les légendes et merveilles de ce monde. Sir William avait envie de croire à cette histoire, et cela plus que tout le reste le persuada qu'elle était vraie.

— Si vous retrouvez cet homme, dit-il à Taillebourg, et s'il est toujours vivant, et si ensuite vous trouvez le trésor, alors ce sera parce que nous aurons rendu la chose possible. Ce sera parce que nous vous avons amené jusqu'ici, et parce que nous vous avons protégé durant votre voyage jusqu'à Durham.

— C'est la vérité, sir William, acquiesça le dominicain.

L'Écossais fut surpris de la bonne grâce de son interlocuteur. Pris de soupçons, il le considéra en fronçant les sourcils et étudia son visage comme pour jauger sa sincérité.

— Donc, nous devons partager le trésor, conclut-il.

— Naturellement, répondit incontinent Taillebourg.

Sir William n'était pas sot. Il réfléchit, les yeux fixés sur la cathédrale qui se découpait au loin. S'il laissait le saint homme entrer dans Durham, il ne le reverrait jamais. Le trésor des Templiers, c'était, disait-on, un monceau d'or rapporté de Jérusalem, plus d'or qu'on ne pouvait l'imaginer, et sir William reconnaissait qu'il ne possédait pas le moyen de détourner un peu de cet or jusqu'à Liddesdale. Il lui fallait se servir du roi. David II était peut-être un garçon faible, aux chausses pauvrement garnies, et ramolli par son éducation française, mais les rois avaient des moyens déniés aux chevaliers. David d'Écosse pouvait s'entretenir d'égal à égal avec Philippe de Valois, tandis que tous les messages de William Douglas seraient ignorés par la cour de France.

— Jamie ! jappa-t-il à l'adresse de son neveu, l'un des deux cavaliers encadrant Taillebourg. Dougal et toi, vous allez ramener ce prêtre auprès du roi.

— Vous devez me laisser partir ! protesta le religieux.

Sir William se pencha sur lui, un sourire goguenard aux lèvres.

— Vous avez envie que je coupe vos couilles consacrées pour m'en faire une bourse ? ricana-t-il.

Puis, retournant à son neveu :

— Tu diras au roi que ce prêtre français a des nouvelles qui nous concernent et tu lui demanderas de le mettre en sécurité jusqu'à mon retour.

Sir William avait décidé que s'il existait un vieux moine français à Durham, il devait être interrogé par les gens du roi d'Écosse. Les renseignements du moine ainsi obtenus pourraient ensuite être vendus au roi de France.

— Emmène-le, Jamie ! ordonna-t-il. Et surveille ce damné valet. Prends-lui son épée.

L'idée qu'un simple prêtre et qu'un valet puissent lui causer des ennuis arracha un sourire à James Douglas, mais il n'en obéit pas moins à son oncle. Il exigea que le valet lui remette son épée. Devant la mauvaise grâce du ténébreux personnage, il sortit à demi son arme. D'un ton sec, Taillebourg intima à son valet l'ordre d'obéir, et ce dernier s'exécuta en renâclant. Avec un large sourire, Jamie Douglas accrocha l'épée à sa ceinture.

— Ils ne m'ennuieront pas, mon oncle, affirma-t-il.

— Allez, disparaissez ! fit sir William pour toute réponse.

L'Écossais suivit des yeux son neveu et son compagnon, tous deux montés sur de superbes étalons capturés sur les terres de Percy de Northumberland. Sitôt parvenu au campement royal, le prêtre ne manquerait pas de se plaindre au roi, et David, qui était incomparablement plus faible que son glorieux père, s'inquiéterait du déplaisir de Dieu et des Français. Mais bientôt, David s'inquiéterait bien davantage du déplaisir de sir William. Cette pensée lui arracha un sourire. Au même moment, il s'aperçut que, de l'autre côté du champ, quelques-uns de ses gens avaient mis pied à terre.

— Qui diable vous a dit de descendre de cheval ? s'emporta-t-il.

Puis il vit qu'il ne s'agissait nullement de ses gens, mais d'étrangers dissimulés derrière le rideau de brume qui se dissipait. Il se souvint des avertissements de son instinct et se maudit d'avoir perdu du temps avec le prêtre.

Et alors qu'il se maudissait, la première flèche arriva par le sud. Ses plumes sifflèrent dans l'air et elle termina sa course en s'abattant sur sa cible avec un bruit de hache d'arme. Ce fut un coup sourd, suivi par le frottement du métal qui déchirait le muscle, et terminé par le crissement de la lame contre l'os. La victime émit un grognement. Puis il y eut une seconde de silence.

Et ensuite, le hurlement.

Thomas de Hookton entendit les cloches tinter, graves et sonores, non pas les cloches d'un quelconque clocher de village, mais des cloches qui résonnaient avec la puissance du tonnerre. « C'est Durham », se dit-il. Il fut pris d'une immense lassitude, car le voyage avait été si long !

Leur périple avait commencé en Picardie, sur un champ baignant dans la puanteur d'un nombre incalculable de cadavres d'hommes et de chevaux, jonché de bannières, d'armes brisées et de flèches. La victoire avait été glorieuse, et pourtant elle avait laissé Thomas étourdi et nerveux sans qu'il comprenne pourquoi. Les Anglais avaient poursuivi leur marche vers le

nord pour conquérir Calais, mais Thomas, au service du duc de Northampton, avait reçu de celui-ci la permission de transporter un camarade blessé jusqu'à Caen, où il connaissait un médecin aux dons extraordinaires. Mais il fut décrété ensuite que nul ne pourrait quitter l'armée sans la permission du roi, et c'est ainsi que le duc en avait appelé au roi. À cette occasion, Edouard Plantagenêt entendit parler de Thomas de Hookton et sut que son père était un prêtre né au sein d'une famille d'exilés français du nom de Vexille, dont la rumeur disait qu'elle avait un jour possédé le Graal. Ce n'était qu'une rumeur, bien sûr, un chuchotement, mais cette histoire était celle du Saint-Graal, la chose la plus précieuse qui eût jamais existé, à condition qu'elle eût existé. Le roi interrogea Thomas de Hookton et celui-ci émit des doutes sur la véracité de cette histoire. Mais l'évêque de Durham, qui avait été parmi les vaillants combattants sortis victorieux des assauts des troupes françaises, révéla au roi que le père de Thomas avait été emprisonné autrefois à Durham.

— Il était fou, expliqua l'évêque au roi, son esprit battait la campagne ! Il a donc été enfermé pour son bien.

— A-t-il parlé du Graal ? s'enquit le roi.

L'évêque répondit qu'il restait un seul homme dans son diocèse susceptible de connaître le secret. C'était un vieux moine nommé Hugh Collimore, qui avait soigné Ralph Vexille, le père de Thomas. Le roi n'eût pas manqué de traiter cette histoire par le mépris si Thomas n'avait retrouvé le legs de son père, la lance de saint Georges, dans la bataille qui avait laissé tant de morts sur le flanc de la verte colline dominant le village de Crécy. C'est au cours de cette bataille que fut blessé l'ami de Thomas, son chef, sir William Skeat. C'est lui que Thomas souhaitait conduire en Normandie auprès du fameux médecin, mais le roi avait insisté pour que Thomas se rende à Durham afin de rencontrer frère Collimore.

Sir William Skeat fut donc emmené à Caen par le père d'Eléonore. Thomas, Eléonore et le père Hobbe, accompagnés d'un chapelain royal et d'un chevalier de la maison du roi Edouard, firent voile jusqu'en Angleterre. Hélas, à Londres, les deux serviteurs du roi furent atteints d'une fièvre due à l'hiver

précoce, aussi Thomas et ses compagnons accomplirent-ils seuls le voyage vers le nord.

Telle était la raison de leur présence près de Durham, par ce matin brumeux, tandis que sonnaient les cloches de la cathédrale. Eléonore, tout comme le père Hobbe, était pressée d'arriver. Car elle était persuadée que la découverte du Graal apporterait la paix et la justice dans ce monde d'où émanait une puanteur de maisons brûlées. Elle se disait qu'il n'y aurait plus de malheurs, plus de guerres, et peut-être même plus de maladies.

Thomas ne demandait qu'à y croire. Il avait envie de croire à la réalité de sa vision de la nuit. Mais, si le Graal existait vraiment, il ne pouvait qu'être précieusement conservé au sein d'une grande cathédrale, sous la garde des anges. À moins qu'il n'eût quitté ce monde. Mais s'il n'y avait pas de Graal sur terre, Thomas reportait sa foi sur un objet, un arc de guerre taillé dans un if d'Italie, peint en noir, muni d'une corde de chanvre, qui dardait une flèche en bois de frêne, empennée de plumes d'oie et terminée par une pointe de métal. Sur la panse de l'arc, là où sa main gauche enserrait le frêne, se trouvait un écusson de métal gravé d'un éalé, un animal mythologique, à griffes, à cornes, à défenses et à écailles, qui était le blason des Vexille, la famille de son père. L'éalé tenait une coupe, dont on avait dit à Thomas que c'était le Graal. Toujours le Graal. Ce Graal ne cessait de lui faire signe, de le narguer, de changer le cours de sa vie, sans jamais apparaître, sauf dans un rêve de feu. C'était un mystère, tout comme la famille de Thomas était un mystère. Mais peut-être le frère Collimore pourrait-il jeter une lumière dessus.

C'était cette recherche qui avait poussé Thomas jusque dans le nord. Peut-être n'apprendrait-il rien sur le Graal, mais il espérait en apprendre plus long sur sa famille et cela, au moins, donnait un sens à son voyage.

— Quelle route prenons-nous ? demanda son compagnon.

— Dieu seul le sait, répondit Thomas car le brouillard cachait tout.

— Les cloches semblaient venir de là, proposa le père Hobbe en désignant un point au nord-est.

Le bon père était énergique, plein d'enthousiasme, et faisait naïvement confiance au sens de l'orientation de Thomas, qui, en réalité, ignorait où ils se trouvaient.

Un peu plus tôt, la route s'était divisée en fourche et il avait pris au hasard le chemin qui partait sur la gauche et qui s'était rétréci au point de se réduire à une trace dans l'herbe. Des champignons poussaient dans le pré humide et chargé de rosée, faisant dérapier la jument qui grimpait avec difficulté. La monture de Thomas transportait leur maigre bagage. Dans l'un des sacs suspendus au pommeau de la selle se trouvait une lettre de l'évêque de Durham adressée à John Fossor, le prieur de Durham.

La lettre commençait par : « Très cher frère en Jésus-Christ », et se poursuivait par des instructions demandant à Fossor de permettre à Thomas de Hookton et à ses compagnons d'interroger le frère Collimore sur le père Ralph Vexille « dont vous ne vous souviendrez plus, car il fut gardé au sein de votre maison avant votre arrivée à Durham, et avant même que je porte la mitre, mais il y aura bien quelqu'un qui aura eu vent de lui. Frère Collimore, s'il plaît à Dieu qu'il vive encore, l'aura certainement connu et aura eu connaissance du grand trésor qu'il cachait. Nous vous faisons cette requête au nom du roi et au service de Dieu tout-puissant qui a béni notre bras dans la présente tentative. »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Eléonore en désignant la colline, où une faible lueur rougeâtre teintait le brouillard.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le père Hobbe, qui ne parlait pas français.

Pour toute réponse, Thomas leva la main pour lui imposer silence.

Il sentait une odeur de brûlé et voyait trembler des flammes, mais n'entendait pas de voix. Il décrocha son arc de la selle et le banda. Il sortit une flèche du sac puis, en faisant signe à ses compagnons de rester où ils étaient, remonta le sentier et s'abrita derrière une haie où des alouettes et des passereaux voletaient parmi les feuilles d'automne.

Les flammes crépitaient, ce qui signifiait que le feu venait de prendre. Il se rapprocha à pas de loup, l'arc à demi tendu, et

distingua, groupées autour d'un carrefour, trois ou quatre maisons dont les poutres et le chaume brûlaient en projetant des étincelles dans la grisaille environnante. L'incendie était récent, mais il n'y avait personne en vue : pas d'ennemis, pas d'hommes en cotte de mailles. Il fit signe d'avancer à Eléonore et au père Hobbe. Soudain, recouvrant le crépitement des flammes, on entendit crier. Ce cri venait de loin, à moins qu'il ne fût assourdi par le brouillard.

Thomas essayait de percer des yeux la fumée, le brouillard et les flammes qui dansaient, lorsqu'il vit apparaître deux hommes en cotte de mailles, montés tous deux sur des étalons noirs. Les cavaliers portaient des chapeaux noirs, des bottes noires et des épées à fourreau noir, et ils escortaient deux hommes à pied. L'un d'eux était un prêtre au visage en sang, un dominicain, à en juger par son froc blanc et noir, tandis que l'autre, dont le visage étroit et intelligent était encadré par de longs cheveux noirs, était en cotte de mailles. Ils marchaient tous deux à la suite des cavaliers à travers le brouillard mêlé de fumée. Arrivé au carrefour, le prêtre s'agenouilla et fit le signe de la croix.

Le cavalier de tête parut irrité par la scène, car il tourna bride et, tirant son épée, aiguillonna l'homme du bout de sa lame. Le prêtre leva les yeux et, à la grande surprise de Thomas, enfonça brutalement son bâton dans la gorge de l'étalon. L'animal eut un mouvement de recul et le prêtre en profita pour abattre son bâton sur le bras du cavalier. Celui-ci, déstabilisé par le sursaut de son cheval, tenta de lui percer le corps avec sa longue lame. L'autre cavalier était déjà désarçonné, bien que Thomas ne l'eût pas vu tomber, avec l'homme en cotte de mailles à califourchon sur lui, le couteau à la main.

Thomas contempla la scène, perplexe, car le cri qu'il avait entendu n'avait pu être poussé ni par les cavaliers, ni par le prêtre, ni par l'homme aux longs cheveux noirs. Et pourtant, hormis eux, l'endroit était désert. L'un des deux cavaliers était déjà mort, tandis que l'autre se battait en silence avec le prêtre. Thomas eut l'impression de rêver, d'assister à un combat irréel, à la représentation muette d'un conte moral : le cavalier en noir était le diable, et le prêtre était la volonté de Dieu. Peut-être

l'issue du combat l'aiderait-elle à résoudre ses doutes à propos du Graal.

Le tirant de ses réflexions, le père Hobbe attrapa l'arc de son ami en s'écriant : « Allons à sa rescousse ! »

Mais le prêtre n'avait pas besoin d'aide. Se servant du bâton comme d'une épée, il parait les coups de son adversaire, plongeait en avant pour lui briser les côtes. L'homme à la longue chevelure noire intervint alors, plongeant une épée dans le dos du cavalier, qui se plia en deux et laissa tomber son arme. Pendant quelques instants, le regard de ce dernier s'accrocha à celui du prêtre, puis il tomba à la renverse, désarçonné. Ses pieds restèrent pris dans les étriers et le cheval, saisi de panique, escalada la colline au galop. Son meurtrier essuya la lame de son épée, puis s'empara du fourreau de l'une des victimes.

Le prêtre s'était précipité pour retenir l'autre cheval. Sentant qu'il était observé, il se retourna et distingua les silhouettes de deux hommes et d'une femme dans le brouillard. L'un des hommes était un religieux qui se tenait prêt à tirer la flèche passée dans la corde de son arc.

— Ils allaient me tuer ! protesta Bernard de Taillebourg en français.

Son valet se retourna vivement en brandissant une épée menaçante.

— C'est bon, dit Thomas au père Hobbe en prenant l'arc des mains de son ami.

Il suspendit l'arme à son épaule.

Dieu avait parlé, le prêtre était sorti vainqueur du combat. Thomas se souvint de sa vision de la nuit précédente. Puis il vit que, sous les plaies et le sang, le visage de l'étrange prêtre était une face de martyr, aux traits durs et secs, et que son regard était celui d'un ascète qui, de toute évidence, atteignait à la sainteté. Saisi d'une crainte respectueuse, il se retint de ne pas tomber à genoux.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il.

— Je suis un avant-coureur.

Bernard de Taillebourg s'était accroché à la première explication qui lui était venue à l'esprit pour masquer son

désarroi. Lui qui venait d'échapper à son escorte écossaise devait maintenant trouver le moyen d'échapper à un grand jeune homme armé d'un grand arc. C'est alors qu'une volée de flèches siffla à ses oreilles. Un trait alla se fichier dans le tronc d'un orme juste à côté de lui, et un second s'abattit dans l'herbe mouillée en patinant sur plusieurs pas. Un cheval hennit tout près, des cris désordonnés retentirent.

Le père de Taillebourg ordonna à son valet d'aller arrêter le deuxième cheval qui gravissait la colline au trot. Lorsque ce fut fait, l'étranger à l'arc, qui l'avait visiblement oublié, consacrait son attention à l'endroit d'où étaient parties les flèches.

Il tourna bride du côté de la ville, cria à son valet de le suivre et éperonna le cheval dont il venait de s'emparer.

Pour Dieu, pour la France, pour saint Denis et pour le Graal !

Sir William Douglas jura et sacra. Tout autour de lui, les flèches sifflaient. Des chevaux hennissaient et des hommes étaient allongés dans l'herbe, morts ou blessés. L'espace d'un instant, il était resté pétrifié, cherchant à comprendre, puis il s'était rendu à l'évidence : son expédition était tombée sur des troupes anglaises. Mais quel genre de troupe ? Il n'y avait pas d'armée anglaise dans les environs ! L'armée anglaise tout entière était en France, elle ne pouvait être ici ! Cela signifiait sans doute que les habitants de Durham avaient rompu la trêve, et cette pensée emplit sir William d'une terrible colère. « Par le Christ, se jura-t-il, il ne restera plus pierre sur pierre quand j'en aurai fini avec la ville ! »

Sur cette promesse de vengeance, il tira son bouclier d'un coup sec pour se protéger et se dirigea vers les archers qui étaient alignés le long d'une haie basse. Il fit une rapide estimation et s'aperçut qu'ils n'étaient pas trop nombreux, cinquante tout au plus, alors que, de son côté, il disposait de près de deux cents hommes à cheval. Aussi hurla-t-il l'ordre de charger.

Les épées furent dégainées.

— Tuez ces bâtards ! brailla sir William. Tuez-les !

Plein d'une sainte colère, il laboura sauvagement les flancs de sa monture à coups d'éperons, poussant les autres sur le côté

dans sa hâte de parvenir à la haie. Il savait que la charge serait contrée, qu'il perdrait des hommes, mais dès qu'ils auraient franchi les buissons d'épines noires et qu'ils seraient sur ces coquins, ils les trucideraient jusqu'au dernier.

« Satanés archers ! » se dit-il. Il détestait les archers. Il détestait particulièrement les archers anglais, et, par-dessus tout, il détestait les félons, les briseurs de trêve comme les archers de Durham.

— Sus à l'ennemi ! Sus à l'ennemi ! beugla-t-il. Douglas ! Douglas !

Il aimait à faire connaître à ses ennemis le nom de celui qui les envoyait dans l'au-delà et s'apprêtait à forcer leurs femmes une fois la besogne accomplie. Si la ville avait brisé la trêve, il ne lui restait plus qu'à implorer l'aide du ciel, car il s'en donnerait à cœur joie en saccageant, en violant et en brûlant tout sur son passage. Il mettrait le feu aux maisons, foulerait les cendres aux pieds et laisserait les os de ses habitants moisir sous les intempéries. Des années durant, à la vue des pierres nues de la cathédrale en ruine et des oiseaux nichant dans les tours vides du château, les gens se rappelleraient que le chevalier de Liddesdale avait exercé là sa vengeance.

— Douglas ! Douglas ! glapissait-il en sentant les flèches se planter dans son bouclier.

Tout à coup, son cheval hennit, et il comprit qu'il avait dû être touché, car il trébucha, puis s'écroula sur le côté, le poitrail percé de flèches profondément enfoncées.

Sir William sortit ses pieds des étriers, entouré des guerriers qui se lançaient à l'assaut en poussant des cris de défi. Il se dégagea de sa selle. Son cheval hennissait de douleur, mais lui-même était indemne, sans une égratignure. Il se releva, attrapa son épée qu'il avait lâchée en tombant, et courut pour rattraper ses cavaliers. L'un d'eux avait une flèche plantée dans le genou. Un cheval s'écroula, les yeux blancs, les lèvres retroussées, le sang coulant à flots de ses blessures. Les premiers cavaliers étaient déjà à la haie. Découvrant une brèche, certains s'y engouffrèrent. Sir William vit que ces maudits archers anglais étaient en train de s'enfuir. « Vils bâtards, fils de catins,

couards, pourris de bâtards d'Anglais ! » les invectiva-t-il mentalement.

Puis une nouvelle volée de flèches vint siffler à ses oreilles sur sa gauche et un homme tomba de son cheval, un trait planté dans la tête. Le brouillard se leva suffisamment pour révéler que les archers, loin de s'enfuir, avaient rejoint une grosse masse d'hommes d'armes qui avaient mis pied à terre. Les cordes des arcs se remirent à vibrer. Un cheval se cabra de douleur, une flèche plantée dans le ventre. Un homme tituba, fut frappé une deuxième fois, et tomba à la renverse dans un cliquetis de mailles.

« Doux Jésus, se dit sir William, mais c'est une armée entière qui est là ! Par le diable, c'est une armée entière ! »

— En arrière ! En arrière ! glapit-il. Vite ! En arrière !

Il hurla jusqu'à ce qu'il n'eût plus de voix. Une nouvelle flèche vint se planter dans son bouclier, traversant le bois recouvert de cuir. Dans sa rage, il tapa dessus et brisa la tige de hêtre.

— Mon oncle ! Mon oncle ! appela une voix.

Robbie Douglas, l'un de ses huit neveux, lui amenait un cheval.

Mais une paire de flèches anglaises atteignit l'animal qui, fou de douleur, s'échappa.

— Pars vers le nord ! cria sir William à son neveu. Vite, Robbie !

Mais Robbie ne l'écouta pas. Il fonça au galop à la rencontre de son oncle, indifférent aux flèches dont une se ficha dans sa selle, une autre ricocha sur son heaume. Arrivé à la hauteur de sir William, il se pencha, l'attrapa par la main et l'entraîna sous les flèches qui les poursuivaient. Par bonheur, l'épais brouillard qui tournait en volutes autour d'eux les dissimulait aux yeux des archers.

Sir William lâcha la main de son neveu et continua d'avancer en trébuchant, gêné par son bouclier constellé de flèches et par sa lourde cotte de mailles. Sacré bon Dieu, sacré bon Dieu !

— Gardez-vous à gauche ! Gardez-vous à gauche ! hurla une voix écossaise.

Quelques cavaliers anglais surgissaient de la haie. L'un d'eux l'aperçut et s'imagina qu'il tenait une proie facile.

Les Anglais n'étaient pas mieux préparés à la bataille que les Écossais. Si quelques-uns portaient des cottes de mailles, aucun ne possédait de véritable armure ni de lance. Mais sir William était convaincu qu'ils avaient détecté sa présence bien avant d'avoir lancé leur première flèche, et la colère d'avoir été pris dans cette embuscade le poussa à avancer vers le cavalier qui dirigeait sur lui son épée en la tenant comme un javelot.

Il ne fit aucune tentative pour essayer de parer le coup. Il se contenta de lancer son lourd bouclier en avant, atteignant le cheval à la bouche, avant de le frapper aux jambes de toutes ses forces avec son épée. L'animal hennit de douleur et un brusque écart fit perdre l'équilibre au cavalier. Celui-ci était encore en train d'essayer de calmer sa monture lorsque l'épée de sir William alla se planter dans son ventre. « Salaud ! » rugit-il tout en tournant la lame dans les entrailles de l'Anglais qui gémissait.

Robbie s'approcha à son tour et abattit son épée dans la nuque de l'ennemi, qui tomba de sa selle, la tête tranchée.

Les autres cavaliers avaient mystérieusement disparu. Puis, comme la brume capricieuse commençait à se dissiper, les flèches se remirent à voler.

Sir William retira son épée du cadavre, rengaina sa lame humide et se jucha sur la selle de sa victime.

— Partons ! cria-t-il à Robbie qui paraissait disposé à prendre l'armée anglaise entière à lui seul. Partons, mon garçon ! Presse-toi !

« Par Dieu, se dit-il, ça me fait mal de m'enfuir devant l'ennemi, mais il n'y a pas de honte à s'enfuir quand on se bat à deux cents contre six ou sept cents hommes. Et quand le brouillard se lèvera, nous pourrons livrer une bonne vraie bataille, ce sera un affrontement mortel au corps à corps, lame contre lame, et j'apprendrai à ces salauds d'Anglais à se battre. »

Il éperonna le cheval qu'il venait d'emprunter et s'élança au galop vers le camp écossais, afin d'aller informer le reste de l'armée de la présence de ces Anglais. Apercevant un archer tapi dans une haie, en compagnie d'une femme et d'un prêtre, sir

William posa une main sur la poignée de son épée, songeant à prendre sa revanche pour les flèches qui avaient gâché son expédition. Mais, derrière lui, les autres Anglais poussaient leur cri de guerre : « Saint Georges ! Saint Georges ! »

Sir William renonça donc à se venger sur l'archer isolé. Il se mit en route, abandonnant derrière lui de bons soldats couchés dans l'herbe humide. Ils étaient morts ou agonisants, blessés et en proie à la terreur. Mais il était un Douglas. Il reviendrait et il aurait sa revanche.

Une horde de cavaliers affolés passa au grand galop devant la haie où se tapissaient le trio formé par Thomas, Eléonore et le père Hobbe. Une demi-douzaine de chevaux avaient perdu leur cavalier, d'autres, blessés, saignaient abondamment, le corps percé de flèches aux plumes blanches maculées de sang. À la suite des cavaliers avançait une quarantaine d'hommes à pied, dont certains clopinaient, d'autres se traînaient avec des flèches plantées dans leur vêtue. Quelques-uns portaient des selles. Ils arrivaient à la hauteur des masures en feu quand une nouvelle grêle de flèches, suivie d'un martèlement de sabots, hâta encore leur retraite. La panique jeta certains d'entre eux dans une fuite éperdue lorsque surgit du brouillard un groupe de cavaliers en cotte de mailles.

Sous les yeux du trio horrifié, les étalons furent bridés et forcés de ralentir l'allure afin de permettre à leurs cavaliers de viser leurs victimes, puis ils furent éperonnés pour l'estoc final. Eléonore poussa un cri à la perspective du carnage. Les lourdes épées s'abattirent. Les Écossais en déroute s'éparpillèrent dans toutes les directions, hormis quelques-uns qui se mirent à genoux en levant les mains en signe de reddition.

Un fuyard bondit sur le côté, évitant un cavalier, et se précipita vers la haie mais, à la vue de Thomas et de son arc, fit demi-tour, pour croiser la route d'un nouveau cavalier qui brandit sa lourde épée devant sa face. L'Écossais tomba à genoux, la bouche ouverte comme pour crier, mais aucun son n'en sortit, seul du sang jaillit entre les doigts qu'il avait posés sur son nez et ses yeux. Le cavalier, qui ne portait ni écu ni heaume, se retourna et se pencha pour abattre son épée dans la nuque de sa victime, qu'il acheva aussi naturellement que l'on achevait une vache d'un coup de hache.

Cette comparaison surgie dans l'esprit de Thomas était tout à fait appropriée, car le jeune archer vit alors que les armes qu'il

arborait sur son jupon, une tunique qui recouvrait à demi sa cotte de mailles, avaient pour emblème une vache brune. Son jupon était déchiré, maculé de sang, et la vache de ses armoiries tellement passée que Thomas crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un taureau. Sa besogne accomplie, le cavalier se tourna vers lui, leva son épée dégouttante de sang dans un geste de menace. Mais la vue de l'arc et du cheval l'arrêta.

— Anglais ?

— Et fier de l'être ! répondit le père Hobbe à la place de son ami.

Un deuxième cavalier, portant, lui, un jupon blanc sur lequel se détachaient trois corbeaux noirs artistement brodés, vint rejoindre le premier, tandis que l'on poussait trois prisonniers vers eux.

— Comment diable avez-vous fait pour arriver si loin en avant ? demanda le nouveau venu à Thomas.

— En avant ?

— Oui, en avant des nôtres.

— Nous sommes venus à pied de France, répondit Thomas. Ou du moins de Londres.

— De Southampton ! rectifia le père Hobbe, dans un souci de précision hors de propos en ce lieu empestant la fumée, à deux pas d'un Écossais qui se tordait dans les affres de l'agonie.

— De France ?

Le premier cavalier, un personnage aux cheveux emmêlés, au visage brunâtre, affligé d'un accent si fort que Thomas eut du mal à le comprendre, paraissait ne jamais avoir entendu parler de la France.

— Vous étiez en France ? répéta-t-il.

— Oui, avec le roi.

— Maintenant, vous êtes avec nous ! proféra le deuxième homme d'un ton menaçant.

Puis, examinant Eléonore des pieds à la tête :

— Cette ribaude, vous l'avez ramenée de France ?

— Oui, répondit Thomas d'un ton bref.

— Il ment, il ment ! s'écria une nouvelle voix.

Un troisième cavalier se fraya un chemin jusqu'à eux. C'était un homme dégingandé, d'une trentaine d'années, au visage

rouge, à la peau à vif comme s'il l'avait éliminée avec ses poils en rasant ses joues creuses et sa longue mâchoire. Ses longs cheveux noirs étaient attachés dans son cou avec un lacet de cuir. Son cheval, un rouan plein de cicatrices, était aussi maigre que son maître et doté d'une paire d'yeux blancs sans cesse en mouvement.

— Je déteste les menteurs ! déclara l'homme en dévisageant Thomas.

Puis il se détourna et décocha un regard de mauvais augure aux prisonniers, dont l'un portait le cœur rouge du chevalier de Liddesdale sur son jupon.

— Presque autant que je déteste ce maudit Douglas et ses coquins, reprit-il.

Le nouveau venu portait une tunique capitonnée au lieu d'un haubert ou d'un collet de mailles. C'était le genre de protection des archers, faute de mieux, mais cet homme était d'un rang bien supérieur, car il avait une chaîne en or autour du cou, marque de distinction réservée aux gens de petite noblesse et au-dessus. Un heaume à bassinnet cabossé, aussi abîmé que le cheval, pendait au pommeau de sa selle ; une épée entièrement gainée de cuir était accrochée à son côté, tandis qu'un écu, sur lequel une hache noire était peinte sur champ blanc, était passé à son épaule gauche. Une cravache était enroulée à sa ceinture.

— Les Écossais ont des archers, poursuivit l'homme, revenant à Thomas.

Puis son regard inamical se posa sur Eléonore.

— Et ils ont des femmes, ajouta-t-il.

— Je suis anglais ! affirma Thomas.

— Nous sommes anglais tous les trois ! renchérit le père Hobbe, oubliant qu'Eléonore était normande.

— Les Écossais sont prêts à se prétendre Anglais si ça peut leur éviter d'être étripés ! lui opposa ironiquement l'homme au visage rouge vif.

Les deux autres cavaliers avaient reculé. Visiblement, ils se méfiaient de l'homme maigre. Celui-ci déroula sa cravache avec une aisance due à l'habitude et la lança sans crier gare. L'extrémité vint claquer à un centimètre du visage d'Eléonore.

— Elle est anglaise ?

— Elle est française, dit Thomas.

Le cavalier ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de regarder fixement Eléonore en faisant onduler sa cravache. Il vit devant lui une jeune fille menue au teint clair, aux cheveux dorés et aux grands yeux effrayés. Sa grossesse n'était pas encore apparente, et il y avait en elle une délicatesse qui promettait la volupté et le plaisir.

— Écossaise, galloise ou française, quelle importance ? émit l'homme. C'est une femme. Cherche-t-on à savoir où est né un cheval avant de le monter ?

Au même moment, son propre cheval prit peur devant un tourbillon de vent qui amena une odeur de fumée nauséabonde à ses narines. Il recula à petits pas nerveux, si bien que son cavalier lui enfonça les éperons dans les flancs avec une telle sauvagerie qu'ils transpercèrent sa housse capitonnée. Le destrier s'arrêta, tremblant de terreur.

— Peu me chaut d'où elle vient, poursuivit l'homme en levant la poignée de sa cravache vers Eléonore, mais toi, tu es un Écossais.

— Je suis un Anglais ! répéta Thomas.

Une douzaine d'hommes portant le blason à la hache noire s'étaient rapprochés de la scène. Les trois prisonniers écossais semblaient connaître le cavalier à la cravache, ce qui ne paraissait pas les réjouir. Des archers et des hommes d'armes regardaient se consumer les maisons en riant devant la panique des rats qui s'échappaient des restes du toit de chaume moussu.

Thomas sortit une flèche de son sac et, aussitôt, quatre ou cinq archers portant la livrée à la hache noire posèrent une flèche sur leur corde. Leurs compagnons se préparèrent à profiter du spectacle, un large sourire réjouit aux lèvres. Mais ce plaisir leur fut refusé, car au même moment le cavalier fut distrait par l'un des prisonniers écossais, celui qui portait les armes de sir William Douglas. Tirant parti de son intérêt pour Thomas et Eléonore, l'homme s'était échappé et courait vers le nord. Il n'avait pas fait vingt pas que déjà il était renversé par un homme d'armes anglais. Le cavalier, amusé par les efforts désespérés déployés par l'Écossais pour se libérer, désigna l'une des mesures en feu.

— Faites chauffer ce bâtard ! ordonna-t-il.

Puis, s'adressant à deux hommes d'armes qui avaient mis pied à terre :

— Dickon ! Beggar ! Surveillez ces trois coquins-là ! Surveillez-les de près ! leur ordonna-t-il en désignant Thomas du menton.

Dickon, le plus jeune des deux, avait une face ronde et hilare, mais Beggar était un énorme géant au visage mangé de barbe, au point que l'on ne voyait que ses yeux et son nez à travers les poils emmêlés et sales qui dépassaient du casque de fer rouillé lui servant de heaume. Thomas était grand, il atteignait six pieds de haut, la longueur d'un arc, mais à côté de Beggar, dont le large poitrail tendait un gilet de cuir renforcé d'une cuirasse, il paraissait minuscule. Une épée et une masse d'armes à tête cloutée étaient attachées à la taille du géant par deux longueurs de corde. L'épée sans fourreau exhibait une lame ébréchée, tandis que l'une des pointes de la grosse boule de métal de sa masse, pliée et barbouillée de sang, retenait une touffe de cheveux. Le manche de l'arme, long de trois pieds, cognait contre les jambes nues du colosse qui louchait vers Eléonore :

— Mignonne, grogna-t-il appréciateur, mignonne !

— Beggar ! Laisse, mon gars, laisse ! lui fit Dickon, hilare.

Obéissant, Beggar s'écarta d'Eléonore en émettant une sorte de grondement, mais sans pour autant la quitter des yeux. Puis un cri lui fit tourner la tête. Il provenait de la maison la plus proche, où l'Écossais, entièrement nu, venait d'avoir été précipité au milieu du brasier. Les cheveux en feu, il tournait sur lui-même en courant, battant frénétiquement les flammes des deux mains pour la plus grande joie de ses ennemis. Deux autres prisonniers écossais avaient été jetés non loin de là, maintenus au sol par des épées dégainées.

Un archer recouvrit les cheveux du prisonnier d'un sac pour éteindre les flammes, sous les yeux du cavalier maigre qui interrogea le malheureux :

— Vous êtes à combien ?

— On est des milliers ! répondit l'Écossais d'un ton provocateur.

Le cavalier se pencha sur le pommeau de sa selle :

— Combien de milliers, pauvre fou ?

L'Écossais, malgré sa barbe et ses cheveux fumants, malgré sa peau noircie par le feu et lacérée de coups, fit de son mieux pour arborer un air de défi.

— Plus qu'il n'en faut pour vous ramener chez nous dans une cage !

— Ça, c'est point des choses à dire à l'Épouvantail ! commenta Dickon, amusé. Oh, pour ça, non !

— L'Épouvantail ? répéta Thomas.

Ce sobriquet semblait parfaitement convenir au personnage maigre, pauvre et effrayant qui arborait une hache noire sur son blason.

— Pour toi ça sera sir Geoffrey Carr, manant ! le reprit Dickon en couvant l'Épouvantail d'un œil admiratif.

— Et qui est sir Geoffrey Carr ?

— C'est l'Épouvantail et c'est aussi le seigneur de Lackby, expliqua Dickon pour qui, à l'évidence, tout le monde savait qui était sir Geoffrey Carr. Et là, ouvre bien l'œil, tu vas voir comment il fait l'épouvantail.

Un sourire réjouit barra la face ronde de Dickon. Car son maître vénéré, après avoir remis sa cravache à sa ceinture, avait mis pied à terre et s'approchait du prisonnier, un couteau à la main.

— Maintenez-le au sol ! ordonna sir Geoffrey à ses archers. Tenez-le et écartez-lui les jambes !

— Non ! protesta Eléonore.

Beggar, en entendant ce mot prononcé en français, grogna de sa voix grave, sortie des tréfonds de son énorme poitrail :

— Mignonne !

L'Écossais hurla et tenta de se dégager, mais il fut jeté à terre, puis maintenu par trois archers, tandis que l'homme apparemment connu dans tout le nord sous le sobriquet de l'Épouvantail s'agenouillait au-dessus de lui. Quelque part, trouant le brouillard, un corbeau croassa. Une poignée d'archers surveillaient le nord, par où les Écossais pouvaient réapparaître, mais la plupart gardaient les yeux rivés sur l'Épouvantail et son couteau.

— Tu veux les garder, tes pauvres couilles ratatinées ? interrogea sir Geoffrey. Alors, j'écoute. Vous êtes à combien ?

— Quinze mille, ou peut-être bien seize mille, répondit l'Écossais, dont la langue s'était soudain déliée.

— Il veut dire dix ou douze mille, annonça sir Geoffrey aux archers qui suivaient la scène, c'est plus que trop pour nos quatre flèches. Et votre bâtard de roi est là aussi ?

L'Écossais hésita à répondre, mais la pointe du couteau qui effleura son entrejambe le ramena à de meilleurs sentiments.

— Oui-da, David Bruce est là.

— Qui d'autre ?

Le malheureux Écossais donna les noms des chefs de son armée. Le demi-frère du roi et héritier du trône, le seigneur Robert Steward, accompagnait l'armée des envahisseurs, ainsi que les comtes de Moray, de March, de Wigtown, Fife et Menteith. Il donna d'autres noms, ceux des chefs de clans et des sauvages venus des étendues désertiques du nord. Mais deux noms intéressèrent particulièrement Carr.

— Fife et Menteith ? répéta-t-il. Ils sont là ?

— Oui-da, messire, ils sont là.

— Mais ils ont juré fidélité au roi Edouard, objecta sir Geoffrey, qui, visiblement, doutait des paroles du prisonnier.

— Mais ils sont avec nous quand même, affirma l'Écossais, et Douglas de Liddesdale aussi.

— Cette pourriture, s'exclama sir Geoffrey, ce suppôt de l'enfer !

Il tourna la tête vers le nord, vers le rideau de brume qui s'évaporait au-dessus de la crête en révélant un plateau rocheux s'étendant du nord au sud. Au sommet du plateau, les prés formaient une bande étroite et la pierre érodée saillait dans l'herbe, pareille à une cage thoracique. Vers le nord-est, par-delà la vallée de brume, la cathédrale et le château de Durham partaient à l'assaut du ciel depuis leur rocher encerclé par la rivière, tandis qu'à l'ouest s'étendaient des collines, des bois et des champs entourés de murs de pierre et traversés de petits ruisseaux. Deux buses survolèrent la crête, se dirigeant vers l'armée écossaise toujours dissimulée par le brouillard qui s'étirait vers le nord. Mais sans doute ne se passerait-il pas

beaucoup de temps avant que des troupes ne retrouvent ceux qui avaient emmené leurs compagnons écossais loin du carrefour.

Sir Geoffrey eut un geste pour rengainer son couteau, puis parut se remémorer quelque détail. Il sourit au captif.

— Tu étais prêt à me ramener en Écosse dans une cage, pas vrai ?

— Non !

— Mais si ! Et pourquoi voudrais-je voir l'Écosse ? Des couilles, je peux en voir tant que je veux !

Il cracha sur le captif et ordonna aux archers :

— Tenez-le !

— Non ! cria l'Écossais.

Le cri se transforma en un hurlement inhumain lorsque sir Geoffrey se pencha sur lui avec son couteau. Le malheureux se tordit et se cabra et l'Épouvantail se releva. Le devant de sa cotte dégoulinait de sang. Le prisonnier hurlait toujours, les mains crispées sur son entrejambe ensanglanté, ce qui amena un sourire aux lèvres de son tortionnaire.

— Jetez ce qui reste de lui dans le feu, dit-il.

Puis il se tourna vers les deux autres prisonniers.

— Qui est votre maître ? demanda-t-il.

Ils hésitèrent, puis l'un d'eux se lécha les lèvres.

— Nous sommes au service de Douglas, répondit-il fièrement.

— Je hais Douglas. Je hais tous les Douglas, tous ces étrons sortis de l'arrière-train du diable.

Sir Geoffrey haussa les épaules, puis se dirigea vers son cheval.

— Brûlez-les aussi, ordonna-t-il.

Thomas se retourna et regarda sans la voir une croix tombée au milieu du carrefour. En revanche, il ne put éviter d'entendre les hurlements poussés par les prisonniers jetés dans les flammes. Eléonore courut vers lui et se cramponna à son bras.

— Mignonne ! gronda Beggar pour la rappeler à l'ordre.

— Viens par ici, Beggar, ordonna sir Geoffrey, aide-moi à monter.

Le géant joignit les mains et son maître utilisa ce marchepied pour s'installer sur sa selle. Puis il se dirigea vers les deux jeunes gens.

— Couper les couilles, ça m'a toujours mis en appétit, annonça-t-il.

Il se retourna pour observer avec satisfaction le brasier auquel l'un des Écossais essayait d'échapper, les cheveux en feu. Mais il fut rapidement repoussé vers l'enfer par une douzaine de verges d'arcs. Les hurlements de l'homme s'interrompirent d'un seul coup lorsqu'il perdit connaissance.

— Je suis d'humeur à châtrer et à brûler des Écossais aujourd'hui, déclara sir Geoffrey, et toi, tu m'as tout l'air d'être un Écossais, mon garçon.

— Je ne suis pas un garçon, protesta Thomas, sentant monter en lui la colère.

— Par le diable, mon garçon, tu m'as tout l'air d'être un garçon. Un petit Écossais, peut-être ?

Sir Geoffrey, fort amusé par l'accès d'humeur de Thomas, adressa un sourire à sa future victime qui, effectivement, paraissait jeune. Et pourtant, Thomas était âgé de vingt-deux années, et il avait combattu pendant les quatre dernières en Bretagne, en Normandie et en Picardie.

— Tu m'as tout l'air d'être un Écossais, mon garçon, reprit l'Épouvantail, poussant son interlocuteur à relever le gant.

Pour faire bonne mesure, il appela ses sbires à témoin :

— Tous les Écossais sont noirs de peau !

C'était la vérité : Thomas avait le teint hâlé par le soleil et la chevelure brune, de même, toutefois, qu'une bonne partie des archers de l'Épouvantail. Et bien que Thomas eût l'air jeune, il n'en avait pas moins l'air fort et sûr de lui. Ses cheveux étaient coupés court et quatre années de guerre avaient creusé ses joues, mais il subsistait en lui quelque chose de particulier, une beauté qui attirait l'œil et ne faisait qu'attiser la jalousie du cruel personnage.

— Qu'est-ce qu'il y a sur ton cheval ? interrogea ce dernier en tournant la tête vers la jument de Thomas.

— Rien qui vous appartienne ! jeta le jeune homme.

— Ce qui est à toi est à moi, mon garçon, si je le veux. À moi pour le prendre ou à moi pour le donner. Beggar ! Tu veux cette fille ?

Beggar sourit derrière sa barbe et opina du chef.

— Mignonne, dit-il en grattant les poux de sa barbe. La mignonne plaît à Beggar.

— Je pense que tu pourras avoir la mignonne quand j'en aurai fini avec elle, répondit sir Geoffrey avec un horrible sourire.

Il détacha sa cravache et la fit claquer. Thomas vit que la longue lanière de cuir était terminée par un petit crochet de fer. L'Épouvantail adressa un sourire cruel au jeune homme, puis ramena sa cravache et l'agita d'un geste menaçant.

— Mets-la nue, Beggar, dit-il. Les gars ont bien mérité un peu de bon temps.

Il souriait toujours lorsque Thomas lança la lourde verge de son arc dans les dents du cheval de sir Geoffrey. Comme le jeune homme l'avait prévu, l'animal se cabra, hennit, et l'Épouvantail, pris par surprise, tomba à la renverse. Il chercha à se rétablir, mais en vain. Ses hommes, censés le protéger, étaient si captivés par le spectacle des prisonniers en train de se consumer que pas un n'eut le temps de sortir un arc ou une lame pour empêcher Thomas d'extraire l'être malfaisant de sa selle et de le maintenir au sol en pointant son couteau sur sa gorge.

— Je tue des gens depuis quatre ans, dit Thomas, et ils ne sont pas tous français.

— Thomas ! cria Eléonore.

— Attrape-la, Beggar, attrape-la ! cria sir Geoffrey.

Il tenta de se relever, mais Thomas était un archer et avec les années passées à tendre son grand arc noir, il avait acquis une force extraordinaire dans les bras et la poitrine. À défaut de pouvoir le renverser, l'Épouvantail lui cracha dessus.

— Attrape-la, Beggar ! brailla-t-il.

Ses hommes accourus à sa rescousse s'arrêtèrent à la vue du couteau pointé sur sa gorge.

— Mets-la nue, Beggar ! Vite, ôte-lui ses vêtements, à la mignonne ! On l’aura tous ! continua à beugler sir Geoffrey, faisant fi de la lame qui menaçait son gosier.

— Il y en a un qui sait lire par ici ? demanda le père Hobbe, en hurlant pour surmonter les glapissements de l’Épouvantail.

Cette question saugrenue saisit tout le monde, y compris Beggar qui, déjà, avait arraché le bonnet d’Eléonore et posé son énorme bras autour de son cou, tandis que sa main droite s’acharnait sur le col de sa robe.

— Il y en a un qui sait lire ? répéta le père Hobbe en brandissant le parchemin qu’il avait extrait d’un sac attaché sur le dos de la jument de Thomas. J’ai ici une missive de Sa Seigneurie l’évêque de Durham qui est avec notre doux seigneur le roi de France. Elle est adressée à John Fossor, le prieur de Durham. Il faut être anglais et avoir combattu avec notre roi pour être porteur d’une telle lettre. Nous la transportons sur nous depuis la France.

— Ça ne prouve rien ! s’entêta sir Geoffrey en envoyant un nouveau crachat en direction de Thomas, qui n’en appuya la lame que plus fort sur sa gorge.

— Et dans quelle langue est écrite cette missive ? intervint une voix.

Un nouveau cavalier se fraya un chemin parmi les hommes de l’Épouvantail. Il ne portait ni surcot ni jupon, mais l’emblème dessiné sur son écu usé par les batailles représentait une coquille Saint-Jacques sur une croix, ce qui signifiait qu’il n’appartenait pas aux sbires de sir Geoffrey.

— En quelle langue ? répéta-t-il.

— En latin, répondit Thomas sans lâcher la pression de son couteau.

— Dis à sir Geoffrey de se relever, et je lirai la missive, ordonna le nouveau venu à Thomas.

— Dites-lui d’abord de lâcher ma femme ! répliqua vertement ce dernier.

Le cavalier parut surpris de recevoir un ordre de la part d’un simple archer, mais il ne protesta pas et s’avança vers Beggar.

— Lâche-la, dit-il.

Voyant que le géant n'obéissait pas, il dégaina à demi son épée.

— Tu veux que je te coupe les oreilles, Beggar ? C'est ce que tu veux ? Plus d'oreilles ? Après, plus de nez, et après, plus de queue. C'est ce que tu veux, Beggar ? Tu veux être tondu comme une brebis en été ? Te retrouver raccourci comme un lutin ?

— Lâche-la, Beggar, grommela sir Geoffrey d'un ton rogue.

Le colosse s'exécuta et recula. Le nouveau venu se pencha pour prendre la missive des mains du père Hobbe.

— Lâchez sir Geoffrey, ordonna-t-il à Thomas, car nous allons vivre en paix entre Anglais aujourd'hui, au moins pour la journée.

Le cavalier était un vieil homme d'au moins une cinquantaine d'années, pourvu d'une masse de cheveux blancs qui avaient l'air de ne jamais avoir rencontré ni brosse ni peigne. Il était fort, grand et ventru, juché sur un cheval robuste sans housse, pourvu d'un simple tapis de selle. Par-dessus une longue cotte de mailles rouillée et déchirée par endroits, il portait une cuirasse où manquaient deux attaches. Une longue épée pendait sur sa cuisse droite. Thomas avait l'impression de se trouver en face d'un franc tenancier¹ qui s'était rendu à la guerre avec un harnachement de bric et de broc prêté par ses voisins. Pourtant, les archers de sir Geoffrey, qui, en le reconnaissant, avaient ôté leurs coiffures et leurs heaumes, le traitaient avec déférence. Sir Geoffrey lui-même paraissait s'incliner devant l'homme à cheveux blancs qui lisait le message en fronçant les sourcils.

— *Thésaurus*, hein ? dit-il comme se parlant à lui-même. Et une drôle d'affaire cependant ! Un *thésaurus*, vraiment !

Thésaurus était un mot latin, mais il avait prononcé les autres mots en français normand, convaincu qu'un archer n'était pas capable de comprendre.

— La perspective d'un trésor enflamme les hommes, et même les consume, fit remarquer Thomas dans la même langue, qui lui avait été enseignée par son père.

¹ Membre d'une classe inférieure à la petite noblesse, qui exploitait ses propres terres.

— Doux Seigneur qui êtes aux cieux, vous parlez donc français ! Quel miracle ! *Thésaurus*, cela signifie trésor, n'est-ce pas ? J'ai perdu un peu du latin de ma jeunesse. C'est un prêtre qui me l'a inculqué, et il semble qu'il se soit échappé depuis. Un trésor, hein ? Et vous parlez français !

Le cavalier semblait heureusement surpris que Thomas s'exprimât dans la langue des aristocrates, mais sir Geoffrey, qui, de son côté, n'y comprenait goutte, parut en concevoir quelque inquiétude. En effet, cela laissait entrevoir que ce blanc-bec était de meilleure naissance qu'il ne l'avait pensé.

Le vieil homme rendit la missive au père Hobbe, puis se dirigea vers l'Épouvantail.

— Vous cherchiez querelle à un Anglais, sir Geoffrey, et, qui plus est, à un messenger de notre seigneur le roi. Comment expliquez-vous cela ?

— Je n'ai rien à expliquer... monseigneur, répondit l'interpellé.

Le dernier vocable avait été ajouté de mauvaise grâce.

Sa Seigneurie poursuivit d'un ton doux :

— Je devrais vous ficeler, puis vous empailler et vous monter sur un piquet pour effrayer les corneilles, afin qu'elles ne s'en prennent pas à mes agneaux nouveau-nés. Je pourrais vous exposer à la foire de Skipton, sir Geoffrey, à titre d'exemple pour les autres pécheurs.

Il parut réfléchir à cette idée pendant quelques instants, puis secoua la tête.

— Remontez donc sur votre cheval et allez vous battre contre les Écossais au lieu de chercher noise à vos compagnons anglais !

Il se tourna sur sa selle et éleva la voix pour se faire entendre de tous, archers et hommes d'armes.

— Vous allez tous descendre de cette colline ! Et vivement, avant que les Écossais ne fondent sur vous ! Vous avez envie de partager le sort de ces vauriens ?

Il désigna les trois prisonniers écossais, désormais réduits à l'état de formes carbonisées. Puis il fit signe à Thomas et lui demanda en français :

— Vous venez réellement de France ?

— Oui, monseigneur.

— Dans ce cas, mon cher, faites-moi la grâce de vous entretenir avec moi.

Ils se mirent en route vers le sud en laissant derrière eux une croix brisée, des hommes calcinés et des cadavres hérissés de flèches, au milieu de la brume qui était en train de se dissoudre, à Durham, où se trouvait l'armée d'Écosse.

Bernard de Taillebourg enleva le crucifix de son cou et baisa la forme tourmentée du Christ fixée sur la petite croix de bois.

— Dieu soit avec vous, mon frère, murmura-t-il au vieil homme couché sur le banc de pierre recouvert d'une paille et d'une couverture pliée.

Une deuxième couverture très fine était jetée sur le vieil homme aux cheveux blancs et clairsemés.

— Il fait froid, articula frère Hugh Collimore d'une voix faible, tellement froid...

Il parlait en français, mais son accent paraissait barbare à Taillebourg, car c'était la langue parlée par les Français de Normandie et les souverains normands d'Angleterre.

— C'est que l'hiver arrive, expliqua Taillebourg. On le sent au vent.

— Je me meurs, répondit frère Collimore en tournant des yeux cerclés de rouge vers son visiteur, je ne puis plus rien sentir. Qui êtes-vous ?

— Prenez ceci, se contenta de répondre Taillebourg en lui tendant son crucifix.

Il alla attiser le feu, mit deux bûches sur les flammes revivifiées et renifla le contenu d'une cruche de vin chaud posée dans le foyer. L'odeur n'était pas trop mauvaise, aussi en versa-t-il un peu dans une coupe en corne.

— Au moins, vous avez du feu, dit-il en allant se planter devant l'étroite fenêtre guère plus grande qu'une meurtrière ouverte à l'ouest.

Ses yeux scrutèrent le lointain, par-delà la Wear qui encerclait la ville. L'hôpital des moines était situé sur un versant de la colline, sous la cathédrale. De là, à travers les résidus de brume, on apercevait les Écossais en cotte de mailles armés de

leurs lances, dont peu de cavaliers. Sans doute envisageaient-ils de se battre à pied.

— Les mourants ont droit à un feu, se justifia frère Collimore, comme s'il avait été accusé de se vautrer dans le luxe. Qui êtes-vous ?

Il agrippait la croix, le visage pâle et la voix frêle.

— Je viens de la part du cardinal Bessières, de Paris, qui vous envoie ses salutations, consentit à répondre Taillebourg. Tenez, buvez, ce breuvage vous réchauffera.

Il tendit le vin chaud au vieil homme.

Celui-ci refusa et considéra son visiteur avec méfiance.

— Le cardinal Bessières ? répéta-t-il d'un ton qui donnait à penser que ce nom était nouveau pour lui.

— C'est le légat du pape en France, répondit le dominicain, surpris que le moine ne reconnaisse pas ce nom.

Puis il se dit qu'après tout, cette ignorance n'était peut-être pas une mauvaise chose.

— Et le cardinal est un homme qui aime l'Église aussi ardemment qu'il aime Dieu, poursuivit-il.

— S'il aime l'Église, répliqua Collimore avec une force surprenante, il usera de son influence pour persuader le Saint-Père de faire rentrer la papauté à Rome.

Épuisé par sa véhémence, il ferma les yeux. Sous sa couverture grouillante de vermine, il paraissait réduit à la taille d'un enfant de dix ans, et ses cheveux blancs étaient fins et duveteux comme ceux d'un nourrisson.

— Qu'il transporte la papauté à Rome, répéta-t-il d'une voix ténue, car les troubles n'ont cessé d'empirer depuis qu'elle s'est établie en Avignon.

— C'est le vœu le plus cher du cardinal Bessières, mentit Taillebourg. Mais peut-être, mon frère, pourrez-vous nous aider à faire rentrer le Saint-Père à Rome.

Ses paroles ne parurent pas atteindre le vieux moine qui, s'il avait ouvert les yeux, les gardait fixés sur les pierres blanchies à la chaux du plafond voûté. La pièce était basse, froide et blanche. Parfois, en été, lorsque le soleil était haut, on voyait bouger le reflet de l'eau sur la pierre. Le mourant se dit qu'au

paradis, il aurait éternellement vue sur des rivières cristallines et serait réchauffé par le soleil.

— J'ai eu la joie de me rendre à Rome un jour, murmura-t-il, nostalgique. Je me rappelle avoir descendu des marches pour entrer dans une église où chantait un chœur. Que c'était beau !

— Le cardinal souhaite que vous l'aidiez, dit Taillebourg sans prêter attention à ses paroles.

— Il y avait une sainte à l'intérieur, poursuivit le vieux moine en fronçant les sourcils dans un effort de mémoire. Ses ossements étaient jaunes.

— Aussi le cardinal m'a-t-il envoyé pour vous parler, mon frère, continua Taillebourg à voix basse.

Son élégant valet aux yeux noirs observait la scène depuis la porte.

— Le cardinal Bessières... murmura frère Collimore.

— Il vous envoie ses salutations en Jésus, mon frère.

— Ce que veut Bessières, reprit Collimore de sa voix à peine audible, il le prend avec des cravaches et des scorpions.

Taillebourg eut un demi-sourire. Finalement, Collimore avait bel et bien entendu parler du cardinal Bessières, et ce n'était pas étonnant. Mais peut-être la crainte que lui inspirait le cardinal suffirait-elle à extraire de lui la vérité.

Le moine avait refermé les yeux. À ses lèvres qui bougeaient silencieusement, on pouvait croire qu'il priait. Taillebourg ne le déranger pas, préférant observer les nouveaux développements de la situation par la petite ouverture.

Les Écossais étaient en train de disposer leur ligne de bataille sur la colline. Ils faisaient face au sud, aussi était-ce la partie gauche de la ligne qui se trouvait le plus près de la ville. On pouvait voir les hommes se bousculer pour prendre position et tenter d'obtenir les places d'honneur près de leurs seigneurs.

À l'évidence, ils avaient décidé de se battre à pied pour éviter à leurs hommes d'armes d'être massacrés par les archers anglais après avoir perdu leurs chevaux. Les Anglais ne s'étaient pas encore montrés. D'après ce qu'en savait Taillebourg, leur nombre ne pouvait être très important. Leur armée se trouvait en France, devant Calais. Sans doute était-ce une troupe levée par un seigneur de la région. Malgré tout, ces Anglais étaient

assez nombreux pour inciter les Écossais à former une ligne de bataille. Mais sans doute l'armée de David ne serait-elle pas retardée pour longtemps.

Taillebourg se dit que s'il voulait entendre le récit du vieil homme et sortir de Durham avant que les Écossais n'investissent la ville, il devait presser le mouvement.

Il retourna au vieux moine.

— Le cardinal Bessières ne cherche que la gloire de Dieu et de l'Église. Et il veut que vous me parliez du père Ralph Vexille.

— Doux Jésus, souffla Collimore.

Le vieux moine suivit du bout des doigts la forme sculptée sur le petit crucifix et ouvrit les yeux sur le dominicain. Pour la première fois, il vit à qui il avait affaire. Il frissonna, car il reconnaissait dans son visiteur un homme qui avait foi dans le caractère rédempteur de la souffrance. Un homme sans doute aussi implacable que son maître de Paris.

— Vexille ! murmura-t-il comme s'il avait presque oublié ce nom.

Puis il poussa un soupir et ajouta d'un ton las :

— C'est une longue histoire.

— Eh bien, je vais vous dire ce que j'en sais, proposa Taillebourg.

L'ascétique dominicain se mit à tourner en rond dans la pièce, là où le plafond voûté était le plus haut, et commença :

— Vous avez su, sans doute, qu'une bataille avait été livrée en Picardie cet été, au cours de laquelle Edouard d'Angleterre s'est battu contre son cousin de France. Un certain guerrier venu du sud a participé à cette bataille, où il s'est battu pour la France. Sur sa bannière se trouvait un emblème, celui d'une éalé tenant une coupe.

Collimore cligna des yeux mais ne dit rien. Ses yeux restèrent rivés sur le visiteur qui, de son côté, s'arrêta de faire les cent pas pour le dévisager.

— Une éalé tenant une coupe, répéta-t-il.

— Je connais cet animal, confirma le vieillard.

Une éalé était un animal héraldique, inconnu dans la nature, muni de griffes comme le lion, de cornes comme la chèvre et d'écaillés comme le dragon.

— Il est venu du sud, reprit le dominicain, en pensant qu'en se battant pour la France, il effacerait des armoiries de sa famille les taches laissées par l'hérésie et la trahison.

Le frère Collimore était bien trop mal en point pour remarquer que le valet du dominicain dressait l'oreille et suivait leur conversation avec attention. Il n'avait pas non plus noté que son interlocuteur avait légèrement élevé la voix pour permettre au valet, qui n'avait pas quitté son poste près de la porte, de suivre ses paroles plus facilement.

— Cet homme vint du sud, dans une fière chevauchée, croyant son âme au-delà de tout reproche, mais nul homme n'est au-delà de la main de Dieu. Il croyait pouvoir chevaucher vers la victoire et gagner les grâces du roi, mais à la place, il a partagé la défaite de la France. Il arrive que Dieu veuille nous humilier, mon frère, avant de nous élever jusqu'à la gloire.

Taillebourg s'adressait au vieux moine, mais en réalité, ses paroles étaient destinées à son serviteur.

— Après la bataille, poursuivit-il, alors que la France s'abandonnait à ses larmes, j'ai retrouvé cet homme et il m'a parlé de vous.

Frère Collimore parut stupéfait, mais ne dit rien.

— Il m'a parlé de vous, répéta le père Taillebourg. À moi. Et moi, je suis un inquisiteur.

Les doigts du frère Collimore s'agitèrent dans une tentative de signe de croix.

— L'Inquisition ne fait pas autorité en Angleterre, dit-il d'une voix faible.

— L'Inquisition fait autorité aux cieux et en enfer, et vous croyez que la petite Angleterre peut se lever contre nous ? tonna Taillebourg d'une voix pleine d'une fureur qui se répercuta en écho dans la cellule. Pour déraciner l'hérésie, mon frère, nous chevaucherons jusqu'aux confins de la terre.

L'Inquisition, de même que l'ordre religieux des dominicains, s'était consacrée à l'éradication de l'hérésie. Dans ce but, elle utilisait le feu et la torture. Elle ne pouvait verser le sang, car cette pratique allait contre les lois de l'Église, mais toute torture infligée sans effusion de sang était autorisée. L'Inquisition savait que le feu arrêta le flux du sang, que le

chevalet de torture ne trouait pas la peau d'un hérétique et que les poids dont on écrasait la poitrine d'un accusé ne faisaient pas éclater ses veines. C'était dans les profondeurs de caves baignant dans les effluves du feu, de la peur, de l'urine et de la fumée, et plongées dans une obscurité trouée par la lueur des flammes et traversée par les cris des hérétiques que l'Inquisition traquait les ennemis de Dieu et que, par l'application de la torture et sans verser le sang, elle amenait leurs âmes à l'union bénie avec le Christ.

— Un homme vint du sud, répéta l'inquisiteur, et l'emblème de son écu était une éalé portant une coupe.

— Un Vexille, dit Collimore.

— Un Vexille, confirma Taillebourg, un Vexille qui connaissait votre nom. Alors dites-moi, mon frère, pourquoi un hérétique venu des terres du sud connaissait-il le nom d'un moine anglais vivant derrière les murs d'un monastère, à Durham ?

Le vieil homme poussa un soupir et expliqua avec peine :

— Toute la famille connaissait mon nom. Ils le connaissaient tous parce que c'est à moi que fut envoyé Ralph Vexille. L'évêque pensait que je pourrais le guérir de la folie, mais sa famille, elle, tremblait à l'idée qu'il ne me confie des secrets. Les gens de sa famille voulaient le voir mort, mais nous l'avons enfermé dans une cellule où nul ne pouvait le voir, sauf moi.

— Et quels sont les secrets qu'il vous confia ?

— La folie, la folie et rien d'autre, dit frère Collimore.

Le valet, sur le seuil de la porte, ne le quittait pas des yeux.

— Parlez-moi de la folie, ordonna l'inquisiteur.

— Les fous parlent d'un millier de choses. Ils parlent d'esprits et de fantômes, de neige en été et de nuit en plein jour.

— Mais le père Ralph vous a parlé du Graal ! jeta le dominicain.

— Oui, il parlait du Graal, confirma le vieillard.

L'inquisiteur poussa un soupir de soulagement.

— Que vous disait-il du Graal ?

Hugh Collimore ne répondit rien sur le moment. Il était las et sa respiration était si faible qu'on voyait à peine se soulever sa poitrine. Enfin, il secoua la tête.

— Il me disait avoir dérobé et caché le Graal à sa famille qui le détenait ! Mais il racontait des centaines de choses analogues. Des centaines.

— Où l'aurait-il caché ?

— Il était fou. Fou, vous dis-je. Et moi, je m'occupais des fous, c'était ma tâche. Nous les affamions ou nous les battions pour extraire les démons de leurs corps, mais ce n'était pas toujours suivi d'effet. En hiver, nous les plongeons dans la rivière après avoir cassé la glace, et c'était suivi d'effet. Les démons détestent le froid. Le plus souvent, ils sortaient du corps de Ralph Vexille. Nous l'avons relâché au bout d'un certain temps. Les démons l'avaient quitté, vous comprenez.

— Où cachait-il le Graal ? insista Taillebourg d'une voix menaçante.

Frère Collimore leva les yeux au plafond.

— Il était fou, reprit-il dans un murmure, mais il était inoffensif, tout à fait inoffensif. Quand il est parti d'ici, il a été envoyé dans une paroisse du sud, très loin au sud.

— À Hookton dans le Dorset ?

— Oui, à Hookton dans le Dorset. Il a eu un fils là-bas. C'était un grand pécheur, vous comprenez. Bien que prêtre, il a eu un fils.

Le père Taillebourg dévisagea le moine. Finalement, il était parvenu à lui soutirer quelques renseignements.

— Un fils ? Que savez-vous de ce fils ?

— Rien, répondit frère Collimore, qui parut surpris de la question.

Taillebourg fit une nouvelle tentative :

— Et du Graal ? reprit-il. Que savez-vous du Graal ?

— Je sais que Ralph Vexille était fou, murmura Collimore.

Taillebourg s'assit sur le bord du lit et se pencha pour chuchoter sa question :

— Fou comment ?

Il dut se pencher encore plus pour entendre la réponse de vieillard :

— Il disait qu'on pouvait trouver le Graal sans même le savoir, parce qu'il fallait le mériter d'abord.

Il se tut, paraissant réfléchir. Une expression perplexe, presque incrédule, se peignit brièvement sur ses traits. Puis il reprit :

— Il faut le mériter, disait-il, pour connaître le Graal. Mais il disait aussi que pour celui qui le méritera, le Graal brillera comme le soleil. Celui-là en sera ébloui.

Taillebourg se pencha encore un peu plus.

— Et vous croyiez ce qu'il disait ?

— Moi, je croyais que Ralph Vexille était fou.

— Il arrive que les fous disent la vérité.

— Moi, je crois que Dieu a donné à Ralph Vexille un fardeau trop lourd à porter, poursuivit le moine sans prêter attention à la réflexion de l'inquisiteur.

— Vous parlez du Graal ?

— Seriez-vous capable de le porter ? Moi, non.

— Eh bien, où est-il ? martela Taillebourg. Où est-il ?

— Comment le saurais-je ? balbutia le vieux moine, perdu.

— Il n'était pas à Hookton, reprit Taillebourg. Guy Vexille a cherché sans rien trouver.

— Guy Vexille ?

— Celui qui est venu du sud, mon frère, afin de combattre pour la France. Il est tombé entre mes mains. C'est mon prisonnier.

— Le pauvre, compatit le moine.

L'inquisiteur secoua la tête.

— Il m'a suffi, de lui montrer le chevalet, de lui faire tâter les pinces et respirer l'odeur de la fumée. Puis je lui ai offert la vie sauve et il m'a dit tout ce qu'il savait. Il m'a appris que le Graal n'était pas à Hookton.

Le vieillard grimaça un sourire.

— Vous ne m'avez pas entendu, mon père. Lorsqu'on ne le mérite pas, le Graal ne se révèle pas. Guy Vexille ne le méritait sans doute pas.

— Cependant, le père Ralph le possédait réellement ? insista Taillebourg, cherchant à se rassurer. Vous pensez qu'il le possédait vraiment ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Mais vous croyez qu'il l'avait ?

Devant le silence du mourant, l'inquisiteur hocha la tête.

— Oui, vous le croyez, j'en suis sûr.

Il se leva et se mit à genoux, joignant les mains dans une attitude de crainte respectueuse.

— Le Graal ! prononça-t-il avec vénération.

— Il était fou, l'avertit le vieux moine.

Mais Taillebourg n'écoutait plus.

— Le Graal... dit-il. Le Graal... répétait-il en français, en s'inclinant et en se relevant alternativement, en pleine extase. Le Graal...

— Les fous racontent des choses, mais ils ne savent pas ce qu'ils racontent, dit le vieux moine.

— À moins que ce ne soit Dieu qui parle par leur bouche ! riposta violemment le dominicain.

— Si c'est le cas. Dieu a parfois une langue terrible ! répliqua le vieux moine.

— Il faut me répéter tout ce que le père Ralph vous a dit.

— Mais c'était il y a si longtemps !

— Il s'agit du Graal ! s'écria Taillebourg en secouant le vieil homme dans son dépit. Il s'agit du Graal ! Ne me dites pas que vous avez oublié !

Tournant la tête vers la fenêtre, il vit au loin, sur la crête, le sautoir² rouge qui ornait la bannière du roi d'Écosse. Sous la bannière s'agitait une masse grise d'hommes en cotte de mailles, hérissée de lances, de piques et d'épieux. Nul ennemi anglais n'était en vue.

Mais toutes les armées de la chrétienté pouvaient bien se rassembler à Durham, le dominicain n'en avait cure. Car il avait trouvé sa vision, le Graal, et même si la terre devait trembler sous le poids des armées tout autour de lui, il ne s'en laisserait pas détourner.

Et un vieux moine parla.

Le cavalier à la cotte de mailles rouillée, à l'armure aux attaches cassées et à l'écu orné d'une coquille Saint-Jacques se présenta comme lord Outhwaite de Witcar.

² Blason en forme de croix de Saint-André.

— Vous connaissez Witcar ? demanda-t-il à Thomas.

— Witcar, Monseigneur ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Pas entendu parler de Witcar ! Pauvre de vous ! Alors que c'est un lieu si plaisant, vraiment très plaisant. Avec une bonne terre, une eau douce, une excellente chasse. Ah, te voilà !

Ces derniers mots étaient adressés à un petit garçon monté sur un immense cheval qui menait un deuxième destrier par les rênes. Il portait un jupon orné du blason rouge et jaune à l'effigie de la coquille Saint-Jacques. Tirant le cheval de guerre derrière lui, il se dirigea vers son maître.

— Mille excuses, Monseigneur, dit-il, mais Hereward tirait de son côté, ce qui fait qu'il m'a tiré loin de vous !

Hereward était à l'évidence le destrier qu'il amenait.

— Donne-le au jeune homme que voici, dit lord Outhwaite. Vous savez monter ? ajouta-t-il à l'adresse de Thomas.

— Oui, Monseigneur.

— Prenez garde, Hereward est une forte tête, il va vous donner du fil à retordre. Ne craignez pas de le frapper fort, qu'il sache qui est le maître.

Une vingtaine d'hommes portant la livrée de lord Outhwaite, tous montés à cheval et tous vêtus d'une armure en meilleur état que celle de leur maître, vinrent les rejoindre. Lord Outhwaite leur fit tourner bride vers le sud.

— Nous étions tranquillement en train de marcher vers Durham en nous occupant de nos propres affaires, comme tous les bons chrétiens, lorsque nous sommes tombés sur ces damnés Écossais, raconta-t-il à Thomas. Nous n'allons pas pouvoir entrer à Durham maintenant. C'est là que je me suis marié. À la cathédrale. Il y a trente ans, est-ce concevable ? (Il eut un sourire radieux.) Et ma chère Margaret est toujours en vie, que Dieu soit loué. Elle se réjouira fort d'entendre votre récit. Vous étiez vraiment à Wadicourt ?

— Oui, Monseigneur.

— Vous êtes chanceux, bien chanceux ! dit lord Outhwaite.

À nouveau rejoint par quelques-uns des siens, il leur intima l'ordre de faire demi-tour afin d'éviter une fâcheuse rencontre avec les Écossais.

Thomas n'avait pas été long à s'apercevoir que son compagnon, en dépit de sa cotte de mailles usée et de son aspect dépenaillé, était un grand seigneur comptant parmi les chefs de la région du nord. Sa Seigneurie le conforta dans son opinion en lui apprenant d'un ton bourru que le roi, estimant sa présence indispensable en Angleterre pour arrêter une éventuelle invasion écossaise, lui avait interdit d'aller guerroyer en France.

— Et il avait diablement raison ! s'exclama le noble guerrier d'un ton non dénué d'une certaine surprise. Les misérables ont franchi leur frontière au sud ! Vous ai-je dit que mon fils aîné était en Picardie ? C'est pourquoi je porte ceci, dit-il tirant sur son antique cotte de mailles. Je lui ai donné notre meilleure armure parce que je pensais que nous n'en aurions pas besoin ici ! Ce jeune David d'Écosse m'a toujours semblé pacifique, mais voilà qu'il envahit l'Angleterre ! Est-il vrai que la bataille de Wadicourt fut sanglante ?

— C'était le champ de la mort, Monseigneur.

— La leur, pas la nôtre, que Dieu et ses saints en soient remerciés !

Sa Seigneurie rappela à l'ordre quelques archers éparpillés au sud.

— Ne traînez pas, leur cria-t-il en anglais, les Écossais vous tomberont dessus bien assez tôt !

Il revint à Thomas et, avec un large sourire, lui demanda, toujours en anglais :

— Dites-moi, qu'auriez-vous fait si mes pas ne m'avaient conduit jusqu'ici ? Vous auriez tranché la gorge à l'Épouvantail ?

— Oui, s'il l'avait fallu.

— Et la vôtre aurait été tranchée incontinent par ses gens ! répliqua joyeusement lord Outhwaite. Ce maraud-là est un pot de chambre puant. Dieu seul sait pourquoi sa mère n'a pas noyé à sa naissance cette merde née de sa colique, mais il faut dire que c'était elle-même une fieffée sorcière, un vrai bâton merdeux.

Comme bien des seigneurs, lord Outhwaite avait complété son éducation auprès des valets et servantes de ses parents, ce qui expliquait la verveur de son langage.

— Il mérite sans aucun doute qu'on lui tranche la gorge, l'Épouvantail, mais mieux vaut éviter de s'en faire un ennemi. Nul n'a jamais eu la rancune plus tenace, mais il a des rancunes à foison, tellement qu'il ne lui reste peut-être plus de place pour une de plus. Par-dessus tout, il hait sir Douglas.

— Pourquoi ?

— Parce que Willie l'a retenu prisonnier. Certes, Willie Douglas nous a presque tous retenus prisonniers à un moment ou à un autre, et certains d'entre nous lui ont rendu la politesse, mais la rançon qu'il exigea fut bien près d'étrangler sir Geoffrey. Ses gens se réduisent à une vingtaine d'hommes et je serais surpris s'il lui restait plus de trois demi-pennies en poche. L'Épouvantail est pauvre, très pauvre, mais il est fier, et voilà pourquoi il vaut mieux éviter de s'en faire un ennemi.

Lord Outhwaite leva une main bienveillante vers un groupe d'archers portant sa livrée.

— Des garçons merveilleux, vraiment merveilleux. Bien, parlez-moi de la bataille de Wadicourt. Est-il vrai que les Français ont écrasé leurs propres archers sous les sabots de leurs chevaux ?

— Oui, c'est vrai, Monseigneur. C'étaient des hommes d'armes génois.

— Conte-moi ce qui s'est passé.

Lord Outhwaite avait reçu une lettre de son fils aîné lui relatant la bataille de Picardie, mais il brûlait d'envie d'entendre le récit des événements de la bouche même d'un guerrier ayant foulé le champ de bataille, entre le village de Wadicourt et celui de Crécy.

Thomas lui conta donc la bataille, qui avait commencé par un assaut ennemi lancé en fin d'après-midi. Les flèches avaient volé jusqu'au bas de la colline, anéantissant la grande armée du roi de France qui fut réduite à une masse de blessés hurlants et de chevaux hennissants. Quelques ennemis étaient parvenus à franchir les rangées de chausse-trapes creusées dans la terre et à braver la pluie de flèches pour fondre sur les hommes d'armes anglais. À la fin de l'affrontement, il ne restait plus de flèches. Seuls restèrent des archers aux doigts ensanglantés et une

longue colline jonchée d'hommes et d'animaux agonisants. Le ciel lui-même paraissait trempé de sang.

Ses souvenirs emmenèrent Thomas loin de Durham et de la crête où il cheminait. Eléonore et le père Hobbe marchaient derrière lui, menant la jument et échangeant parfois des commentaires, tandis qu'une vingtaine d'hommes au service de lord Outhwaite chevauchaient de part et d'autre pour ne pas perdre une miette de son histoire. Thomas la raconta de façon très évocatrice, pour le plus grand plaisir du seigneur anglais, qui paraissait goûter fort sa compagnie. Thomas de Hookton possédait un charme qui avait toujours parlé en sa faveur et l'avait protégé, même s'il excitait parfois la jalousie de certains, tel sir Geoffrey Carr.

Ce dernier chevauchait en tête. Lorsque Thomas fut arrivé à la hauteur des prairies inondables où se rassemblaient les forces anglaises, il pointa son doigt vers lui comme lui lancer une malédiction, et Thomas riposta en faisant le signe de la croix. Sir Geoffrey cracha.

Lord Outhwaite fronça les sourcils à cette vue.

— Je n'ai point oublié la missive que votre prêtre m'a montrée, dit-il en français à Thomas, mais j'espère que vous n'allez pas nous quitter pour la remettre vous-même à Durham, alors que nous avons des ennemis à combattre ?

— Puis-je me joindre aux archers de Votre Seigneurie ?

Eléonore signifia sa désapprobation, mais les deux hommes n'en tinrent pas compte. Sa Seigneurie opina du chef en guise d'acquiescement, puis eut un geste pour inviter son jeune compagnon à mettre pied à terre.

— Une question me préoccupe cependant, dit-il. Pourquoi notre seigneur le roi confie-t-il une telle mission à un être si jeune ?

— Et de si basse extraction ? compléta Thomas avec un sourire, car il savait que c'était là la véritable question qui occupait l'esprit de lord Outhwaite.

Ce dernier rit d'avoir été démasqué.

— Vous parlez français, jeune homme, mais vous portez un arc. Qui êtes-vous ? Êtes-vous de basse extraction ou êtes-vous bien né ?

— Je suis bien né, Monseigneur, mais hors des liens du mariage.

— Ah !

— Et la réponse à votre question, Monseigneur, est que notre seigneur le roi m'a dépêché avec l'un de ses chapelains et un chevalier de sa maison, mais qu'ils ont été tous deux la proie d'une maladie à Londres, où ils sont restés. J'ai poursuivi ma route seul avec mes compagnons.

— Parce que vous étiez pressé de rencontrer ce vieux moine ?

— Oui, en espérant qu'il est toujours vivant, parce qu'il pourra me parler de la famille de mon père. Ma famille.

— Et il pourra vous parler de ce trésor, ce *thésaurus*. Vous savez ce que c'est ?

— Je sais quelques menues choses, Monseigneur, répondit Thomas avec prudence.

— C'est pour cette raison que le roi vous a dépêché, vous et nul autre, hein ? insista lord Outhwaite.

Mais, sans donner au jeune archer le temps de répondre, il saisit ses rênes et lança :

— Battez-vous avec mes archers, jeune homme, mais prenez garde à rester vivant, hein ? J'aimerais bien en savoir davantage sur votre *thésaurus*. Est-il vraiment aussi important que le dit la lettre ?

Avant de donner sa réponse, Thomas réfléchit, les yeux fixés sur la crête où rien n'était décelable, hormis les arbres aux feuilles éclatantes et le petit filet de fumée qui s'élevait des masures incendiées.

— S'il existe, Monseigneur, répondit-il en français, alors c'est le genre de trésor qui est gardé par les anges et recherché par les démons.

— Et par vous, n'est-ce pas ? demanda lord Outhwaite avec un sourire.

Thomas lui rendit son sourire.

— Je recherche plutôt le prieur de Durham, Monseigneur, afin de lui remettre la missive de l'évêque.

— C'est le prieur Fossor que vous voulez voir, hein ?

D'un geste du menton, le vieux guerrier aux cheveux hirsutes désigna un groupe de moines :

— C'est lui, là-bas, celui qui est en selle.

Le personnage ainsi désigné était un homme de haute taille, à la chevelure blanche, qui montait une jument grise. Il était entouré d'une vingtaine de moines, tous à pied. L'un d'eux portait une étrange bannière qui n'était qu'un bout de chiffon blanc pendu au bout d'un pieu grossièrement peint.

— Allez le voir, lui conseilla lord Outhwaite, puis vous chercherez mon oriflamme. Que Dieu soit avec vous !

Il avait prononcé les derniers mots en anglais.

— Et avec Votre Seigneurie, répondirent Thomas et le père Hobbe d'une même voix.

Thomas se dirigea vers le prieur, se frayant un chemin parmi les archers qui se pressaient autour des trois chariots contenant les gerbes de flèches qui leur étaient distribuées. La maigre armée anglaise avait marché sur Durham en empruntant deux routes distinctes. À présent, les soldats arrivaient dans le désordre à travers champs pour se rassembler au cas où les Écossais descendraient des hauteurs. Les hommes d'armes passaient leurs cottes de mailles et les plus riches se cuirassaient avec les plaques d'armure dont ils disposaient. Une brève concertation avait dû avoir lieu entre les chefs de guerre, car on était en train de transporter les premiers étendards vers le nord. Cela signifiait que les Anglais voulaient affronter les Écossais sur la partie la plus haute de la crête, et non pas être attaqués dans les prairies inondables ou tenter d'atteindre Durham par un chemin détourné.

Thomas s'était accoutumé aux bannières anglaises en Bretagne, en Normandie et en Picardie, mais ces oriflammes étaient nouvelles pour lui : un croissant d'argent, une vache brune, un lion bleu, la hache noire de l'Épouvantail, une tête de sanglier rouge, la coquille Saint-Jacques en croix de lord Outhwaite, et, la plus voyante de toutes, une grande oriflamme écarlate ornée de deux clés croisées, richement brodée de fils d'or et d'argent. Celle du prieur faisait piètre figure au milieu de toutes ces bannières flamboyantes, car elle était constituée d'un bout de chiffon effrangé sous lequel il s'agitait avec frénésie :

— Sus à l'Écossais ! criait-il à qui pouvait l'entendre. Accomplissez l'œuvre de Dieu, car les Écossais ne sont que des

bêtes ! Des bêtes ! Ils méritent la mort ! Tuez-les tous ! Chaque trépas vous assurera la récompense de Dieu ! Frappez l'ennemi ! Tuez-les tous !

L'arrivée de Thomas le coupa un instant dans son élan lyrique, mais un instant seulement, car il reprit de plus belle :

— Vous voulez ma bénédiction, mon fils ? Dieu rendra votre arc plus solide et ajoutera du mordant à vos flèches ! Que jamais votre bras ne connaisse la faiblesse et que jamais votre œil ne se trouble ! Que Dieu et les saints bénissent votre œuvre de mort !

Thomas se signa, puis tendit la lettre :

— Je suis venu vous apporter ceci, messire, dit-il.

Le prieur considéra avec surprise cet archer qui s'adressait à sa personne avec une telle familiarité, et, de surcroît, pour lui remettre une lettre. Aussi dédaigna-t-il de prendre le parchemin. L'un des moines, l'arrachant à Thomas, examina le sceau brisé et leva un sourcil étonné.

— C'est monseigneur l'évêque qui vous écrit, dit-il.

— Ce ne sont que des bêtes ! répéta machinalement le prieur, tout à sa fièvre guerrière. (Puis les paroles du moine atteignirent son cerveau :) Monseigneur l'évêque m'écrit ?

— Oui, à vous, mon frère, confirma le religieux.

Le prieur saisit le pieu et abaissa la bannière de fortune qui se retrouva à la hauteur du visage de Thomas.

— Veuillez la baiser, prononça-t-il d'un ton solennel.

— La baiser ?

Thomas en resta stupéfait. Baiser ce lambeau d'étoffe qui répandait des effluves nauséabonds sous son nez ?

— C'est le corporal de saint Cuthbert ! s'écria le prieur avec exaltation. Sorti de sa tombe, mon fils ! Le bienheureux saint Cuthbert va se battre pour nous ! Les anges du Ciel eux-mêmes le suivront dans la bataille !

Thomas, qui avait la vue bouchée par la sainte relique, obtempéra sur-le-champ. Se mettant à genoux, il porta l'étoffe à ses lèvres. Ce devait être du lin. Au bord, il distingua une broderie bleue délavée. Au centre du morceau de tissu, qui était le linge utilisé pendant la messe pour y déposer le calice et le vase contenant les hosties, se trouvait une croix brodée en fil d'argent à peine visible sur le lin blanc usé.

— C'est réellement le corporal de saint Cuthbert ? s'étonna-t-il.

— Le sien, et nul autre ! s'exclama le prieur. Nous avons ouvert sa tombe à la cathédrale ce matin même. Nous lui avons adressé nos prières, et il se battra pour nous !

Puis il redressa l'oriflamme et l'agita dans la direction d'un groupe d'hommes en armes qui éperonnaient leurs montures, prêts à partir vers le nord, et s'époumona de plus belle :

— Accomplissez l'œuvre de Dieu ! Faites-les tous passer de vie à trépas ! Répandez dans les champs le fumier de leur chair pourrie, abreuvez la terre de leur sang félon !

— L'évêque veut que ce jeune homme rencontre frère Hugh Collimore, intervint le moine qui avait lu la lettre, et le roi le désire aussi. Sa Seigneurie dit qu'il y a un trésor à retrouver.

— Le roi le désire ?

Le prieur considéra Thomas d'un œil rond.

— Le roi le désire ? répéta-t-il.

Puis il reprit ses esprits et se mit à réfléchir. Il en arriva à la conclusion que la protection du roi présentait de grands avantages. Aussi arracha-t-il la missive des mains du frère et la lut-il lui-même. Il y trouva encore plus d'avantages qu'il ne l'avait supposé.

— Ainsi, vous êtes à la recherche d'un grand *thesaurus* ? demanda-t-il à Thomas avec suspicion.

— C'est l'avis de l'évêque, messire.

— Quel trésor ?

Tous les moines, tombés instantanément sous le charme du mot « trésor », le regardèrent bouche bée en oubliant momentanément la proximité de l'armée écossaise.

— Le trésor, messire, est connu de frère Collimore, répondit prudemment Thomas.

— Mais pourquoi est-ce vous que l'on a envoyé ?

Thomas s'attendait à cette question, déjà posée à juste titre par lord Outhwaite.

— Parce que j'ai certaines connaissances en la matière, moi aussi, expliqua Thomas tout en se demandant s'il n'en avait pas trop dit.

Le prieur plia la lettre, arrachant le sceau par inadvertance dans son geste, et l'enfouit dans un petit sac pendu à sa ceinture.

— Nous en reparlerons après la bataille, déclara-t-il, et après, et seulement après, je déciderai si vous pouvez rencontrer frère Collimore. Il est malade, vous savez. Il est au plus bas, le malheureux. Peut-être même est-il mourant. Il se peut qu'il soit malséant de votre part de le troubler avec votre requête. Nous verrons, nous verrons.

En réalité, le bon prieur songeait à s'entretenir lui-même avec son moine, afin d'être l'unique détenteur du secret gardé par celui-ci. Sans plus s'étendre, il donna congé au jeune archer :

— Dieu vous bénisse, mon fils, dit-il.

Puis il hissa sa bannière sacrée et se hâta d'aller rejoindre les combattants.

La plus grosse partie de l'armée anglaise était déjà en train de gravir la côte, ne laissant derrière elle que trois chariots et une foule de femmes, d'enfants et d'hommes trop mal en point pour pouvoir marcher. Les moines, en procession derrière leur sainte relique, entonnèrent un cantique derrière les soldats.

Thomas se dirigea d'un pas vif vers une charrette où il prit une gerbe de flèches qu'il passa dans sa ceinture. Les hommes d'armes de lord Outhwaite chevauchaient vers la crête, suivis d'un nombre important d'archers.

— Vous devriez peut-être rester ici, dit-il au père Hobbe.

— Non ! s'écria Eléonore. Et toi, tu ne devrais pas aller te battre.

— Pas me battre ?

— Ce n'est pas ta bataille ! argumenta la jeune femme. Entrons plutôt dans la ville ! Essayons de trouver le moine !

Thomas s'arrêta. Il pensa au prêtre qui avait fait périr l'Écossais dans un tourbillon de feu et de fumée. Il lui avait parlé en français. « Je suis un messenger », avait dit ce prêtre. « Je suis un avant-coureur », avaient été ses mots exacts, et un avant-coureur, c'était bien plus qu'un simple messenger. Un héraut, peut-être ? Peut-être même un ange ?

Le jeune archer était toujours hanté par l'image de ce combat silencieux entre des hommes si peu accordés, un soldat contre un prêtre. Et cependant, c'était le prêtre qui avait gagné et qui avait tourné vers lui son visage maculé de sang et s'était annoncé : « Je suis un avant-coureur. » C'était un signe, certainement. Mais lui, Thomas, ne voulait pas croire aux signes ni aux visions, il ne voulait croire qu'à son arc. Il se dit que, peut-être, Eléonore avait raison, et que la lutte qu'il avait vue, ainsi que son issue inattendue, étaient le signe par lequel le Ciel lui indiquait de suivre l'avant-coureur et d'entrer dans la ville.

Mais au sommet de la colline, les ennemis étaient en train de se préparer, et il était un archer. Les archers ne se dérobaient pas devant une bataille.

— Nous entrerons dans la ville après la bataille, dit-il.

— Pourquoi ? s'insurgea Eléonore, furieuse.

Thomas ne prit pas la peine de donner une explication.

Il se mit en marche sans mot dire et entreprit de gravir la pente d'une colline où les alouettes et les passereaux voletaient dans les haies, où les grives brunes et grises chantaient dans les pâtures vides. Le brouillard avait entièrement disparu et le vent soufflait de l'autre côté de la Wear, chassant l'humidité.

Puis, là-haut, là où les Écossais attendaient le début de l'assaut, les tambours se mirent à battre.

Sir William Douglas, chevalier de Liddesdale, se prépara pour la bataille. Il mit des braies de cuir, assez épaisses pour pouvoir dévier un coup d'épée, et au-dessus de sa chemise de lin, il suspendit un crucifix qui avait été béni par un prêtre à Saint-Jacques-de-Compostelle, là où saint Jacques avait été enterré. Sir William Douglas n'était pas un homme particulièrement pieux, mais il payait un prêtre pour s'occuper de son âme, et celui-ci lui avait affirmé que s'il portait le crucifix de saint Jacques, le fils du tonnerre, il aurait l'assurance de recevoir les derniers sacrements dans le havre douillet de son lit.

Autour de sa taille, il attacha un ruban de soie rouge qui avait été arraché à l'une des bannières prises aux Anglais à Bannockburn, et trempée dans l'eau bénite de la chapelle de son

château de l'Hermitage. Il s'était persuadé que le morceau de soie lui procurerait la victoire sur le vieil ennemi tant détesté.

Il portait un haubergeon qu'il avait pris sur un Anglais tué au cours de l'une de ses nombreuses incursions au-delà de la frontière. Il se souvenait parfaitement de l'événement. Dès le début du combat, il avait remarqué la qualité de cet haubergeon et il avait ordonné à ses hommes de laisser ce coquin tranquille, puis il avait désarçonné sa proie en la frappant aux chevilles, et l'Anglais, à genoux, avait émis une sorte de meuglement qui avait fait s'esclaffer ses hommes. L'homme s'était rendu, mais sir William lui avait tranché la gorge malgré tout car il pensait qu'un homme qui meuglait n'était pas un vrai guerrier.

Il avait fallu deux semaines aux servantes de l'Hermitage pour faire disparaître le sang du beau maillage de la cotte.

La plupart des chefs écossais étaient vêtus de hauberts qui les recouvraient de la tête aux mollets, tandis que l'haubergeon était plus court et laissait les jambes sans protection. Mais sir William avait l'intention de se battre à pied ; or le poids d'un haubert affaiblissait rapidement son homme, et un homme fatigué était une proie facile.

Par-dessus le haubergeon, il portait un long surcot arborant son blason, le cœur rouge. Son heaume était une salade, un casque léger de forme ronde sans visière ni protection pour le visage, mais, dans une bataille, sir William aimait à voir ses ennemis sur la gauche et sur la droite. En portant un heaume complet ou muni d'un bassinet, la visière à la mode, proéminente comme un groin, on était incapable de voir ce qui se passait autour de soi. La vision était réduite aux dimensions de la fente des yeux, raison pour laquelle les combattants munis de heaumes à visière passaient leur temps à tourner la tête en tous sens, pareils à des poulets attaqués par les renards, et à force de se tordre le cou, ils finissaient par ne plus pouvoir le bouger. Sans compter que malgré tous ces efforts, ils ne voyaient pas arriver le coup qui leur fracasserait le crâne. Donc, quand il s'adonnait aux plaisirs d'une bonne bataille, sir William avait particulièrement à l'œil ceux qui bougeaient la tête d'avant en arrière, comme les poulets, car c'était le signe

que ces nerveux avaient les moyens de s'offrir un joli heaume, et, par conséquent, de payer une plus jolie rançon.

Il portait son grand bouclier, trop lourd pour un homme à pied, et très utile car les archers anglais n'allaient pas manquer de déclencher la tempête ; mais son bouclier était assez épais pour absorber l'impact de leurs flèches, longues de trois coudées et terminées par une pointe de fer. Il poserait le pied de son bouclier par terre et s'accroupirait derrière. Lorsque les Anglais auraient épuisé leurs flèches, il pourrait toujours s'en débarrasser.

Il était également armé d'une lance, au cas où les cavaliers anglais chargeraient, et d'une épée, son instrument de mort favori. La poignée de l'épée renfermait une petite mèche de cheveux coupée sur le cadavre de saint André, ou, du moins, de ce que le vendeur d'indulgences lui avait présenté comme tel.

Robbie Douglas, son neveu, portait la cotte de mailles et la salade, et était muni d'une épée et d'un bouclier. C'était lui qui avait annoncé à son oncle que Jamie, son frère aîné, avait été tué, sans doute par le valet du dominicain. À moins que ce ne fût par le religieux lui-même. En tout cas, c'était lui qui en avait donné l'ordre. Robbie Douglas, âgé de vingt ans, avait pleuré la mort de son frère en s'étonnant qu'un prêtre fut capable d'une telle infamie.

« Tu te fais une étrange idée des prêtres, Robbie, avait répondu son oncle. La plupart des prêtres sont des hommes faibles à qui on a donné l'autorité de Dieu, et ça les rend dangereux à l'extrême. Je remercie Dieu qu'aucun Douglas ne soit entré dans les ordres. Nous sommes trop honnêtes pour ça.

— Lorsque cette journée sera passée, mon oncle, vous me permettrez d'aller à la recherche de ce prêtre, avait dit Robbie. »

Sir William avait souri. Ce n'était pas un homme d'une grande piété, mais il avait un credo sacré : la mort de tout membre de la famille devait être vengée ! Et il se disait que Robbie saurait accomplir cette vengeance. C'était un bon garçon, grand et bien fait, fort et franc. Sir William était fier du petit dernier de sa sœur.

« Nous en parlerons à la fin de la journée, lui avait-il promis, mais, en attendant, ne t'éloigne pas de moi.

— Non, mon oncle.

— Avec l'aide de Dieu, nous allons faire périr un bon peu d'Anglais », s'était-il réjoui.

Sur ce, il avait conduit son neveu auprès du roi, afin de le lui présenter et de recevoir la bénédiction des chapelains royaux.

Sir William, comme tous les chevaliers et chefs écossais, était revêtu d'une cotte de mailles, mais le roi portait une armure fabriquée en France. Cette protection, pratiquement inconnue dans les régions du nord, émerveillait les hommes des tribus sauvages qui venaient contempler cet extraordinaire appareil reflétant le soleil et fait d'un métal capable de bouger. Le jeune roi semblait pareillement impressionné, car il avait enlevé son surcot et ne cessait de marcher de long en large en s'admirant et en se faisant admirer par les seigneurs venus se faire bénir et offrir leurs conseils.

Le comte de Moray, un imbécile, pensait sir William, voulait combattre à cheval. Le roi fut tenté d'accepter. C'était à cheval que son père, le grand Robert Bruce, avait battu les Anglais au Bannockburn, et non seulement il les avait battus, mais il les avait humiliés. La fine fleur de l'Écosse avait piétiné la noblesse d'Angleterre. David, son fils, qui avait repris le flambeau, brûlait du désir de l'imiter. Son rêve était de voir les sabots de son cheval tachés de sang et la gloire attachée à son nom, et sa renommée se répandre à travers toute la chrétienté.

Le jeune roi se tourna vers l'orme où était posée sa lance rouge et jaune et contempla langoureusement son arme.

Sir William suivit son regard.

— Les archers, jeta-t-il, laconique.

— Il y avait des archers au Bannockburn, répliqua le comte de Moray.

— Oui-da, et ces idiots ne savaient pas s'en servir. Mais on ne peut pas faire confiance aux Anglais pour qu'ils restent éternellement idiots, rétorqua sir William.

— Combien d'archers ont-ils, selon vous ? argumenta le comte. On dit qu'il y en a des milliers en France, ainsi que des centaines en Bretagne et autant en Gascogne. Combien peuvent-ils en avoir ici, je me le demande ?

— Ils en ont assez, gronda sir William d'un ton cassant qui trahissait son mépris pour John Randolph, troisième comte de Moray.

Ce dernier était aussi brave au combat que sir William, mais il avait été trop longtemps prisonnier des Anglais, et la haine qui en découlait l'empêchait de réfléchir.

Le roi, jeune et inexpérimenté, était tenté de se ranger aux côtés du comte, son ami. Mais il vit que ses seigneurs partageaient l'avis de sir William, qui, bien que ne jouissant pas d'un titre prestigieux ni d'un rang élevé, était plus rompu à l'exercice de la guerre que n'importe qui en Écosse.

Le comte de Moray sentit qu'il ne parviendrait pas à faire entendre sa voix et pressa le roi.

— Chargez maintenant. Sire, il ne faut pas leur laisser le temps de former une ligne de bataille.

Avec un geste vers le sud, où les premières troupes anglaises apparaissaient dans les pâtures, il ajouta :

— Fondez sur ces bâtards avant qu'ils ne soient prêts.

Le duc de Menteith intervint alors et observa d'un ton calme :

— C'est là le conseil qui fut donné à Philippe de Valois en Picardie. Il n'a servi à rien là-bas, et il ne servira à rien ici.

— Sans compter que nous avons à affronter des murs de pierre, fit remarquer sir William, caustique.

Désignant les murets qui limitaient les pâtures où les Anglais commençaient à former leur ligne, il persifla :

— Peut-être Moray pourra-t-il nous dire comment des chevaliers en armure feront pour franchir des murs de pierre ?

Le comte de Moray redressa vivement la tête.

— Vous me prenez pour un sot, Douglas ?

— Je vous prends tel que vous vous montrez, John Randolph, répliqua sir William.

— Messieurs ! les reprit le roi d'un ton sec.

Le roi n'avait pas remarqué les murs de pierre lorsqu'il avait formé sa ligne de bataille près des maisons en flammes. Les seules choses qu'il avait vues avaient été les pâtures vertes et vides, la grand-route, et son rêve de gloire plus grand encore.

Mais à présent, au loin, il voyait les ennemis sortir des arbres. Il arrivait des archers à foison. On disait que ces tireurs étaient capables d'obscurcir le ciel avec leurs flèches munies de pointes d'acier qui s'enfonçaient profondément dans la chair des chevaux, les rendant fous de douleur. Il ne pouvait se permettre de perdre cette bataille. Il avait promis à ses nobles qu'ils célébreraient la fête de Noël dans le palais du roi d'Angleterre à Londres. S'il perdait, il perdrait du même coup leur respect et encouragerait les rébellions. Il devait vaincre, et rapidement. L'impatience le gagna.

— Si nous chargeons assez vite, proposa-t-il avec précaution, avant qu'ils n'aient tous atteint leurs lignes...

— Vous rompez les jambes de votre cheval sur les murs de pierre, l'interrompit sir William, faisant fi du respect dû à son rang. À supposer que le cheval de Votre Majesté parvienne jusque-là. On ne peut protéger les chevaux devant les flèches, Sire, mais on peut affronter la tourmente à pied. Mettez vos piquiers à l'avant, et mélangez-les avec des hommes d'armes qui pourront utiliser leurs écus pour les protéger. Il nous faut lever nos boucliers, baisser la tête et tenir bon, c'est ainsi que nous remporterons la victoire.

Le roi tira sur la spallière de son armure, qui avait la fâcheuse habitude de se lever sur l'épaule droite. Il réfléchit.

Traditionnellement, la défense des armées écossaises se trouvait entre les mains des piquiers qui utilisaient leurs armes, monstrueusement longues, pour arrêter les chevaliers ennemis. Mais les piquiers avaient besoin de leurs deux mains pour tenir des lames si peu maniables, et ce défaut de mobilité en faisait des cibles faciles pour les archers anglais, qui se vantaient en riant de porter la vie des piquiers écossais dans leurs sacs de flèches.

Ainsi donc, les piquiers devaient être protégés par les boucliers des hommes d'armes et l'ennemi gâcherait ses flèches. Ce raisonnement paraissait judicieux... Mais David Bruce rêvait de mener l'assaut avec ses cavaliers qui s'élanceraient dans un grondement de tonnerre, accompagnés par la musique des trompettes résonnant jusqu'aux cieux...

Sir William, remarquant les hésitations de son roi, poursuivit fiévreusement son argumentation :

— Nous devons être à pied, Sire, et nous devons attendre, et nous devons laisser nos boucliers prendre les flèches, mais, à la fin, Sire, ils se lasseront de gâcher leurs traits et ils en viendront à l'attaque, et c'est là que nous les massacrerons comme des chiens.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Les seigneurs écossais, des hommes rompus à la bataille, armés et cuirassés, barbus et farouches, avaient foi en la victoire parce qu'ils étaient bien supérieurs en nombre. Mais ils n'en savaient pas moins que cette victoire ne leur serait pas offerte sur un plateau avec des archers en face d'eux, et qu'ils n'avaient d'autre choix que de suivre l'avis de sir William : subir les flèches, provoquer l'ennemi, puis l'abattre.

Le roi entendit ses seigneurs approuver sir William. Aussi abandonna-t-il à regret son rêve d'enfoncer les lignes ennemies avec des chevaliers montés sur de fiers destriers. C'était une déception pour lui, mais, embrassant ses seigneurs du regard, il se dit qu'avec de tels combattants à ses côtés, il lui était impossible de perdre.

— Nous allons nous battre à pied, décréta-t-il, et nous allons les massacrer comme des chiens. Nous allons les abattre comme des poulets !

« Et après, se dit-il *in petto*, quand les survivants s'enfuiront vers le sud, la cavalerie écossaise pourra achever la besogne. »

Mais dans un premier temps, la bataille se déroulerait pied à pied.

Les bannières écossaises furent donc apportées et plantées tout le long de la crête. Il ne restait des maisons brûlées que des braises au milieu desquelles on distinguait trois cadavres calcinés, noirs et réduits à la taille du corps d'un enfant. Le roi planta ses oriflammes près de ces morts. Son étendard, un sautoir rouge sur champ jaune, et la bannière du saint patron de l'Écosse, un sautoir blanc sur champ bleu, se dressaient au centre des lignes. À gauche et à droite flottaient les oriflammes des seigneurs de moindre rang.

Le lion de Steward brandissait sa lame, le faucon de Randolph étendait ses ailes, tandis que, à l'est et à l'ouest, les étoiles, les haches et les croix claquaient au vent. L'armée était déployée en trois divisions, tellement nombreuses que les hommes des flancs extérieurs devaient jouer des coudes pour se trouver une place sur le sol plus plat du sommet.

Les dernières rangées des unités étaient constituées par les hommes des tribus des îles et du nord. Ces hommes se battaient jambes nues, sans cuirasse, en brandissant d'immenses épées dont on pouvait se servir à la fois comme d'une masse et comme d'une lame. C'étaient des combattants terribles qui semaient l'effroi autour d'eux, mais leur défaut de protection les rendait extrêmement vulnérables aux flèches ; aussi étaient-ils placés à l'arrière. Les rangs de tête des trois unités étaient composés d'hommes d'armes et de piquiers.

Les hommes d'armes portaient des épées, des haches, des masses d'armes et, surtout, les boucliers destinés à protéger les piquiers dont les armes étaient surmontées d'une pique, d'un crochet et d'une lame de hache. La pique maintenait l'ennemi à distance, le crochet permettait de tirer un homme en armure pour le jeter à bas de sa selle ou de lui faire un croc-en-jambe, et la hache, de fendre sa cotte de mailles ou son armure.

Les rangs étaient hérissés de ces piques. C'était une véritable haie de métal qui attendait les Anglais, le long de laquelle se promenaient des prêtres consacrant à tour de bras armes et guerriers à genoux pour recevoir la bénédiction.

Quelques seigneurs, tel le roi, étaient juchés sur leur destrier, mais uniquement pour pouvoir scruter l'horizon par-dessus les têtes. Ils virent arriver les dernières troupes anglaises. Si peu d'hommes ! Une si petite armée à vaincre !

Sur la gauche, on apercevait Durham, dont les tours et les remparts étaient envahis de gens se pressant pour voir la bataille, et, en face, on voyait cette petite armée d'Anglais qui n'avaient pas le bon sens de battre en retraite vers le sud, jusqu'à York. Ces fous préféraient se battre contre des Écossais qui avaient l'avantage de la position et du nombre.

— Si vous les haïssez, cria sir William à ses hommes placés sur le flanc droit de la ligne de bataille, alors il faut qu'ils vous entendent !

Les Écossais exprimèrent leur haine. Ils frappèrent les épées et les lances contre les écus, ils poussèrent des vociférations qui s'élevèrent jusqu'au ciel et, au centre de la ligne, là où attendait la division du roi sous les bannières portant la croix, une troupe de joueurs de tambours se mit à taper sur d'énormes instruments recouverts de peaux de chèvre. Les tambours étaient fabriqués avec de grands anneaux de chêne sur lesquels étaient tendues deux peaux maintenues par des ficelles, que l'on serrait jusqu'à ce qu'un gland lancé sur la peau rebondisse à la hauteur de la main qui l'avait lancé.

Les tambours, frappés au moyen de baguettes d'osier, émettaient un son aigu, presque métallique, qui emplissait l'air et qui assaillait l'ennemi par son simple vacarme.

— Si vous haïssez les Anglais, dites-le-leur ! hurla le comte de March, sur le flanc gauche, celui qui se trouvait le plus près de la ville.

— Si vous haïssez les Anglais, dites-le-leur !

Le grondement s'amplifia, les lances martelèrent les écus encore plus fort, et, dans un fracas assourdissant, l'expression de la haine de l'Écosse se répandit à travers la crête, hurlée par neuf mille hommes à l'adresse des trois mille perdus qui étaient assez fous pour les affronter.

— Nous allons les faucher comme des brins d'orge, prédit un prêtre, nous allons abreuver les champs de leur sang pestilentiel et remplir l'enfer de leurs âmes anglaises !

De son côté, sir William galvanisa ses troupes avec cette promesse :

— Leurs femmes sont à nous ! Ce soir, leurs épouses et leurs filles seront des jouets entre nos mains !

À son neveu Robbie, il affirma en souriant :

— Tu auras ton lot de femmes à Durham, Robbie !

— Et à Londres, avant la Noël ! compléta Robbie.

— Pour sûr, là-bas aussi ! acquiesça son oncle.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, braillait le chapelain en chef du roi, envoyez-les tous en enfer ! Que tous

ces êtres impurs se consomment dans les flammes de l'enfer jusqu'au dernier ! Pour chaque Anglais que vous tuerez aujourd'hui, il vous sera accordé mille semaines de purgatoire en moins !

— Si vous haïssez les Anglais, criait Lord Robert Steward, Steward d'Écosse et héritier du trône, faites en sorte qu'ils vous entendent !

Et cette haine résonnait comme le tonnerre, emplissant la profonde vallée de la Wear, renvoyée en écho par le rocher où était perché Durham, et continuait à enfler pour annoncer à toutes les contrées du nord que les Écossais étaient descendus au sud.

Et David, le roi de ces Écossais, se félicitait d'être descendu jusque-là, jusqu'en ce lieu où était tombée la croix au dragon, où fumaient les maisons incendiées, où s'étaient rassemblés les Anglais pour se faire massacrer. Car cette journée apporterait la gloire à saint André, à la grande maison des Bruce et à l'Écosse.

Thomas, le père Hobbe et Eléonore suivirent le prieur et ses moines qui n'avaient pas cessé de chanter, quoique d'une voix hachée, car la course leur coupait la respiration. Le morceau de vêtement de saint Cuthbert se balançait en tous sens et bientôt, derrière la bannière, se forma une procession de femmes et d'enfants. C'étaient les compagnes et la progéniture des guerriers qui, refusant d'attendre sagement le déroulement des opérations et de perdre de vue leurs héros, montaient des gerbes de flèches sur la colline.

Le jeune archer pressait le pas afin de dépasser les moines et de retrouver les hommes de lord Outhwaite, mais Eléonore traînait délibérément à l'arrière. Il se tourna vers elle et lui dit avec colère :

— Je suis sûr que tu peux marcher plus vite !

— Oui, je peux marcher plus vite, et toi, tu peux manquer une bataille !

Le père Hobbe, qui menait le cheval, comprit le ton de cet échange sans avoir besoin de connaître la langue française. Il poussa un soupir qui lui valut un regard courroucé de la jeune femme.

— Tu n'es pas obligé de te battre ! reprit-elle.

— Je suis un archer, répliqua Thomas avec entêtement. Et il y a un ennemi à l'horizon.

— Ton roi t'a envoyé à la recherche du Graal. Il ne t'a pas envoyé ici pour mourir ! Pour me laisser seule ! Moi avec un enfant !

Elle s'arrêta, les mains crispées sur le ventre et les yeux pleins de larmes.

— Est-ce que tu veux que je reste seule ici, en Angleterre ?

— Je ne mourrai pas ici, décréta Thomas, cinglant.

— Tu le sais d'avance ? répliqua Eléonore d'un ton encore plus cinglant. Peut-être que Dieu t'a parlé ? Que tu sais des

choses que les autres ne savent pas ? Que tu connais le jour de ta mort ?

Cette explosion laissa Thomas pantois. Eléonore était une fille solide, peu sujette aux caprices. Et voilà qu'elle pleurait, en manifestant un désespoir non feint.

— Ces hommes, l'Épouvantail et Beggar, ils ne te toucheront pas, affirma-t-il pour la calmer. Je serai là.

— Ce n'est pas à cause d'eux ! gémit Eléonore. Mais j'ai fait un rêve la nuit dernière. Un cauchemar.

Le jeune homme posa les mains sur ses épaules. Ses mains étaient grandes, et pleines de force, grâce à l'exercice du tir à l'arc.

— Et moi, j'ai rêvé du Graal la nuit dernière, dit-il, bien que ce ne fut pas tout à fait vrai.

Il n'avait pas rêvé du Graal ; il avait été réveillé par une vision qui s'était révélée décevante, mais il cela, il ne pouvait le dire à sa jeune compagne.

— Il était magnifique, tout en or, poursuivit-il, il ressemblait à une coupe de feu.

— Dans mon rêve, dit Eléonore en levant son regard vers lui, tu étais mort et ton corps était tout noir et tout gonflé.

— Que dit-elle ? intervint le père Hobbe.

— Elle a fait un mauvais rêve, répondit Thomas en anglais, un cauchemar.

— C'est le diable qui nous envoie des cauchemars, assura le prêtre, c'est bien connu. Dis-lui cela.

Thomas fit la traduction, puis ôta une mèche de cheveux d'or qui barrait le front d'Eléonore et la cacha sous son bonnet de tricot. Il aimait son visage, si sérieux et si étroit, pareil à un petit visage de chat, mais avec de grands yeux et une bouche expressive.

— Ce n'était qu'un cauchemar, dit-il pour la rassurer.

— L'Épouvantail, rétorqua Eléonore avec un frisson de crainte, c'est lui le cauchemar.

Thomas la prit dans ses bras.

— Il ne t'approchera pas, lui promit-il.

Au loin, il entendait un chant, mais rien de semblable aux prières solennelles des moines. C'était un chant railleur,

insistant, aussi lourd que le battement de tambour qui le rythmait. Il n'entendait pas les paroles, mais c'était inutile.

— L'ennemi nous attend, dit-il à Eléonore.

— Ce n'est pas mon ennemi, riposta-t-elle d'un ton farouche.

— S'ils entrent dans Durham, objecta Thomas, ils ne voudront pas le savoir, cela ne les empêchera point de te prendre.

— Tout le monde hait les Anglais, le sais-tu ? Les Français vous haïssent, les Bretons vous haïssent, les Écossais vous haïssent, toute la chrétienté vous hait ! Et pourquoi ? Parce que vous aimez la guerre ! Oui ! Tout le monde sait cela. Et toi ? Tu n'as aucune raison de te battre aujourd'hui, ce n'est pas ta querelle, mais tu meurs d'impatience d'y aller, de tuer de nouveau !

Thomas ne sut que répondre, car il y avait du vrai dans ses paroles.

Se contentant de hausser les épaules, il saisit son arc.

— Je me bats pour mon roi, et il y a toute une armée ennemie là-haut. Ils nous dépassent en nombre. Sais-tu ce qui se passera s'ils entrent dans Durham ?

— Je sais, répondit Eléonore d'un ton ferme.

Et elle le savait effectivement, car elle s'était trouvée à Caen lorsque les archers anglais, passant outre les ordres de leur roi, avaient traversé le pont et dévasté la ville.

— Si nous ne nous battons pas pour les arrêter ici, argumenta Thomas, leurs cavaliers nous pourchasseront et nous y passerons tous, les uns après les autres.

— Tu as dit que tu m'épouserais, dit la jeune femme, en proie à une nouvelle crise de larmes. Je ne veux pas que mon enfant soit sans père, je ne veux pas qu'il soit comme moi, un enfant illégitime.

— Je t'épouserai, je te le promets. Après la bataille, nous nous marierons à Durham. À la cathédrale, tu veux ? Nous pourrons nous marier à la cathédrale, répéta-t-il en souriant.

Cette promesse la remplit d'aise, mais Eléonore, trop furieuse pour montrer son plaisir, répondit d'un ton sec :

— C'est dès maintenant que nous devrions aller à la cathédrale. Au moins, nous y serions en sécurité. Nous devrions aller prier devant le maître-autel.

— Rien ne t'empêche d'entrer en ville de ton côté. Laisse-moi me battre contre les ennemis de mon roi, et toi, entre en ville avec le père Hobbe, essaie de retrouver le vieux moine et allez le voir tous les deux. Après, tu pourras aller à la cathédrale et m'attendre là-bas.

Il détacha l'un des sacs attachés sur le dos de sa monture, en sortit son haubergeon et le passa par-dessus sa tête. Le cuir raide et froid sentait le moisi. Il introduisit ses mains dans les manches avec peine, puis attacha sa ceinture à sa taille et passa son épée à son flanc droit.

— Va en ville, répéta-t-il, et va parler au moine.

Eléonore, en larmes, gémit :

— Tu vas mourir, je l'ai vu en rêve !

— Mais je ne peux pas aller me réfugier en ville ! protesta le père Hobbe.

— Vous êtes un prêtre, le rembarra Thomas, pas un soldat ! Emmenez Eléonore à Durham. Trouvez frère Collimore et parlez-lui.

Même si le prieur lui avait demandé d'attendre, il lui semblait soudain urgent d'envoyer le père Hobbe auprès du vieux moine avant que sa mémoire ne lui fasse défaut.

— Allez-y tous les deux, reprit-il, vous savez ce qu'il faut lui demander. Et moi, je vous retrouverai ce soir, à la cathédrale.

Il prit sa salade, équipée d'un large rebord pour dévier les coups d'épée frappés vers le bas, et l'attacha sur sa tête.

Il était en colère contre Eléonore, car il sentait qu'elle disait vrai. La bataille imminente ne le concernait pas, hormis le fait que se battre, c'était son métier et l'Angleterre, son pays.

— Je ne vais pas mourir, répéta-t-il à la jeune femme avec une obstination irrationnelle, et tu me retrouveras ce soir.

Il remit les rênes du cheval au père Hobbe.

— Veillez bien sur Eléonore, lui recommanda-t-il. L'Épouvantail ne prendra aucun risque à l'intérieur du monastère, ni dans la cathédrale.

Il avait envie de donner un baiser d'adieu à sa compagne, mais elle était furieuse contre lui, et il était furieux contre elle ; aussi prit-il son arc et son sac de flèches et tourna-t-il les talons.

De son côté, elle ne dit rien non plus, car, comme lui, elle était trop fière pour faire fi de leur querelle. De plus, elle savait qu'elle était dans le vrai. Cette bataille avec les Écossais n'était pas l'affaire de Thomas. La mission de Thomas était de retrouver le Graal.

Le père Hobbe, pris entre deux feux, marchait sans mot dire. Mais cela ne l'empêcha pas de remarquer qu'Eléonore se retourna plus d'une fois, dans l'espoir évident de croiser le regard de Thomas ; hélas, tout ce qu'elle vit, ce fut le dos de son amant qui montait le long du sentier, son grand arc accroché en travers de son épaule.

C'était un arc immense, qui dépassait la taille moyenne d'un homme et dont la panse atteignait l'épaisseur du poignet d'un archer. Il était en bois d'if. Thomas était presque sûr que c'était un if d'Italie, mais il ne put jamais en avoir la certitude car le morceau de bois brut faisait partie de la cargaison d'un navire naufragé. Il l'avait taillé en gardant de l'épaisseur au milieu, et il avait étuvé les extrémités pour les incurver dans le sens contraire à la courbe que prendrait l'arc lorsqu'il serait tendu. Ensuite, il avait peint l'arc en noir en utilisant de la cire, de l'huile et de la suie, puis avait placé à chaque extrémité un morceau de bois de cerf, avec une encoche pour la corde de chanvre. Le bois avait été taillé de sorte que la partie interne du ventre de l'arc, celle qui lui ferait face et serait comprimée lorsqu'il tirerait sur la corde, soit le cœur du bois, qui était plus dense, tandis qu'à l'extérieur se trouvait l'aubier, plus souple. Ainsi, lorsqu'il relâcherait la corde, libérant du même coup la pression sur le cœur du bois, la souplesse du jeune bois redonnerait à l'arc sa forme primitive. Cette technique permettait de propulser la flèche avec une force inouïe. Il avait garni de chanvre la panse de l'arc, là où il plaçait sa main gauche, et, au-dessus du chanvre, qu'il avait fait durcir avec de la colle à sabots, il avait cloué un blason d'argent pris sur un ciboire brisé que son père utilisait à l'église de Hookton. Sur le morceau d'argent était gravée l'éalé tenant le Graal dans ses

griffes. L'éalé provenait des armoiries de sa famille. Pendant toute son enfance, il avait ignoré ce détail, car son père ne lui avait pas raconté son histoire. Jamais il ne lui avait révélé qu'il appartenait à une famille de seigneurs cathares, les Vexille, des hérétiques qui avait été chassés de leurs terres du sud de la France et avaient dû fuir pour se cacher dans les recoins les plus sombres de la chrétienté.

Thomas connaissait peu de choses sur l'hérésie cathare. Mais il connaissait son arc et il savait choisir une flèche en frêne souple, ou en bouleau, ou en charme, et empenner la tige avec des plumes d'oie, et la surmonter d'une pointe de métal. Et pour amener cette flèche à percer un bouclier, une cote de mailles et la chair d'un homme, il était guidé par son instinct, car il pratiquait cet exercice depuis son enfance. Il s'était exercé au point d'ensanglanter ses doigts ; au point de faire ces gestes sans réfléchir ; au point, comme tous les archers, de voir sa poitrine s'élargir et ses bras devenir extraordinairement musclés. Il n'avait pas besoin de savoir comment on se servait d'un arc, c'était devenu instinctif comme respirer, ou se réveiller, ou se battre.

Arrivé à la hauteur d'un groupe de charmes qui semblaient monter la garde au sommet du sentier comme sur un rempart, il se retourna. Eléonore s'éloignait, toujours aussi entêtée. Il ressentit le besoin urgent de lui crier quelque chose, mais elle était déjà trop loin pour l'entendre. Ce n'était pas la première fois qu'ils se querellaient. Les hommes et les femmes, semblait-il, passaient la moitié de leur existence à se battre, et l'autre moitié à s'aimer, l'intensité de la première nourrissant l'ardeur de la seconde. Thomas sourit en songeant à l'entêtement d'Eléonore : même cela, il l'aimait.

Puis il se remit en route à travers les monceaux de feuilles de charmes piétinées, sur le chemin qui traversait les pâtures entourées de murs de pierre où paissaient des centaines d'étalons sellés. C'étaient les montures de guerre des chevaliers et des hommes d'armes anglais. Leur présence en ce lieu lui disait que les Anglais s'attendaient à ce que l'assaut fût donné par les Écossais, car un chevalier était bien plus à même de se défendre à pied. Les chevaux étaient maintenus sellés pour

permettre aux hommes d'armes de battre rapidement en retraite, ou de se lancer à la poursuite de l'ennemi vaincu.

Thomas ne voyait pas encore l'armée écossaise, mais il entendait les chants, auxquels le battement démoniaque des grands tambours donnait encore plus d'ampleur. Le vacarme paraissait énerver les étalons qui paissaient dans les prés. En effet, trois d'entre eux, lancés dans un galop éperdu, les yeux fous, longeaient les murs de pierre avec des pages à leurs trousses. D'autres pages étaient en train de mener des destriers derrière la ligne anglaise.

Celle-ci était divisée en trois corps de bataille. Un groupe de cavaliers portant des bannières de couleurs vives était placé au milieu du dernier rang de chacun de ces corps. C'étaient les commandants. Devant eux étaient disposés quatre ou cinq rangs d'hommes d'armes portant épées, haches, lances et boucliers. Devant les hommes d'armes, massés dans les intervalles séparant les trois corps de bataille, se trouvaient les archers.

Les Écossais étaient situés à deux jets de flèche des Anglais, sur un terrain légèrement plus élevé. Ils étaient également répartis en trois divisions qui, comme les corps de bataille anglais, étaient disposés sous les bannières rassemblées de leurs commandants. Le drapeau qui flottait le plus haut, l'étendard royal, rouge et jaune, se trouvait au centre. De même que les Anglais, les chevaliers et hommes d'armes écossais étaient à pied, mais leurs divisions étaient bien plus importantes que les corps de bataille anglais correspondants, trois ou quatre fois plus importantes...

Thomas, à qui sa haute taille permettait de voir par-dessus les lignes anglaises, avait pu constater que les archers n'étaient pas très nombreux dans les rangs ennemis. Ça et là, on apercevait quelques grands arcs le long de leur ligne, et quelques arbalètes émaillaient la forêt de piques. Les archers étaient donc en nombre incomparablement plus réduit que chez les Anglais qui, en revanche, disposaient d'un nombre de combattants largement inférieur à celui des Écossais. Aussi la bataille, si elle devait avoir lieu, se jouerait-elle entre les archers anglais et les piquiers et hommes d'armes écossais. Et si les

flèches venaient à manquer, la crête se transformerait en cimetière anglais.

Thomas se dirigea vers la bannière de lord Outhwaite, qu'il venait de déceler dans le corps d'armée de gauche. Dans l'intervalle qui séparait les divisions de gauche et du centre, il aperçut le prieur, qui avait mis pied à terre. L'un de ses moines balançait un encensoir, tandis qu'un autre brandissait la relique sacrée au bout de son pieu. Le saint homme était en train de s'époumoner, mais le vacarme des Écossais empêchait Thomas d'entendre s'il hurlait des insultes à l'ennemi ou s'il envoyait des prières au firmament. Les paroles ennemies n'étaient pas plus compréhensibles, mais leur teneur, transportée par les roulements de tambour, était sans équivoque.

De l'endroit où il se trouvait, le jeune archer distinguait les énormes instruments auxquels la fureur guerrière des batteurs arrachait des sons secs et rythmés qui se répercutaient à l'envi dans un tonnerre assourdissant. Devant les tambours, des guerriers barbus, surgis des rangs arrière à l'appel des percussions, tourbillonnaient dans une danse frénétique. Ils ne portaient ni mailles ni fer, mais, drapés dans d'épaisses pièces d'étoffe, ils brandissaient des épées à longue lame au-dessus de leur tête et portaient de petits écus ronds, en cuir, guère plus grands que des plats, fixés sur leur avant-bras gauche. Derrière eux, les hommes d'armes cognaient sur leurs boucliers avec leurs épées, tandis que les piquiers martelaient le sol avec la poignée de leurs longues armes pour faire bonne mesure.

Tout ce vacarme venait s'ajouter à la musique infernale des tambours, tant et si bien que les moines du prieur, renonçant à leurs pieuses incantations, se turent en posant sur l'ennemi des regards pensifs.

Lord Outhwaite était parmi eux, à pied comme ses hommes. Il dut élever la voix pour expliquer aux religieux :

— Ce qu'ils font, c'est qu'ils essaient de nous effrayer avec leur tapage avant de nous tuer.

Sa Seigneurie boitait sous les effets de l'âge, à moins que ce ne fut à cause de quelque ancienne blessure. Visiblement, il ne tenait plus en place. Et c'était certainement pour échapper à

l'attente qu'il avait rejoint les moines et échangeait quelques mots avec eux.

Il tourna vers Thomas son visage amical.

— Et vous, soyez prudent à l'extrême, car ces païens-là, dit-il en désignant les hommes des tribus lancés dans leur danse, ils sont plus dangereux que les bêtes sauvages. On dit qu'ils écorchent leurs prisonniers tout vifs. (Il se signa.) Ils ne descendent pas souvent dans le sud.

— Qui sont-ils ?

— Ce sont les hommes des tribus, ils viennent de très loin dans le nord, répondit un moine.

C'était un homme élancé arborant une frange de cheveux gris, doté d'une balafre sur la joue, et d'un œil unique.

— Des païens, poursuivit le moine, oui, c'est ça, des païens ! Ils se prosternent devant des idoles ! Je n'ai jamais voyagé jusque chez eux, tout là-haut dans le nord, mais on dit que leur pays est plongé dans un brouillard perpétuel et que si un homme périt frappé dans le dos, sa femme mange ses propres petits et se jette ensuite du haut des falaises, si grande est sa honte.

— C'est vrai ? s'étonna Thomas.

— C'est ce qu'on dit, répondit le moine en faisant le signe de croix.

— Ils se nourrissent de nids d'oiseaux, d'algues et de poisson cru, compléta lord Outhwaite. Remarquez, certains parmi mes gens, à Witcar, font la même chose, mais au moins, ils prient Dieu, ajouta-t-il en souriant. Enfin, je le crois !

— Mais vos gens n'ont pas les pieds fourchus ! répliqua le moine.

— Tandis que les Écossais, oui ? s' alarma un jeune moine au visage horriblement défiguré par la petite vérole.

— Les hommes des clans, sans nul doute, affirma lord Outhwaite. Ce ne sont pas de véritables humains !

Il secoua la tête, puis, changeant de sujet, demanda à l'aîné des deux moines :

— Vous êtes bien frère Michael, n'est-ce pas ?

— Votre Seigneurie me flatte en se souvenant de moi, répondit le moine, charmé.

— Il appartient autrefois aux hommes d'armes de lord Percy, mon suzerain, expliqua lord Outhwaite à Thomas, et c'était un bon guerrier, ma foi !

— Avant que je laisse aux Écossais ceci, enchaîna frère Michael en levant son bras droit, de sorte que la manche de sa robe retomba en révélant un moignon à son poignet, et cela, ajouta-t-il en désignant son orbite vide. Ce qui fait que maintenant, je prie au lieu de me battre.

Se retournant vers les rangs écossais, il ajouta en grommelant :

— Ils sont bien bruyants, aujourd'hui.

— Ils sont confiants, répondit placidement lord Outhwaite, et ils n'ont pas tort. À quand remonte la dernière bataille où les Écossais étaient plus nombreux que nous ?

— Peut-être sont-ils plus nombreux que nous, fit remarquer frère Michael, mais ils ont choisi un endroit bien étrange pour se battre. Ils auraient dû se placer à l'extrémité sud de la crête.

— Certes, ils auraient dû, mon frère, approuva lord Outhwaite, mais sachons apprécier notre chance.

En effet, les Écossais mettaient en jeu leur avantage en se battant sur le sommet le plus étroit de la crête, là où les lignes anglaises ne pouvait être débordées. En poussant un peu plus au sud, dans la partie où la crête s'élargissait en descendant jusqu'aux prairies inondables, ils auraient pu contourner l'ennemi. Ils avaient peut-être commis une erreur dans le choix de leur terrain, ce qui constituait un léger avantage pour les Anglais, mais c'était une piètre consolation lorsque l'on considérait la taille de leur armée. Les estimations auxquelles se livraient les guerriers anglais ne les incitaient guère à l'optimisme : les chiffres allaient de six à seize mille hommes.

Lord Outhwaite, pour sa part, était d'avis que les troupes écossaises ne dépassaient pas les huit mille combattants.

— Cela ne représente que trois ou quatre fois notre nombre, dit-il avec bonne humeur, et ils n'ont pas assez d'archers. Rendons grâce à Dieu pour les archers anglais.

— Amen, enchaîna frère Michael.

Le jeune moine défiguré par la petite vérole paraissait hypnotisé par la gigantesque ligne écossaise.

— J'ai ouï dire que les Écossais peignaient leurs faces en bleu, mais je ne vois rien.

Lord Outhwaite le considéra avec étonnement.

— Vous avez ouï quoi ?

— J'ai ouï dire qu'ils peignaient leurs faces en bleu. Monseigneur, répéta le moine avec embarras. Peut-être ne peignent-ils que la moitié. Pour nous effrayer.

— Pour nous effrayer ? répéta Sa Seigneurie, hilare. Ce serait plutôt pour nous faire rire ! Mais je n'ai jamais rien vu de tel...

— Moi non plus, renchérit frère Michael.

— C'est ce que j'ai ouï dire, rien de plus, s'empressa de préciser le jeune moine.

— Ils sont suffisamment effrayants sans peinture, grommela lord Outhwaite.

Puis, montrant du doigt une bannière qui flottait vis-à-vis de sa place dans les rangs :

— Je vois que sir William est là, constata-t-il.

— Sir William ? interrogea Thomas.

— Willie Douglas. J'ai été son prisonnier pendant deux ans, et je continue toujours à payer les banquiers à cause de cela.

En effet, sa famille avait dû emprunter de l'argent pour payer sa rançon.

— Cependant, je l'aimais bien, ajouta-t-il. Et il se bat avec Moray ?

— Moray ? demanda frère Michael.

— John Randolph, comte de Moray.

Lord Outhwaite désigna du chef une bannière qui flottait près de l'oriflamme au cœur rouge de Douglas et précisa :

— Ils se haïssent. Dieu seul sait pourquoi ils sont ensemble dans les rangs.

Puis, revenant aux joueurs de tambour écossais qui se penchaient très bas en arrière afin de contrebalancer le poids de leur gros instrument sur leur ventre, il marmonna :

— Maudits soient ces tambours !

Puis il gloussa :

— Peindre leurs faces en bleu ! Jamais je n'ai entendu pire sottise !

Le prieur, infatigable, continuait à haranguer les troupes. Il tenta d'exciter leur fureur en leur rappelant le forfait accompli par les Écossais lorsqu'ils détruisirent le grand prieuré de Hexham.

— Ils ont profané la sainte église de Dieu ! Ils ont tué les frères ! Ils ont détroussé le Christ en personne et fait couler les larmes sur les joues de Dieu ! Accomplissez sa vengeance ! N'ayez aucune pitié !

Près de lui, les archers attendaient l'assaut, pliant les doigts pour les assouplir, se léchant les lèvres et gardant les yeux fixés sur l'ennemi qui ne faisait pas mine d'avancer.

— Vous allez les faire périr, continuait à vociférer le prieur, et Dieu vous bénira ! Il enverra une pluie de bénédictions sur vous !

— Ils veulent que nous les attaquions, observa le frère Michael, que l'ardeur guerrière de son prieur paraissait embarrasser.

— Oui-da, dit lord Outhwaite, et ils croient que nous attaquerons à cheval. Vous voyez les piques ?

— Les piques sont tout aussi efficaces contre ceux qui se battent à pied, Monseigneur, objecta frère Michael.

— C'est juste, c'est juste, approuva lord Outhwaite. Ce sont de fort méchantes choses, les piques.

Il se mit à jouer avec quelques mailles lâches de sa cotte et parut surpris lorsqu'il en retrouva une entre ses doigts.

— Vraiment, j'aime bien sir Douglas, reprit-il sans transition. Nous allions à la chasse ensemble lorsque j'étais son prisonnier. Nous avons attrapé quelques beaux sangliers à Liddesdale, je me souviens... Oh, ces tambours... Quel vacarme !

Rassemblant tout son courage, le jeune moine demanda :

— Est-ce nous qui allons donner l'assaut ?

— Dieu du ciel, j'espère bien que non ! s'exclama Sa Seigneurie. Ils sont bien trop nombreux ! Mieux vaut tenir notre position et les laisser venir à nous.

— Et s'ils ne viennent pas ? objecta Thomas.

— Alors, ils rentreront chez eux les poches vides, et ils n'aimeront pas cela, ils n'aimeront pas cela du tout. Ils ne sont venus que pour le butin ! Voilà pourquoi ils nous détestent tant.

Thomas ne suivait pas le raisonnement de Sa Seigneurie.

— Ils nous détestent, répéta-t-il, parce qu'ils sont là pour le butin ?

— Ils nous envient, jeune homme ! Ils étouffent d'envie ! Nous avons des richesses, ils n'en ont pas, et il existe peu de choses plus propres à engendrer la haine qu'un tel déséquilibre. J'avais un voisin à Witcar qui paraissait un gaillard fort sensé, et cependant, il tenta de tirer parti de mon absence lorsque je fus capturé par Douglas. Il tendit une embuscade avec ses gens pour essayer de mettre la main sur l'argent de ma rançon ! N'est-ce pas incroyable ? C'était de la pure envie, ce me semble, car il était pauvre.

— Et à présent, il est mort, monseigneur ? demanda Thomas, amusé.

— Que nenni, s'exclama Sa Seigneurie d'un ton réprobateur, il est dans un trou très profond au fond de ma geôle ! Tout au fond, avec les rats. Je lui envoie quelques pièces de temps à autre pour lui rappeler pourquoi il croupit là.

Tout en parlant, il s'était dressé sur la pointe des pieds pour scruter l'horizon à l'ouest, où les collines étaient plus hautes. Puis il chercha des yeux d'éventuels hommes d'armes écossais susceptibles de s'approcher à cheval pour donner l'assaut par le sud, mais il ne vit rien.

— Son père, dit-il, faisant allusion à Robert Bruce, son père n'aurait pas commis l'erreur d'attendre par là-bas. Il aurait envoyé des hommes pour nous contourner par les flancs afin de nous mettre la peur au cul, mais ce béjaune ne connaît pas son métier, pas vrai ? Il n'est pas du tout à sa place !

— Il a mis sa confiance dans le nombre, dit frère Michael.

— Et peut-être le nombre va-t-il suffire, répondit Sa Seigneurie d'un air sombre en se signant.

Thomas, maintenant qu'il avait vue sur le terrain séparant les deux armées, comprenait le mépris de lord Outhwaite pour le roi d'Écosse, qui avait formé ses lignes au sud des masures incendiées, là où était tombée la croix au dragon. Non seulement l'étroitesse de la crête enfermait les Écossais en leur ôtant toute chance de déborder les Anglais pourtant en nombre inférieur, mais, pis encore, le champ de bataille était obstrué par

d'épaisses haies d'épines noires et au moins un mur de pierre. Aucune armée n'eût été en mesure d'avancer au milieu de tels obstacles en espérant garder sa ligne intacte. Mais le roi d'Écosse paraissait certain que l'assaut viendrait de l'ennemi, car il ne bougeait pas. Ses hommes avaient beau hurler des insultes dans l'espoir de le provoquer, cet assaut se faisait attendre.

Les huées des Écossais redoublèrent lorsqu'un homme de haute taille montant un grand destrier sortit du centre de la ligne anglaise. La crinière noire de l'étalon était ornée de rubans rouges et sa housse violette, brodée de clés dorées, était si longue qu'elle balayait le sol derrière les sabots du cheval. La tête de l'animal était protégée par une têtère de cuir sur laquelle était adaptée une corne d'argent, courbée comme une corne de licorne.

Le cavalier portait une armure rutilante et les couleurs de son surcot sans manches, violet et or, étaient celles que portaient ses pages, son porte-étendard et la douzaine de chevaliers qui le suivaient. Le cavalier de haute taille ne portait pas d'épée, mais était armé d'une masse d'armes à tête cloutée semblable à celle que portait Beggar. Les tambours écossais redoublèrent d'efforts, les soldats firent assaut d'insultes et les Anglais poussèrent des acclamations, jusqu'à ce que l'homme de haute taille levât une main gantée de fer pour leur demander le silence.

— Nous allons avoir droit à une homélie de Sa Grâce, grommela lord Outhwaite. Elle a toujours été sous le charme de sa propre voix, Sa Grâce.

L'homme de haute taille était l'archevêque d'York. Lorsque le silence se fut établi dans les rangs anglais, il leva derechef sa main droite, très loin au-dessus de son heaume emplumé, et, d'un geste d'une ampleur exagérée, fit le signe de la croix.

— *Dominus vobiscum !* s'écria-t-il. *Dominus vobiscum !*

Puis il entreprit une chevauchée le long des lignes, répétant aux soldats que Dieu serait avec eux. Après chaque promesse d'assistance divine, il prodiguait ses encouragements, en hurlant pour couvrir le vacarme assourdissant des Écossais :

— Vous ferez périr les ennemis de Dieu ! Dieu est avec vous, et vous accomplirez Son œuvre en faisant des veuves et des orphelins à foison ! Vous répandrez le deuil et le chagrin en Écosse en juste châtement de leur impiété. Le Seigneur des armées est avec vous ! Votre mission est d’accomplir la vengeance de Dieu !

Le cheval de l’archevêque, qui avançait en levant très haut les jambes, paraissait souligner par des mouvements de tête rythmés les exhortations de son cavalier.

Les dernières traînées de brume avaient disparu depuis longtemps, et, bien que l’air fût toujours frais, le soleil était assez chaud et la lumière se reflétait dans des milliers de lames écossaises. Deux chariots arrivés de la ville avaient fait leur apparition, transportant une douzaine de femmes qui distribuaient des harengs séchés, du pain et des outres de bière.

L’écuyer de lord Outhwaite apporta une caque de harengs vide pour permettre à Sa Seigneurie de s’asseoir. À côté de lui, un homme joua du pipeau et frère Michael chanta une vieille chanson contant les aventures d’un blaireau et d’un vendeur d’indulgences, ce qui fit rire lord Outhwaite.

Deux cavaliers appartenant chacun à l’armée adverse sortirent des lignes pour se rencontrer sur le terrain séparant les deux camps.

— Je vois que nous avons l’esprit courtois, commenta Sa Seigneurie qui observait la scène.

En effet, un héraut anglais en tabard³ chamarré avait chevauché vers les Écossais et un prêtre, désigné en hâte comme le héraut des Écossais, s’était avancé à sa rencontre.

Les deux hommes se saluèrent en s’inclinant, s’entretinrent quelque temps, puis retournèrent dans leurs rangs respectifs. En rejoignant ses lignes, l’Anglais écarta les mains dans un geste d’impuissance pour signifier que les Écossais s’entêtaient.

— Ils viennent de si loin et ils ne veulent pas se battre ? s’irrita le prieur.

³ Manteau court et ample porté sur l’armure.

— C'est qu'ils veulent que nous commencions les premiers, expliqua lord Outhwaite, et nous, c'est ce que nous voulons aussi.

La discussion entre les hérauts avait porté sur la façon de mener la bataille et chacun avait demandé sans détour que l'assaut fût donné par le camp adverse, mais ils avaient l'un et l'autre décliné l'invitation.

L'échec de la mission des hérauts déclencha un nouveau déluge d'insultes et de provocations de la part des Écossais. Certains n'hésitèrent pas à s'avancer à portée de flèche pour se faire mieux entendre des Anglais, qu'entre autres compliments, ils traitaient de porcs et leurs mères, de truies.

Un archer, n'y tenant plus, leva son arme, mais son capitaine le rappela à l'ordre :

— On ne gâche pas ses flèches pour des mots !

Pendant ce temps, les Écossais s'enhardissaient de plus belle, s'approchaient toujours plus près.

— Vous n'êtes qu'une bande de couards ! hurla l'un d'eux. Vous êtes des bâtards et des poltrons ! Vos putes de mères vous ont allaités à la pisse de chèvre ! Vos femmes sont des truies ! Des ribaudes et des truies ! Vous entendez ? Vils bâtards ! Bâtards d'Anglais ! Vous êtes la merde du diable !

Emporté par sa haine, l'homme, un sauvage à la barbe hérissée, tremblait de la tête aux pieds. Son jupon était en loques et sa cotte de mailles, déchirée dans le dos. Afin de bien souligner ses paroles, il se retourna et se pencha en présentant ses fesses nues à l'ennemi. Mais ce geste, qui se voulait insultant, fut accueilli par des rires et des railleries.

— Ils vont bien finir par nous attaquer, prédit lord Outhwaite. Il le feront tôt ou tard, sous peine de repartir les mains vides, et ce n'est point concevable. On ne lève pas une armée comme celle-ci sans espoir d'en tirer quelque profit.

— Ils ont mis Hexham à sac, ils se sont déjà rempli les poches, objecta le prieur d'un air sombre.

— Ils n'en ont retiré que brimborions ! Hexham avait pris la précaution de mettre ses trésors en lieu sûr bien avant. Quant à Carlisle, j'ai ouï dire qu'elle les a payés assez cher pour être

épargnée, mais certainement pas assez pour enrichir huit ou neuf mille hommes !

À l'adresse de Thomas, il précisa en secouant la tête d'un air désapprobateur :

— Ces soldats ne sont pas payés, ils ne sont pas comme les nôtres. Le roi d'Écosse n'a pas de quoi payer ses troupes. Non, aujourd'hui, ce qu'ils veulent faire, c'est faire quelques riches prisonniers, et ensuite, aller piller Durham et York. Mais s'ils ne veulent pas rentrer chez eux aussi pauvres qu'avant, ils feraient bien de lever leurs boucliers et de venir à nous.

Mais les Écossais ne bougeaient toujours pas, et les Anglais étaient trop peu nombreux pour donner l'assaut, même grossis par les nouvelles recrues qui arrivaient constamment pour renforcer les troupes de l'archevêque. C'étaient pour la plupart des hommes du cru, sans armure, et possédant pour toute arme l'outil, la hache et la pioche qu'ils maniaient à la ferme.

Il était près de midi à présent et le soleil avait chassé la fraîcheur. Thomas transpirait sous sa cuirasse. Deux valets laïques du prieur étaient arrivés avec une charrette transportant des tonneaux de petite bière, des sacs de pain, une caisse de pommes et un grand fromage. De jeunes moines entreprirent incontinent de distribuer ces vivres dans les lignes anglaises.

Réduits à l'inactivité, les soldats des deux camps prenaient leurs aises. Ils s'étaient assis pour la plupart, et certains s'étaient endormis. Les joueurs de tambour eux-mêmes, découragés par l'inutilité de leurs efforts, avaient posé leurs instruments dans l'herbe.

Des corbeaux tournaient en rond au-dessus d'eux. Thomas se signa devant ce sinistre présage. Mais bientôt, il fut soulagé car les oiseaux de mauvais augure s'éloignèrent vers les lignes ennemies.

Voyant des archers fraîchement arrivés de la ville entasser des flèches dans leur carquois, il en déduisit qu'ils n'avaient jamais participé à une bataille, car le carquois n'y était pas de mise. Avec ces accessoires, on perdait ses flèches quand on courait, et, de plus, leur contenance était réduite. Les archers tels que lui utilisaient de grands sacs de lin tendus sur une armature d'osier, dans lesquels les flèches restaient à la

verticale. Ainsi, l'empennage ne risquait pas d'être écrasé par l'armature, et les pointes de fer ne jaillissaient pas hors du col, qui était fermé par un lien.

Il avait soigneusement choisi ses flèches en éliminant celles dont le bois était gauchi ou les plumes abîmées. En France, où beaucoup de chevaliers ennemis possédaient des armures de prix, les Anglais utilisaient des flèches à têtes longues, étroites et lourdes, dénuées de barbillon, plus aptes à percer les cuirasses ou les heaumes. Mais ici, ils utilisaient les flèches de chasse munies de barbillons, ces vilaines langues de métal qui empêchaient le blessé de retirer la flèche de la plaie. On les appelait les flèches à chair, mais même une flèche à chair était capable de percer une cotte de mailles à deux cents pas.

Thomas s'endormit en début d'après-midi et ne se réveilla que lorsqu'il fut à deux doigts d'être piétiné par le cheval de lord Outhwaite. Sa Seigneurie, de même que les autres commandants anglais, avait été appelée auprès de l'archevêque. Aussi avait-elle demandé sa monture et, accompagnée de son écuyer, se rendait-elle auprès de Sa Grâce, dont l'un des chapelains circulait parmi les troupes en transportant un crucifix d'argent. Le crucifix était muni d'un sac de toile qui pendait sous les pieds du Christ et qui, selon les affirmations du chapelain, contenait les jointures de saint Oswald, martyr. « Baisez ce sac et Dieu vous préservera ! » clamait le saint homme, et archers et hommes d'armes se bousculaient pour saisir leur chance. Thomas, hélas, n'eut pas le loisir de s'approcher assez près du sac pour pouvoir le baiser, mais il parvint à tendre la main pour le toucher.

Beaucoup parmi les soldats portaient des amulettes ou des bouts de tissu que leur avaient remis leur femme, leur maîtresse ou leur fille lorsqu'ils avaient quitté la ferme pour marcher contre l'envahisseur. Au moment où les Écossais, sentant l'imminence d'un changement, se levèrent, accompagnés du son d'un tambour qui s'était mis à jouer son atroce musique, ils touchèrent leurs talismans.

Thomas scruta l'horizon sur sa droite, où l'on apercevait le sommet des tours jumelles de la cathédrale et la bannière qui flottait sur les remparts du château. Eléonore et le père Hobbe

devaient être arrivés en ville, à présent. Le jeune homme se sentit envahi de regrets à l'idée de s'être séparé de sa compagne dans un tel état de colère et il enserra son arc pour toucher du bois, dans l'espoir que ce geste la préserverait du mal. Il se consola en se disant qu'Eléonore serait en sécurité dans les murs de la ville et que le soir même, après la victoire, ils pourraient se réconcilier. Ensuite, ils se marieraient sans doute. Il n'était pas sûr d'avoir vraiment envie de se marier. Il lui semblait qu'il était encore trop tôt pour prendre femme, même si c'était Eléonore et qu'il était certain de l'aimer. Mais il était non moins certain qu'elle exigerait de lui qu'il abandonne son arc pour s'installer dans une maison, et cela, c'était la dernière chose dont il avait envie. Son rêve, c'était d'être un jour à la tête d'une troupe d'archers, de devenir un homme comme Will Skeat. Il voulait avoir ses propres archers, pour les louer aux grands seigneurs. Les occasions ne manquaient pas. La rumeur disait que les États italiens étaient prêts à payer des fortunes pour engager des archers anglais. Thomas en voulait sa part.

Mais il devait aussi veiller sur Eléonore, et il ne voulait pas que son enfant fut un bâtard. Il y avait déjà suffisamment de bâtards à travers le monde sans en ajouter un de plus.

Les seigneurs anglais, au nombre de douze environ, s'entretenaient pendant quelque temps sans cesser de jeter des regards anxieux en direction de l'ennemi. Thomas, qui était assez près pour distinguer l'expression inquiète de leurs visages, chercha à en imaginer la raison. Était-ce à cause de l'inégalité numérique ? Ou était-ce parce qu'ils craignaient que les Écossais, refusant la bataille, ne disparaissent vers le nord à la pique du jour en s'évanouissant dans la brume ?

Frère Michael s'approcha et posa ses vieux os sur la caque de harengs qui servait de siège à lord Outhwaite.

— Ils vont vous envoyer en avant, vous les archers. C'est ce que je ferais à leur place. Je vous enverrais en avant pour les provoquer, ces bâtards. C'est ce qu'il faut faire, ou alors les repousser, mais on ne repousse pas les Écossais si aisément. Ce sont des bâtards, mais des bâtards braves.

— Braves ? Dans ce cas, pourquoi n'attaquent-ils pas ?

— Parce qu'ils ne sont pas fous. Ils les voient, ceux-là ! dit frère Michael en effleurant le bois noir de l'arc de Thomas. Ils ont vu ce que les archers étaient capables de faire. Vous avez entendu parler de Halidon Hill ?

Thomas secoua la tête, et le vieux moine le considéra d'un air surpris.

— Mais cela ne m'étonne point, reprit-il, c'est que vous êtes du sud ! Le Christ pourrait bien revenir dans le nord que vous autres gens du sud n'en entendriez jamais parler, ou alors, vous ne le croiriez pas ! C'était il y a treize ans. Ils nous attaquèrent près de Berwick, et mal leur en prit, car nous les massacrâmes à la pelle. Ou plus exactement, nos archers... Et les Écossais ne sont pas friands de cette sorte de traitement, je présume.

Tout à coup, un petit son métallique fit sourciller frère Michael.

— Qu'est-ce que c'est ?

Quelque chose avait touché le casque de Thomas. Pivotant sur lui-même, le jeune homme se retrouva face à sir Geoffrey Carr, l'Épouvantail, qui venait de faire claquer sa cravache, faisant ricocher la griffe de métal sur l'écusson de sa salade.

D'un geste lent, le cruel personnage enroula sa cravache et persifla :

— Alors, on se cache derrière les jupes des moines ?

Frère Michael, retenant Thomas qui voulait riposter, répondit à sa place :

— Allez vous-en, sir Geoffrey, avant que je ne jette un mauvais sort sur votre âme noire de péchés !

Sir Geoffrey introduisit un doigt dans une narine et en sortit une substance gluante qu'il jeta vers le moine :

— Tu crois me faire peur, coquin de borgne ? Toi qui as perdu tes couilles quand on t'a coupé la main ?

Il éclata d'un rire mauvais, puis revint à Thomas :

— Tu m'as cherché querelle, mon garçon, mais tu ne m'as pas donné l'occasion de terminer ma besogne !

— Pas maintenant ! aboya frère Michael.

— Tu te bas contre des gens de classe supérieure, mon garçon ? poursuivit sir Geoffrey sans tenir compte de l'intervention du moine. Tu peux être pendu pour ça.

Il haussa les épaules, puis pointa un long doigt osseux vers le jeune archer :

— Non, *tu vas* être pendu pour ça ! Tu m'entends ? Tu vas être pendu pour ça.

Avec un crachat sur Thomas, il tourna bride et éperonna son rouan pour retourner dans la ligne.

— D'où connaissez-vous l'Épouvantail ? interrogea le moine.

— Nous avons fait connaissance ce matin.

— C'est un être maléfique, dit frère Michael en se signant, il est né sous une lune décroissante pendant que soufflait la tempête. D'aucuns disent que sir Geoffrey doit de l'argent au diable lui-même. Il a dû payer une rançon à Douglas de Liddesdale et il s'est lourdement endetté auprès des banquiers. Son manoir, ses champs, tout ce qu'il possède est en danger de lui échapper s'il n'arrive pas à payer, mais même s'il amasse une fortune aujourd'hui, il la dilapidera aux dés. L'Épouvantail est un imbécile, mais un imbécile dangereux.

Le moine considéra Thomas de son œil unique et lui demanda :

— Lui avez-vous réellement cherché querelle ?

— Il voulait violer ma femme !

— Ah, je reconnais bien là notre Épouvantail. Soyez prudent, jeune homme, car il n'oublie jamais un affront et ne pardonne jamais.

Les seigneurs anglais avaient dû trouver quelque accord, car ils tendirent leurs poings gainés de métal et les jointures de fer s'entrechoquèrent. Lord Outhwaite retourna auprès de ses hommes.

— John, John ! cria-t-il au capitaine de ses archers en descendant de cheval, nous n'attendons pas qu'ils prennent leur décision, nous les provoquons.

Le pronostic de frère Michael se vérifiait : les archers seraient envoyés en première ligne pour harceler les Écossais. Le plan était de les aiguillonner avec les flèches et de les inciter ainsi à se lancer à corps perdu dans une attaque précipitée.

Tandis qu'un écuyer ramenait le cheval de lord Outhwaite dans le pré ceint de murs, l'archevêque d'York, campé sur son destrier, s'avança devant les soldats rassemblés.

— Dieu vous viendra en aide ! cria-t-il aux hommes de la division centrale, celle qu'il commandait. Les Écossais nous craignent ! Nous leur faisons peur ! Ils savent qu'avec l'aide de Dieu nous ferons de leurs enfants des orphelins qui erreront sans père à travers leur pays maudit ! S'ils restent là à nous observer, c'est parce qu'ils ont peur de nous. Donc, c'est à nous de fondre sur eux !

Cette invitation fut accueillie par un déchaînement d'acclamations. L'archevêque leva la main pour réclamer le silence.

— Je veux que les archers avancent, mais seulement les archers ! Archers, aiguillonnez-les ! Piquez-les ! Tuez-les ! Et que Dieu vous bénisse ! Que Dieu tout-puissant vous bénisse !

Ainsi, les archers ouvraient les hostilités. Les Écossais refusaient obstinément de bouger dans l'espoir de voir les Anglais lancer l'attaque, car il était bien plus aisé de défendre le terrain que d'assaillir un ennemi en formation, mais, à présent, c'était décidé : les archers anglais aiguillonneraient, piqueraient et harcèleraient l'ennemi jusqu'à ce qu'il s'enfuie, ou, plus probablement, qu'il avance pour prendre sa revanche.

Thomas avait déjà choisi sa meilleure flèche. Elle était neuve, si neuve que la glu colorée de vert qu'il avait passée sur le fil maintenant les plumes en place était toujours collante. La tige était légèrement renflée derrière la tête et ensuite taillée en pointe vers l'empennage. Un tel trait frapperait fort. C'était un joli morceau de frêne bien droit, dépassant son bras d'un tiers. Il ne le gâcherait pas, même si son premier tir devait être un tir à très longue portée.

Ce serait une très longue portée, car le roi d'Écosse se trouvait à l'arrière de la grande division centrale de son armée, mais ce ne serait pas un tir impossible, car son arc noir était immense et lui-même était jeune, fort et expérimenté.

— Que Dieu soit avec toi, dit frère Michael.

— Visez bien ! cria lord Outhwaite.

— Que Dieu fasse voler vos flèches ! cria l'archevêque d'York.

Les tambours battirent plus fort, et tandis que les huées jaillissaient des poitrines écossaises, les archers d'Angleterre marchèrent en avant.

Bernard Taillebourg connaissait déjà une grande partie de l'histoire que lui contait le vieux moine, mais il n'interrompit pas le cours du récit. C'était l'histoire d'une famille de seigneurs dont le fief était situé dans un comté du sud de la France. Ce comté s'appelait Astarac. Comme il jouxtait les pays cathares, il fut contaminé par l'hérésie.

« Le mauvais enseignement se répandit comme une mauvaise fièvre, avait raconté frère Collimore. De la mer Méditerranée jusqu'à l'océan, et au nord, jusqu'en Bourgogne. »

Le père Taillebourg savait tout cela, mais il n'avait rien dit, se contentant de laisser parler le vieil homme. Celui-ci lui apprit que, après que les Cathares eurent été extirpés du pays par le feu et que les flammes de leurs bûchers eurent envoyé la fumée jusqu'aux cieux pour annoncer à Dieu et à ses anges que la vraie religion avait été restaurée dans les terres de France et d'Aragon, les Vexille, qui avaient fait partie des derniers nobles souillés par le mal cathare, avaient fui jusqu'aux confins les plus lointains de la chrétienté.

— Mais en partant, précisa-t-il, le regard fixé sur la voûte blanche du plafond, ils ont emporté les trésors des hérétiques pour les mettre en sûreté.

— Et le Graal en faisait partie ?

— C'est ce qu'on dit, mais comment savoir ?

Frère Collimore tourna la tête vers son interlocuteur et le regarda d'un air pensif.

— S'ils possédaient le Graal, pourquoi ne les a-t-il pas aidés ? poursuivit-il. C'est une chose que je n'ai jamais comprise.

Il ferma les yeux. De temps en temps, le vieil homme s'arrêtait pour reprendre sa respiration et paraissait s'assoupir. Le dominicain se rendait alors près de la fenêtre pour observer les deux armées postées sur la lointaine colline. Elles étaient toujours immobiles, mais il résonnait dans l'air le grondement d'un gigantesque brasier ronflant et crépitant. Le ronflement était le bruit des voix, et le crépitement celui des tambours. Les deux sons montaient et redescendaient au gré du vent qui soufflait en rafales dans le défilé rocheux qui surplombait la rivière Wear. Le valet du père Taillebourg n'avait pas quitté son

poste près de la porte, à demi caché par l'un des innombrables tas de pierres qui s'empilaient dans l'espace compris entre le château et la cathédrale. Des échafaudages masquaient l'une des tours de la cathédrale et les petits garçons, qui voulaient profiter du spectacle de la bataille, s'amusaient à escalader l'entrelacs de pieux pour rejoindre les maçons, qui avaient abandonné leur besogne.

Frère Collimore, épuisé, sombra dans un bref sommeil. Taillebourg traversa la pièce et alla trouver son valet vêtu de noir.

— Tu crois ce qu'il raconte ?

Le valet se contenta de hausser les épaules sans rien dire.

— As-tu appris des choses ? poursuivit le dominicain.

— Oui, j'ai appris que le père Ralph avait un fils. Je l'ignorais.

— Ce fils, nous devons le retrouver ! décréta Taillebourg, l'air farouche.

Frère Collimore se réveilla et se reprit.

— Où en étais-je ? demanda-t-il.

Un fin filet de salive coulait du coin de sa bouche.

— Vous étiez en train de vous demander pourquoi le Graal n'avait pas aidé les Vexille.

— Il aurait dû les aider, insista le vieux moine. S'ils possédaient le Graal, pourquoi ne sont-ils pas devenus puissants ?

Le dominicain sourit.

— À supposer que les musulmans infidèles soient entrés en possession du Graal, croyez-vous que Dieu leur aurait accordé son pouvoir ? Le Graal est un grand trésor, mon frère, le plus grand de tous les trésors qui soient sur la terre, mais il n'est pas plus grand que Dieu.

— Vous dites vrai, approuva le vieillard.

— Vous disiez que les Vexille avaient fui ?

— Ils ont fui les inquisiteurs, précisa frère Collimore avec un regard entendu à son interlocuteur, et l'une des branches de la famille vint ici, en Angleterre, où elle rendit un service au roi. Pas à notre roi actuel, bien entendu, mais à son arrière-grand-père, le dernier Henry.

— Quel service ?

— Ils offrirent au roi un sabot du cheval de saint Georges, expliqua le moine, comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait ordinaire. Un sabot serti dans l'or et capable d'opérer des miracles. Toujours est-il que le roi en fut convaincu, car son fils fut guéri d'une fièvre après qu'on l'eut touché avec le sabot. On m'a dit que ce sabot se trouvait toujours dans l'abbaye de Westminster.

La famille Vexille avait été récompensée par l'attribution d'une terre dans le Cheshire. Si elle était composée d'hérétiques, elle n'en montra rien, vivant comme n'importe quelle autre famille noble. Leur chute était arrivée avec le début du règne en cours. En effet, la mère du jeune roi, aidée par la famille Mortimer, avait essayé d'empêcher son fils de prendre le pouvoir. Les Vexille ayant pris le parti de la reine, qui échoua dans son entreprise, ils retournèrent se réfugier sur le continent.

— Tous, excepté un fils, précisa frère Collimore, le fils aîné, et c'était Ralph, naturellement. Ce pauvre Ralph.

— Mais si sa famille s'était réfugiée en France, pourquoi l'avez-vous soigné ? s'étonna Taillebourg, dont le visage, défiguré par les croûtes de sang recouvrant les écorchures qu'il s'était infligées en se cognant la tête contre la pierre le matin même, trahissait la perplexité. Pourquoi ne l'avez-vous pas tout simplement exécuté en tant que félon ?

— Il avait reçu les saints ordres, protesta le moine, il ne pouvait être exécuté ! De plus, chacun savait qu'il haïssait son père et qu'il s'était rangé aux côtés du roi.

— Donc, il n'était pas fou du tout, observa Taillebourg d'un ton sec.

— Mais il était riche aussi, reprit Collimore, il était noble et il prétendait connaître le secret des Vexille.

— Le trésor des Cathares ?

— Pourtant, le démon était déjà en lui ! Il se prétendit évêque et prit l'habitude de parcourir les rues de Londres en faisant des prêches enflammés. Il annonçait qu'il se préparait à conduire une nouvelle croisade pour chasser les infidèles de Jérusalem et promettait que le Graal lui assurerait le succès.

— Et donc vous l'avez enfermé ?

— Il m'a été envoyé, rectifia frère Collimore, parce qu'il était connu que je parvenais à chasser les démons.

Il fit une petite pause pour piocher dans ses souvenirs, puis reprit :

— De mon temps, je chassais les démons par centaines ! Par centaines !

— Mais vous n'avez pas entièrement guéri Ralph Vexille ?

Le moine secoua la tête.

— On l'aurait cru éperonné et cravaché par Dieu tant il pleurait, criait, se battait jusqu'au sang, dit-il avec un frisson, sans savoir qu'il faisait là la description du dominicain. Il était hanté par les femmes aussi. Je crois que nous ne l'avons jamais guéri de cela, mais si nous n'avons pas complètement chassé les démons, nous avons réussi à les faire se cacher si profond qu'ils se risquaient rarement à se montrer.

— Le Graal était-il un rêve provoqué par des démons ?

— C'est ce que nous cherchions à savoir.

— Et quelle réponse avez-vous trouvée ?

— J'ai dit à mes maîtres que le père Ralph mentait. Qu'il avait inventé le Graal. Qu'il n'y avait rien de vrai dans sa folie. Et ensuite, lorsque ses démons eurent cessé d'en faire un être néfaste, il fut envoyé dans une paroisse, loin dans le sud, où il put prêcher à son aise aux mouettes et aux phoques. Il cessa de porter le titre de lord pour ne plus être que le père Ralph. Nous l'avons envoyé au loin pour qu'il se fasse oublier.

— Pour qu'il se fasse oublier ? Cependant, vous avez eu de ses nouvelles. Vous avez découvert qu'il avait un fils.

Le vieux moine hocha la tête.

— Je recevais des nouvelles par le truchement d'une confrérie que nous avons près de Dorchester. J'appris que le père Ralph s'était trouvé une femme, une gouvernante, mais quel est le prêtre de campagne qui n'en possède point ? On me dit aussi qu'il en eut un fils. Je sus également qu'il avait suspendu une vieille lance dans son église en prétendant que c'était la lance de saint Georges.

Le bruit, dehors, avait pris de l'ampleur. Taillebourg tourna la tête vers la colline. Il semblait que les Anglais, dont l'armée

était pourtant de loin la plus réduite, fussent en train d'avancer. Cela signifiait qu'ils perdraient la bataille et qu'il devait sortir du monastère, et même de la ville, avant que sir Douglas ne fasse irruption, ivre de vengeance.

— Vous disiez à vos maîtres que le père Ralph mentait. Mentait-il ?

Le vieux moine fit une pause, et il sembla au dominicain que le firmament lui-même retenait son souffle.

— Je ne crois pas qu'il mentait, murmura-t-il.

— Dans ce cas, pourquoi le prétendiez-vous ?

— Parce que je l'aimais bien, et que je ne croyais pas que nous pourrions lui arracher la vérité à coups de fouet, ou en l'affamant, ou en essayant de le noyer dans l'eau froide. Je pensais qu'il était inoffensif et qu'il devait être laissé à Dieu.

Taillebourg regarda par la fenêtre. « Le Graal, pensa-t-il, le Graal... » Lui, le limier de Dieu, était sur sa trace. Il le trouverait !

— Un jour, l'un des membres de la famille vint de France, vola la lance et tua le père Ralph, reprit-il.

— C'est ce que j'ai ouï dire.

— Mais il n'a pas retrouvé le Graal.

— Dieu en soit loué ! prononça le moine d'une voix faible.

À ce moment, Taillebourg entendit remuer et vit que son valet, qui, pendant tout ce temps, avait tendu l'oreille pour suivre leur conversation avec attention, scrutait à présent la cour. Quelqu'un venait !

Le dominicain se pencha encore un peu plus sur le vieillard et demanda en baissant la voix pour éviter d'être entendu :

— Qui connaît l'histoire du père Ralph et du Graal ?

Frère Collimore réfléchit un court instant.

— Personne n'en a parlé pendant des années, répondit-il, jusqu'à l'arrivée du nouvel évêque. Sa Grâce a dû entendre des rumeurs à ce sujet, car elle m'a posé des questions. Je lui ai dit que Ralph Vexille était fou.

— Votre évêque vous a cru ?

— Il a été déçu. Il voulait avoir le Graal pour la cathédrale.

« Assurément il a été déçu, se dit Taillebourg, car si sa cathédrale avait possédé le Graal, elle eût été la plus riche de

toute la chrétienté. » Gênes elle-même, qui détenait un morceau de verre d'un vert criard et prétendait qu'il s'agissait du Graal, recevait les espèces sonnantes et trébuchantes de milliers de pèlerins. Mais une église détenant le véritable Graal verrait affluer les fidèles par centaines de milliers, et les offrandes de ces fidèles s'entasseraient dans des chariots entiers débordant d'écus et de bijoux. Les rois, les reines, les princes et les ducs envahiraient les allées de la cathédrale en rivalisant d'empressement pour offrir leurs biens.

Le valet avait disparu, tapi derrière un tas de pierres de construction. Le dominicain, les yeux rivés sur la porte, se prépara à affronter les difficultés qui l'attendaient. Mais celles-ci ne se présentèrent que sous la forme d'un jeune prêtre à la large face candide et hâlée, encadrée par une chevelure ébouriffée qui fit son entrée, vêtu d'une robe de grosse toile. Il était accompagné d'une jeune femme pâle et frêle. Celle-ci paraissait inquiète, mais le religieux salua gaiement Taillebourg :

— Bien le bonjour à vous, mon père.

— Et à vous-même, mon père, répondit poliment le dominicain.

Son valet, qui avait quitté sa cachette, se plaça derrière les étrangers de façon à les empêcher de sortir sans la permission de son maître.

— J'entends frère Collimore en confession, expliqua ce dernier.

— J'espère que c'est une bonne confession, répondit le père Hobbe en souriant. Vous ne paraissez pas être anglais, mon père ?

— Je suis français.

— Comme moi, intervint Eléonore dans sa langue, et nous sommes venus parler à frère Collimore.

— Lui parler ? répéta Taillebourg d'un ton affable.

— C'est l'évêque qui nous envoie, expliqua Eléonore, très fière, et le roi aussi.

— Quel roi, mon enfant ?

— Edouard d'Angleterre ! fanfaronna la jeune femme.

Le père Hobbe, qui ne parlait pas français, regardait alternativement Eléonore et le dominicain.

— Pourquoi Edouard vous enverrait-il ? s'étonna le dominicain.

Voyant l'expression décontenancée de la jeune femme, il répéta sa question :

— Pourquoi Edouard vous enverrait-il ?

— Je ne sais pas, mon père.

— Je pense que vous le savez, mon enfant.

Il se leva. Le père Hobbe, sentant le danger, prit Eléonore par le poignet et tenta de l'entraîner hors de la pièce. Mais Taillebourg fit un signe de tête à son valet. Le jeune prêtre était encore en train d'essayer de comprendre pourquoi il se méfiait du dominicain quand le couteau s'insinua entre ses côtes. Il émit un son étouffé, puis toussa, puis sa respiration se transforma en râle et il s'affaissa lentement sur les dalles de pierre.

Eléonore voulut s'enfuir, mais elle n'était pas de taille à lutter. Taillebourg, l'attrapant par le poignet, la ramena brutalement en arrière. Elle hurla. Le dominicain lui imposa le silence en abattant une main dure devant sa bouche.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta frère Collimore.

— Nous accomplissons l'œuvre de Dieu, répondit Taillebourg d'un ton apaisant. L'œuvre de Dieu.

Au même moment, sur la crête, les flèches se mirent à voler.

Thomas avançait avec les archers du corps de bataille de gauche. Ils n'avaient pas progressé de plus de vingt-cinq pas lorsque, arrivés derrière un fossé, un talus et quelques buissons d'épines noires fraîchement plantés, ils furent forcés de prendre à droite, arrêtés par une grande tranchée tapissée de fougères jaunies. À l'extrémité de la tranchée s'élevait un muret de pierre recouvert de lichen. Alors que Thomas le franchissait, son sac de flèches se prit dans le chaperon du mur et se déchira. Une seule flèche en tomba, mais ce fut pour échouer dans un cercle de champignons magiques, et il se demanda si c'était un bon ou un mauvais présage. Mais le vacarme des Écossais l'empêcha de se pencher plus avant sur la question. Tous les joueurs de

tambour s'étaient mis en action, tapant sur les peaux tendues avec une telle frénésie que l'air paraissait vibrer. Il ramassa sa flèche et pressa le pas, de même que les centaines d'archers anglais qui avançaient à travers les champs au pas de course.

Le jeune archer vit que les hommes d'armes écossais avaient levé leurs boucliers pour assurer la protection des piquiers. Un arbalétrier était en train d'ajuster le mécanisme qui tendait la corde. L'homme leva anxieusement les yeux vers les archers anglais qui avançaient, puis écarta les poignées du mécanisme et posa un carreau de métal dans son logement. Les insultes pleuvaient, mais les seuls mots que Thomas eut le temps d'entendre distinctement furent « Si vous haïssez les Anglais... » avant qu'un trait d'arbalète ne vînt siffler à ses oreilles, ce qui lui fit passer l'envie de se distraire avec les huées écossaises.

Les Écossais n'avaient que peu d'arbalètes, mais la portée de ces armes dépassait celle des grands arcs des Anglais, qui couraient à toutes jambes afin d'atteindre la bonne distance de tir. Un trait vint patiner dans l'herbe devant Thomas. Ce n'était pas un carreau d'arbalète, mais une flèche tirée par l'un des rares archers écossais, ce qui lui signala qu'il était bientôt arrivé à bonne distance. Les premiers archers anglais, qui s'étaient arrêtés, armèrent leurs arcs et les traits montèrent droit vers le ciel. L'un des archers, en gilet de cuir capitonné, tomba à la renverse, un carreau d'arbalète fiché dans le front. Du sang gicla en l'air, comme pour accompagner sa dernière flèche qui, lancée à la verticale, monta en vain à l'assaut du ciel.

— Visez les archers ! aboya un homme en armure rouillée. Tuez leurs archers d'abord !

Thomas s'arrêta et chercha des yeux l'étendard royal. Il se trouvait très loin sur la droite. Mais le jeune archer avait déjà atteint des cibles plus éloignées.

Il s'arc-bouta puis, au nom de Dieu et de saint Georges, il posa la flèche qu'il avait choisie sur la corde et amena l'empenne blanche à la hauteur de son oreille. Il observa le roi David II d'Écosse. Il vit le soleil d'or se refléter sur le heaume royal et vit aussi que la visière était ouverte. Il visa la poitrine, donna une poussée sur la droite pour compenser le vent, et décocha. La flèche partit correctement, sans vibrer comme l'eût fait une

flèche de mauvaise qualité. Thomas suivit sa course des yeux pendant qu'elle s'élevait, puis retombait, et il vit le roi sauter en arrière et les courtisans se précipiter autour de lui. Il prit alors son deuxième trait et chercha une autre cible. Il vit un archer écossais sortir des rangs en boitant, une flèche plantée dans la jambe. Les hommes d'armes entourèrent le blessé en fermant leur ligne avec leurs lourds boucliers. On entendait des chiens de chasse japper au plus profond de la formation ennemie, à moins que ce ne fussent les cris de guerre des hommes des tribus. Le roi avait le dos tourné et des hommes se penchaient sur lui. L'air vibrait sous le sifflement des flèches et les arcs émettaient leur musique, régulière et basse. Les Français l'appelaient la musique de la harpe du diable. Plus aucun archer écossais n'était en vue. Tous avaient été pris pour cible par les archers anglais et réduits à l'état de corps ensanglantés.

Les Anglais dirigèrent alors leurs projectiles sur les hommes armés de piques, d'épées, de haches et de lances. Les hommes des tribus, tout en cheveux et en barbe et en fureur, étaient placés derrière les hommes d'armes disposés en rangs de six ou huit, de telle sorte que les flèches vinrent s'abattre à grand bruit sur les cuirasses et les boucliers. Les chevaliers et hommes d'armes écossais, ainsi que les piquiers, se protégeaient tant bien que mal en s'accroupissant pour échapper à l'impitoyable pluie de flèches, mais il se trouvait toujours quelques traits pour s'infiltrer dans un espace entre les boucliers, tandis que d'autres transperçaient purement et simplement le bois de saule recouvert de cuir. Le bruit sourd des flèches frappant les boucliers rivalisait avec le son, plus aigu, des tambours.

— En avant, les gars, en avant !

Un capitaine encourageait ses archers à se rapprocher encore de l'ennemi, afin que leurs flèches s'enfoncent encore davantage dans ses rangs.

— Tuez-les, les gars !

Deux de ses hommes étaient couchés dans l'herbe, preuve que les archers écossais avaient causé quelques dommages avant d'avoir été submergés par les flèches anglaises. Un autre Anglais se déplaçait en titubant comme s'il était ivre en serrant son ventre, d'où s'écoulait le sang en formant des rigoles sur ses

chausses. Une corde d'arc se rompit, projetant la flèche de côté. En jurant, l'archer plongea la main sous sa tunique pour en trouver une de rechange.

N'ayant plus d'archers, les Écossais étaient réduits momentanément à l'impuissance. Les Anglais s'enfoncèrent de plus en plus dans leur ligne. Bientôt, ils purent tirer tout droit et projeter les têtes de métal à travers les boucliers, les cottes de mailles et même les rares armures complètes. Thomas se trouvait à environ quarante-cinq pas des lignes ennemies et choisissait ses cibles avec une froide détermination. Voyant la jambe d'un guerrier dépasser d'un bouclier, il planta une flèche dans sa cuisse.

Les joueurs de tambour s'étaient enfuis et deux instruments à la peau éclatée comme celle d'un fruit trop mûr gisaient, abandonnés, sur le sol. Le cheval d'un noble se trouvait juste derrière les rangs. Thomas lui envoya un projectile qui s'enfonça profondément dans son poitrail. L'animal s'écroula en provoquant la panique des guerriers alentour, qui s'enfuirent pour éviter les coups de sabot. Tous ces hommes s'exposèrent en soulevant imprudemment leurs boucliers dans leur course folle, ce qui leur valut d'être fauchés par une pluie de flèches. Quelques instants plus tard, une meute d'une douzaine de chiens de chasse au poil long, crottés et jappant, jaillit des rangs et fut cueillie incontinent par la grêle de traits.

— Est-ce toujours aussi facile ? s'enquit un tout jeune homme, dont c'était à l'évidence la première bataille.

— Oui, quand l'autre camp n'a pas d'archers et tant qu'il nous reste des flèches, c'est facile, répondit l'un de ses aînés. Mais après, c'est diablement dur.

Thomas arma son arc et décocha un trait derrière un bouclier, droit dans la face d'un guerrier barbu.

Le roi d'Écosse était toujours sur son cheval, mais protégé à présent par quatre écus criblés de flèches. Thomas se remémora les chevaux français labourant le sol pour remonter la pente, en Picardie, des flèches empennées de blanc sortant de leur encolure, de leurs jambes et de leur ventre. Il fouilla dans son sac de flèches déchiré, trouva un autre projectile et visa le destrier du roi.

À présent, l'ennemi s'agitait en tous sens. Soit il battait en retraite devant la grêle de flèches, soit, pris de rage, il donnerait l'assaut à la petite armée anglaise. À en juger par les hurlements poussés par les hommes réfugiés derrière leurs écus hérissés de flèches, Thomas s'attendait plutôt à une attaque.

Il avait raison. Il eut le temps de décocher un dernier trait, puis un grondement terrifiant s'éleva et toute la ligne écossaise, apparemment sans avoir reçu aucun ordre, chargea. Ce fut une marée hurlante d'hommes fous de rage qui déferla, déclenchant la fuite éperdue des archers anglais. Car même s'ils avaient tiré toutes les flèches en leur possession, ils se seraient trouvés en grand danger d'être submergés. C'est pourquoi ils coururent se réfugier sous la protection de leurs hommes d'armes.

Thomas trébucha en escaladant le mur, mais il se rétablit et continua à courir. Il s'aperçut alors que certains de ses compagnons s'étaient arrêtés pour tirer sur leurs poursuivants. Le mur de pierre retenait les Écossais. Il fit donc demi-tour et eut le temps de décocher deux flèches à deux hommes sans défense avant l'arrivée de l'ennemi, qui parvint à franchir la barrière. Il reprit sa course vers une petite ouverture dans les lignes anglaises, là où s'agitait la relique de saint Cuthbert, mais l'espace était obstrué par les archers tentant de franchir les lignes. Thomas prit alors à droite en se dirigeant vers le terrain découvert qui s'étendait entre le flanc de l'armée et le versant raide de la crête.

— Préparez-vous ! cria aux hommes d'armes anglais un guerrier grisonnant à la visière remontée. Gare à l'assaut !

Les guerriers de la ligne anglaise, formée seulement sur quatre ou cinq rangs, s'apprêtèrent à faire face au violent assaut, en appui sur la jambe droite et l'écu en avant.

— Saint Georges ! Saint Georges ! Préparez-vous ! Gare à l'assaut !

Thomas, qui avait rejoint le flanc, se retourna et vit que les Écossais, dans leur assaut précipité, avaient étiré leur ligne. Ils avaient chargé en serrant les rangs, mais en courant, ils s'étaient écartés les uns des autres, ce qui signifiait que leur division la plus à l'ouest avait été poussée au bas de la pente, dans la profonde tranchée qui jouxtait traîtreusement le champ de

bataille. Les soldats gisaient au fond du fossé, les yeux tournés vers le ciel, condamnés.

— Archers ! hurla Thomas, se croyant de retour en France, lorsqu'il était responsable d'une troupe appartenant à Will Skeat. Archers ! Allez-y, tuez-les !

Ses compagnons vinrent le rejoindre sur le bord du fossé, poussant des cris de triomphe et armant leurs arcs.

C'était l'heure de la tuerie, l'heure des archers. L'aile droite des Écossais était tombée dans le piège de la tranchée et les archers qui les surplombaient ne pouvaient les manquer. Deux moines apportèrent des gerbes de flèches, chaque gerbe contenant vingt-deux traits régulièrement séparés par deux disques de cuir qui maintenaient les flèches à part en évitant ainsi aux plumes d'être écrasées. Les moines coupèrent les liens qui maintenaient les projectiles et les répandirent sur le sol, aux pieds des archers. Ceux-ci commencèrent à tirer méthodiquement, décochant leurs flèches et tuant sans relâche.

Thomas entendit le bruit assourdissant du choc de la rencontre des hommes d'armes au centre du champ de bataille, mais là, sur la gauche des Anglais, les Écossais ne devaient jamais rencontrer les boucliers ennemis, car ils étaient tombés dans le fossé tapissé de fougères jaunies du royaume des morts.

Thomas avait passé son enfance à Hookton, un village de la côte sud de l'Angleterre, où un ruisseau descendant vers la mer avait creusé un profond canal dans la plage de galets. Le canal formait une boucle, laissant une pointe de terre qui protégeait les barques de pêche et, une fois par an, lorsque les rats pullulaient trop dans les cales des bateaux, les pêcheurs échouaient leurs embarcations au fond du ruisseau, emplissaient leurs cales de cailloux et laissaient la marée envahir les coques et leur dégoûtante cargaison. C'était un jour de fête pour les enfants du village qui, debout au sommet de la pointe, s'entassaient pour jouir du spectacle de la fuite éperdue des rats et jetaient des pierres aux animaux en applaudissant et en poussant des cris de joie. La panique des rats ne faisait qu'augmenter le plaisir des enfants, encouragés par les rires et les applaudissements des adultes tout autour.

La même scène était en train de se dérouler. Les Écossais étaient au fond du trou, les archers étaient au sommet de la colline et ils distribuaient la mort. Les flèches descendaient tout droit et atteignaient leur cible en s'enfonçant dans les chairs avec un bruit de couperet. Les Écossais se cabraient, le corps agité de soubresauts, trépassaient, et, dans le trou, les fougères jaunies par l'automne se teintaient de rouge. Certains tentaient de remonter la pente, mais cela en faisait des cibles encore plus faciles à atteindre. D'autres essayaient de s'échapper à l'autre bout, mais ils étaient arrêtés, frappés dans le dos. D'autres encore parvinrent à s'enfuir en dévalant la colline, mais sir Thomas Rokeby, shérif du Yorkshire et commandant du flanc gauche anglais, les aperçut et ordonna à deux groupes d'hommes de sauter sur leur monture et de parcourir la vallée. Les cavaliers achevèrent l'œuvre sanglante des archers à coups d'épée et de masse d'arme à tête cloutée.

La base de la tranchée n'était plus formée que d'un amas sanglant de morts et de blessés agités de soubresauts. Un homme en armure, au chef recouvert d'un heaume à plumet, tenta de s'extraire de l'enfer, mais deux flèches vinrent ricocher sur le métal de sa cuirasse et une troisième s'introduisit dans une fente de sa visière. L'homme retomba en arrière, avec son écu hérissé de traits.

Les flèches se firent plus rares, car il n'y avait plus beaucoup d'Écossais à tuer. Les premiers archers descendirent alors dans le trou, le couteau à la main, afin de se livrer au pillage sur les morts et d'achever les blessés.

— Alors, qui hait les Anglais ? ricanaiement-ils. Allez, répondez, crapules ! Qui hait les Anglais ?

C'est alors qu'un cri s'éleva du centre :

— Archers ! Sur la droite ! Sur la droite !

La voix trahissait une panique sans bornes.

— Sur la droite ! Pour l'amour de Dieu, sur la droite !

Les hommes d'armes de la gauche étaient peu engagés dans le combat car les archers étaient occupés à massacrer les Écossais dans le fossé. Le centre tenait bon car les hommes de l'archevêque étaient disposés derrière un muret de pierre qui,

bien que ne s'élevant qu'à hauteur de poitrine, représentait une excellente barrière contre l'assaut de l'ennemi. Les assaillants pouvaient frapper d'estoc et de taille par-dessus le chaperon du mur, et ils pouvaient essayer de le franchir, ils pouvaient même essayer de le démolir pierre par pierre, mais ils ne pouvaient le renverser, et donc, ils étaient retenus. Les Anglais, quoique beaucoup moins nombreux, résistaient, malgré les lourdes piques pointées sur eux. Quelques chevaliers anglais demandèrent leurs chevaux et, une fois montés et armés de lances, vinrent à la rescousse de leurs camarades assaillis. D'autres hommes d'armes, se baissant sous les piques, armes peu maniables, tailladèrent l'ennemi à coups d'épée et de hache, tandis que pouvaient les flèches tirées depuis la gauche. Le vacarme produit par les hurlements des guerriers des rangs arrière, les cris des blessés, le cliquetis des lames qui s'entrechoquaient, le choc des épées sur les écus et le claquement des lances contre les piques, était assourdissant. Empêchés par le mur de repousser l'adversaire, les combattants des deux camps, coincés par la pierre et gênés par les morts, plongeaient en avant, frappaient, taillaient, souffraient, saignaient et trépassaient.

Mais sur le flanc droit, qui se trouvait sous le commandement de lord Neville et lord Percy, le mur n'était pas terminé. Ce n'était guère qu'un empilement de pierres qui n'opposait aucun obstacle à l'assaut par l'aile gauche des Écossais, commandée par le comte de March et par le neveu du roi, lord Robert Stewart. Leur division, la plus proche de la ville, était celle qui comptait le plus d'hommes, et elle fondit sur les Anglais telle une meute de loups assoiffés de sang.

Les archers s'enfuirent devant cet assaut meurtrier comme les moutons qui se dispersent avant la capture. Au moment suprême de la charge, les défenseurs reculèrent de vingt pas. Puis ils parvinrent à contenir l'avancée des Écossais qui trébuchaient sur les corps des blessés et des morts. Les Anglais, serrés épaule contre épaule, s'accroupirent derrière leurs écus et répliquèrent, plongeant en grognant et ahanant leurs épées dans les chevilles et les visages, afin de contenir l'énorme pression exercée par la horde écossaise.

Combattre dans les premiers rangs n'était pas chose aisée. La pression exercée par l'arrière était telle qu'Anglais et Écossais se retrouvaient serrés les uns contre les autres tels des amants, trop proches pour pouvoir lever l'épée, sauf pour porter un coup d'estoc maladroit. À l'arrière, les rangs disposaient de plus d'espace. Un Écossais, maniant sa pique comme une hache géante, fendit un heaume, ainsi que la doublure de cuir, le cuir chevelu et le crâne de sa victime aussi aisément qu'une coquille d'œuf. Le sang jaillit et aspergea tous ceux qui l'entouraient lorsque l'homme s'écroula, livrant le passage à de nouveaux Écossais qui purent s'introduire dans l'ouverture ainsi formée. L'un d'eux trébucha sur le corps et poussa un hurlement en sentant dans sa nuque offerte la lame nue d'un couteau anglais. La pique écossaise s'abattit de nouveau et, cette fois, en relevant son arme ensanglantée, l'homme des tribus ramena en même temps la visière en miettes de sa victime.

Les tambours, ceux qui étaient encore entiers, avaient repris leur vacarme, entraînant les guerriers à trucider en cadence, les uns en scandant : « David Bruce ! David Bruce ! », les autres en invoquant leur saint patron : « Saint André ! Saint André ! ».

Lord Robert Steward, chamarré de bleu et de jaune et arborant un fin filet d'or sur le devant de son heaume, utilisait une épée à deux poignées pour frapper les hommes d'armes anglais qui essayaient de se mettre à couvert devant le déferlement ennemi. Lord Robert, qui avait été épargné par les flèches, avait soulevé sa visière.

— En avant ! cria-t-il à ses hommes. En avant ! Sus à l'ennemi ! Tuez-les ! Tuez-les !

Le roi avait promis que la fête de Noël se passerait à Londres et cette promesse paraissait en voie d'être tenue. Il suffisait pour cela de briser la maigre défense d'une petite bande d'hommes terrorisés. Les richesses de Durham, de York et de Londres n'étaient plus qu'à quelques coups d'épée. Une poignée de morts les séparait de l'or dissimulé dans les coffres de Norwich et d'Oxford, de Bristol et de Southampton.

— Écosse ! Écosse ! Écosse ! cria lord Robert. Écosse !

Et le piquier, empêché par la visière qui s'y était accrochée d'utiliser sa lame, abattit son arme sur un heaume qui passait à

sa portée, en l'utilisant du côté du crochet. Il ne transperça pas le métal, mais s'acharna à marteler le heaume brisé, qui s'enfonça dans le cerveau de l'homme agonisant, faisant jaillir de la cervelle et du sang par les fentes de la visière.

Un Anglais poussa un hurlement, transpercé par une pique qui traversa sa cotte de mailles et s'enfonça dans son bas-ventre. Un jeune garçon, peut-être un page, recula en titubant, les yeux ensanglantés par un coup d'épée.

— Écosse !

Lord Robert humait l'odeur de la victoire. Elle était tout près ! Il força le passage, sentit la ligne anglaise se mouvoir, reculer, vérifia à quel point elle était réduite, para un coup avec son bouclier, frappa d'estoc un ennemi tombé à terre pour l'achever, cria à ses écuyers d'ouvrir l'œil afin de déceler la présence de tout riche noble anglais dont la rançon était susceptible d'enrichir la maison des Stuart.

Les hommes ahaient, frappaient et taillaient en pièces. Un homme des tribus marchait en chancelant, tentant de maintenir ses entrailles à l'intérieur de son ventre ouvert. Un tambour battait pour encourager les Écossais.

— Amenez-moi mon cheval ! cria lord Robert à un écuyer.

Il savait que les lignes anglaises allaient être brisées d'un moment à l'autre, et qu'alors il monterait en selle, prendrait sa lance et poursuivrait l'ennemi défait.

— Sus ! Sus ! hurla-t-il. Sus !

Et l'homme qui agitait la longue pique, le géant écossais qui avait fait une percée dans le premier rang anglais et qui paraissait ouvrir une voie sanglante vers le sud à lui tout seul, émit soudain un mugissement. Sa pique brandie en l'air, toujours ornée de la visière en miettes, fléchit. Il fit un bond et sa bouche s'ouvrit et se referma à plusieurs reprises, mais il ne pouvait parler parce qu'une flèche à l'empenne ensanglantée était enfoncée dans sa tête.

Une flèche, c'est ce que vit lord Robert. Et soudain, une nuée de flèches tomba du ciel et il descendit la visière de son heaume, de sorte que le jour s'obscurcit.

Ces maudits archers anglais étaient de retour.

Sir William Douglas ne se doutait pas que cette tranchée creusée dans le flanc de l'arête était si profonde et si raide. Lorsqu'il arriva au fond, arrosé par une pluie de flèches, il découvrit qu'il ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Les hommes d'armes des deux premiers rangs étaient soit morts, soit blessés, et leurs corps formaient un amoncellement qu'il lui était impossible de gravir avec sa lourde cotte de mailles. Robbie, au mépris du danger et à grand renfort de cris de défi, essaya de franchir l'obstacle, mais son oncle le tira en arrière sans cérémonie et l'envoya au fond du trou.

— Ce n'est pas un endroit pour mourir, Robbie !

— Bâtards !

— Ce sont peut-être des bâtards, mais les cornards, c'est nous !

Sir William s'accroupit auprès de son neveu et recouvrit leurs deux corps de son gigantesque pavois. Repartir en arrière était impensable, car ce serait fuir l'ennemi, mais il ne pouvait pas davantage avancer. La force avec laquelle les flèches venaient se ficher dans son bouclier était impressionnante.

Une horde d'hommes des tribus, plus agiles que les hommes d'armes car ils refusaient de porter une armure de métal, passèrent près de lui en poussant des cris de sauvages et tentèrent de se frayer un chemin, jambes nues, par-dessus l'amoncellement des mourants. Mais les flèches anglaises se mirent à voler, les contraignant à battre en retraite.

Les traits venaient frapper leur cible avec une précision diabolique, et, au fur et à mesure, les hommes des tribus atteints poussaient des cris de bête en se cabrant et en se tordant, agités de soubresauts. À chaque projectile, un flot de sang jaillissait, de telle sorte que sir William et Robbie Douglas, indemnes sous leur lourd pavois, étaient éclaboussés de rouge.

Non loin de là, il se produisit un tumulte soudain parmi les hommes d'armes écossais, et les flèches tombèrent encore plus dru. Furieux, Sir William leur intima en rugissant l'ordre de se coucher, car mieux valait éviter d'attirer l'attention et faire croire aux archers anglais que leurs ennemis étaient tous passés de vie à trépas. Mais on lui cria que le comte de Moray avait été touché. « Pas trop tôt », confia Douglas à son neveu.

Il haïssait le comte encore plus que les Anglais. Lorsqu'un soldat annonça en criant que Sa Seigneurie n'était pas seulement touchée, mais qu'elle avait trépassé, il accueillit la nouvelle avec un sourire de joie mauvaise. Puis une nouvelle grêle de flèches imposa le silence aux hommes du comte et sir William entendit les projectiles résonner sur le métal, s'enfoncer sourdement dans les chairs, taper sur le bois de saule des écus. Lorsque le bruit caractéristique des flèches cessa, ce fut pour laisser la place aux gémissements et aux pleurs des agonisants, au craquement du cuir et aux halètements de ceux qui tentaient de s'extraire de la pile des mourants.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea Robbie.

— Nous n'avons pas bien évalué le terrain, lui expliqua son oncle. Nous étions plus nombreux que ces chiens, et ça nous a rendus trop confiants.

Soudain, trouant le silence qui avait suivi l'assaut des archers, il entendit un rire menaçant et un martèlement de bottes. Un cri retentit et sir William, qui était un vieux guerrier, sut que les troupes anglaises descendaient dans le fossé pour achever les blessés.

— Prépare-toi à remonter en courant par l'arrière, annonçait-il à Robbie, on n'a pas le choix. Tu vas te protéger le cul avec ton bouclier et tu vas courir comme un beau diable.

— On s'enfuit ? demanda le jeune homme, abasourdi.

Sir William soupira.

— Robbie, fieffé idiot, soit tu avances et tu meurs, et moi, je dirai à ta mère que tu es mort en brave et en simple d'esprit, ou alors tu remontes cette maudite colline avec moi et on essaie de gagner cette bataille.

Robbie ne discuta pas, se contentant de jeter un regard vers le piège où gisaient leurs hommes, le trou aux fougères recouvertes de flèches empennées de blanc.

— Dites-moi quand je devrai me mettre à courir, dit-il simplement.

Une douzaine d'archers et autant d'hommes d'armes anglais, tous munis de couteaux, étaient occupés à trancher les gorges. Avant d'achever les hommes d'armes, ils s'arrêtaient pour vérifier s'ils présentaient quelque valeur marchande, mais peu d'entre eux étaient dans ce cas. La valeur des hommes des tribus, quant à elle, était nulle. Ces derniers, haïs entre tous les Écossais pour leur singularité, étaient considérés comme de la vermine.

Sir William leva la tête avec précaution et décida que c'était le moment de battre en retraite. Mieux valait s'extraire de cette satanée chausse-trape avant d'être capturé.

Sans prêter attention aux cris indignés des Anglais, il entreprit de remonter la pente, suivi de Robbie. À sa grande surprise, aucune flèche ne vint siffler à ses oreilles, alors qu'il s'était attendu à être aussitôt entouré de projectiles. Il se retourna à mi-chemin et vit que les archers anglais avaient disparu, ne laissant que des hommes d'armes sur ce flanc du champ de bataille. À leur tête, l'observant de loin, se trouvait lord Outhwaite, qui avait été autrefois son prisonnier. Outhwaite, qui était estropié, s'appuyait sur une lance en guise de bâton. Il leva son arme pour lui adresser un salut.

— Procurez-vous une armure correcte, Willie ! lui lança sir William de loin. (Lord Outhwaite, de même que le chevalier de Liddesdale, avait été baptisé William.) Nous n'en avons pas encore fini avec vous !

— Je crains que non, sir William, en effet, répondit lord Outhwaite en s'appuyant sur sa lance. J'espère que tout va bien pour vous ?

— Ne dites point d'âneries ! Bien sûr que non, qu'est-ce que vous croyez ? J'ai laissé la moitié de mes hommes là en bas.

— Mon cher ami, je compatis, dit Outhwaite avec une grimace.

Puis il agita une main aimable, tandis que son ami-ennemi écossais poussait Robbie vers le sommet et le salut.

Sir William, ayant rejoint le bord, examina la situation. Il constata que les Écossais avaient été battus sur leur flanc droit, mais que cette défaite était prévisible, car ils avaient chargé tout droit vers le fossé où les archers n'avaient eu qu'à les cueillir. Ces archers avaient mystérieusement disparu, mais il était probable qu'ils avaient été envoyés sur le flanc gauche écossais, qui avait opéré une forte percée. C'était la déduction qui s'imposait car la bannière bleu et jaune de lord Robert Stewart était très loin devant celle, rouge et jaune, du roi. Ainsi la bataille se déroulait-elle favorablement sur la gauche, mais elle tournait court au centre, car le muret de pierre avait empêché l'avancée écossaise.

— On ne pourra rien faire ici, dit-il à Robbie. Alors allons nous rendre utiles.

Il se retourna et leva son épée ensanglantée.

— Douglas ! hurla-t-il. Douglas !

Son porte-étendard avait disparu ; sans doute gisait-il parmi les morts de la tranchée avec son oriflamme au cœur rouge.

— Douglas ! répéta-t-il.

Lorsqu'il eut réuni un nombre de combattants suffisant, il les mena vers la division centrale assiégée.

— Nous allons nous battre ici, décréta-t-il.

Il se fraya un chemin jusqu'au roi qui se battait à cheval au sein du troisième rang, sous sa bannière hérissée de flèches. Il se battait également visière levée. La moitié de son visage était obscurcie de sang.

— Descendez votre visière ! brailla sir William.

Le roi était en train de tenter de porter des coups de lance de l'autre côté du muret de pierre, mais ses efforts étaient rendus inutiles par la pression de la foule des combattants qui l'entouraient. Son surcot bleu et jaune déchiré laissait paraître l'armure de métal qu'il portait en dessous. Au moment où il se débarrassait d'une flèche qui, après l'avoir touché à l'épaule droite, avait rebondi sur l'armure, un nouveau projectile vint déchirer l'oreille gauche de son étalon. Apercevant sir William,

il sourit comme s'il était en train de se livrer à une joute pour se distraire.

— Descendez votre visière ! répéta sir William.

Au même moment, il s'aperçut que le roi ne souriait pas, mais qu'une partie de sa joue avait été arrachée et que le sang coulait toujours de la plaie. Il s'écoulait par le bord inférieur de son heaume et souillait son surcot en lambeaux.

— Il faut panser votre joue ! hurla sir William par-dessus le fracas de la bataille.

Le roi éloigna du muret son cheval effrayé.

— Que s'est-il passé sur le flanc droit ? s'enquit-il d'une voix rendue indistincte par sa blessure.

— Ils nous ont tués, répondit brièvement sir William, en agitant involontairement sa longue épée, faisant tomber une pluie de gouttes de sang. Ou plutôt, ils nous ont massacrés, gronda-t-il. Il y avait un fossé dans le terrain, et nous avons été pris au piège.

— Notre gauche est en train de vaincre ! Nous allons enfoncer leurs lignes là-bas !

La bouche du roi ne cessait de se remplir de sang, qu'il recrachait au fur et à mesure, mais en dépit de l'abondance du flux, sa blessure ne paraissait pas l'inquiéter outre mesure. Il avait été blessé au tout début du combat, par une flèche qui, volant par-dessus les têtes, était venue lui déchirer la joue avant de se planter dans la doublure de son heaume.

— Nous allons les retenir ici, déclara-t-il.

— John Randolph est mort, lui annonça sir William. Le comte de Moray, ajouta-t-il en voyant que le roi n'avait pas compris ses premiers mots.

— Mort ?

Le roi David accusa le coup. Il cilla, puis cracha du sang.

— Il est mort ? Il n'est pas prisonnier ?

Une nouvelle flèche frappa sa bannière, mais le roi oubliait le danger. Se retournant, il regarda les oriflammes ennemies.

— Nous ferons dire une prière sur sa tombe par l'archevêque, et ensuite, ces chiens réciteront le bénédicité à notre souper.

Apercevant un trou dans la première rangée écossaise, il éperonna son cheval et s'y élança. Puis il fondit sur un

défenseur anglais avec sa lance. Le coup porté par le roi brisa l'épaule du soldat, dont la plaie sanglante se mélangea avec les débris de la cote de mailles déchirée.

— Scélérats ! cracha le roi. À nous la victoire ! cria-t-il à ses gens.

Les hommes de Douglas se précipitèrent entre lui et le mur, contre lequel ils se ruèrent telle une puissante vague. Mais l'ouvrage se révéla trop solide et la vague se brisa dessus. Les épées et les haches s'entrechoquaient par-dessus le chaperon. Les combattants des deux camps poussaient les morts de côté afin de se frayer un passage jusqu'au lieu du massacre.

— Nous allons les retenir ici, ces bâtards, affirma le roi à sir William, et attaquer leur droite.

Mais sir William, dont l'oreille exercée savait interpréter les bruits de la bataille, avait entendu du nouveau. Pendant quelques minutes, il avait entendu des cris, des clameurs, des hurlements et des tambours, mais il manquait un son, la musique jouée par la harpe du diable, les notes basses des cordes d'arc. Or cette musique avait repris, et il savait que, au milieu de tous ces morts ennemis, on ne comptait que peu d'archers. Et voilà qu'à présent les arcs anglais se remettaient en action.

— Vous voulez un conseil, Sire ?

— Bien sûr.

Le roi leva sur lui des yeux attentifs. Son destrier, blessé par plusieurs flèches, s'éloignait à petits pas nerveux du gros de la bataille qui faisait rage à quelques pas.

— Descendez votre visière et retirez-vous.

— Retirez-vous ? répéta le roi comme s'il avait mal entendu.

— Retirez-vous ! réitéra sir William, d'un ton ferme et assuré, alors qu'il ne savait pas exactement pourquoi il donnait ce conseil.

C'était encore une de ses maudites prémonitions, comme celle qu'il avait eue à l'aube dans le brouillard, mais il savait que son conseil était le bon. Il fallait se retirer et filer tout droit jusqu'en Écosse, à l'abri des grands châteaux qui pouvaient résister à des tempêtes de flèches, mais il ne pouvait justifier ce conseil auprès du roi, car il n'en trouvait pas la raison.

Simplement, la crainte était entrée dans son cœur, l'emplissant de funestes pressentiments. De la part de n'importe qui d'autre, ce conseil eût passé pour une manifestation de lâcheté, mais il était impossible à quiconque de jamais accuser sir William Douglas, le chevalier de Liddesdale, de lâcheté.

Le roi le prit pour une mauvaise plaisanterie, et l'accueillit par un ricanement.

— Nous sommes en train de vaincre ! jeta-t-il.

Le sang continuait à couler de son heaume et trempait sa selle.

— Sommes-nous en péril sur notre droite ? interrogea-t-il.

— Non, répondit sir William.

Le trou qui avait englouti l'attaque écossaise ne manquerait pas de stopper pareillement tout assaut anglais.

— Donc, nous allons gagner cette bataille sur notre gauche, décréta le roi en tournant bride. Vraiment, se retirer !

Avec un rire, le roi prit un linge que lui tendait l'un de ses chapelains et le plaça entre sa joue et son heaume.

— Nous sommes en train de vaincre ! répéta-t-il à sir William, avant d'éperonner son cheval.

Il s'élança vers l'est, prêt à apporter la victoire à l'Écosse et à montrer qu'il était le digne fils du grand Bruce.

— Saint André ! cria-t-il, la bouche remplie de sang. Saint André !

— Vous pensez que nous devrions nous retirer, mon oncle ? demanda Robbie Douglas, aussi perplexe que le roi. Mais nous sommes en train de gagner !

— Crois-tu ? répondit sir William en écoutant la musique des arcs. Tu ferais bien de dire tes prières, Robbie, tu serais diablement bien inspiré de dire tes prières et de demander à Dieu de faire en sorte que le diable emporte ces satanés archers. Et prier pour que Dieu ou le diable t'écoute.

Sir Geoffrey Carr s'était posté sur le flanc gauche, là où les Écossais avaient été arrêtés de façon si décisive par le terrain, et les quelques hommes d'armes qui lui appartenaient étaient descendus dans le creux trempé de sang, à la recherche de prisonniers. L'Épouvantail avait vu les ennemis pris au piège

tomber sous les traits des archers, et ce spectacle lui avait arraché un sourire carnassier. Un homme des tribus, au plaid tellement criblé de flèches qu'il paraissait transformé en hérisson, avait tenté de remonter la pente. Jurant et sacrant, atteint à plusieurs reprises par des flèches dont l'une sortait de son crâne hérissé de cheveux emmêlés, et une autre dans la broussaille de sa barbe, il avançait, ensanglanté et furibond, si rempli de haine qu'il ne savait même pas qu'il était presque mort. Il était parvenu à s'approcher à cinq pas des archers. Mais sir Geoffrey avait lancé sa cravache et lui avait arraché l'œil gauche, le sortant de son orbite aussi adroitement que s'il avait sorti une noisette de son écorce, puis un archer s'était avancé et avait fendu son crâne piqué de flèches d'un coup de hache.

L'Épouvantail avait enroulé sa cravache et touché le bout humide du crochet de fer.

« Ah, une bonne bataille, il n'y a rien de meilleur ! » avait-il dit comme pour lui-même.

Lorsque l'action s'était calmée, il avait vu qu'un seigneur écossais, tout chamarré de bleu et d'argent, gisait mort parmi l'amoncellement de cadavres, et il avait fort déploré sa malchance. C'était une véritable malchance, car une vraie fortune venait de lui échapper. Sir Geoffrey, pensant à ses dettes, avait ordonné à ses hommes de descendre dans le trou pour couper les gorges, dévaliser les cadavres et trouver quelque prisonnier pouvant lui rapporter une rançon à peu près correcte. Ses archers avaient été réquisitionnés à l'autre bout du champ, mais il lui restait ses hommes d'armes.

— Presse-toi, Beggar, cria-t-il, presse-toi ! Il y a des prisonniers et du butin ! Cherche les gentilshommes et les seigneurs, même s'il n'y a pas de gentilshommes en Écosse !

Cette dernière observation, faite uniquement pour lui-même, l'amusa tant qu'il éclata de rire. Plus il y pensa, plus sa plaisanterie lui parut bonne, et son hilarité redoubla.

— Des gentilshommes en Écosse ! répétait-t-il.

Tout à coup, il s'aperçut qu'un jeune moine le dévisageait d'un air inquiet. C'était l'un de ceux chargés par le prieur de distribuer de la nourriture et de la bière aux troupes. Son rire mourut dans sa gorge. Toisant le moine en écarquillant les yeux,

il déroula sans bruit sa lanière de cuir souple. Puis il lança son bras droit à la vitesse de l'éclair et la cravache alla s'enrouler autour du cou du jeune moine.

En tirant sur la lanière, il ordonna au religieux terrorisé :

— Viens par ici, mon garçon.

Le moine trébucha et lâcha le pain et les pommes qu'il portait. Il se retrouva à la hauteur de sir Geoffrey, qui se pencha sur lui, si près qu'il sentit son haleine fétide.

— Écoute-moi, stupide moinillon, siffla l'Épouvantail. Si tu ne me dis pas la vérité, je te coupe la chose dont tu ne te sers que pour pisser et je la donne à manger à mon cochon. Tu m'entends, mon garçon ?

Le jeune moine, terrifié, se contenta de hocher la tête.

Sir Geoffrey fit un nouveau tour de lanière autour de son cou et tira brutalement dessus pour souligner ses paroles.

— Un archer, un gars avec un arc noir... Il avait une lettre pour votre prieur.

— Oui, messire.

— Et le prieur l'a lue ?

— Oui, messire.

— Et il t'a dit ce qu'il y avait dedans ?

Le moine secoua instinctivement la tête, puis, voyant les yeux de l'Épouvantail se mettre à luire de rage, il laissa échapper le premier mot qu'il avait entendu lorsque la lettre avait été ouverte.

— *Thésaurus*, messire, c'est ce qu'il y a dedans, *thésaurus*.

— *Thésaurus* ? répéta sir Geoffrey, butant sur ce mot inconnu. Et dis-moi, misérable vermine mal décrottée, dis-moi, au nom de mille vierges, qu'est-ce que c'est qu'un *thésaurus* ?

— Un trésor, messire. C'est du latin, messire. *Thésaurus*, messire, c'est le mot latin pour... (sa voix faiblit)... trésor, finit-il dans un souffle.

— Trésor, répéta sir Geoffrey d'un ton sec.

Le jeune religieux, bien qu'à demi étranglé, fut saisi tout à coup du besoin urgent de répéter les rumeurs qui avaient circulé parmi les frères depuis que Thomas de Hookton avait rencontré le prieur.

— C'est le roi qui l'a envoyé. Sa Majesté elle-même, et monseigneur l'évêque aussi, de France, et ils cherchent un trésor, messire, mais personne ne sait ce que c'est.

— Le roi ?

— Oui, messire, le roi lui-même. Il l'a envoyé, messire. Lui-même.

L'Épouvantail regarda le moine dans les yeux, n'y lut nulle ruse, et dénoua donc la lanière.

— Tu as fait tomber tes pommes, mon garçon.

— Oui, messire, oui.

— Donnes-en une à mon cheval.

Il suivit des yeux les gestes du jeune moine qui s'exécutait. Puis sa face se tordit dans une grimace de colère.

— Enlève la saleté avant, vil crapaud ! Nettoie-la !

Il haussa les épaules et tourna la tête vers le nord. Mais il ne vit pas les Écossais survivants se hisser au sommet de la tranchée, pas plus qu'il ne remarqua la fuite de son ennemi juré, sir William Douglas, le responsable de sa ruine. Il ne vit rien de tout cela parce qu'il songeait au trésor. À l'or. À des monceaux d'or. À son plus cher désir. Devant ses yeux défilaient de l'or, des bijoux, des pièces, des armures et des femmes, et tout ce qu'on pouvait souhaiter de plus beau.

La division positionnée sur la gauche écossaise lutta avec une telle sauvagerie et poussa la droite anglaise si loin qu'un grand vide se créa entre le centre anglais, derrière son mur de pierre, et la division qui battait en retraite sur sa droite. Cela signifiait que le flanc droit de la division centrale était exposé, c'est-à-dire l'arrière du corps de bataille de l'archevêque. Par bonheur, les archers accoururent à sa rescousse de tous côtés.

Ils créèrent ainsi une nouvelle ligne destinée à protéger le flanc de l'archevêque, et cette ligne faisait face à l'assaut des Écossais, qui avaient le dessus. La nuée d'archers dirigea ses flèches sur la division de lord Robert Stewart. Ils ne pouvaient pas manquer leur but. Car c'étaient des archers qui commençaient leur carrière en tirant à cent pas et la finissaient à plus de deux cents de leur cible. Sur ce champ de bataille, ils tiraient à vingt pas et les flèches s'envolaient avec une telle

puissance que certaines en arrivaient à transpercer les cottes de mailles de leur cible de part en part. Des hommes en armure se retrouvaient embrochés. L'aile droite des Écossais avançait, baignant dans le sang et la douleur, et chaque combattant tombé exposait une autre victime aux archers qui tiraient de façon ininterrompue. Les Écossais s'écroulaient comme des mouches. Ils hurlaient et périssaient. Certains cherchaient instinctivement à charger les archers, mais ils étaient immédiatement abattus. Il était impossible de résister à pareil déluge d'acier.

Soudain, ils battirent en retraite, marchant sur les morts, rejoignant en titubant la pâture d'où ils étaient partis, impitoyablement poursuivis par les flèches qui sifflaient à leurs oreilles. Enfin, une voix anglaise commanda aux archers de déposer leurs arcs. « Mais restez ici ! » ordonna le commandant, car il voulait que les archers venus de l'aile gauche ne quittent pas la droite assaillie.

Thomas se trouvait parmi eux. En faisant le compte de ses flèches, il n'en trouva plus que sept dans son sac. Il entreprit de parcourir l'herbe à la recherche de projectiles en bon état, mais quelqu'un l'arrêta en lui montrant une carriole cahotant à travers le champ, débordante de gerbes de flèches.

— En France, nous manquions toujours de flèches ! s'étonna Thomas.

— Mais ici, on n'en manque pas, répondit l'homme qui, affligé d'un bec-de-lièvre, était difficile à comprendre. On les envoie à Durham, au château. Il y a trois comtés qui les envoient, expliqua-t-il en prenant deux gerbes de flèches neuves.

Les flèches étaient fabriquées à travers tout le pays, ainsi qu'au Pays de Galles. Les uns coupaient et taillaient le bois, d'autres ramassaient les plumes, les femmes tendaient les cordes et d'autres ouvriers encore faisaient chauffer la colle faite à partir de peaux, de sabots et de vert-de-gris, tandis que les forgerons forgeaient les pointes. Les différentes parties étaient transportées dans les villes où les flèches étaient assemblées, emballées et expédiées à Londres, York, Chester ou Durham, et entreposées pour servir en cas d'urgence.

Thomas prit deux gerbes et introduisit ses nouvelles flèches dans un sac pris sur un archer tué. Il avait trouvé l'homme gisant derrière les troupes de l'archevêque et il avait laissé son vieux sac abîmé à côté du cadavre.

Maintenant, il avait un nouveau sac rempli de flèches neuves. Il plia les doigts de sa main droite. Ils étaient endoloris, preuve qu'il n'avait pas assez tiré depuis la bataille de Picardie. Son dos aussi lui faisait mal, comme à chaque fois qu'il avait tiré plus de vingt fois. Chaque décoche équivalait à l'effort qu'il lui eût fallu déployer pour soulever un homme d'une seule main, et, au fur et à mesure, la douleur s'installait en peu plus dans sa colonne vertébrale. Mais les flèches avaient renvoyé l'aile gauche des Écossais à l'endroit d'où elle était partie.

De même que leurs ennemis anglais, ces derniers reprenaient leur souffle. Le terrain qui séparait les deux armées était encombré de flèches, de cadavres, de blessés dont certains se traînaient pour tenter de rejoindre leurs camarades. Des chiens qui déambulaient vinrent renifler un cadavre, mais un moine se chargea de les chasser à coups de pierres.

Thomas détacha la corde de son arc de façon à libérer la pression sur le bois. Certains archers aimaient à laisser leurs armes perpétuellement tendues, jusqu'à ce que le bois finisse par conserver l'arrondi d'un arc bandé. La forme de ces arcs arrondis, dont on disait qu'ils avaient suivi la corde, était censée montrer que l'arme avait beaucoup servi et que, par conséquent, son propriétaire était un soldat expérimenté. Mais Thomas, lui, estimait qu'un arc qui avait suivi la corde était affaibli, et il détendait le sien le plus souvent possible, économisant la corde du même coup.

Fabriquer une corde exactement de la longueur voulue n'était pas chose facile. Inévitablement, elle se détendait. Mais une bonne corde de chanvre imbibée de colle pouvait durer près d'une année si elle était maintenue au sec et non assujettie à une tension constante. Comme bien des archers, Thomas aimait à renforcer ses cordes avec des cheveux de femme, car ce procédé était réputé éviter qu'elles ne cassent pendant la bataille. Cela, plus une prière à saint Sébastien.

Après avoir détaché la corde, il s'assit dans l'herbe et sortit les flèches une par une, les passa entre ses doigts afin de détecter celles qui étaient gauchies.

Un guerrier arborant un croissant d'argent sur son surcot parcourait la ligne.

— Ces scélérats vont revenir ! cria-t-il, ils en réclament encore ! Mais vous avez fait de la belle besogne !

Le croissant d'argent était à demi caché par une tache de sang.

Un archer cracha et un autre saisit instinctivement son arc détendu. Thomas avait envie de se coucher, certain de s'endormir aussitôt, mais il était empêché par la crainte ridicule de se retrouver abandonné sur place par ses compagnons, endormi, livré à la vindicte des Écossais.

Mais les Écossais, comme les Anglais, se reposaient.

Certains se tenaient courbés en avant comme pour reprendre leur respiration, d'autres étaient assis dans l'herbe et d'autres encore, agglutinés autour d'un tonneau d'eau ou de bière.

Le calme régnait. Le vacarme des tambours était remplacé par le frottement des pierres que l'on passait sur l'acier pour aiguïser les lames émoussées par le combat. On ne criait plus d'insultes ni d'un côté ni de l'autre, les hommes se contentant de se regarder mutuellement d'un air méfiant. Les prêtres, à genoux auprès des mourants, priaient pour le repos de leur âme, tandis que les femmes poussaient des cris d'affliction parce que leur mari, amant ou fils était mort.

L'aile droite anglaise, affaiblie par la férocité de l'assaut écossais, était retournée à son point de départ. Derrière elle gisaient des masses de cadavres et d'agonisants. Les victimes écossaises, laissées sur place dans la précipitation de la retraite, étaient devenues la proie de la soldatesque anglaise avide de butin. Une bagarre éclata entre deux guerriers qui avaient jeté tous deux leur dévolu sur une poignée de pièces noircies.

Des moines portaient de l'eau aux blessés. Un petit enfant jouait avec des anneaux de cotte de mailles tandis que sa mère s'acharnait sur une visièrre brisée et embrochée sur une pique, qui avait tout pour faire une bonne hache. Un Écossais que l'on pensait mort poussa un grognement soudain et se retourna. Un

homme d'armes s'approcha alors et, posant un pied sur lui, l'acheva à coups d'épée. Le mourant se raidit, puis se détendit et ne bougea plus.

— On n'est pas encore au jour de la résurrection, coquin ! Maudit fils de pute... grommela-t-il en essuyant son épée sur le surcot déchiré de sa victime, se réveiller comme ça ! Il y a de quoi vous faire tourner les sangs !

Puis il s'accroupit à côté du cadavre et entreprit de fouiller ses vêtements.

Une foule de spectateurs avait envahi les clochers de la cathédrale et les murs du château. Un héron volait sous les remparts, suivant la rivière sinueuse qui scintillait joliment au soleil d'automne. On entendait les rois des cailles pousser leur cri sur la pente. Des papillons, à coup sûr les derniers de l'année, voletaient au-dessus de l'herbe trempée de sang.

Puis Thomas vit que les Écossais s'étaient levés, s'étirant, passant leurs heaumes, introduisant leurs bras dans les poignées de leurs écus et soupesant leurs épées, piques et lances aiguisées de frais. Certains avaient la tête tournée vers la ville. Sans doute imaginaient-ils les trésors conservés dans la crypte de la cathédrale et dans les celliers du château, rêvant de poitrines rutilantes d'or, de coffres débordant de pièces de monnaie, de chambres tapissées d'argent, de tavernes où la bière coulait à flots et de rues remplies de femmes.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! cria un prêtre. Saint André est avec vous. Vous vous battez pour votre roi ! L'ennemi n'est qu'un ramassis d'impies, de suppôts de Satan ! Dieu est avec nous !

— Debout, les gars, debout ! cria un archer du côté anglais.

Les hommes se levèrent, tendirent leurs arcs et sortirent leur première flèche. Quelques-uns se signèrent, sans penser que les Écossais faisaient de même.

Lord Robert Stewart, qui montait un nouvel étalon gris, se fraya un chemin vers les premiers rangs de son aile gauche.

— Ils n'auront plus beaucoup de flèches, leur promit-il. Nous pouvons les briser !

Ses hommes avaient été si près de les briser, ces maudits Anglais. Si près ! Il suffirait sans doute d'un nouvel assaut pour

submerger cette petite armée qui les défiait, et se voir ouvrir la route vers l'opulence des contrées du sud.

— Pour saint André ! cria-t-il alors que les tambours commençaient à se déchaîner. Pour notre roi ! Pour l'Écosse !

Et le vacarme des hurlements reprit.

Après avoir terminé sa mission au petit hôpital du monastère, Bernard Taillebourg se rendit à la cathédrale. Pendant que son valet préparait les chevaux, il entra dans la vaste nef soutenue par d'immenses piliers irrégulièrement striés de bandes rouges, jaunes, vertes et bleues.

Il alla se recueillir sur la tombe de saint Cuthbert et prononça une prière. Ce saint n'était peut-être pas une figure importante – il n'était certainement pas l'un de ceux qui avaient l'oreille de Dieu au paradis – mais il était particulièrement vénéré dans la région, comme en témoignait sa tombe richement décorée de bijoux, d'or et d'argent. Pas moins d'une centaine de femmes, la plupart en larmes, étaient massées autour de la dernière demeure du saint. Taillebourg joua énergiquement des coudes pour s'approcher du drap mortuaire brodé qui enveloppait la tombe, s'attirant les véhémentes protestations d'une dévote. Mais en s'apercevant de sa qualité de prêtre et devant sa face ensanglantée, couverte d'ecchymoses, la femme s'empressa d'implorer son pardon. Le dominicain l'ignora superbement et poursuivit son chemin.

Le drap mortuaire était garni de glands où étaient attachées de petites pièces d'étoffe représentant chacune une prière. Généralement, l'intercession du saint était sollicitée pour retrouver la santé, ou l'usage d'un membre, ou la vue, ou pour sauver la vie d'un enfant ; mais aujourd'hui, les femmes priaient saint Cuthbert pour lui demander de leur ramener leurs compagnons sains et saufs.

Bernard Taillebourg ajouta sa propre prière. « Va voir saint Denis, le supplia-t-il, et demande-lui de parler à Dieu. » Cuthbert, s'il n'avait pas le pouvoir d'attirer l'attention de Dieu, avait sûrement celui de trouver saint Denis qui, étant français, était certainement plus près de Dieu. « Demande à Denis de prier pour que Dieu accueille favorablement ma requête et pour

que Sa bénédiction soit sur ma quête et que Sa grâce lui accorde le succès. Et prie Dieu de nous pardonner nos péchés, mais en sachant que nos péchés, même graves, sont commis uniquement à Son service. »

Le souvenir de ses péchés du jour lui arracha un gémissement. Puis il baisa le drap mortuaire et plongea la main sous sa robe pour attraper une pièce, qu'il introduisit dans une cruche de métal destinée à recueillir les dons des pèlerins, aussi modestes soient-ils.

Ses dévotions faites, il redescendit la nef en toute hâte. C'était à ses yeux un bâtiment bien grossier, avec ses gros piliers peinturlurés et ses sculptures rudimentaires comme des œuvres d'enfants, tellement différentes des élégantes églises et abbayes nouvellement construites qui s'élevaient partout en France.

Il plongea ses doigts dans l'eau bénite, fit le signe de croix et sortit à la lumière. Dehors, son valet l'attendait avec leurs montures.

— Tu aurais pu partir sans moi, dit-il à ce dernier.

— Il me sera plus facile de vous tuer sur la route et de continuer sans vous.

— Mais tu n'en feras rien, répliqua Taillebourg, car la grâce de Dieu est descendue dans ton âme.

— Grâces Lui en soient rendues.

Cet homme n'était pas né valet, mais chevalier et gentilhomme. À la grande satisfaction de l'inquisiteur, il accomplissait le châtiment qui lui avait été infligé pour ses péchés et ceux de sa famille. Certains, dont le cardinal Bessières, avaient été d'avis de faire écarteler cet homme, de le faire écraser sous de lourdes charges, de faire brûler ses chairs au fer rouge afin qu'il se torde de douleur et hurle son repentir. Mais le dominicain avait persuadé le cardinal de n'en rien faire et de se contenter de lui montrer les instruments de torture de l'Inquisition.

« Ensuite, donnez-le-moi, et qu'il me conduise jusqu'au Graal, avait-il demandé.

— Après, vous le tuerez, lui avait recommandé le cardinal.

— Les choses ne seront plus pareilles dès lors que nous posséderons le Graal », avait répondu Taillebourg évasivement.

Il ne savait toujours pas si, au bout du compte, il tuerait ce jeune homme mince au teint sombre, aux yeux noirs et au visage étroit, qui, autrefois, avait défié le monde en prenant le nom de l'Arlequin, parce que les arlequins étaient des âmes perdues. Mais Taillebourg s'enorgueillissait d'avoir bel et bien sauvé l'âme de cet arlequin, dont le véritable nom était Guy Vexille, comte d'Astarac. Vexille avait été capturé en Picardie, après la bataille, alors que le roi de France cherchait des boucs émissaires. Et un homme qui avait le front d'arborer les armoiries d'une famille déclarée hérétique et rebelle avait fait un bon bouc émissaire.

Vexille avait été remis à l'Inquisition dans l'espoir que ce saint organe parviendrait à extirper de lui l'hérésie par le moyen de la torture. Mais l'Arlequin avait plu à Taillebourg, qui avait reconnu en lui une âme sœur, un homme dur, un homme plein de fougue, un homme qui savait que la vie ici-bas n'était rien, car seule comptait la vie éternelle. Taillebourg avait donc épargné la souffrance à Vexille. Il s'était contenté de lui montrer les chambres où hommes et femmes hurlaient leur repentir à Dieu. Ensuite, il l'avait questionné avec douceur et le captif lui avait parlé de sa quête du Graal. Celle-ci avait mené Vexille jusqu'en Angleterre, mais, bien qu'ayant occis son oncle, le père de Thomas, il n'avait rien trouvé.

À l'hôpital du monastère, il avait suivi avec attention le récit qu'avait fait Eléonore de l'histoire de Thomas.

— L'as-tu crue ? demanda le dominicain.

— Oui, je l'ai crue, répondit Vexille.

— Mais peut-être a-t-elle été dupée ? réfléchit l'inquisiteur.

Eléonore leur avait raconté que Thomas avait été chargé de retrouver le Graal, mais que sa foi était faible et qu'il ne mettait pas tout son cœur dans sa recherche.

— Il nous faudra le tuer tout de même, ajouta-t-il.

— Naturellement.

Taillebourg fronça les sourcils.

— Cela te laisse donc insensible ?

— De tuer ?

Vexille paraissait surpris de cette question.

— Tuer est ma mission, mon père, répondit-il.

Le cardinal Bessières avait décrété que quiconque était parti en quête du Graal devait être éliminé, en dehors de ceux qui le cherchaient pour lui. Guy Vexille avait accepté de bon gré de devenir le meurtrier de Dieu. C'était sans le moindre scrupule qu'il se préparait à trancher la gorge à son cousin Thomas.

— Vous voulez l'attendre ici ? demanda-t-il au dominicain. La fille a dit qu'il viendrait à la cathédrale après la bataille.

Taillebourg scruta la colline. Les Écossais remporteraient à coup sûr la victoire et il était donc improbable que Thomas de Hookton vienne en ville. Sans doute la panique le pousserait-elle plutôt à s'enfuir vers le sud.

— Nous allons nous rendre à Hookton, décréta-t-il.

— J'ai déjà cherché à Hookton, objecta Guy Vexille.

— Eh bien, tu chercheras encore ! jeta l'inquisiteur.

— Oui, mon père.

Guy Vexille baissa humblement la tête. Il n'était qu'un pécheur. On attendait de lui qu'il se montre repentant. Il ne discuta pas. En se soumettant aux ordres du dominicain, il obtiendrait sa récompense et retrouverait son rang. C'était ce qu'on lui avait promis. Sa fierté lui serait rendue, il pourrait à nouveau mener des hommes à la guerre et l'Église lui accorderait son pardon.

— Nous allons nous mettre en route dès maintenant, décida Taillebourg.

Il avait envie de disparaître avant que Douglas ne se mette à leur recherche et, chose encore plus urgente, avant que l'on ne découvre les trois cadavres à l'hôpital. Il était parti en refermant la porte et les moines, croyant Collimore assoupi, éviteraient certainement de le déranger. Mais mieux valait se trouver loin de la ville au moment de la découverte des corps.

Il se mit en selle sur le cheval volé à Jamie Douglas le matin même. Que cette matinée semblait loin déjà ! Il éperonna sa monture, chassant d'un coup de pied un mendiant qui s'était accroché à sa jambe en demandant la charité. Le malheureux s'écroula sous la violence du choc.

Le fracas de la bataille prenait de l'ampleur. Le dominicain leva sur la colline des yeux distraits. Si les Anglais et les Écossais avaient envie de se massacrer mutuellement, grand

bien leur fasse. Il avait des sujets plus importants en tête, des sujets qui avaient trait à Dieu et au Graal, aux deux et à l'enfer. Lui aussi avait des péchés sur la conscience, mais il avait l'assurance qu'ils seraient absous par le Saint-Père, et le ciel lui-même se montrerait compréhensif lorsqu'il aurait trouvé le Graal.

Les portes de la ville, bien que solidement gardées, étaient ouvertes de façon à permettre le transport des blessés à l'intérieur et l'approvisionnement des belligérants en vivres. Les gardes, des hommes âgés, avaient reçu l'ordre de s'assurer qu'aucun Écossais ne tenterait d'entrer, mais ils n'avaient pas été chargés d'empêcher les bonnes gens de sortir. Aussi ne prêtèrent-ils aucune attention au prêtre hagard, au visage tuméfié, qui sortait de la ville juché sur un cheval de guerre, ni à son élégant valet.

Taillebourg et l'Arlequin sortirent donc de Durham sans encombre. Ils prirent la direction d'York, éperonnèrent leurs montures et, tandis que le bruit de la bataille était répercuté en écho par le rocher de la ville, partirent au galop vers le sud.

On était au milieu de l'après-midi lorsque les Écossais reprirent les hostilités, mais leur assaut, contrairement au premier, ne s'engagea pas sur les talons des archers en fuite. Cette fois, les archers les attendaient, prêts à recevoir la charge, et les flèches s'abattirent sur eux comme un vol d'étourneaux. Le flanc gauche écossais, qui avait été si près d'enfoncer les lignes anglaises, devait faire face au double d'archers, et la charge commencée de façon si confiante ralentit, puis s'arrêta, tandis que les hommes s'abritaient à croupetons derrière leurs écus.

La droite écossaise n'avança jamais. La division du roi, au centre, fut arrêtée à cinquante pas du mur de pierre derrière lequel une armée d'archers l'arrosait d'un incessant déluge de flèches. Les Écossais ne pouvaient ni battre en retraite ni avancer. Pendant quelque temps, les longues flèches allèrent se planter dans les boucliers et transpercer les corps exposés par inadvertance. Enfin, les hommes de lord Robert Steward

reculèrent, se mettant hors de portée ; la division du roi suivit et une nouvelle pause intervint.

Les tambours se turent et les insultes cessèrent. Le silence s'installa sur le champ de bataille à la terre rougie. Les seigneurs écossais, du moins ceux qui étaient encore en vie, se rassemblèrent sous la bannière de leur roi et l'archevêque d'York, voyant ses ennemis se réunir en conseil, convia ses propres seigneurs à faire de même.

Les Anglais étaient sombres. L'ennemi, selon eux, ne s'exposerait jamais à ce que l'archevêque décrivait comme un troisième baptême de flèches.

— Ces scélérats vont s'enfuir vers le nord, prédit l'archevêque. Que Dieu damne leurs maudites âmes.

— Dans ce cas, nous les suivrons ! proclama lord Percy.

— Ils se déplacent plus vite que nous, objecta l'archevêque.

Il avait enlevé son heaume, dont la doublure de cuir avait imprimé dans ses cheveux une trace qui encerclait son crâne.

— Nous allons massacrer leur piétaille ! se promit un autre lord avec un rictus carnassier.

— Au diable la piétaille ! jeta l'archevêque, impatienté par ces enfantillages.

Son désir était de capturer les lords écossais, les hommes montés sur les chevaux les plus agiles et les plus chers, car c'étaient leurs rançons qui l'enrichiraient. Il souhaitait particulièrement capturer des nobles comme le comte de Menteith qui avait fait allégeance à Edouard d'Angleterre, et dont la présence dans les rangs ennemis prouvait la félonie. De tels personnages ne seraient pas rançonnés, mais exécutés à titre d'exemple pour d'autres parjures. S'il remportait la victoire, il pourrait mener sa petite armée jusqu'en Écosse et s'emparer des États des félons. Il leur prendrait tout : le bois de leurs parcs, les draps de leurs lits, les lits eux-mêmes, les ardoises de leurs toits, leurs marmites, leurs poêles, leur bétail, et même les joncs de leurs ruisseaux.

— Mais ils n'attaqueront plus, ajouta-t-il.

— Donc, c'est à nous d'agir avec intelligence ! intervint lord Outhwaite avec entrain.

Ses pairs lui lancèrent un regard suspicieux. L'intelligence ne les intéressait pas, car cette qualité n'était pas requise pour chasser le sanglier et le cerf, pour profiter des femmes et pour prendre des prisonniers. Les religieux pouvaient être intelligents ; sans doute y avait-il des imbéciles intelligents à Oxford, et les femmes elles-mêmes pouvaient être intelligentes tant qu'elles n'en faisaient pas étalage, mais sur un champ de bataille... ? L'intelligence... ?

— Intelligents ? répéta lord Neville d'un ton mordant.

— Ils craignent nos archers, expliqua lord Outhwaite, mais s'ils constatent qu'ils se battent avec peu de flèches, cette crainte disparaîtra et ils pourront très bien recommencer à attaquer.

— En effet, en effet... commença l'archevêque, puis il s'arrêta, car il n'était pas moins intelligent que lord Outhwaite – assez intelligent, en fait, pour cacher à quel point il l'était.

— Mais comment allons-nous les y amener ?

Lord Outhwaite expliqua obligeamment à l'archevêque ce qu'il le soupçonnait d'avoir déjà compris.

— Je pense, Votre Grâce, que s'il voit nos archers en train de fouiller le champ pour trouver des flèches, eh bien, l'ennemi en tirera la bonne conclusion.

— Ou, dans ce cas, exposa l'archevêque à l'intention des autres seigneurs, la mauvaise conclusion.

— Oh, voilà qui est bien ! s'extasia l'un de ces seigneurs.

— Peut-être serait-ce encore mieux, Votre Grâce, suggéra timidement lord Outhwaite, si nous faisons venir nos chevaux ? L'ennemi pourrait alors en déduire que nous nous préparons à fuir ?

L'archevêque n'hésita pas.

— Amenez tous les chevaux ! ordonna-t-il.

— Mais... émit un noble, fronçant les sourcils.

— Que les archers fouillent le sol pour trouver des flèches, que les écuyers et les pages amènent les chevaux pour les hommes d'armes ! aboya l'archevêque, ayant parfaitement saisi ce que lord Outhwaite avait en tête, et pressé de mettre son plan en application avant que l'ennemi ne décide de battre en retraite vers le nord.

Lord Outhwaite, pour sa part, dispensa lui-même ses ordres aux archers, et, au bout de quelques instants, ceux-ci se retrouvèrent en masse dans l'espace séparant les armées, à la recherche des flèches tirées. Certains, pourtant, s'exécutèrent à contrecœur, grommelant que cette folie les exposait aux troupes ennemies qui, de nouveau, s'étaient mises à les ensevelir sous les insultes et les huées.

Un archer qui se trouvait à l'avant fut atteint à la poitrine par un carreau d'arbalète. Il tomba à genoux, une expression étonnée sur la figure, la main placée en coquille sous le trait pour recueillir son sang qui s'écoulait. Puis il se mit à pleurer, et cela ne fit qu'augmenter le flux de son sang. C'est alors qu'un deuxième homme accouru à sa rescousse fut atteint à la cuisse par la même arbalète. Les Écossais, raillant les deux blessés, durent bien vite se mettre à couvert lorsqu'une douzaine d'archers anglais arrosèrent l'arbalétrier d'une pluie de flèches.

— Économisez vos flèches ! Économisez vos flèches !

Lord Outhwaite s'approcha au galop et admonesta ses hommes.

— Économisez vos flèches ! Pour l'amour du ciel ! brailla-t-il de sorte de se faire entendre de l'ennemi.

Un groupe d'Écossais, las de se mettre à l'abri, se précipita en avant dans une tentative de couper la retraite de lord Outhwaite. Aussitôt, les Anglais détalèrent pour rejoindre leur ligne. Le vieux lord éperonna son cheval et échappa facilement à ses poursuivants, qui se vengèrent en taillant en pièces les deux malheureux blessés. Les témoins écossais, mis en joie par la course éperdue des Anglais, rivalisaient de gros rires et d'insultes.

Lord Outhwaite se retourna et regarda les cadavres des deux archers.

— Nous aurions dû les ramener, se reprocha-t-il.

Nul ne répondit. Quelques archers décochaient aux hommes d'armes des regards pleins de ressentiment, persuadés qu'on leur avait amené leurs chevaux pour faciliter leur fuite. Mais lord Outhwaite les détrompa en donnant aux archers l'ordre de se mettre derrière les hommes d'armes.

— Formez la ligne à l'arrière ! Mais pas tous ! Nous essayons de leur faire croire que nous sommes à court de flèches. Si vous n'aviez pas de flèches, vous ne seriez pas à l'avant. Laissez les chevaux où ils sont !

Ce dernier ordre s'adressait aux écuyers, pages et serviteurs qui avaient amené les destriers. Les hommes d'armes ne devaient pas encore les monter. Les chevaux devaient simplement être maintenus à l'arrière, derrière l'endroit où la moitié des archers s'était mise en formation. L'ennemi, à la vue des chevaux, devait en conclure que les Anglais, n'ayant plus assez de flèches, envisageaient la fuite.

C'est ainsi que fut tendu l'appât.

Un silence s'était posé sur le champ de bataille. Les seuls bruits audibles étaient les gémissements des blessés, les cris des corbeaux et les pleurs de quelques femmes.

Les moines reprirent leurs psalmodies, mais ils se trouvaient toujours sur la gauche anglaise, épargnant l'oreille de Thomas positionné à présent sur la droite. Une cloche sonna en ville.

— Je crains que nous ne soyons trop intelligents, confia lord Outhwaite à Thomas.

Sa Seigneurie n'était pas homme à savoir garder le silence et, ne voyant nul autre interlocuteur potentiel au sein de l'aile droite, il avait choisi son nouvel ami.

— L'intelligence, ça ne marche pas toujours.

— Mais ça a marché pour nous en Bretagne, Monseigneur.

— Vous étiez donc en Bretagne ainsi qu'en Picardie ? s'enquit Sa Seigneurie, juché sur son cheval et surveillant les Écossais par-dessus la ligne des hommes d'armes.

— J'ai servi un homme intelligent, là-bas, Monseigneur.

— Et qui était-ce ? demanda-t-il distraitement.

Thomas avait l'impression que lord Outhwaite faisait semblant d'être intéressé et regrettait peut-être d'avoir engagé la conversation.

— Will Skeat, Monseigneur, mais maintenant, c'est sir William, répondit-il. Le roi l'a nommé chevalier pendant la bataille.

— Will Skeat ? répéta le vieux lord, soudain attentif. Vous avez servi Will ? Par le ciel, vraiment ? Ce cher William ! Je n'ai

pas entendu prononcer ce nom depuis bien un an. Comment va-t-il ?

— Pas bien, Monseigneur.

Thomas raconta à lord Outhwaite que Will Skeat, un homme du commun devenu chef d'une troupe d'archers et d'hommes d'armes qui étaient craints partout où l'on parlait français, avait été grièvement blessé lors de la bataille de Picardie.

— Il a été emmené à Caen, Monseigneur.

Son interlocuteur fronça les sourcils.

— Dans ce cas, il est sûrement tombé aux mains des Français ?

— C'est un Français qui l'a emmené là-bas, Monseigneur, un ami, parce qu'il y a dans cette ville un médecin qui opère des merveilles, expliqua Thomas.

À la fin de la bataille, au moment où les combattants pensaient avoir échappé à l'horreur des combats, Skeat avait eu le crâne ouvert. La dernière fois que le jeune homme l'avait vu, son ami était muet, aveugle et paralysé.

— Je ne sais pourquoi les Français font de meilleurs médecins, déplora lord Outhwaite, visiblement contrarié par ce fait, mais il semble que ce soit le cas. C'est ce que disait mon père, qui était travaillé par ses humeurs.

— Cet homme est juif, Monseigneur.

— Et par ses épaules. Juif ! Vous avez bien dit juif ? s' alarma lord Outhwaite. Je n'ai rien contre les juifs, poursuivit-il, quoique sans conviction, mais je connais une bonne douzaine de raisons de ne jamais avoir affaire à un médecin juif.

— Vraiment, Monseigneur ?

— Mon cher ami, comment pourraient-ils exploiter le pouvoir des saints ? Ou les propriétés curatives des reliques ? Ou l'efficacité de l'eau bénite ? Le simple fait de prier est un mystère pour eux. Ma mère, que Dieu ait son âme, souffrait de grandes douleurs aux genoux. Trop de prières, à mon avis. Son médecin lui ordonna d'envelopper ses jambes dans des linges qui avaient été placés sur la tombe de saint Cuthbert et d'adresser des prières à saint Grégoire trois fois par jour, et cela réussit ! Cela réussit ! Un juif ne pourrait prescrire une telle médication, n'est-ce pas ? Et le ferait-il que ce serait

blasphématoire et voué à l'échec. Je dois dire que je trouve mal avisé à l'extrême d'avoir placé ce pauvre Will entre des mains juives. Il mérite mieux, assurément. (Le bon lord Outhwaite secoua la tête pour marquer sa désapprobation.) Will a servi mon père quelque temps, mais c'était un garçon trop intelligent pour rester confiné à la frontière écossaise. Pas assez de butin, vous comprenez ? Il s'est mis à son propre compte, par le fait. Pauvre Will !

Mais Thomas était un garçon qui ne s'en laissait pas conter.

— Le docteur juif m'a bien guéri, moi ! insista-t-il.

— Il ne nous reste qu'à prier, poursuivit lord Outhwaite sans tenir compte de l'interruption de Thomas, mais d'un ton qui donnait à penser que la prière, bien que nécessaire, se révélerait peine perdue.

Puis sa bonne humeur naturelle revint au galop.

— Ah ! s'exclama-t-il. Je crois qu'il y a du mouvement chez nos amis !

Les tambours écossais avaient repris leur infâme musique et, tout au long de la ligne ennemie, on levait les boucliers, on descendait les visières ou on brandissait les épées. Du côté anglais, on avait rapproché les chevaux, prétendument pour préparer la retraite. La ligne était amputée de la moitié de ses archers.

Les Écossais, tombés dans le piège, croyaient l'ennemi à court de projectiles. Ils s'avancèrent à pied, car les flèches, même s'il ne s'agissait que d'une poignée, pouvaient affoler les chevaux et semer le chaos dans un assaut de cavalerie. Tout en marchant, ils poussaient des rugissements, autant pour se donner du courage que pour effrayer les Anglais. Mais ils reprirent vite confiance, car, arrivés à la hauteur de l'emplacement où gisaient encore les cadavres laissés par leur dernier assaut, ils n'avaient pas reçu une seule flèche.

— Pas encore, les gars, pas encore, dit lord Outhwaite aux archers.

Il avait pris le commandement des archers de l'aile droite, placée sous l'autorité de lord Percy et lord Neville. Tous deux n'avaient été que trop heureux de confier au vieux guerrier le commandement des archers, tandis qu'ils dirigeaient leurs

hommes d'armes. Lord Outhwaite ne cessait de surveiller l'autre côté du champ de bataille, car les Écossais avançaient sur l'aile gauche où se trouvaient ses propres hommes. Mais il était rassuré à l'idée que la tranchée continuerait à les protéger, de même que le mur de pierre protégeait le centre. C'était là où il se trouvait, sur le versant le plus proche de Durham, que les Écossais étaient plus forts et les Anglais plus vulnérables.

— Laissez-les approcher, cria-t-il aux archers. Il s'agit de les achever une bonne fois pour toutes, les pauvres gars.

Il se mit à tambouriner sur le pommeau de sa selle en cadence avec les rares tambours écossais rescapés, et attendit que la première ligne des Écossais ne fût plus qu'à quelques pas.

— Archers de tête, cria-t-il lorsqu'il estima que l'ennemi était assez près, à vous les gars ! Tirez !

Environ la moitié des archers était exposée à la vue en tête de la ligne. Les hommes armèrent leurs arcs, placèrent leurs flèches en les dressant vers le ciel et décochèrent. Les Écossais, voyant arriver la volée, se mirent à courir dans l'espoir de fermer les rangs assez rapidement pour réduire les pertes le plus possible.

— Tous les archers ! À vous ! vociféra lord Outhwaite, craignant d'avoir attendu trop longtemps.

Les archers cachés derrière les hommes d'armes se mirent à tirer par-dessus les têtes de l'avant. Les Écossais étaient très près à présent, assez près pour permettre au plus maladroit des archers de ne pas manquer sa cible, si près que les flèches, de nouveau, transpercèrent les cottes de mailles et les corps, parsemant le sol de nouveaux blessés et agonisants.

Thomas entendait les flèches toucher leur but. Certaines rebondissaient sur les armures avec un bruit métallique, d'autres allaient se planter sourdement dans les écus, mais la plupart s'enfonçaient dans les chairs comme la hache du boucher s'enfonce dans celles du bétail qu'on abat à la venue de l'hiver. Il visa un homme de grande taille dont la visière était levée et lui envoya une flèche dans la gorge. Une autre flèche alla se planter dans le corps d'un homme des tribus à la face déformée par la haine. Puis un cran de flèche éclata sur sa corde, et le projectile brisé partit en l'air en tournoyant. Il

s'empressa de le remplacer et dirigea une nouvelle flèche sur un homme des tribus hirsute et grimaçant de fureur. Un Écossais qui encourageait ses troupes du haut de son cheval se mit à se balancer sur sa selle, percé de trois flèches. Thomas envoya une flèche qui alla se planter droit dans la poitrine d'un homme d'armes, à travers la cotte de mailles, le transperçant de part en part. Sa flèche suivante tomba sur un écu.

Les Écossais, qui piétinaient, tentaient désespérément de progresser au milieu du déluge mortifère.

— Allez-y, les gars, allez-y ! criait un archer à ses camarades, pour les encourager à tenir bon.

— C'est bien, continuez ! rugissait lord Outhwaite, dont les doigts continuaient à marteler le pommeau de sa selle, bien que l'entrain des tambours eût fortement diminué. Jolie besogne ! Jolie besogne !

— Les chevaux ! Les chevaux ! commanda lord Percy.

Maintenant, les Écossais avaient compris que les archers anglais, en réalité, disposaient d'autant de flèches qu'il leur en fallait pour les anéantir.

Ses hommes d'armes se ruèrent sur leurs selles. Les pages et les écuyers tendirent leurs lourdes lances à leurs seigneurs tandis qu'ils introduisaient leurs pieds cuirassés dans les étriers, examinaient les rangs ennemis mis à mal, puis descendaient leurs visières.

— Tirez ! Tirez ! aboyait lord Outhwaite. C'est bien, les gars !

Les flèches étaient sans pitié. Les Écossais blessés invoquaient Dieu, appelaient leur mère, et la mort empennée de blanc continuait à frapper. Un homme à genoux, arborant le lion de Stewart, crachait un mélange rosâtre de sang et de salive. Il parvint à se lever, fit un pas, avant de retomber à genoux, de se traîner par terre en soufflant des bulles teintées de sang. Puis une flèche alla se ficher dans son œil et traversa son cerveau pour aller s'écraser contre l'arrière de son crâne. Il sauta en l'air, comme atteint par la foudre.

Puis arrivèrent les grands destriers.

— Pour l'Angleterre, pour Edouard et pour saint Georges ! cria lord Percy, aussitôt relayé par un joueur de trompette qui accompagna la charge des chevaux.

Poussant les archers de côté sans cérémonie, les cavaliers s'élancèrent, lance en avant.

Le sol se mit à trembler. Les cavaliers n'étaient pas très nombreux, mais leur assaut frappa l'ennemi avec une force stupéfiante, le faisant reculer. Les lances s'enfoncèrent dans les corps, les épées s'abattirent sur des hommes terrifiés, recroquevillés et incapables de s'enfuir dans la mêlée des corps. Bientôt, d'autres cavaliers vinrent rejoindre les premiers, et ceux qui étaient trop impatients pour attendre leurs étalons accoururent à pied afin de se joindre au carnage. Les archers vinrent y prendre part, taillant à coups d'épée ou de hache. Les tambours s'étaient enfin tus. Le massacre avait commencé.

Thomas avait déjà vu se dérouler ce genre de réjouissances. Il avait vu comment, en un clin d'œil, le cours d'une bataille pouvait changer. Les Écossais avaient fait pression toute la journée, ils avaient été très près de briser leur ennemi, ils étaient déchaînés et triomphants. Maintenant, ils étaient battus. Et les hommes du flanc gauche qui avaient été si près de donner la victoire à leur roi étaient les vaincus.

Les chevaux de guerre anglais se précipitèrent au galop au sein de leur ligne pour y ouvrir des allées sanglantes et leurs cavaliers abattirent des épées, des haches, des massues et des masses d'armes à tête cloutée sur des hommes en proie à la panique.

Les archers, qui s'étaient joints à la curée, poursuivaient les malheureux Écossais comme des meutes de chiens traquant les cerfs.

— Des prisonniers ! s'époumonait lord Percy, je veux des prisonniers !

Un Écossais leva une hache sur son cheval, manqua son but et fut abattu par l'épée de Sa Seigneurie, avant d'être achevé à coups de couteau par un archer qui ouvrit son gilet capitonné dans l'espoir d'y trouver des pièces de monnaie.

Deux charpentiers de Durham, armés chacun d'une herminette, s'acharnaient sur un homme d'armes qui se débattait et finirent par l'occire à petit feu en le frappant sur la tête. Un archer recula, haletant, le ventre ouvert, poursuivi par

un Écossais hurlant de rage, rapidement réduit au silence par un coup de bois d'arc et achevé par une nuée d'Anglais.

Les housses des chevaux anglais dégoulaient de sang. Leurs cavaliers tournèrent bride afin d'aller rejoindre la nouvelle vague d'hommes d'armes anglais qui se battait visière relevée, car l'ennemi affolé n'offrait plus réellement de résistance.

Cependant, la droite et le centre écossais tenaient toujours.

La droite, une fois de plus, avait été poussée dans la tranchée, mais à présent, au lieu d'affronter des archers qui les attaquaient depuis le bord, les Écossais se retrouvèrent face aux hommes d'armes anglais qui avaient été assez téméraires pour descendre dans le creux. Gênés par leur cotte de mailles, ces derniers enjambaient les cadavres pour se précipiter sur l'ennemi et asséner des coups d'épée et de hache sur les boucliers et les crânes. On rugissait, grognait, frappait et trépassait au milieu des fougères fangeuses, mais le combat était vain. En effet, l'avantage pris par les uns ou les autres ne servait qu'à faire remonter l'ennemi au sommet du fossé, lui redonnant l'avantage, et les morts s'entassaient au fond du trou. L'avantage passait ainsi alternativement d'un côté et de l'autre, laissant toujours plus de guerriers pleurant et mourant, criant le nom de Jésus, maudissant leurs ennemis, se vidant de leur sang.

Beggar était parmi eux, tel un grand roc, assis à califourchon sur le corps du comte de Moray, narguant les Écossais et les invitant à venir se battre. Une demi-douzaine répondirent à son invitation et y laissèrent la vie, avant qu'une meute d'hommes des Highlands ne fonde sur lui en hurlant et en lui promettant la mort. Il les défia en agitant son énorme masse cloutée, pareil à un ours hirsute assailli par des mastiffs. Sir William Douglas, trop malin pour être pris au piège une deuxième fois, observait le combat depuis le bord opposé en s'étonnant que l'on pût descendre de son plein gré à l'abattoir. Puis, conscient que la bataille ne pourrait être ni gagnée ni perdue dans ce creux mortel, il retourna au centre où la division du roi avait toujours une chance de remporter une grande victoire en dépit du désastre subi par l'aile gauche.

Car les hommes du roi avaient réussi à franchir le mur de pierre. Par endroits, ils l'avaient démoli, et à d'autres, l'ouvrage s'était écroulé sous la pression. Même si les pierres tombées représentaient un formidable obstacle pour des soldats encombrés par les écus et les cottes de mailles, ils parvenaient à les enjamber et à repousser le centre anglais.

Les Écossais avaient donné l'assaut sous la grêle de flèches, y avaient résisté et même pris au piège une grande quantité d'archers qu'ils massacèrent joyeusement. À présent, ils se frayaient un chemin vers la bannière de l'archevêque à grands coups d'estoc et de taille. Le roi, dont la visière était poisseuse du sang qui s'écoulait de sa joue blessée, était en tête de la division. Son chapelain était à ses côtés, agitant un gourdin clouté. Sir William et son neveu se joignirent à eux. Sir William eut soudain honte de la prémonition qui lui avait soufflé de battre en retraite. C'était ainsi que l'on se battait quand on était écossais ! Avec fougue et sauvagerie.

Le centre anglais reculait en débandade. Sir William, en voyant que l'ennemi avait amené les chevaux près de la ligne de bataille, en déduisit qu'il se préparait à la fuite. Aussi redoubla-t-il d'efforts.

— Tuez-les ! glapissait-il.

Si les Écossais pouvaient enfoncer leur ligne, ce serait le chaos pour les Anglais, incapables d'atteindre leurs chevaux. Et cela n'en représenterait que plus de viande pour les bouchers.

— Tuez ! Tuez ! rugissait le roi, bien visible sur son cheval.

— Des prisonniers ! criait le comte de Menteith, plus sensible. Faites des prisonniers !

— Enfoncez-les ! Enfoncez-les ! braillait sir William.

Il avança vivement son pavois pour arrêter un coup d'épée, frappa par en dessous et sentit que sa lame transperçait une cotte de mailles. Il fit tourner l'épée et la retira d'un coup sec, avant que la chair ne puisse adhérer à l'acier. Il poussa son bouclier sans voir par-dessus, sentit l'ennemi reculer en chancelant, baissa son pavois pour anticiper un coup bas, puis le lança de nouveau en avant, rejetant l'ennemi en arrière. Il trébucha et fut à deux doigts de perdre l'équilibre en se prenant les pieds dans sa victime, mais il se reprit en donnant un coup

de bouclier sur le sol, se redressa et lança son épée dans une face barbue. La lame ricocha sur la pommette, creva un œil. L'homme tomba à la renverse, bouche bée, débarrassant sir William de son encombrante présence.

À ce moment, il dut se baisser pour éviter un coup de hache et arrêter un coup d'épée de son pavois. Il donna de furieux coups de lame en direction de deux hommes qui l'attaquaient. Robbie, jurant et sacrant, truida le porteur de hache, puis donna un coup de pied à un homme d'armes tombé à terre. Son oncle plongea en avant et sentit sa lame frotter des mailles de fer brisées. Il la retourna pour lui éviter d'être prise au piège et la retira vivement en même temps qu'un jet de sang fusait à travers les anneaux métalliques de l'armure de sa victime. L'homme tomba en haletant, agité de soubresauts. D'autres Anglais arrivèrent par la droite, luttant désespérément pour arrêter l'assaut écossais qui menaçait de percer proprement la ligne de l'archevêque.

— Douglas ! Douglas ! glapit sir William pour appeler ses hommes à le suivre et à l'aider à mettre les derniers ennemis en pièces.

Avec son neveu, il avait ouvert une voie sanglante qui s'enfonçait profondément dans les rangs de l'archevêque. Il ne faudrait que peu de temps pour briser le centre anglais au prix d'un combat acharné. Le véritable massacre pourrait alors commencer.

Il se baissa pour éviter une nouvelle hache. Robbie tua son agresseur en lui transperçant la gorge, mais il dut aussitôt parer un coup de lance, et, ce faisant, il trébucha contre son oncle. Sir William aida son neveu à se relever et envoya son bouclier dans la face d'un ennemi. Par le diable, où donc étaient ses hommes ?

— Douglas ! tonna-t-il une nouvelle fois. Douglas !

Au même moment, ses pieds se prirent dans une épée ou une lance et il tomba. Instinctivement, il se recouvrit de son pavois. Des pas résonnèrent près de lui, faisant trembler le sol et il pria pour que ce piétinement fût celui de ses hommes brisant la dernière résistance anglaise. Il tendit l'oreille, guettant les hurlements des ennemis, mais en vain. Au lieu de cela, il sentit

que l'on frappait des coups insistants sur son heaume. Les coups s'arrêtèrent, puis reprirent.

— Sir William ? s'enquit une voix douce.

Les hurlements avaient commencé, de telle sorte que sir William entendit à peine cette voix, mais si l'on frappait avec une telle précaution sur sa tête, c'était qu'il pouvait baisser son bouclier sans crainte. Il mit un moment pour voir clair, car son heaume s'était mis de guingois lorsqu'il était tombé et il dut le remettre dans le bon sens.

— Par les dents de Dieu ! gronda-t-il lorsqu'il eut recouvré la vue.

— Cher sir William, reprit la gentille voix, je présume que vous vous rendez ? Assurément, oui. Et qui vois-je là ? Est-ce bien le jeune Robbie ? Ciel, que vous avez donc grandi, jeune homme ! Je vous revois encore tout bambin.

— Oh, par les dents de Dieu ! répéta sir William en levant les yeux vers lord Outhwaite qui le dévisageait du haut de sa selle.

— Puis-je vous aider à vous relever ? proposa le vieux lord en lui tendant une main secourable, penché sur lui. Et nous pourrons parler rançons.

— Jésus, proféra l'Écossais. Par tous les diables !

Il comprenait à présent que le piétinement était dû à des pieds anglais, et que les hurlements étaient poussés par les Écossais.

Le centre anglais avait tenu, finalement, et pour les Écossais la bataille avait tourné au désastre pur et simple.

De nouveau, c'était à cause des archers. Les Écossais avaient perdu des hommes pendant toute la journée et ils surpassaient toujours leurs ennemis en nombre, mais ils étaient incapables de répondre aux flèches. Lorsque le centre écossais avait franchi le mur et bondi par-dessus ses vestiges, leur gauche avait battu en retraite et exposé le flanc de la division du roi aux flèches anglaises.

Les archers mirent quelques instants avant de s'apercevoir qu'ils avaient l'avantage.

Ils s'étaient joints aux poursuivants de la gauche écossaise lorsqu'elle avait été brisée, et n'avaient pas remarqué à quel

point le centre écossais était près de la victoire. Mais l'un des hommes de lord Neville comprit le péril.

— Archers !

Son appel fut entendu distinctement jusque de l'autre côté de la Wear, à Durham.

— *Archers !*

Les hommes cessèrent leur pillage et sortirent leurs flèches de leurs sacs.

Les arcs recommencèrent à chanter leur musique, et avec chaque note, ils expédiaient une flèche dans le flanc des Écossais. La division de David avait fait reculer le corps de bataille central des Anglais à travers une pâture, elle l'avait étiré et clairsemé et elle était en train de se rapprocher de la grande bannière de l'archevêque. C'est alors que les flèches avaient commencé à voler, précédant les hommes d'armes de l'aile droite anglaise, les hommes de lord Percy et lord Neville, dont certains étaient déjà montés sur leurs grands chevaux entraînés à mordre, à se cabrer et à ruer avec leurs sabots cerclés de fer. Les archers, abandonnant une fois de plus leurs arcs, suivirent les cavaliers avec des haches et des épées. Cette fois, leurs femmes vinrent les rejoindre avec des couteaux.

Le roi d'Écosse frappa un Anglais, le vit tomber, puis entendit son porte-étendard pousser un cri d'effroi. Il se retourna et vit sa grande bannière s'écrouler. Le destrier du porte-étendard avait eu les jarrets coupés. Il s'écroula en hennissant. Une nuée d'archers et d'hommes d'armes se rua sur l'homme et l'animal ; ils se saisirent de la bannière et attirèrent le porte-étendard vers une mort horrible. Le chapelain royal attrapa les rênes de la monture du roi et l'entraîna hors de la mêlée. D'autres Écossais vinrent entourer leur roi pour l'escorter, et, derrière eux, les Anglais frappaient d'estoc et de taille, jetaient les ennemis à bas de leur selle en s'accompagnant de force jurons et malédictions. David tenta de tourner bride afin de continuer à se battre, mais le chapelain entraîna son cheval au loin. « Partez, Sire, partez ! » le conjurait-il.

Des hommes affolés venaient couper la route au cheval du roi, qui trébucha sur un homme des tribus, puis sur un cadavre. À présent, des Anglais avaient rejoint l'arrière des Écossais et

David, voyant le péril, donna les éperons à sa monture. Un chevalier ennemi leva son épée sur lui, mais il para le coup et s'échappa au galop. Son armée s'était désintégrée pour se réduire à quelques groupes de fugitifs désespérés. Il vit le comte de Menteith tenter de monter à cheval, mais un archer attrapa sa Seigneurie par la jambe et la tira en arrière, puis s'assit sur elle et lui posa un couteau sous la gorge. Le comte cria qu'il se rendait. Le comte de Fife avait été capturé, le duc de Strathearn était mort, le duc de Wigtown était assailli par deux chevaliers anglais dont les épées résonnaient sur son armure comme des marteaux de forgerons. L'un des grands tambours écossais, dont la peau éclatée était en lambeaux, dévala la pente de plus en plus vite en rebondissant sur les rochers avec un bruit creux avant de rouler sur le côté et de s'arrêter.

La bannière du roi était entre les mains des Anglais, ainsi que les étendards d'une douzaine de lords écossais. Quelques Écossais purent s'enfuir au galop vers le nord. Lord Robert Stewart, qui avait été si près de remporter la victoire, avait le champ libre sur le versant est de la crête, tandis que le roi dévalait la pente ouest, vers l'ombre des collines, pour tenter d'y trouver le refuge dont il avait désespérément besoin. Il pensa à son épouse. Était-elle grosse ? On lui avait raconté que lord Robert avait engagé une sorcière pour jeter un sort sur son utérus, de sorte que le trône lui revienne.

— Sire ! Sire ! cria l'un de ses hommes.

Le roi sortit de sa songerie et vit qu'un groupe d'archers anglais avait déjà rejoint la vallée. Comment avaient-ils pu le devancer ?

Penché sur la droite, il tira sur les rênes afin d'aider son cheval à changer de direction, et sentit la flèche s'enfoncer dans la poitrine de l'étalon avec un bruit sourd. L'un de ses hommes, à terre, était en train de rouler sur le sol pierreux qui déchiqueta sa cotte de mailles en lambeaux. Un cheval hennit, du sang fut projeté dans la lumière du crépuscule et une flèche vint s'abattre dans l'écu que le roi portait accroché dans le dos. Une troisième flèche se prit dans la crinière de son cheval, et l'étalon avança au ralenti, piquant du nez et se relevant au fur et à mesure qu'il cherchait sa respiration.

Le roi l'éperonna, mais il était incapable d'avancer plus vite. Il fit la grimace, et ce geste ouvrit la blessure de sa joue, de sorte que le sang jaillit de sa visière ouverte et se répandit sur son surcot déchiré. Le cheval trébucha de nouveau. Devant eux se trouvaient un ruisseau et un petit pont de pierre. Le roi s'étonna que quelqu'un eût pu construire un pont en maçonnerie sur un si petit cours d'eau. Alors qu'il se faisait cette réflexion, les jambes avant de son cheval fléchirent et il roula par terre, miraculeusement détaché de sa monture mourante. Sans s'être rompu un os, il se releva et courut vers le pont où l'attendaient trois de ses hommes en selle, dont l'un tenant par la bride un étalon sans cavalier. Mais il n'avait pas encore rejoint ses hommes que déjà les flèches fusaient et atteignaient leurs cibles en faisant faire un écart aux chevaux. L'étalon hennit, se dégagea de la poigne de l'homme et partit au galop vers l'est, le ventre percé et dégoulinant de sang. Un autre cheval s'écroula avec une flèche plantée profondément dans la croupe, deux dans le ventre et une dans la jugulaire.

— Sous le pont ! hurla le roi.

Sous l'arche, ils trouveraient un abri, un lieu où se cacher, et lorsqu'il aurait été rejoint par une douzaine d'hommes, ils pourraient trouver une échappatoire. Le crépuscule n'était pas loin. Il leur suffirait d'attendre l'obscurité et de marcher ensuite pendant toute la nuit, et ils pourraient atteindre l'Écosse à l'aube.

Ainsi quatre Écossais, dont un roi, se recroquevillèrent-ils sous le pont de pierre en retenant leur souffle. Les flèches avaient cessé de tomber, leurs chevaux étaient tous morts et le roi se prenait à espérer que les archers étaient partis à la recherche d'une autre proie.

— Nous allons attendre ici, chuchota-t-il aux siens.

On entendait des cris sur les hauteurs, des martèlements de sabots sur la pente, mais aucun son près du petit pont. Il frissonna en évaluant l'amplitude du désastre. Son armée était perdue, ses grands espoirs étaient réduits à néant, la fête de Noël n'aurait pas lieu à Londres et l'Écosse était offerte à ses ennemis. Un groupe d'hommes des clans vint patauger à travers le ruisseau, et soudain six cavaliers anglais firent leur apparition

en abattant leurs épées. Le sang tourbillonna et se mêla à l'eau autour des pieds cuirassés du roi, qui recula dans l'ombre tandis que les hommes d'armes éperonnaient leurs destriers et se dirigeaient vers l'ouest à la recherche d'autres fugitifs. Lorsque les sabots résonnèrent sur le pont, les quatre Écossais retinrent leur souffle et évitèrent même de se regarder jusqu'à ce que le bruit eût disparu. Une trompette se mit à jouer sur la crête et ses notes jetèrent des accents de haine, de triomphe et de mépris. Le roi ferma les yeux pour retenir ses larmes.

— Il vous faut voir un médecin, Sire, dit quelqu'un.

Et le roi, en ouvrant les yeux, vit que c'était l'un de ses serviteurs qui avait parlé.

— Il n'y a pas de remède pour cela, répondit le roi, faisant allusion à l'Écosse.

— Votre joue va guérir, affirma le serviteur d'un ton rassurant.

David regarda son fidèle comme s'il avait parlé en quelque langue étrangère et tout à coup, de façon horrible et sans crier gare, sa joue grièvement blessée commença à le faire souffrir. De toute la journée, il n'avait ressenti aucune douleur, mais à présent, il souffrait le martyr. Le roi sentit les larmes jaillir. Non de douleur, mais de honte. Et au moment où il clignait des yeux pour chasser ses larmes, il y eut des cris, des ombres et des éclaboussures et des hommes qui sautaient du pont. Les assaillants étaient armés d'épées et de lances, et ils plongèrent sous l'arche tels des chasseurs de loutres.

Le roi poussa son cri de défi et s'élança sur l'homme qui lui faisait face, et sa rage était si grande qu'il en oublia de lever son épée, et il cogna sur l'homme avec son poing cuirassé. Il sentit les dents de l'Anglais s'écraser sous le coup, vit le sang jaillir, puis se retrouva incapable de bouger car on le maintenait fermement. L'homme qui gisait sous lui, à demi noyé, les dents cassées et la lèvre éclatée, se mit à rire.

Car il avait fait un prisonnier. Et il serait riche.

Il avait capturé le roi.

DEUXIÈME PARTIE

Le siège d'Hiver

**Angleterre et Normandie, 1346-
1347**

Il faisait sombre dans la cathédrale. Si sombre que les couleurs vives peintes sur les piliers et les murs s'étaient fondues dans le noir. La seule lueur visible provenait des cierges allumés sur les autels latéraux et derrière la grille du chœur où vacillaient les flammes, éclairant les moines en robe noire qui chantaient. Leurs voix tissaient une atmosphère envoûtante dans la pénombre, s'entremêlaient, montaient et redescendaient, jouant une musique qui eût mouillé les yeux de Thomas s'il avait encore eu des larmes à verser. *Libera me, Domine, de morte aeterna*, psalmodiaient les moines au milieu de la fumée des cierges qui s'élevait jusqu'au faite de la cathédrale. Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle. Sur les dalles du chœur se trouvait le cercueil ouvert dans lequel reposait le frère Hugh Collimore, les mains croisées sur sa tunique et les yeux clos. À l'insu du prieur, une pièce de monnaie païenne avait été placée sous sa langue par l'un des moines, de crainte que le diable n'emporte l'âme de Collimore si le convoyeur qui faisait traverser la rivière vers l'au-delà aux âmes des défunts n'était pas payé.

Requiem aeternam dona eis, Domine, chantaient les moines, demandant au Seigneur de donner au frère Collimore le repos éternel. Pendant ce temps, dans la ville bâtie en contrebas de la cathédrale, dans les petites maisons accrochées au flanc du rocher, on pleurait les hommes de Durham qui avaient laissé leur vie dans la bataille. Mais ces pleurs n'étaient rien comparés aux larmes qui seraient versées lorsque la nouvelle du désastre parviendrait en Écosse. Le roi avait été fait prisonnier, ainsi que sir William Douglas et les comtes de Fife, de Menteith, de Wigtown ; le comte de Moray avait péri, tout comme le Constable d'Écosse, le maréchal et le chambellan du roi. Ils avaient tous été massacrés, et leurs cadavres avaient été dénudés et couverts de moqueries par leurs ennemis. Ils étaient

entourés de centaines de compagnons dont la chair blanche, réduite en charpie, servait à présent de régal aux renards et aux loups, aux chiens et aux corbeaux. Les étendards écossais maculés de sang garnissaient le maître-autel de la cathédrale de Durham et les rescapés de la grande armée de David, en fuite, étaient pourchassés par les Anglais ivres de revanche, partis ravager et piller les plaines basses, reprendre ce qu'on leur avait volé et se servir. *Et lux perpetua luceat eis*, psalmodiaient les moines, priant pour que la lumière éternelle éclaire le moine trépassé, tandis que, sur la crête, les autres morts gisaient dans les ténèbres traversées par le vol des chouettes blanches.

— Vous devez me faire confiance, chuinta le prier, au fond de la cathédrale.

Des quantités de petites flammes vacillaient sur les autels latéraux où des prêtres, dont beaucoup étaient des réfugiés des villages voisins saccagés par les Écossais, disaient des messes pour les défunts. Le latin de ces prêtres ruraux, souvent exécration, était une source d'amusement pour le clergé de la cathédrale et pour le prier assis à côté de Thomas sur un banc de pierre.

— Je suis votre supérieur en Jésus, insista le prier qui, devant le mutisme de son jeune compagnon, fut saisi soudain d'une sainte colère. Le roi en personne vous l'a ordonné ! C'est ce que dit la lettre de l'évêque ! Aussi dites-moi ce que vous recherchez.

— Je veux qu'on me rende ma femme ! répondit Thomas.

Il se réjouissait de l'obscurité régnant dans l'édifice, car elle cachait ses yeux rougis.

Eléonore était morte, le père Hobbe était mort, et le frère Collimore était mort. Tous trois avaient été poignardés, et nul ne savait par qui, même si un moine avait parlé d'un homme de complexion sombre, un valet qui était venu avec le prêtre étranger. Thomas se souvint du messenger qu'il avait vu à l'aube. Eléonore était encore vivante, à l'aube, et ils ne s'étaient pas encore querellés, et maintenant, elle était morte et c'était de sa faute. Sa faute. Le chagrin prit le dessus, le submergea, et sa plainte monta en enfant dans la nef de la cathédrale.

— Taisez-vous ! lui intima le prier, choqué par le bruit.

— Je l'aimais !

— Il y a d'autres femmes, il y en a des centaines ! (Dégoûté, le saint homme fit le signe de croix.) Quelle est la mission que vous avez reçue du roi ? Que devez-vous trouver ? Je vous ordonne de me le dire.

— Elle était enceinte, dit Thomas, les yeux fixés sur la haute voûte, et je devais l'épouser.

Son âme était aussi vide et sombre que l'espace qui s'élevait au-dessus de lui.

— Je vous ordonne de me le dire ! s'emporta le prieur. Au nom de Dieu, je vous l'ordonne !

— Si le roi désire que vous sachiez ce que je cherche, répondit le jeune homme en français, quoique le moine eût utilisé l'anglais, le roi se fera un plaisir de vous le dire.

Le prieur dirigea sur le chœur un regard furieux. La langue française, langue des aristocrates, l'avait réduit au silence. Perplexe, il se demanda qui était cet archer.

Deux hommes d'armes s'avancèrent sur les dalles en faisant crisser légèrement leurs cottes de mailles, désireux d'aller remercier saint Cuthbert de leur avoir permis de survivre. Le gros de l'armée anglaise était en route vers le nord. Après avoir pris un repos de quelques heures, elle s'était lancée à la poursuite de l'ennemi défait ; mais quelques chevaliers et hommes d'armes étaient entrés dans la ville où ils gardaient les prisonniers de prix qui avaient été placés dans la résidence de l'évêque, au château.

Le prieur se dit que, finalement, le trésor que recherchait Thomas de Hookton n'était plus si important. Après tout, un roi avait été capturé avec la moitié des comtes d'Écosse et leurs rançons mettraient leur maudit pays sur la paille. Cependant, il ne pouvait chasser de son esprit le mot *thesaurus*. Un trésor... et l'Église avait besoin d'or.

Il se leva.

— Vous oubliez que vous êtes mon hôte, dit-il froidement.

— Je ne l'oublie pas, rétorqua Thomas.

Les moines lui avaient attribué un coin dans les quartiers réservés aux hôtes, ou plutôt dans leurs écuries, car il y avait des

hommes plus importants à loger dans les chambres mieux chauffées.

— Non, je ne l'oublie pas, répéta-t-il d'un ton las.

Le prieur leva la tête et ses yeux se perdirent dans les hauteurs sombres du plafond.

— Peut-être, insinua-t-il, peut-être en savez-vous plus long sur le meurtrier de frère Collimore que vous ne le prétendez ?

Thomas s'abstint de répondre. Les paroles du religieux n'avaient aucun sens, et ce dernier le savait, car ils s'étaient trouvés ensemble sur le champ de bataille lorsque le vieux moine avait été assassiné, et la douleur qu'il éprouvait de la perte d'Eléonore n'était pas feinte. Mais le prieur était en colère, et déçu, et il parlait sans réfléchir. C'était là l'effet que produisait sur les gens la perspective d'un trésor ; c'était connu.

— Vous resterez à Durham, ordonna le prieur, jusqu'à ce que je vous donne la permission de partir. J'ai donné des instructions pour que votre cheval soit maintenu à l'intérieur de mes écuries. Vous me comprenez ?

— Je vous comprends, répondit le jeune archer.

Il suivit des yeux le religieux qui s'éloignait. Des hommes d'armes entraient dans la cathédrale en faisant cliqueter leurs lourdes épées contre les piliers et les tombes. Dans l'ombre, derrière l'un des autels latéraux, l'Épouvantail, Beggar et Dickon surveillaient Thomas. Ils le suivaient depuis la fin de la bataille. Sir Geoffrey portait à présent une cotte de mailles élégante dont il avait dépouillé le cadavre d'un Écossais. Il s'était interrogé pour savoir s'il se joindrait à la curée, mais s'était contenté de dépêcher un sergent et une demi-douzaine d'hommes avec ordre de s'emparer de tout ce qui leur tomberait sous la main lorsque le pillage commencerait en Écosse. Car il était prêt à parier que si le trésor de Thomas avait éveillé l'intérêt d'un roi, il était intéressant en soi. Aussi avait-il décidé de suivre l'archer.

Thomas, inconscient de tout cela, s'inclina, les yeux clos. Il se dit que jamais plus il ne serait le même. Les muscles de son dos et de ses bras, mis à rude épreuve par le tir tout le jour durant, étaient en feu, tandis que les doigts de sa main droite avaient été mis à vif par la corde. Lorsqu'il fermait les yeux, une

image revenait sans cesse. C'était celle des Écossais se ruant sur lui, soulignée par la ligne sombre de son arc et par le blanc des plumes de ses flèches qui s'envolaient au loin. Puis cette image s'évanouissait et il voyait Eléonore se tordant sous le couteau qui la torturait. Ils l'avaient fait parler. Que savait-elle ? Que Thomas doutait de l'existence du Graal, qu'il s'était mis à sa quête contre son gré, que son seul désir était d'être chef d'une compagnie d'archers, et qu'il avait laissé sa femme et son ami marcher à leur mort.

Une main l'effleura derrière la tête. Thomas faillit se jeter de côté, s'attendant au pire, à une lame, peut-être, mais une voix parla et c'était celle de lord Outhwaite.

— Sortez avec moi, jeune homme, lui demanda-t-il, quelque part où l'Épouvantail ne pourra pas nous espionner.

Il avait prononcé cette phrase à haute voix et en anglais. Il baissa ensuite le ton et poursuivit en français.

— Je vous cherchais, dit-il en effleurant le bras du jeune archer dans un geste de sympathie. On m'a dit ce qui s'était passé pour votre maîtresse, c'est fort triste. C'était un beau brin de fille.

— Oui, Monseigneur.

— Sa voix laissait entendre qu'elle était bien née. Je ne doute point que sa famille vous aidera à exercer votre revanche ?

— Son père a un titre, Monseigneur, mais c'était une bâtarde.

— Ah ! fit lord Outhwaite, qui avançait clopin-clopant en s'aidant de la lance qu'il avait portée durant presque tout le jour. Dans ce cas, il ne vous aidera point, hein ? Mais vous pourrez le faire tout seul. Vous m'en paraissez capable.

Sa Seigneurie avait entraîné Thomas à l'extérieur. La nuit était fraîche. Une haute lune jouait à cache-cache avec les nuages frangés d'argent, tandis que sur la crête, à l'ouest, de grands feux crépitaient, posant un voile de fumée teintée de rouge sur la ville. Les flammes éclairaient le champ de bataille pour les bonnes gens de Durham partis à la recherche des morts afin de les détrousser et de poignarder les Écossais blessés, ce qui en faisait des morts bons à détrousser eux aussi.

— Je suis trop vieux pour participer à une poursuite, déplora lord Outhwaite tout en observant l'horizon rougeoyant, trop

vieux et trop raide aux jointures. C'est bon pour les jeunes gens bien verts. Ils vont les pourchasser tout du long jusqu'à Edimbourg. Avez-vous déjà vu le château d'Edimbourg ?

— Non, Monseigneur, répondit Thomas sans conviction, car peu lui importait d'avoir vu ou non Edimbourg et son château.

— Oh, il est beau, très beau ! s'exclama le vieux lord avec enthousiasme. Sir William Douglas nous l'a pris. Il a fait passer clandestinement des hommes à lui dans des tonneaux. De grands et gros tonneaux. Un homme intelligent, hein ? Et maintenant, il est mon prisonnier !

Lord Outhwaite scruta le château comme s'il s'attendait à voir sir Douglas et les autres prisonniers de haute naissance dégringoler des remparts. Deux flambeaux plantés dans des torchères de métal éclairaient l'entrée où une douzaine d'hommes d'armes montaient la garde.

— Un fripon, notre William, un fripon. Pourquoi l'Épouvantail vous suit-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Monseigneur.

— Je crois que si.

Sa Seigneurie se reposa contre un tas de pierres. Les abords de la cathédrale étaient encombrés de pierres et de bois, car les ouvriers étaient en train de réparer l'un des clochers.

— Il sait que vous êtes à la recherche d'un trésor, aussi le recherche-t-il aussi.

Cette fois, Thomas dressa l'oreille. Il dévisagea attentivement son interlocuteur, puis examina les alentours de l'édifice. Sir Geoffrey et ses deux sbires étaient sortis, mais sans s'aventurer plus loin que la porte, de crainte de déplaire à Sa Seigneurie.

— Comment pourrait-il le savoir ? demanda-t-il.

— Comment pourrait-il ne pas le savoir ? rectifia lord Outhwaite. Les moines l'ont appris, et cela, c'est comme si vous aviez demandé à un héraut de l'annoncer à son de trompette. Les moines sont bavards comme les femmes du marché ! Par conséquent, l'Épouvantail sait que vous êtes peut-être à la source d'une grande richesse et il veut s'emparer de cette richesse. Quel est ce trésor ?

— C'est juste un trésor, Monseigneur, bien que je doute qu'il ait une grande valeur en soi.

Lord Outhwaite sourit. Il garda le silence pendant quelques instants, se contentant de regarder sans la voir la rivière plongée dans l'obscurité. Puis il reprit :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que le roi vous avait dépêché en compagnie d'un chevalier et d'un chapelain de la maison royale ?

— Oui, Monseigneur.

— Et ils sont tombés malades à Londres ?

— Oui, c'est vrai.

— Un lieu malsain. J'y suis allé par deux fois, et deux fois, c'est plus qu'assez ! Nocif ! Mes cochons sont logés à meilleure enseigne ! Mais un chapelain royal, hein ? Sans doute est-ce un garçon intelligent, pas un curé de campagne, hein ? Pas un vilain quelconque qui sait prononcer une phrase ou deux en latin, mais un personnage plein d'avenir, un garçon qui sera évêque avant longtemps s'il survit à sa fièvre. Alors pourquoi le roi enverrait-il un tel personnage ?

— C'est à lui qu'il faut le demander, Monseigneur.

— Un chapelain royal, rien de moins... poursuivit lord Outhwaite comme si Thomas était resté muet.

Il se tut. Quelques étoiles se montrèrent çà et là entre les nuages. Il leva la tête vers elles, puis soupira.

— Un jour, reprit-il, il y a longtemps, en Flandre, j'ai eu la chance de voir une fiole de cristal contenant du sang de Notre-Seigneur, et ce sang se liquéfiait en réponse à la prière ! Il y a une autre fiole dans le Gloucestershire, m'a-t-on dit, mais je ne l'ai point vue. Une autre fois, j'ai caressé la barbe de saint Jérôme à Nantes. J'ai eu entre les doigts un poil de la queue de l'ânesse de Balaam. J'ai baisé une plume de l'aile de saint Gabriel et j'ai brandi le véritable os de mâchoire avec lequel Samson trucidait des Philistins à foison ! J'ai vu une sandale de saint Paul, un ongle de Marie Madeleine et six fragments de la Vraie Croix, dont l'un portait une tache de sang, exactement le même que celui que j'ai vu en Flandre. J'ai entrevu les arêtes des poissons avec lesquels Notre-Seigneur a nourri les cinq mille hommes, j'ai senti le tranchant de l'une des pointes de

flèche qui ont transpercé saint Sébastien et j'ai respiré une feuille du pommier du jardin d'Eden. Dans ma propre chapelle, jeune homme, j'ai un morceau de l'articulation de saint Thomas et une charnière de la boîte qui contenait l'encens offert à l'Enfant Jésus. Cette charnière m'a coûté moult espèces sonnantes et trébuchantes. Donc dites-moi, Thomas, quelle est la relique qui pourrait être plus précieuse que toutes celles que j'ai vues et toutes celles que j'espère voir encore dans les prestigieuses églises de la chrétienté ?

Thomas ne répondit pas. Les yeux tournés vers les feux qui illuminaient la crête où gisaient tant de morts, il pensa à Eléonore. Était-elle déjà au ciel ? Ou était-elle condamnée à passer des milliers d'années au purgatoire ? Cette perspective lui rappela qu'il devait faire dire des messes pour le repos de son âme.

— Vous ne dites rien, observa lord Outhwaite. Mais dites-moi, jeune homme, croyez-vous que je possède réellement une charnière de la boîte d'encens du Christ enfantelet ?

— Je ne sais pas, Monseigneur.

— Il m'arrive d'en douter, avoua le vieux lord avec simplicité, mais ma femme a la foi. Et c'est ce qui compte : la foi. Celui qui croit qu'un objet possède le pouvoir de Dieu voit ce pouvoir s'exercer pour lui-même.

Il redressa sa tête chenue, narines au vent, comme flairant l'obscurité pour sentir la présence de ses ennemis.

— Je crois que vous êtes à la recherche d'une chose contenant le pouvoir de Dieu, une grande chose, et je crois que le diable essaie de vous en empêcher, poursuivit-il. C'est Satan en personne qui fait agir ses créatures pour vous contrarier. (Lord Outhwaite tourna un visage inquiet vers son jeune interlocuteur.) Cet étrange prêtre et son ténébreux valet sont les suppôts de Satan, et sir Geoffrey pareillement ! Cet être est un diable, si jamais diable il devait y avoir !

Il jeta un coup d'œil sur le parvis de la cathédrale où s'étaient dissimulés l'Épouvantail et ses deux hommes de main, tandis qu'une procession de moines encapuchonnés débouchait dans l'obscurité de la nuit.

— Les œuvres de Satan sont maléfiques, reprit-il, et vous devez les combattre. Avez-vous de quoi payer ?

Après son discours sur le diable, la trivialité de cette dernière question surprit Thomas.

— De quoi payer, Monseigneur ?

— Si le diable se bat contre vous, jeune homme, je veux venir à votre aide et peu de choses en ce bas monde sont plus efficaces que l'or. Vous avez une quête à mener à bien, vous avez des voyages à entreprendre et il vous faudra pouvoir payer tout cela. Alors, pouvez-vous le faire ?

— Non, Monseigneur, répondit Thomas.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous aider, dit lord Outhwaite en déposant un sac de pièces d'or sur le tas de pierres. Et vous allez bien emmener un compagnon dans votre entreprise ?

— Un compagnon ? répéta Thomas, de plus en plus perplexe.

— Pas moi ! Pas moi ! Je suis bien trop vieux ! gloussa le brave lord. Non, mais j'avoue que j'aime beaucoup Willie Douglas. Le prêtre qui, je le crois, a tué votre femme, a aussi tué le neveu de Douglas, et Douglas crie vengeance. Il demande, non, il supplie que le frère du défunt soit autorisé à voyager avec vous.

— Il est prisonnier également, je présume ?

— Oui, je le crains, mais le jeune Robbie n'a aucune valeur marchande. Je suppose qu'il me rapportera quelques livres, mais rien de comparable à la fortune que je compte extorquer à son oncle. Non, je préfère que Robbie voyage avec vous. Il veut retrouver le prêtre et son valet, et je crois qu'il vous sera utile.

Lord Outhwaite se tut. Devant le silence de Thomas, il insista :

— C'est un bon jeune homme, Robbie. Je le connais, il me plaît, et il est capable. C'est un bon soldat aussi, m'a-t-on dit.

Thomas haussa les épaules. Après tout, la moitié de l'Écosse pouvait bien voyager avec lui, il n'en avait cure.

— Il peut venir avec moi, Monseigneur, à condition que j'aie la permission, dit-il.

— Que voulez-vous dire ? La permission ?

— Je n'ai pas la permission de voyager, expliqua le jeune archer d'un ton amer. Le prieur m'a défendu de quitter la ville et il a pris mon cheval.

Thomas avait retrouvé son cheval, amené à Durham par le père Hobbe, attaché à la porte du monastère.

Lord Outhwaite éclata de rire.

— Et vous allez obéir au prieur ?

— Je ne peux me permettre de perdre un bon cheval, Monseigneur.

— Des chevaux, j'en ai, répliqua lord Outhwaite, balayant l'objection, y compris deux bons chevaux écossais que j'ai pris aujourd'hui. Demain, à l'aube, les messagers de l'archevêque vont chevaucher vers le sud pour annoncer la bonne nouvelle de cette journée à Londres et trois de mes hommes les accompagneront. Je propose que vous vous joigniez à eux avec Robbie. Cela vous permettra d'arriver sains et saufs à Londres. Et ensuite ? Où irez-vous ensuite ?

— Je vais rentrer chez moi, Monseigneur, à Hookton, le village où vivait mon père.

— Ce prêtre meurtrier s'attend-il à vous voir partir là-bas ?

— Je ne sais pas.

— Il va se lancer à votre recherche. Il a sans nul doute envisagé de vous attendre ici, mais c'était trop dangereux. Mais il veut savoir ce que vous savez, Thomas, et il va vous tourmenter pour arriver à ses fins. De même que sir Geoffrey. Ce damné Épouvantail ferait n'importe quoi pour l'or, mais je soupçonne le prêtre d'être plus dangereux encore.

— Donc, il me faut garder les yeux ouverts, et mes flèches aiguisées ?

— Je serais plus astucieux, conseilla le vieux lord. J'ai toujours pensé que lorsqu'on était traqué par quelqu'un, mieux valait choisir soi-même l'endroit où on vous retrouvera. Ne prêtez pas le flanc à l'embuscade, au contraire, soyez prêt vous-même à le prendre au piège.

Thomas reconnut la sagesse du conseil, mais cela ne l'empêcha pas de nourrir quelques doutes.

— Et comment sauront-ils où je vais ? objecta-t-il.

— C'est moi qui le leur dirai, répondit lord Outhwaite, ou plutôt, lorsque le prieur se plaindra que vous lui ayez faussé compagnie, je l'en informerai, et ses moines le répéteront à qui voudra l'entendre. Les moines sont des créatures très bavardes. Dites-moi, où voudriez-vous rencontrer vos ennemis, jeune homme ? Chez vous ?

— Non, Monseigneur, répondit hâtivement Thomas.

Puis il réfléchit quelques instants et proposa :

— À La Roche-Derrien.

— En Bretagne ? s'étonna le bon lord. Ce que vous cherchez se trouve en Bretagne ?

— Je ne sais où cela se trouve, Monseigneur, mais j'ai des amis en Bretagne.

— Ah ! Fort bien. Je souhaite que vous voyiez en moi aussi un ami, dit lord Outhwaite.

Poussant la bourse bien garnie vers son jeune protégé :

— Prenez-la, ajouta-t-il.

— Je vous rembourserai, Monseigneur.

— Vous me rembourserez en m'apportant le trésor et en me laissant le toucher juste une fois avant qu'il soit remis au roi.

Le vieillard se leva et, jetant un coup d'œil vers la cathédrale où les guettait sir Geoffrey, il reprit :

— Je crois qu'il vaut mieux que vous couchiez au château ce soir. J'ai des hommes là-bas qui pourront tenir ce satané Épouvantail en respect. Venez.

Sir Geoffrey suivit des yeux les deux hommes qui s'éloignaient. Il ne pouvait assaillir Thomas tant que lord Outhwaite était avec lui, car celui-ci était trop puissant. Mais le pouvoir venait de l'or, et il semblait qu'un trésor attendît quelque part dans le monde d'être découvert, un trésor qui intéressait le roi et qui, maintenant, intéressait lord Outhwaite.

L'enfer et le diable pouvaient bien s'opposer à lui, l'Épouvantail avait l'intention d'être le premier à mettre la main dessus.

Thomas n'allait pas à La Roche-Derrien. Il avait menti en désignant cette ville, parce qu'il la connaissait et parce que peu lui importait que ses poursuivants s'y rendent. Lui, il serait ailleurs. Il se rendrait à Hookton pour vérifier si son père avait

caché le Graal là-bas et ensuite, car il ne s'attendait pas à l'y trouver, il ferait voile vers la France. En effet, c'était là-bas que l'armée anglaise assiégeait Calais. C'était là-bas que se trouvaient ses amis, et qu'un archer pourrait trouver à s'employer dignement. Les hommes de Will Skeat faisaient partie des assiégeants et ils avaient exprimé le désir qu'il devienne leur chef. Il se savait capable d'assumer cette tâche. Il serait à la tête de sa propre troupe, aussi craint que Will Skeat.

Il songeait à tout cela en chevauchant vers le sud, même s'il ne songeait pas tout le temps, même si ses idées n'étaient pas bien en place. Il était trop obsédé par la mort d'Eléonore et du père Hobbe, torturé par le souvenir de son dernier regard à sa compagne, et cette image lui faisait voir le pays qu'il traversait déformé par un rideau de larmes.

Thomas était censé chevaucher vers le sud avec les hommes porteurs de la nouvelle de la victoire anglaise à Londres, mais il ne dépassa pas York. Il avait prévu de quitter cette ville à l'aube, mais à l'aube, Robbie Douglas avait disparu. Le cheval de l'Écossais se trouvait toujours dans les écuries de l'archevêché et ses bagages gisaient dans la cour, là où il les avait posés, mais Robbie brillait par son absence. Pendant quelques instants, Thomas fut tenté de poursuivre sa route sans lui, mais un vague sens du devoir le poussa à rester. À moins que ce ne fût parce qu'il ne tenait pas beaucoup à la compagnie des hommes d'armes avec leur mine triomphante. Toujours est-il qu'il choisit de partir à la recherche du compagnon qui lui avait été attribué.

Il retrouva celui-ci à la cathédrale, le nez levé vers les rondes-bosses dorées du plafond.

— Nous sommes censés partir vers le sud, l'apostropha-t-il.

— Oui-da, répondit Robbie d'un ton bref sans s'occuper autrement de son interlocuteur.

Thomas attendit. Au bout d'un moment, il reprit :

— J'ai dit : nous sommes censés partir vers le sud.

— C'est vrai, acquiesça Robbie, et je ne t'arrête point.

Il leva un bras magnanime :

— Tu peux partir !

— Tu renonces à poursuivre Taillebourg ? demanda Thomas, à qui l'Écossais avait dévoilé le nom du prêtre.

— Non, répondit Robbie sans quitter des yeux le magnifique décor du transept. Je le retrouverai et je le grallocherai, ce bâtard.

Thomas ignorait ce que signifiait grallocher, mais il soupçonnait que ce mot ne signifiait rien de bon pour Taillebourg.

— Par tous les diables, tu peux me dire ce que tu fais ici ?

Robbie fonça les sourcils. Il avait une tignasse de cheveux bruns bouclés et une face sans aspérité qui, au premier regard, donnait à ses traits un aspect enfantin. Mais avec une attention plus profonde, on décelait la ligne volontaire de sa mâchoire et la dureté de ses yeux. Ces yeux, il finit par les tourner vers son interlocuteur.

— Ce que je ne peux supporter, dit-il, ce sont ces damnés drôles ! Ces gueux !

Thomas mit quelques secondes à comprendre qu'il faisait allusion aux hommes d'armes qui les avaient accompagnés durant leur chevauchée de Durham à York, ceux-là même qui se trouvaient à deux heures de là, sur la route de Londres.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Tu les as entendus hier soir ? Oui ?

L'indignation bruyante de Robbie attira l'attention de deux hommes juchés sur un haut tréteau, qui peignaient la Distribution des pains sur le mur de la nef.

— Et le soir d'avant ? s'échauffa l'Écossais.

— Ils avaient bu, fit remarquer Thomas, et nous aussi.

— Tous à raconter comme ils se sont bien battus ! À les entendre, ces étrons, on croirait que nous avons pris la fuite !

— C'est pourtant vrai.

Robbie n'entendit pas.

— On croirait que nous ne nous sommes pas battus du tout ! Des vantards, c'est tout ce qu'ils sont, et nous, nous avons presque gagné. Tu m'entends ? (Il enfonça un doigt agressif dans la poitrine de Thomas.) Par les cornes du diable, nous avons presque gagné, et ces crapules nous font passer pour des couards !

— Vous avez perdu ! insista Thomas.

Robbie le regarda fixement comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.

— Nous vous avons fait reculer presque jusqu'à Londres, ventredieu ! brailla-t-il. Ventre à terre, vous avez couru ! Vous pissiez dans vos chausses ! Nous avons presque gagné, oui, et ces misérables gredins qui se vantent comme des coqs ! Un ramassis de vantards ! Dieu sait ce qui m'a retenu de faire de la dentelle avec leurs tripes !

À présent, sa diatribe était suivie par une petite foule médusée. Deux pèlerins qui avançaient à genoux jusqu'au reliquaire exposé derrière le maître-autel furent coupés net dans leur pieux élan et le dévisagèrent, bouche bée. Un prêtre fronçait nerveusement les sourcils, tandis qu'un enfant qui suçait son pouce ouvrait de grands yeux sur l'homme à la tignasse brune qui criait si fort.

— Tu m'entends ? beugla Robbie. Nous avons presque gagné !

Thomas s'éloigna.

— Où vas-tu ? s'inquiéta Robbie.

— Vers le sud, répondit brièvement le jeune archer.

Il comprenait son courroux. Les messagers de la victoire n'avaient pu résister à la tentation d'enjoliver le récit de la bataille au sein des châteaux et monastères qui les hébergeaient. Dans leur bouche, la bataille acharnée et l'impitoyable carnage s'étaient transformés en une victoire aisément remportée. Il n'était pas étonnant que Robbie se sente offensé.

Mais Thomas n'avait que peu de compassion pour lui. Il se retourna d'un mouvement brusque et lui jeta :

— Vous auriez dû rester chez vous.

Robbie cracha pour signifier son dégoût, puis s'aperçut de la présence de son auditoire.

— Nous vous avons fait fuir en courant ! lui décocha-t-il une dernière fois avec véhémence.

Puis il se dépêcha d'aller rejoindre Thomas. Il sourit, et un charme soudain transforma l'expression de son visage.

— Je ne voulais pas crier après toi, dit-il, j'étais en colère, c'est tout.

— Moi aussi, répondit Thomas.

Mais sa colère était dirigée contre lui-même, une colère mélangée d'une culpabilité et d'un chagrin qui ne le quittaient pas.

Ils prenaient la route par des matins chargés de rosée, traversant les brumes automnales, se courbant sous la pluie qui les cinglait, et, à chaque pas, Thomas pensait à Eléonore. Lord Outhwaite avait promis de lui donner une sépulture et de faire dire des messes pour le repos de son âme, et parfois, Thomas avait envie de partager sa tombe.

— Dis-moi, pourquoi Taillebourg est-il à ta poursuite ? s'enquit Robbie le jour où ils quittèrent York.

Ils s'entretenaient en anglais car, bien que le jeune homme appartînt à la noble maison de Douglas, il ne parlait pas français.

Thomas ne répondit pas tout de suite. Ce n'est qu'au moment où Robbie renonçait à recevoir une réponse qu'il émit un grognement de dérision.

— Parce que ce bâtard est persuadé que mon père a possédé le Graal, dit-il.

— Le Graal ! souffla Robbie en se signant. J'ai ouï dire qu'il était en Écosse.

— En Écosse ? s'étonna Thomas. Je sais que Gênes prétend l'avoir, mais l'Écosse ?

— Et pourquoi pas ? s'insurgea le jeune Écossais. Remarque, j'ai ouï dire qu'il y en avait un aussi en Espagne.

— En Espagne ?

— Et si les Espagnols en ont un, poursuivit Robbie, alors les Français voudront en avoir un aussi. Et sans doute les Portugais aussi.

Avec un haussement d'épaules, il revint à Thomas :

— Donc, ton père en avait un autre ?

Le jeune archer ne sut que répondre. Son père était imprévisible, fou, brillant, difficile et tourmenté. C'était un grand pécheur et un grand saint tout ensemble. Le père Ralph se gaussait de la superstition ambiante, il raillait les os de porc vendus par les marchands d'indulgences qui les faisaient passer pour des reliques de saints, mais il avait suspendu une vieille

lance noircie et tordue aux poutres de son église en prétendant que c'était la lance de saint Georges. Jamais il n'avait fait allusion au Graal devant son fils, mais depuis sa mort, Thomas avait appris que l'histoire de sa famille était mêlée à celle du Graal.

Finalement il choisit de dire la vérité à son compagnon :

— Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas.

Robbie se pencha pour éviter une branche qui poussait en travers de la route.

— Tu veux dire que c'est le véritable Graal ?

— S'il existe, répondit Thomas, se demandant une fois de plus si c'était possible.

Il le supposait, tout en espérant le contraire. Mais il avait été investi de la mission de le trouver. Il rechercherait donc l'ami de son père et lui poserait des questions, et lorsqu'il aurait reçu la réponse qu'il attendait, il retournerait en France pour rejoindre les archers de Skeat. Will Skeat lui-même, son ancien commandant et ami, était retenu à Caen depuis sa blessure, et Thomas ne savait s'il était toujours vivant ou non, et, si oui, s'il était capable de parler ou de comprendre, ou même de marcher. Il pourrait l'apprendre en envoyant une missive à sir Guillaume d'Evêque, le père d'Eléonore. Peut-être Will obtiendrait-il un sauf-conduit en échange de la libération de quelque noble français de peu d'importance.

Thomas se promettait de rembourser lord Outhwaite avec le produit du butin qu'il prendrait à l'ennemi. Ensuite, il pourrait trouver une consolation dans son métier d'archer, en tuant les ennemis du roi... Peut-être Taillebourg parviendrait-il à le retrouver, mais ce serait pour que lui, Thomas, l'écrase comme on écrase un rat. Quant à Robbie... Thomas avait décidé que cet Écossais lui plaisait, mais peu lui importait qu'il restât ou s'en allât.

La seule chose qu'avait comprise Robbie, c'était que Taillebourg était à la recherche de Thomas. Donc, il resterait à ses côtés tant qu'il n'aurait pas fait passer ce dominicain de vie à trépas. Il n'avait d'autre ambition que celle de venger son frère : c'était un devoir de famille.

— Tu touches à un Douglas, expliqua-t-il à Thomas, et tu te fais étripper. Tu te fais écorcher vif. C'est la vengeance du sang, tu comprends ?

— Même si le meurtrier est un prêtre ?

— C'est soit lui, soit son valet, répliqua Robbie, et le valet obéit au maître. D'une façon ou d'une autre, le prêtre est responsable, donc il meurt. Je vais lui trancher la gorge, à ce scélérat.

Il chevaucha quelques instants en silence, puis il sourit.

— Et après, j'irai en enfer, mais au moins, là-bas, je retrouverai tous les Douglas qui tiennent compagnie au diable, et il ne doit pas en manquer !

Il s'esclaffa.

Ils mirent dix jours pour atteindre Londres. En découvrant la ville, Robbie simula l'indifférence, comme si l'Écosse regorgeait de cités semblables au creux de la moindre de ses vallées, mais, au bout d'un moment, il renonça à cacher ses sentiments et contempla, bouche bée, les grands édifices, les rues encombrées et les étals de marchands serrés les uns contre les autres.

Thomas puisa dans la bourse de lord Outhwaite pour trouver un toit dans une taverne située non loin des murs de la ville, à côté de l'étang de Smithfield et près d'une étendue d'herbe où plus de trois cents vendeurs exposaient leurs marchandises.

— Et ce n'est même pas jour de marché ? s'étonna Robbie, avant de le tirer par la manche. Regarde !

Un jongleur était en train de lancer en l'air une demi-douzaine de balles. Il n'y avait là rien d'inhabituel, car cela se rencontrait dans toutes les foires, mais cet homme se tenait sur deux épées qu'il utilisait comme des échasses, en posant ses pieds nus sur les pointes des épées.

— Comment fait-il ? s'interrogea Robbie, ébaubi. Et regarde par là !

Un ours dansait en soufflant dans une flûte, juste sous le gibet où étaient pendus deux cadavres. C'était l'endroit où l'on amenait les criminels de Londres afin de les expédier en enfer sans cérémonie. Les deux corps étaient entortillés dans des chaînes qui maintenaient les chairs pourrissantes autour des os.

La puanteur des cadavres en décomposition se mélangeait avec l'odeur de la fumée et les effluves nauséabonds émis par le bétail effrayé que l'on négociait.

Le marché s'étendait des murs de la ville au prieuré de saint Barthélémy, où Thomas paya un prêtre afin qu'il dise des messes pour les âmes d'Eléonore et du père Hobbe.

Thomas se conduisait comme s'il avait ses habitudes dans la ville, alors qu'il n'en était rien. Il avait choisi la taverne de Smithfield pour la simple raison que son enseigne représentait deux flèches entrecroisées. N'en étant qu'à son deuxième séjour à Londres, il n'était pas moins impressionné, perdu, ébloui et surpris que Robbie.

Ils parcoururent les rues en s'arrêtant, ébahis, devant les églises et les maisons des nobles, et Thomas utilisa la bourse de lord Outhwaite pour faire l'acquisition de bottes, de chausses en peau de veau, d'une veste en cuir de bœuf et d'une cape en laine de belle qualité. Il fut tenté d'acheter un beau rasoir français présenté dans une boîte d'ivoire, mais, ne connaissant pas la valeur de l'objet, il craignit d'être trompé. Il se consola en se promettant d'en voler un sur le cadavre d'un Français lorsqu'il serait à Calais.

Il paya donc un barbier qui le rasa de près et, vêtu de neuf, dépensa le prix du rasoir avec l'une des femmes de la taverne. Mais il se retrouva ensuite gisant sur son lit, les yeux mouillés de larmes à la pensée d'Eléonore.

— Y a-t-il une raison pour que nous soyons à Londres ? lui demanda Robbie le soir même.

Thomas finit sa bière et fit signe à la servante d'en apporter une autre cruche.

— C'est sur la route du Dorset.

— C'est une raison qui en vaut une autre.

Londres ne se trouvait pas vraiment sur la route de Durham à Dorchester, mais les routes qui allaient vers la capitale étaient bien meilleures que celles qui traversaient le pays, et il était plus rapide de passer par la grand-ville.

Au bout de trois jours, ils se remirent en selle et se dirigèrent vers l'ouest. Ils contournèrent Westminster et Thomas, l'espace d'un instant, songea à aller visiter John Pryke, le chapelain royal

qui avait été désigné pour l'accompagner et était tombé malade et qui soit vivait, soit était mort, à l'hôpital de l'abbaye. Mais, n'ayant pas le cœur de parler du Graal, il y renonça.

L'atmosphère devint plus claire à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Les routes n'étaient pas très sûres, mais la figure de Thomas était si sombre que les autres voyageurs voyaient en lui un péril plutôt qu'une proie. Il était vêtu de noir comme à l'accoutumée, ses joues n'étaient pas rasées et la détresse qui l'habitait avait creusé de profondes rides sur son fin visage. Avec la masse de cheveux ébouriffés de Robbie, ils ressemblaient tous deux aux vagabonds qui hantaient ces routes, n'eût été leur armement propre à décourager les détrousseurs les plus hardis. Thomas portait son épée, son arc et son sac de flèches, tandis que Robbie arborait l'épée de son oncle à la poignée sanctifiée par la mèche de cheveux de saint André. Sir William, réfléchissant au fait que cette épée ne lui serait que de peu d'utilité durant les prochaines années, laps de temps nécessaire à sa famille pour réunir son énorme rançon, l'avait prêtée à son neveu en l'encourageant à s'en servir à bon escient.

— Tu crois que Taillebourg sera dans le Dorset ? demanda le jeune Écossais tandis qu'ils chevauchaient sous une pluie cinglante.

— J'en doute.

— Alors pourquoi y allons-nous ?

— Parce qu'il y viendra peut-être plus tard, répondit Thomas, avec son maudit valet.

Il ne savait rien du valet, en dehors de ce que lui avait dit Robbie, c'est-à-dire que c'était un homme dur, élégant, un ténébreux à l'aspect mystérieux, mais Robbie n'avait jamais entendu son nom. Thomas, qui se refusait à croire qu'un prêtre avait pu tuer Eléonore, s'était persuadé que le meurtrier était le valet. Il allait faire périr cet homme en lui faisant endurer les mille tourments de l'enfer !

L'après-midi était déjà bien avancé lorsqu'ils franchirent la voûte de la porte est de Dorchester. Un garde, alarmé par leurs armes, leur barra le chemin, mais recula en entendant Thomas répondre en français. Croyant avoir affaire à un aristocrate,

l'homme livra humblement le passage aux deux cavaliers et les suivit des yeux tandis qu'ils remontaient East Street, en passant devant l'église de Tous-les-Saints et la geôle du comté.

Les maisons devinrent de plus en plus opulentes à mesure qu'ils s'approchaient du centre de la ville et les demeures des marchands de laine, près de l'église Saint-Pierre, eussent été parfaitement à leur place à Londres. On sentait monter les effluves nauséabonds des maisons où les bouchers exerçaient leur sanglant métier. À Cornhill, ils passèrent devant celle de l'étameur bègue aux yeux globuleux, puis devant celle du forgeron auquel le jeune archer avait acheté autrefois quelques pointes de flèches. Il connaissait la plupart de ces bonnes gens. L'Homme-Chien, un mendiant cul-de-jatte qui avait gagné ce surnom en lapant l'eau de la rivière Cerne comme un chien, se traînait le long de South Street sur les blocs de bois attachés à ses mains. Dick Adyn, le frère du geôlier de la ville, qui remontait la rue pentue avec trois moutons, s'arrêta pour lancer une amicale insulte à Willie Palmer, en train de fermer son échoppe de bas et de chausses. Un jeune prêtre se hâtait dans une ruelle, un livre serré sur la poitrine, en détournant chastement les yeux d'une femme accroupie dans le caniveau. Un souffle de vent apporta avec lui des volutes de fumée de bois. Dorcas Galton, ses cheveux bruns remontés en chignon, secoua un tapis par une fenêtre, à l'étage de sa maison, et rit à gorge déployée à une remarque de Dick Adyn. Ils parlaient avec l'accent du cru, doux, prononcé et bourdonnant comme celui de Thomas.

Le jeune archer s'apprêta à brider son cheval pour échanger quelques mots avec ses anciens voisins, mais Dick Adyn détourna prestement le regard et Dorcas ferma sa fenêtre à grand bruit. Robbie était imposant, mais l'aspect décharné et sombre de Thomas était encore plus effrayant, et nul ne reconnut le fils bâtard du dernier curé de Hookton. Car la guerre l'avait changé. Elle lui avait donné une dureté qui repoussait les étrangers. Il avait quitté le Dorset jeune garçon et revenait comme l'un des tueurs très prisés d'Edouard d'Angleterre.

Lorsqu'ils quittèrent la ville par la porte sud, un constable cria, enhardi par la protection que lui conféraient sa cotte de mailles municipale et son antique lance.

— Bon débarras et qu'on ne vous revoie plus ! Estimez-vous heureux de ne pas vous retrouver au cachot !

Thomas arrêta son cheval, se retourna sur sa selle et se contenta de regarder fixement l'homme qui, soudain, trouva une bonne raison pour s'engouffrer dans la ruelle qui jouxtait la porte. Le jeune archer cracha et se remit en route.

— C'est chez toi, ici ? ironisa Robbie, caustique.

— Pas en ce moment, répondit Thomas.

Pour quelque curieuse raison, La Roche-Derrien surgit dans son esprit et il revit Jeannette Chénier dans sa grande maison près de la rivière Jaudy. Une fois de plus, au souvenir de ces amours anciennes, il se sentit coupable envers Eléonore.

— Où se trouve ta ville natale ? demanda-t-il à Robbie, pour chasser les souvenirs.

— J'ai grandi près de Langholm.

— Où est-ce ?

— Sur la rivière Esk, expliqua l'Écossais, pas loin de la frontière du nord. C'est un pays dur, pour ça oui. Pas comme ici.

— C'est un joli pays, ici, approuva Thomas d'un ton doux.

Il leva les yeux vers les hauts murs verts de Maiden Casde, où venait jouer le diable la veille de la Toussaint, où criaient les corneilles de leur voix éraillée. Les mûres étaient à point dans les haies et les renards furetaient au bord des champs en cette heure où les ombres s'allongeaient. Encore une ou deux lieues, et les ombres du soir s'épaissiraient pour se transformer en nuit. À présent, il sentait l'odeur de la mer, et il crut l'entendre lécher les galets des plages du Dorset. C'était l'heure des esprits, l'heure où les âmes des morts venaient danser comme des feux follets à la frange de la vision des hommes, et où les gens se hâtaient de rentrer au coin du feu, sous leur toit de chaume, et de se claquemurer derrière leurs portes. Au loin, un chien hurla dans un village.

Thomas avait songé chevaucher jusqu'à Down Mapperley où sir Giles Marriott, le seigneur de Hookton, entre autres villages, avait sa résidence, mais il se faisait tard et il n'était pas sage

d'arriver après la nuit. De plus, il avait envie de voir Hookton avant de rencontrer sir Giles. Aussi tourna-t-il bride.

Il dirigea son cheval fatigué vers la mer et amena Robbie jusqu'au pied de la masse indistincte et sombre de la colline de la Lipp.

— C'est sur cette colline que j'ai tué mon premier homme, apprit-il à Robbie avec un soupçon de vantardise.

— Avec ton arc ?

— Oui. Quatre hommes, avec quatre flèches.

Ce n'était pas tout à fait vrai, car il lui avait fallu tirer au moins sept ou huit flèches, peut-être même plus, mais il n'empêchait qu'il avait mis hors d'état de nuire quatre des pillards qui avaient traversé la Manche pour s'attaquer à Hookton.

Et ce soir, tandis que le crépuscule assombrissait la vallée, il retournait vers le lieu où son père vécut, prêcha et trépassa. Au loin, il apercevait le va-et-vient des vagues qui venaient se briser sur la plage frangée d'écume blanche.

L'endroit était désert. Les pillards avaient anéanti le village. Les maisons avaient brûlé, le toit de l'église s'était effondré et les villageois étaient enterrés dans un cimetière étouffant sous les orties, les ronces et les chardons. Il y avait quatre ans et demi que les hommes de l'expédition conduite par son cousin, Guy Vexille, le comte d'Astarac, et par le père d'Eléonore, messire Guillaume d'Evecque, avaient mouillé à Hookton. Thomas avait tué quatre arquebusiers, et cela avait marqué le début de son existence d'archer. Il avait abandonné ses études à Oxford et n'était jamais retourné à Hookton depuis.

— Voilà mon village, dit-il.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Les Français ! répliqua Thomas avec un geste vers les flots sombres de la mer. Ils sont arrivés de Normandie.

— Doux Jésus !

Robbie était surpris. Il savait que les régions frontalières de l'Angleterre et de l'Écosse étaient des endroits où l'on faisait brûler les bâtiments, volait le bétail, forçait les femmes et trucidait les hommes, mais jamais il n'eût pensé que cela pouvait se passer si bas au sud.

Se glissant à bas de son cheval, il s'avança jusqu'à un fouillis d'orties qui marquait l'emplacement d'un ancien cottage.

— Il y avait un village ici ?

— Oui, un village de pêcheurs, répondit Thomas.

Il entreprit de parcourir ce qui avait été autrefois la rue où l'on raccommodait les filets, où les femmes fumaient le poisson. La maison de son père n'était plus qu'un amas de bois calciné envahi de liserons. Les autres maisons avaient été pareillement réduites en cendres. Seule l'église, à l'ouest du ruisseau, était encore reconnaissable à ses murs sombres, ouverts sur le ciel.

Les deux jeunes gens attachèrent leurs chevaux à des noisetiers qui poussaient dans le cimetière, puis déposèrent leurs bagages dans l'église en ruine. Il était déjà trop tard pour commencer à chercher, mais Thomas ne songeait pas à dormir.

Il descendit sur la plage et se remémora ce matin de Pâques où les bateaux des Normands étaient venus accoster sur les galets aux premières lueurs de l'aube, lâchant leur cargaison d'hommes hurlants, armés d'épées et d'arbalètes, de haches et de brandons. Ils étaient venus pour trouver le Graal. Guy Vexille, qui le croyait en possession de son oncle, avait livré le village de Hookton au glaive. Il l'avait incendié, détruit, et était reparti sans le Graal.

Le ruisseau chantait sa petite chanson en creusant son sillon tortueux dans la langue de galets du Hook, incurvée comme un crochet, avant d'aller se perdre dans l'immensité de la mer. Thomas s'assit sur le Hook, emmitouflé dans sa nouvelle cape, son grand arc noir posé à côté de lui. John Pryke, le chapelain, avait parlé du Graal dans les mêmes termes empreints de crainte respectueuse que le père Hobbe lorsqu'il y faisait allusion. Le Graal, selon le père Pryke, n'était pas simplement la coupe dans laquelle le Christ avait bu le vin lors de la dernière Cène, mais la coupe qui avait recueilli le sang qui gouttait de la croix du Christ mourant.

« Longin, avait dit le chapelain d'une voix chargée d'émotion, était le centurion qui était posté sous la croix. Lorsque la lance a percé le flanc du Seigneur en lui portant le coup fatal, il a soulevé la coupe pour recueillir le sang ! »

Mais Thomas se demandait par quel truchement la coupe était passée de la pièce où le Christ avait pris son dernier repas aux mains d'un centurion romain. Et, plus étrange encore, comment avait-elle été remise à Ralph Vexille ?

Il ferma les yeux, honteux de son doute. Le père Hobbe avait coutume de l'appeler Thomas l'Incrédule.

« Il ne faut pas chercher les explications, lui répétait sans cesse le bon père, parce que le Graal est un prodige. Il transcende les explications.

— C'est une coupe magique », avait ajouté Eléonore, ajoutant par là son reproche implicite à celui du père Hobbe.

Thomas avait donc envie de croire que c'était une coupe magique. Il avait envie de croire que le Graal existait au-delà de la vue humaine, derrière un voile d'incrédulité, comme une chose à demi-visible, miroitante, merveilleuse, en suspens dans la lumière et rougeoyante comme du feu. Il avait envie de croire qu'un jour, il prendrait de la substance et que, de cette coupe qui avait contenu le vin et le sang du Christ, couleraient la paix et la guérison. Cependant, si Dieu voulait que le monde fut en paix et s'il voulait que la maladie fut vaincue, pourquoi cachait-il le Graal ?

La réponse du père Hobbe avait été d'affirmer que l'humanité n'était pas digne de détenir la coupe. Thomas se demandait si c'était vrai. Existait-il un être qui en fut digne ? Peut-être, songeait-il, que si le Graal possédait une magie quelconque, c'était celle d'amplifier les fautes et les vertus de ceux qui étaient à sa quête. La sainteté du père Hobbe s'était accrue dans sa quête, et la malfaisance de l'étrange prêtre et de son sombre valet aussi. Pareil à ces lentilles de cristal qu'utilisaient les joailliers pour grossir leur travail, le Graal était un cristal qui grossissait les traits de caractère.

Et que révélait-il de son caractère à lui ? Thomas se souvint de son malaise à la pensée d'épouser Eléonore, et soudain, se mit à pleurer. Il pleura à gros sanglots, comme il n'avait jamais pleuré depuis l'assassinat de sa bien-aimée, en se tordant de douleur, submergé par un chagrin profond comme la mer qui s'abattait sur les galets, augmenté encore par la certitude d'être

un pécheur non absous, à l'âme promise à la damnation éternelle.

Sa compagne n'était plus là, il se détestait, il était vide, seul et condamné. Dans le village sans vie de son père, il pleura toutes les larmes de son corps.

Plus tard, il se mit à pleuvoir, une pluie régulière qui s'infiltrait dans la cape neuve de Thomas et glaçait les deux jeunes gens jusqu'aux os. Ils avaient allumé un feu qui brûlait faiblement dans la vieille église, vacillant et sifflant sous la pluie en leur donnant une illusion de chaleur.

— Y a-t-il des loups par ici ? s'enquit Robbie.

— On le dit, mais je n'en ai jamais vu, répondit Thomas.

— Nous, nous avons des loups à Ekdale, et la nuit, on voit briller leurs yeux. Rouges. Comme du feu.

— Nous, nous avons des monstres dans la mer, affirma Thomas, qui ne voulait pas être en reste. Leurs corps se déposent parfois sur le rivage, et on retrouve leurs os dans les falaises. Parfois, même par temps calme, il y a des hommes qui ne rentrent pas de la pêche, et on sait que ce sont les monstres qui les ont pris.

Il frissonna et fit le signe de la croix.

— Quand mon grand-père est mort, reprit Robbie, les loups ont encerclé la maison en hurlant.

— C'est une grande maison ?

Robbie parut surpris de la question. Il y réfléchit pendant quelques instants, puis hocha la tête.

— Oui-da, dit-il. Mon père est un laird.

— Un lord ?

— Oui, c'est comme un lord.

— Il n'était pas à la bataille ?

— Il a perdu une jambe et un bras à Berwick. Donc, nous, les garçons, nous devons nous battre pour lui.

Il dit qu'il était le plus jeune des quatre fils.

— Trois maintenant, dit-il en se signant, car il pensait à Jamie.

Ils dormirent d'un œil, en se réveillant régulièrement, pris de frissons. À l'aube, Thomas retourna au Hook pour aller voir se

lever le jour nouveau qui s'étirait, tout gris, en suivant la ligne du rivage. La pluie avait cessé, mais un vent froid déchiquetait la crête des vagues. Le gris se transforma en blanc sale, puis se fit argent. Les mouettes criaient au-dessus de la plage de galets. Au sommet de la langue du Hook, il tomba sur quatre piques à moitié pourries. Elles n'y étaient pas lorsqu'il était parti. Sous l'une d'entre elles, à demi enfoui sous les pierres, il trouva un morceau de crâne jauni, dont il supposa que c'était celui de l'un des arbalétriers qu'il avait tués avec son grand arc noir le fameux jour de Pâques. Quatre piques, quatre morts. Sans doute les quatre têtes avaient-elles été placées là, tournées vers la mer, jusqu'à ce que les mouettes leur arrachent les yeux et dévorent leur chair jusqu'aux os.

Il scruta les vestiges du village en ruine, mais n'aperçut âme qui vive. Robbie était toujours à l'intérieur de l'église dont montait un mince filet de fumée, mais, en dehors de lui, Thomas était seul avec les mouettes. Il n'y avait ni mouton, ni bétail ni chèvre sur la colline de la Lipp.

Il reprit le chemin du retour en faisant crisser les galets sous ses pas, puis s'aperçut qu'il tenait toujours le morceau de crâne et le jeta dans le ruisseau où l'on traînait autrefois les barques de pêche pour les débarrasser des rats. Puis, sentant la faim le tenailler, il alla prendre un morceau de fromage et de pain noir dans la sacoche qu'il avait posée sous le porche de l'église. Les murs de l'édifice, à présent qu'il les voyait distinctement à la lumière du jour, lui parurent moins hauts que dans son souvenir, sans doute parce que les gens du cru étaient venus avec des charrettes pour prendre les pierres et s'en servir pour construire des granges, des porcheries ou surélever des murs. À l'intérieur du saint lieu, on ne trouvait plus qu'un enchevêtrement d'orties, de ronces et quelques longueurs de bois nouveaux caché par les herbes folles.

— C'est ici que j'ai failli être tué, révéla-t-il à Robbie en lui racontant comment, entendant les envahisseurs défoncer la porte à coups de hache, il avait tapé sur les panneaux du vitrail pour les faire tomber et avait sauté dans le cimetière. Son pied avait écrasé le calice en argent quand il avait grimpé sur l'autel.

Ce calice en argent était-il le Graal ? Il éclata de rire à cette idée. Ce calice était une coupe sur laquelle étaient gravées les armes des Vexille, et ces armes qu'il avait découpées décoraient à présent son arc. C'était tout ce qui restait de la vieille coupe, mais il ne s'agissait pas du Graal. Le Graal était bien plus ancien, bien plus mystérieux et bien plus effrayant.

L'autel avait disparu, mais il restait une jatte en argile au milieu des orties à l'endroit où il s'élevait. Thomas donna des coups de pieds dans les mauvaises herbes pour les aplanir et ramassa la jatte. Il se souvint que son père la remplissait d'hosties avant la messe et la recouvrait d'un linge de lin, puis se hâtait jusqu'à l'église et se mettait en colère lorsqu'il arrivait qu'un villageois n'ôtât pas sa coiffe ni s'inclinât devant le repas sacré. Thomas avait renversé la jatte en grim pant sur l'autel pour échapper aux Français, et elle était toujours là. Il sourit, plein de remords, songea un instant à la prendre, puis la rejeta dans les orties. Les archers se devaient de voyager léger.

— Il y a quelqu'un qui arrive ! l'avertit Robbie en courant attraper l'épée de son oncle.

Thomas ramassa son arc et sortit une flèche de son sac. Au même moment, il entendit un martèlement de sabots sur le sol et des aboiements. Il courut aux vestiges de la porte et aperçut une douzaine de grands chiens de chasse qui traversaient le ruisseau en projetant des gerbes d'eau autour d'eux, langue pendante. Il n'eut pas le temps de s'échapper, seulement celui de s'aplatir contre le mur en voyant la meute fondre sur lui.

— Argos ! Maera ! Ici ! Tout de suite ! Dieu tout-puissant ! En voilà des manières ! glapit le cavalier, qui souligna ses paroles par des claquements de fouet au-dessus de la tête de ses chiens.

Ce fut peine perdue, car les animaux firent cercle autour de Thomas en bondissant à qui mieux mieux. Puis, loin de se montrer menaçants, ils entreprirent de lui lécher le visage en remuant la queue.

— Orthos ! appela le chasseur d'une voix brève. Puis il examina attentivement Thomas. S'il ne le reconnaissait pas, les chiens, eux, ne s'y trompaient pas. Il s'arrêta.

— Jake ! cria Thomas.

— Doux Jésus ! souffla l'interpellé. Doux Jésus ! Vois donc ce que la marée nous a apporté ! Orthos ! Argos ! Laissez-le, allez, reculez, bâtards !

Le fouet claqua fort, et les chiens, toujours aussi excités, reculèrent. Jake secoua la tête.

— C'est bien Thomas, n'est-ce pas ?

— Comment allez-vous, Jake ?

— Je vieillis ! répondit Jake Churchill d'un ton bourru. Puis il descendit de cheval, bouscula les chiens et serra le jeune archer dans ses bras.

— C'est ton satané père qui a appelé mes chiens ainsi, se souvint-il. Par plaisanterie. C'est bon de te revoir, mon garçon.

Jake avait une barbe grise ; son visage, auquel le temps avait donné une couleur de noix, était marqué par les cicatrices de multiples griffures d'épines. C'était le maître veneur de sir Giles Marriott, et c'était lui qui avait appris à Thomas à tirer à l'arc, à traquer le cerf, à se dissimuler dans le paysage en gardant le silence.

— Par Dieu tout-puissant, mon garçon, que tu as poussé ! s'exclama-t-il. Que tu es grand !

— C'est ce que font les garçons, ils grandissent, Jake, répondit Thomas.

Puis, désignant Robbie du geste :

— C'est un ami.

Jake salua l'Écossais d'un hochement de tête, puis chassa deux chiens qui s'étaient approchés de Thomas. Les animaux, dotés de noms tirés des mythologies grecque et latine, gémissaient d'excitation.

— Et que diable faites-vous par ici ? Vous auriez dû venir tout droit au manoir, comme de bons chrétiens ! reprit Jake.

— Il était déjà tard, expliqua Thomas, et j'ai voulu revoir ces lieux.

— Il n'y a rien à voir ici, répliqua Jake avec mépris, mis à part les lièvres.

— Vous chassez les lièvres, maintenant ?

— Je n'emmène pas une meute de vingt chiens pour courir après des lièvres, mon garçon. Non, le garçon de Lally Gooden vous a vus tous deux en train de traîner par ici la nuit dernière

et donc sir Giles m'a envoyé voir ce qui se mijotait. Nous avons eu une paire de vagabonds qui ont essayé de s'installer par ici au printemps, et il a fallu les chasser. Et la semaine dernière il y a eu une paire d'étrangers qui sont venus rôder.

— Des étrangers ? répéta Thomas, sachant pertinemment que ces prétendus étrangers pouvaient fort bien être issus simplement de la paroisse voisine.

— Un prêtre et son valet, précisa Jake, et s'il n'avait pas été prêtre, j'aurais lâché les chiens sur lui. Je n'aime pas les étrangers, ils n'ont rien à faire par ici. Vos chevaux à vous autres ont l'air d'avoir faim. Vous autres aussi. Vous voulez manger ? Ou vous préférez rester ici à me gâter ces diables de chiens à force de flatteries ?

Ils retournèrent à Down Mapperley en suivant les chiens à travers le petit village. Thomas se souvenait d'une bourgade deux fois plus grande que Hookton. Enfant, c'était pour lui quasi une ville, mais à présent, elle était rendue à ses véritables proportions. Elle était très petite. Petite et basse, car, juché sur son cheval, il dépassait en hauteur les chaumières qu'il voyait autrefois comme des palais. Les tas de fumier qui jouxtaient toutes les maisons atteignaient la hauteur du chaume. Le manoir de sir Giles Marriott, situé juste après le village, était couvert de chaume lui aussi, et son toit moussu descendait presque jusqu'au sol.

— Il sera content de te voir, affirma Jake.

En effet, sir Giles fut content. C'était un vieil homme, à présent, et il était veuf. S'il se méfiait autrefois de la fougue de Thomas, il accueillait aujourd'hui le jeune archer comme un fils prodigue.

— Tu es maigre, mon garçon, bien trop maigre. Être maigre, ce n'est pas bon pour un homme. Vous allez vous garnir la panse, tous les deux. De la purée de pois cassé et de la petite bière, voilà ce que nous avons. Il y avait du pain hier, mais il n'y en a pas aujourd'hui. Quand allons-nous faire cuire du pain, Gooden ?

Le valet ainsi interrogé répondit d'un ton de reproche :

— C'est mercredi aujourd'hui, Messire.

— Donc, demain. Du pain demain, pas de pain aujourd'hui. Le pain cuit le mercredi porte malheur. Ça vous empoisonne, le pain du mercredi. J'ai dû manger celui de lundi, sans doute. Tu dis que tu es écossais ?

Cette question était adressée à Robbie.

— Oui, Messire.

— Je croyais que tous les Écossais étaient barbus. Il y avait un Écossais à Dorchester, pas vrai, Gooden ? Tu te rappelles ? Il avait une barbe. Il jouait de la guiterne et dansait fort bien. Tu t'en souviens assurément.

— Oui, mais il venait des îles Scilly, dit le valet.

— C'est ce que j'ai dit. Mais il avait une barbe, n'est-ce pas ?

— Certes, messire Giles, une grosse barbe.

— Ainsi, te voilà.

Sir Giles enfourna une cuillerée de purée de pois cassés dans une bouche où ne subsistaient que deux dents. Il était gras, son chef était blanchi et sa face rougeaude, et il avait au moins cinquante ans.

— Je ne peux plus monter à cheval maintenant, avoua-t-il. Je ne suis plus bon à rien d'autre qu'à rester assis sur mon séant à regarder le temps qu'il fait. Jake t'a-t-il dit qu'il y a eu des étrangers à rôder par ici ?

— Oui, Messire.

— Un prêtre ! Vêtu de blanc et noir comme une pie. Il voulait causer de ton père et j'ai dit qu'il n'y pas de quoi causer. Le père Ralph est mort, j'ai dit, et que Dieu accorde le repos à sa pauvre âme.

— Le prêtre a-t-il parlé de moi, Messire ? s'enquit Thomas.

La bouche de sir Giles se fendit en un sourire édenté.

— J'ai dit que la dernière fois que je t'avais vu, c'était il y a des années, et que j'espère ne jamais te revoir. Son valet m'a alors demandé où il pourrait te chercher et moi, je lui ai dit de ne pas parler aux gens de classe supérieure sans y avoir été invité. Ça ne lui a pas plu ! gloussa le vieillard. Ensuite, la pie a posé des questions sur ton père et j'ai répondu que je le connaissais à peine. C'était un mensonge, assurément, mais il m'a cru et il a déguerpi. Ajoute donc des bûches à ce feu,

Gooden. On périrait de froid en sa propre demeure si on se fiait à toi.

— Donc, le prêtre est parti, Messire ? demanda Robbie, qui doutait que Taillebourg eût abandonné la partie sur une simple fin de non-recevoir.

— Il a eu peur des chiens, expliqua sir Giles, toujours riant. J'avais quelques chiens auprès de moi et s'il n'avait pas été costumé en pie je les aurais lâchés, mais cela ne se fait point de tuer des prêtres. On risque bien des tracas. Le diable se met de la partie et vient vous chercher noise. Mais il ne me plaisait point et je lui ai dit que je ne savais pas combien de temps je pourrais retenir les chiens. Il y a du jambon à la cuisine. Tu veux un peu de jambon, Thomas ?

— Non, Messire.

— Je déteste l'hiver.

Sir Giles tourna les yeux vers le feu dont les flammes s'élevaient haut dans le vaste foyer. Des poutres noircies par la fumée soutenaient la profusion de chaume. À une extrémité de la salle, une grille de bois sculpté dissimulait les cuisines, tandis que les pièces privées étaient à l'autre bout. Mais depuis la mort de son épouse, sir Giles n'utilisait plus les chambres. Il se tenait, mangeait et dormait à côté du feu.

— Je pense que c'est mon dernier hiver, Thomas, annonça-t-il.

— J'espère que non, Messire.

— Le diable sait que moi aussi, mais je ne passerai pas l'hiver. L'hiver, quand viendront la neige et la glace, et qu'aucun feu ne sera assez grand pour réchauffer les os d'un bon chrétien. Le froid vous mord jusqu'à la moelle, et moi, je n'aime pas ça. Ton père non plus n'aimait pas ça. (Sir Giles dévisagea Thomas.) Ton père avait coutume de dire qu'un jour tu partirais. Mais pas à Oxford. Il savait que ça ne te plaisait pas. « Autant mettre un destrier entre des brancards », disait-il. Il savait que tu t'enfuirais pour devenir soldat. Il disait que tu avais en toi un sang trop bouillonnant. (Sir Giles sourit à ce souvenir.) Mais il disait aussi que tu reviendrais un jour. Il disait que tu reviendrais lui montrer le gars bien que tu étais devenu.

Thomas cligna des yeux pour retenir ses larmes. Son père avait-il réellement dit pareille chose ?

— Cette fois-ci, je suis revenu pour vous poser une question, Messire, dit-il. La question que le prêtre français voulait vous poser, je crois.

— Des questions ! grommela le vieil homme. Je n'ai jamais aimé les questions. Parce qu'il faut y répondre, tu comprends ? Mais si, tu veux du jambon ! Comment non ? Gooden ! Demande à ta fille de préparer ce jambon !

Sir Giles se hissa sur ses jambes et traversa la pièce en traînant les pieds, se dirigeant vers un grand coffre de chêne noir au bois ciré. Il souleva le couvercle et, grognant sous l'effort, se mit à farfouiller parmi les vêtements et les bottes jetés pêle-mêle à l'intérieur.

— Moi, je trouve que j'ai mon compte de questions, Thomas, poursuivit-il. Je rends la justice dans la cour du manoir toutes les deux semaines et je sais s'ils sont coupables ou innocents au moment même où on me les amène ! Mais il nous faut faire semblant que non, n'est-ce pas ? Eh bien, où est-il ? Ah !

Il avait trouvé ce qu'il cherchait et posa l'objet sur la table.

— Tiens, Thomas, va au diable avec ta question et voici ta réponse, dit-il en poussant un paquet à travers la table.

C'était un petit objet enveloppé dans un vieux sac de toile. Thomas, absurdement, eut la prémonition qu'il s'agissait du Graal. Mais il fut déçu lorsqu'il découvrit que le sac contenait un livre. La couverture était constituée par un rabat de cuir souple quatre ou cinq fois plus grand que les pages, utilisé pour envelopper le volume. Celui-ci, lorsque le jeune homme l'ouvrit, se révéla être un manuscrit écrit de la main de son père.

En feuilletant rapidement les pages, Thomas découvrit des notes écrites en latin, en grec et dans une étrange écriture dont il pensa que ce devait être de l'hébreu. Il revint à la première page où ne figuraient que trois mots : *Calix meus inebrians*. En les lisant, il sentit son sang se figer.

— As-tu ta réponse ? s'enquit sir Giles.

— Oui, Messire.

Le vieil homme se pencha sur la première page.

— C'est du latin, n'est-ce pas ?

— Oui, Messire.

— C'est ce que je pensais. J'ai regardé, assurément, mais ça n'avait ni queue ni tête pour moi, et je n'avais nulle envie de demander à sir John – sir John était le curé de Saint-Pierre à Dorchester – ou à cet homme de loi, comment s'appelle-t-il déjà ? Celui qui bave quand il s'enflamme. Il parle latin, ou il dit que c'est du latin. Que signifient ces mots ?

— « Ma coupe me rend ivre », répondit Thomas.

— « Ma coupe me rend ivre » ! répéta sir Giles, qui trouva la phrase amusante à l'extrême. Ah, l'esprit de ton père battait réellement la campagne ! C'était un brave homme, un brave homme, mais bonté divine ! « Ma coupe me rend ivre » !

— C'est tiré d'un psaume, expliqua Thomas en tournant la page.

La deuxième page était écrite dans la langue qu'il pensait être de l'hébreu. Pourtant, elle comportait une étrange particularité. Un symbole récurrent ressemblait à un œil humain, chose qu'il n'avait jamais vue dans un texte écrit en hébreu, même s'il fallait reconnaître qu'il n'avait pas vu souvent de textes en hébreu.

— C'est tiré d'un psaume, Messire, reprit-il, celui qui commence en disant que le Seigneur est notre berger.

— Ce n'est pas mon berger à moi, grommela le vieil homme. Du diable si je suis un mouton !

— Moi non plus, Messire, je ne suis pas un mouton ! renchérit Robbie.

— Je me suis laissé dire que le roi d'Écosse a été fait prisonnier, dit sir Giles, se tournant vers lui.

— Ah oui, Messire ? demanda Robbie d'un air innocent.

— Ce sont des balivernes, assurément, décréta le vieil homme, avant de se lancer dans un long récit relatant sa rencontre avec un Écossais barbu à Londres.

Thomas n'y prêta pas attention, préférant feuilleter le livre de son père. Il ressentait une sorte d'étrange déception, car l'existence de ce livre tendait à prouver que la quête du Graal se justifiait. Il avait envie que quelqu'un lui dise que tout cela n'était que sottises, qu'on le délivre de ses chaînes, mais son père avait pris l'affaire suffisamment au sérieux pour écrire cet

ouvrage. Cependant, il ne fallait pas oublier que son père était fou...

Mary, la fille de Gooden, apporta le jambon. Thomas la connaissait depuis leur enfance, à l'époque où ils jouaient ensemble dans les flaques d'eau. Il la salua d'un sourire. Puis il remarqua que Robbie la dévisageait comme s'il avait devant lui une apparition descendue tout droit des cieux. Avec ses longs cheveux noirs et sa bouche charnue, elle ne manquait sûrement pas de prétendants, et Robbie devrait compter avec plus d'un rival à Down Mapperley.

Thomas attendit qu'elle eût quitté la pièce pour demander à sir Giles en désignant le livre :

— Mon père vous a-t-il jamais parlé de ceci, Messire ?

— Il parlait de tout, répondit son hôte. Il parlait comme une femme, vraiment. Jamais il ne s'arrêtait ! J'étais l'ami de ton père, Thomas, mais je n'ai jamais été favorable à la religion. Quand il en parlait trop, j'étais pris de sommeil. Il aimait parler de religion.

Sir Giles s'interrompit pour se couper une tranche de jambon, puis ajouta :

— Mais ton père était fou.

— Vous pensez que ceci, c'est de la folie, Messire ? demanda Thomas en montrant de nouveau le livre.

— Ton père était fou de Dieu, mais il n'avait pas perdu la tête. Jamais je n'ai connu homme plus sensé, et cela me manque. Ses conseils me manquent.

— Cette fille travaille ici ? demanda Robbie avec un geste vers la grille derrière laquelle Mary avait disparu.

— Oui, depuis toute sa vie, répondit sir Giles. Tu te souviens de Mary, Thomas ?

— Oui, j'ai essayé de la noyer quand nous étions enfants ! répondit ce dernier.

Mais, bien plus que par la fille, il était intéressé par l'ouvrage, qu'il feuilletait en déplorant intérieurement de ne pas avoir le temps d'extraire quelque signification que ce fut de ce mélange d'écrits disparates.

— Vous savez ce que c'est, Messire, n'est-ce pas ?

Sir Giles garda le silence, puis hocha la tête.

— Ce que je sais, Thomas, c'est que bien des hommes veulent avoir ce que ton père affirme avoir possédé.

— C'est donc ce qu'il affirmait ?

Un nouveau silence.

— Il y a fait allusion, finit par dire sir Giles, et je ne t'envie point.

— Moi ?

— Oui, parce qu'il m'a donné ce livre, Thomas, en me demandant, s'il devait lui arriver malheur, de le garder jusqu'à ce que tu sois assez âgé et assez mûr pour reprendre le flambeau. Voilà ce qu'il a dit.

Sir Giles, qui observait le jeune homme, le vit tressaillir.

— Mais si vous voulez rester ici pendant quelque temps, ton compagnon et toi, vous êtes les bienvenus. Jake Churchill a grand besoin d'aide. Il me dit qu'il n'a jamais vu autant de renardeaux et que si nous ne tuons pas quelques-uns de ces bâtards, il y aura un carnage parmi les agneaux l'an prochain.

Thomas regarda Robbie. Leur mission était de trouver Taillebourg et de venger la mort d'Eléonore, du père Hobbe et du frère de Robbie, mais il était improbable, selon lui, que le dominicain revienne en ce lieu. Robbie, de son côté, n'avait qu'un désir, celui de rester pour faire la conquête de Mary Gooden. Et Thomas était las.

De plus, il ne savait de quel côté se tourner pour trouver le prêtre. La perche qu'on lui tendait était la bienvenue. Il pourrait ainsi se reposer en restant quelque temps au manoir et saisir l'occasion d'étudier le livre. Il mettrait ainsi ses pas dans ceux de son père sur le long et tortueux chemin du Graal.

— Nous allons rester ici, Messire, dit-il. Pour quelque temps.

C'était la première fois que Thomas vivait comme un seigneur. Pas un grand seigneur, pas comme un comte ou un duc avec une quantité de gens à son service, mais, malgré tout, avec des privilèges, confortablement installé dans un manoir – même si ce manoir n'était qu'une bâtisse de bois au toit de chaume, avec un sol de terre battue. Ses jours s'écoulaient, tranquilles, tandis qu'autour de lui on travaillait dur à couper le bois de chauffage, à puiser l'eau, à traire les vaches, à battre le beurre, à pétrir la pâte et à laver les vêtements.

Robbie, lui, y était plus accoutumé, mais il reconnaissait que la vie était infiniment plus facile dans le Dorset.

– Chez moi, dit-il, il y a toujours quelque maudit envahisseur anglais pour franchir la colline et vous voler votre bétail ou votre grain.

– Tandis que vous, objecta Thomas, jamais il ne vous viendrait à l'idée de chevaucher vers le sud pour aller voler les Anglais.

– Comment pourrais-je seulement penser à pareille chose ? répliqua Robbie, hilare.

L'hiver approchant, ils occupèrent leurs journées à chasser sur les terres de sir Giles Marriott afin de préparer la saison de l'agnelage et de garnir la table de leur hôte.

Ils prirent leurs habitudes dans les tavernes de Dorchester et allèrent régulièrement se distraire à la foire d'hiver où les mimes les amusaient de leurs facéties. Thomas retrouva d'anciens amis qu'il régala du récit de ses aventures en Bretagne, en Normandie et en Picardie, dont certaines étaient véridiques. Il remporta la flèche d'or du meilleur archer aux jeux de la foire. Sir Giles, à qui il l'offrit, la suspendit au mur de sa salle en déclarant que jamais il n'avait vu plus beau trophée. « Mon fils était une bonne flèche. Très bonne flèche. Je pense qu'il aurait pu gagner ce trophée lui aussi. »

Le fils de sir Giles était mort de la fièvre, et sa fille unique était mariée à un chevalier qui avait ses terres dans le Devon. Sir Giles n'aimait ni son gendre, ni sa fille.

— Ils hériteront de la propriété après ma mort, déclara-t-il à Thomas. Autant vous en faire profiter maintenant à vous deux.

Les heures qu'il passait le nez baissé sur le livre de son père donnaient bonne conscience au jeune archer, qui se persuadait ainsi qu'il ne négligeait pas sa quête du Graal. Les pages étaient en vélin épais, cher et rare, preuve s'il en était de l'importance que ces notes revêtaient pour le père Ralph. Mais leur sens n'en était pas plus clair pour autant. La plupart des écrits étaient des contes. L'un d'eux relatait l'histoire d'un aveugle qui, en caressant la coupe, avait reçu le don de la vue mais qui, déçu par l'aspect du Graal, la perdit de nouveau. Un autre récit parlait d'un guerrier maure qui, ayant essayé de dérober le Graal, avait été châtié de son impiété en étant transformé en serpent. L'histoire la plus longue était celle de Perceval, un chevalier du passé qui était parti pour la croisade et avait découvert le Graal dans le tombeau du Christ. Cette fois, le mot latin utilisé pour décrire le Graal était celui de *crater*, qui signifie jatte ou plat creux, tandis que dans d'autres pages il parlait de *calix*, calice ou coupe. Thomas se demanda si cette distinction avait une signification. Si son père avait possédé le Graal, n'aurait-il pas su si c'était une coupe ou une jatte ? À moins qu'il n'y eût pas de différence. Toujours était-il que l'histoire racontait que cette coupe était posée sur une étagère du tombeau du Christ, à la vue de tous ceux qui pénétraient dans le sépulcre, tant les pèlerins chrétiens que leur ennemis païens, et cependant, nul ne vit le Graal avant que Perceval entre dans la grotte à genoux, car Perceval était un homme juste et par conséquent digne de voir ses yeux s'ouvrir. Messire Perceval prit la coupe et la rapporta au sein de la chrétienté, où il prévoyait de construire une châsse digne de recevoir le trésor, mais, comme il était dit de façon laconique, « il trépassa ». Le père Ralph avait écrit sous cette abrupte conclusion : « Messire Perceval était comte d'Astarac et il était connu sous un autre nom. Il épousa une Vexille. »

— Messire Perceval ! s'exclama sir Giles, impressionné. C'était un membre de ta famille ? Ah ça ! Jamais ton père ne l'a

mentionné. En tout cas, je ne crois pas. Car la plupart du temps, je dormais pendant qu'il me contait ses histoires.

— D'ordinaire, il se gaussait de cette sorte de contes.

— Nous nous gaussons souvent de ce qui nous fait peur, observa sir Giles, sentencieux.

Soudain, il sourit :

— Jake me dit que vous avez attrapé ce vieux renard près des Cinq Mary.

Les Cinq Mary étaient les tertres d'anciennes tombes dont les bonnes gens disaient qu'elles avaient été creusées par des géants. Mais Thomas n'avait jamais compris pourquoi il y en avait six.

— Ce n'était pas là-bas, rectifia-t-il, mais derrière le White Nothe.

— Derrière le White Nothe ? Là haut, sur les falaises ?

Sir Giles dévisagea son interlocuteur, puis éclata de rire.

— Vous êtes allés sur les terres de Holgate ! Ah, canailles !

Le vieil homme, qui s'était toujours plaint abondamment lorsque Thomas venait braconner sur ses terres, trouva cette incursion chez son voisin amusante à l'extrême.

— Ah, Holgate, ce vieux gremlin ! Eh bien, dis-moi, ce livre, arrives-tu à en tirer quelque chose ?

— J'aimerais bien, répondit Thomas, en regardant fixement le nom d'Astarac.

Tout ce qu'il savait de ce nom, c'était qu'Astarac était un fief ou un comté du sud de la France et que c'était le berceau de cette famille Vexille qui avait ensuite été déclarée rebelle et hérétique. Il avait également appris qu'Astarac se trouvait près du pays cathare, assez près pour permettre à la contagion d'atteindre les Vexille et que, une centaine d'années auparavant, le roi de France et la vraie Église avaient brûlé les hérétiques et forcé les Vexille à la faite. Et maintenant, voilà que le légendaire messire Perceval semblait être un Vexille ? Plus Thomas pénétrait le mystère, plus les choses paraissaient embrouillées.

— Mon père vous a-t-il jamais parlé d'Astarac, Messire ? demanda-t-il à sir Giles.

— Astarac ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de là que venait sa famille.

— Non, non, il a grandi dans le Cheshire. C'est ce qu'il m'a toujours dit.

Mais le Cheshire était surtout un refuge, un endroit où se cacher de l'Inquisition. Était-ce là que le Graal était dissimulé, à présent ?

Le jeune archer tourna une page pour retrouver un long passage décrivant une scène dans laquelle une colonne d'envahisseurs qui avait tenté d'attaquer le donjon d'Astarac avait été repoussée à la vue du Graal. « Ils furent éblouis, écrivait le père Ralph, aussi trois cent soixante-quatre d'entre eux furent-ils exterminés. »

Une autre page affirmait qu'il était impossible à quiconque de proférer un mensonge en ayant la main posée sur le Graal, « sous peine d'être frappé de mort ». Une femme stérile, en caressant le Graal, se voyait accorder le bonheur de l'enfantement, et un homme qui buvait dedans le jour du vendredi saint se voyait octroyer la grâce d'apercevoir brièvement « celle qu'il prendrait pour femme au paradis ». Un conte relatait l'histoire d'un chevalier qui, portant le Graal pendant la traversée d'un désert, fut poursuivi par des païens ; mais, alors que tout semblait perdu pour lui, Dieu envoya un immense aigle qui l'attrapa en même temps que son cheval et le précieux Graal et l'emporta dans le ciel, laissant les guerriers païens hurler de rage impuissante.

Une phrase avait été copiée et recopiée dans les pages du livre : *Transfer calicem istem a me*. Thomas sentait la détresse et la colère de son père à travers les mots de cette phrase qui revenait sans cesse : « Éloigne de moi cette coupe. » Tels étaient les mots que le Christ avait prononcés dans le jardin de Gethsémani quand il avait demandé à son Père de lui épargner son supplice. La phrase était parfois écrite en grec, une langue que Thomas avait apprise mais jamais totalement maîtrisée. S'il parvint néanmoins à déchiffrer la majeure partie du texte en grec, l'hébreu resta un mystère pour lui.

Sir John, l'ancien vicaire de Saint-Pierre, s'accorda pour dire que c'était un étrange hébreu.

— J'ai oublié l'hébreu que j'ai appris, mais je ne me souviens point d'avoir jamais vu une lettre telle que celle-ci, dit-il à

Thomas en désignant le symbole qui ressemblait à un œil humain. Très curieux, Thomas, très curieux. C'est de l'hébreu sans en être tout à fait.

Il se tut un instant, puis ajouta d'une voix plaintive :

— Si seulement ce pauvre Nathan était toujours parmi nous.

— Nathan ?

— C'était avant ton époque, Thomas. Nathan ramassait les sangsues et les envoyait à Londres. Les médecins de là-bas appréciaient les sangsues du Dorset, le savais-tu ? Mais, naturellement, Nathan étant juif, il est parti avec les autres.

Les juifs avaient été chassés d'Angleterre presque cinquante ans auparavant, un événement toujours vivant dans la mémoire du prêtre.

— Nul n'a jamais découvert où il trouvait ses sangsues, poursuivit ce dernier, et parfois je me demande s'il ne leur a pas jeté un sort. (Il fronça les sourcils.) Ceci appartenait à ton père ?

— Oui.

— Pauvre père Ralph, soupira le prêtre, laissant entendre par là que le livre devait être le produit de sa folie.

Il referma le volume en repliant avec soin la couverture de cuir souple sur les pages.

Taillebourg semblait s'être évanoui dans la nature, et Thomas n'avait reçu aucune nouvelle de ses amis de Normandie.

Il écrivit une difficile missive à messire Guillaume dans laquelle il lui annonçait la mort de sa fille et lui demandait des nouvelles de Will Skeat qu'il avait emmené à Caen pour y être soigné par Mordecai, le médecin juif. La lettre partit à Southampton, et de là à Guernesey, et Thomas était sûr qu'elle serait transmise en Normandie, mais à Noël, aucune réponse ne lui était parvenue. Sans doute la lettre avait-elle été perdue. Il écrivit aussi à lord Outhwaite en assurant à Sa Seigneurie qu'il accomplissait ses recherches avec assiduité et en lui répercutant quelques-unes des histoires contenues dans le livre de son père.

Lord Outhwaite lui envoya une réponse dans laquelle il félicitait son jeune ami de sa découverte, puis lui apprenait que sir Geoffrey Carr avait quitté le pays pour la Bretagne avec une demi-douzaine d'hommes. La rumeur, rapportait lord

Outhwaite, disait que les dettes de l'Épouvantail étaient plus importantes que jamais, « ce qui, peut-être, explique pourquoi il est parti pour la Bretagne ». Ce n'était sans doute pas la seule perspective du pillage qui avait expédié l'Épouvantail à La Roche-Derrien, mais la loi qui disait qu'un débiteur n'était pas tenu à remboursement pendant qu'il servait le roi à l'étranger. « Allez-vous suivre l'Épouvantail ? » demandait lord Outhwaite.

Thomas lui répondit en écrivant qu'il se trouverait à La Roche-Derrien au moment où son correspondant lirait sa missive, mais il ne leva pas le petit doigt pour quitter le Dorset. « C'est Noël », se dit-il. Il avait toujours aimé Noël.

Sir Giles célébra les douze jours de réjouissances avec faste. Il n'avait pas mangé de viande depuis le premier dimanche de l'Avent, ce qui n'était pas un sacrifice particulier car il aimait le poisson, surtout l'anguille, mais, la veille de Noël, il ne consomma que du pain afin de se préparer à la première fête de la saison.

Douze ruches vides furent apportés dans la salle et décorées de rameaux de lierre et de houx. Un immense cierge, assez grand pour brûler pendant toutes les fêtes, fut placé sur la grande table et une épaisse bûche fut mise à brûler dans l'âtre. Les voisins de sir Giles furent invités à boire du vin et de la bière, et à manger du bœuf, du sanglier, de la venaison, de l'oie et du fromage de tête.

La coupe de la ribote, remplie de vin de bordeaux chaud et épicé, fut passée tout autour de la salle et sir Giles, ainsi qu'il le faisait chaque nuit de Noël, pleura le trépas de sa femme et s'endormit dans les vapeurs de l'alcool avant l'extinction des chandelles.

La quatrième nuit de Noël, Thomas et Robbie obéirent à la coutume en se joignant à la bruyante compagnie des quêteurs qui parcouraient la paroisse, déguisés en esprits, en hommes verts et en sauvages, exhortant les bonnes gens à faire des dons pour l'église. Ils allèrent jusqu'à Dorchester, empiétant sur deux autres paroisses, et furent entraînés dans une bagarre avec les quêteurs de l'église de Tous les Saints. Les zélés quêteurs terminèrent la nuit dans la geôle de Dorchester, dont ils furent relâchés par un George Adyn hilare qui, au matin, leur apporta

une cruche de bière, accompagnée du fameux pudding des quêteurs préparé par sa femme.

La douzième nuit de fête fut marquée par un festin au cours duquel on dégusta un sanglier abattu par la lance de Robbie. Après le repas, et lorsque les hôtes, abrutis de nourriture et de boisson, se furent assoupis, il se mit à neiger.

Thomas se rendit sur le seuil de la porte pour aller observer les flocons qui tourbillonnaient à la lueur vacillante d'une torche.

— Il nous faut partir loin d'ici au plus tôt, déclara Robbie venu le rejoindre.

— Partir loin ?

— Oui, nous avons quelque chose à faire.

Thomas ne pouvait qu'en convenir, mais il n'avait nulle envie de partir.

— Je croyais que tu étais heureux ici, s'étonna-t-il.

— C'est vrai, et sir Giles est plus généreux que je ne le mérite.

— Eh bien ?

— C'est Mary...

Robbie, embarrassé, ne termina pas sa phrase.

— Elle est grosse ?

— À ce qu'il paraît, confirma-t-il en se signant.

Thomas garda les yeux fixés sur la neige.

— Si tu lui donnes de l'argent en suffisance pour se faire une dot, elle ira bien.

— Il ne me reste plus que trois livres, avoua Robbie.

Son oncle, sir William, lui avait remis une bourse contenant la somme jugée nécessaire pour une année.

— Ça devrait suffire, dit Thomas.

— Il ne me restera plus rien ! protesta son ami.

— Tu aurais dû y penser avant de labourer le champ, le blâma Thomas, qui se rappela avoir été exactement dans la même situation avec une fille de Hookton.

Il retourna dans la salle, où un harpiste et un flûtiste jouaient de la musique pour les hôtes qui cuvaient leur vin.

— Il nous faut partir loin d'ici, dit-il, mais je ne sais pas où, poursuivit-il.

— Tu as dit que tu voulais aller à Calais ?

Thomas haussa les épaules :

— Tu crois que Taillebourg va nous chercher là-bas ? objecta-t-il.

— Ce que je crois, c'est que dès qu'il saura que tu as ce livre, il te poursuivra jusqu'en enfer.

Robbie avait raison, mais ce livre ne lui avait pas été d'une grande utilité jusque-là. Il ne disait nulle part avec certitude que le père Ralph possédait le Graal, pas plus qu'il ne décrivait quelque endroit où le chercher. Or, les deux jeunes gens avaient cherché partout. Ils avaient passé les grottes au peigne fin, ainsi que les falaises de Hookton, et n'avaient trouvé que du bois flottant, des berniques et des algues. Nul calice d'or n'était dissimulé dans les galets. Aussi, où aller maintenant ? Où chercher ?

À Calais, Thomas pourrait rejoindre l'armée, mais il doutait que Taillebourg le cherche au cœur de la soldatesque anglaise. Peut-être devrait-il retourner en Bretagne. Or, ce n'étaient ni le Graal ni la nécessité d'affronter Taillebourg qui l'attiraient à La Roche-Derrien, mais la pensée que Jeannette Chénier pût être rentrée chez elle. Il pensait souvent à elle, à ses cheveux noirs, à son caractère fier et plein de fougue, et à chaque fois, il se sentait coupable envers Eléonore.

La neige ne resta pas. Elle fondit, et une pluie drue arriva de l'ouest pour cingler la côte du Dorset.

Un gros bateau anglais s'était échoué sur les galets de Chesil. Thomas et Robbie se rendirent en hâte sur la plage à bord d'un chariot appartenant à sir Giles et, avec l'aide de Jake Churchill et de deux de ses fils assistés de plusieurs autres solides gaillards, ils sauvèrent six ballots de laine qu'ils transportèrent jusqu'à Down Mapperley en les remettant à sir Giles, qui, grâce à cela, gagna les revenus d'une année en une journée.

Et le lendemain matin, le prêtre français arrivait à Dorchester.

La nouvelle leur fut annoncée par George Adyn.

— Tu m’as bien dit d’ouvrir l’œil sitôt que je verrais poindre des étrangers, dit-il à Thomas, eh bien, ce coquin-là, il m’a tout l’air d’être un vrai étranger. Habillé comme un prêtre, pour sûr, mais va savoir ? C’est un vagabond, pour sûr. Suffit que tu me le dises (il fit un clin d’œil à Thomas) et on lui fait tâter du fouet, à ce gaillard-là, et après, on te l’expédie à Shaftesbury.

— Et là-bas, qu’en feront-ils ? s’enquit Robbie.

— Ils lui donneront le fouet derechef et ils le chasseront.

— C’est un dominicain ? demanda Thomas.

— Est-ce que je sais ? Il parle un galimatias de barbare, pour sûr. Pas comme un chrétien.

— De quelle couleur est sa robe ?

— Noire, bien sûr.

— Je vais aller lui parler, décida Thomas.

— Il baragouine comme un païen, pour sûr. Votre Honneur !

Ces derniers mots étaient destinés à saluer sir Giles, et Thomas dut attendre que les deux hommes se fussent entretenus de la santé de divers cousins, neveux et autres parents. Aussi approchait-on de midi lorsqu’il entra dans la bonne ville de Dorchester, accompagné de Robbie, en se répétant pour la millième fois que c’était décidément une ville bien plaisante et qu’il ferait bon y vivre.

Le prêtre fut amené dans la petite cour de la geôle. C’était une belle journée. Deux merles sautillaient sur le mur et un aconit fleurissait dans un coin de la cour. Le prêtre se révéla un homme jeune, très petit, doté d’un nez épaté, d’une paire d’yeux protubérants et d’une chevelure noire en bataille. Il portait une robe si élimée, si déchirée et si tachée qu’il n’était pas étonnant que les constables eussent pris cet être pour un vagabond. Cette erreur avait eu le don de susciter le courroux du prêtre.

— Est-ce ainsi que les Anglais traitent les serviteurs de Dieu ? L'enfer est un lieu encore trop bon pour vous autres Anglais ! Je le dirai à l'évêque qui le dira à l'archevêque qui en informera le Saint-Père et l'anathème sera jeté sur vous ! Vous serez tous excommuniés !

— Tu vois ce que je veux dire ? déplora George Adyn. Ça jappe comme un renard mais ce que ça raconte n'a ni queue ni tête.

— Il parle en français, lui apprit Thomas, avant de s'adresser au prêtre. Quel est votre nom ?

— Je veux voir l'évêque immédiatement. Tout de suite !

— Quel est votre nom ?

— Amenez-moi le curé de cette paroisse !

— Fort bien, mais avant je vous arrache les oreilles ! répliqua Thomas. Eh bien, quel est votre nom ?

Il s'appelait père Pascal, et il venait de subir les affres d'un voyage inconfortable à l'extrême. Parti du sud de Caen, il avait traversé les eaux glaciales de la mer. Il avait fait voile jusqu'à Guernesey, puis jusqu'à Southampton, avant de poursuivre sa route à pied, et tout cela sans connaître un rudiment d'anglais. C'était merveille que le père Pascal fût arrivé si loin. Et la merveille était d'autant plus grande qu'il avait été dépêché à Hookton avec un message pour Thomas.

C'était messire Guillaume d'Evêque qui l'avait envoyé, ou, plutôt, le père Pascal s'était proposé volontairement pour le voyage qui était urgent, car c'était un appel au secours. Evêque était assiégé.

— C'est épouvantable ! dit le religieux français.

À présent, calmé et radouci, il était assis au coin du feu aux Trois Coqs, où il dégustait de l'oie et buvait du *bragged*, une mixture d'hydromel chaud et de bière brune.

— C'est le comte de Coutances qui l'assiège. Le comte ! reprit-il.

— Pourquoi est-ce à ce point épouvantable ? demanda Thomas.

— Parce que messire Guillaume est le vassal-lige du comte ! s'exclama le prêtre, et Thomas comprit.

Les terres de messire Guillaume lui avaient été données en fief, et en faisant la guerre à son propre vassal, le comte le déclarait hors-la-loi.

— Mais pourquoi ?

Le père Pascal haussa les épaules.

— Le comte dit que c'est à cause de ce qui s'est passé pendant la bataille. Savez-vous ce qui s'est passé pendant la bataille ?

— Oui, dit Thomas.

Devant traduire pour Robbie, il lui fallait l'expliquer de toute façon. Il s'agissait de la bataille qui avait eu lieu l'été précédent dans la forêt de Crécy. Messire Guillaume appartenait aux armées du roi de France, mais au milieu du combat, il avait détecté son ennemi, Guy Vexille, et avait tourné ses hommes d'armes contre les troupes de Vexille.

— Le comte dit que c'est de la félonie, poursuivit le prêtre, et le roi a donné sa bénédiction.

Thomas se tut pendant quelque temps.

— Comment savez-vous que j'y étais ? finit-il par s'enquérir.

— Vous avez envoyé une missive à messire Guillaume.

— Je pensais qu'il ne l'avait pas reçue.

— Si, il l'a reçue, assurément. L'année dernière, avant de se trouver dans cette mauvaise passe.

Messire Guillaume se trouvait certes dans une mauvaise passe, mais par bonheur, son manoir d'Evêque était construit sur la pierre et garni de douves. Le comte de Coutances n'avait pas encore réussi à percer le mur, ni à traverser les douves, mais il disposait d'une pléthore de combattants, tandis que messire Guillaume n'avait qu'une petite garnison de neuf fidèles.

— Il y a aussi quelques femmes, précisa le père Pascal en déchirant une cuisse d'oie avec ses dents, mais ça ne compte pas.

— A-t-il des vivres ?

— À profusion, et le puits est bon.

— Ainsi, il peut tenir quelque temps ?

Le prêtre haussa les épaules.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Il le pense, mais comment savoir ? Et le comte a une machine, une... il fronça les sourcils pour retrouver le nom.

— Un trébuchet ?

— Non, non, une sorte de grosse arbalète qui lance d'énormes traits, dit le père Pascal en rongéant le dernier morceau de chair qui subsistait sur l'os. Elle est vraiment lente et un jour, elle s'est même brisée. Mais ils l'ont réparée. Cette machine infernale ne cesse de marteler le mur. Oh, et votre ami est là-bas, marmonna-t-il, la bouche pleine.

— Mon ami ?

— Skeat, est-ce bien son nom ? Il est là-bas avec le docteur. À présent, il parle de nouveau et il marche. Il va bien mieux. Mais il ne sait pas reconnaître les gens quand ils ne parlent point.

— Quand ils ne parlent point ? répéta Thomas, perplexe.

— Quand il vous voit, expliqua le prêtre, il ne vous reconnaît pas. Ensuite vous parlez et il vous reconnaît.

Il haussa les épaules dans un geste de perplexité.

— Étrange, non ? Donc, qu'allez-vous faire ? demanda-t-il avant de vider sa cruche.

— Qu'attend de moi messire Guillaume ?

— Il désire que vous soyez tout près au cas où il lui faudrait s'échapper, mais il a écrit une lettre au roi pour lui expliquer ce qui s'est passé pendant la bataille. J'ai envoyé la lettre à Paris. Messire Guillaume pense que le roi peut fléchir, aussi attend-il sa réponse, mais moi... Moi, je pense que messire Guillaume est comme cette oie. Plumé et cuit.

— A-t-il dit quelque chose à propos de sa fille ?

— Sa fille ?

La question parut surprendre le père Pascal. Puis son visage s'éclaira.

— Oh, sa fille bâtarde ! Il a dit que vous trucideriez celui qui l'a tué, quel qu'il soit.

— C'est vrai, je le ferai.

— Et il veut votre aide.

— Il va l'avoir, assura Thomas, et nous partons dès demain.

Il regarda Robbie :

— Nous retournons à la guerre, lui dit-il.

— Pour qui vais-je me battre ?

Thomas lui adressa un large sourire :

— Pour moi, répondit-il.

Thomas, Robbie et le prêtre se mirent en route le lendemain matin. Thomas emporta des vêtements de rechange, un sac de flèches rempli, son arc, son épée et sa cotte de mailles, et, enveloppé dans une feuille de peau de cerf, un bagage de poids : le livre de son père. En réalité, il était plus léger qu'une gerbe de flèches, mais la mission qu'impliquait sa possession pesait sur la conscience de Thomas. Il se disait qu'il partait surtout pour aller à la rescousse de messire Guillaume, et cependant, il savait qu'il continuait sa quête du secret de son père.

Deux hommes au service de sir Giles chevauchaient avec eux pour ramener la jument que montait le père Pascal, ainsi que les deux étalons que le vieil homme avait rachetés à ses deux protégés.

« Vous n'allez pas les emporter à bord d'un bateau, avait dit sir Giles, on ne mélange point les chevaux et les bateaux. »

— Il nous a trop payés pour les chevaux, fit remarquer Robbie alors qu'ils s'éloignaient.

— Il veut laisser le moins possible à son gendre, répondit Thomas. De plus, c'est un homme généreux. Il a donné trois livres de plus à Mary Gooden. Pour sa dot. Ah, il est fort chanceux, cet homme.

Quelque chose dans l'intonation de son ami attira l'attention de Robbie.

— Un homme ? Quel homme ? Tu veux dire qu'elle a trouvé un époux ?

— Oui, un bon gars. Un couvreur en chaume de Tolpuddle. Ils se marieront la semaine prochaine.

— La semaine prochaine !

Robbie parut fort contristé d'apprendre que sa maîtresse se mariait. Même si c'était lui qui l'abandonnait, sa fierté était atteinte.

— Mais pourquoi l'épouse-t-il ? demanda-t-il au bout d'un moment. Ou alors, il ne sait point qu'elle est grosse ?

— Il croit que l'enfant est de lui, affirma Thomas, imperturbable, et cela se pourrait bien, m'a-t-on dit.

— Jésus ! jura Robbie.

Puis il se retourna pour jeter un regard sur la route qui s'étirait derrière eux, et le souvenir du bon temps lui fit venir le sourire aux lèvres.

— C'est un homme bon, dit-il en parlant de sir Giles.

— Un homme seul, compléta Thomas.

Leur bienfaiteur regrettait de les voir partir, mais il comprenait qu'ils ne pouvaient rester.

Robbie huma l'air :

— Ça sent la neige.

— Pas du tout !

C'était une matinée doucement ensoleillée. Les crocus et les aconits montraient le bout de leur nez dans les endroits abrités et les haies étaient bruissantes de pinsons et de rouges-gorges.

Mais le jeune Écossais ne s'était pas trompé. Comme la journée passait, les cieux devinrent bas et gris, le vent tourna à l'est en mordant leurs visages avec une vigueur nouvelle et la neige suivit. Ils trouvèrent refuge dans la forêt, chez un verdier⁴ dont la maison surpeuplée abritait outre l'agent, sa femme, cinq filles et trois garçons. Deux vaches disposaient d'une étable à un bout de la maison, et quatre chèvres étaient attachées à l'autre bout. Le père Pascal confia à Thomas qu'il avait grandi dans une maison tout à fait semblable ; toutefois, il s'inquiétait de savoir si les usages étaient les mêmes en Angleterre et dans le Limousin.

— Des usages ? interrogea le jeune archer.

— Eh bien, chez nous, précisa le prêtre en rougissant, les femmes pissent avec les vaches et les hommes avec les chèvres. Je ne voudrais pas me tromper.

— C'est pareil ici, le rassura Thomas.

Le père Pascal se révéla un bon compagnon. Il possédait une jolie voix dont il fit profiter l'assemblée après le repas pris en commun avec le verdier et les siens en les régaland de chansons françaises. Ensuite, tandis que la neige continuait à tomber et

⁴ Dans l'Angleterre médiévale, garde chargé d'administrer le passage dans les forêts royales.

que la fumée de l'âtre s'élevait en grosses volutes vers le toit de chaume, il devisa avec Thomas.

Il était curé du village d'Evecque. Lorsque le comte de Coutances avait attaqué, il avait trouvé refuge au château. « Mais je n'aime pas rester enfermé », dit-il. Aussi avait-il proposé à messire Guillaume de délivrer son message en Angleterre. Il s'était échappé d'Evecque, d'abord en jetant sa vêtue par-dessus les douves et ensuite en nageant pour la récupérer.

— Il faisait froid, raconta-t-il, jamais je n'ai eu aussi froid ! Je me disais que mieux valait avoir froid que rôtir en enfer, mais, tout de même, c'était épouvantable.

— Quelles sont les choses que messire Guillaume attend de nous ?

— Il ne l'a pas dit. Peut-être que si les assiégeants pouvaient être découragés... ?

Il haussa les épaules.

— L'hiver n'est pas une bonne période pour un siège, à mon avis. À l'intérieur d'Evecque, ils sont confortablement installés, au chaud, ils ont engrangé leur récolte, mais les assiégeants... Les assiégeants sont mouillés et ils sont au froid. Si vous pouviez augmenter leur inconfort, qui sait ? Peut-être abandonneraient-ils le siège ?

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Je n'ai plus rien à faire à Evecque, répondit le prêtre. Messire Guillaume a été déclaré félon et ses biens ont été confisqués, ce qui fait que ses serfs ont été transportés dans les domaines du comte de Coutances. La plupart de ses gens ont fui devant les assaillants qui les pillaient et les violaient. Peut-être vais-je me rendre à Paris ? Je ne peux pas aller trouver l'évêque de Caen.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a envoyé des hommes à la rescousse du comte de Coutances, dit le bon père en secouant tristement la tête. L'évêque a été appauvri par les Anglais, pendant l'été, aussi a-t-il besoin d'or, de terres et de biens, et il espère en tirer du fief d'Evecque. La cupidité est la cause de bien des guerres.

— Et vous êtes aux côtés de messire Guillaume ?

Le père Pascal haussa les épaules.

— C'est un homme de bien. Mais à présent... À présent, il me faut aller voir à Paris pour demander une promotion. Ou peut-être à Dijon. J'ai un cousin là-bas.

Ils poursuivirent leur route vers l'est pendant les deux jours suivants, chevauchant à travers les bruyères mortes de la New Forest recouverte d'un doux manteau blanc. La nuit, les petites lumières des villages de forêt scintillaient dans le froid. Thomas craignait qu'ils n'arrivent trop tard en Normandie pour venir en aide à messire Guillaume, mais ce doute n'était pas une raison pour abandonner leurs efforts. Pendant les dernières lieues vers Southampton, ils durent patauger dans un mélange de neige fondue et de boue. Thomas se demanda comment ils trouveraient un moyen d'atteindre la Normandie, province ennemie. Il doutait fort de trouver un bateau, car toute embarcation anglaise s'approchant de la côte normande était en danger d'être arraisonnée par des pirates. Certes, les bateaux en partance pour la Bretagne ne manqueraient pas, mais la route était longue jusqu'à Caen.

— Il faut passer par les îles, naturellement, affirma le père Pascal.

Ils passèrent une nuit dans une taverne et, le lendemain matin, trouvèrent une place à bord de l'*Ursula*, un cotre en partance pour Guernesey qui transportait des tonneaux de porc salé, des fûts remplis de clous, des douves de tonneaux, des lingots de fer, des pots emballés dans de la sciure, des ballots de laine, des gerbes de flèches et trois caisses de cornes de bétail. Il transportait aussi une douzaine d'archers attendus à la garnison du château qui gardait le mouillage du port de Saint-Pierre. Que vînt un mauvais vent d'ouest, selon les dires du capitaine, et des douzaines de bateaux qui transportaient du vin de Gascogne vers l'Angleterre se trouveraient pris dans la tourmente ; le port de Saint-Pierre était l'un de leurs derniers refuges. Mais les marins français le savaient aussi et, par mauvais temps, leurs bateaux venaient en masse vers l'île pour saisir l'occasion de faire une prise ou deux.

— Cela veut-il dire qu'ils nous attendent ? demanda Thomas.

Ils laissaient derrière eux l'île de Wight et le bateau était secoué par les vagues d'une mer grise d'hiver.

— Pas nous, ce n'est pas nous qu'ils attendent. Ils la connaissent, *l'Ursula*, pour sûr, le rassura le capitaine en souriant d'un affreux sourire sans dents qui fendit son visage défiguré par la petite vérole, ils la connaissent et ils l'aiment, assurément.

Cela signifiait sans doute qu'il avait payé leur part aux hommes de Cherbourg et de Carteret. Cependant, il n'avait pas versé son écot à Neptune ou à l'esprit qui régnait sur la mer car, bien qu'il prétendît s'y connaître en vents et en vagues et qu'il affirmât que tous deux resteraient calmes, *l'Ursula* se balançait comme une cloche sonnante à toute volée. Elle tanguait, se cabrait et piquait du nez dans un vacarme de tonnerre. Le ciel du soir était gris comme la mort ; puis une pluie de neige fondue se mit à tomber sur la mer agitée. Le capitaine, accroché à la barre, dit avec son affreux sourire que ce n'était qu'un petit vent qui n'avait pas de quoi inquiéter un bon chrétien. Certains membres de son équipage ne semblaient pas partager son optimisme, car les uns touchèrent le crucifix cloué à l'unique mât et les autres allèrent s'incliner sur la plage arrière devant une image grossièrement sculptée dans le bois et entourée de rubans de couleurs vives. Cette sculpture était censée représenter sainte Ursula, la patronne du bateau. Thomas lui dit une prière en allant se tapir dans un petit coin sous l'avant du pont où il se réfugia avec les autres passagers, mais le pont semblait être troué, car un mélange d'eau de pluie et d'eau de mer passait continuellement à travers. Trois archers étaient malades et Thomas lui-même, qui avait traversé la Manche par deux fois auparavant et qui, ayant été élevé dans un village de pêcheurs, avait passé de nombreuses journées à bord de leurs petites embarcations, ne se sentait pas bien. En revanche, Robbie, qui n'avait jamais été en mer, s'intéressait à tous les détails du bord sans paraître éprouver l'ombre d'une indisposition.

— C'est parce que ces bateaux sont ronds ; ils roulent ! expliqua-t-il en criant pour recouvrir le vacarme.

— Tu t'y connais en bateaux, hein ? persifla Thomas.

— Ça coule de source, répliqua l'Écossais.

Thomas tenta de dormir. Il s'enveloppa dans sa cape trempée, se roula en boule en restant aussi immobile que le lui permettait le tangage du bateau et enfin, curieusement, il parvint à s'endormir. Il se réveilla à maintes reprises durant la nuit en se demandant à chaque fois où il était, et lorsqu'il recouvrait ses esprits, il doutait que le jour finisse par se lever ou qu'il parvienne jamais à se réchauffer.

L'aube arriva enfin, grise et sale, accompagnée d'un froid mordant qui vous transperçait jusqu'à la moelle des os, mais l'équipage avait retrouvé son entrain car le vent s'était calmé et la mer était plus clémente. Les vagues striées d'écume se dressaient et retombaient en s'abattant sur un groupe de rochers nus où des myriades d'oiseaux marins avaient élu domicile. C'était la seule terre en vue.

Le capitaine traversa le pont pour venir rejoindre le jeune archer.

— Les Casquets, annonça-t-il en désignant les rochers d'un signe du menton. Ces vieilles pierres ont fait un bon nombre de veuves.

Il fit le signe de la croix, cracha par-dessus le plat-bord pour conjurer le mauvais sort, puis leva la tête vers une trouée claire qui allait s'élargissant dans les nuages.

— Nous allons vers le beau temps, dit-il, grâces en soient rendues à Dieu et à Ursula.

Puis, avec un regard méfiant vers son jeune compagnon :

— Dites-moi, qu'est-ce qui vous amène dans les îles ?

Thomas songea à inventer quelque prétexte, à invoquer la famille... puis se ravisa : peut-être la vérité pourrait-elle lui apporter quelque enseignement intéressant.

— Nous voulons nous rendre en Normandie.

— On n'aime point trop les Anglais en Normandie, depuis que notre roi lui a rendu visite l'année dernière.

— J'y étais.

— Alors, vous savez qu'ils ne nous aiment pas.

Le capitaine avait raison. Les Anglais avaient tué des gens par milliers à Caen, puis brûlé les fermes, les moulins et les villages en ravageant la région à l'est et au nord. C'était une

façon cruelle de faire la guerre, mais qui permettait d'attirer l'ennemi hors de ses retranchements pour engager la bataille. Sans doute était-ce la même méthode qu'appliquait le comte de Coutances avec les terres d'Evêque, dans l'espoir que messire Guillaume quitte l'abri de ses murailles de pierre pour les défendre. Seulement, messire Guillaume, avec ses neuf hommes, ne pouvait espérer affronter le comte dans une bataille.

— Des affaires nous attendent à Caen, lâcha Thomas, si nous pouvons atteindre cette ville.

Le capitaine fourra un index dans sa narine, puis jeta quelque chose dans les vagues.

— Essayez de trouver les *Troï Fraïress*, dit-il.

— Les quoi ?

— *Troï Fraïress*, répéta-t-il. C'est un bateau et c'est son nom. Il est français. Il n'est pas grand, pas plus large que ce petit baquet.

Il avait pointé le doigt vers une petite barque de pêche à la coque passée à la poix. À son bord, deux hommes lançaient des filets lestés dans la mer démontée tout autour des Casquets.

— C'est un homme qui s'appelle Pierre le Hideux qui commande les *Troï Fraïress*. Il vous emmènera peut-être jusqu'à Caen, ou peut-être jusqu'à Carteret ou Cherbourg. Mais ce n'est point de moi que vous tenez son nom.

— Certes non ! assura Thomas.

Sans doute le capitaine voulait-il dire que Pierre le Hideux commandait un bateau appelé *Les Trois Frères*.

Il regarda la barque de pêche en pensant à la vie de ces pêcheurs qui tentaient de tirer leur subsistance de cette mer hostile. Il était sûrement plus facile de vivre de la contrebande de la laine et du vin entre la Normandie et les îles.

Pendant toute la matinée, ils firent voile vers le sud. Enfin, ils aperçurent la terre. Une petite île était située à l'est et une plus grande, Guernesey, à l'ouest. Sur les deux îles, les cheminées laissaient échapper des colonnes de fumée, promesse d'un toit et d'un bon repas chaud. Hélas, cette promesse s'évapora dans le ciel, car le vent changea de direction, la marée baissa et il fallut à l'*Ursula* le reste de la journée pour atteindre

le port, où elle jeta l'ancre à l'ombre menaçante du château construit sur le roc.

Thomas, Robbie et le père Pascal furent conduits à terre à la rame. Ils échappèrent à la morsure de la bise en se réfugiant dans la quiétude d'une taverne où un feu dansait dans une vaste cheminée, à côté de laquelle ils prirent place pour déguster du poisson en daube, accompagné de pain noir et d'une bière aqueuse.

Ils dormirent ensuite sur des sacs remplis de paille où grouillait joyeusement la vermine.

Il leur fallut attendre quatre jours avant que Pierre le Hideux, dont le véritable nom était Pierre Savon, vînt mouiller au port, et deux jours de plus avant qu'il ne fût prêt à reprendre le large avec une cargaison de laine sur laquelle aucun impôt ne serait prélevé. Ledit Pierre était enchanté de prendre des passagers, auxquels il réclama un prix que les deux jeunes gens assimilèrent à de l'escroquerie. Le père Pascal fut transporté sans bourse délier grâce à sa double qualité de Normand et de prêtre car, à en croire Pierre le Hideux, comme Dieu l'aimait deux fois plus à ce titre, il était fort improbable que *Les Trois Frères* sombrerent tant que le père Pascal serait à bord.

En effet, Dieu devait aimer le prêtre, car Il envoya une douce brise d'ouest, des cieux clairs et une mer calme, qui permirent aux *Trois Frères* de voler quasiment au-dessus des eaux jusqu'à l'Orne. Ils remontèrent jusqu'à Caen avec la marée et arrivèrent au matin. Lorsqu'ils furent à terre, le père Pascal bénit ses deux compagnons avant de soulever sa robe mitée et de se mettre en route pour Paris.

Thomas et Robbie, lourdement chargés de leur bagage de cottes de mailles, d'armes, de flèches et de vêtements de rechange, se dirigèrent vers le sud en traversant la ville.

L'aspect de Caen n'avait pas changé depuis l'année précédente, quand Thomas l'avait quittée après son saccage par les archers anglais. Ceux-ci, désobéissant aux ordres de leur roi qui leur commandait d'interrompre l'assaut, avaient franchi la rivière et massacré des centaines d'habitants à l'intérieur de la ville. Robbie ouvrit de grands yeux stupéfaits devant les vestiges de l'île Saint-Jean, la partie neuve de Caen, celle qui avait le plus

souffert de la mise à sac. Quelques maisons seulement avaient été reconstruites et des ossements divers, parmi lesquels des côtes, des crânes et des os longs, apparaissaient à la surface de la boue laissée par la marée descendante. Les boutiques étaient presque vides, mais quelques paysans vendaient des vivres exposés sur leur charrette. Thomas acheta du poisson séché, du pain et du fromage dur comme la pierre. Certains jetaient des regards méfiants à son arc, mais il affirma aux sourcilleux qu'il était Écossais, et par conséquent allié de la France.

— Ils ont de bons arcs en Écosse, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Robbie.

— Certes oui !

— Alors pourquoi ne les avez-vous pas utilisés à Durham ?

— C'est que nous n'en avons pas assez, expliqua Robbie. Et surtout, nous préférons vous tuer au corps à corps, vous autres bâtards. Pour être bien sûrs que vous soyez bien morts, tu comprends ?

Avisant bouche bée une fille portant un pot à lait, il annonça sans transition :

— Je suis amoureux !

Mais Thomas le fit redescendre incontinent sur terre :

— Dès que tu vois des tétons tu tombes amoureux. Allez, viens !

Ils se rendirent chez messire Guillaume, là où il avait fait la connaissance d'Eléonore. Le blason aux trois faucons du gentilhomme était toujours gravé dans la pierre au-dessus de la porte, mais une nouvelle bannière flottait à présent sur la maison : un drapeau orné d'un sanglier à bosse muni de grandes défenses.

Thomas traversa la petite place pour aller quérir des renseignements auprès d'un tonnelier garnissant de fer les flancs d'un tonneau à grand renfort de coups de marteau.

— Quelle est cette bannière ?

— C'est celle du comte de Coutances, répondit le tonnelier, et il a déjà augmenté les fermages, ce gremlin. Et vous pouvez bien être à son service, peu me chaut, vous ne me ferez pas clore le bec. (Se redressant, il fronça les sourcils à la vue de l'arc.) Vous êtes anglais ?

— Écossais, répondit Thomas.

— Ah !

Intrigué, le tonnelier se pencha vers son interlocuteur.

— C'est-y vrai que vous peignez vos faces en bleu quand vous vous battez ?

— Entièrement vrai, répondit Thomas, et même nos culs.

— Merveilleux ! fit le tonnelier, impressionné.

— Qu'est-ce qu'il dit ? interrogea Robbie, qui ne comprenait goutte à ce dialogue en français.

— Rien, éluda Thomas.

Puis il désigna du doigt un chêne qui poussait au centre de la placette. Quelques feuilles recroquevillées étaient toujours accrochées aux branches.

— J'ai été pendu à cet arbre, apprit-il à son compagnon.

— Oui-da, et moi, je suis le pape d'Avignon, répliqua Robbie en soulevant son ballot. Tu lui as demandé où nous pourrions acheter des chevaux ?

— C'est cher, les chevaux, objecta Thomas, et j'ai pensé que ce n'était pas la peine d'en acheter.

— Nous voilà donc devenus de la vulgaire piétaille ?

— Comme tu vois, confirma Thomas.

Ils quittèrent l'île en empruntant le pont sur lequel tant d'archers avaient péri durant leur assaut furieux et traversèrent la vieille ville. Il y avait eu là moins de dommages que sur l'île Saint-Jean car nul n'avait tenté de défendre les étroites ruelles, tandis que le château, qui n'était pas tombé aux mains des Anglais, n'avait souffert que des boulets lancés par les bombardes. Ces instruments de guerre n'avaient fait que peu de dégâts, si ce n'est ébrécher les pierres entourant la porte.

Une bannière rouge et jaune flottait sur les remparts et des hommes d'armes portant une livrée de même couleur interpellèrent les deux compagnons à leur passage. Thomas répondit en expliquant qu'ils étaient des soldats écossais désireux de se mettre au service du comte de Coutances.

— Je croyais le trouver ici, mentit le jeune archer, mais on nous a appris qu'il était à Evecque.

— Et ça ne le mènera nulle part, répondit le chef des gardes.

C'était un barbu portant un heaume fendu, ce qui laissait supposer qu'il l'avait pris sur un cadavre.

— Ça fait deux mois qu'il pisse sur ces murs sans en être plus avancé pour autant, mais si vous voulez mourir à Evecque, les gars, je vous souhaite bonne chance.

En passant devant les murs de l'Abbaye-aux-Dames, Thomas eut une soudaine vision de Jeannette. La jeune femme avait été sa maîtresse avant de rencontrer Edward Woodstock, le prince de Galles. Comment lutter contre un aussi prestigieux rival ? C'était ici, à l'Abbaye-aux-Dames, que Jeannette et le prince avaient vécu durant le bref siège de Caen. Où était-elle à présent ? Était-elle retournée en Bretagne ? Était-elle toujours à la recherche de son fils ? Pensait-elle parfois à lui ? Ou regrettait-elle d'avoir fui le prince de Galles, persuadée que la bataille de Picardie serait perdue ? Peut-être s'était-elle remariée entre-temps. Sans doute avait-elle emporté une petite fortune en bijoux en fuyant l'armée anglaise, et une riche veuve d'à peine plus de vingt ans était un parti fort intéressant.

Robbie interrompit brutalement la songerie de Thomas en lui demandant :

— Que se passerait-il s'ils découvraient que tu n'es pas écossais ?

Le jeune homme leva les deux doigts de sa main droite, ceux qui tendaient la corde de son arc.

— Ils me couperaient ça.

— C'est tout ?

— Ils commencent toujours par ça.

Ils cheminèrent vers le sud en traversant un paysage de petites collines aux pentes raides, de champs étroits, de bois touffus où s'enfonçaient de petites routes. Thomas ne connaissait pas Evecque, et bien que ce ne fût pas très éloigné de Caen, les paysans à qui il demanda son chemin n'en avaient jamais entendu parler. Il contourna la difficulté en s'enquérant de la direction qu'avaient prise les soldats durant l'hiver, et obtint sa réponse : on lui montra le sud.

Ils passèrent leur première nuit dans une mesure sans toit qui, de toute évidence, avait été abandonnée lorsque les Anglais avaient traversé le pays.

Ils se réveillèrent à l'aube. Thomas tira quelques flèches dans un arbre, uniquement pour s'entraîner. Il était en train d'arracher les pointes de métal du tronc lorsque Robbie ramassa son arc.

— Peux-tu m'apprendre à m'en servir ? demanda-t-il.

— Ce que je peux t'apprendre prendra dix minutes. Mais le reste, il te faudra toute ta vie pour l'apprendre. J'ai commencé à tirer mes premières flèches quand j'avais sept ans et ce n'est qu'au bout de dix ans que j'ai commencé à être un bon archer.

— Ça ne peut être aussi difficile que tu le dis, protesta l'Écossais, j'ai déjà tué un cerf avec un arc.

— Oui, mais c'était un arc de chasse.

Thomas donna une flèche à son ami et désigna un saule qui s'était entêté à conserver ses feuilles.

— Tire dans le tronc.

Robbie éclata de rire.

— Je ne peux pas le manquer !

Le saule était à trente pas à peine.

— Eh bien, fais voir !

Robbie banda l'arc et jeta un coup d'œil à son instructeur lorsqu'il s'aperçut à quel point cette opération requérait de la force. Ce grand arc en bois d'if était deux fois plus raide que les arcs de chasse qu'il avait utilisés en Écosse.

— Seigneur Jésus ! jura-t-il à mi-voix en tirant la corde vers son nez.

Il s'aperçut que son bras gauche tremblait légèrement sous l'effet de la tension de l'arme. Il vérifia sa cible en laissant glisser son regard le long de sa flèche et s'apprêtait à tirer lorsque Thomas leva la main.

— Tu n'es pas encore prêt.

— Du diable si je ne le suis pas ! protesta-t-il, bien que sous la forme de grognements inarticulés, car l'arc faisait appel à toutes ses forces pour être maintenu en position tendue.

— Non, tu n'es pas prêt, insista Thomas, ta flèche dépasse de l'arc de quatre pouces. Il te faut la tirer en arrière jusqu'à ce que la pointe de la flèche touche ta main gauche.

— Oh, doux Jésus ! gémit Robbie.

Puis il prit une inspiration, s'arma de courage et tira jusqu'à ce que la corde eût dépassé son nez, son œil, et se fût approchée de son oreille droite. La pointe de la flèche toucha sa main gauche, ce qui l'empêchait maintenant de s'aider de la flèche pour vérifier l'emplacement de la cible. Il fronça les sourcils de contrariété et contourna cette nouvelle difficulté en dirigeant légèrement l'arc vers la droite. Son bras gauche tremblait sous l'effort. Incapable de maintenir plus longtemps la tension de la corde, il la relâcha, puis tira d'un coup sec et la corde vint fouetter son avant-bras. Un éclair de plumes blanches passa à un pied du tronc d'arbre. Robbie poussa un juron incrédule, puis rendit l'arc à Thomas.

— Donc, toute l'astuce, c'est d'apprendre à viser ?

— L'astuce, répondit son instructeur, c'est de ne pas viser. Ça se fait, tout simplement. On regarde la cible et on envoie la flèche.

Quelques archers, paresseux, ne tendaient la corde que jusqu'à leur œil et leur décoche était précise, mais leurs flèches manquaient de force. Les bons archers, les archers qui défaisaient des armées ou brisaient des rois en armure rutilante, tendaient la corde jusqu'au bout.

— J'ai appris à une femme, l'été dernier, poursuivit Thomas et elle est devenue bon archer. Vraiment bon archer. Elle touchait un lièvre à soixante-dix pas.

— Une femme !

— Je lui ai fait utiliser une corde plus longue, de sorte qu'il fallait moins de force, mais elle était bon archer tout de même.

Il se remémora la joie de Jeannette à la vue du lièvre qui s'affaissait dans l'herbe en poussant des cris, le flanc transpercé par la flèche. Jeannette. Pourquoi pensait-il tant à elle ?

Ils poursuivirent leur route à travers la contrée saupoudrée de givre. Les flaques d'eau avaient gelé et les contours des haies dénudées étaient soulignés d'une frange de blanc scintillant qui disparut peu à peu au soleil. Ils franchirent deux ruisseaux, puis gravirent une pente traversant deux forêts de hêtres et débouchant sur un plateau qui, lorsqu'ils y parvinrent, se révéla un endroit sauvage recouvert d'une terre fine où jamais la charrue ne s'était enfoncée. Hormis quelques buissons d'ajoncs

qui parsemaient l'herbe, la route courait à travers une plaine morne surmontée d'un ciel vide. Mais, contrairement à toute attente, ce désert, loin d'être un simple plateau qui les menait rapidement à l'abri d'une vallée boisée, s'éternisait. Au fur et à mesure de leur progression, les deux amis sentaient monter en eux la sensation désagréable d'être deux lièvres à découvert livrés au regard avide des busards. Ils quittèrent donc la route pour aller marcher au milieu des ajoncs, de façon à jouir d'un semblant de couverture.

Thomas était aux aguets, surveillant l'horizon et se retournant sans cesse. C'était un pays pour cavaliers, un plateau d'herbe rase où l'on pouvait galoper à bride abattue, mais sans le moindre bosquet, sans le moindre creux pour servir de refuge à deux hommes à pied. Et ce plateau paraissait s'étirer à l'infini.

À midi, ils parvinrent à la hauteur d'un cercle de pierres dressées vers le ciel, hautes comme des hommes, et recouvertes d'une épaisse couche de lichen. Le cercle atteignait quarante coudées de diamètre. Ils s'adossèrent à une pierre tombée au sol pour prendre un repas composé de pain et de fromage.

— C'est les invités des noces du diable, pas vrai ? dit Robbie.

— Tu parles des pierres ?

— Nous en avons aussi en Écosse, précisa Robbie en enlevant des morceaux de coquille d'escargot sur la pierre. Il y a des gens qui ont été changés en pierres par le diable.

— Dans le Dorset, dit Thomas, les gens disent que c'est Dieu qui les a changés en pierres.

Robbie plissa le front à cette idée.

— Pourquoi Dieu ferait-il une chose pareille ?

— Pour les punir de danser le sabbat.

— Mais non, pour ça, ils vont simplement en enfer, répliqua Robbie en grattant paresseusement la terre avec son talon. Nous, nous creusons sous les pierres quand nous avons le temps. Pour voir s'il y a de l'or, tu comprends ?

— Vous en avez déjà trouvé ?

— Oui, parfois, dans les tertres. Des pots, et des perles de verre. Des saletés, de toute façon. Nous les jetons en général. Et nous trouvons des pierres de lutin, bien sûr.

Robbie parlait des mystérieuses pointes de flèches en pierre censées avoir été tirées par des arcs de lutins.

Il s'étira pour mieux profiter de la caresse du faible soleil qui était à son zénith dans le ciel d'hiver.

— L'Écosse me manque.

— Je n'y suis jamais allé.

— C'est le pays de Dieu, déclara Robbie avec enthousiasme.

Il était encore en train de vanter les merveilles de son pays lorsque Thomas s'endormit doucement. Celui-ci s'assoupit, mais fut réveillé par un coup de pied de son compagnon.

L'Écossais était perché sur le rocher.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit le jeune archer.

— Du monde.

Thomas grimpa à côté de lui et aperçut quatre cavaliers à environ une demi-lieue au nord. Il redescendit de son perchoir, ouvrit son balluchon pour en sortir une gerbe de flèches et banda son arc.

— Peut-être ne nous ont-ils pas vus, dit-il avec optimisme.

— Si, répliqua brièvement Robbie.

En retournant se poster sur la pierre, Thomas vit que les cavaliers avaient quitté la route et s'étaient arrêtés. L'un d'eux se jucha sur les étriers pour mieux voir les deux étrangers au milieu du cercle de pierres. Ils portaient des cottes de mailles sous leurs capes.

— Je peux en prendre trois, dit Thomas en tapotant son arc, si tu te charges du quatrième.

— Allez, sois bon envers un pauvre Écossais, mendia Robbie en tirant l'épée de son oncle, laisse-m'en deux. Il me faut garnir ma bourse, ne l'oublie pas.

Même s'il se trouvait au loin, prêt à se battre contre quatre cavaliers au fin fond de la Normandie, il n'en était pas moins prisonnier de lord Outhwaite, et tenu de payer sa rançon, fixée à deux cents livres seulement. Celle de son oncle, en revanche, atteignait dix mille livres, et le clan Douglas, en Écosse, devait avoir bien du mal à rassembler la somme.

Les cavaliers ne les quittaient pas des yeux. Sans doute se posaient-ils des questions à propos de ces étrangers, mais sans les craindre le moins du monde. Car, après tout, ils étaient à

cheval, en cuirasse et armés, tandis que les intrus étaient à pied. Par conséquent, ceux-ci ne pouvaient être que des vilains. Et des vilains ne menaçaient en rien des cavaliers en armure.

— Une patrouille d'Evêque ? s'interrogea Robbie à haute voix.

— Certainement.

Le comte de Coutances avait sans doute des hommes qui sillonnaient la région à la recherche de vivres. Ou alors, c'étaient des renforts chevauchant à la rescousse du comte. Mais, quels qu'ils fussent, tout étranger perdu au milieu de cette campagne ne pouvait être qu'une proie pour leurs armes.

— Ils arrivent, annonça Robbie en les voyant se mettre en ligne.

Les cavaliers, prévoyant que les inconnus tenteraient de s'échapper, avaient formé la ligne pour les prendre au collet.

— Ce sont les quatre cavaliers, hein ? poursuivit le jeune Écossais. Je ne me souviens jamais du quatrième.

— La mort, la guerre, la peste et la famine, lui rappela Thomas en plaçant sa première flèche sur la corde.

— C'est la famine que j'oublie toujours.

Les soldats, à un quart de lieue des deux amis, avançaient au petit galop sur la terre fine et solide, l'épée tirée. Thomas conservait son arme baissée, de sorte qu'ils ne se préparent pas à recevoir les flèches. Maintenant, le bruit des sabots était audible. Il pensa aux quatre cavaliers de l'apocalypse, l'effrayant quatuor de cavaliers dont l'apparition présagerait la fin des temps et la dernière grande bataille entre les deux et l'enfer. La guerre apparaîtrait chevauchant un cheval couleur de sang, la famine serait sur un étalon noir, la peste ravagerait le monde sur une monture blanche, tandis que la mort viendrait en montant un cheval blême.

Tout à coup, Thomas eut la vision de son père assis raide sur son siège, la tête rejetée en arrière, entonnant en latin : *et ecce equus pallidus*. Le père Ralph prenait un malin plaisir à prononcer ces mots pour tourmenter sa gouvernante et maîtresse, la mère de Thomas. Celle-ci, bien que ne sachant pas le latin, comprenait que ces mots évoquaient la mort et l'enfer et

pensait, à bon droit comme la suite devait le révéler, que son prêtre de concubin invoquait l'enfer et la mort sur Hookton.

— Et voici un cheval blême, dit Thomas.

Robbie lui jeta un regard perplexe.

— « Et je vis : c'était un cheval blême. Celui qui le montait, on le nomme "la Mort", et l'Hadès le suivait. »

— Hadès ? Est-ce l'un des cavaliers ? s'enquit Robbie.

— L'Hadès, c'est l'enfer, et c'est ce que ces bâtards vont bientôt connaître ! jeta Thomas.

Il souleva son arc et l'arma, en proie à une soudaine bouffée de colère et de haine envers les quatre hommes. Et la corde entonna son chant, une note violente et profonde, et avant que la musique ne s'éteigne, Thomas avait déjà sorti une deuxième flèche parmi la douzaine qu'il avait plantées pointes en bas dans le sol. À nouveau, il tendit la corde. Les cavaliers continuaient à fondre droit sur eux lorsqu'il visa celui de gauche. Il décocha son trait, en prit un troisième, et, tandis que le martèlement des sabots sur le sol durci par le gel était aussi puissant que celui des tambours écossais à Durham, le deuxième homme sur la droite se mit à zigzaguer, tomba en arrière, une flèche plantée dans la poitrine. Le troisième sur la gauche était renversé sur le troussequin de sa selle. Les deux autres, comprenant enfin le péril, s'écartèrent pour se mettre hors de portée. Les mottes de terre et d'herbe jaillissaient sous les sabots de leurs chevaux. Thomas se dit qu'avec deux doigts de bon sens, ils s'enfuiraient comme s'ils avaient l'Hadès et la Mort à leurs trousses et rebrousseraient chemin dans l'espoir d'échapper aux flèches. Mais de bon sens, ils n'en avaient point. Car, mus par la rage propre à deux soldats défiés par celui qu'ils avaient pris pour un ennemi inférieur, ils revinrent sur leur proie et Thomas décocha sa troisième flèche. Les deux premiers cavaliers étaient hors d'état de nuire, l'un tombé à terre et l'autre étendu telle une poupée molle sur son cheval qui broutait tranquillement l'herbe pâle d'hiver. Et la troisième flèche vola droit sur sa victime. Le cheval qui avançait au galop leva la tête et la flèche glissa sur le côté de son crâne, éclaboussant de rouge son poil noir. L'animal vira sous l'effet de la douleur et le cavalier, qui ne s'était pas préparé à se retourner, perdit l'équilibre. Mais Thomas n'avait

pas le loisir de surveiller ses faits et gestes car déjà le quatrième cavalier était à l'intérieur du cercle et fondait sur lui, chevauchant un cheval gris pâtre.

L'homme, vêtu d'une vaste cape noire qui se soulevait derrière lui, tira son épée avec un cri de défi et la dirigea telle une lance contre la poitrine de son adversaire. Mais Thomas avait déjà placé sa quatrième flèche sur la corde, et l'homme à la cape comprit soudain qu'il avait une fraction de seconde de retard. « Non ! » hurla-t-il, et Thomas ne prit pas la peine de tendre pleinement son arc. Il lança sa flèche avec suffisamment de force pour lui permettre d'aller s'enfoncer dans la tête du cavalier, faisant éclater l'arête de son nez et se logeant profondément dans son crâne.

L'homme s'affaissa, le bras qui tenait son épée tomba. Thomas sentit le vent lorsque son cheval passa à côté de lui en galopant dans un bruit de tonnerre, avant que son cavalier ne s'affale sur sa croupe.

Le troisième homme, celui qui avait été jeté à bas de sa monture, s'approchait de Robbie au centre du cercle. Thomas déterra une flèche.

— Non, lui cria l'Écossais, il est à moi.

Thomas détendit la corde.

— Chien bâtard ! cracha l'homme à l'adresse de Robbie.

La vue de celui qu'il prenait pour un béjaune avait dû le rassurer, car ce fut avec un demi-sourire qu'il bondit sur l'Écossais en brandissant son épée. Robbie recula, para, et les lames résonnèrent comme des cloches dans le ciel clair.

— Bâtard ! répéta l'homme en réitérant son attaque.

Robbie recula encore, cédant du terrain jusqu'à ce qu'il eût presque atteint le cercle de pierres, et sa retraite inquiéta Thomas qui avait déjà réarmé son arc. Mais soudain, Robbie para d'un geste vif et riposta si vite que le Français fit marche arrière en toute hâte.

— Bâtard d'Anglais ! l'insulta Robbie, en fendant l'air de sa lame baissée, contraignant l'homme à baisser la sienne pour parer.

D'un seul geste, l'Écossais la fit voler de côté et plongea l'épée de son oncle dans la nuque du Français.

— Bâtard de bâtard d'Anglais ! aboya Robbie en retirant son épée, ce qui fit gicler une gerbe de sang rouge vif. Maudit porc anglais !

Il libéra son épée, puis la baissa à nouveau en taillant dans ce qui restait du cou de l'homme, qui tomba dans une flaque de sang.

— Ce n'était pas un Anglais, observa Thomas.

— Oh, c'est mon habitude quand je me bats, expliqua l'Écossais. C'est comme ça que mon oncle m'a entraîné.

S'avançant vers sa victime, il demanda :

— Il est mort ?

— Tu lui as à moitié coupé la tête, répondit son ami, qu'est-ce que tu crois ?

— Je crois que je vais lui prendre sa bourse, répliqua Robbie en s'agenouillant à côté du mort.

L'un des deux hommes atteints par les flèches de Thomas était toujours vivant. À chaque respiration, un gargouillement sortait de sa gorge, accompagné de bulles roses qui séchaient sur ses lèvres. C'était celui qui s'était écroulé sur sa selle. Il gémit lorsque Thomas le fit tomber à terre.

— Va-t-il vivre ? s'enquit Robbie, qui s'était approché pour voir ce que faisait son compagnon.

— Par le Christ, non ! répondit le jeune archer en sortant son couteau.

— Doux Jésus ! s'exclama Robbie en reculant. Tu avais vraiment besoin de lui trancher la gorge ?

— Je ne veux pas que le comte de Coutances sache que nous ne sommes que deux, expliqua Thomas. Je veux que le comte de Coutances soit frappé de terreur. Je veux qu'il croie que les cavaliers du diable en personne sont à la poursuite de ses hommes.

Ils rassemblèrent les quatre cadavres et, après une chasse épuisante, parvinrent à ramener les quatre chevaux. Des corps et des sacoches, ils sortirent près de quatre-vingts livres de mauvaises pièces d'argent, trois bonnes dagues, quatre épées, une bonne cotte de mailles que Robbie réclama pour remplacer la sienne, et une chaîne en or qu'ils coupèrent en deux avec l'une des épées de leur butin. Puis Thomas prit les deux épées

les moins bonnes pour les planter au bord de la route et y attacher une paire de chevaux. Il fixa solidement en travers de leur selle deux des cadavres qui se retrouvèrent pendants de part et d'autre, les yeux vitreux et la peau striée de sang. Les deux autres corps, délestés de leurs cuirasses, furent placés sur la route, et, dans chacune des deux bouches, Thomas introduisit des touffes d'ajoncs. Ce geste n'avait aucune signification, mais, pour ceux qui trouveraient les corps, il évoquerait des choses étranges, voire sataniques.

— C'est pour inquiéter ces scélérats, expliqua Thomas.

— Avec quatre cadavres, ils auront déjà un coup au cœur.

— Oui, mais s'ils y voient la marque du diable, ils en trembleront de tous leurs membres.

Le comte de Coutances se gausserait s'il savait que les seuls renforts de messire Guillaume se réduisaient à deux jeunes gens, mais il ne pourrait ignorer quatre cadavres assortis de signes étranges. Et il ne pourrait ignorer la mort.

Lorsque les corps eurent été disposés, Thomas prit la grande cape noire, les pièces d'argent et les armes, le meilleur des étalons et le cheval blême.

Car le cheval blême appartenait à la Mort.

Ainsi équipés, Thomas et Robbie avaient de quoi fabriquer des cauchemars.

À l'approche d'Evecque, les deux jeunes gens entendirent éclater un unique coup de tonnerre. Le village ne pouvait être loin, car ils chevauchaient à travers un pays où les fermes et les maisons avaient été entièrement détruites, et Thomas en déduisit qu'ils devaient se trouver sur les terres du manoir. Le grondement fit lever la tête à Robbie, qui considéra d'un œil perplexe le ciel clair, assombri cependant de nuages noirs au sud.

— Ce ne peut être le tonnerre, il fait trop froid, dit-il. Mais peut-être qu'en France, ce n'est pas pareil ?

Ils quittèrent la route et suivirent un sentier de ferme qui serpentait à travers un bois et aboutissait à un bâtiment réduit en cendres, dont les restes calcinés continuaient à fumer doucement. Brûler ces maisons était parfaitement inutile, et l'ordre n'en avait peut-être pas été donné par le comte de Coutances, mais messire Guillaume défiait son ancien suzerain depuis si longtemps et les soldats étaient tellement accoutumés à perpétrer des ravages que le pillage et le saccage étaient inévitables. Thomas songea qu'il n'avait pas agi autrement en Bretagne. Il avait écouté les cris et les protestations des familles sur le point de voir leur foyer partir en fumée, puis avait tranquillement mis le feu au chaume. C'était la guerre. Les Écossais faisaient la même chose aux Anglais, les Anglais aux Écossais, et ici, le comte de Coutances l'infligeait à ses propres serfs.

Un deuxième coup de tonnerre résonna, et aussitôt après, un grand voile de fumée s'éleva dans le ciel à l'est. Thomas le montra à son compagnon. Robbie, reconnaissant comme lui des signes de présence, se contenta d'opiner du chef en silence.

Ils laissèrent leurs chevaux dans un taillis de noisetiers, puis montèrent à l'assaut d'une longue colline boisée. Derrière eux, le soleil couchant projetait leurs ombres sur les feuilles mortes.

Arrivés à la crête, ils furent accueillis par un pic-vert à la tête rouge et aux ailes striées de blanc qui tournoya très bas au-dessus d'eux. De là-haut, on avait vue sur le village et le manoir d'Evêcque.

Thomas fut surpris par l'aspect du manoir. Il pensait trouver une bâtisse semblable à celle de sir Giles Marriott, composée d'une grande pièce de la taille d'une grange et de quelques dépendances recouvertes de chaume, mais Evêcque avait tout d'un petit château. L'un des angles était même surmonté d'une petite tour carrée dûment crénelée et ornée de la bannière aux trois faucons, pour bien signifier que messire Guillaume n'était pas encore battu. Mais le meilleur atout du manoir, c'était son fossé, large et recouvert d'une épaisse couche d'algues vert vif. Les hautes murailles du château sortaient tout droit de l'eau, interrompues par quelques ouvertures, étroites meurtrières. Le toit était recouvert de chaume et incliné vers une petite cour intérieure. Les assiégeants, dont les tentes et les abris se dressaient dans le village au nord du manoir, avaient réussi à mettre le feu au toit par endroits ; mais les défenseurs de messire Guillaume, même peu nombreux, avaient trouvé le moyen d'éteindre les flammes, car une petite partie seulement du chaume était détruite. Sans doute ces défenseurs, invisibles pour le moment, étaient-ils en train de les épier, postés derrière les petites taches noires que formaient les meurtrières contre la pierre grise. La construction n'était pas endommagée, à l'exception de quelques pierres cassées dans un angle de la tour, dont la maçonnerie paraissait avoir été grignotée par quelque bête monstrueuse. C'était probablement l'œuvre de la machine de guerre mentionnée par le père Pascal ; mais l'arbalète géante avait dû se rompre une fois de plus, et irrémédiablement, car Thomas l'aperçut, gisant en deux morceaux gigantesques, dans le champ qui jouxtait la petite église du village. Elle n'avait pas eu le loisir de causer beaucoup de dommages avant la rupture de son affût. Thomas se demanda si la façade est du bâtiment, invisible du haut de la colline, avait été plus atteinte. L'entrée principale du manoir était certainement de ce côté, avec, sans doute, le gros du siège.

Les deux jeunes gens n'aperçurent qu'un petit nombre d'assiégeants, la plupart paisiblement assis devant les maisons du village. Une demi-douzaine de soldats étaient regroupés autour de ce qui semblait être une petite table dans le cimetière entourant l'église. Aucun d'eux ne se risquait à moins de cent cinquante pas du manoir. Sans doute les défenseurs avaient-ils réussi à faire mouche avec leurs arbalètes, d'où la prudence des rescapés.

Le village lui-même n'était guère plus grand que Down Mapperley, et, de même que le petit village du Dorset, il était doté d'un moulin à eau. Une douzaine de tentes et une vingtaine de petits abris en terre se dressaient au sud des habitations. Thomas fit une grossière estimation du nombre de soldats et arriva au résultat d'environ cent vingt hommes.

— Que faisons-nous ? s'enquit Robbie.

— Rien pour le moment. Nous nous contentons d'observer.

Ce fut une surveillance fastidieuse, car l'activité était fort réduite. Ils aperçurent quelques femmes munies de seaux près du moulin à eau ; d'autres faisaient la cuisine dehors, sur des feux, ou ramassaient des vêtements mis à sécher sur les haies entourant les champs.

La bannière du comte de Coutances, ornée d'un sanglier noir sur un champ blanc parsemé de fleurs bleues, claquait au vent sur un mât de fortune devant la plus grande maison du village. Six bannières différentes étaient installées sur les toits de chaume, indiquant que d'autres seigneurs étaient venus partager le butin.

Une demi-douzaine d'écuyers ou de pages entraînaient des chevaux de guerre dans un pré derrière le campement, mais le reste des assiégeants se contentait de patienter. Décidément, les sièges étaient d'un ennui mortel. Thomas se rappela ses journées de paresse sous les murs de La Roche-Derrien, interrompues de temps à autre par la peur et l'excitation de quelques assauts dispersés. Empêchés par les douves d'investir les murailles d'Evêque, ces soldats n'avaient d'autre choix que l'attente et l'espoir d'obtenir la reddition de la garnison par la disette, ou de l'attirer dans une sortie en brûlant des fermes.

Mais peut-être attendaient-ils simplement une pièce de bois sec pour réparer le bras cassé de la machine de guerre abandonnée.

Au moment où les deux amis s'apprêtaient à quitter leur poste d'observation, les soldats rassemblés autour de ce que Thomas avait pris pour une table basse se levèrent brutalement et se précipitèrent vers l'église.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Robbie.

En réalité, ce n'était pas une table, mais une énorme jarre couchée dans un lourd châssis de bois.

— C'est une bombarde ! s'exclama Thomas, incapable de cacher son effroi.

À peine avait-il prononcé ces mots que le canon fit feu et que la grande jarre de métal, ainsi que son châssis, disparurent dans un nuage de fumée noire. Du coin de l'œil, il vit une pierre tomber de l'angle endommagé du manoir. Au roulement de tonnerre qui s'éleva sur la colline, des centaines d'oiseaux s'envolèrent des haies, des chaumes et des arbres. C'était ce grondement qu'ils avaient entendu plus tôt dans l'après-midi. Le comte de Coutances avait réussi à se procurer un canon, et il s'en servait pour grignoter le manoir. Les Anglais avaient utilisé des bombardes l'été précédent, et pourtant, ni les canons ni les efforts des artilleurs italiens, malgré toute leur bonne volonté, n'avaient eu d'effet sur le château de Caen. Et effectivement, après la lente disparition de la fumée, les deux jeunes gens constatèrent que le boulet n'avait eu que peu d'impact sur le manoir. Le bruit de tonnerre qu'il produisait paraissait plus violent que le projectile lui-même. Mais si les artilleurs du comte parvenaient à projeter assez de pierres, sans doute la maçonnerie finirait-elle par céder et la tour par s'effondrer dans le fossé, dans un chaos de pierres qui formeraient un gué et permettraient de franchir l'eau des douves. Pierre par pierre, fragment par fragment, à raison de trois tirs par jour, les assiégeants en arriveraient à affaiblir la tour et à se frayer un passage dans Evecque.

Un homme sortit de l'église en faisant rouler un petit baril, mais un autre lui fit signe de revenir et le baril fut rentré à l'intérieur. Sans doute le saint lieu avait-il été transformé en

entrepôt de poudre, et l'homme avait-il été rappelé parce que les artilleurs avaient envoyé leur dernier projectile de la journée et ne rechargeraient pas avant le lendemain matin.

Une idée germa alors dans la tête de Thomas. Mais il la repoussa aussitôt, tant elle lui parut irréalisable et folle.

— Tu en as vu assez ? demanda-t-il à Robbie.

— C'est la première fois que je vois une bombarde.

Le jeune Écossais regardait fixement la machine de guerre, comme s'il espérait la voir cracher un nouveau boulet séance tenante.

Mais Thomas savait que c'était peu probable. Charger une bombarde prenait beaucoup de temps, et, une fois la poudre noire introduite dans son ventre et le projectile dans le col, le canon devait être scellé avec de la terre argileuse humidifiée. L'argile, destinée à confiner l'explosion qui propulsait le projectile, mettait du temps à sécher avant la mise à feu. Aussi était-il peu vraisemblable qu'il y eût un nouveau tir avant le matin.

— Cette machine, elle cause plus d'embarras qu'elle n'a d'avantages, maugréa Robbie lorsque Thomas lui en eut expliqué le fonctionnement. Donc, tu penses qu'ils ne vont plus tirer ?

— Ils vont attendre jusqu'à demain.

— Alors j'en ai vu assez.

Ils se fauilèrent en silence à travers les hêtres et retrouvèrent leurs chevaux sur la crête. Ils se remirent en route à la nuit tombante. Une demi-lune froide et lointaine brillait dans le ciel et la nuit était glaciale, si glaciale qu'ils résolurent de se risquer à allumer un feu. Ils firent de leur mieux pour le cacher en se réfugiant au creux d'un petit ravin assez profond, où ils construisirent un toit rudimentaire fait de branchages recouverts de mottes de terre arrachées à la hâte. Le feu scintillait à travers les trous de leur toit de fortune, teintant de rouge les parois rocheuses, mais ils couraient peu de risques. Les assiégeants ne patrouilleraient sans doute pas dans les bois dans l'obscurité. Personne ne s'aventurerait volontairement en pleine nuit au milieu d'une épaisse forêt, car toutes sortes de bêtes, de monstres et d'esprits hantaient ces lieux. Thomas se

rappela son voyage avec Jeannette, au cours duquel ils avaient passé toutes leurs nuits dans les bois. C'était une période heureuse, dont le souvenir le fit s'attendrir sur lui-même. Puis, comme de coutume, il se sentit coupable envers Eléonore.

Chassant ces pensées, il tendit les mains vers le petit feu.

— Y a-t-il des hommes verts en Écosse ? demanda-t-il à Robbie.

— Tu veux dire dans les bois ? Il y a des lutins. C'est des diables, de méchants petits diables.

Robbie fit le signe de la croix et, au cas où ce ne serait pas suffisant, se pencha pour toucher la garde de fer de l'épée de son oncle.

Thomas pensa aux lutins et aux autres créatures qui les attendaient au milieu des ténèbres de la forêt. Avait-il réellement envie de retourner à Evecque cette nuit même ?

— As-tu remarqué, demanda-t-il à son compagnon, qu'au camp de Coutances, on ne paraissait point se préoccuper des quatre cavaliers qui ne sont pas revenus ? Personne n'est parti à leur recherche, n'est-ce pas ?

Robbie y réfléchit, puis haussa les épaules.

— Peut-être que les cavaliers ne venaient pas du camp ?

— Si, affirma Thomas avec une assurance qu'il ne ressentait pas tout à fait.

Pendant quelques instants, en proie à la culpabilité, il se demanda si ces hommes venaient bien de là ; puis il se souvint que c'étaient eux qui avaient engagé le combat.

— Ils sont certainement venus d'Evecque, affirma-t-il, et maintenant, on doit s'inquiéter pour eux, là-bas.

— Et alors ?

— Et alors, ils ont peut-être posté plus de guetteurs ce soir ?

De nouveau, l'Écossais haussa les épaules.

— Et après ?

— Je suis en train de me dire, expliqua Thomas, qu'il me faut faire savoir à messire Guillaume que nous sommes ici, et je ne sais comment le faire, sinon en faisant un grand tintamarre.

— Tu pourrais lui écrire un message, suggéra Robbie, et le mettre autour d'une flèche ?

Thomas leva les yeux au ciel, puis lui expliqua patiemment :

— Je n'ai pas de parchemin, et je n'ai pas d'encre, et as-tu déjà essayé de tirer une flèche enveloppée dans un parchemin ? Elle volerait comme un oiseau mort ! Il faudrait que je me place près des douves et que j'envoie la flèche de là-bas.

— Eh bien, que faisons-nous alors ?

— Nous faisons du bruit. Nous nous annonçons à grand fracas... Et je suis en train de me dire que la bombarde va finir par démolir la tour si nous n'agissons pas.

— La bombarde ? répéta Robbie.

Puis il scruta attentivement le visage de son interlocuteur.

— Doux Jésus ! souffla-t-il. Cette nuit ?

— Une fois que Coutances et ses hommes connaîtront notre présence, ils doubleront leurs guetteurs, mais cette nuit, je parie que ces bâtards dormiront tous, ou presque.

— Oui-da, et bien au chaud dans une couverture s'ils ont un peu de jugeote, ces marauds, compléta Robbie.

Puis il fronça les sourcils.

— Mais cette machine avait l'air d'une grosse jarre très solide. Comment diable comptes-tu la briser ?

— Je pensais à la poudre noire qui est dans l'église.

— Tu veux y mettre le feu ? Et comment t'y prendras-tu ?

— Il y a des feux de camp en quantité dans le village, dit Thomas.

Il se demanda ce qui se passerait s'ils se faisaient pincer dans le campement, mais il n'allait pas s'encombrer de ce genre de réflexions. S'ils devaient mettre la bombarde hors d'usage, mieux valait frapper avant que le comte de Coutances ne sache qu'un ennemi était venu le harceler, et cette nuit était l'occasion idéale.

— Rien ne t'oblige à me suivre, reprit-il. Ce ne sont pas tes amis qui sont assiégés dans ce manoir.

— Ferme ton bec ! riposta Robbie avec courroux. Et que va-t-il se passer après ?

— Après ? (Thomas réfléchit.) Cela dépend de messire Guillaume. S'il n'obtient pas de réponse du roi, il va vouloir sortir. Donc, il faut qu'il sache que nous sommes ici.

— Pourquoi ?

— Au cas où il aurait besoin de notre aide. Il nous a envoyé chercher, n'est-ce pas ? Donc, après, nous continuerons à faire du bruit. Nous allons nous transformer en bêtes malfaisantes, Robbie. Nous allons donner des cauchemars au comte de Coutances.

— Tous les deux ?

— Oui, toi et moi, confirma Thomas, et, ce disant, il s'aperçut que Robbie était devenu un ami. Je crois qu'à nous deux, nous allons pouvoir semer le trouble, ajouta-t-il avec un sourire.

Et ils allaient s'y mettre la nuit même. En cette nuit froide et inhospitalière, sous cette lune qui se détachait, vive et argentée, sur le ciel noir, ils allaient faire en sorte de provoquer le premier de ces cauchemars.

Ils partirent à pied. En dépit de la demi-lune qui brillait au ciel, on n'y voyait goutte sous les arbres, et Thomas se demanda avec inquiétude si ces bois de Normandie recelaient eux aussi des démons, des lutins et des spectres. Jeannette lui avait raconté qu'en Bretagne, les ténèbres étaient parcourues de nains et de gורים, tandis que, dans le Dorset, c'était l'Homme Vert qui grondait dans les bois, derrière la colline de la Lipp. Les pêcheurs évoquaient aussi les âmes des noyés qui, parfois, venaient se traîner sur le rivage en pleurant sur les femmes qu'ils avaient abandonnées. La nuit de la Toussaint, le Malin et les morts sortaient des tréfonds de la terre pour venir danser la sarabande à Maiden Castle, et, les autres nuits, des esprits de moindre importance avaient coutume de hanter les alentours du village, de la colline, le clocher de l'église, tous les environs. C'était pour cette raison que nul ne délaissait sa maison la nuit sans un morceau de ferraille, ou une branche de gui ou, au moins, un morceau de tissu qui avait été touché par une sainte hostie. Le père de Thomas détestait ces superstitions, mais lorsque ses ouailles levaient les mains pour recevoir le sacrement et qu'il apercevait un morceau de tissu dissimulé dans leur paume, il ne le leur refusait pas.

D'ailleurs, Thomas avait lui aussi ses superstitions. Il ne ramassait son arc que de la main gauche ; la première flèche tirée par un arc nouvellement tendu devait être tapotée par trois

fois contre le bois, une fois pour le Père, une fois pour le Fils et la troisième fois pour le Saint-Esprit ; il ne portait jamais de vêtements blancs et chaussait sa botte gauche avant la droite. Pendant longtemps, il avait porté une patte de chien autour du cou, puis il l'avait jetée, convaincu qu'elle lui portait malchance ; mais depuis la mort d'Eléonore, il se demandait s'il n'eût pas mieux fait de la garder. Du souvenir d'Eléonore, il passa à celui de la beauté plus ténébreuse de Jeannette. Se souvenait-elle de lui ? Il essaya de ne plus penser à elle, car penser à d'anciennes amours pouvait porter malchance. Vite, il toucha un tronc d'arbre en passant afin de purifier son cœur de cette pensée.

Il chercha en vain la lueur rouge des feux de camp derrière les arbres, signe qu'ils s'approchaient d'Evèque, mais la seule lumière visible était l'éclat argenté de la lune prise dans les hautes branches. Les nains et les gories... qu'était-ce exactement ? Jeannette lui avait dit laconiquement qu'il s'agissait d'esprits qui hantaient le pays. Sans doute existait-il quelque chose de similaire en Normandie... à moins qu'il n'y ait des sorcières ? Vite, il toucha un nouveau tronc.

Sa mère croyait fermement aux sorcières, et son père aussi, car il lui avait appris à dire son Pater au cas où il se perdrait. En effet, selon lui, les sorcières s'emparaient des enfants perdus. Plus tard, bien plus tard, son père lui avait appris que les sorcières invoquaient le Malin en commençant par dire le Pater à l'envers. Bien entendu, Thomas avait essayé, mais jamais il n'avait osé finir la prière. *Olam a son arebil des*, ainsi commençait le Pater à l'envers. Il s'en souvenait toujours, y compris des difficiles inversions de *temptationem* et *supersubstantialem*. Mais il se gardait bien de jamais achever la prière de peur de provoquer l'apparition soudaine d'une odeur de soufre, suivie du jaillissement d'une série de flammes et enfin de la vision terrifiante du diable descendant des airs porté par des ailes noires, et trouant la nuit avec des yeux incandescents.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? lui demanda Robbie.

— J'essaie de dire *supersubstantialem* à l'envers.

Robbie gloussa.

— Tu es un être bizarre, Thomas.

— *Melait nats bus repus*.

— C'est du français ? Car je dois l'apprendre.

— Oui, tu vas l'apprendre, lui promit Thomas.

Enfin, il distingua quelques lueurs à travers les arbres et ils gravirent en silence la longue pente qui menait à la crête surplombant Evecque.

Le manoir était entièrement plongé dans le noir. Les rayons de lune scintillaient sur les douves recouvertes d'un tapis d'algues vertes, lisse comme de la glace. D'ailleurs, peut-être était-ce vraiment de la glace ? La clarté blanche de la lune jetait une ombre noire sur l'angle endommagé de la tour, tandis qu'un feu rougeoyait de l'autre côté, confirmant les soupçons de Thomas. Il y avait bel et bien un siège devant l'entrée de la bâtisse.

Sans doute les hommes du comte avaient-ils creusé des tranchées à l'abri desquelles ils pouvaient arroser l'entrée de carreaux d'arbalète, pendant que d'autres forces tentaient de jeter un pont sur les douves en l'absence de pont-levis. Thomas se souvint des carreaux d'arbalète crachés depuis les murs de La Roche-Derrien.

Il frissonna sous le froid glacial. Il se dit que bientôt la rosée se transformerait en givre et recouvrirait l'univers d'une couche argentée. De même que Robbie, il portait une chemise de laine sous un gilet de cuir et une cotte de mailles recouverte d'une cape, mais cela ne l'empêchait pas de trembler de froid. Il songea avec nostalgie à leur abri et au petit feu qui y brûlait doucement.

— On ne voit personne, souffla Robbie.

C'était vrai, mais Thomas n'en continua pas moins à tenter de déceler la présence de guetteurs. Peut-être le froid avait-il amené les soldats à s'abriter sous un toit ? Il chercha à distinguer des ombres à proximité des flammes vacillantes, tenta de percer l'obscurité aux environs de l'église pour y détecter un éventuel mouvement, mais tout était calme.

Il réfléchit. Les ouvrages de siège qui faisait face à l'entrée étaient certainement gardés, mais le guet se préparait plutôt à arrêter quelque assiégé qui se glisserait dehors par l'arrière, qu'un éventuel assaillant. D'ailleurs, qui serait assez hardi pour se risquer à affronter les eaux glaciales des douves par une nuit

pareille ? De plus, les assiégeants s'ennuyaient probablement à cette heure et leur vigilance avait baissé.

Un nuage brodé d'argent s'approcha de la lune.

— On attend que le nuage recouvre la lune, indiqua-t-il à Robbie, et on y va.

— Et que Dieu nous bénisse, ajouta le jeune Écossais avec ferveur en faisant le signe de la croix.

Le nuage paraissait avancer très lentement. Enfin, il posa un voile sur l'astre et le paysage faiblement éclairé se fonda dans une pénombre grise. Une pâle lumière persistait toujours, mais sans doute ne disparaîtrait-elle pas tout à fait.

Thomas se leva, ôta les brindilles de sa cape et, suivi de son ami, se dirigea vers le village en empruntant un sentier qui courait à travers le versant est de la crête. C'était certainement une piste tracée par les cochons que l'on emmenait manger les faines dans la forêt de hêtres pour les engraisser. Cette pensée réveilla en lui le souvenir des cochons de Hookton parcourant les galets, gavés de têtes de poissons, au grand dam de sa mère qui protestait que cela dénaturait le goût de leur jambon. Ce jambon de poisson, comme elle disait, était à mille lieues de valoir le jambon de son Weald natal. Le jambon de son pays, dans le Kent, était selon elle du vrai jambon, nourri aux faines et aux glands, et c'était le meilleur.

Thomas trébucha sur une touffe d'herbe. Il avait du mal à distinguer le sentier, car l'obscurité était devenue plus épaisse, maintenant qu'ils étaient plus bas.

Tout à ses visions de jambon, il en oubliait presque qu'ils s'approchaient du village. Une frayeur soudaine se saisit de lui. Il n'avait pas vu de guetteurs, mais... et s'ils avaient des chiens ? Un seul aboiement, et ils étaient morts. Il n'avait pas apporté son arc, et le regretta soudain... mais que faire d'un arc ? Tuer un chien ?

Il se rassura un peu car le sentier éclairé par les feux de camp était redevenu visible et permettait d'avancer d'un pas sûr.

— Tu dois être accoutumé à cela, murmura-t-il à son compagnon.

— À quoi ?

— Quand tu fais des incursions au-delà de la frontière.

— Dieu du ciel, nous restons en pays découvert ! Ce qui nous intéresse, c'est juste le bétail et les chevaux !

Ils se turent, car ils étaient arrivés près des abris. Un ronflement sonore leur parvint depuis l'une des petites huttes de terre, et un chien invisible gémit, mais sans aboyer. Un homme était assis sur une chaise devant une tente ; sans doute était-ce le garde chargé de veiller sur le sommeil des dormeurs, mais il dormait lui-même à poings fermés. Un léger vent faisait bouger les branches des arbres dans un verger, près de l'église, et le ruisseau plongeait en clapotant dans le petit barrage du moulin. On entendit une femme rire doucement, et des hommes entonnèrent une chanson. C'était un air que Thomas ne connaissait pas. Les voix profondes des chanteurs recouvrirent le grincement de la porte du cimetière lorsqu'ils l'ouvrirent. Dans le petit clocher en bois de l'église, on entendait les soupirs du vent sur la cloche.

— C'est toi, George ? cria un homme depuis le porche.

— Non ! répondit Thomas d'une voix plus brève qu'il n'eût voulu.

À son ton sec, l'homme sortit de l'ombre et Thomas, prêt à se battre, mit sa main derrière son dos pour attraper la poignée de sa dague.

— Mille excuses, Messire.

L'homme avait pris Thomas pour un officier, peut-être même un seigneur.

— J'attendais la relève, Messire.

— Sans doute est-elle encore en train de dormir, répondit Thomas.

L'homme s'étira et bâilla à grand bruit.

— Ce vaurien oublie toujours de se réveiller.

Ce n'était guère qu'une ombre dans l'obscurité, mais il semblait de haute taille.

— Et il fait froid par ici, poursuivit-il. Dieu qu'il fait froid ! Est-ce que Guy et ses gars sont revenus ?

— Un de leurs chevaux a perdu un fer, répondit Thomas.

— Ah, c'était donc ça ! Et moi qui pensais qu'ils avaient trouvé le chemin de cette taverne, à Saint-Germain. Par le

Christ et ses anges, cette fille qui n'a qu'un œil ! Vous l'avez vue ?

— Pas encore, déplora Thomas.

Il tenait toujours sa dague, une arme que les archers appelaient la miséricorde, car on s'en servait pour délivrer de leur misère les hommes d'armes blessés et à terre. La lame était fine et suffisamment flexible pour se glisser entre les jointures d'une armure et aller chercher la vie qui se trouvait en dessous. Mais il répugnait à la tirer. Ce guetteur ne se doutait de rien. Son seul tort était d'être dérangé par une envie de parler.

— L'église est-elle ouverte ? s'enquit le jeune archer.

— Pour sûr.

— Nous avons besoin d'aller prier.

— Celui qui a besoin d'aller prier en pleine nuit est quelqu'un qui n'a pas la conscience tranquille, pas vrai ? commenta le guetteur d'un ton affable.

— Il y a trop de filles qui n'ont qu'un œil, expliqua Thomas.

Robbie, qui n'entendait pas le français, l'attendait immobile, les yeux rivés sur la grande ombre noire de la bombe.

— C'est un péché qui mérite repentance, gloussa l'homme. Attendez ici pendant que je m'en vais réveiller George. Ce ne sera pas long.

— Prends tout le temps qu'il faudra, répondit Thomas, magnanime, nous restons ici jusqu'à l'aube. Laisse donc dormir George, nous allons monter la garde, nous autres.

— Vous êtes un saint vivant ! se réjouit l'homme.

Puis il attrapa sa couverture et s'éloigna non sans leur avoir souhaité aimablement la bonne nuit.

Lorsqu'il eut disparu, Thomas entra sous le porche, où il donna involontairement un coup de pied dans un baril vide qui roula à grand fracas. Il jura entre ses dents et s'arrêta net, mais rien ne bougea dans le village.

Robbie vint s'accroupir à côté de lui. Le porche était plongé dans une obscurité impénétrable, mais en tâtonnant, ils découvrirent une demi-douzaine de barils vides qui répandaient une forte puanteur d'œufs pourris. Sans doute avaient-ils contenu de la poudre noire. En chuchotant, Thomas donna à

son compagnon la teneur de la conversation qu'il avait échangée avec le guetteur.

— Mais ce que je ne sais pas, conclut-il, c'est s'il va réveiller George ou non. Je ne crois pas, mais je n'en suis pas sûr.

— Pour qui nous prend-il ?

— Sans doute pour des hommes d'armes.

Thomas poussa les barils vides de côté, puis se releva et chercha à tâtons la corde qui relevait le loquet de la porte de l'église. Il la trouva, mais fit la grimace en entendant les gonds grincer.

L'intérieur de l'édifice n'était pas moins sombre, et il régnait la même odeur de pourri que dans les barils vides.

— Il nous faudrait un peu de lumière, chuchota-t-il.

Ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité et il aperçut une faible lueur venue de la grande fenêtre surmontant l'autel. Aucune flamme ne brillait au-dessus du sanctuaire où l'on gardait les hosties, sans doute à cause de la poudre à canon entreposée dans la nef. Thomas trouva facilement la poudre, car il se cogna contre les barils empilés de l'autre côté de la porte. Il y en avait au moins deux vingtaines, chacun approximativement de la taille d'un seau. Thomas estima que la bombarde en utilisait un ou deux à chaque tir. À raison de trois ou quatre par jour, il y avait là une réserve de poudre pour environ deux semaines.

— Il fait noir comme dans un four, là-dedans, dit-il en se retournant vers Robbie.

Mais Robbie ne répondit pas.

— Où es-tu ? le héla Thomas le moins fort possible.

Mais il n'obtint pas davantage de réponse. Puis il entendit une botte cogner contre un baril vide sous le porche et aperçut l'ombre vacillante de son ami à la lueur nuageuse de la lime dans le cimetière.

Il attendit. Un feu de camp se consumait lentement non loin de là, derrière la haie d'épines qui empêchait le bétail de s'approcher des tombes. Il vit une ombre s'accroupir à côté des flammes qui se mouraient, et il y eut soudain un éclair aveuglant. Robbie recula et Thomas, ébloui, ne put rien voir de ce qui se passait. Il s'attendit à entendre des cris dans le village,

mais les seuls bruits audibles furent le grincement de la porte qui s'ouvrait et le bruit des pas de son compagnon venu le rejoindre.

— J'ai pris un baril vide, expliqua Robbie, mais il n'était pas aussi vide que je le croyais. Ou alors, la poudre entre dans le bois.

Il se tenait sous le porche, le baril entre les mains. Il l'avait utilisé pour ramasser des braises, les résidus de poudre avaient pris feu, brûlant ses sourcils, et à présent, le feu jaillissait de l'intérieur du petit tonneau.

— Qu'est-ce que je fais avec ça ? interrogea-t-il.

— Par le Christ ! s'exclama Thomas, voyant déjà l'église sauter en l'air. Donne-le-moi !

Il attrapa le baril qui, par bonheur, n'était pas trop chaud au toucher, et se précipita à l'intérieur de l'église, éclairé par les flammes. Il jeta le bois en feu entre deux piles de barils pleins.

— Et maintenant, vite, dehors !

Mais Robbie n'était pas décidé.

— As-tu pensé au tronc pour les pauvres ? argumenta-t-il. Si nous faisons sauter l'église, autant prendre le tronc pour les pauvres avant.

Thomas l'attrapa par le bras pour l'entraîner dehors.

— Vite, dépêche-toi ! le pressa-t-il.

— C'est dommage de le laisser !

— Il n'y a pas de tronc pour les pauvres, pauvre idiot, le village est plein de soldats !

Ils s'enfuirent en toute hâte, zigzaguant entre les tombes et évitant la bombarde ventrue qui reposait sur son châssis de bois. Ils escaladèrent une clôture qui comblait un trou dans la haie d'épines, puis poursuivirent leur course échevelée en passant devant la grande arbalète cassée en deux et devant les abris aux toits de terre sans prendre la moindre précaution pour tempérer le bruit de leur cavalcade. Deux chiens se mirent à aboyer, puis un troisième se joignit à eux et quelqu'un jaillit d'une tente.

— Qui va là ? cria l'homme en commençant à préparer son arbalète.

Mais les deux fuyards étaient déjà loin, dans le terrain découvert, où ils avançaient en trébuchant sur le sol inégal. La lune sortit derrière le nuage, éclairant la vapeur blanche de leur souffle.

— Halte ! cria l'homme.

Thomas et Robbie s'arrêtèrent. Non à cause de l'injonction qui leur avait été donnée, mais parce qu'une lueur rouge embrasait le ciel. Cloués au sol, ils la contemplèrent avec fascination et le guetteur qui avait voulu les arrêter les oublia.

La nuit s'était teintée d'écarlate. Thomas retint son souffle, dans l'attente d'il ne savait quoi : une lance de feu qui transpercerait les deux ? Un fracas de tonnerre ? Mais le silence régnait, interrompu uniquement par un léger chuintement qui semblait produit par quelque respiration de géant. C'est alors qu'une flamme jaillit des fenêtres de l'église et alla en s'amplifiant comme si les portes de l'enfer venaient de s'ouvrir, comme si le brasier de l'enfer emplissait la nef.

Le rougeoiement des flammes ne dura qu'un instant. Aussitôt après, le toit de l'église se souleva. Thomas vit distinctement les poutres noires éclater comme des côtes sous la hache du boucher.

— Doux Jésus ! jura-t-il.

— Dieu du Ciel ! fit Robbie, les yeux écarquillés.

Les flammes, la fumée et l'air bouillonnaient au-dessus du chaudron de l'église ouverte sur le ciel, et les barils de poudre continuaient à exploser les uns après les autres, en propulsant chacun une nouvelle vague de feu et de fumée dans le ciel.

Tous les chiens du village s'étaient mis à aboyer furieusement et à hurler à la mort. Les hommes, les femmes et les enfants, quant à eux, s'étaient jetés à bas de leur lit pour observer l'enfer de l'incendie. Le vacarme des explosions qui roulait à travers les prés était répercuté en écho par les murailles du manoir, chassant des centaines d'oiseaux de leur gîte dans les bois. Des débris venaient s'écraser dans les douves, projetant des éclats de glace fine qui reflétaient l'incendie et donnaient l'impression que la bâtisse étaient entourée d'un lac de feu crépitant.

— Jésus ! souffla Robbie, saisi de stupeur.

Puis les deux amis coururent se réfugier vers le bois de hêtres, sur le versant est du pâturage.

Alors qu'ils gravissaient en trébuchant le sentier qui menait à l'abri de la forêt, Thomas se mit à rire.

— Voilà qui va m'expédier tout droit en enfer, dit-il en s'arrêtant sous les arbres et en faisant le signe de la croix.

— Pour avoir fait brûler une église ? demanda Robbie en souriant, avec, dans les yeux, le reflet des flammes qui dansaient. Tu devrais voir ce que nous avons fait aux Black Canons de Hexham ! Par le Christ, la moitié de l'Écosse se retrouvera en enfer rien que pour ça.

Mais mieux valait ne pas s'attarder. Quelques instants plus tard, ils avaient retrouvé les ténèbres du bois. L'aube n'était pas loin. Une lueur pointait à l'est où un gris pâle, blême comme la mort, bordait le ciel.

— Il faut nous enfoncer plus avant dans la forêt, dit Thomas, il faut nous cacher.

La chasse aux saboteurs ne tarda pas à commencer. À la pique du jour, tandis que la fumée maintenait un grand manteau noir au-dessus d'Evèque, le comte de Coutances envoya vingt cavaliers et une meute de chiens à la poursuite de ceux qui avaient détruit son entrepôt de poudre. Mais l'air était froid, la terre durcie par le gel, et l'odeur à peine perceptible de la proie s'évanouit rapidement.

Le lendemain, le comte, dans son courroux, ordonna une attaque. Ses troupes avaient préparé des gabions, de grands cylindres d'osier tressé remplis de terre et de pierres, dans le dessein de combler les douves avec ces gabions, et de se ruer ensuite sur le pont ainsi formé pour se lancer à l'assaut du corps de garde. Le pont-levis qui y donnait accès avait été enlevé au début du siège, offrant à la vue une voûte cintrée qui paraissait inviter à l'assaut, car bloquée uniquement par une barricade de pierre assez peu élevée.

Les conseillers du comte lui rappelèrent avec sagesse qu'ils ne disposaient pas de gabions en nombre suffisant, que le fossé était plus profond qu'il ne le pensait, que le temps n'était pas favorable, que Vénus était dans l'ascendant et Mars dans le déclin ; qu'en bref, il serait judicieux d'attendre que les astres lui

sourient et que la garnison soit affamée et désespérée. Mais rien n'y fit. Le comte avait perdu la face. Il ordonna donc de donner l'assaut et ses hommes firent de leur mieux.

Ils restèrent protégés aussi longtemps qu'ils portaient les gabions, car ces paniers remplis de terre pouvaient résister à n'importe quel carreau d'arbalète. Mais, les gabions sitôt jetés dans le fossé, les assaillants furent exposés aux carreaux des six arbalétriers de messire Guillaume couverts par le muret de pierre élevé devant l'entrée voûtée du manoir.

Le comte avait lui aussi ses arbalétriers, protégés par des pavois portés par un deuxième guerrier pendant qu'ils armaient laborieusement leur machine. Mais les hommes qui lançaient les gabions n'étaient plus protégés dès lors qu'ils étaient délestés de leur charge, et huit d'entre eux périrent avant que leurs compagnons d'armes aient eu le temps de s'apercevoir qu'en réalité, le fossé était trop profond et que le nombre de gabions était loin de suffire. Ce ne fut qu'après que deux porteurs de pavois et un arbalétrier eurent été sévèrement blessés que le comte admit enfin qu'il perdait son temps et rappela ses troupes. Puis il voua messire Guillaume aux cent diables avant d'aller s'enivrer.

Thomas et Robbie survécurent. Le lendemain de leur mémorable exploit, Thomas abattit un cerf, et le surlendemain, Robbie découvrit un cadavre de lièvre pourrissant dans une haie. En extrayant le corps, il trouva un piège, sans doute posé par un serf de messire Guillaume qui avait été contraint d'abandonner sa proie. Il lava le piège dans un ruisseau et le posa à son tour dans une haie, et, le lendemain matin, trouva un lièvre pris au collet.

Ils ne se risquaient pas à dormir deux nuits de suite au même endroit, mais les abris ne manquaient pas dans les fermes désertées et brûlées. Ils passèrent la plus grande partie des semaines suivantes dans la région du sud d'Evecque, où les vallées étaient plus profondes, les collines plus hautes et les bois plus épais. Ils pouvaient se dissimuler sans difficulté dans ce paysage et s'employer à alimenter le cauchemar du comte.

Des rumeurs se mirent à courir au sein du camp des assiégeants. On relatait la présence d'un grand homme vêtu de

noir, chevauchant un cheval clair ; l'apparition de cet homme monté sur son cheval clair, en quelque endroit que ce fût, était inmanquablement suivie de la mort de quelqu'un. Cette mort était administrée par une longue flèche, une flèche anglaise. Mais l'homme à cheval était sans arc ; il brandissait un épieu surmonté d'un crâne de cerf. Or, chacun connaissait la nature de la créature qui chevauchait le cheval blême ainsi que la signification du crâne fiché sur une pique. Sitôt rentrés au campement, les hommes qui avaient vu l'apparition racontaient leur aventure à leurs femmes, et les femmes couraient la crier au chapelain du comte, qui la répétait à ce dernier. Le comte renvoyait son chapelain en déclarant qu'il refusait de prêter l'oreille à ces contes, mais les cadavres étaient bel et bien réels. Quatre frères venus de la lointaine ville de Lyon pour gagner de quoi remplir leur bourse en s'enrôlant dans l'armée des assiégeants firent leurs paquets et repartirent. D'autres menaçaient de les imiter. La Mort rôdait à Evecque.

Le chapelain décréta que les gens avaient subi un coup de lune et se rendit dans la périlleuse région du sud en chantant des prières à tue-tête et en jetant de l'eau bénite à tout-va. Le voyant revenir sans une égratignure, le comte tança ses gens en les traitant d'imbéciles, et, dès le lendemain, deux hommes périrent, mais à l'est, cette fois. Les contes ne firent que gagner en ampleur. Le cavalier était désormais accompagné de chiens de chasse géants aux yeux rougeoyants, et il n'avait plus besoin d'apparaître pour être la cause de tous les malheurs. Qu'un cheval bronche, qu'un homme se rompe un os, qu'une femme renverse les aliments qu'elle venait de préparer, qu'une corde d'arbalète casse, et aussitôt, on y voyait la main de l'homme mystérieux qui chevauchait un cheval blême.

La belle assurance des assiégeants s'évanouit. On évoqua à mots couverts le mauvais sort. Six hommes d'armes partirent pour le sud afin d'aller louer leurs services en Gascogne. Ceux qui restèrent ne cessaient de grommeler qu'ils faisaient l'œuvre du diable. Quels que fussent les efforts du comte de Coutances, rien ne put rendre à ses hommes leur ardeur guerrière.

Il essaya de couper des arbres pour empêcher le mystérieux archer de tirer dans le camp, mais il y avait trop d'arbres et trop

peu de haches, et les flèches continuaient de pleuvoir. Il dépêcha un messenger à l'évêque de Caen qui écrivit une bénédiction sur un morceau de vélin et la renvoya, mais elle n'eut aucun effet sur le cavalier à la cape noire dont l'apparition présageait la mort. Aussi le comte, fermement convaincu, à l'inverse de ses gens, qu'il accomplissait l'œuvre de Dieu, et craignant d'échouer au cas où il encourrait Son courroux, en appela-t-il à l'aide de Dieu.

Il écrivit à Paris.

Louis Bessières, le cardinal-archevêque de Livourne, une ville qu'il n'avait vue qu'une seule fois en se rendant à Rome (au retour, il avait fait un détour de façon à ne pas être obligé de voir Livourne une seconde fois), se promenait quai des Orfèvres, sur l'île de la Cité à Paris. Deux valets le précédaient, agitant des bâtons pour lui ouvrir la route. Le cardinal ne paraissait accorder aucune attention au prêtre émacié et osseux qui débitait un flot de paroles à ses côtés. En revanche, il examinait de près les marchandises exposées dans les échoppes des orfèvres installées de part et d'autre du quai qui portait le nom de leur art. Il admira un collier de rubis et songea même à l'acheter, mais y renonça : l'une des pierres présentait un défaut.

— Quelle pitié ! murmura-t-il devant cette déconvenue.

Puis il se transporta devant une autre échoppe.

— Quelle finesse ! s'exclama-t-il devant une salière d'argent ornée de quatre panneaux émaillés, chacun de couleur différente.

Les quatre faces étaient décorées de scènes de la vie champêtre en bleu, rouge, jaune et noir. La première représentait un laboureur, qui semait des graines sur le panneau suivant ; sur la troisième, une femme faisait la récolte, tandis que, sur la dernière, deux personnages assis autour d'une table admiraient une miche de pain dorée.

— De toute beauté, s'enthousiasma le cardinal, qu'en pensez-vous ?

Bernard Taillebourg jeta à peine un coup d'œil à l'œuvre d'art.

— Le démon est en train d’œuvrer contre nous, Votre Éminence ! lâcha-t-il d’un ton aigre.

— Le démon est toujours en train d’œuvrer contre nous, mon cher, observa le cardinal d’un ton de reproche, c’est son rôle. Quelque chose ferait cruellement défaut à l’humanité si le démon négligeait d’œuvrer contre elle.

Il caressa la salière, passant ses doigts sur ses formes délicates, puis décréta que la forme de la base ne lui convenait pas. Il y avait là quelque chose de grossier, une maladresse dans le dessin... Avec un sourire au boutiquier, il la reposa sur la table et poursuivit sa promenade.

Le soleil brillait. Il flottait même une certaine douceur dans l’air d’hiver et la Seine jetait des éclats de lumière. Un mendiant sans jambes, aux moignons terminés par des morceaux de bois, agita ses béquilles en travers de la route de Son Éminence en tendant une main sale. Les valets du prélat fondirent sur lui avec leurs gourdins.

— Non, non ! cria le saint homme en ouvrant sa bourse, à la recherche de quelques pièces. Que la bénédiction du Seigneur soit sur toi, mon fils.

Le cardinal Bessières aimait à faire l’aumône, il aimait voir s’inscrire la gratitude sur le visage des pauvres et il aimait par-dessus tout leur soulagement visible lorsqu’il arrêta ses valets une fraction de seconde avant qu’ils n’abattent leurs bâtons. Parfois, il attendait une fraction de trop, et il aimait cela aussi. Mais cette journée était une belle journée éclairée de soleil, dérobée à la grisaille de l’hiver ; il était donc d’humeur bienveillante.

Après le Sabot d’Or, une taverne où se retrouvaient les scribes, il quitta les abords du fleuve pour s’engager dans l’entrelacs des ruelles qui serpentaient autour du labyrinthe des bâtiments du palais royal. C’était là que se réunissait le Parlement ; les hommes de loi affairés s’agitaient dans les sombres passages en courant, pareils à des rats. Mais, trouant çà et là l’obscurité, de superbes édifices s’élançaient vers le soleil. Le cardinal aimait ces ruelles. Son imagination fertile le poussa à voir de nouvelles échoppes, apparues durant la nuit comme par magie, et remplaçant d’autres boutiques disparues.

Ce lavoir avait-il toujours été à cette place ? Et pourquoi n'avait-il jamais remarqué l'échoppe du boulanger ? Et n'y avait-il pas autrefois un fabricant de luths à côté de l'urinoir public ?

Un fourreur avait suspendu des manteaux en peau d'ours à des étagères. Le cardinal s'arrêta pour tâter la fourrure. Taillebourg continuait à jacasser, mais en pure perte.

À côté de l'échoppe du fourreur se trouvait une entrée voûtée, gardée par des hommes en livrée bleu et or. Ils portaient des plaques de corselet rutilantes, des heaumes à plumet et les pointes de leurs piques bien astiquées scintillaient à la lumière. Les gardes reculèrent avec empressement et se courbèrent au passage du cardinal. Celui-ci agita la main d'un geste magnanime qui pouvait passer pour une bénédiction, puis s'engagea dans un passage humide menant à une cour. On était sur les terres du roi. Les courtisans s'inclinaient respectueusement devant le prélat car il n'était pas seulement cardinal, mais aussi légat du pape près du trône de France. C'était l'ambassadeur de Dieu.

Bessières avait le physique de l'emploi. C'était un homme de haute taille, solidement bâti, qui n'avait pas besoin de la pourpre de sa robe pour impressionner ses contemporains. Il était bel homme et le savait, et vaniteux, ce qu'il faisait semblant d'ignorer, et il était ambitieux, ce qu'il cachait à tous, lui excepté. Après tout, il était cardinal-archevêque et il ne lui restait qu'un dernier trône à obtenir avant d'accéder aux marches de cristal du plus grand des trônes. Or, Bernard Taillebourg paraissait l'improbable instrument qui permettrait à Louis Bessières d'accéder à la triple couronne qu'il brigait.

Aussi, lassé d'avance, le cardinal finit-il par accorder son attention au dominicain comme ils délaissaient la cour pour gravir les marches de la Sainte-Chapelle.

— Eh bien, dit-il brutalement, coupant la parole à son fastidieux interlocuteur, parlez-moi de votre valet. Vous a-t-il obéi ?

Ainsi interrompu sans égards, Taillebourg mit quelques secondes à rassembler ses idées. Puis il hocha la tête.

— Il m'a obéi en toutes choses.

— S'est-il montré humble ?

— Il a fait de son mieux pour se montrer humble.

— Ah ! Ainsi, il conserve de l'orgueil ?

— L'orgueil est enraciné en lui, répondit Taillebourg, mais il le combat.

— Et il n'a pas déserté ?

— Non, Votre Éminence.

— Donc, il est revenu à Paris ?

— Naturellement ! jeta Taillebourg.

Puis, se rendant compte du ton qu'il venait d'employer, il ajouta humblement :

— Il est au monastère, Votre Éminence.

— Je me demande si nous ne devrions pas lui montrer la crypte ? proposa le cardinal en s'avançant d'un pas lent vers l'autel.

Le prélat aimait la Sainte-Chapelle, et particulièrement la lumière qui coulait à flots entre les fins piliers qui montaient à l'assaut du ciel. La beauté subtile, l'éclat rayonnant et la grâce enchanteresse de ce lieu sacré rapprochaient du paradis comme nul autre endroit sur terre. Il regretta de n'avoir point ordonné que l'on chantât quelque psaume, car le son de la voix des castrats s'élevant sous la voûte de la chapelle avait le pouvoir de le mettre quasiment en extase.

Les prêtres, devinant l'objet de la visite du cardinal, se précipitèrent vers le maître-autel.

— Je suis d'avis qu'un petit séjour dans la crypte est particulièrement recommandé pour amener une âme à demander la grâce de Dieu, poursuivit Son Éminence.

Taillebourg secoua la tête.

— Il y a déjà été, Votre Éminence.

— Conduisez-l'y encore, répliqua le cardinal d'une voix qui avait perdu toute son onction. Montrez-lui les instruments. Montrez-lui une âme placée sur le chevalet ou soumise au feu. Faites-lui savoir que l'enfer n'est pas circonscrit au royaume de Satan. Mais faites-le aujourd'hui même. Nous serons peut-être amenés à vous envoyer tous deux en mission.

— Nous envoyer en mission ?

Le cardinal ne daigna pas éclairer la lanterne du dominicain. Sans plus lui prêter attention, il s'agenouilla devant le maître-

autel et ôta son chapeau écarlate. Il n'enlevait que rarement son couvre-chef en public, et toujours de mauvais gré, car il était hélas conscient de sa calvitie naissante, mais ce geste était nécessaire. Il était nécessaire et inspirait une crainte respectueuse, car déjà l'un des prêtres avait ouvert le reliquaire, sous le maître-autel, et sorti un coussin violet agrémenté d'un bord de dentelle et garni de glands dorés.

Il le présenta au cardinal. Sur le coussin reposait la couronne, si vieille, si délicate, si noire et si fragile que le saint homme retint son souffle en tendant la main. La terre tout entière parut s'arrêter dans son mouvement, tous les bruits se turent, et le silence s'établit dans les deux eux-mêmes. Alors, il tendit la main, toucha, puis souleva la couronne. Elle était si légère qu'elle paraissait dénuée de poids.

C'était la couronne d'épines.

C'était la couronne qui avait été enfoncée sur la tête du Christ, qui s'était imprégnée de sa sueur et de son sang. Les yeux remplis de larmes, le cardinal la souleva et la porta à ses lèvres pour la baiser doucement. Les fins rameaux qui formaient la sainte couronne étaient grêles et frêles comme des pattes de troglodyte, mais les épines étaient toujours aussi pointues, aussi acérées que le jour où elles avaient été plantées dans la tête du Sauveur, faisant couler le sang sur sa Sainte Face. Le cardinal souleva la relique très haut, à deux mains, toujours aussi émerveillé de sa légèreté. Puis il la baissa pour la poser sur son crâne qui allait en se dégarnissant. Enfin, il joignit les mains et dirigea son regard sur la croix d'or du maître-autel.

Il savait que le clergé de la Sainte-Chapelle ne goûtait point ses visites ni ses façons de se couvrir le chef de la relique sacrée. On s'était plaint à l'archevêque de Paris, qui à son tour avait pleuré auprès du roi, mais Bessières n'en avait cure. Il continuait à faire ce que bon lui semblait car il en avait le pouvoir. Il était le légat du pape et la France avait besoin du soutien du pape. L'Angleterre assiégeait Calais et la Flandre lui faisait la guerre au nord, et toute la Gascogne avait de nouveau fait allégeance à Edouard d'Angleterre, tandis que la Bretagne, avec l'aide des archers anglais, s'agitait et se rebellait contre le

duc français, pourtant légitime. La France était assaillie et seul le pape pouvait persuader les rois chrétiens de lui venir en aide.

Et le pape le ferait, selon toute probabilité, car le pape était français. Clément, né dans le Limousin, avait été chancelier de France avant d'avoir été élevé au trône de saint Pierre et de s'installer au palais des papes en Avignon. Et là-bas, en Avignon, Clément était entouré de Romains qui tentaient de le persuader de rendre la papauté à la Ville Éternelle. Ils murmuraient et complotaient, corrompaient et murmuraient encore, et Bessières craignait que Clément ne cède un beau jour à leurs voix enjôleuses.

Mais si lui, Louis Bessières, devenait pape, il ne serait plus question de Rome. Rome était une ville en ruine, un égout pestilentiel entouré de minuscules États sans cesse en guerre les uns contre les autres et le vicaire de Dieu sur terre n'y serait jamais en sécurité. Mais bien qu'Avignon offrît un bon refuge à la papauté, elle ne convenait pas parfaitement car la ville et le Comtat Venaissin appartenaient tous deux au royaume de Naples et le pape, d'après lui, ne devait pas être un vassal, pas plus qu'il n'était séant pour lui de vivre dans une ville de province. Rome, autrefois, régnait sur le monde, aussi le pape avait-il eu sa place à Rome, bien plus qu'en Avignon.

Son Éminence, le front toujours ceint de la couronne d'épines, leva la tête vers le grand vitrail bleu et écarlate qui surmontait l'autel. Il savait où se trouvait la ville qui méritait d'abriter la papauté. La seule. Et Louis Bessières était bien certain qu'une fois élu pape, il pourrait persuader le roi de France de céder l'île de la Cité au Saint-Père. Ainsi la papauté serait-elle transportée vers le nord et serait-elle abritée dans une nouvelle et prestigieuse cité. Le palais serait sa maison, la cathédrale Notre-Dame serait son nouveau Saint-Pierre, cette glorieuse Sainte-Chapelle, son reliquaire privé et la couronne d'épines sa relique personnelle. D'ailleurs, pourquoi ne pas incorporer la couronne d'épines à la triple couronne pontificale ?

Cette idée plut beaucoup au cardinal. Il s'imagina priant en ce saint lieu, dans son île privée. Les orfèvres et les mendiants, les hommes de loi et les putains, les blanchisseurs et les luthiers

seraient chassés de l'autre côté des ponts, et l'île de la Cité deviendrait un lieu saint. Ainsi le vicaire du Christ aurait-il toujours le roi de France et son pouvoir à ses côtés. Le royaume de Dieu se répandrait, les infidèles seraient extirpés de la surface de la terre et la paix régnerait pour toujours.

Mais comment devenir pape ? Il y avait une bonne douzaine de prétendants à la succession de Clément, mais Bessières était le seul à connaître l'existence des Vexille, et lui seul savait qu'ils avaient un jour possédé le Saint-Graal et, peut-être, le possédaient toujours.

C'est pour cette raison que le cardinal avait envoyé Taillebourg en Écosse. Le dominicain était rentré les mains vides, mais il avait appris des choses.

— Donc, vous ne pensez pas que le Graal se trouve en Angleterre ? demanda Bessières à voix basse, pour éviter que les prêtres de la Sainte-Chapelle ne puissent écouter leur conversation.

— Il se peut qu'il soit caché là-bas, répondit l'inquisiteur sombrement, mais il n'est point à Hookton. Guy Vexille a fouillé partout lors de son expédition. Nous y sommes retournés et nous avons cherché ensemble, mais il n'y a rien, hormis des ruines.

— Vous pensez toujours que messire Guillaume l'a emporté à Evêque ?

— Je crois la chose possible, Votre Éminence. Je ne le pense pas, mais c'est possible.

— Le siège tourne mal. Je me suis trompé sur Coutances. Je lui ai offert une rémission de mille jours en purgatoire s'il prenait Evêque le jour de la Saint-Timothée, mais il n'a pas la force nécessaire pour mener un siège à bien. Parlez-moi donc de ce fils bâtard.

Taillebourg eut un geste de dédain.

— C'est un rien du tout. Il doute même de l'existence du Graal. Son seul désir est d'être soldat.

— Un archer, m'avez-vous dit ?

— Un archer, confirma le dominicain.

— Je pense que vous vous trompez sur son compte. Coutances m'écrit pour m'informer que leur tâche est rendue

difficile par la présence d'un archer. Un archer solitaire qui décoche de longues flèches de type anglais.

Taillebourg ne répondit pas.

— Un archer solitaire, poursuivit le cardinal, qui a sans doute détruit toute la réserve de poudre noire de Coutances. C'était la seule disponible en Normandie ! Si nous en voulons plus, elle devra être transportée depuis Paris.

Le cardinal enleva la couronne et la replaça sur le coussin. Puis, lentement, avec vénération, il appuya son index contre une épine et les prêtres qui l'observaient se penchèrent en avant pour mieux voir si d'aventure il ne déroba pas une épine. Mais le cardinal se contenta de se faire saigner. La piqûre de l'épine le fit grimacer, puis il porta son doigt à sa bouche et le suçâ. Ce même doigt était orné d'une lourde bague en or ; cachée sous le rubis astucieusement monté, se trouvait une épine qu'il avait subtilisée quelques mois plus tôt. Parfois, dans le secret de sa chambre, il écorchait son front avec cette épine en rêvant à son avenir de délégué de Dieu sur terre. Et Guy Vexille était la clé de ce rêve.

— Voici ce que vous allez faire, ordonna-t-il à Taillebourg lorsque le goût du sang se fut dissipé. Vous allez redescendre dans la chambre de torture avec Guy Vexille pour lui rappeler l'enfer qui l'attend s'il nous fait défaut. Ensuite, vous vous rendrez à Evêque avec lui.

— Vous voulez envoyer Vexille à Evêque ? s'étonna le dominicain, incapable de cacher sa surprise.

— Il est cruel et sans scrupule, dit le cardinal en remettant son chapeau, et vous me dites qu'il est à nous. Donc, nous allons ouvrir notre bourse et lui donner de la poudre noire ainsi que des hommes en nombre suffisant pour écraser Evêque et amener messire Guillaume jusque dans la chambre de torture.

Il suivit des yeux les gestes du prêtre qui remplaçait la couronne d'épines dans son reliquaire. Et il songea que, dans cette chapelle, en ce lieu de lumière et de gloire, il posséderait bientôt un autre trésor, un trésor inestimable grâce auquel la chrétienté et toutes ses richesses lui offriraient un trône d'or. Il posséderait le Graal.

Thomas et Robbie étaient d'une saleté repoussante ; leurs vêtements étaient raides de boue ; leurs cottes de mailles étaient incrustées de brindilles, de feuilles mortes et de terre ; et leurs cheveux étaient longs, gras et emmêlés. La nuit, ils grelottaient sous l'effet du froid qui s'insinuait jusqu'aux tréfonds de leur âme. Mais le jour ils se sentaient vivants comme jamais, car ils jouaient au jeu de la vie et de la mort dans les petites vallées et les bois embroussaillés de la région d'Evêcque. Robbie, enveloppé dans une cape noire et brandissant sa pique surmontée d'un crâne, chevauchait le cheval blanc pour entraîner les hommes de Coutances dans les embuscades où les trucidait Thomas. Parfois, celui-ci ne faisait que blesser ses victimes, mais il manquait rarement son but car il tirait à courte distance dans ces bois épais. Ce jeu lui rappelait les chansons affectionnées par les archers et les histoires que racontaient leurs femmes autour des feux de camp de l'armée. Ce n'étaient pas les chansons de geste des troubadours, mais celles des gens du commun, qui contaient les exploits d'un hors-la-loi appelé Robin des Bois. C'était Robin des Bois ou Robin du Bois, Thomas ne savait au juste, mais ce Robin était un héros anglais qui avait vécu deux cents ans auparavant et dont les ennemis étaient les nobles anglais parlant le français. Robin les avait combattus avec une arme anglaise, l'arc de guerre. La noblesse n'appréciait pas ces histoires, aussi les troubadours ne les chantaient-ils pas dans leurs salles. Thomas avait songé parfois à les écrire, mais nul n'écrivait jamais en anglais. Tous les livres qu'il avait vus étaient écrits en latin ou en français. Mais pourquoi ne pas coucher sur parchemin les aventures de Robin ? Parfois, le soir, il les contait à Robbie, pendant qu'ils partageaient quelque abri de fortune, transis de froid. Mais l'Écossais ne goûtait pas ces histoires.

— Je préfère celles du roi Arthur, dit-il.

— Vous connaissez ces histoires en Écosse ? s'enquit Thomas, surpris.

— Pour sûr ! s'exclama Robbie. Arthur était Écossais !

— Ne raconte pas de sottises, pauvre imbécile ! répliqua Thomas, offensé.

— C'était un Écossais, insista Robbie, et il tuait ces scélérats d'Anglais.

— Il était anglais, et il ne savait sans doute même pas que ces coquins d'Écossais existaient !

— Va-t'en au diable ! aboya Robbie.

— Tu y seras avant moi !

Thomas cracha en songeant que s'il devait un jour écrire l'histoire de Robin des Bois, il ferait partir le légendaire archer vers le nord et ne manquerait pas de lui faire embrocher quelques Écossais sur de bonnes flèches anglaises.

Le lendemain matin, ils eurent honte tous les deux de s'être ainsi emportés.

— C'est parce que j'ai faim, s'excusa Robbie, j'ai toujours la tête près du bonnet quand j'ai faim.

— Et tu as toujours faim, ajouta Thomas.

L'Écossais rit, puis sella son cheval blanc. L'animal tremblait. Car les chevaux, eux non plus, ne mangeaient pas à leur faim, et ils étaient faibles tous les deux.

Leurs cavaliers avançaient avec prudence, peu désireux d'être pris au piège en terrain découvert, car les montures du comte, repues, n'auraient aucun mal à gagner de vitesse les destriers fatigués. Par bonheur, le temps s'était radouci, mais de larges bandes de pluie venues de l'océan avaient fait leur apparition. Elles déversèrent des trombes d'eau pendant une semaine. Il n'était pas question de tendre un arc dans ces conditions, pas même un arc anglais. Sans doute le comte de Coutances ne tarderait-il pas à se convaincre que l'eau bénite de son chapelain avait chassé le cheval blême d'Evêque et sauvé ses gens. Mais ses ennemis étaient épargnés eux aussi, car il n'avait pas reçu de nouvelle fourniture de poudre pour sa bombarde. Sans compter qu'à présent, tout autour du manoir, les prés étaient tellement gorgés d'eau que les tranchées étaient inondées et que les assiégeants pataugeaient dans la boue. Les chevaux attrapèrent la gangrène des sabots et certains soldats restèrent cloués dans leurs abris, grelottants de fièvre.

Tous les matins, à l'aube, Thomas et Robbie allaient se planter au bord des arbres, au sud d'Evêque, et agitaient les mains. De là, ils avaient vue sur le flanc du manoir où le comte

n'avait disposé qu'un petit poste de garde. La garnison leur avait répondu sur le même mode au troisième matin, mais depuis, plus aucun signal ne leur était parvenu. Enfin, le lendemain du jour où ils s'étaient querellés à propos du roi Arthur, lorsque Thomas et Robbie signalèrent leur présence, ils virent apparaître quelqu'un sur le toit. L'homme leva une arbalète et tira haut dans le ciel. Le carreau n'était pas dirigé sur le poste de garde, et si les guetteurs le virent voler, ils ne bougèrent pas. Thomas, qui suivait le trait des yeux, le vit tomber dans la pâture, au milieu d'une flaque d'eau, puis patiner sur l'herbe mouillée.

Ils ne firent pas de sortie ce jour-là. Ils attendirent la tombée de la nuit, puis ils se fauilèrent jusqu'à la pâture. Là, ils se mirent à quatre pattes et entreprirent de fouiller l'herbe mouillée et mêlée de bouses de vaches desséchées. Au bout de ce qui leur parut des heures, Robbie trouva le carreau et découvrit un paquet cacheté enveloppé autour de sa courte tige.

— Tu vois, dit-il lorsqu'ils furent de retour dans leur abri, autour d'un faible feu, c'est possible !

Il eut un geste envers le message entourant le trait. Le parchemin avait été enroulé autour de la tige avec un cordon de coton qui avait rétréci. Thomas le coupa pour le détacher, puis déroula le parchemin et le tint près du feu afin de pouvoir déchiffrer le message qui avait été écrit au charbon de bois.

— Il vient de messire Guillaume, dit Thomas, et il veut que nous allions à Caen.

— À Caen ?

— Et là, il nous faut trouver un... (Thomas fronça les sourcils et rapprocha la missive des flammes afin de mieux déchiffrer les pattes de mouche de messire Guillaume.)... Il nous faut trouver un capitaine de bateau nommé Pierre Villeroy.

— C'est peut-être bien Pierre le Hideux, émit Robbie.

— Non, répondit son ami, le nez plongé dans le parchemin, le bateau de cet homme s'appelle le *Pentecôte*, et s'il n'est pas là, il nous faut chercher un certain Jean Lapoullier ou un Guy Vergon.

Thomas tenait le message si près du feu qu'il se mit à roussir et à se recroqueviller pendant qu'il lisait les derniers mots à haute voix.

« Tu diras à Villeroy que je veux que le *Pentecôte* soit prêt au jour de la Saint-Clément et qu'il contienne des provisions pour dix passagers en vue de faire voile vers Dunkerque. Vous attendrez avec lui, et nous vous rencontrerons à Caen. Allumez un feu dans les bois cette nuit pour indiquer que vous avez bien reçu ce message. »

Cette nuit-là, ils allumèrent dans les bois un feu qui brûla brièvement ; puis la pluie se mit de la partie et il s'éteignit, mais Thomas était certain que la garnison avait vu les flammes.

Et à l'aube, trempés de pluie, fatigués et sales, ils étaient de retour à Caen.

Thomas et Robbie parcoururent les quais de la ville sans trouver trace de Pierre Villeroy ni de son bateau, le *Pentecôte*, mais un tavernier leur dit qu'à son avis, ils n'attendraient pas bien longtemps.

— Il est parti pour transporter une cargaison de pierres à Cabourg, dit-il, et il pensait être de retour aujourd'hui ou demain. Le temps est clément, il ne l'aura pas retenu.

L'homme jeta un regard suspicieux à l'arc de Thomas.

— Ne serait-ce point l'un de ces maudits arcs anglais ?

— Non, c'est un arc de chasse d'Argentan, répondit le jeune homme d'un ton négligent.

Son mensonge parut satisfaire le tavernier. En effet, dans toutes les régions de France, on trouvait des gens qui utilisaient ce long arc de chasse. Malgré tout, ils étaient peu nombreux, et jamais en nombre suffisant pour pouvoir constituer une armée capable de teinter de rouge le flanc des collines avec du sang noble.

— Si Villeroy rentre aujourd'hui, affirma le tavernier, sûr qu'il viendra étancher sa soif en ma taverne dès ce soir.

— Vous me le montrerez ? demanda Thomas.

— Vous ne pourrez point le manquer, répondit l'homme en riant, c'est un géant ! Un géant qui n'a pas un poil sur le caillou mais en revanche une barbe où on pourrait faire un élevage de

souris, et une peau pleine de trous de petite vérole. Vous n'aurez point besoin de moi pour savoir que c'est lui.

Thomas, pensant que messire Guillaume serait pressé en arrivant à Caen et ne voudrait pas perdre de temps à convaincre des chevaux à monter à bord du *Pentecôte*, passa la journée à négocier le prix des deux étalons. Au soir, les deux compagnons retournèrent à la taverne, les poches pleines.

Nul géant chauve à épaisse barbe ne les y attendait, mais il pleuvait, et ils étaient tous deux transis de froid. Aussi commandèrent-ils une soupe d'anguille, du pain et du vin chaud épicé. Un aveugle jouait de la harpe dans un coin ; puis il entama une chanson où il était question de marins, de phoques et d'étranges monstres marins qui sortaient du fond de l'océan pour hurler à la lune décroissante.

On leur apporta leur repas. Au moment où Thomas s'apprêtait à l'entamer, un homme trapu au nez cassé traversa la salle pour aller se planter devant lui, visiblement d'humeur belliqueuse.

— C'est un arc anglais ! affirma-t-il d'un ton sec.

— C'est un arc de chasse d'Argentan, répliqua le jeune archer.

Il savait qu'il était dangereux de porter une arme aussi reconnaissable. L'été précédent, alors qu'accompagné de Jeannette il avait cheminé de Bretagne en Normandie, il l'avait maquillée en bâton de pèlerin.

— Non, ce n'est qu'un arc de chasse, répéta-t-il, mimant le calme le plus parfait.

Puis il grimaça car la soupe était brûlante.

— Que te veut ce bâtard ? s'enquit Robbie.

L'homme l'entendit.

— Vous êtes des Anglais !

— Ai-je l'air de parler anglais ? répliqua Thomas.

— Et lui, comment parle-t-il ? aboya l'homme en désignant Robbie. Mais il a peut-être perdu sa langue à présent ?

— Il est écossais.

— Oh, assurément ! Et moi, par tous les diables, je suis le duc de Normandie !

— Tu sais ce que tu es, prononça Thomas d'un ton doux, tu es un maraud qui trouble mon repas !

Et il jeta sa jatte de soupe à la face de l'importun. Du même mouvement, il renversa la table d'un coup de pied et la projeta contre son entrejambe.

— Sors ! cria-t-il à Robbie.

— Par le Christ, une bagarre ! Ah, voilà qui me plaît !

Les amis de la victime accoururent en nombre pour se précipiter sur Thomas, qui lança un banc dans leurs jambes, en faisant trébucher deux, tandis que Robbie en menaçait un troisième de son épée.

— Ce sont des Anglais ! cria le blessé cloué au sol. Des damnés Anglais !

— Il te traite d'Anglais ! signala Thomas à Robbie.

— Je vais lui faire rentrer ses paroles dans la gorge ! jappa l'Écossais offensé, en administrant quelques coups de pied dans la tête de l'offenseur.

Puis il frappa un assaillant avec la poignée de son épée et se dirigea vers les autres en poussant son cri de guerre écossais.

Thomas avait attrapé leurs bagages et son arc. Il ouvrit une porte en hurlant :

— Vite, par ici !

Mais Robbie n'écoutait pas.

— Traitez-moi d'Anglais, vils étrons ! brailla-t-il, défiant ses assaillants maintenus à distance par son épée.

Mais Thomas présageait que les Français en fureur ne tarderaient pas à rassembler leur courage et à charger. Robbie serait contraint d'en passer un par le fil de l'épée pour pouvoir s'échapper et il s'ensuivrait un branle-bas de combat qui risquait fort de les amener à terminer leur aventure au bout d'une corde. Aussi attrapa-t-il le vaillant guerrier par le col et le tira-t-il dehors.

— Cours ! lui enjoignit-il.

— Que nenni, je prends du bon temps ! protesta Robbie en essayant de retourner vers le lieu de délices que son ami le contraignait à quitter.

Mais la poigne de fer de Thomas l'entraînait irrémédiablement au loin, tandis que ses adversaires s'élançaient à leurs trousses.

— Cours ! répéta Thomas en le poussant vers le centre de l'île.

Ils se précipitèrent dans une ruelle, traversèrent une petite place à toutes jambes et finirent par aller se réfugier à l'ombre du porche de l'église Saint-Jean. Leurs poursuivants les cherchèrent pendant quelques minutes, mais la nuit était froide et la patience des chasseurs, limitée.

— Ils étaient à six, fit observer Thomas.

— Mais nous étions en train de l'emporter ! protesta Robbie d'un ton agressif.

— Et demain, au moment où nous serons censés trouver Pierre Villeroy ou les autres, nous croupirons dans la geôle de Caen.

— Mais je ne me suis pas battu depuis la bataille de Durham, en tout cas, pas une vraie bagarre ! déplora Robbie.

— Et à Dorchester, la bagarre avec les quêteurs ?

— Nous avons tous trop bu, ça ne compte pas. (Il éclata de rire.) D'ailleurs, c'est toi qui as commencé.

— Moi ?

— Oui-da, tu lui as envoyé ta soupe en pleine face. Toute cette bonne soupe !

— J'ai seulement essayé de te sauver la vie, lui rappela Thomas. Par le Christ ! Tu as parlé anglais à Caen ! Ils haïssent les Anglais !

— Ils font bien, approuva Robbie, ils font bien. Mais que veux-tu que je fasse ? Que je ferme mon bec ? Par tous les diables, c'est ma langue aussi ! Dieu sait pourquoi on l'appelle l'anglais.

— Parce que c'est de l'anglais, répliqua Thomas, et le roi Arthur le parlait aussi.

— Doux Jésus ! souffla Robbie.

Puis il fut pris d'un nouvel accès d'hilarité.

— Par les cornes du diable, gloussa-t-il, j'ai cogné si fort sur ce drôle qu'il ne saura pas quel jour nous sommes quand il se réveillera.

Ils trouvèrent refuge dans l'une des nombreuses maisons toujours abandonnées après le sauvage assaut des Anglais. Les propriétaires étaient envolés au loin, ou leurs os reposaient dans la grande fosse commune du cimetière, à moins qu'ils ne fussent embourbés dans le lit de la rivière.

Au matin suivant, ils retournèrent sur les quais. Thomas se revit pataugeant et luttant contre le courant pendant que les arbalétriers tiraient depuis les navires amarrés à quai. Les traits crachaient de petits jets d'eau et lui, de peur de mouiller la corde de son arc, n'avait pu riposter.

Ils longèrent les quais et finirent par découvrir que le *Pentecôte* avait fait son apparition durant la nuit comme par magie. C'était un gros bateau capable de faire la traversée jusqu'en Angleterre avec une vingtaine d'hommes et de chevaux à bord. À présent, il était échoué, posé sur le sable par la marée descendante.

Les deux amis franchirent avec précaution une étroite passerelle de planches. De monstrueux ronflements qui sortaient d'une petite cabine à la poupe faisaient vibrer le pont. Thomas s'interrogea avec inquiétude sur la réaction possible d'une créature capable de produire un tel tintamarre si on prenait le risque de la réveiller. Mais, au même moment, une fille malingre, pâle et chétive comme une enfant abandonnée, sortit de l'écoutille et posa des vêtements sur le pont en mettant un doigt sur ses lèvres. Elle paraissait vraiment très frêle. Lorsqu'elle releva sa robe pour tirer sur ses bas, elle révéla des jambes fines comme des brindilles. Elle ne pouvait guère avoir plus de treize ans.

— Il dort, chuchota-t-elle.

— C'est ce que j'entends, répondit Thomas.

— Chut !

Elle reposa son doigt sur ses lèvres, puis passa une grosse chemise de laine par-dessus sa chemise de nuit, introduisit ses petits pieds dans d'énormes chaussures et s'enveloppa dans un grand manteau de cuir. Elle posa une coiffe de laine crasseuse sur ses cheveux blonds et attrapa un sac fabriqué dans un vieux morceau de toile effiloché.

— Je vais aller acheter de quoi manger, dit-elle à voix basse, et il faudra faire du feu à la proue. Vous trouverez de la pierre à feu et un fusil sur l'étagère. Ne le réveillez pas !

Sur cet avertissement, elle s'éloigna sur la pointe des pieds, emmitouflée dans son grand manteau, et Thomas, impressionné par le son tonitruant émis par le dormeur, décida que la discrétion s'imposait.

Il se rendit à la proue où il trouva un brasero de fer posé sur une plaque de pierre. Un feu était déjà préparé. Après avoir ouvert l'écoutille en guise de cheminée, il frotta la pierre à feu. Le petit bois était humide mais au bout d'un moment, le feu prit et il l'alimenta, de sorte que lorsque la fille revint, il flambait joyeusement.

— Je m'appelle Yvette, dit-elle sans paraître se préoccuper de l'identité des deux visiteurs. Je suis la femme de Pierre.

Puis elle attrapa une énorme poêle sur laquelle elle cassa douze œufs.

— Vous voulez manger, vous aussi ? demanda-t-elle à Thomas.

— Ce n'est pas de refus.

— Vous pouvez m'acheter des œufs, proposa-t-elle en désignant le sac de toile, et il y a aussi du jambon et du pain. Il lui faut son jambon.

Thomas considéra les œufs qui blanchissaient sur le feu.

— Tout cela, c'est pour Pierre ?

— Il a faim le matin, expliqua-t-elle, alors coupez donc le jambon. Il l'aime bien épais.

Tout à coup, il y eut un craquement et le bateau roula légèrement sur le sable.

— Il est réveillé ! constata Yvette en prenant un plat d'étain sur l'étagère.

Un grognement leur parvint du pont, suivi d'un bruit de pas. Thomas sortit du réduit et se retrouva en face d'un homme d'une taille hors du commun.

Pierre Villeroy dépassait l'arc de Thomas d'un pied. Sa poitrine était large comme une barrique et son crâne, chauve et rose. Sa face, affreusement défigurée par la petite vérole, était

ornée d'une barbe dans laquelle une chatte n'eût pas retrouvé ses petits. Il cligna des yeux à la vue de Thomas.

— Vous êtes venu pour vous mettre à l'ouvrage, grogna-t-il.

— Non, je vous apporte un message.

— Seulement, il ne faudra pas tarder à vous mettre à l'ouvrage, poursuivit Villeroy d'une voix qui paraissait sortir des tréfonds d'une profonde caverne.

— Un message de messire Guillaume d'Evêcque, insista Thomas.

— Il faut profiter de la marée basse, vous comprenez ? J'ai trois bassines de mousse dans la cale. Moi, je prends toujours de la mousse. Mon père aussi. Il y en a qui prennent du chanvre, mais moi, je ne veux point de ça. La mousse bien fraîche, c'est ce qu'on fait de meilleur. Parce que la mousse, ça tient, vous comprenez ? Et ça se mélange mieux avec le brai.

Un sourire partiellement édenté fendit soudain son affreuse face.

— Mon doux caneton ! s'attendrit-il à la vue d'Yvette lui apportant son plat débordant de bonnes choses.

Son doux caneton gratifia les visiteurs de deux œufs chacun, puis leur remit d'office deux marteaux et une paire d'étranges instruments en fer qui ressemblaient à des burins émoussés.

— Il va nous falloir calfater les joints, expliqua Villeroy. Moi, je m'en vais faire chauffer le brai et vous autres, vous pourrez enfoncer la mousse.

Du jaune d'œuf ayant dégouliné sur son menton, il le rapatria dans sa bouche avec ses doigts. Puis il précisa :

— Ça se fait entre les marées, tant que le bateau est hors de l'eau et au sec.

— Mais nous vous avons apporté un message, insista Thomas.

— Vous l'avez déjà dit. De messire Guillaume. Ce qui veut dire qu'il veut le *Pentecôte* pour un voyage et ce que veut messire Guillaume, il l'aura, pour sûr, parce qu'il a été bon pour moi. Mais le *Pentecôte*, il ne sera pas bon pour lui s'il tombe au fond de l'eau, pas vrai ? Il ne sera pas bon s'il se retrouve à tenir compagnie à tous les marins noyés, pas vrai ? Il demande à être

calfaté. Avec mon petit cœur, nous nous sommes quasiment noyés hier, pas vrai, mon doux caneton ?

— Il prenait l'eau, confirma Yvette.

— Ah ça pour sûr, il a fait glouglou tout du long depuis Cabourg ! Aussi si messire Guillaume veut aller quelque part, vous feriez bien de vous mettre à l'ouvrage, vous autres !

Le géant leur adressa un sourire épanoui par-dessus sa vaste barbe agrémentée de jaune d'œuf.

— Il veut rejoindre Dunkerque, dit Thomas.

— Il a dans l'idée de mettre les voiles, pas vrai ? réfléchit Villeroy à voix haute. Il aura franchi le fossé et sauté sur ses chevaux et sera loin avant que le comte de Coutances ait seulement le temps d'ouvrir un œil.

— Pourquoi Dunkerque ? s'étonna Yvette.

— Il va rejoindre les Anglais, pour sûr, répondit le géant sans la moindre trace de réprobation pour cette présumée félonie. Son seigneur s'est retourné contre lui, l'évêque s'en lave les mains et on dit que le roi trempe dans l'affaire, alors autant changer de côté. Dunkerque ? Il va rejoindre le siège de Calais. (Il enfourna une énorme quantité d'œufs au jambon dans sa bouche.) Alors, quand veut-il partir, messire Guillaume ?

— Le jour de la Saint-Clément.

— Quand est-ce ?

Ils ne le savaient ni les uns ni les autres. Thomas connaissait le jour du mois où l'on fêtait la Saint-Clément, mais il ignorait le nombre de jours qui les en séparait. Cette ignorance lui fournit une excuse pour éviter d'avoir à exécuter ce qu'il pressentait comme étant une besogne salissante qui l'exposerait au froid et à l'humidité.

— Je me charge de l'apprendre, déclara-t-il, et je reviens pour vous aider.

— Je viens avec toi, proposa Robbie.

— Toi, tu restes ici, répliqua Thomas d'un ton ferme. Le sieur Villeroy a de l'ouvrage pour toi.

— De l'ouvrage ? répéta Robbie, n'y comprenant goutte.

— Ce ne sera pas grand-chose, affirma Thomas, et cela te plaira.

Robbie le considéra avec suspicion.

- Et toi, où vas-tu ?
- À l'église, mon cher Robbie Douglas, je vais à l'église.

Les Anglais avaient pris Caen l'été précédent puis avaient occupé la ville juste le temps nécessaire pour violer ses femmes et piller ses richesses. Ils avaient laissé une ville défaite, exsangue et sous le choc, mais Thomas était resté après le départ de l'armée. Malade, il avait été soigné par le docteur Mordecaï en la maison de messire Guillaume et, plus tard, lorsqu'il avait été suffisamment rétabli pour pouvoir se remettre sur ses jambes, son protecteur l'avait conduit à l'Abbaye-aux-Hommes pour y rencontrer le frère Germain qui dirigeait le scriptorium du monastère. Le moine était la personne la plus savante qu'il lui eût été donné de rencontrer. Par conséquent, il connaissait la date de la Saint-Clément. Mais ce n'était pas la seule raison qui poussait le jeune archer jusqu'à l'abbaye : il avait compris que s'il existait un être au monde capable de comprendre les étranges écrits de son père, c'était lui. Et la pensée que, peut-être, il recevrait le matin même une réponse au mystère du Graal, rendait Thomas fébrile. Il s'en étonna lui-même. Souvent, il doutait de l'existence du Graal, et plus souvent encore, il souhaitait transmettre à quelqu'un d'autre le fardeau du vase sacré ; et voilà que, tout à coup, il ressentait l'excitation du chasseur. Mieux, il se sentait écrasé par la solennité de la quête, au point qu'il s'arrêta de marcher et, les yeux fixés sur les jeux de lumière à la surface de la rivière, il essaya de faire revivre dans sa tête la vision de feu et d'or qu'il avait eue par une froide nuit d'automne, dans le nord de l'Angleterre. « Qu'il est stupide de douter ! pensa-t-il soudain. Le Graal existe, assurément ! Il attend simplement d'être trouvé, et d'apporter ainsi le bonheur dans un monde à feu et à sang. »

— Gare !

Thomas fut tiré brutalement de sa rêverie par un gaillard qui poussait une charrette à bras remplie de coquilles d'huîtres. Le

petit chien attaché au véhicule se jeta sur Thomas en tentant en vain de mordre ses chevilles et poussa une série de jappements mécontents lorsqu'il fut entraîné péremptoirement par la ficelle de son maître. Mais le jeune archer ne prêta que peu d'attention à l'épisode, car une pensée lui était venue. Sans doute le Graal se dissimulait-il aux yeux des indignes en les faisant douter. Donc, pour le trouver, il lui suffirait de croire en lui et, peut-être, de requérir l'aide de frère Germain, ne fut-ce qu'une petite aide.

Un portier arrêta Thomas à l'entrée du monastère. Aussitôt pris d'une quinte de toux, le moine se plia en deux, chercha à reprendre son souffle, puis se releva lentement et se moucha entre ses doigts.

— J'ai attrapé la mort, dit-il en haletant, voilà tout.

Il se racla la gorge à grand bruit et envoya un gros crachat en direction des mendiants agglutinés près de la porte.

— Pour le scriptorium, c'est par là, après le cloître, dit-il.

Thomas suivit la direction indiquée et déboucha dans une grande salle éclairée par le soleil, où une vingtaine de moines écrivaient devant des pupitres inclinés. Un petit feu brûlait au centre de la pièce, certainement pour empêcher l'encre de geler, mais la température ambiante était suffisamment froide pour blanchir l'haleine des moines penchés sur leurs parchemins. Les saints hommes étaient occupés à copier des livres, emplissant la pièce aux murs de pierre du crissement de leurs plumes. Deux novices écrasaient de la poudre à peinture sur une table latérale, un autre découpait des peaux d'agneau et un quatrième affûtait des plumes d'oie. Tous étaient placés sous la fêrule de frère Germain qui, assis sur une estrade, œuvrait à son propre manuscrit.

Germain était vieux et petit, frêle et courbé, doté d'une couronne de fins cheveux blancs, d'une paire d'yeux de myope vitreux et d'un visage à l'expression perpétuellement courroucée. Le nez penché à trois pouces du pupitre, il était plongé dans son œuvre et ne remarqua la présence de Thomas qu'en entendant résonner son pas près de lui. Il leva brusquement la tête, et malgré sa vue déficiente, distingua la forme d'une épée sur le flanc de son visiteur inattendu.

— Quelle est l'affaire qui amène un soldat dans la maison de Dieu ? rugit-il. Vous êtes venu achever ce que les Anglais ont commencé l'été dernier ?

— L'affaire qui m'amène vous concerne, mon frère.

Le crissement des plumes avait soudain cessé, et toutes les oreilles se tendaient dans leur direction.

— Retournez à votre besogne ! aboya-t-il. Vous n'êtes pas encore au paradis ! Vous avez une tâche à accomplir !

Les plumes furent dûment trempées dans les encriers, et les bruits reprirent, qui grattant le parchemin, qui le découpant et qui broyant la poudre. Frère Germain, voyant Thomas gravir les marches de l'estrade, fut aussitôt sur ses gardes.

— Est-ce que je vous connais ? gronda-t-il.

— Nous nous vîmes l'été dernier. C'est messire Guillaume qui m'amena à vous.

— Messire Guillaume !

Frère Germain, sursautant, posa sa plume.

— Messire Guillaume, reprit-il, je doute que nous le revoyions jamais ! Ah ! Il a été mis en cage par Coutances, m'a-t-on dit, et c'est une bonne chose. Savez-vous ce qu'il a fait ?

— Coutances ?

— Non, messire Guillaume, pauvre sot ! Il s'est retourné contre le roi en Picardie ! Retourné contre le roi ! Quelle vile félonie ! Il a certes toujours été fou, il a toujours risqué sa vie, mais maintenant, il sera bien chanceux s'il conserve sa tête. Qu'est cela ?

Thomas, ayant sorti le livre de son enveloppe, l'avait placé sur le pupitre.

— J'espérais, mon frère, prononça-t-il humblement, que vous pourriez tirer quelque...

— Vous voulez que je le lise, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais appris à lire et maintenant, vous faites appel à moi en pensant que je n'ai rien de mieux à faire que de lire quelque tissu d'âneries pour que vous puissiez évaluer sa valeur ?

Il arrivait parfois que des illettrés entrent en possession de livres et les apportent au monastère pour les faire évaluer, dans le vain espoir qu'une somme de pieux conseils pût se révéler un livre rare de théologie, d'astrologie ou de philosophie.

— Quel est votre nom, m'avez-vous dit ? finit par s'enquérir l'irascible moine.

— Je n'ai pas dit mon nom, mais on m'appelle Thomas.

Son nom ne parut pas évoquer de souvenir précis chez frère Germain, mais, déjà, ce détail n'avait plus d'importance. Car il s'était plongé dans le livre, formant les mots avec ses lèvres, tournant les pages du bout de ses longs doigts blancs, sidéré et émerveillé. Puis il revint à la première page et lut la phrase en latin à haute voix : *Calix meus inebrians*.

Il murmura ces mots avec le respect dû à des paroles sacrées et fit le signe de la croix. Lorsqu'il en arriva à la page qui comportait l'étrange écriture hébraïque, il s'anima et traduisit à haute voix : « Pour mon fils, qui est le fils du tirshatha et le petit-fils de Hakalya. »

Tournant vers lui ses yeux de myope, il avisa Thomas :

— Est-ce vous ?

— Moi ?

— Êtes-vous le petit-fils de Hakalya ?

En dépit de sa mauvaise vue, il remarqua l'égarement qui se peignit sur les traits de son vis-à-vis.

— Oh, que m'importe ! s'exclama-t-il d'un ton impatient. Savez-vous ce que c'est ?

— Des contes, répondit Thomas, des contes sur le Graal.

— Des contes ! Des contes ! Vous êtes pareils à des enfants, vous autres soldats ! Sans cervelle, cruels, sans éducation et avides de contes. Savez-vous ce qu'est cet écrit ? demanda-t-il en pointant un long doigt vers les étranges lettres ponctuées des symboles semblables à des yeux. Le savez-vous ?

— C'est de l'hébreu, n'est-ce pas ?

— C'est de l'hébreu, n'est-ce pas ? répéta frère Germain, mimant son jeune interlocuteur. C'est de l'hébreu, naturellement, n'importe quel mauvais écolier de l'université de Paris saurait cela, mais c'est leur écriture magique ! Ce sont les lettres qu'utilisent les juifs pour exercer leurs charmes, leur magie noire. (Il se pencha sur une page.) Ici, vous voyez ? Le nom du diable, Abracadabra ! (Il fronça les sourcils.) Celui qui a écrit ceci prétend que l'on peut faire surgir Abracadabra en ce

monde en invoquant son nom au-dessus du Graal. Cela paraît plausible.

Frère Germain refit en hâte le signe de croix pour garder le diable à distance, puis leva la tête vers Thomas.

— Où avez-vous eu ceci ? demanda-t-il d'un ton coupant, mais sans attendre de réponse. C'est vous, n'est-ce pas ?

— Qui ?

— Le Vexille que messire Guillaume m'a amené ! proféra-t-il d'un ton accusateur, en se signant derechef. Vous êtes anglais ! (Dans sa bouche, cela ressemblait à la pire des insultes.) À qui allez-vous remettre ce livre ?

— Je veux le comprendre d'abord, risqua Thomas, que cette question rendait perplexe.

— Le comprendre ! Vous ! se gaussa frère Germain. Non, non. Vous allez me le laisser, jeune homme, afin que je puisse le copier, et ensuite, il devra être apporté à Paris, aux dominicains. Ils ont envoyé quelqu'un pour poser des questions sur vous.

— Sur moi ? s'étonna Thomas, encore plus perplexe.

— Sur la famille Vexille. Il semble qu'un membre de votre répugnante espèce ait combattu aux côtés du roi l'été dernier, et qu'à présent il se soit soumis à l'Église. L'Inquisition aurait eu... (frère Germain fit une courte pause, cherchant visiblement le bon mot)... quelques conversations avec lui.

— Avec Guy ?

Thomas savait que Guy était son cousin, qu'il avait combattu du côté français en Picardie, et surtout, qu'il avait tué son père dans sa quête du Graal, mais il n'en savait guère plus.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ? Et maintenant, dit-on, Guy Vexille est réconcilié avec l'Église, poursuit le moine en continuant à feuilleter le livre. Réconcilié avec l'Église, vraiment ! Un loup peut-il se coucher avec des agneaux ? Qui a écrit ceci ?

— Mon père.

— Ainsi, vous êtes le petit-fils de Hakalya ! constata frère Germain avec respect, puis il referma ses mains maigres sur le livre. Merci de me l'avoir apporté.

— Pouvez-vous me dire ce que signifient les passages en hébreu ? demanda Thomas, déconcerté par les derniers mots du vieux moine.

— Vous le dire ? Assurément, je puis vous le dire, mais cela ne signifiera rien pour vous. Savez-vous qui était Hakalya ? Le tirshatha vous est-il familier ? Certes non. Ce serait perdre son temps que de vous répondre. Mais je vous remercie de m'avoir apporté ce livre.

Il prit un morceau de parchemin, saisit sa plume et la trempa dans l'encrier.

— Vous remettrez cette missive au sacristain, et il vous donnera une gratification. À présent, j'ai à faire.

Il signa la missive et la tendit à son visiteur.

Thomas, de son côté, tendit la main vers le livre.

— Je ne puis le laisser ici, déclara-t-il.

— Je ne puis le laisser ici ! Vous allez le laisser ici, jeune homme ! Cette sorte de livre appartient à l'Église. De plus, je dois en faire une copie.

Frère Germain joignit les mains sur le livre et le recouvrit de son corps en prononçant d'une voix sifflante :

— Vous allez me le laisser !

Thomas avait pris le frère Germain pour un ami, ou, du moins, ne le considérait-il pas comme un ennemi, en dépit des mots durs qu'il avait eus à propos de la félonie de messire Guillaume. Mais le moine avait également dit que le livre devait être transporté à Paris et remis aux dominicains. À présent, le jeune archer comprenait que Germain était allié avec les hommes de l'Inquisition qui, de leur côté, avaient Guy Vexille avec eux. Et il comprenait aussi que ces hommes effrayants recherchaient le Graal avec une convoitise qu'il n'avait pas appréciée à sa juste valeur, et que leurs recherches passaient par lui et par le livre. Ces hommes étaient ses ennemis, et cela signifiait que frère Germain l'était également et qu'il avait commis une terrible erreur en apportant le livre en ce lieu.

En proie à une soudaine crainte, il tendit la main pour reprendre son bien.

— Il faut que je parte, déclara-t-il.

Frère Germain s'arc-bouta sur l'ouvrage, mais ses bras frêles ne pouvaient rivaliser avec ceux d'un archer. Néanmoins, il s'y cramponna avec entêtement, menaçant de déchirer la fragile couverture de cuir.

— Où irez-vous ensuite ? demanda-t-il, essayant de tromper son visiteur par une fausse promesse. Si vous me le laissez, j'en ferai une copie et je vous le ferai parvenir lorsque j'aurai fini.

Thomas se dirigeait vers le nord, vers Dunkerque, aussi indiqua-t-il la direction opposée.

— Je me rends à La Roche-Derrien, mentit-il.

— Une garnison anglaise ? protesta frère Germain sans lâcher prise.

Thomas lui administra une tape qui lui arracha un cri.

— Vous ne pouvez l'emporter chez les Anglais ! n'en continua pas moins à protester le vieux moine.

— Je l'emporte à La Roche-Derrien, martela Thomas en se saisissant enfin de l'objet tant convoité.

Il replia la fine couverture de cuir sur les pages, puis sortit à demi l'épée de son fourreau, car les administrés de frère Germain s'étaient glissés à bas de leurs tabourets et se montraient menaçants. Mais la vue de la lame eut raison de leur courage et ils le laissèrent sortir sans intervenir.

Le portier, en proie à une nouvelle quinte, s'appuya contre la voûte en essayant de reprendre son souffle, les joues ruisselantes de larmes.

— Au moins, ce n'est pas la lèpre, parvint-il à prononcer, je sais que ce n'est point la lèpre. Mon frère avait la lèpre et il ne toussait point. Pas beaucoup en tout cas.

— Quel est le jour de la Saint-Clément ? demanda Thomas, se souvenant à temps de ce détail.

— Après-demain, si Dieu m'aime assez pour me prêter vie jusque-là.

Nul ne suivit Thomas, mais cet après-midi-là, tandis qu'en compagnie de Robbie, il baignait jusqu'en haut des cuisses dans l'eau glacée de la rivière, garnissant les planches du *Pentecôte* d'épaisses couches de mousse à grand renfort de coups de battoir, une patrouille de soldats en livrée rouge et jaune vint

interroger Pierre Villeroy pour savoir s'il avait vu un Anglais vêtu d'une cotte de mailles et d'une cape noire.

— C'est lui, là, répondit le capitaine en désignant Thomas, puis il éclata d'un rire tonitruant. Si d'aventure je vois un Anglais, poursuivit-il, je lui pisse dans la gorge, à ce bâtard, jusqu'à ce qu'il se noie.

— Non, emmène-le plutôt au château, répondit le chef de la patrouille, avant de mener ses hommes vers le bateau suivant.

Villeroy attendit que les soldats fussent hors de portée de voix pour annoncer à Thomas :

— Pour me remercier, tu vas bien me faire deux petites rangées de plus !

— Par le Christ ! jura le jeune archer.

— C'était un bon charpentier, fit observer le géant entre deux bouchées d'une tarte aux pommes amoureusement confectionnée par Yvette, mais c'était aussi le Fils de Dieu, pas vrai ? Ce qui fait que les basses besognes, comme calfater les planches, n'étaient point de son ressort. Alors ma foi, ne perds point ton temps à Lui demander son aide ! Allez tape fort, mon gars, vas-y, fais bien entrer la mousse !

Messire Guillaume tenait bon depuis près de trois mois, et il était sûr de pouvoir tenir indéfiniment si le comte de Coutances ne recevait pas de poudre à canon. Mais il savait également que ses jours en Normandie étaient comptés. Le comte de Coutances était son seigneur-lige, il tenait ses terres de lui comme le comte tenait les siennes du roi. Dès lors que quelqu'un était déclaré félon par son seigneur-lige, et si le roi le soutenait, il n'avait aucun avenir s'il ne devenait pas le vassal d'un autre seigneur, lui-même vassal d'un autre roi. Messire Guillaume avait écrit au roi et en avait appelé à des amis influents à la cour, mais il n'avait reçu aucune réponse. Le siège se poursuivant, il devait quitter le manoir. Cela l'attristait, car Evêque était sa maison. Pas un pouce de ses pâtures ne lui était étranger ; il savait où trouver les bois de cerf après la mue ; il connaissait les cachettes des jeunes lièvres qui se tapissaient, tremblants, dans les hautes herbes ; et les eaux profondes où pullulaient les brochets

n'avaient pas de secret pour lui. C'était sa maison. Mais un homme déclaré félon n'avait pas de maison.

Aussi, à la veille de la Saint-Clément, tandis que ses assiégeants étaient plongés dans les ténèbres humides de l'hiver, prit-il la poudre d'escampette.

Pas un instant, il n'avait douté du succès de son entreprise. Le comte de Coutances était un homme d'âge moyen, lourdaud, dénué d'imagination, dont l'expérience au combat se limitait à servir les seigneurs d'un rang plus élevé. Il se refusait à prendre des risques et était sujet à des explosions de colère lorsque le monde échappait à son entendement, ce qui se produisait fréquemment. Il ne comprenait pas les raisons pour lesquelles des hommes haut placés à Paris l'encourageaient à assiéger Evêque, mais il y voyait une chance de s'enrichir et donc obéissait à leurs injonctions, même s'il se méfiait fort de messire Guillaume. Ce dernier avait la trentaine et avait passé la moitié de sa vie à se battre, en général pour son propre compte. En Normandie, on l'appelait le seigneur de la mer et de la terre, parce qu'il se battait sur les deux terrains avec une fougue et une efficacité égales. Autrefois, il avait été beau, avec un visage dur et des cheveux d'or, mais Guy Vexille, le comte d'Astarac, lui avait pris un œil et laissé des cicatrices qui durcissaient encore son visage. C'était un être qui inspirait la crainte, un combattant, mais dans la hiérarchie des rois, princes, ducs et comtes, il était d'un rang inférieur, et ses terres attisaient la convoitise. Il était donc tentant de le déclarer félon.

Le manoir abritait douze hommes, trois femmes et huit chevaux, ce qui signifiait que les chevaux, sauf un, devraient porter deux cavaliers.

À la tombée de la nuit, alors que la pluie tombait doucement sur les champs gorgés d'eau, messire Guillaume ordonna de poser des madriers à l'emplacement du pont-levis et de bander les yeux des chevaux, qui furent guidés un par un à travers le pont de fortune. Les assiégeants, engourdis par le froid et la pluie, restèrent aveugles et sourds, alors que les guetteurs placés aux postes avancés avaient été mis à cette place dans le but exprès d'empêcher une telle fuite.

Après avoir enlevé leur bandeau aux chevaux, les fugitifs se mirent en selle et se dirigèrent vers le nord. Ils ne furent arrêtés qu'à une seule reprise par un guet qui leur demanda leur nom. « Par le diable, pour qui nous prenez-vous ? » répliqua messire Guillaume, d'une voix si menaçante que le guet renonça à les questionner davantage.

Ils atteignirent Caen à l'aube sans avoir été autrement inquiétés. Ce ne fut que lorsqu'un guetteur vit les madriers en travers du fossé que les assiégeants comprirent que les oiseaux s'étaient envolés, ce qui n'empêcha pas le comte de perdre du temps à fouiller le manoir. Il trouva des meubles, de la paille et des marmites, mais pas de trésor.

Une heure plus tard, une centaine d'hommes en cape noire firent irruption à Evéque. Leur chef ne portait pas de bannière et leurs écus ne portaient pas d'armoiries. Ils paraissaient rompus à la bataille, à l'instar de ces gens qui gagnaient leur vie en louant leurs lances et leurs épées au plus offrant. Ils descendirent de leur monture à côté du pont de fortune et deux d'entre eux, dont l'un était un religieux, traversèrent la cour.

— Qu'est-ce qui a été pris ? demanda le religieux d'un ton bref.

Le comte de Coutances se tourna vers l'homme, qui portait une robe de dominicain et lui demanda avec emportement :

— Qui êtes-vous ?

— Vos hommes se sont-ils livrés au pillage ? Qu'ont-ils pris ? répéta le dominicain avec impatience.

— Rien, affirma le comte.

— Où est la garnison ?

— La garnison ? Elle s'est échappée.

Dans sa rage, Bernard Taillebourg cracha par terre. Guy Vexille leva la tête vers la tour sur laquelle la bannière du comte avait pris le relais de celle de messire Guillaume.

— Quand se sont-ils échappés ? Et où sont-ils allés ? demanda-t-il.

À son ton, le comte redressa vivement la tête. En effet, Vexille ne portait pas d'écusson sur son surcot noir.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

— Votre égal, répondit froidement l'homme en noir, et mon seigneur le roi voudra savoir où ils sont partis.

Tous l'ignoraient. Mais il apparut, aux dires des soldats, que certains, la nuit même, avaient entendu un martèlement de sabots dans la direction du nord. Messire Guillaume et les siens se seraient donc dirigés vers Caen, emportant avec eux le Graal, s'ils le possédaient réellement. En conséquence, Taillebourg ordonna à ses hommes de se remettre en selle sur leurs chevaux fatigués.

Ils atteignirent Caen en début d'après-midi, mais le *Pentecôte* voguait déjà sur le fleuve, à mi-chemin de la mer, poussé vers le nord par un vent changeant incapable de lutter contre la marée montante. En pestant, Pierre Villeroy s'évertuait en vain à contenir la marée, mais messire Guillaume le pressait, s'attendant à voir apparaître ses ennemis à tout moment. Il n'était accompagné que de deux hommes d'armes, car les autres n'avaient pas souhaité suivre leur seigneur vers une nouvelle allégeance. À vrai dire, messire Guillaume lui-même n'éprouvait que peu d'enthousiasme pour cette loyauté forcée.

— Crois-tu qu'il me plaise de me battre pour Edouard d'Angleterre ? grommela-t-il, s'adressant à Thomas. Mais ai-je le choix ? Mon propre seigneur s'est retourné contre moi. Il ne me reste donc plus qu'à jurer fidélité à votre Edouard. Ainsi, au moins, conserverai-je la vie.

Telle était la raison qui le conduisait à Dunkerque. De là, il rejoindrait les lignes anglaises qui assiégeaient Calais et ferait allégeance au roi Edouard.

Les chevaux avaient dû être abandonnés à quai. Messire Guillaume n'emportait donc à bord du *Pentecôte* que son armure, quelques vêtements et trois sacs de cuir remplis de pièces d'or qu'il avait jetés sur le pont avant de donner l'accolade à Thomas.

Ensuite, le jeune archer s'était tourné vers son vieil ami. Mais Will Skeat s'était contenté de lui adresser un simple regard, puis s'était détourné. Thomas, qui s'apprêtait à lui adresser la parole, se retint. Skeat portait une salade et ses cheveux, devenus blancs comme neige, dépassaient sous le bord

de métal usagé. Sa face était plus maigre que jamais, marquée de profondes rides, et son regard était vague comme s'il venait de se réveiller. Il avait tout d'un vieil homme, à présent. Or, il ne pouvait avoir dépassé quarante-cinq ans. Mais au moins était-il vivant. Lorsque Thomas l'avait vu pour la dernière fois, il était horriblement blessé, atteint par un coup d'épée qui lui avait fendu le crâne et mis à nu le cerveau. Par miracle, il avait pu rejoindre la Normandie et être confié aux soins experts de Mordecai, le médecin juif que l'on aidait à présent à franchir la précaire passerelle.

Thomas avança d'un pas prudent vers son vieux maître qui le regarda d'un œil vide.

— Will ? risqua le jeune archer, Will ?

Au son de cette voix, une lueur s'alluma dans les yeux de Skeat.

— Thomas ! s'écria-t-il. Par Dieu, c'est bien toi !

Le vieil homme s'avança d'un pas légèrement chancelant, et les deux amis se donnèrent l'accolade.

— Par Dieu, Thomas, que c'est bon d'entendre une voix anglaise ! De tout l'hiver, je n'ai entendu d'autre langage qu'un jargon étranger. Par ma foi, mon garçon, tu parais plus vieux.

— Je suis plus vieux, répondit Thomas. Mais comment vas-tu, Will ?

— Je suis vivant, Tom, je suis vivant, bien que je me demande parfois si je n'aurais pas mieux fait de mourir. Me voilà devenu aussi frêle qu'un poussin.

Skeat avait quelques difficultés d'élocution ; les mots sortaient de sa bouche de façon indistincte, comme s'il avait bu.

— Je ne devrais pas t'appeler Will tout court, car à présent tu es sir William ! dit Thomas.

— Sir William ? Moi ? s'esclaffa Skeat. Tu es toujours aussi farceur, mon garçon. Trop intelligent pour ton bien, pas vrai, Tom ?

Skeat n'avait aucun souvenir de la bataille de Picardie et ne se rappelait donc pas avoir été fait chevalier par le roi avant le premier assaut des Français. Thomas se demandait parfois si cette distinction n'avait pas été destinée à galvaniser les archers, car, devant le nombre infiniment supérieur des guerriers

ennemis, le roi n'avait pas grand espoir en la survie de ses troupes. Et pourtant, ses troupes avaient bel et bien survécu ; elles avaient remporté la victoire, mais le prix à payer pour Skeat avait été terrible.

Ce dernier ôta son casque pour se gratter le chef, révélant une affreuse cicatrice bosselée et ridée sur un côté du cuir chevelu.

— Frêle comme un poussin, répéta le vieil archer, et je n'ai pas décoché une flèche depuis des semaines.

Comme Villeroy larguait les amarres et faisait prendre le courant au *Pentecôte*, Mordecai intervint et réclama le repos pour son patient. Puis il salua Thomas et se mit aussitôt à maugréer contre le froid, contre les privations du siège et contre le sort qui lui faisait le mauvais coup de l'envoyer à bord d'un bateau. Enfin, il adressa au jeune homme son bon sourire de sage :

— Vous avez bonne mine, Thomas. Pour quelqu'un qui s'est balancé autrefois au bout d'une corde, vous avez diablement bonne mine. Comment sont vos urines ?

— Claires et douces.

— Votre ami, sir William... (Mordecai tourna la tête d'un mouvement brusque vers la cabine où Skeat avait été étendu sur une pile de peaux de moutons)... son urine est très trouble. Je crains que vous ne m'ayez pas rendu service en me l'envoyant.

— Il est vivant, cependant.

— Je me demande comment.

— Et je vous l'ai envoyé parce que vous êtes le meilleur.

— Vous me flattez.

Mordecai chancela légèrement, car le bateau avait roulé sur une vaguelette dont personne, hormis lui, n'avait eu conscience. Mais le bon docteur fut aussitôt sur le qui-vive. Eût-il été chrétien, il se fût signé pour éloigner la menace du danger ; mais ne l'étant pas, il dut se contenter de jeter un regard inquiet à la voile déchirée comme s'il craignait qu'elle ne s'écroule en l'étouffant dans ses lambeaux de toile.

— Je déteste les bateaux, gémit-il. Ce sont des machines contre nature. Pauvre Skeat ! Il semble en voie de guérison, je le reconnais, mais je ne puis me vanter d'avoir fait autre chose que

laver la plaie et empêcher les gens de mettre des charmes à base de pain moisi et d'eau bénite sur sa tête. Je trouve que la religion et la médecine ne font pas bon ménage. Skeat vit, je pense, parce que cette pauvre Eléonore a fait ce qu'il fallait quand il a été blessé.

Eléonore avait remis le morceau de boîte crânienne sur le cerveau exposé à l'air, appliqué un cataplasme de mousse et de toiles d'araignées, puis bandé la plaie.

— J'ai été fort attristé, pour Eléonore, ajouta-t-il.

— Moi aussi, répondit Thomas. Elle était enceinte. Nous allions nous marier.

— Elle était mignonne, vraiment très mignonne.

— Messire Guillaume a dû être attristé ?

Mordecaï dodelina de la tête.

— Quand il a reçu votre lettre ? C'était avant le siège, naturellement... (Il fronça les sourcils, s'efforçant de se souvenir.) Attristé ? Non, je ne crois pas. Il a grogné, c'est tout. Il aimait Eléonore, assurément, mais c'était l'enfant d'une servante, pas... C'est triste. Enfin, quoi qu'il en soit, ainsi que vous l'avez dit, votre ami sir William est vivant. Le cerveau est une étrange chose, Thomas. Sir William comprend, à mon avis, quoiqu'il ne puisse se souvenir. Sa parole est difficile, et ce n'est pas étonnant, et, étrangement, il ne reconnaît personne avec ses yeux. Lorsque j'entre dans une pièce, il m'ignore, mais il me suffit de parler pour qu'il me reconnaisse. Nous nous sommes tous accoutumés à parler dès lors que nous l'approchons. Vous vous y accoutumerez vous aussi. (Mordecaï sourit.) Mais c'est bon de vous voir.

— Ainsi, vous voyagez jusqu'à Calais avec nous ?

— Que nenni, pas jusqu'à Calais, pauvre de moi ! (Il frissonna.) Mais je ne pouvais rester en Normandie. Je craignais fort que le comte de Coutances, faute de messire Guillaume, ne se réjouisse de faire un exemple avec un juif. Non, de Dunkerque, je redescendrai dans le sud. D'abord à Montpellier, je pense. Mon fils y étudie la médecine. Et de Montpellier, peut-être me rendrai-je en Avignon.

— Avignon ?

— Le pape est très hospitalier pour les juifs, expliqua Mordecaï en se rattrapant au plat-bord, car le *Pentecôte* avait frémi sous l'effet d'une petite rafale de vent, et nous avons besoin d'hospitalité.

Tandis que le navire quittait l'embouchure du fleuve et que les vagues froides s'étiraient vers le gris de l'horizon, Thomas s'entretint avec messire Guillaume. Mordecaï avait laissé entendre que ce dernier s'était montré indifférent à l'annonce de la mort d'Eléonore, mais ce ne fut pas ce qu'il sembla à Thomas lorsqu'il évoqua le souvenir de sa fille. Messire Guillaume, dont le visage défiguré par les cicatrices était plus dur et plus sombre que jamais, parut prêt à fondre en larmes en entendant les détails de la mort cruelle de sa fille.

— Sais-tu autre chose sur les hommes qui l'ont tuée ? demanda-t-il comme Thomas achevait son récit.

Le jeune archer ne put que répéter ce que lui avait dit lord Outhwaite après la bataille à propos du religieux français nommé Taillebourg et de son étrange valet.

— Taillebourg, répéta messire Guillaume d'un ton bref, voilà un homme de plus à faire périr, n'est-ce pas ? (Il se signa.) C'était une enfant illégitime, murmura-t-il comme pour lui-même, mais c'était une gentille fille. Tous mes enfants sont morts à présent.

Il regarda l'océan, ses longs cheveux blonds et sales soulevés par la brise.

— Nous avons une vaste mission à accomplir, tous les deux : il nous faut tuer nos ennemis et trouver le Graal.

— D'autres que nous sont à sa recherche, fit observer Thomas.

— Nous devons le trouver les premiers, gronda messire Guillaume. Mais nous allons d'abord à Calais, afin que je fasse allégeance à Edouard, et ensuite, nous nous battons. Par Dieu, Thomas, nous nous battons.

Il se retourna et considéra ses deux hommes d'armes d'un air renfrogné, comme évaluant à quel point sa fortune et ses gens avaient été réduits par le destin. Puis, à la vue de Robbie, il sourit :

— Ton Écossais me plaît.

— Il sait se battre, confirma Thomas.

— C'est pourquoi il me plaît. Et lui aussi veut tuer Taillebourg ?

— Nous sommes trois à vouloir sa mort.

— Alors, que Dieu vienne en aide à ce bâtard, parce que nous allons jeter ses tripes aux chiens ! Mais il va falloir lui faire savoir que tu te trouves parmi les assiégeants de Calais, hein ? S'il doit se mettre à notre recherche, il doit savoir où tu es.

Pour atteindre Calais, le *Pentecôte* devait mettre le cap sur l'est puis sur le nord, mais depuis qu'il avait quitté le port, il paraissait moins naviguer qu'être soumis au caprice des flots qui le ballottaient à leur gré. Un léger vent de sud-ouest l'avait poussé hors de l'embouchure du fleuve, mais ensuite, bien avant qu'ils fussent hors de vue des rivages normands, la brise faiblit et la voile déchirée se mit à claquer et à taper sur la vergue. Le bateau roulait comme un tonneau, bercé par une houle morne venue de l'ouest, où des nuages noirs s'amoncelaient comme une rangée de lugubres collines. Le pâle jour d'hiver s'assombrit de bonne heure, ne laissant apparaître qu'un dernier vestige de lumière sous les nuages. On voyait briller çà et là quelques feux sur la terre plongée peu à peu dans l'obscurité.

— La marée va nous remonter là-haut, annonça Villeroy, maussade, et ensuite, elle va nous faire redescendre. Nous monterons et nous descendrons jusqu'à ce que Dieu ou saint Nicolas nous envoie du vent.

Et, effectivement, ainsi que le capitaine l'avait prédit, ils remontèrent la Manche avec la marée, puis refluèrent avec elle. Thomas, Robbie et les deux hommes d'armes de messire Guillaume descendirent à tour de rôle dans la cale remplie de pierres pour aller écoper l'eau.

— Pour sûr, il prend l'eau, expliqua le géant à un Mordecaï inquiet à l'extrême, tous les bateaux prennent l'eau. Il prendrait l'eau comme une passoire si je manquais de le calfater tous les trois mois. Je mets de la mousse et je prie saint Nicolas. C'est ça qui nous empêche de couler.

La nuit était noire. Une brume humide s'étendait sur le rivage où vacillaient quelques lointaines lumières. Les vagues venaient se briser faiblement contre la coque et la voilure

pendait, inutile. Pendant quelque temps, ils naviguèrent près d'une barque de pêche éclairée par une lanterne allumée sur le pont. Les pêcheurs remontèrent leur filet en chantant en chœur, puis ils détachèrent les rames et s'éloignèrent vers l'est. Bientôt, leur minuscule lueur disparut dans la brume.

— C'est le vent d'ouest qui arrive, comme toujours, annonça Villeroy. Il vient de l'ouest, des terres perdues.

— Les terres perdues ? s'étonna Thomas.

— Oui, par là-bas, répondit le capitaine en désignant un point dans l'obscurité. Si on navigue aussi loin que les hommes sont capables de naviguer, on arrive jusqu'aux terres perdues, et il y a là-bas une montagne plus haute que le ciel où Arthur dort avec ses chevaliers. (Il fit le signe de croix.) Et tout en haut des falaises qui sont sous la montagne on voit les âmes des marins noyés qui appellent leurs femmes. Il fait froid par là-bas, toujours froid, il fait froid et c'est toujours plongé dans le brouillard.

— Un jour, mon père les a vues, ces terres, intervint Yvette.

— C'est ce qu'il a dit, commenta son homme, mais il faut reconnaître que c'était un fameux buveur.

— Il a dit que c'était plein de poisson, poursuivit Yvette comme si elle n'avait pas entendu, et que les arbres étaient fort petits.

— C'était du cidre qu'il buvait, il s'en est mis des vergers entiers dans le gosier, mais il savait naviguer, ton père. Pris de boisson ou à jeun, c'était un marin.

Thomas se mit à fouiller la nuit, les yeux fixés sur l'endroit qu'ils indiquaient. Il imagina une traversée vers le pays où le roi Arthur et ses chevaliers dormaient dans le brouillard, où les âmes des noyés appelaient leurs amantes perdues.

— Il est temps d'aller écoper, lui dit Villeroy, le ramenant à la réalité.

Le jeune archer descendit au fond de la cale et écopa l'eau dans des seaux jusqu'à ce que ses bras soient engourdis de fatigue. Puis il alla se blottir dans les peaux de mouton que le géant conservait sur son bateau parce que, selon lui, il faisait plus froid en mer que sur terre, et, quitte à se noyer, autant se noyer au chaud.

L'aube arriva lentement, en s'infiltrant dans l'horizon comme une tache grise. Le gouvernail grinçait dans ses cordes, inutile sur ce bateau bercé par la houle sans vent. La côte normande était toujours en vue, telle une balafre vert-de-gris à l'horizon. À la lumière grandissante, Thomas aperçut trois petites embarcations quittant la côte à la rame et se dirigeant vers l'est. Sans doute étaient-ce des barques de pêche. Il demanda pourquoi le *Pentecôte* ne disposait pas, lui aussi, de rames. Yvette répondit à sa question en expliquant que le bateau était trop lourd, surtout lorsqu'il était plein.

— Plein ?

— Nous transportons des marchandises, dit-elle.

Son homme était en train de dormir dans la cabine, en faisant vibrer tout le navire par ses ronflements.

— Nous remontons et nous descendons la côte, avec de la laine, du vin, du bronze, du fer, des pierres de construction, des peaux...

— Et cela vous plaît ?

— Extrêmement.

Elle lui sourit et son jeune visage, singulièrement triangulaire, en acquit une beauté nouvelle.

— Ma mère, indiqua-t-elle, elle allait me mettre au service de l'évêque. Frotter et laver, faire la cuisine et récurer et ça, pendant toute la vie, à en avoir les mains usées... Mais Pierre, il m'a dit que si je voulais, je pouvais vivre libre comme un oiseau sur son bateau, et voilà.

— Vous êtes tous les deux tout seuls ?

Le *Pentecôte* paraissait grand pour être manœuvré par deux personnes seulement, même si l'une d'elles était un géant.

— Il n'y a personne qui veuille venir à bord, répondit la jeune femme. Une femme sur un bateau, ça porte malheur. C'est ce que mon père avait coutume de dire.

— C'était un pêcheur ?

— Oui, et un bon pêcheur, mais ça ne l'a pas empêché de se noyer. Il a été pris sur les Casquets par une mauvaise nuit. (Elle dévisagea son interlocuteur, l'air grave.) Il a vraiment vu les terres perdues, vous savez.

— Je vous crois.

— Il a navigué très loin au nord et ensuite à l'ouest, et il disait que les hommes des terres du nord connaissaient fort bien les lieux de pêche des terres perdues, et qu'il y avait du poisson à perte de vue. Il disait qu'on pouvait marcher sur la mer tellement elle grouillait de poisson, et qu'un jour où il errait au milieu du brouillard il vit cette terre et il vit des arbres pareils à des buissons et il vit les âmes des morts sur le rivage. Elles étaient noires, disait-il, comme si elles avaient été écorchées par les flammes de l'enfer, et il prit peur et il fit demi-tour et il s'enfuit. Il lui fallut deux mois pour y arriver et un mois et demi pour rentrer et tout son poisson s'était gâté car il ne voulait pas accoster sur le rivage pour le fumer.

— Je vous crois, répéta Thomas, quoique pris de sérieux doutes.

— Je crois que si je me noie, Pierre et moi, nous irons jusqu'aux terres perdues ensemble, ainsi il n'aura pas à s'asseoir sur les falaises et à m'appeler, conclut-elle d'un ton très naturel, avant de planter là son interlocuteur pour aller préparer le petit déjeuner de son homme dont les ronflements venaient justement de s'éteindre.

Messire Guillaume émergea de la cabine. Il cligna des yeux à la lumière, puis se dirigea vers la poupe, où il urina par-dessus la lisse tout en observant les trois barques qui, ayant quitté le fleuve, se trouvaient à présent à environ un mille du *Pentecôte*.

— Ainsi, tu as vu frère Germain ? demanda-t-il à Thomas.

— Hélas, oui.

— C'est un savant, répondit messire Guillaume en remontant ses chausses, ce qui veut dire qu'il n'a point de couilles. Il n'en a pas besoin. Il est intelligent, cependant, très intelligent, mais il n'a jamais été de notre côté.

— Je le croyais votre ami.

— Lorsque j'avais du pouvoir et la bourse bien remplie, j'avais beaucoup d'amis, Thomas, mais frère Germain n'en a jamais fait partie. Il a toujours été bon fils de l'Église. Jamais je n'aurais dû te présenter à lui.

— Pourquoi donc ?

— Dès lors qu'il a su que tu étais un Vexille, il a répété notre conversation à l'évêque, qui l'a répétée à l'archevêque, qui l'a

répétée au cardinal, le cardinal en a parlé à qui de droit, et l'Église s'est soudain intéressée aux Vexille, car ta famille possédait jadis le Graal. Et c'est justement le moment que choisit Guy Vexille pour réapparaître, de sorte que l'Inquisition s'empara de lui.

Il se tut, le regard tourné vers l'horizon, puis se signa.

— Voilà ce qu'est ton Taillebourg, j'en mettrais ma main au feu. C'est un dominicain, et la plupart des inquisiteurs sont des chiens du Seigneur.

Puis il posa sur Thomas son œil unique.

— Je me demande pourquoi on les appelle les chiens du Seigneur.

— C'est par plaisanterie, expliqua Thomas. Cela vient du latin *Domini canes* : les chiens du Seigneur.

— Cela ne me fait point rire, commenta le gentilhomme d'un ton rogue. Qu'un de ces bâtards parvienne à te mettre la main dessus et tu te retrouves avec des tisonniers chauffés à blanc dans les yeux et à remplir la nuit de tes hurlements. On m'a dit qu'ils ont mis la main sur Guy Vexille, et j'espère qu'ils lui ont fait souffrir mille morts.

— Ainsi, Guy Vexille serait leur prisonnier ? s'étonna son interlocuteur.

En effet, frère Germain lui avait appris que son cousin s'était réconcilié avec l'Église.

— C'est ce qu'on m'a dit. On m'a dit aussi qu'il a chanté des psaumes sur le chevalet de torture de l'Inquisition. Et nul doute qu'il leur ait révélé que ton père possédait le Graal, et qu'il fit voile un jour jusqu'à Hookton pour le trouver, sans résultat. Mais qui l'accompagna jusqu'à Hookton ? Moi, et nul autre. Aussi, je suis convaincu que la mission de Coutances était de me mettre la main dessus, de m'arrêter et de me traîner à Paris. En même temps, ils ont dépêché des gens en Angleterre afin d'y glaner tous les renseignements possibles.

— Et de tuer Eléonore, compléta Thomas d'une voix blanche.

— Et ils nous le paieront.

— Et voici qu'ils sont à nos trousses jusqu'ici.

— Quoi ? s'écria messire Guillaume avec un sursaut.

Thomas désigna du doigt les trois barques de pêche qui, à présent, se dirigeaient tout droit sur eux. Compte tenu de la distance, ils ne parvenaient pas à distinguer leurs occupants, mais elles se rapprochaient. Yvette, qui arrivait à la poupe munie du petit déjeuner de sa moitié, fait de pain, de jambon et de fromage, vint rejoindre les deux amis, intriguée. Elle lâcha alors un juron que seule une fille de pêcheur pouvait connaître et courut quérir son homme.

Les yeux d'Yvette étaient accoutumés à la mer. Elle avait immédiatement compris que ces barques n'étaient pas des barques de pêche, ne fût-ce que parce qu'il y avait bien trop d'hommes à bord. Au bout d'un moment, Thomas, dont les yeux étaient plus accoutumés à rechercher les ennemis parmi les feuilles vertes, parvint enfin à apercevoir les silhouettes des occupants, dont certains portaient des cottes de mailles. Quand on n'avait pas l'intention de tuer, on ne prenait pas la mer en cotte de mailles.

— Ils auront des arbalètes, prédit Villeroy.

Le géant, qui les avait rejoints sur le pont, était en train d'attacher les cordelettes de sa vaste cape de cuir. Il laissa errer son regard alternativement sur les barques qui se rapprochaient et sur les nuages accrochés dans le ciel, comme s'il pouvait conjurer l'apparition d'un vent favorable. Mais sur cette mer lisse comme du verre, il n'y avait pas l'ombre d'une ride annonciatrice de brise.

— Des arbalètes, répéta-t-il, l'air sombre.

— Tu veux que je me rende ? lui demanda messire Guillaume, mais d'un ton acide qui sentait le sarcasme.

— Ce n'est point à moi de dire à Votre Seigneurie ce qu'elle doit faire, répondit Villeroy d'un ton non moins sarcastique, mais m'est avis que vos gens pourraient peut-être aller chercher quelques grosses pierres dans la cale.

— Et que veux-tu en faire ?

— Que ces chiens enragés essaient un peu d'aborder, et ils verront ce que je m'en vais leur balancer. Ces viles coquilles de noix... Un caillou dans le cul, et ils ne feront pas les fiers, ces coquins, quand ils se retrouveront à barboter empêtrés dans

leur cotte de mailles... Pas commode de nager quand on est emmailloté dans du fer... ricana-t-il.

Les pierres furent dûment remontées et Thomas prépara ses flèches et son arc. Robbie revêtit sa cotte de mailles et passa l'épée de son oncle à son flanc. Les deux hommes d'armes de messire Guillaume se postèrent à ses côtés sur le passavant, car c'était là que se ferait toute tentative d'abordage ; c'était à cet endroit que le plat-bord était le plus proche de l'eau.

Thomas se rendit à l'arrière, rejoint par Will Skeat. Bien qu'il ne reconnût pas son ancien compagnon d'armes, le vieil archer vit l'arc et tendit une main.

— C'est moi, Will, dit Thomas.

— Je sais que c'est toi, mentit Skeat. Laisse-moi essayer ton arc, mon garçon.

Son jeune ami s'exécuta et suivit des yeux avec tristesse les gestes du vieil homme qui tentait de tendre la corde sans y parvenir, pas même à demi.

Skeat rendit l'arme à Thomas avec un regard embarrassé.

— Je ne suis plus ce que j'étais, marmonna-t-il.

— Tu le redeviendras, Will.

Skeat cracha par-dessus bord.

— Est-ce que le roi m'a réellement fait chevalier ?

— Oui.

— Parfois, je crois me souvenir de la bataille, Tom, mais ensuite, ça s'évapore. Comme un brouillard.

Skeat regarda les trois barques qui s'approchaient en formation, propulsées par des rameurs qui utilisaient toute la force de leurs bras. Des arbalétriers étaient postés à la proue et à la poupe de chaque embarcation.

— As-tu déjà envoyé une flèche depuis un bateau ? s'enquit Skeat.

— Jamais.

— Tu bouges et ils bougent. Cela ne rend pas la chose aisée. Mais prends ton temps, mon gars, prends ton temps.

Un homme cria quelque chose sur la barque la plus proche, mais elle était toujours trop loin, et les paroles de l'homme se perdirent dans les airs.

— Saint Nicolas, sainte Ursule, pria Villeroy, envoyez-nous du vent, et un vent bien fort.

— Prenez garde, il va s'en prendre à nous ! avertit Skeat.

En effet, un arbalétrier de la barque du centre avait levé son arme. Le soldat l'arma en la soulevant très haut, puis il tira. Le carreau vint s'écraser avec une violence étonnante sur la poupe du *Pentecôte*. Messire Guillaume, au mépris du danger, grimpa sur la lisse en se tenant au cordage pour garder son équilibre.

— Ce sont les hommes de Coutances, constata-t-il.

Quelques-uns, dans la barque la plus proche, portaient effectivement la livrée verte et noire qui constituait l'uniforme des assiégeants d'Evêque.

On entendit vibrer d'autres arbalètes. Deux traits vinrent s'abattre sur les planches de la poupe, et deux autres passèrent en sifflant aux oreilles de messire Guillaume pour terminer leur course dans la voilure, mais la plupart retombèrent dans l'eau. Bien que la mer fût calme, viser à partir de ces petites embarcations n'était pas chose facile.

Et petites, elles l'étaient. Chacune des trois barques contenait huit ou dix rameurs et autant d'archers ou d'hommes d'armes. De toute évidence, elles avaient été choisies pour leur vitesse, mais elles paraissaient minuscules à côté du *Pentecôte* et toute tentative d'abordage était donc extrêmement périlleuse. Cependant, l'une des trois barques paraissait déterminée à tenter sa chance.

— Je pense qu'ils vont laisser ces deux barques nous arroser de carreaux, expliqua messire Guillaume, pendant qu'avec cette garce-là (il désigna la barque qui s'approchait à vive allure), ils vont se lancer à l'abordage.

Des traits vinrent s'écraser sur la coque et transpercer la voile, tandis qu'un autre heurtait le mât juste au-dessus d'un crucifix usé par les intempéries et cloué sur le bois goudronné. Le Christ délavé perdit son bras gauche et Thomas se demanda si c'était un mauvais présage. Mais il chassa bien vite cette pensée. Il tendit son arc et tira. Il ne lui restait plus que trente-quatre flèches, mais ce n'était pas le moment de les épargner.

La première était encore en l'air que déjà la deuxième partait, et les arbalétriers n'avaient pas encore fini d'enrouler

leur corde que la première flèche taillait le bras d'un rameur et que la deuxième faisait voler en éclats une partie de la proue de la barque. Puis une troisième flèche siffla par-dessus les têtes de l'équipage pour aller s'écraser dans l'eau. Les rameurs se baissèrent, mais l'un d'eux tomba en avant avec un soubresaut, le dos percé d'une flèche. L'instant suivant, un homme d'armes fut touché à la cuisse et s'affala sur deux rameurs. Soudain, le chaos régna à bord de la barque qui vira brutalement dans un bruit de rames claquant les unes contre les autres. Thomas baissa son arc.

— Tu as bien tiré profit de mes leçons, le félicita chaudement Will Skeat. Ah, Tom, tu as toujours été un gaillard sacrément dangereux !

La barque s'éloigna. Les flèches de Thomas avaient été largement plus efficaces que les carreaux d'arbalète car elles avaient été tirées depuis un grand bâtiment beaucoup plus stable que les barques étroites et surchargées de leurs ennemis. Il n'y avait eu qu'un seul tué parmi eux, mais le rythme soutenu des premières flèches avait semé la terreur parmi les rameurs qui, s'ils étaient incapables de voir d'où provenaient les projectiles, entendaient en revanche le sifflement des empennages et les cris des blessés.

Les deux autres barques prirent la troisième en charge et les arbalétriers pointèrent leurs armes.

Thomas sortit une flèche de son sac, inquiet de ce qui se passerait lorsqu'il n'aurait plus de munitions. C'est à ce moment qu'un tourbillon de petites rides trahit l'imminence de l'arrivée d'un vent. Un vent d'est, qui plus était, le plus improbable de tous les vents sur cette mer, et pourtant bien réel. La grande voile brune du *Pentecôte* se gonfla et retomba, puis se gonfla à nouveau, et soudain, le bateau s'éloigna de ses poursuivants et l'eau se mit à clapoter sur ses flancs. Les hommes de Coutances actionnèrent leurs rames avec frénésie. « Baissez-vous ! » cria messire Guillaume. Thomas se baissa derrière le bastingage pour éviter une volée de carreaux, dont les uns vinrent s'abattre sur la coque et les autres montèrent, déchirant la voile. Villeroy cria à Yvette de se mettre à la barre, puis affala la grand-voile avant de plonger dans la cabine, pour remonter avec une

immense et antique arbalète qu'il arma avec un long levier de fer. Il introduisit un carreau rouillé, puis tira sur le poursuivant le plus proche.

— Chiens enragés ! rugit-il. Fils de chiennes ! Vos mères forniquaient avec des chiens ! Bâtards de putains !

Il réarma, chargea un nouveau projectile rouillé et tira, mais le trait s'enfonça dans l'eau.

Le *Pentecôte* gagna de la vitesse et fut bientôt hors de portée des arbalètes.

Le vent enfla et le bateau filait loin de l'ennemi. Les trois barques avaient commencé à remonter le chenal dans l'espoir que la marée et un éventuel vent d'ouest leur ramèneraient leur proie, mais le vent venant de l'est, les rameurs n'étaient pas de taille à lutter. Aussi abandonnèrent-ils la chasse. Mais au moment où ils renonçaient, deux nouveaux poursuivants firent leur apparition à l'embouchure de l'Orne. Deux grands bateaux équipés de grandes voiles carrées, pareilles à la grand-voile du *Pentecôte*, étaient en train de sortir en mer.

— Celui qui est devant, c'est le *Saint-Esprit*, annonça Villeroy, dont les yeux de marin reconnaissaient les bateaux à distance, et l'autre, c'est la *Marie*. La *Marie*, elle est rapide comme une truie prête à mettre bas, mais le *Saint-Esprit*, il va nous rattraper.

— Le *Saint-Esprit* ? répéta sir Guillaume, visiblement abasourdi. Jean Lapoullier ?

— Et qui voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Je le prenais pour un ami !

— Oui, c'était un ami, tant que vous possédiez de la terre et des écus, mais que vous reste-t-il à présent ?

Messire Guillaume réfléchit à cette vérité pendant quelques instants.

— Dans ce cas, pourquoi m'aides-tu, toi ?

— Parce que je suis un imbécile, répondit le géant avec bonne humeur, et parce que vous allez m'accorder une belle récompense.

Messire Guillaume accueillit cette dernière affirmation par un grognement.

— Mais pas si nous prenons la mauvaise direction, objecta-t-il au bout d'un moment.

— La bonne direction, indiqua le capitaine, c'est loin du *Saint-Esprit* et dans le sens du vent, donc, cap à l'ouest.

Ils gardèrent le cap à l'ouest toute la journée. Ils filaient à bonne vitesse, mais le *Saint-Esprit* les rattrapait lentement. Le matin même, ce n'était guère qu'une silhouette indistincte à l'horizon ; à midi, on distinguait la petite plate-forme du mât où, selon Villeroy, se positionneraient les arbalétriers ; et en milieu d'après-midi, on voyait nettement les yeux blancs et noirs peints de part et d'autre de la proue. Le vent d'est avait pris de la force au fil de la journée. À présent, il soufflait en violentes rafales glaciales qui striaient d'écume blanche la crête des vagues. Messire Guillaume proposa de mettre le cap au nord, peut-être jusqu'aux rives de l'Angleterre, mais Villeroy, affirmant ne pas connaître cette côte, craignait de ne pas pouvoir y trouver refuge si le temps se gâtait.

— Et à cette époque de l'année, il est aussi changeant que l'humeur d'une femme, ajouta-t-il.

Comme pour lui donner raison, ils durent affronter de violents grains d'une pluie mêlée de neige qui cinglaient l'eau et le bateau, coupant la visibilité sur plusieurs encablures. Messire Guillaume insista de nouveau pour changer de cap tant que le bateau était dissimulé à la vue par les grains, mais Villeroy s'y refusa avec entêtement. Thomas en déduisit que le géant craignait d'être accosté par des Anglais qui ne demanderaient pas mieux que de capturer un bateau français.

Un nouveau grain vint les arroser. La pluie rebondissait sur le pont et la neige recouvrait d'une fine pellicule blanche les parties de drisses et de voilure orientées à l'est. Villeroy craignait de voir sa voile se déchirer en deux, mais n'osait affaler la toile car chaque fois que les grains se calmaient, laissant derrière eux une mer blanche d'écume et secouée de vagues, le *Saint-Esprit* était toujours en vue, et toujours un peu plus près.

— Il est rapide, avoua-t-il à contrecœur, et Lapoullier connaît son bateau.

Cependant, le jour d'hiver déclinait et avec la nuit, le *Pentecôte* aurait une chance de s'échapper. Ses poursuivants ne l'ignoraient pas ; sans doute imploreraient-ils le Ciel de leur accorder un petit supplément de vitesse. Inexorablement, ils se rapprochaient, comblant la distance pouce par pouce. Mais le *Pentecôte* restait en tête. La côte avait disparu à présent. Les deux navires étaient seuls, jetés sur un océan agité et plongé peu à peu dans le noir. Et lorsque la nuit fut presque complète, le premier trait enflammé jaillit de la proue du *Saint-Esprit*.

Il avait été tiré par une arbalète. Les flammes trouèrent la nuit, s'élevèrent en arc de cercle et replongèrent dans le sillage du *Pentecôte*.

— Renvoie-lui une flèche ! gronda messire Guillaume.

— Trop loin, répondit Thomas.

Une bonne arbalète surpasserait toujours un arc de frêne. Mais pendant que l'on rechargeait l'arbalète, l'archer anglais avait le temps de courir pour avoir sa cible à portée de flèche et d'en tirer une demi-douzaine. Hélas, perdu dans l'obscurité grandissante, Thomas n'avait pas cette possibilité, et il ne voulait pas prendre le risque de gâcher des munitions. Il ne lui restait plus qu'à patienter. Un second trait de feu déchira la nuit, s'élevant vers les nuages, puis s'abîma lui aussi dans les flots.

— Elles volent moins bien, commenta Will Skeat.

— Qu'as-tu dit, Will ? demanda Thomas.

— Ils enveloppent la tige dans un chiffon, et ça les ralentit. As-tu déjà envoyé une flèche enflammée, Tom ?

— Non, jamais.

— Ça demande une portée de cinquante pas, expliqua le vieux maître tout en suivant des yeux la troisième flèche qui plongeait dans l'eau, et ça empêche la précision.

— Celle-ci était plus près, intervint messire Guillaume.

Villeroy était en train de remplir d'eau de mer un baril qu'il avait posé sur le pont. Pendant ce temps, Yvette avait grimpé avec agilité sur le gréement pour aller se percher sur les barres de flèche et hissait des seaux de toile remplis d'eau pour arroser la voile.

— Pouvons-nous utiliser des flèches enflammées ? demanda messire Guillaume. Cette chose-là doit avoir la portée nécessaire.

Il désigna du menton la monstrueuse arbalète du géant. Thomas traduisit la question à Will Skeat, dont le français était encore rudimentaire.

— Des traits enflammés ? s’interrogea le vieil homme en plissant le front. Il faut de la poix, Tom, et il faut tremper l’étoupe dedans et ensuite attacher très solidement l’étoupe, mais en effilochant un peu les bords pour que le feu brûle gentiment. Il faut que le feu prenne profondément dans l’étoupe, pas seulement au bord, parce qu’il ne durerait pas, et quand il brûle bien et profond, on envoie le trait avant qu’il entame la tige.

— Non, traduisit Thomas, nous ne pouvons pas.

Messire Guillaume poussa un juron, puis se retourna en voyant la première flèche enflammée s’abattre sur la coque. Mais le projectile avait touché trop bas à la poupe, si bas que les flammes furent aussitôt éteintes par une vague avec un chuintement.

— Il y a bien quelque chose à faire ! s’écria le gentilhomme, tremblant de rage impuissante.

— Oui, être patients, proposa Villeroy, debout à la barre.

— Je peux utiliser ton arbalète ?

Le géant hocha la tête. Aussitôt, messire Guillaume arma la gigantesque machine et envoya un carreau vers le *Saint-Esprit*. Il la réarma ensuite à l’aide du levier, grognant sous l’effort. Généralement, une arbalète tendue par un levier était plus facile à manier que celles armées au moyen d’une vis sans fin et d’un rochet, mais celle de Villeroy était géante, comme son propriétaire.

Ses traits avaient dû atteindre le bateau de leurs poursuivants, mais il faisait trop sombre pour voir s’ils avaient causé des dommages. Thomas en doutait, car son étrave était haute et son plat-bord renforcé. Les traits décochés par messire Guillaume terminaient certainement leur course sur les planches. En revanche, les projectiles enflammés du *Saint-*

Esprit commençaient à menacer le *Pentecôte*. Les arbalètes ennemies faisaient feu à trois ou quatre, à présent.

Thomas et Robbie étaient occupés à éteindre les traits enflammés avec de l'eau lorsqu'un carreau en feu frappa la voile. Le feu commença à lécher la toile, mais Yvette parvint à l'éteindre au moment où son homme changeait brusquement de cap. Thomas entendit la longue tige du gouvernail gémir sous l'effort. Avec une embardée, le navire mit le cap au sud.

— Le *Saint-Esprit* n'a jamais été très rapide sous le vent, expliqua Villeroy, et il est ballotté quand la mer est mauvaise.

— Et nous, nous sommes plus rapides ? demanda Thomas.

— C'est ce que nous verrons, répondit le marin.

— Pourquoi n'avons-nous pas essayé plus tôt ? s'emporta messire Guillaume.

— Parce que nous n'avions pas assez d'espace, répondit placidement Villeroy, tandis qu'au même moment un carreau enflammé filait au-dessus du pont arrière comme un météore. Mais maintenant, on a franchi le cap.

Par là, il voulait dire qu'ils naviguaient désormais en sécurité, à l'ouest de la péninsule normande et qu'ils avaient laissé au sud la partie infestée d'écueils située entre la Normandie et la Bretagne.

Ce changement de cap signifiait que, le *Saint-Esprit* ayant maintenu le cap à l'ouest, il était soudain davantage à portée. Thomas envoya une volée de flèches vers les silhouettes indistinctes des hommes en armure lancés à leur poursuite. Yvette, redescendue de ses hauteurs, halait des cordages sur le pont. Lorsqu'elle fut satisfaite du nouveau réglage de la voile, elle remonta sur son perchoir au moment où deux carreaux enflammés s'écrasaient dans la toile. Thomas vit les flammes s'élever et Yvette s'efforcer de les éteindre avec des seaux d'eau.

Il envoya très haut dans le ciel une nouvelle flèche qui retomba sur le pont du bateau ennemi. Messire Guillaume, de son côté, maniait sa rudimentaire machine du mieux qu'il pouvait, faisant son possible pour expédier les traits à intervalles rapprochés. Mais ni l'un ni l'autre ne furent récompensés par le moindre cri de douleur. Puis la distance se creusa et Thomas détacha sa corde.

Le *Saint-Esprit*, changeant de cap, se mit à la poursuite de sa proie. Pendant quelques instants, il parut disparaître dans la nuit. Mais une autre flèche enflammée s'éleva de son pont, l'éclairant brièvement, le temps de permettre à Thomas de constater que sa manœuvre était terminée et qu'il se trouvait de nouveau dans le sillage du *Pentecôte*. La voile qui continuait à brûler donnait à l'ennemi un repère qu'il ne pouvait manquer de suivre. Les arbalétriers envoyèrent trois projectiles simultanément en faisant crépiter les flammes dans la nuit, et Yvette déversait ses seaux avec l'énergie du désespoir. Mais la voile était embrasée à présent et le bateau perdait de la vitesse au fur et à mesure que la toile perdait son efficacité. Mais, par bonheur, on entendit le vent siffler et une pluie battante vint les cingler de plein fouet.

Le grain s'abattit avec une extraordinaire violence, crépitant sur la voile carbonisée et tambourinant sur le pont. Thomas crut qu'il n'allait jamais finir, mais il stoppa aussi brusquement qu'il était arrivé, et tous, à bord du *Pentecôte*, se retournèrent, attendant le carreau de feu qui ne manquerait pas de s'élever du pont du *Saint-Esprit*. Mais lorsque la flamme s'alluma enfin dans le ciel, elle était très éloignée, beaucoup trop pour lui permettre d'illuminer leur bateau, et Villeroy ricana :

— Ils croient que nous avons changé de cap à l'ouest avec ce grain, mais nous sommes trop malins pour leur rendre ce service.

En effet, les poursuivants avaient tenté de prendre la tête, dans l'idée que Villeroy se remettrait dans le sens du vent, mais ils avaient fait le mauvais calcul et s'étaient trop éloignés.

De nouveaux traits enflammés traversèrent la nuit, mais tirés dans toutes les directions, dans l'espoir d'obtenir un reflet de la coque du *Pentecôte*. Mais celui-ci s'éloignait de plus en plus, entraîné par les vestiges de sa voile. Grâce à ce grain miraculeux, ils avaient échappé à l'ennemi.

Thomas se demanda s'il n'était pas placé sous la protection directe de Dieu, maintenant qu'il possédait le livre du Graal. Puis la culpabilité l'assaillit. La culpabilité parce qu'il doutait de l'existence du Graal ; parce qu'il dépensait le pécule de lord Outhwaite au lieu de l'utiliser pour sa quête ; enfin, la

culpabilité plus grande encore pour les morts inutiles d'Eléonore et du père Hobbe. Aussi tomba-t-il à genoux sur le pont, la tête levée vers le crucifix où était cloué le Christ désormais manchot.

— Pardonne-moi, Seigneur, pardonne-moi.

— Les voiles, ça coûte cher, dit Villeroy.

— Tu auras une nouvelle voile, Pierre, promit messire Guillaume.

— Et prions pour que ce qui reste de celle-ci nous emmène quelque part, ajouta Villeroy d'une voix acide.

Au nord, une dernière flèche rouge se détacha sur le noir de la nuit. Puis il n'y eut plus rien, hormis l'obscurité infinie d'une mer houleuse sur laquelle le *Pentecôte* continua à naviguer sans encombre sous sa voile en lambeaux.

L'aube se leva, brumeuse et agitée par une brise qui gonflait une voile si fragile que Villeroy et Yvette la plièrent en deux afin de permettre au vent de souffler sur de la toile, et non à travers des trous. Lorsque ce fut fait, le *Pentecôte*, cahin-caha, mit le cap au sud puis à l'ouest. Le Ciel avait eu la bonté de leur envoyer un brouillard qui les cachait à la vue des pirates qui hantaient le golfe séparant la Normandie de la Bretagne. Chacun en rendit grâce à Dieu. Le capitaine ne savait au juste où ils se trouvaient ; sa seule certitude était que la côte normande se trouvait à l'est et que toutes les terres, dans cette région, étaient inféodées au comte de Coutances. Aussi conservèrent-ils leur cap, Yvette étant perchée sur l'étrave afin de surveiller les nombreux récifs.

— Ces satanées eaux pondent les récifs comme des œufs, grommela Villeroy.

— Eh bien, va dans les eaux profondes, proposa messire Guillaume.

Le géant cracha par-dessus bord.

— Les eaux profondes, elles pondent les pirates anglais.

Ils poussèrent vers le sud. Le vent déclinait et la mer se calmait. Il faisait toujours froid, mais les grains avaient cessé et, comme un pâle soleil commençait à chasser la brume, Thomas alla s'asseoir auprès de Mordecaï à la proue.

— J'ai une question à vous poser, dit-il.

— Mon père m'avait bien dit de ne jamais monter à bord d'un bateau, répondit le vieux juif.

Sa face allongée était pâle et sa barbe, qu'il brossait habituellement avec tant de soin, était emmêlée. Il tremblait en dépit de sa cape de fortune en peaux de mouton.

— Savez-vous, poursuivit-il, que les marins flamands prétendent qu'on peut calmer une tempête en jetant un juif par-dessus bord ?

— Le font-ils réellement ?

— C'est ce qu'on m'a dit, affirma Mordecai, et si j'étais à bord d'un bateau flamand, j'accueillerais la noyade comme une alternative heureuse à cette existence. Qu'avez-vous là ?

Thomas avait ôté la couverture du livre légué par son père.

— Voici ma question, répondit-il. Qui est Hakalya ?

— Hakalya ?

Mordecai répéta ce nom, puis secoua la tête.

— Croyez-vous que, par précaution, les Flamands transportent des juifs à bord de leurs bateaux ? Cela semble sensé, même si c'est cruel. Pourquoi mourir, si un juif peut le faire à votre place ?

Thomas ouvrit le livre à la première page de l'écriture hébraïque, à l'endroit où frère Germain avait déchiffré le nom d'Hakalya.

— Là, dit-il en remettant le livre à son interlocuteur. Hakalya.

Mordecai pencha le nez sur l'ouvrage.

— Petit-fils d'Hakalya, traduisit-il à haute voix, et fils du tirshatha. J'y suis ! C'est une confusion à propos de Jonas et du grand poisson.

— Hakalya ?

— Non, mon garçon ! La superstition à propos des juifs et des tempêtes est une confusion à propos de Jonas, une confusion faite par les ignorants.

Revenant à la page ouverte, le vieux médecin demanda :

— Êtes-vous le fils du tirshatha ?

— Je suis le fils bâtard d'un prêtre !

— Et c'est votre père qui a écrit ceci ?

— Oui.

— Pour vous ?

Thomas hocha la tête.

— Oui, je pense.

— Donc, vous êtes le fils du tirshatha et le petit-fils de Hakalya, confirma Mordecaï en souriant. Ah, bien sûr ! Néhémie. Ma mémoire est presque aussi mauvaise que celle de ce pauvre Skeat. J'avais oublié que Hakalya était le père de Néhémie.

Ces explications n'avançaient pas Thomas pour autant.

— Néhémie ?

— Et il était le tirshatha, naturellement. C'est extraordinaire, ne trouvez-vous pas ? Immanquablement, après une période où nous autres juifs, nous prospérons dans un État, cet État se fatigue de nous et nous rend responsables du moindre petit accident. Puis le temps passe et nous sommes rappelés dans nos fonctions. Le tirshatha, Thomas, était le gouverneur de Juda sous les Perses. Néhémie était le tirshatha. Ce n'était pas le roi, bien sûr, il n'a été que gouverneur pendant quelque temps sous le règne d'Artaxerxès.

L'érudition du vieil homme était impressionnante, certes, mais elle n'éclairait pas la lanterne de Thomas. Pourquoi le père Ralph s'identifiait-il à Néhémie, un personnage qui avait dû vivre des centaines d'années avant le Christ, avant le Graal ? La seule réponse qui venait à l'esprit était, comme à l'accoutumée, la folie.

Mordecaï feuilleta les pages du parchemin et fit la grimace.

— Je suis toujours étonné de voir à quel point les gens ont soif de miracles, dit-il en tapotant une page de son doigt taché par toutes les médecines qu'il avait mélangées et réduites en poudre. « Une coupe en or dans la main du Seigneur qui enivra toute la terre. » Que diable cela peut-il bien signifier ?

— Il parle du Graal, dit Thomas.

— J'avais compris, Thomas, le réprimanda Mordecaï d'une voix douce, mais ces mots n'ont pas été écrits à propos du Graal. Ils concernent Babylone. Ils font partie des lamentations de Jérémie. (Il tourna une page.) Les gens aiment le mystère. Ils ne veulent pas d'explications, parce que lorsque les choses sont expliquées, il n'y a plus matière à espérance. Combien de fois

me suis-je trouvé au chevet d'agonisants, sachant qu'ils étaient perdus, mais, malgré cela, prié de partir parce que le prêtre allait arriver bientôt avec son plat recouvert d'un linge, et que tout le monde priait pour demander un miracle ! Or, jamais le miracle ne se produisait. Et le malade trépassé, c'était moi que l'on accusait, non pas Dieu ni le prêtre, mais moi !

Il reposa le livre sur ses genoux et les pages se soulevèrent au vent léger.

— Ce que vous détenez, c'est une somme de récits sur le Graal, et quelques curieux écrits qui s'y réfèrent peut-être. En quelque sorte, un livre de méditations. (Il fronça les sourcils.) Ton père croyait-il véritablement en l'existence du Graal ?

Thomas s'apprêta à protester de la ferme conviction de son père, puis se ravisa. En général, son père était un homme intelligent, porté à l'ironie et plein d'humour. Mais il lui arrivait aussi de se transformer en une sorte de sauvage hurlant qui luttait avec Dieu et essayait désespérément de comprendre les mystères sacrés.

— Je pense, finit-il par dire prudemment, qu'il avait foi en l'existence du Graal.

— Mais bien sûr que oui, s'exclama soudain Mordecaï, que je suis stupide ! Bien sûr qu'il avait foi en son existence, puisqu'il croyait le posséder !

— Ah ? souffla Thomas, qui n'y comprenait plus rien.

— Néhémie était plus que le tirshatha de Juda, c'était l'échanson d'Artaxerxès. Il le dit au début de ses écrits : « J'étais alors l'échanson du roi. » Ici, vois. (Il indiqua une ligne écrite en hébreu.) « J'étais l'échanson du roi. »

Ce sont les mots de votre père, Thomas, pris dans le livre de Néhémie.

Thomas baissa les yeux sur les écrits et sut que Mordecaï ne se trompait pas. Il avait entre les mains le testament de son père. Il avait été l'échanson du plus grand des rois, de Dieu Lui-même, du Christ, et cette phrase confirmait les rêves de Thomas. Le père Ralph avait été l'échanson. Il avait possédé le Graal. Le Graal existait vraiment. Thomas frissonna.

— Je pense, risqua Mordecaï, que votre père croyait posséder le Graal, mais cela semble improbable.

— Improbable ! protesta le jeune archer.

— Je ne suis qu'un juif, poursuivit le vieux médecin d'une voix faussement humble, comment pourrais-je dans ce cas connaître le Sauveur de l'humanité ? Il y en a qui disent que je ne devrais même pas parler de ces choses-là, mais pour autant que je sache, Jésus n'était pas riche. N'ai-je pas raison ?

— Si, confirma Thomas, Jésus était pauvre.

— Ainsi, j'ai raison, ce n'était pas un homme riche, et à la fin de sa vie, il participe à un *seder*.

— Un *seder* ?

— À la Pâque juive. Et au *seder*, il mange du pain et il boit du vin, et le Graal, dis-moi si je me trompe, était soit le plat de pain, soit la coupe de vin, oui ?

— Oui.

— Oui, répondit Mordecaï en écho, en suivant des yeux une petite barque de pêche qui naviguait à bâbord.

Le *Saint-Esprit* avait disparu et aucune des petites embarcations qu'ils croisaient ne s'intéressait à leur bateau.

— Cependant, si Jésus était pauvre, poursuivit-il, quelle sorte de plat utilisa-t-il pour le *seder* ? Un plat en or ? Un plat serti de bijoux ? Ou un plat en poterie ordinaire ?

— Tout ce qu'il touchait, objecta Thomas, Dieu pouvait le transformer.

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais, reconnut Mordecaï.

Il parut déçu, puis sourit et rendit son livre à Thomas.

— Dès que nous serons arrivés à bon port, dit-il, je ferai une traduction de l'hébreu pour vous, et j'espère que cela vous aidera.

— Thomas ! le héla messire Guillaume depuis la poupe. Nous avons besoin de bras nouveaux pour écoper !

Le calfatage n'avait pas pu être terminé et le *Pentecôte* prenait l'eau de façon alarmante. Le jeune archer descendit dans la cale et entreprit de passer les seaux à Robbie, qui lançait leur contenu par-dessus bord. Messire Guillaume avait expressément demandé à Villeroy de remettre le cap sur le nord-est pour tenter de rejoindre Dunkerque, mais Villeroy était inquiet pour sa voile déchiquetée et plus encore pour sa coque percée.

— Il va me falloir accoster sous peu, grommela-t-il, et vous, il va vous falloir m'acheter une voile.

Ils ne pouvaient se risquer en Normandie. Il était bien connu à travers toute la province que messire Guillaume avait été déclaré félon et si le *Pentecôte* était recherché – et c'était probable, sur cette côte de contrebandiers –, messire Guillaume serait découvert. Il ne restait plus que la Bretagne. Le gentilhomme pressa donc le capitaine de rejoindre Saint-Malo ou Saint-Brieuc. Entendant cela, Thomas protesta du fond de la cale en criant que Will Skeat et lui-même seraient considérés comme des ennemis par les autorités de Bretagne car ces villes avaient fait allégeance au duc Charles. Celui-ci se battait contre les rebelles soutenus par les Anglais ; ces derniers, de leur côté, estimaient que le duc Jean était le seul habilité à régner sur la Bretagne.

— Où veux-tu aller, dans ce cas, demanda messire Guillaume. En Angleterre ?

— Jamais nous n'atteindrons l'Angleterre, dit Villeroy en regardant sa voile d'un œil triste.

— Les îles ? proposa Thomas, songeant à Jersey ou Guernesey.

— Les îles ! s'écria messire Guillaume, conquis par cette idée. Cette fois, ce fut à Villeroy d'élever des objections.

— Impossible ! jeta-t-il.

Puis il expliqua que le *Pentecôte* était un bateau de Guernesey et qu'il avait été parmi les hommes qui l'avaient capturé.

— Si je l'emmène dans les îles, ils le reprennent et moi avec.

— Pour l'amour du Ciel, où donc pouvons-nous aller ? s'impacienta messire Guillaume.

— Pouvons-nous aller jusqu'à Tréguier ? intervint alors Will Skeat.

Tout le monde fut si abasourdi de l'entendre que, l'espace de quelques instants, nul ne répondit.

— Tréguier ? répéta Villeroy au bout d'un moment, avant de hocher la tête. Pourquoi pas ?

— Pourquoi Tréguier ? demanda messire Guillaume.

— Parce que la ville était entre les mains des Anglais la dernière fois qu'on m'en a parlé, répondit Skeat.

— Elle l'est toujours, confirma Villeroy.

— Et nous avons des amis là-bas, ajouta Skeat.

« Et des ennemis », se dit Thomas. Tréguier n'était pas seulement le plus proche port breton passé aux mains des Anglais, mais le port le plus proche de La Roche-Derrien. Or, c'était là que l'attendait sir Geoffrey Carr, l'Épouvantail. De plus, c'était cette ville qu'il avait nommée à frère Germain, ce qui signifiait à coup sûr que l'information parviendrait aux oreilles Taillebourg, qui l'y chercherait lui aussi. Mais peut-être Jeannette s'y trouvait-elle également. Tout à coup, Thomas, qui avait répété pendant des semaines que jamais il n'y retournerait, fut pris d'une folle impatience d'arriver à La Roche-Derrien.

Car c'était là-bas, en Bretagne, qu'il possédait des amis, d'anciennes amours et des ennemis qu'il voulait éliminer.

TROISIÈME PARTIE

L'échanson du Roi

Bretagne, printemps 1347

Jeannette Chénier, comtesse d'Armorique, avait perdu son époux, ses parents, sa fortune, sa maison, son fils et son royal amant, et tout cela avant d'avoir atteint ses vingt ans.

Son époux lui avait été enlevé par une flèche anglaise, et il était mort au milieu d'atroces souffrances, en pleurant comme un enfant.

Ses parents étaient morts de consommation et les toiles de leur lit avaient été brûlées avant qu'on les enterre près de l'autel de l'église Saint-Renan. Ils avaient laissé à Jeannette, leur seule enfant survivante, une petite fortune en or, une affaire de négoce de vin et d'armement de navires, ainsi qu'une grande maison située sur la rivière, à La Roche-Derrien.

Jeannette avait dépensé la plus grande partie de la fortune en équipant des navires et des hommes destinés à se battre contre ces Anglais tant détestés qui avaient tué son époux, mais les Anglais avaient remporté la victoire et sa fortune avait fondu par la même occasion.

La jeune femme s'était rendue auprès de Charles de Blois, duc de Bretagne et parent de son défunt époux, afin de quémander son aide, et c'était ainsi qu'elle avait perdu son fils. Charles de Blois, après l'avoir insultée, traitée de putain indigne d'appartenir à la noblesse, l'avait violée pour lui signifier le mépris qu'il éprouvait pour les filles de marchands. Et pour faire bonne mesure, il lui avait arraché son fils, le petit Charles, âgé de trois ans. À présent, ce dernier, nouveau comte d'Armorique, était élevé par l'un des loyaux partisans de Charles de Blois, afin de faire en sorte que ses vastes terres continuent d'appartenir au fief dominant de Blois.

Depuis ce moment, Jeannette, qui avait perdu sa fortune en tentant une expédition en faveur du duc Charles, nourrissait une haine féroce envers lui. Elle avait trouvé un amant dévoué en la personne de Thomas de Hookton, avec qui elle avait fui

vers le nord pour rejoindre l'armée anglaise en Normandie. Là, elle avait attiré l'attention d'Edouard de Woodstock, prince de Galles, et avait abandonné Thomas. Puis, craignant que les Anglais ne fussent écrasés par les Français en Picardie et d'encourir de ce fait les représailles des vainqueurs pour avoir choisi son nouvel amant parmi l'ennemi, elle avait fui à nouveau.

Mais les Anglais avaient vaincu, et elle ne pouvait revenir en arrière. Les rois et les fils de rois ne goûtant pas l'inconstance. Jeannette Chénier, comtesse d'Armorique douairière, était retournée à La Roche-Derrien, mais pour constater qu'elle avait perdu sa maison.

Lorsqu'elle avait quitté la ville, couverte de dettes, Belas, le notaire, s'était approprié sa demeure au prétexte de rentrer dans ses frais. Jeannette, à son retour, avait proposé de la racheter. Elle était suffisamment riche, car le prince de Galles s'était montré généreux en bijoux. Mais Belas avait refusé de quitter la maison. La loi était de son côté. Quelques-uns parmi les Anglais qui occupaient La Roche-Derrien avaient montré de la sympathie pour la jeune femme, mais sans interférer avec la décision de la justice. D'ailleurs, leur intervention eût été vaine, car tout un chacun savait que l'ennemi ne pourrait rester très longtemps dans la petite ville. Le duc Charles était en train de former une nouvelle armée à Rennes et La Roche-Derrien était la plus isolée, la plus reculée de toutes les possessions anglaises en Bretagne. Lorsque le duc Charles se ressaisirait de la ville, il ne manquerait pas de récompenser Belas, son instrument, et n'aurait aucun égard pour cette Jeannette Chénier de basse extraction.

Ainsi Jeannette, ne pouvant reprendre possession de sa maison, en avait-elle trouvé une autre plus modeste près de la porte sud. Retrouvant sa ville, et afin de se mettre en règle avec le Ciel, elle était allée se confesser au curé de l'église Saint-Renan. Le prêtre, après lui avoir reproché d'avoir péché au-delà de toute mesure humaine et peut-être même divine, s'était déclaré prêt à lui donner l'absolution si elle acceptait de pécher avec lui. Et il avait levé sa robe séance tenante afin de pouvoir l'absoudre. Hélas pour lui, il avait été coupé aussitôt dans son

élan : la pécheresse lui avait administré un coup de pied judicieusement placé qui lui avait arraché un hurlement à écorcher les oreilles de ses ouailles.

Elle continuait à venir entendre la messe à Saint-Renan, car c'était l'église de son enfance et ses parents étaient enterrés sous le tableau représentant le Christ sortant de son tombeau tout auréolé de lumière dorée. Le prêtre n'osait pas lui refuser les sacrements ni rencontrer ses yeux.

Pour remplacer ses serviteurs perdus avec sa maison, elle avait engagé une fille de cuisine, une paysanne âgée de quatorze ans, ainsi que son frère, un faible d'esprit, pour aller puiser l'eau et ramasser le bois de chauffage. Jeannette avait calculé que les bijoux du prince assureraient sa subsistance pendant une année, laps de temps qui verrait sûrement le vent tourner en sa faveur : elle était jeune, elle était très belle, son enfant était pris en otage et elle était poussée par la haine. Quelques-uns, en ville, craignaient qu'elle ne fût devenue folle car elle était beaucoup plus mince qu'avant, mais ses cheveux étaient toujours couleur aile de corbeau, sa peau aussi douce qu'une soie précieuse, et ses yeux immenses brillaient comme avant. Les hommes venaient quémander ses faveurs, mais la belle leur répondait qu'ils ne pourraient l'approcher avant de lui avoir rapporté le cœur écrabouillé de Belas le notaire et la verge pareillement écrasée de Charles de Blois. « Rapportez-les-moi tous deux enfermés dans des reliquaires, disait-elle, mais ramenez-moi mon fils vivant. » La violence de son courroux rebutait les hommes et certains se mirent à jaser.

La rumeur courut qu'elle avait reçu un coup de lune, qu'elle se livrait peut-être à la sorcellerie. Le curé de Saint-Renan confia aux autres prêtres de la ville que Jeannette avait essayé de l'induire à la tentation et proposa de faire appel à l'Inquisition. Mais les Anglais ne voulurent rien savoir car le roi d'Angleterre refusait de permettre aux tortionnaires de Dieu d'exercer leur sombre métier au sein de ses possessions.

« Il y a déjà assez de mécontentement, avait dit Dick Totesham, le commandant de la garnison anglaise, sans rajouter ces maudits moines par-dessus. »

Totesham et sa garnison savaient que Charles de Blois était en train de lever une armée qui attaquerait La Roche-Derrien avant de marcher sur les autres possessions anglaises en Bretagne. Pour s'y préparer, ils travaillèrent avec acharnement, surélevant les murs de la ville et construisant de nouveaux remparts à l'extérieur des anciens. Les laboureurs des fermes de la région furent enrôlés de force. On les contraignit à pousser des chargements d'argile et de cailloux, à planter des poutres dans le sol pour fabriquer des palissades et à creuser des fossés. Leur haine de ces Anglais qui les forçaient à travailler sans les payer ne faisait que grandir, mais les Anglais n'en avaient cure, car il y allait de leur survie. Totesham obtint de Westminster des renforts. À la Saint-Félix, à la mi-janvier, une troupe d'archers gallois accosta bien à Tréguier, le petit port situé à une heure et demie de marche en amont de La Roche-Derrien, mais hormis cela, les seuls renforts consistèrent en une poignée de chevaliers et d'hommes d'armes sans le sou attirés par la perspective du pillage et des rançons. Certains venaient de régions lointaines comme la Flandre, trompés par les fausses rumeurs qui couraient sur les richesses offertes par la Bretagne. Ils avaient à leur tête un homme méchant au visage de brute qui portait un fouet et un lourd paquet de rancœurs de toute sorte. Ce furent là les derniers renforts que reçut Totesham avant l'arrivée du *Pentecôte*.

La garnison de La Roche-Derrien était réduite, mais l'armée du duc Charles, en revanche, était importante et ne cessait de croître. Des espions à la solde des Anglais parlèrent d'arbalétriers génois arrivant à Rennes par compagnies de cent hommes. Des hommes d'armes, également, chevauchaient depuis la France pour faire allégeance à Charles de Blois. Son armée grossissait à vue d'œil mais le roi d'Angleterre, apparemment peu soucieux de ses garnisons en Bretagne, ne leur envoya aucune aide. Cela signifiait que La Roche-Derrien, la plus petite des villes fortifiées anglaises en Bretagne et la plus proche de l'ennemi, était perdue.

Thomas se sentit étrangement mal à l'aise lorsque le *Pentecôte* s'engagea en louvoyant entre les saillies rocheuses qui

marquaient l'embouchure de la Jaudy. Avait-il commis une erreur en revenant dans cette petite ville ? Ou Dieu l'y avait-il envoyé parce que c'était là que les ennemis du Graal le chercheraient ? Car, à son avis, le mystérieux Taillebourg et son valet n'étaient autres que les ennemis du Graal. À moins que la cause de son malaise ne fût à chercher ailleurs : peut-être était-il tout simplement nerveux à l'idée de revoir Jeannette. Leur histoire était trop compliquée, trop de haine était mélangée à l'amour. Mais il mourait d'envie de la voir, tout en craignant d'être éconduit. Il essaya sans y parvenir de se représenter son visage.

La marée montante transporta le *Pentecôte* dans l'embouchure de la rivière, où les cormorans écartaient leurs ailes noires et dentelées pour se sécher sur des rochers frangés d'écume. Un phoque leva sa tête luisante, regarda Thomas d'un air indigné, puis retourna dans les profondeurs. Les bords de la rivière se rapprochèrent, apportant l'odeur de la terre. Les rives étaient formées de blocs de pierre, d'herbe pâle et de petits arbres tordus par le vent. Dans les creux, on voyait baigner des pièges à poisson en osier. Une petite fille âgée de six ans à peine tapait sur les rochers pour détacher les berniques, armée d'un caillou.

— Quel maigre dîner, fit remarquer Will Skeat.

— C'est vrai, Will.

— Ah, Tom ! (Skeat sourit en reconnaissant la voix.) Mais toi, tu n'as jamais dû te contenter de berniques pour ton dîner !

— Si ! protesta le jeune archer. Et pour mon petit déjeuner aussi.

— Un homme qui parle le latin et le français mange des berniques ? plaisanta Skeat. Et tu sais écrire aussi, pas vrai, Tom ?

— C'est vrai. J'écris aussi bien qu'un prêtre.

— Je pense que nous devrions écrire une lettre à Sa Seigneurie pour lui demander de m'envoyer mes hommes, poursuivit Skeat, faisant allusion au comte de Northampton. Mais il ne le fera pas sans espèces sonnantes et trébuchantes, pas vrai ?

— Il vous en doit, lui rappela Thomas.

Skeat fronça les sourcils.

— Ah oui ?

— Vos hommes sont à son service en ce moment. Il doit donc vous payer.

Skeat secoua la tête.

— Le comte ne s'est jamais fait prier pour payer de bons soldats. Grâce à lui, leur bourse est bien remplie, j'en suis sûr. Si je veux les avoir ici, il va me falloir le persuader de les laisser partir et il me faudra aussi payer leur passage.

Les hommes de Skeat étaient liés par contrat au comte de Northampton qui, après avoir fait campagne en Bretagne, avait rejoint le roi en Normandie et le servait à présent à Calais.

— Il va me falloir payer le passage des hommes et des chevaux, Thomas, poursuivit Skeat, et sauf si les choses ont changé depuis que j'ai reçu un coup sur la tête, ce ne sera pas bon marché. Oh, non. Et pourquoi le comte accepterait-il de les laisser quitter Calais ? Ils ont une ventrée de batailles qui les attendent dès le prochain printemps.

Thomas se dit que c'était une question judicieuse, car il fallait s'attendre à des combats acharnés à Calais à la fin de l'hiver. À sa connaissance, la ville n'était pas tombée, mais les Anglais l'avaient encerclée et on disait que le roi de France était en train de lever une grande armée pour attaquer les assiégeants au printemps.

— La bataille fera rage ici, au printemps, dit Thomas avec un mouvement du menton vers le bord de la rivière.

Derrière, les champs étaient en jachère, mais, par bonheur, les granges et les fermes étaient toujours debout, car ces terres nourrissaient la garnison de La Roche-Derrien. C'était la raison pour laquelle le pillage, le viol et les incendies qui mettaient tout le duché à feu et à sang leur avaient été épargnés.

— Oui, on se battra ici, approuva Skeat, mais plus encore à Calais. Peut-être devrions-nous aller à Calais, Tom ?

Le jeune archer ne répondit pas. Il craignait que Skeat ne fut plus en mesure de commander une troupe. Son vieil ami était enclin à l'amnésie ou à de soudains accès de confusion et de mélancolie. Ces crises étaient d'autant plus désespérantes que, par moments, Skeat paraissait celui qu'il avait toujours été...

mais il n'était jamais *tout à fait* le même bon vieux Will Skeat, si habile à la guerre, prompt à la décision et remarquable tacticien. Maintenant, il se répétait, perdait le fil de ses idées et était trop souvent égaré et vulnérable – comme en ce moment même, devant la barque de surveillance battant le pavillon anglais à croix rouge sur fond blanc qui descendait le fleuve à leur rencontre. Skeat fronça les sourcils à la vue de la petite embarcation.

— Est-ce un ennemi ?

— Il a notre drapeau, Will.

— Ah oui ?

Un homme en cotte de mailles se leva à la proue de la barque et les héla :

— Qui êtes-vous ?

— Sir William Skeat ! cria Thomas, utilisant le nom qui serait le mieux accueilli en Bretagne.

Il y eut une pause, peut-être due à l'incrédulité.

— Sir William Skeat ? répondit l'homme sur le même mode.

Will Skeat, vous voulez dire ?

— Oui, le roi l'a fait chevalier, précisa Thomas.

— C'est vrai, je l'oublie toujours, déplora Skeat.

La barque vint se placer le long du *Pentecôte*.

— Que transportez-vous ? interrogea l'homme.

— Rien, c'est vide ! cria Thomas.

Levant le nez sur la voile en lambeaux, noircie par le feu et pliée en deux, le garde s'enquit :

— Vous avez été attaqués ?

— Oui, au large de la Normandie.

— Il est temps d'éliminer ces bâtards une bonne fois pour toutes, grommela l'Anglais.

Puis, avec un geste en amont de la rivière, où les maisons de Tréguier noircissaient le ciel de fumée de bois :

— Vous allez vous amarrer à côté de *l'Edward*, leur ordonna-t-il. Vous aurez une taxe de port à payer. Six shillings.

— Six shillings ? explosa Villeroy, lorsqu'il apprit la somme. Par les cornes du diable, six shillings ! Est-ce qu'ils s'imaginent que nous les pêchons au filet, les shillings ?

Ainsi Thomas et Will Skeat retrouvèrent-ils Tréguier. La cathédrale avait perdu son clocher, car les Bretons qui soutenaient Charles de Blois avaient tiré à l'arbalète sur les Anglais depuis le sommet. En représailles, les Anglais avaient démoli le clocher et fait transporter les pierres à Londres. La petite ville portuaire avait perdu aussi une partie de ses habitants, car elle n'avait pas de murs, et les fidèles de Charles de Blois venaient parfois piller les entrepôts situés derrière le quai.

Les petits bateaux pouvaient remonter la rivière jusqu'à La Roche-Derrien, mais le *Pentecôte* avait un tirant d'eau trop élevé. Aussi s'amarra-t-il à l'endroit désigné. Une douzaine d'hommes en jupon arborant la croix rouge montèrent à bord pour percevoir la taxe de port et rechercher les éventuelles marchandises de contrebande, à moins qu'un confortable pot-de-vin ne les persuade de les ignorer, mais ils ne trouvèrent ni biens ni pot-de-vin. Leur chef, un gros homme affligé d'une plaie suintante au front, confirma que Richard Totesham commandait toujours la garnison de La Roche-Derrien.

— Par le fait oui, c'est lui qui est là-bas, dit-il, et à Brest, c'est sir Thomas Dagworth.

— Dagworth ! s'écria Skeat, ravi. Pour sûr, c'est un bon commandant. Comme Dick Totesham, ajouta-t-il à l'adresse de Thomas.

À la vue de messire Guillaume qui émergeait de la cabine, il sembla fouiller dans sa mémoire.

— C'est messire Guillaume, lui rappela Thomas à voix basse.

— Sûr, c'est lui ! répliqua-t-il.

Messire Guillaume posa ses sacoches sur le pont. Un tintement de pièces attira l'attention du gros homme, dont l'œil s'alluma tout à coup. Mais messire Guillaume tira à demi son épée.

— Peut-être bien que je m'en vais m'en retourner, annonça le gros homme.

— Peut-être bien que oui, renchérit Skeat avec un rire.

À son tour, Robbie monta ses bagages sur le pont, puis dirigea son regard sur un groupe de filles qui étaient occupées à vider des harengs en lançant les viscères aux mouettes qui les

attrapèrent au vol. Les filles accrochaient les poissons vidés sur de longues piques qui seraient placées dans les fumoirs situés au bout du quai.

— Sont-elles toutes aussi mignonnes par ici ? se renseigna l'Écossais.

— Encore plus, répondit Thomas en se demandant comment il pouvait voir les visages des filles sous leurs bonnets.

— Je vais aimer la Bretagne, en déduisit Robbie.

Il restait quelques dettes à régler avant de partir. Messire Guillaume donna son dû à Villeroy, en y ajoutant une somme rondelette pour lui permettre de s'acheter une nouvelle voile.

— Tu ferais bien d'éviter Caen pendant quelque temps, conseilla-t-il au géant.

— Nous allons descendre jusqu'en Gascogne, répondit ce dernier. Il y a toujours quelque commerce à faire en Gascogne. Ils se pourrait même que nous poussions jusqu'au Portugal.

— Peut-être me prendrez-vous à bord ? demanda timidement Mordecai.

— Vous ? s'étonna messire Guillaume en se tournant vers le médecin. Ventredieu, vous qui détestez les bateaux !

— C'est que je dois descendre vers le sud, expliqua le vieux juif d'un ton las. D'abord à Montpellier. Plus on va vers le sud, plus les gens sont aimables. Plutôt souffrir un mois entier de la mer et du froid qu'affronter les sbires du duc Charles.

— Un passage pour la Gascogne, dit messire Guillaume en tendant une pièce d'or à Villeroy. Pour un de mes amis.

Le marin jeta un regard à Yvette, qui haussa les épaules, décidant par ce geste son homme à accepter.

— Vous êtes le bienvenu, docteur, dit-il.

Après avoir fait leurs adieux à Mordecai, Thomas, Robbie, Will Skeat et messire Guillaume, accompagné de ses deux hommes d'armes, descendirent à terre. Une barque remontait la rivière jusqu'à La Roche-Derrien, mais plus tard dans la journée.

Ils laissèrent donc les deux hommes d'armes avec les bagages, tandis que Thomas guidait ses compagnons sur l'étroit chemin qui longeait la rive ouest du cours d'eau. Par prudence, car les paysans de la région n'éprouvaient aucune sympathie

pour les Anglais, ils portaient leur cotte de mailles et leurs armes, mais ils ne firent aucune rencontre, hormis celle d'un groupe de laboureurs inoffensifs qui déchargeaient des charrettes de fumier. Les braves vilains s'arrêtèrent pour regarder passer les soldats sans mot dire.

— Et demain, à la même heure, commenta Thomas, Charles de Blois aura déjà eu vent de notre arrivée.

— Il en chiera dans ses bottes ! se réjouit Skeat, hilare.

Alors qu'ils atteignaient le pont qui menait à La Roche-Derrien, il se mit à pleuvoir. Thomas s'arrêta sous l'arche de la barbacane, sur la rive opposée à la cité, et montra le quai délabré en amont où lui et les autres archers de Skeat s'étaient faufiletés dans la ville, la nuit qui avait précédé sa prise par les Anglais.

— Vous vous souvenez de cet endroit, Skeat ? interrogea-t-il.

— Pour sûr, je me souviens, répondit son ancien chef, mais l'expression vague de son regard démentait ses paroles et Thomas n'ajouta rien.

Ils traversèrent le pont de pierre et se hâtèrent vers la maison dont Richard Totesham avait fait son quartier général, près de la taverne. Totesham en personne était justement en train de mettre pied à terre lorsqu'ils arrivèrent.

À leur vue, il se retourna et détailla ces nouveaux venus d'un air menaçant. Soudain, il reconnut Will Skeat et écarquilla les yeux comme s'il avait vu un fantôme. Mais son vieil ami se contenta de lui jeter un regard indifférent, ce qui troubla fort le commandant.

— Will ? Will ? Est-ce toi ? se risqua-t-il à demander.

Une expression de surprise joyeuse se peignit sur les traits du vieil archer.

— Dick Totesham ! Toi ici !

Le fait que Skeat se montrât surpris de le rencontrer dans sa garnison ne fit qu'ajouter au trouble du soldat. C'est alors qu'il remarqua les yeux vides de son vieil ami. Fronçant les sourcils, il s'inquiéta :

— Tu vas bien, Will ?

— J'ai reçu un coup sur la caboche, expliqua Skeat, mais un médecin m'a rafistolé. Les choses s'embrouillent un peu dans ma cervelle, c'est tout.

Les deux hommes se tapèrent vigoureusement dans la main. Tous deux étaient nés sans le sou et étaient devenus soldats. Ils avaient pareillement gagné la confiance de leurs maîtres et tiré profit de la rançon de leurs prisonniers et du pillage, ce qui leur avait permis de devenir assez riches pour lever leur propre troupe de guerriers. Ils louaient les soldats au roi ou à un noble, arrondissant encore leur pécule au fur et à mesure qu'ils ravageaient de nouvelles terres ennemies. Les troubadours, dans leurs chansons de geste, chantaient les exploits guerriers du roi, des ducs, comtes, barons et chevaliers, mais c'étaient les Totesham et les Skeat qui se battaient dans toutes les batailles.

Totesham donna à son ami une joyeuse tape sur l'épaule.

— Dis-moi que tu as amené tes hommes, Will !

— Dieu seul sait où ils sont, répondit Skeat. Je n'ai pas vu l'ombre d'un de mes gars depuis des mois.

— Ils sont devant Calais, intervint Thomas.

— Doux Jésus !

Totesham se signa. C'était un homme trapu, aux cheveux gris et aux traits grossiers, qui tenait la garnison de La Roche-Derrien par la seule force de son caractère, mais il avait trop peu d'hommes. Beaucoup trop peu.

— J'ai cent trente-deux hommes sous mes ordres, dit-il à Skeat, dont la moitié de malades. Et il y a cinquante ou soixante mercenaires qui vont peut-être rester, ou peut-être pas, jusqu'à l'arrivée de Charles de Blois. Naturellement, les habitants de la ville vont se battre pour nous, ou en tout cas la plupart.

— Que dites-vous ? l'interrompit Thomas, surpris de cette affirmation.

Quand les Anglais avaient attaqué la ville, l'année précédente, les habitants avaient âprement défendu ses murs. Après leur défaite, ils avaient été soumis au viol et au pillage. Et à la suite de tout cela, ils soutenaient la garnison ?

— C'est que le commerce marche bien, expliqua Totesham. Ils n'ont jamais été aussi riches ! Les bateaux font voile jusqu'en Gascogne, au Portugal, en Flandre et en Angleterre. Ils gagnent

de l'or. Ils ne veulent pas nous voir partir, ce qui fait que beaucoup vont se battre pour nous, et ils nous seront utiles, mais moins que des soldats entraînés.

Les autres troupes anglaises de Bretagne étaient loin à l'ouest. Lorsque Charles de Blois arriverait avec son armée, Totesham devrait tenir la petite ville pendant deux ou trois semaines avant de pouvoir espérer quelque renfort. Même avec l'aide des habitants, il n'était pas certain d'y parvenir. Il avait envoyé une requête au roi, à Calais, le suppliant de lui envoyer des soldats. « Nous sommes livrés à nous-mêmes, avait écrit son scribe sous sa dictée, et nos ennemis se rassemblent tout autour de nous. »

À la vue de Will Skeat, l'espoir s'était levé en lui, et il en avait déduit que sa présence en ville, avec ses hommes, constituait la réponse à sa requête.

— Tu vas écrire au roi, toi aussi ? lui demanda-t-il sans pouvoir cacher sa déception.

— Tom pourra écrire pour moi.

— Alors, demande qu'on t'envoie tes hommes, le pressa Totesham. Il me faudrait trois ou quatre cents archers de plus, mais les tiens me suffiront, même s'il n'y en a que cinquante ou soixante.

— Tommy Dagworth ne peut pas t'en envoyer quelques-uns ? suggéra Skeat.

— Il n'est pas mieux loti que moi. Trop de terres à tenir, trop peu d'hommes, et le roi ne veut pas nous laisser céder un pouce de terrain à Charles de Blois.

— Dans ce cas, pourquoi n'envoie-t-il pas de renforts ? intervint messire Guillaume.

— Parce qu'il n'a plus personne en réserve, répondit le commandant, mais ce n'est pas une raison pour nous empêcher de demander.

Totesham les emmena chez lui. Un bon feu brûlait dans l'âtre et des valets apportèrent des cruches de vin chaud et des plats de pain et de porc froid. Un bébé était couché dans un berceau de bois près du feu. Totesham avoua en rougissant que c'était le sien.

— Je viens de me marier, annonça-t-il à Skeat.

Puis il ordonna à une servante d’emmener l’enfantelet avant qu’il ne se mette à pleurer.

Il tressaillit lorsque Skeat enleva sa coiffure, révélant son crâne affreusement tailladé. Puis il insista pour entendre l’histoire de cette blessure. Lorsque le récit fut achevé, il remercia messire Guillaume de l’aide qu’il avait apportée à son ami. Thomas et Robbie, en revanche, reçurent un accueil plus froid, le dernier parce qu’il était écossais, et le premier parce que Totesham ne gardait pas un bon souvenir de lui.

— Vous ne nous avez causé que des ennuis, dit le commandant sans ambages, toi et ta comtesse d’Armorique !

Thomas saisit la balle au bond.

— Elle est ici ? s’empressa-t-il de demander.

— Oui-da, elle est revenue, répondit Totesham, visiblement sur ses gardes.

— Dans ce cas, nous pouvons retourner chez elle, Will, proposa-t-il.

— Non, vous ne pouvez pas, répliqua le commandant d’un ton ferme. Sa maison a été vendue pour dettes, elle l’a perdue. Depuis, elle n’arrête pas de crier au vol, mais elle a été vendue en toute justice. Et le notaire qui l’a achetée nous a payé une quittance pour qu’on le laisse tranquille, et je ne veux point qu’on l’inquiète. Vous pourrez trouver un gîte aux Deux Renards, vous deux. Venez donc partager mon dîner.

Cette invitation était expressément adressée à Will Skeat et à messire Guillaume, et non à ces deux trublions de Thomas et Robbie.

Les deux compagnons trouvèrent une chambre à partager à la taverne des Deux Renards et ensuite, après que Robbie eut goûté sa première gorgée de bière de Bretagne, Thomas se rendit à l’église Saint-Renan qui était l’une des plus petites de la ville mais aussi l’une des plus riches, grâce à la générosité du père de Jeannette. Celui-ci avait fait construire un clocher et peindre de belles fresques sur les murs.

Cependant, l’heure était trop tardive pour permettre à Thomas d’admirer le Sauveur marchant sur les eaux de la Galilée ou les âmes des damnés précipitées dans les feux de l’enfer. L’unique lumière provenait de quelques cierges allumés

sur l'autel, où un reliquaire d'argent conservait la langue de saint Renan. Mais un autre trésor était caché sous l'autel, presque aussi rare que la langue d'un saint, et Thomas voulait le consulter. C'était un livre, un don du père de Jeannette, que le jeune homme avait été étonné de trouver en ce lieu, non seulement parce qu'il avait échappé au pillage – bien qu'en vérité les livres ne fussent pas un butin très recherché par les soldats – mais tout simplement parce que les livres étaient rares. Et cette petite église bretonne renfermait un trésor : une bible. Il manquait la plus grande partie du Nouveau Testament, à l'évidence parce que des soldats avaient pris les pages manquantes pour les utiliser dans les latrines, mais tout l'Ancien Testament était intact.

Thomas s'avança parmi les vieilles dames vêtues de noir qui priaient dans la nef et trouva le livre sous l'autel. Il souffla dessus pour ôter la poussière et les toiles d'araignées, puis le posa à côté des cierges. L'une des femmes intervint en protestant d'une voix sifflante contre son attitude sacrilège, mais il n'y prêta aucune attention.

Il feuilleta les pages rigides de l'ouvrage en s'arrêtant parfois pour admirer une capitale ornée d'enluminures. Il y avait une bible dans l'église Saint-Pierre de Dorchester, et son père en possédait une également. De même, il en avait vu un certain nombre à Oxford, du temps où il était écolier, mais il n'avait pas eu l'occasion d'en voir beaucoup d'autres. Alors qu'il s'extasiait sur la patience déployée par les moines pour copier une œuvre aussi volumineuse, les murmures augmentèrent dans la nef et bientôt les pieuses femmes, scandalisées, se liguèrent contre lui pour exiger qu'il s'éloigne de l'autel sur-le-champ.

Pour avoir la paix, il recula de quelques pas et s'assit en tailleur, le lourd volume sur les genoux. Mais il était maintenant trop loin de l'éclairage pour pouvoir déchiffrer l'écriture souvent difficilement lisible. Les capitales décorées avec soin étaient l'œuvre d'un artiste, mais les lettres du texte étaient serrées et sa tâche était rendue encore plus ardue par le fait qu'il ne savait où trouver le passage qui l'intéressait.

Il commença par la fin de l'Ancien Testament, mais ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il revint en arrière. Ce qu'il voulait

savoir n'apparaissait pas dans les Psaumes. Il feuilleta rapidement les pages, puis ralentit afin de pouvoir déceler les mots intéressants. Soudain, ils lui sautèrent aux yeux. *Neemias Athersatha filius Achetai*. Néhémie le gouverneur, fils d'Hakalya. Il lut le passage en entier, mais en vain. Le cœur battant, il retourna en arrière, page par page, sachant qu'il était près du but. Enfin, il lut :

Ego enim eram pincema regis.

Il regarda fixement la phrase, puis la lut à haute voix : « *Ego enim eram pincerna regis.* »

« J'étais alors l'échanson du roi. »

Mordecaï tenait le livre du père Ralph pour une supplique adressée à Dieu pour rendre le Graal réel, mais Thomas n'était pas de cet avis. Son père ne voulait pas devenir l'échanson. Non, ce livre était une manière d'avouer la vérité tout en la cachant. Son père lui avait laissé une trace à suivre. Va de Hakalya au tirshatha et comprends que le gouverneur était aussi l'échanson : *ego enim eram pincerna regis*, « J'étais », réfléchit Thomas. Cela signifiait-il que son père avait perdu le Graal ? Non, sans doute employait-il le passé parce qu'il savait que son fils ne lirait le livre qu'après sa mort. Mais une chose était certaine : ces mots confirmaient que le Graal existait et que son père en avait été le gardien malgré lui. « J'étais l'échanson du roi ; éloignez de moi cette coupe ; ma coupe me rend ivre. » Cette coupe existait bel et bien. Thomas sentit un frisson parcourir son échine. Il posa son regard sur les flammes des cierges et sentit ses yeux s'embuer. Eléonore avait raison. Le Graal existait, il attendait d'être trouvé et de remettre de l'ordre dans le monde, d'amener Dieu aux hommes et les hommes à Dieu, et la paix sur la terre. Il existait. C'était le Graal.

— C'est mon père qui a fait don de ce livre à l'église, prononça une voix de femme.

— Je sais, répondit Thomas en refermant la bible.

Il se retourna et regarda Jeannette, non sans appréhension. Car peut-être n'était-elle plus aussi belle que dans son souvenir ; peut-être aussi sa vue n'engendrerait-elle en lui que de la haine pour celle qui l'avait abandonné.

Mais non. Lorsqu'il vit son visage, les larmes lui montèrent aux yeux.

— L'Oiseau Noir, murmura-t-il.

C'était son surnom.

— Thomas, dit Jeannette d'une voix sans timbre.

Puis elle tourna vivement la tête vers une vieille femme dissimulée sous un voile noir.

— Madame Verlon, qui craint pour sa vie, est venue me quérir en me disant qu'un soldat anglais était en train de voler la bible, reprit-elle.

— Et ainsi, tu es venue pour te battre avec ce soldat ?

Près de lui, la flamme d'un cierge vacillait, palpitante comme le cœur d'un oiseau.

La jeune femme haussa les épaules.

— Le curé est trop couard pour oser défier un archer anglais. À qui d'autre pouvait-elle faire appel ?

— Madame Verlon peut dormir sur ses deux oreilles, dit Thomas en remettant le livre à sa place.

— Elle a dit aussi, poursuivit Jeannette d'une voix qui tremblait légèrement, que celui qui était en train de voler la bible portait un grand arc noir.

Voilà qui expliquait pourquoi elle était venue en personne au lieu d'envoyer chercher de l'aide !

— Au moins, tu n'as point eu à marcher très loin, commenta hypocritement le jeune archer avec un geste vers la porte latérale qui menait à la cour de sa maison.

La jeune femme rejeta brusquement la tête en arrière.

— Je n'habite pas là, dit-elle d'un ton bref, pas en ce moment.

Les pieuses femmes qui tendaient l'oreille, ne perdant pas une miette de leur conversation, reculèrent avec ensemble en voyant Thomas s'avancer dans leur direction.

— Peut-être me permettrez-vous, madame, de me laisser vous accompagner en votre demeure ? proposa-t-il à Jeannette.

La jeune femme hocha la tête d'un geste bref. Ses yeux brillaient, immenses, à la lueur des cierges. Elle avait maigri, à moins que ce ne fût l'obscurité ambiante qui jetait une ombre sur ses joues. Elle était coiffée d'un bonnet attaché sous le

menton et emmitouflée dans une grande cape noire qui balayait les dalles de pierre à chaque pas.

— Tu te souviens de Belas ? lui demanda-t-elle.

— Je me souviens de son nom. N'était-ce pas un notaire ?

— Oui, c'est un notaire, répliqua Jeannette, et la plus vile des créatures, une bête visqueuse, une canaille. Quel est ce mot anglais que tu m'as appris ? Un *tosspot*. Une ordure. Quand je suis rentrée, je l'ai trouvé installé chez moi, prétendant qu'il avait dû vendre la maison pour payer mes dettes. Mais il les avait achetées, les dettes ! Alors qu'il m'avait promis de s'occuper de mes affaires, il a attendu que j'aie le dos tourné pour s'approprier ma demeure. Et maintenant que je suis de retour, il ne veut pas me laisser rembourser ce que je devais. Il prétend que tout est payé. Je lui ai proposé de la lui racheter pour un prix supérieur à celui qu'il a payé, mais il m'a ri au nez.

Thomas ouvrit la porte de l'église et s'effaça pour la laisser passer. La pluie tombait à verse.

— Mais tu ne vas pas vouloir la reprendre, lui dit-il, si Charles de Blois revient. D'ici là, tu devras avoir quitté la ville.

— Tu continues à me dire ce que je dois faire, Thomas ?

Comme pour atténuer la dureté de ses paroles, elle le prit par le bras. À moins que ce ne fût parce que la rue était raide et glissante et qu'elle cherchait à se rattraper.

— Je vais rester ici, je crois, poursuivit-elle.

— Si tu ne t'étais pas enfuie, Charles t'aurait mariée à l'un de ses hommes d'armes. S'il te trouve ici, c'est ce qu'il fera, ou pire encore.

— Il détient déjà mon enfant. Il m'a déjà violée. Que peut-il faire de pire ? Non ! (Elle serra violemment le bras de Thomas.) Je vais rester dans ma petite maison près de la porte sud et quand il entrera dans la ville, je lui enverrai un carreau d'arbalète dans la bedaine.

— Je suis surpris que tu n'aies pas envoyé un carreau dans la bedaine de Belas.

— Tu t'imagines que je veux être pendue pour la mort d'un notaire ? répliqua la belle avec un rire bref. Non, je mets ma mort en réserve, afin de pouvoir faire passer Charles de Blois de

vie à trépas, et tous en Bretagne et en France sauront qu'il a été tué par une femme.

— Et s'il te rend ton enfant ?

— Il ne le fera pas ! jeta-t-elle avec conviction. Il ne répond à aucun appel.

Sans doute voulait-elle dire que le prince de Galles, et peut-être même le roi, avaient écrit à Charles de Blois, mais que ces appels étaient restés lettre morte. D'ailleurs, comment eût-il pu en être autrement ? L'Angleterre était le pire ennemi de Charles.

— Tout cela pour des terres, Thomas, ajouta-t-elle d'un ton las, des terres et des richesses.

Son fils âgé de trois ans, comte d'Armorique, était l'héritier légitime de vastes terres situées à l'ouest de la Bretagne et occupées à présent par les Anglais. Au cas où l'enfant ferait allégeance au duc Jean, soutenu par Edouard d'Angleterre pour régner sur la Bretagne, les prétentions de Charles de Blois à la souveraineté sur le duché se retrouveraient sérieusement affaiblies. C'était la raison pour laquelle Charles avait capturé l'enfant et le garderait jusqu'à ce qu'il fût en âge de lui jurer fidélité.

— Où est Charles ? s'enquit Thomas.

Par une ironie du sort, son fils avait été baptisé du nom de son grand-oncle afin de s'attirer sa faveur.

— Il est dans la tour de Roncelet, expliqua Jeannette, au sud de Rennes. Il est élevé par le seigneur de Roncelet. Il y a presque un an que je ne l'ai vu !

— La tour de Roncelet, reprit Thomas, est-ce un château ?

— Je ne l'ai jamais vue. C'est une tour, je suppose. Oui, un château.

— Tu es sûre qu'il est là-bas ?

— Je ne suis sûre de rien, avoua Jeannette, mais j'ai reçu une lettre qui disait que Charles était détenu là-bas et je n'ai aucune raison d'en douter.

— Qui a écrit cette lettre ?

— Je l'ignore. Elle n'était pas signée.

Elle marcha en silence pendant quelques instants. Thomas sentait sa main chaude sur son bras.

— C'était Belas, finit-elle par dire. Je ne le sais pas avec certitude, mais je pense que c'est lui. Il me harcelait, me tourmentait. Il ne lui suffit point d'avoir ma maison, de savoir que Charles de Blois détient mon enfant, non, il veut me voir souffrir. Ou alors, il veut me pousser à partir pour Roncelet, sachant que je serai rendue à Charles de Blois. Je suis sûre que c'était Belas. Il me hait.

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que tu crois ? répliqua-t-elle d'un ton vif. Je possède une chose qu'il désire, une chose que tous les hommes désirent, mais que je ne veux pas lui donner.

Ils cheminèrent par les ruelles sombres. Dans les tavernes, on chantait à tue-tête et, quelque part, une femme criait après son homme. Un chien aboya et fut réduit au silence. La pluie qui cinglait le chaume ruisselait des avant-toit et rendait la boue des rues glissante. Une lueur rouge brillait au loin en grandissant à mesure qu'ils s'en rapprochaient. C'étaient les flammes des deux braseros qui réchauffaient les gardes de la porte sud, celle qu'il avait ouverte avec ses compagnons Jake et Sam pour permettre à l'armée anglaise de pénétrer.

— Je t'ai promis un jour que tu reprendrais Charles, dit-il.

— Toi et moi, Thomas, répondit Jeannette, nous avons fait trop de promesses.

Sa voix était lasse, à nouveau.

— Peut-être est-il temps que je commence à en tenir quelques-unes, dit Thomas. Mais, pour aller à Roncelet, il me faut des chevaux.

— Je puis m'en procurer, dit la jeune femme en s'arrêtant devant un porche. C'est ici que je demeure.

Elle le regarda dans les yeux. Il était grand, mais elle était presque de la même taille.

— Le comte de Roncelet est un guerrier réputé, l'avertit-elle. Tu n'es pas obligé de mourir pour une promesse que tu n'aurais jamais dû faire.

— Mais je l'ai faite.

Elle hocha la tête.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

Il y eut un long silence. Les pas d'un guetteur résonnaient sur le mur d'enceinte.

— Je... commença-t-il.

— Non, l'arrêta-t-elle vivement.

— Je ne...

— Une autre fois. Il faut que je m'habitue à ta présence. Je suis fatiguée des hommes, Thomas. Depuis la Picardie...

Elle s'arrêta et Thomas crut qu'elle n'ajouterait rien, mais elle poursuivit avec un haussement d'épaules :

— Depuis la Picardie, j'ai vécu comme une nonne.

Il déposa un baiser sur son front.

— Je t'aime, lui dit-il, avec sincérité, surpris lui-même d'avoir exprimé ses sentiments à haute voix.

Elle ne répondit pas tout de suite. La lueur rouge des braseros se refléta dans ses yeux.

— Qu'est-ce qui est arrivé à cette fille ? s'enquit-elle au bout d'un moment. À cette petite fille pâle qui prenait si grand soin de toi ?

— Je n'ai pas su prendre soin d'elle, et elle en est morte, répondit Thomas.

— Les hommes sont des chiens, déclara-t-elle.

Sur ces mots, elle se détourna et tira sur le cordon qui soulevait le loquet de son huis.

— Mais je suis heureuse que tu sois venu, ajouta-t-elle sans se retourner.

Puis la porte se referma, et elle disparut.

Sir Geoffrey Carr avait commencé à croire que son entreprise bretonne était une erreur. Pendant longtemps, il n'avait pas trouvé trace de Thomas de Hookton, et lorsque, enfin, celui-ci avait fait son apparition, il n'avait fait aucune tentative pour découvrir quelque trésor que ce fut. C'était un vrai mystère. Pendant ce temps, les dettes de sir Geoffrey ne faisaient que s'accumuler. Mais enfin, un beau jour, l'Épouvantail finit par découvrir les plans qu'ourdissait ce maudit archer. Cette découverte le conduisit tout droit chez maître Belas.

La pluie ruisselait sur la ville de La Roche-Derrien. C'était l'un des hivers les plus humides de mémoire d'homme. Le fossé,

sous les fortifications, était rempli comme des douves et les prés des bords de la rivière Jaudy ressemblaient à des lacs. Les rues de la ville étaient gluantes d'une boue qui collait aux chaussures ; les femmes se rendaient au marché maladroitement juchées sur des socques de bois qui glissaient traîtreusement dans les rues en pente, sans pour autant épargner le bord de leurs robes et de leurs capes. Le seul avantage de ce déluge était la protection qu'il offrait contre le feu et, pour les Anglais, la certitude qu'un éventuel siège de la ville en serait rendu fort difficile. Les machines de guerre, catapultes, trébuchets ou bombardes, nécessitaient une base solide, et non pas un bourbier ; de même, les hommes ne pouvaient donner l'assaut en pataugeant dans un marécage. On disait que Richard Totesham priait pour demander davantage de pluie encore et qu'il rendait grâce au ciel chaque matin à la vue des nuages gris, bas et gorgés d'eau.

— Quel hiver humide, sir Geoffrey, dit aimablement Belas en accueillant l'Épouvantail, avant d'examiner son visiteur du coin de l'œil.

L'Anglais était doté de traits grossiers d'une laideur repoussante. Ses vêtements, quoique de bonne qualité, avaient été taillés pour un homme plus corpulent, ce qui laissait supposer soit qu'il avait récemment perdu du poids, soit, plus probablement, que cette vêtue avait été dérobée sur le cadavre d'un malheureux qu'il avait trucidé au cours de quelque bataille. Il portait, enroulée à sa ceinture, une cravache dont la présence ne laissa pas de surprendre le notaire, mais ce dernier n'avait jamais prétendu comprendre les soldats.

— Vraiment, un hiver très humide, insista-t-il en faisant signe à son visiteur de prendre place.

— Oui, le ciel pisse dru, cet hiver, grogna l'Épouvantail pour cacher sa nervosité, et avec ce froid, les engelures vous guettent.

Sir Geoffrey était nerveux car il n'était pas sûr que cet homme de loi, maigre et à l'œil perçant, fût aussi acquis à la cause de Charles de Blois que le prétendaient les rumeurs de taverne. Ayant dû abandonner Beggar et Dickon dans la cour, il se sentait vulnérable sans leur rassurante compagnie, d'autant

plus que le notaire était flanqué d'une sorte de géant vêtu d'un gilet de cuir et portant une longue épée à son flanc.

— Pierre est ici pour me protéger, expliqua Belas, à qui le regard inquiet de sir Geoffrey n'avait pas échappé. Il me protège des ennemis que tout honnête homme de loi ne manque point de se faire. Faites-moi la grâce de vous asseoir, sir Geoffrey.

Un petit feu brûlait joyeusement dans l'âtre en envoyant sa fumée dans le conduit d'une cheminée nouvellement construite.

Plantés dans une face blafarde comme un ventre de couleuvre, les yeux du notaire luisaient d'un appétit dévorant. Il portait une robe noire et une cape de même couleur, bordée de fourrure également noire, et assortis d'une toque noire munie de rabats qui recouvraient ses oreilles.

Soulevant l'un des rabats de façon à mieux entendre la voix de son interlocuteur, il l'interrogea en français :

— Parlez-vous le français ?

— Non.

— *Brezoneg a ouzit ?*

Voyant l'incompréhension se peindre sur le visage de l'Épouvantail, il haussa les épaules :

— Vous ne parlez pas le breton ? demanda-t-il.

— Je viens de vous le dire, je ne parle pas français.

— C'est que le français et le breton sont deux langues différentes, sir Geoffrey.

— Ce n'est pas de l'anglais, par tous les diables ! s'emporta le visiteur.

— En effet, ce n'est pas de l'anglais. Hélas, je ne parle pas bien cette langue, mais j'apprends vite. Après tout, n'est-ce pas la langue de nos nouveaux maîtres ?

— Des maîtres ou des ennemis ? releva l'Épouvantail.

Belas haussa les épaules.

— Je suis un homme... comment dites-vous ? Un homme d'affaires. Il n'est pas possible, à mon avis, d'être un homme d'affaires sans se faire d'ennemis. (Il haussa les épaules comme s'il évoquait des choses sans importance, puis s'adossa dans son fauteuil.) Êtes-vous venu pour affaires, messire Geoffrey ? Vous avez des propriétés à céder, peut-être ? Un contrat à établir ?

— Jeannette Chénier, comtesse d'Armorique, se contenta de jeter l'Épouvantail.

Belas fut surpris, mais n'en montra rien. Et il fut aussitôt sur ses gardes. Il savait parfaitement que Jeannette brûlait d'envie de se venger et ne cessait jamais de garder l'œil ouvert pour contrer ses machinations. Mais, simulatant l'indifférence, il admit d'un ton négligent :

— En effet, j'ai entendu parler de cette dame.

— Elle vous connaît bien, elle. Et elle ne vous aime point, *monsieur* Belas, précisa sir Geoffrey en insistant sur le terme « monsieur » avec un rictus sarcastique. Elle vous aime si peu qu'elle rêve de vous couper les couilles et de les faire frire à la poêle.

Le notaire se mit à agiter les papiers qui encombraient son bureau comme pour signifier à son visiteur qu'il était importun.

— Je vous l'ai dit, sir Geoffrey : un homme de loi se fait inévitablement des ennemis. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. La loi me protège.

— La loi, vous pouvez vous asseoir dessus, répliqua l'Épouvantail d'une voix coupante.

Ses yeux, curieusement pâles, surveillaient le notaire qui, continuant d'affecter l'indifférence, s'affairait à tailler une plume.

— Supposons que la dame récupère son fils ? poursuivit-il. Supposons que la dame emmène son fils à Edouard d'Angleterre et lui demande de faire allégeance au duc Jean ? La loi ne les empêchera point de vous couper les couilles, pas vrai ? Une, deux, clic, clac, et hop, les voilà en train de griller !

— Cette éventualité n'aurait aucune répercussion pour moi, consentit à objecter Belas d'un ton qu'il prit soin de rendre las.

— Ainsi vous ne causez pas si mal l'anglais, pas vrai ? ricana sir Geoffrey. Je ne prétends point connaître la loi, monsieur le notaire, mais moi, je connais les gens. Si la comtesse récupère son fils, alors elle courra ventre à terre à Calais pour aller voir le roi.

— Ah oui ?

— Il faudra trois mois (le visiteur leva trois doigts), peut-être quatre, avant que votre Charles de Blois puisse y être. Et à elle,

il lui faudra quatre semaines pour aller à Calais, et encore quatre de plus pour revenir avec le parchemin du roi, et alors, il faudra compter avec elle. Son fils a ce que veut avoir le roi, donc le roi lui donnera ce qu'elle veut, et ce qu'elle veut, c'est vos couilles. Elle les arrachera elle-même avec ses petites dents blanches et après, elle vous écorchera tout vif, monsieur le notaire, et la loi n'y pourra rien. Non, pas contre le roi.

Le parchemin que Belas feignait de lire s'enroula avec un bruit sec. Le notaire regarda son vis-à-vis dans les yeux, puis haussa les épaules.

— Je doute, sir Geoffrey, que ce que vous décrivez puisse se produire. Le fils de la comtesse n'est pas ici.

— Mais supposons, monsieur le notaire, supposons simplement qu'une expédition se prépare à aller enlever ce cher petit étron à Roncelet ?

Belas réfléchit. Une rumeur courait en effet à propos d'une telle expédition, mais il avait douté de sa véracité car cette sorte d'histoires était courante et n'aboutissait à rien. Pourtant, quelque chose dans le ton de sir Geoffrey l'alerta. Cette fois, il y avait peut-être anguille sous roche.

— Une expédition, se contenta-t-il de répéter d'une voix sèche.

— Oui, un groupe d'hommes, confirma l'Épouvantail, qui prévoit de chevaucher jusqu'à Roncelet et d'attendre le moment où on sortira le petit amour pour lui faire faire son pipi du matin et de l'attraper. Ensuite, ils le ramèneront ici et mettront vos couilles dans la poêle à frire.

Belas déroula le parchemin et feignit de le relire.

— Il n'est point surprenant que madame Chénier conspire pour le retour de son fils, sir Geoffrey, marmonna-t-il. Il faut s'y attendre. Mais pourquoi venir m'ennuyer avec cela ? Quel mal pourrait-elle me causer ? (Il trempa sa plume bien taillée dans l'encrier.) Et comment avez-vous appris l'existence de ce plan ?

— C'est peut-être parce que je pose des questions, et les bonnes, hein ? fanfaronna l'Épouvantail.

En réalité, la rumeur courait que Thomas prévoyait une sortie à Rostrenen, mais on disait aussi en ville que Rostrenen avait été plumée si souvent qu'un moineau n'y trouverait plus sa

pitance. Aussi s'était-il demandé ce que le maudit archer avait vraiment en tête. Il ne doutait pas qu'il recherchait le trésor, le trésor qui lui avait échappé à Durham, mais pourquoi à Rostrenen ? Que diable allait-il faire là-bas ?

L'Épouvantail avait avisé l'un des adjoints de Richard Totesham à la taverne, lui avait offert quelques cruches de bière et l'avait questionné sur Rostrenen. L'homme avait secoué la tête et s'était esclaffé :

« N'allez pas croire à pareille fable !

— Une fable ?

— Ce n'est pas à Rostrenen qu'ils vont, c'est à Roncelet ! Ma foi, nous n'en sommes pas tout à fait sûrs, mais la comtesse d'Armorique trempe jusqu'au cou dans cette affaire, donc c'est certainement Roncelet. Et vous voulez mon avis, sir Geoffrey ? Restez en dehors de tout ça. On n'appelle pas Roncelet "le guêpier" pour rien. »

Sir Geoffrey, plus perdu que jamais, continua son enquête et en vint peu à peu à la conclusion que le *thésaurus* que cherchait Thomas n'était pas constitué de grosses pièces d'or, ni de sacs de cuir remplis de bijoux, mais de terres : les États bretons du comte d'Armorique. Si le fils de Jeannette faisait allégeance au duc Jean, la cause de l'Angleterre en Bretagne y gagnait. C'était un trésor d'une certaine manière, un trésor politique, moins satisfaisant que l'or, mais précieux aussi. L'Épouvantail ne comprenait pas tout à fait ce qui liait les terres et Durham. Peut-être l'archer s'était-il rendu là-bas pour retrouver certains actes notariés ? Ou une cession faite par un duc précédent ? Sans doute était-ce pour quelque embrouillamini de notaire, et cela n'avait pas d'importance. Ce qui était important, c'était que l'archer se préparait à aller capturer un garçon qui pouvait apporter un soutien politique au roi d'Angleterre.

L'Épouvantail avait fait travailler sa cervelle pour trouver le moyen de tirer profit de l'enfant. Pendant quelque temps, il avait joué avec l'idée folle d'enlever le morveux et de l'emmener lui-même à Calais, mais ensuite, sa cervelle lui avait soufflé que le profit serait garanti de façon plus sûre s'il se contentait simplement de trahir l'archer. Là était la raison de sa visite à Belas. Ce dernier avait beau faire pour lui prouver le contraire, il

était intéressé. Mais la farce n'avait que trop duré et il était temps de lui forcer la main.

Sir Geoffrey se leva en tirant sur son gilet trempé de pluie.

— Tout ça ne vous intéresse pas, monsieur le notaire ? Fort bien. Vous connaissez vos affaires mieux que moi, mais moi, je sais combien d'hommes se rendront à Roncelet et je sais qui est à leur tête et je peux vous dire quand ils partiront.

La plume ne bougeait plus et quelques gouttes d'encre vinrent souiller le parchemin, mais Belas ne le remarqua pas, trop attentif à boire les paroles de son interlocuteur.

— Sûr qu'ils ne disent pas à maître Totesham ce qu'il mijotent, poursuivait celui-ci, au motif qu'officiellement, il les désapprouverait ; vrai ou faux, ça, je ne peux point vous le dire. Toujours est-il qu'il croit qu'ils s'apprêtent à aller brûler des fermes ici et là près de Rostrenen. Peut-être vont-ils le faire et peut-être pas, mais quoi qu'ils disent et quoi que croie maître Totesham, moi, je sais qu'ils vont à Roncelet.

— Comment le savez-vous ? demanda Belas, très tranquillement.

— Je le sais !

Belas posa sa plume.

— Asseyez-vous, dit-il, et dites-moi ce que vous voulez.

— Deux choses, répondit l'Épouvantail en s'exécutant. Je suis venu dans cette maudite ville pour me remplir les poches, mais notre butin est maigre, monsieur le notaire, notre butin est maigre.

Très maigre, en effet, car les troupes anglaises dévastaient la Bretagne depuis des mois, et on ne trouvait pas de ferme à moins d'une journée de cheval qui n'eût été brûlée et pillée, et pousser plus loin, c'était prendre le risque de rencontrer des patrouilles ennemies fortement armées. Derrière les murs de ses forteresses, la Bretagne était une terre sauvage pleine d'embûches, de périls et en ruine. L'Épouvantail n'avait pas été long à découvrir que ce n'était pas dans ce décor qu'il ferait fortune.

— Ainsi, vous remplir les poches est votre premier motif, répliqua aigrement Belas, et le deuxième ?

— Un refuge.

— Un refuge ?

— Quand Charles de Blois prendra la ville, je veux me trouver dans votre cour.

— Je ne comprends pas pourquoi, répondit sèchement Belas, mais bien sûr, vous êtes le bienvenu. Et en ce qui concerne votre rétribution... (Il se lécha les lèvres.) Voyons d'abord si vos renseignements sont bons.

— Et s'ils sont bons ?

Belas réfléchit un moment.

— Soixante-dix écus ? proposa-t-il. Quatre-vingts ? proposa-t-il.

— Soixante-dix écus ?

L'Épouvantail fit mentalement la conversion en livres, puis cracha par terre.

— Dix livres, pas plus ? Non ! Je veux cent livres et je les veux en pièces anglaises.

Ils se mirent d'accord sur soixante livres anglaises, à payer lorsque Belas aurait la preuve que sir Geoffrey lui dirait la vérité, à savoir que Thomas de Hookton était à la tête d'une expédition pour Roncelet qui partirait la veille de la Saint-Valentin, deux semaines plus tard.

— Pourquoi attend-il si longtemps ? s'enquit Belas.

— Il lui faut encore quelques hommes. Il n'en a qu'une demi-douzaine et il veut en persuader d'autres à le suivre. Il leur raconte qu'ils trouveront de l'or à Roncelet.

— Si ce que vous voulez, c'est de l'or, pourquoi ne partez-vous pas avec eux ? objecta Belas d'un ton acide.

— Parce que j'ai préféré venir vous voir, répondit sir Geoffrey.

Belas se recula dans son fauteuil et joignit ses longs doigts blancs.

— Et c'est là tout ce que vous voulez ? Un peu d'or et un refuge ?

L'Épouvantail se leva. Il dut baisser la tête pour ne pas la cogner contre les poutres basses du plafond.

— Si vous me payez une fois, vous me paierez encore, expliqua-t-il.

— Peut-être, répondit le notaire évasivement.

— Moi, je vous donne ce que vous voulez, et vous, vous me payez.

L'Anglais se dirigea vers la porte, puis s'arrêta, car Belas l'avait rappelé.

— Vous avez bien dit Thomas de Hookton ? demanda ce dernier, avec un indéniable intérêt dans la voix.

— Oui, Thomas de Hookton, confirma l'Épouvantail.

— Merci, répondit le notaire en étudiant un parchemin qu'il venait de dérouler, comme y cherchant le nom de Thomas. Et effectivement, son doigt se posa à un endroit et il sourit.

— Merci, répéta-t-il.

Au grand étonnement de son visiteur, il sortit une petite bourse d'un coffre juxtant son bureau et la poussa vers celui-ci.

— Pour cette nouvelle, sir Geoffrey, je vous remercie vivement.

Dehors, dans la cour, l'Épouvantail constata qu'il venait d'être gratifié de dix livres d'or anglaises. Dix livres pour avoir mentionné le nom de cet archer ? Il devait y avoir beaucoup d'autres choses à apprendre sur les plans de ce Thomas de Hookton... Quoi qu'il en fût, il avait à présent de l'or en poche, ce qui prouvait que sa visite au notaire avait été profitable, sans compter la promesse de l'or à venir.

Mais, par tous les diables, cette satanée pluie dégoûlait toujours !

Thomas avait convaincu Richard Totesham qu'il était inutile d'adresser une nouvelle requête au roi, et qu'il valait mieux en appeler au comte de Northampton, l'un des chefs de l'armée assiégeant Calais.

Richard Totesham dicta une lettre qui rappelait à Sa Seigneurie la grande victoire qu'elle avait remportée à La Roche-Derrien et soulignait que cet exploit serait réduit à néant si la garnison n'était pas renforcée.

Will Skeat, de son côté, apposa une croix à côté de son nom au bas d'une lettre qui affirmait de source sûre que Charles de Blois était en train de rassembler une nouvelle et puissante armée à Rennes.

« Maître Totesham, écrivait Thomas, qui envoie ses humbles salutations à Votre Seigneurie, estime que l'armée de Charles

compte déjà un millier d'hommes d'armes, deux fois plus d'archers, ainsi que d'autres soldats, tandis que dans notre garnison, nous disposons à peine d'une centaine d'hommes en état de se battre. De son côté, votre parent, sir Thomas Dagworth, qui est à une semaine de marche, ne peut lever plus de six ou sept cents hommes. »

Sir Thomas Dagworth, le commandant des troupes anglaises en Bretagne, était marié à la sœur du duc de Northampton. Totesham espérait que l'orgueil familial à lui seul persuaderait le comte d'éviter une défaite en Bretagne. Si Northampton envoyait les archers de Skeat, uniquement les archers et non les hommes d'armes, cela doublerait le nombre d'archers sur les murs de La Roche-Derrien et donnerait à Totesham une chance de résister à un siège. « Envoyez les archers, suppliait la lettre, avec leurs arcs, leurs flèches, mais sans leurs chevaux, et Totesham les renverra à Calais dès que Charles de Blois aura été repoussé. »

— Il ne croira pas une chose pareille, grommela Totesham, il se dira que je voudrai les garder, donc fais en sorte qu'il comprenne que c'est une promesse solennelle. Dis-lui que je jure sur Notre-Dame et sur saint Georges que les archers reviendront.

La description de l'armée de Charles de Blois était bien réelle. Des espions à la solde des Anglais rapportèrent qu'en vérité, Charles faisait tout pour la faire connaître à ses ennemis, sachant que plus ils auraient conscience d'être en nombre inférieur, plus leur foi en la victoire se réduirait. Charles avait déjà rassemblé près de quatre mille hommes, dont le nombre grossissait de semaine en semaine, et ses artificiers avaient loué neuf grandes machines de guerre destinées à projeter des pierres sur les murs des villes et forteresses anglaises de son duché. La Roche-Derrien serait attaquée la première, et peu lui accordaient la chance de résister plus d'un mois.

— Ce n'est pas vrai, j'espère, que tu nourris le dessein de te rendre à Roncelet ? demanda Totesham à Thomas d'une voix courroucée, lorsque la lettre fut écrite.

— À Roncelet ? fit Thomas d'un ton innocent. Non, pas à Roncelet, messire, à Rostrenen.

Le commandant de la garnison considéra Thomas avec aversion.

— Il n'y a rien à Rostrenen, jeta-t-il, glacial.

— On m'a dit qu'il y avait de quoi trouver à manger, mentit le jeune archer.

— Tandis qu'on raconte que le fils de la comtesse d'Armorique est détenu à Roncelet, poursuivit Totesham comme s'il n'avait rien entendu.

— Vraiment ?

— Et si c'est pour pouvoir plonger ton épée dans certain fourreau, je te recommande plutôt la maison close qui est derrière la chantrerie de Saint-Briec, poursuivit Totesham, sans prêter la moindre attention aux dénégations de Thomas.

— Nous allons à Rostrenen, insista ce dernier.

— Et aucun de mes hommes ne t'accompagnera, affirma Totesham, faisant allusion à ceux qui touchaient ses gages.

Mais il restait toujours les mercenaires.

Messire Guillaume avait accepté de l'accompagner, bien que doutant des perspectives de succès. Il avait acheté des chevaux pour lui-même et ses deux hommes d'armes, mais il les jugeait de piètre qualité.

— Si nous sommes poursuivis, nous serons battus à plate couture. Donc il faut emmener suffisamment de soldats pour pouvoir se battre correctement.

Le premier mouvement du jeune archer avait été de se lancer dans l'expédition avec quelques hommes seulement, mais si ces quelques hommes devaient avoir de mauvaises montures, l'entreprise était vouée à l'échec. Il fallait donc voir plus grand.

— Et d'ailleurs, pourquoi y vas-tu ? demanda messire Guillaume. Uniquement pour pouvoir relever les jupes de cette veuve ?

— C'est parce que je lui ai fait une promesse, répondit Thomas, ce qui était la vérité, même si la raison donnée par le gentilhomme était la plus vraie. Et parce que je veux faire savoir à nos ennemis que nous sommes ici.

— Tu veux parler du dominicain ? Il le sait déjà.

— Vous pensez ?

— Frère Germain le lui aura dit, affirma messire Guillaume, et dans ce cas, je pense que ton chien du Seigneur est déjà à Rennes. N'aie crainte, il viendra en son temps.

— Si je pars pour Roncelet, reprit Thomas, ils entendront parler de moi. Et ainsi, je suis sûr qu'ils viendront.

À la Chandeleur, il sut qu'il pouvait compter sur Robbie, sur messire Guillaume et ses deux hommes d'armes, ainsi que sur sept autres, attirés par les rumeurs à propos des richesses de Roncelet ou par la perspective de la bonne opinion de Jeannette. Robbie, qui piaffait d'impatience, était prêt à se mettre en selle immédiatement, mais Will Skeat, de même que messire Guillaume, conseillèrent à Thomas d'élargir ses troupes.

— Nous ne sommes pas au nord de l'Angleterre ici, l'avertit Skeat, on ne peut pas courir vers la frontière. Tu te feras rattraper, Tom, et il te faudra une douzaine de bons soldats pour bloquer les boucliers et casser les têtes. Je crois que je devrais venir avec toi.

— Non, répondit hâtivement Thomas.

Skeat avait ses moments de lucidité, mais on ne pouvait se fier à lui.

La plupart des soldats sollicités déclinèrent l'invitation : la tour de Roncelet était située trop loin, ou le seigneur de Roncelet était trop puissant et les chances de réussite trop faibles. Certains craignaient Totesham qui, de peur de perdre un membre de sa garnison, avait décrété qu'aucune sortie ne devait avoir lieu à plus d'une journée de cheval de la ville. Son décret signifiait que les possibilités de pillage étaient réduites. Aussi, seuls les mercenaires les plus pauvres acceptèrent-ils d'accompagner Thomas, dans l'espoir de glaner quelque bien qu'ils pourraient vendre.

— Douze hommes, c'est amplement suffisant ! le pressa Robbie. Doux Jésus, je sais ce que je dis, j'ai fait assez d'expéditions en Angleterre ! Avec mon frère, nous avons pris tout un troupeau appartenant à lord Percy avec seulement trois hommes, et Percy nous a fait rechercher par la moitié du pays. Suffit d'entrer vite, de ressortir encore plus vite, et le tour est joué. Douze hommes, c'est assez !

Thomas fut près d'être convaincu par le fervent plaidoyer de l'Écossais, mais il craignait tout de même que la partie soit trop inégale, et les chevaux en trop mauvaise condition pour leur permettre d'entrer vite et de ressortir encore plus vite.

— Non, il me faut plus de gens, insista-t-il.

— Si tu continues à hésiter, fit observer Robbie, nos ennemis seront mis au courant. Ils nous attendront.

— Ils ne sauront pas où nous attendre, ni quoi penser, objecta Thomas.

Il avait répandu toute une série de rumeurs contradictoires sur le but de la sortie, dans l'espoir d'embrouiller copieusement l'ennemi.

— Mais nous n'allons plus tarder, promit-il à son ami.

— Mais, par Dieu, qui veux-tu trouver de plus ? Allons-y maintenant !

Par bonheur, le même jour, un navire accosta à Tréguier et il en sortit trois hommes d'armes flamands qui vinrent rejoindre la garnison. Thomas les rencontra dans une taverne au bord de la rivière. Ils lui racontèrent qu'ils s'étaient enrôlés dans les lignes anglaises, à Calais, mais qu'on ne se battait pas assez là-bas et que, de ce fait, les perspectives de faire des prisonniers fortunés étaient trop minces. Ils venaient tenter leur chance en Bretagne. C'est ainsi qu'ils étaient arrivés jusqu'à La Roche-Derrien.

Thomas tenta de convaincre leur chef, un homme maigre à la bouche tordue, et dont la main droite était privée de deux doigts. Le Flamand l'écouta, grogna quelques mots pour signifier qu'il avait entendu et dit qu'il réfléchirait.

Le lendemain matin, les trois Flamands firent leur apparition à la taverne des Trois Renards en se déclarant prêts à le rejoindre.

— Si nous venus ici, c'est pour battre nous, expliqua leur chef, qui s'appelait Lodewijk, alors ici nous sommes.

— Fort bien, alors partons maintenant ! s'impatienta Robbie.

Thomas eût préféré grossir encore ses rangs, mais il avait déjà suffisamment attendu.

— Oui, nous partons, répondit-il à son ami.

Puis il alla trouver Will Skeat pour lui demander de veiller sur Jeannette. Cette dernière éprouvait de l'affection pour Skeat et lui faisait confiance. De son côté, Thomas avait été assez confiant pour confier à la jeune femme le livre de son père.

— Nous serons de retour dans six ou sept jours, lui dit-il.

— Que Dieu soit avec toi, répondit Jeannette en se serrant quelques instants contre lui. Et ramène-moi mon fils.

Et le lendemain, à la pique du jour, entourés d'une brume qui déposait des perles d'humidité sur leurs longues cottes de mailles, les quinze cavaliers prirent le départ.

Lodewijk – il affirmait s'appeler sir Lodewijk, ce qui déclenchait les ricanements de ses deux compagnons – refusait de parler français, prétendant que cela lui faisait mal à la langue.

– Ces Français sont ordure, affirmait-il. Le mot est juste, *ja* ? Ordure ?

– Oui, confirma Thomas, le mot est juste.

Jan et Pieter, les compagnons de sir Lodewijk, ne s'exprimaient qu'en un flamand guttural épicé de quelques jurons anglais appris sans doute sous les murs de Calais.

– Que se passe-t-il à Calais ? s'enquit Thomas tandis qu'ils chevauchaient vers le sud.

– Rien. La ville est... comment dire vous ? tenta d'expliquer sir Lodewijk avec un geste circulaire de la main.

– Encerclée.

– *Ja*, la maudite ville est encerclée, dents de Dieu ! Par les Anglais, *ja* ? Et par... (Il s'arrêta, cherchant le mot juste, avant de désigner une bande de terre noyée d'eau à l'est de la route.) Par ça.

– Des marécages.

– *Ja*. Des marécages, cornes du diable ! Et ces maudits bâtards français, ils sont sur...

À court de mots, il pointa son doigt cuirassé de fer vers le ciel gris.

– Sur les hauteurs ? l'aida Thomas.

– *Ja* ! Sur les hauteurs, ventredieu ! Pas très hautes, je pense, mais plus hautes. Et ils... (Il plaça une main sur ses yeux comme pour les protéger du soleil.)

– Guettent ?

– *Ja*. Ils guettent, et les autres, ils guettent. Alors rien arriver mais eux et nous mouillés. Pluie comme pisse vache, *ja* ?

Ils furent mouillés à leur tour plus tard, ce matin-là, arrosés par une pluie venue de l'océan. De grands rideaux de gris se mirent à cingler les fermes désertées et les landes aux arbres invariablement penchés vers l'est. Lors de son arrivée en Bretagne, cette région était une terre fertile riche de fermes, de vergers, de moulins et de pâturages. À présent, c'était un désert nu et désolé. Les arbres fruitiers délaissés croulaient sous les étourneaux, les champs étaient étouffés par les herbes folles et les pâtures envahies de chiendent. Çà et là, des obstinés tentaient d'arracher quelque pitance à la terre, mais on venait sans cesse les chercher pour les forcer à travailler à La Roche-Derrien sur les remparts, et leurs récoltes et leurs provisions étaient invariablement dérobées par les patrouilles anglaises. Si certains, parmi ces Bretons, connaissaient la présence des quinze cavaliers qui traversaient la région, ils prenaient grand soin de se cacher.

Ils faisaient route avec un cheval de rechange, ce qui n'était pas suffisant. En effet, seuls les trois Flamands montaient de bons étalons. C'était surprenant, car les voyages en mer avaient généralement des conséquences néfastes sur les chevaux, mais sir Lodewijk leur fit comprendre que leur traversée avait été étonnamment rapide. « Les vents, pardieu, *ja* ? » Il fit tourner sa main en soufflant pour mimer la force des vents qui avaient permis aux destriers de rester en si bonne condition. « Vite ! Vite, les vents ! »

Les Flamands n'avaient pas seulement de bonnes montures, ils étaient également bien équipés. Jan et Pieter portaient de fort beaux hauberts, tandis que la poitrine, les deux cuisses et un bras de sir Lodewijk étaient protégés par de bonnes plaques d'armure attachées sur un haubergeon de mailles doublé de cuir. Tous trois portaient des surcots noirs à large bande blanche sur le devant et sur le dos, et étaient munis d'écus sans armoiries. Cependant, la housse du cheval de sir Lodewijk arborait un blason, un poignard d'où coulaient des gouttes de sang. Le Flamand essaya d'expliquer sa devise, mais son vocabulaire était insuffisant et Thomas resta avec la vague impression que c'était la marque distinctive d'une guilde d'artisans de Bruges.

— Les bouchers ? proposa-t-il à Robbie. C'est ce qu'il a dit ?

— Ces gueux de bouchers ne font pas la guerre, sauf aux cochons, objecta Robbie.

Ce dernier était de fort bonne humeur : il avait les expéditions dans le sang. D'autre part, on racontait dans les tavernes de La Roche-Derrien que des butins mirobolants attendaient ceux qui se risquaient à braver l'interdit émis par Richard Totesham en s'éloignant à plus d'une journée de la ville.

— L'ennui dans le nord de l'Angleterre, confia-t-il à Thomas, c'est que ce qui vaut la peine d'être pillé est caché derrière de gros murs. De temps en temps, nous attrapons un peu de bétail, et l'année dernière, j'ai eu la chance de voler un bon cheval à lord Percy, mais impossible de mettre la main sur de l'or ou de l'argent. Rien qui s'appelle du vrai butin. Les vases de messe sont tous en bois, ou en étain, ou en argile, et les troncs pour les pauvres sont plus pauvres que les pauvres. Et si on va trop vers le sud, ces bâtards nous attendent sur le chemin du retour. Je déteste ces chiens d'archers anglais.

— Je suis un chien d'archer anglais.

— Oui, mais toi, tu n'es pas comme les autres, répondit Robbie avec la plus grande sincérité.

En effet, il était déconcerté par Thomas. Les archers, généralement, étaient des gens de la campagne, des fils de franc-tenanciers, ou de forgerons, ou de baillis ; pour certains, des fils de laboureurs. À sa connaissance, aucun n'était bien né comme Thomas. De toute évidence, bien né, il l'était, car il parlait le français et le latin, il était à l'aise en compagnie des lords et inspirait le respect aux autres archers. Lui-même, bien qu'ayant l'apparence d'un sauvage guerrier écossais, était le fils d'un gentilhomme et le neveu du chevalier de Liddesdale, ce qui le conduisait à considérer les archers comme des êtres inférieurs qui, selon les lois très justes de l'univers, pouvaient être foulés aux sabots des chevaux et massacrés comme du gibier. Mais Thomas, il l'aimait bien.

— Non, tu n'es pas comme cette canaille, reprit-il. Remarque, sitôt ma rançon payée et dès que je serai de retour chez moi, je reviendrai pour te tuer.

Thomas éclata de rire, mais c'était un rire forcé. Il était nerveux. Il mit cette nervosité sur le compte de cette situation nouvelle pour lui : c'était la première fois qu'il prenait la tête d'une expédition. C'était son idée, et c'étaient ses promesses qui avaient décidé la plupart de ces hommes à entreprendre cette longue chevauchée. Il avait affirmé que Roncelet se trouvait dans un pays non touché par les pillages, éloigné de toute possession anglaise. « Emparez-vous de l'enfant, leur avait-il promis, et ensuite, vous pourrez partir à l'assaut du butin jusqu'à plus soif, ou au moins jusqu'à ce que l'ennemi se réveille et organise la poursuite. » C'était par ce moyen qu'il avait persuadé ces soldats de le suivre, et le poids de sa responsabilité pesait sur ses épaules. De plus, il ressentait une certaine inquiétude. Car son ambition, après tout, était de devenir le chef d'une troupe de guerriers comme Will Skeat avant sa blessure ; mais comment pourrait-il espérer devenir un bon chef s'il se tracassait à propos d'une petite expédition comme celle-là ? Et pour se tracasser, il se tracassait. Ce qui le tourmentait le plus, c'était l'idée qu'il n'avait peut-être pas anticipé les éventuels écueils. Et les hommes qui l'avaient rejoint n'étaient pas faits pour le rassurer car, à l'exception de ses amis et des nouvelles recrues flamandes, ils comptaient parmi les plus pauvres et les moins bien équipés de tous les aventuriers attirés à La Roche-Derrien par la perspective d'y faire fortune. L'un d'eux, un homme d'armes querelleur venu de l'ouest de la Bretagne, s'enivra dès le premier jour. Thomas découvrit dans ses bagages deux gourdes remplies d'une puissante eau-de-vie de pomme. Il perça les deux gourdes, à la grande fureur du Breton qui sortit son épée et chargea, mais il était trop pris de boisson pour voir clair et un coup de genou dans l'entrejambe suivi d'un bon coup sur la tête le mirent hors d'état de nuire. Le jeune archer prit son cheval et laissa l'ivrogne cuver dans la boue, ce qui signifiait qu'il ne lui restait plus que quatorze hommes.

— Voilà qui a été fort utile, lança messire Guillaume, goguenard.

Thomas ne répondit pas. Il méritait qu'on se moque de lui.

— Non, je suis sérieux ! Tu as frappé un homme aujourd'hui, et tu vas peut-être devoir recommencer. Sais-tu pourquoi certains sont de mauvais chefs ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'ils veulent qu'on les aime.

— Et c'est mauvais ?

— Les hommes ont besoin d'admirer leurs chefs, ils veulent les craindre, et par-dessus tout, ils veulent les voir gagner. Le chef n'est pas là pour être aimé. S'il est bon, il sera aimé, et s'il n'est pas bon, il ne le sera pas ; et si c'est un homme bon et un mauvais chef, mieux vaut pour lui qu'il meure. Tu comprends ? Je suis plein de sagesse.

Messire Guillaume rit. La chance lui avait tourné le dos, il avait perdu son manoir et sa fortune s'était envolée, mais il allait se battre et cela le mettait de bonne humeur.

— Ce qu'il y a de bien avec cette pluie, dit-il, c'est que l'ennemi ne s'attendra pas à nous voir arriver. C'est un temps à rester chez soi.

— Ils sauront que nous avons quitté La Roche-Derrien, objecta Thomas.

Il était certain que Charles de Blois avait autant d'espions en ville que les Anglais en avaient à Rennes.

— Ils ne le savent pas encore, dit messire Guillaume. Nous avançons plus vite qu'aucun messenger ne le pourrait. De plus, même s'ils savent que nous avons quitté La Roche-Derrien, ils ne savent pas où nous allons.

Ils faisaient route vers le sud dans l'espoir que l'ennemi en déduise qu'ils prévoyaient de fouiller les fermes du côté de Guingamp. En fin de journée, ils obliquèrent vers l'est et arrivèrent sur une hauteur, dans une région entièrement déserte. Les noisetiers étaient en fleur, et des freux criaient au sommet des ormes dénudés, signes que l'hiver était en train de s'en aller.

Ils campèrent dans une ferme désertée, à l'abri de murs bas et calcinés. Avant l'extinction des derniers feux du crépuscule, ils surent que leur équipée se déroulait sous de bons auspices car Robbie, en rôdant dans les ruines de la grange, découvrit un sac de cuir à demi enterré à côté du mur écroulé. La pluie

diluvienne avait chassé la terre qui recouvrait le sac. En l'ouvrant, le jeune Écossais mit la main sur un petit plat d'argent et trois poignées de pièces. Le propriétaire du trésor avait peut-être reculé devant le poids que représentaient les pièces, à moins qu'il n'ait craint de se faire dévaliser durant son exil.

— Nous... comment dire vous ? commença sir Lodewijk en faisant mine de couper une tarte avec sa main.

— Partageons ?

— *Ja* ! Nous partageons ?

— Non, répondit Thomas.

Cela ne faisait pas partie de leurs accords. Lui-même eût préféré partager, car c'était ainsi que Will Skeat agissait, mais les hommes qui l'accompagnaient avaient déclaré vouloir garder pour eux ce qu'ils trouveraient.

Sir Lodewijk montra les dents.

— Nous faire comme ça, *ja* ? Nous partageons.

— Nous ne partageons pas, intervint messire Guillaume d'une voix coupante, nous nous sommes mis d'accord.

L'entendant parler en français, le Flamand réagit comme s'il avait été frappé, mais il comprit le sens de sa phrase et se contenta de tourner les talons.

— Dis à ton ami l'Écossais de surveiller ses arrières, conseilla le gentilhomme à Thomas.

— Lodewijk n'est pas si mauvais, répondit ce dernier, vous ne l'aimez point parce qu'il est flamand.

— Je déteste les Flamands, reconnut messire Guillaume, ce sont des porcs balourds et stupides. Comme les Anglais.

Leur petite divergence de vues avec les Flamands n'eut pas de conséquences. Le lendemain matin, sir Lodewijk et ses compagnons étaient de charmante humeur et, leurs chevaux étant beaucoup plus frais et en bien meilleure condition que ceux des autres, ils se déclarèrent volontaires, en anglais rudimentaire étayé de moult signes de la main, pour partir en éclaireurs. Tout le long du jour, leurs surcots noirs rayés de blanc apparurent et réapparurent au loin, et, à chaque fois, ils firent signe à la troupe qu'ils pouvaient avancer sans danger. Plus ils s'enfonçaient en territoire ennemi, plus le risque

grandissait, mais la vigilance des Flamands facilitait leur progression. Ils leur créaient une piste de part et d'autre de la grand-route qui courait à l'est et à l'ouest le long de l'arête de la Bretagne. C'était une route flanquée de bois profonds cachant les membres de l'expédition à la vue des rares personnes qui l'empruntaient. Ils ne rencontrèrent que deux toucheurs de bestiaux conduisant leur maigre bétail et un prêtre à la tête d'un troupeau de pèlerins qui marchaient pieds nus en agitant des branches dénudées et en chantant un hymne funèbre. Il n'y avait là nulle perspective de butin.

Le lendemain, ils poursuivirent leur route vers le sud et pénétrèrent dans une région où les fermes avaient échappé aux pilliers anglais. Là, les gens n'étaient pas effrayés par la vue des cavaliers, et les pâtures étaient remplies de brebis et d'agneaux nouveau-nés, dont beaucoup étaient réduits à l'état de déchets sanguinolents, car les Bretons, trop occupés à se faire la chasse les uns aux autres, en négligeaient les renards qui proliféraient et faisaient des ravages.

Accompagnée par les aboiements des chiens de berger, la petite troupe guidée à présent par Thomas et messire Guillaume, qui avaient remplacé les Flamands, progressait bien. Les deux guides répondaient en français aux questions et en se faisant passer pour des fidèles de Charles de Blois. « Où se trouve Roncelet ? » demandaient-ils aux gens de rencontre. Au début, personne ne sut répondre, mais ils finirent par tomber sur un homme qui, au moins, en avait entendu parler, puis sur un autre qui affirma que son père y était allé une fois, et qu'il pensait que la tour se trouvait derrière la crête, la forêt et la rivière ; enfin, un troisième leur donna des indications précises. La tour, selon lui, n'était pas à plus d'une demi-journée. Ils la trouveraient au bout d'une longue crête boisée qui courait entre deux rivières. Il leur montra le gué où ils pouvaient traverser et leur recommanda de suivre la crête vers le sud. Thomas le remercia d'une pièce, qu'il reçut avec une inclinaison de la tête.

Ils traversèrent la rivière, gravirent la pente jusqu'à la crête et prirent la direction du sud. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour passer la troisième nuit, Thomas estima qu'ils ne pouvaient être loin de Roncelet, mais il ne pressa pas son monde car il pensait que le

mieux était de rejoindre la tour à l'aube. Ils établirent leur campement sous les hêtres, en tremblant de froid car ils n'osaient pas allumer de feu. Thomas dormit mal. Il entendait d'étranges bruissements, de curieux craquements dans la profondeur des bois, et il se demanda si le seigneur de Roncelet n'avait pas envoyé quelque patrouille. Mais nulle patrouille ne vint les surprendre. Thomas eut beau se gourmander en se reprochant son imagination, rien n'y fit, il lui fut impossible de trouver le sommeil.

Au petit matin, avant le lever du jour, pendant que les autres ronflaient encore, il se glissa à travers les arbres jusqu'à l'endroit où le flanc du coteau descendait en pente raide, et il scruta la nuit dans l'espoir de déceler une étincelle de lumière venue des remparts de la tour de Roncelet. Il ne vit rien, mais entendit des moutons bêler à fendre l'âme au bas de la pente, et il se dit qu'un renard s'était faufilé parmi les agneaux.

— Le berger n'accomplit pas sa besogne.

Quelqu'un venait de parler en français. Thomas se retourna, croyant avoir affaire à l'un des hommes d'armes de messire Guillaume, mais il s'aperçut à la lueur de la lime que c'était sir Lodewijk.

— Je croyais que vous ne vouliez pas utiliser le français ? s'étonna Thomas.

— Il y a des moment où je le fais, répondit le Flamand en venant se planter à côté de lui.

Puis, en souriant, il le frappa au ventre avec l'extrémité d'une branche. Thomas se courba en deux, le souffle coupé. Il reçut alors un coup sur la tête, aussitôt suivi d'un autre dans la poitrine. L'attaque était soudaine, inattendue et imparable. Thomas, plié en deux, chancelant, chercha à reprendre sa respiration. Il tenta de se redresser et de griffer le Flamand aux yeux, mais un coup de gourdin appliqué sur le côté de la tête le jeta à terre.

Les chevaux des trois Flamands avaient été attachés un peu en retrait des autres. Nul n'y avait trouvé à redire et nul n'avait remarqué que les bêtes étaient restées sellées, et nul ne se réveilla lorsque les chevaux furent détachés et emmenés. Seul

messire Guillaume bougea lorsque sir Lodewijk ramassa ses plaques d'armure.

— Est-ce l'aube ? s'enquit-il.

— Pas encore, répondit sir Lodewijk en bon français.

Puis il transporta son armure et ses armes à la lisière du bois, où Jan et Pieter étaient en train d'attacher les poignets et les chevilles de Thomas. Ils le jetèrent à plat ventre sur le dos d'un cheval, l'attachèrent à la sangle de l'animal et prirent la route de l'est.

Messire Guillaume se réveilla complètement vingt minutes plus tard. Les oiseaux emplissaient les arbres de leurs chants, et le soleil commençait à poindre en envoyant un soupçon de lumière à travers la brume, à l'est.

Thomas avait disparu. Sa cote de mailles, son sac de flèches, son épée, son casque, sa cape, sa selle et son grand arc noir étaient toujours à leur place, mais l'archer et les trois Flamands s'étaient évanouis dans la nature.

Thomas fut emmené dans la tour de Roncelet, une forteresse carrée, dénuée d'ornements, qui s'élevait au-dessus d'une saillie rocheuse surplombant un méandre de rivière. Un pont, construit dans la même pierre grise que la tour, faisait traverser la route de Nantes, et les marchands ne pouvaient transporter leurs marchandises sur le pont sans payer une taxe au seigneur de Roncelet, dont la bannière ornée de deux chevrons noirs sur champ jaune flottait sur les hauts remparts de la tour. Ses hommes portaient une livrée aux mêmes couleurs, jaune rayée de noir, ce qui leur valait le surnom de « guêpes », et leur tour était appelée le « Guêpier ». Pourtant, par ce matin d'hiver, la plupart des soldats qui hantaient ce village du lointain est de la Bretagne, où la population parlait le français plutôt que le breton, portait des livrées entièrement noires, et non point les rayures de guêpe du seigneur de Roncelet. Les nouveaux venus avaient été logés dans les petites maisons situées entre le Guêpier et le pont, et ce fut dans l'une de ces maisons que sir Lodewijk et ses deux compagnons rejoignirent leurs camarades.

— Il est là-haut, au château, annonça le Flamand en désignant la tour d'un mouvement de tête, et que Dieu lui vienne en aide.

— Il n'a pas causé de difficultés ?

— Aucune, répondit sir Lodewijk, qui avait entrepris de couper les rayures blanches cousues sur son surcot, muni d'un couteau. Il nous a facilité la tâche. Ce n'est qu'un stupide gredin d'Anglais, pas vrai ?

— Dans ce cas, que lui veulent-ils ?

— Dieu seul sait, et peu m'importe. Tout ce qui compte, c'est qu'ils l'aient eu, et que le diable l'ait bientôt. (Sir Lodewijk bâilla à grand bruit.) Et il y en a encore une bonne douzaine dans les bois, nous allons leur mettre la main au collet.

Cinquante cavaliers quittèrent le village en direction de l'ouest. Le bruit des sabots, des gourmettes et des cuirasses de cuir qui craquaient emplit l'atmosphère, mais s'évanouit bientôt dans l'épaisseur de la forêt. Un couple de martins-pêcheurs, d'un bleu éclatant, survola la rivière et se fondit dans l'ombre obscure. De longues herbes s'agitaient au vent dans le courant strié d'un éclair d'argent qui proclamait le retour des saumons. Une fille qui portait un seau de lait cheminait dans la rue du village en pleurant parce que, durant la nuit, elle avait été violée par un soldat en livrée noire. Elle savait qu'il était inutile de se plaindre, car personne ne la protégerait, ni n'élèverait la moindre protestation. Le curé du village la vit, comprit pourquoi elle pleurait, et fit demi-tour pour ne pas avoir à la croiser. Au sommet des remparts, un léger souffle de vent fit flotter la bannière noire et jaune, puis retomba. Deux jeunes gens à cheval sortirent de la tour en se dirigeant vers le sud, un faucon enchaperonné perché sur le bras. La porte se referma derrière eux en grinçant, et on entendit dans tout le village le bruit d'une lourde barre qui retombait dans ses supports.

Thomas l'entendit aussi. Le son résonna sur le rocher sur lequel était bâti le Guêpier et se répercuta le long de l'escalier en colimaçon jusqu'à la pièce nue et tout en longueur où il avait été enfermé. Deux fenêtres éclairaient la salle, mais le mur était si épais et les embrasures si profondes que Thomas, enchaîné entre les fenêtres, ne pouvait voir à travers. Sur le mur opposé, une cheminée vide exposait ses pierres noircies. Le plancher de bois était usé et fissuré par trop de bottes cloutées. Sans doute cette pièce avait-elle servi de casernement. Peut-être était-ce

toujours le cas et les hommes d'armes avaient-ils été transférés ailleurs afin qu'elle lui serve de cachot. Les menottes qui enserraient ses poignets et les maintenaient dans son dos étaient reliées par une chaîne de trois pieds de longueur à un anneau de fer scellé dans le mur. Il avait essayé de faire bouger l'anneau ou d'attraper un maillon de la chaîne, mais n'avait réussi qu'à s'ouvrir les poignets.

Un rire de femme éclata quelque part dans la tour. Des pas résonnèrent sur les marches devant la porte, mais nul n'entra dans la pièce et le bruit s'éloigna.

Thomas se demanda pourquoi on avait cimenté un anneau de fer dans le mur. Car on ne faisait pas monter les chevaux au sommet d'une tour pour les attacher là ! Peut-être avait-il servi lors de la construction du château ? Un jour, il avait vu des hommes transporter des pierres au sommet d'un clocher en utilisant une poulie attachée à un anneau semblable. Oui, c'était cela... Le jeune archer se dit que mieux valait laisser ses pensées errer dans cette direction et attribuer à cet anneau une utilité dans la construction de la tour plutôt que réfléchir à la bêtise qu'il avait commise en se laissant capturer avec une telle facilité, ou se demander ce qui allait lui arriver. Mais naturellement, il ne pouvait s'en empêcher, et les réponses qui lui venaient à l'esprit n'étaient en rien rassurantes.

En proie à une bouffée d'angoisse, il tira une nouvelle fois sur l'anneau dans l'espoir de le faire céder, mais il ne parvint qu'à écorcher un peu plus la peau de ses poignets sur les bords tranchants des menottes.

La femme rit de nouveau et on entendit une voix d'enfant.

Un oiseau vola jusqu'à l'une des fenêtres, battit des ailes quelques instants puis disparut, renonçant sans doute à faire son nid dans la salle. Thomas ferma les yeux et récita à voix basse la prière du Graal, la prière que le Christ avait prononcée dans le jardin de Gethsémani : *Pater, si vis, transfer calicem istem a me.* « Père, si c'est possible, éloigne de moi cette coupe. » Thomas répéta la prière encore et encore, tout en se disant que c'était peine perdue. Dieu n'avait pas épargné à Son propre fils l'agonie du Golgotha, alors pourquoi l'épargnerait-Il, lui ? Mais quel espoir lui restait-il, hormis la prière ?

En songeant à sa naïveté, il avait envie de pleurer. Il avait cru pouvoir tout simplement venir et arracher l'enfant à cette forteresse puant la fumée de bois, le crottin de cheval et la graisse rance. Quelle stupidité ! Et ce n'était pas pour le Graal qu'il l'avait fait, mais uniquement pour impressionner Jeannette. Il n'était qu'un sot, un pauvre sot, et comme un sot il était tombé dans le piège tendu par ses ennemis. Et si ses ennemis l'avaient capturé, ce n'était pas pour obtenir une rançon. Il ne représentait aucune valeur. Alors pourquoi était-il encore vivant ? Parce qu'ils voulaient obtenir quelque chose de lui.

Il en était à ce stade de ses réflexions lorsque la porte s'ouvrit. Il releva les paupières.

Un homme en froc noir de moine apportait deux tréteaux qu'il posa dans la pièce. Ses cheveux n'étaient pas tondus, ce qui laissait supposer que c'était un laïc faisant office de valet dans un monastère.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Thomas.

L'homme, un petit être affecté d'une légère claudication, se contenta de placer les deux tréteaux au milieu du plancher sans répondre. Quelques instants plus tard, il revint avec cinq planches qu'il disposa en travers des tréteaux pour former une table. Un deuxième homme sans tonsure, pareillement vêtu d'une robe noire, entra et considéra Thomas.

— Qui êtes-vous ? répéta Thomas, mais le nouveau venu resta aussi muet que le premier.

C'était un homme imposant, aux arcades sourcilières osseuses et aux joues creuses. Il inspecta le prisonnier comme s'il appréciait le bœuf qu'on venait d'amener à l'abattoir.

— Tu vas faire le feu ? s'enquit le premier.

— Oui, dans une minute, répondit son acolyte en sortant un couteau à courte lame de sa ceinture. Tiens-toi tranquille, gronda-t-il en s'approchant de Thomas, et je ne te ferai pas de mal.

— Qui êtes-vous ?

— Quelqu'un que tu ne connais pas et que tu ne connaîtras jamais, répondit l'homme en attrapant le gilet de laine du

prisonnier par le col et en le fendant du haut en bas d'un geste brutal.

La lame effleura la peau de Thomas, sans le blesser, toutefois. Il recula, mais l'homme se contenta de suivre ses mouvements, lacérant et tirant sur le vêtement déchiré jusqu'à ce que sa poitrine fut dénudée. Puis il coupa les manches et ôta le gilet, laissant Thomas nu jusqu'à la taille.

Le valet désigna alors le pied droit du jeune archer.

— Lève-le ! ordonna-t-il.

Thomas hésita et l'homme soupira.

— Je peux t'y forcer, dit-il, et ça fera mal, ou tu le fais toi-même, et tu n'auras pas mal.

Il enleva ses deux bottes à Thomas, puis coupa la ceinture de ses braies.

— Non ! protesta le jeune archer.

— Gâche pas ton souffle, répliqua le valet.

Déchirant, tirant, arrachant avec dextérité, il mit ses braies en pièces et les lui ôta, laissant sa victime nue et tremblante.

Puis il ramassa les différentes pièces qui constituaient auparavant sa vêtue et sortit.

Son acolyte apporta une série d'objets qu'il disposa sur la table. Il y avait un livre et un pot contenant sans doute de l'encre, car, à côté du livre, l'homme posa deux plumes d'oie et un petit couteau à poignée d'ivoire pour tailler les plumes. Ensuite, il rajouta un crucifix, deux grands cierges dignes de décorer un autel dans une église, trois tisonniers, une paire de pinces et un curieux instrument que Thomas ne distinguait pas bien. Enfin, il plaça deux chaises derrière la table et un seau de bois à portée de main du prisonnier.

— Tu sais à quoi ça va servir, hein ? demanda-t-il en touchant le seau du bout du pied.

— Qui êtes-vous ? Je vous en prie !

— C'est que nous n'avons pas envie que tu fasses des saletés par terre, compris ?

L'homme imposant rentra dans la pièce, chargé d'une brassée de petit bois et d'un panier de bûches.

— Au moins, ça te réchauffera ! ricana-t-il, visiblement réjoui.

Il avait apporté un petit pot d'argile rempli de braises rougeoyantes, qu'il utilisa pour allumer le petit bois. Puis il empila quelques petites bûches et tendit ses mains aux flammes qui commençaient à danser.

— Ah, un bon feu bien chaud, dit-il, ça fait du bien en hiver ! Jamais vu un hiver pareil ! Quel déluge ! C'est le moment de construire une arche.

On entendit une cloche tinter dans le lointain. Le feu commençait à crépiter, enfumant la pièce, peut-être parce que la cheminée était froide.

— Ce qu'il aime, dit l'homme qui avait allumé le feu, c'est les braseros.

— Qui ? intervint Thomas.

— Pour ça oui, il aime les braseros, pour sûr, mais pas sur un plancher de bois, je lui ai dit.

— Qui ? insista Thomas.

— Je n'ai pas envie qu'il fasse brûler la maison ! Pas de brasero, je lui ai dit, pas sur un plancher de bois, ce qui fait qu'il nous faut prendre la cheminée.

L'homme imposant contempla le feu quelque temps.

— Il brûle que c'en est un vrai plaisir, hein ?

Après avoir garni le feu d'une demi-douzaine de bûches de bonne taille, il recula, jeta un regard à Thomas en passant, puis secoua la tête comme si le prisonnier était un cas désespéré et quitta la pièce, flanqué de son compagnon.

Le bois sec nourrissait les flammes qui s'élevaient joyeusement. Des volutes de fumée ondoyaient dans la pièce. Thomas, dans un soudain accès de rage, tira sur les menottes de toute la force de ses muscles d'archer, tentant désespérément d'arracher l'anneau de fer, mais avec pour seul résultat de creuser encore un peu plus les plaies de ses poignets ensanglantés. À tout hasard, il examina le plafond, fait de simples planches posées sur des poutres. Sans doute constituait-il le plancher de la pièce du haut. Il n'avait pas entendu de bruits de pas au-dessus de sa tête... mais celui qu'il entendait à présent s'arrêtait devant la porte. Il recula vers le mur.

Une femme et un enfant entrèrent. Thomas s'accroupit pour cacher sa nudité, et la femme rit devant sa pudeur. L'enfant rit aussi et Thomas mit quelques secondes à comprendre que c'était le fils de Jeannette. Charles le regarda avec intérêt, mais sans le reconnaître. La femme était grande, blonde, très jolie et enceinte. Elle portait une robe bleu pâle bordée de dentelle blanche et de petites boucles de perles étaient attachées au-dessus de son ventre gonflé. Sa tête était recouverte d'un hennin bleu muni d'une voilette, qu'elle releva afin de mieux voir le prisonnier. Celui-ci leva les genoux pour se cacher, mais la femme traversa la pièce d'un pas décidé pour le dévisager.

— Quelle pitié ! déclara-t-elle.

— Pourquoi ?

Elle ne prit pas la peine de donner d'explication.

— Êtes-vous vraiment anglais ? demanda-t-elle.

Thomas ne répondit pas, ce qui irrita visiblement la belle.

— Ils sont en train de bâtir un chevalet, en bas, monsieur l'Anglais. Avec des treuils et des cordes pour vous écarteler. Avez-vous déjà vu un homme après le chevalet ? Il s'affaisse sur lui-même. C'est fort comique, mais pas pour l'homme en question, je présume.

De nouveau, Thomas fit mine de l'ignorer. En revanche, il s'intéressa à l'enfant aux joues rondes, aux cheveux noirs et aux yeux noirs et vifs de Jeannette, sa mère.

— Te souviens-tu de moi, Charles ? demanda-t-il au petit garçon, qui le regarda sans comprendre. Ta maman t'envoie toute son affection.

Cette fois, les yeux de l'enfant s'écarquillèrent.

— Maman ? demanda-t-il.

La femme attrapa Charles par la main et le tira en arrière comme si le prisonnier était atteint d'une maladie contagieuse.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'un ton furieux.

— Ta maman t'aime, Charles, reprit Thomas.

L'enfant le dévisageait avec de grands yeux.

— Qui êtes-vous ? répéta la femme.

Au même moment, la porte s'ouvrit et elle se retourna.

Un dominicain entra. C'était un homme décharné, de haute taille, aux cheveux gris et au visage maigre où brillaient deux

yeux à l'expression féroce. Il fronça les sourcils à la vue de la femme et de l'enfant.

— Vous ne devriez pas être ici, madame, dit-il d'un ton coupant.

— Vous oubliez qui commande ici, prêtre ! répliqua la femme enceinte.

— C'est votre époux, riposta le religieux, et il ne veut point vous voir ici, aussi, sortez !

Le religieux lui tint la porte et la femme, dont Thomas supposait qu'il s'agissait de la dame de Roncelet, hésita quelques secondes, puis sortit d'un pas aussi majestueux que son état le lui permettait. Un deuxième dominicain entra, plus jeune, petit et chauve, portant un linge replié sur un bras et une jatte d'eau. Il était suivi des deux valets en froc qui avançaient, mains jointes et yeux baissés, pour aller se placer près du feu. Le religieux ascétique ferma la porte et s'avança vers la table, imité par ses compagnons.

— Qui êtes-vous ? demanda Thomas, tout en pensant connaître la réponse à l'avance.

Il rassembla ses souvenirs de cette matinée brumeuse de Durham, qui avait vu le combat entre Taillebourg et le frère de Robbie. C'était certainement le même homme, c'était celui qui avait assassiné Eléonore ou au moins ordonné sa mort. Mais le doute subsistait encore.

Ni l'un ni l'autre des religieux ne répondit. Le plus petit posa l'eau et le linge sur la table, puis ils s'agenouillèrent tous deux.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen, pria le plus âgé en se signant.

Il se leva, ouvrit les yeux et les abaissa sur Thomas, toujours recroquevillé sur le plancher.

— Es-tu Thomas de Hookton, prononça-t-il d'un ton formel, le fils bâtard du père Ralph, le curé de ce village ?

— Qui êtes-vous ?

— Réponds-moi, dit le dominicain.

Thomas regarda l'homme dans les yeux et y lut une terrible dureté. Mais il n'allait pas se laisser impressionner, il n'allait pas plier, il allait résister dès la première seconde ! Il resta coi.

Le prêtre soupira devant cette démonstration de vaine obstination.

— Tu es Thomas de Hookton, affirma-t-il, c'est ce que dit Lodewijk. Dans ce cas, je te salue, Thomas. Mon nom est Bernard Taillebourg, j'appartiens à l'ordre des dominicains et, par la grâce de Dieu et pour servir le Saint-Père, je suis inquisiteur de la foi. Mon frère en Jésus-Christ (ici, Taillebourg désigna du geste son confrère installé à la table, où il avait ouvert le livre et pris une plume) est le frère Cailloux, qui est inquisiteur de la foi, lui aussi.

— Vous êtes une fripouille, le défia Thomas, et un assassin.

Ces insultes n'ébranlèrent pas le dominicain le moins du monde.

— Lève-toi, je te prie, se contenta-t-il de lui dire.

— Une canaille, un assassin de la pire espèce, poursuivit Thomas sans faire mine de se lever.

Sur un geste de l'inquisiteur, les deux valets se précipitèrent pour le relever en le tirant par les bras. Mais Thomas, au lieu de se mettre debout, se laissa traîner sur le sol. Pour le récompenser de sa mauvaise volonté, le plus robuste le gifla durement au visage, réveillant la douleur causée par la contusion infligée par le coup du Flamand au petit matin. Taillebourg attendit que les hommes fussent près du feu pour reprendre la parole et débiter d'une voix neutre :

— Je suis chargé par le cardinal Bessières de découvrir l'endroit où se trouve certaine relique et nous sommes informés que tu peux nous assister en cette matière. Celle-ci revêt une importance si grande que la sainte Église et Dieu tout-puissant nous ont donné tout pouvoir pour nous assurer que tu dis la vérité. Comprends-tu ce que cela veut dire, Thomas ?

— Tu as tué ma femme, maudit prêtre, répliqua Thomas, et un jour, tu rôteras en enfer, et les démons danseront sur ce qui restera de ton cul.

Imperturbable, Taillebourg, qui se tenait, grand et squelettique, au bord de la table, y posa le bout de ses longs doigts pâles.

— Nous savons que ton père a peut-être été en possession du Graal, dit-il, et nous savons qu'il t'a légué un livre dans lequel il

relate ce qui concerne cet objet des plus précieux. Je te répète que nous avons eu connaissance de l'ensemble de cette matière. Il est donc inutile de nous faire perdre notre temps en niant. Cela t'évitera également des souffrances. Mais nos connaissances ne sont pas complètes, et là est la raison de notre présence en ce lieu. Tu me comprends, Thomas ?

— Le diable te pissera dans la bouche, prêtre, et il te chiera dans les narines.

Une légère expression d'ennui se peignit sur les traits du dominicain, comme pour exprimer un début de lassitude devant la grossièreté de son prisonnier.

— L'Église nous habilite à te passer à la question, Thomas, poursuivit-il d'une voix douce, mais dans son infinie miséricorde, elle exige également que nous évitions de verser le sang. Nous pouvons utiliser la douleur, mieux, il est de notre devoir de l'utiliser, mais cette douleur doit être infligée sans effusion de sang. Cela signifie que nous pouvons employer le feu (ses longs doigts osseux touchèrent l'un des tisonniers posés sur la table) et nous pouvons aussi t'écraser, et nous pouvons t'écarteler. Dieu nous le pardonnera, car cela sera fait en Son nom et pour Le servir.

— Amen, répondit frère Cailloux en faisant le signe de croix, imité par les deux valets.

Taillebourg poussa les trois tisonniers au bord de la table. Aussitôt, le plus petit des valets traversa la pièce en courant, les saisit et les plongea dans le feu.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous employons la douleur, poursuivit le dominicain. Nous ne l'employons pas non plus sans motif, mais à regret, en adressant nos prières à Dieu, et le cœur rempli de pitié et d'une grave inquiétude pour ton âme immortelle.

— Tu es un assassin, dit Thomas, et ton âme va brûler en enfer.

— Bien, poursuivit l'inquisiteur sans s'émouvoir, nous allons commencer par le livre. Tu as dit à frère Germain, à Caen, que ce livre était l'œuvre de ton père. Est-ce vrai ?

Et la séance commença. Au début, il ne s'agit que d'une série de simples questions auxquelles Thomas, consumé de haine,

une haine nourrie par le souvenir du corps pâle et ensanglanté d'Eléonore, refusa de répondre. Mais ces questions, insistantes et incessantes, étaient accompagnées de la menace des trois tisonniers qui chauffaient dans la cheminée et du cortège de douleur qu'ils représentaient.

Thomas se persuada alors que Taillebourg savait certaines choses et que le mal ne serait pas bien grand s'il lui en disait d'autres. Par ailleurs, ce dominicain se montrait fort compréhensif et si patient ! Il supportait la fureur de son prisonnier, il ignorait les insultes, il ne cessait de répéter qu'il ne souhaitait pas employer la torture, que ce qu'il recherchait, c'était la vérité, même partielle. Aussi, au bout d'une heure, Thomas se mit-il à répondre aux questions. Pourquoi souffrir, se demandait-il, s'il ne possédait pas ce que le dominicain voulait ? Il ignorait où se trouvait le Graal, il n'était même pas certain de son existence.

De façon hésitante au début, avec plus de conviction ensuite, il parla.

Il existait un livre, oui, et la plupart des textes étaient écrits dans des langues et des écritures étranges. Thomas affirma qu'il n'avait aucune idée de ce que signifiaient ces mystérieux passages. Il reconnut qu'il connaissait le latin et qu'il avait lu les passages du livre écrits dans cette langue, mais il les décrivit comme vagues, répétitifs et sans grande utilité.

— Ce n'étaient que des récits, des histoires, dit-il.

— Quel genre de récits ?

— Un homme fut guéri de sa cécité après avoir regardé le Graal et ensuite, parce qu'il était déçu de son aspect, il reperdit la vue.

— Loué soit le Seigneur ! intervint frère Cailloux, avant de tremper sa plume dans l'encre et de consigner le miracle.

— Quoi d'autre ? demanda Taillebourg.

— Des histoires de soldats qui gagnèrent des batailles grâce au Graal, des histoires de guérisons.

— Y crois-tu ?

— Aux histoires ? (Thomas fit semblant de réfléchir, puis hocha la tête.) Si Dieu nous a donné le Graal, mon père, le Graal opère sûrement des miracles.

— Ton père possédait-il le Graal ?

— Je ne sais pas.

Le dominicain l'interrogea alors sur son père. Thomas le lui décrivit arpentant la plage de galets de Hookton en gémissant sur ses péchés et, parfois, en prêchant aux animaux sauvages qui peuplaient la mer et le ciel.

— Veux-tu dire qu'il était fou ? demanda Taillebourg.

— Il était fou de Dieu.

— Fou de Dieu, répéta l'inquisiteur, comme si ces mots l'intriguaient. Veux-tu dire par là que c'était un saint ?

— Je pense que beaucoup de saints étaient sûrement comme lui, mais il se moquait aussi beaucoup de la superstition, répondit le jeune archer avec précaution.

— Que veux-tu dire ?

— Il aimait beaucoup saint Guinefort et il faisait appel à lui dès qu'une difficulté mineure apparaissait.

— Est-ce se moquer que cela ? demanda Taillebourg.

— Saint Guinefort était un chien, expliqua Thomas.

— Je connais saint Guinefort, répliqua Taillebourg avec irritation, mais veux-tu dire par là que Dieu ne peut pas se servir d'un chien pour atteindre Ses buts sacrés ?

— Je veux dire que mon père ne croyait pas qu'un chien pouvait être un saint, et donc, il s'en moquait.

— Se moquait-il du Graal ?

— Jamais ! s'exclama Thomas avec sincérité. Pas une seule fois !

— Et dans ce livre, demanda Taillebourg, revenant sans transition à son sujet, dit-il comment le Graal est venu en sa possession ?

Thomas avait remarqué une présence nouvelle de l'autre côté de la porte, dont le loquet avait été silencieusement relevé. Depuis quelques instants, la porte était légèrement entrebâillée. Quelqu'un était là, en train d'écouter. Sans doute était-ce la dame de Roncelet.

— Jamais il n'a prétendu posséder le Graal, rectifia-t-il, mais il disait qu'un jour, sa famille l'avait possédé.

— Qu'un jour, les Vexille l'avaient possédé, précisa le dominicain d'un ton sec.

— Oui, répondit Thomas, tout en observant que la porte avait bougé imperceptiblement.

La plume de frère Cailloux grattait le parchemin, consignait par écrit toutes les paroles du captif. Sa vue rappelait à Thomas une scène qui s'était déroulée à la foire de Dorchester. Un frère prêcheur franciscain haranguait la foule en criant aux bonnes gens que tous leurs péchés étaient couchés dans un grand livre, au Ciel, en leur prédisant qu'après leur trépas, au moment où ils apparaîtraient devant Dieu pour être jugés, ce livre serait ouvert pour permettre la lecture de toutes leurs fautes. George Adyn avait déclenché de gros rires en répondant au prêcheur qu'il n'y avait pas assez d'encre dans toute la chrétienté pour écrire ce que son frère faisait avec Dorcas Churchill à Puddletown. Le moine avait répondu avec courroux que les péchés étaient écrits en lettres de feu, le feu qui ferait rôtir les adultères dans les profondeurs de l'enfer.

— Et qui est Hakalya ? demanda Taillebourg.

Thomas, surpris de la question, hésita. Puis il tenta d'avoir l'air perplexe.

— Qui ?

— Hakalya, répéta patiemment l'inquisiteur.

— Je ne sais pas.

— Moi, je crois que si, rétorqua Taillebourg d'une voix douce.

Thomas scruta le visage dur, osseux du religieux. Il lui rappelait le visage de son père. En effet, il exprimait la même détermination farouche, un égocentrisme forcené qui révélait que cet homme n'avait cure de l'opinion des autres, car il ne répondait de ses actes que devant Dieu.

— Frère Germain a mentionné ce nom, répondit prudemment Thomas, mais ce qu'il signifie, je l'ignore.

— Je ne te crois pas, insista Taillebourg.

— Père, affirma le jeune archer d'un ton ferme, je ne sais pas ce qu'il signifie. J'ai demandé à frère Germain, et il a refusé de me répondre. Il a dit que c'était une chose que je n'étais pas capable de comprendre.

Le dominicain dévisagea son prisonnier en silence. Le feu grondait dans la cheminée et le gros valet déplaça les tisonniers comme une bûche s'écroulait.

— Le prisonnier dit qu'il ne sait pas, dicta Taillebourg à frère Cailloux sans quitter Thomas des yeux.

Les valets rajoutèrent des bûches dans le feu et l'inquisiteur attendit quelques instants avant de reprendre son interrogatoire, le temps pour sa proie de surveiller les tisonniers d'un œil inquiet.

— Eh bien, reprit-il, où se trouve le livre à présent ?

— À La Roche-Derrien, répondit promptement Thomas.

— Où, à La Roche-Derrien ?

— Avec mes bagages, que j'ai laissés chez un vieil ami, Will Skeat.

C'était faux. Il avait laissé le livre à la garde de Jeannette, mais il ne voulait pas exposer cette dernière au danger. Will Skeat, même avec une mémoire endommagée, était plus capable de se défendre que l'Oiseau Noir.

— Sir William Skeat, précisa Thomas.

— Sir William sait-il ce qu'est ce livre ?

— Il ne sait même pas lire ! Non, il ne le sait pas.

L'interrogatoire se poursuivit longtemps. Taillebourg voulut tout connaître de la vie de son prisonnier. Il voulut savoir pourquoi il avait abandonné Oxford, pourquoi il était devenu archer, quand il s'était confessé pour la dernière fois, ce qu'il faisait à Durham, ce que savait l'évêque de Durham.

Les questions se succédèrent des heures durant, au bout desquelles Thomas défaillit de faim et se retrouva sans forces. Mais Taillebourg paraissait infatigable. Quand vint le soir et que le jour, à travers les deux fenêtres, déclina et disparut progressivement, il ne s'en aperçut pas. Les deux valets avaient commencé depuis longtemps à manifester leur impatience et frère Cailloux ne cessait de regarder dehors en fronçant les sourcils, comme pour signifier à son supérieur que l'heure du repas était largement dépassée, mais le dominicain, qui, visiblement, ignorait la faim, continuait à presser son prisonnier de questions. Avec qui Thomas avait-il voyagé jusqu'à Londres ? Que faisait-il dans le Dorset ? Avait-il recherché le Graal à Hookton ?

Frère Cailloux remplissait les pages les unes après les autres avec les réponses du captif. Au crépuscule, la pièce fut plongée

dans une pénombre interrompue seulement par les flammes du foyer et il dut allumer les cierges pour pouvoir écrire. Lorsque, enfin, Taillebourg mit fin à son interrogatoire, le jeune archer chancelait d'épuisement.

— Je vais prier et réfléchir à tes réponses cette nuit, Thomas, annonça-t-il, et demain matin, nous continuerons.

— De l'eau, répondit Thomas d'une voix éraillée, il me faut de l'eau.

— On va t'apporter à manger et à boire.

L'un des valets sortit les tisonniers du feu. Frère Cailloux ferma le livre et décocha à Thomas un regard où ce dernier décela une lueur de compassion.

On lui apporta une couverture, ainsi qu'un repas composé de poisson fumé, de haricots, de pain et d'eau. L'une de ses mains fut délivrée pour lui permettre de manger sous la surveillance de deux gardes en surcot noir. Lorsqu'il eut terminé, ses geôliers refermèrent les menottes sur son poignet et il sentit qu'on glissait une broche dans le fermoir, ce qui réveilla ses espoirs. Dès qu'il fut seul, il essaya d'attraper la broche avec ses doigts, mais ses efforts restèrent vains.

Il se coucha contre le mur, enveloppé dans la couverture, les yeux fixés sur le feu qui se mourait en emportant avec lui les vestiges de chaleur. Thomas tremblait de façon incontrôlée. Une fois de plus, il se tordit les doigts pour essayer d'atteindre le fermoir, mais c'était impossible. Soudain, il pensa à la douleur qui l'attendait peut-être, et il se mit à gémir involontairement. La torture lui avait été épargnée jusqu'alors, mais cela signifiait-il qu'il y avait échappé ? Ce ne serait que justice, à son avis, car presque tout ce qu'il avait dit correspondait à la vérité. Il avait dit à Taillebourg qu'il ignorait où se trouvait le Graal, qu'il n'était même pas certain de son existence, qu'il avait rarement entendu son père en parler et que son plus cher désir était de servir le roi d'Angleterre en qualité d'archer et non point de partir à la quête du Graal. De nouveau, il ressentit une terrible honte à l'idée d'avoir été capturé aussi facilement. S'il avait été moins sot, il se trouverait à présent sur le chemin du retour, vers La Roche-Derrien, les tavernes et les rires, et la bière, et la compagnie facile des soldats. Les larmes lui montèrent aux

yeux, ce qui augmenta sa honte. Des rires montaient des profondeurs du château, et il crut déceler le son d'une harpe.

Puis la porte s'ouvrit.

Dans le noir, il distingua une forme masculine. Le visiteur, vêtu d'une large cape noire qui flottait autour de lui, traversa la salle comme une ombre sinistre et s'arrêta devant la table.

L'homme regarda Thomas. Derrière lui, les dernières braises du feu frangeaient de rouge les contours de sa haute silhouette.

— On me dit qu'il ne t'a pas livré au feu aujourd'hui ? dit l'homme en noir.

Thomas ne répondit pas, emmitouflé dans sa couverture.

— Il aime faire brûler les gens, poursuivit le visiteur. Vraiment, il aime cela. Je l'ai observé. Il frissonne de plaisir quand il voit la chair faire des bulles.

Il se dirigea vers l'âtre, prit un tisonnier et le jeta dans les braises rougeoyantes avant d'ajouter quelques bûches sur les flammes sur le point de s'éteindre. Le bois était sec et le feu prit rapidement, éclairant la pièce. Thomas vit l'homme distinctement.

Il était doté d'une face étroite et d'un teint mat, d'un long nez, d'une mâchoire forte, et une cascade de cheveux noirs partait de son grand front. C'était une belle tête, intelligente et dure. L'homme s'éloigna du feu et son visage fut plongé dans l'ombre.

— Je suis ton cousin, annonça-t-il.

Une onde de haine parcourut les veines de Thomas.

— Tu es Guy Vexille ?

— Je suis le comte d'Astarac.

Guy Vexille s'avança lentement vers le jeune archer.

— Étais-tu à la bataille, dans la forêt de Crécy ?

— Oui.

— En tant qu'archer ?

— Oui.

— Et à la fin de la bataille, poursuivit Guy Vexille, tu as crié trois mots en latin.

— *Calix meus inebrians*, cita Thomas.

Guy Vexille alla s'installer au bord de la table et considéra son cousin un long moment. L'ombre empêchait Thomas de lire son expression. On ne voyait que le faible éclat de ses yeux.

— *Calix meus inebrians*, répéta-t-il enfin. C'est la devise secrète de notre famille. Ce n'est point celle qui figure sur nos armoiries. La connais-tu ?

— Non.

— *Pie repone te*.

— En pieuse confiance, traduisit Thomas.

— C'est étrange, tu es instruit pour un archer, remarqua Vexille.

Il se leva et entreprit de faire les cent pas dans la pièce.

— Nous affichons *pie repone te*, mais notre véritable devise est *calix meus inebrians*. Nous sommes les gardiens secrets du Graal. Dieu l'a confié à notre famille, qui l'a détenu pendant des générations, et ton père l'a dérobé.

— C'est toi qui l'as tué.

— Oui, et j'en suis fier, répliqua Vexille.

Il se tut brutalement, puis reprit au bout d'un moment :

— Il y avait un archer sur la colline, ce jour-là. Était-ce toi ?

— Oui.

— Tu as bien tiré, Thomas.

— C'était la première fois que je tuais un homme, et c'était une erreur.

— Une erreur ?

— Oui, je n'ai pas tué celui qu'il fallait.

Guy Vexille sourit, retourna au feu et sortit le tisonnier pour en examiner l'extrémité chauffée à blanc. Puis il le rendit aux flammes.

— J'ai tué ton père, et j'ai aussi tué ta femme à Durham, et j'ai tué le moine qui, d'évidence, était ton ami, poursuivit-il.

— Le valet du dominicain, c'était toi ?

Thomas haïssait Guy Vexille parce qu'il avait tué son père. Et maintenant, il avait deux autres morts à ajouter à sa haine !

— En effet, j'étais son valet, confirma son cousin. C'est la pénitence qui me fut infligée par Taillebourg, le châtiment par l'humilité. Mais, à présent, je suis redevenu un soldat, et j'ai été investi de la mission de retrouver le Graal.

Sous la couverture, Thomas encercla ses genoux avec ses bras.

— Si le Graal a tant de pouvoirs, s'enquit-il, pourquoi notre famille est-elle si dénuée de puissance ?

Guy Vexille réfléchit à cette question, puis haussa les épaules.

— Parce que nous nous sommes querellés, parce que nous étions des pécheurs, parce que nous n'en étions pas dignes, répondit-il. Mais nous allons changer cela, Thomas. Nous allons retrouver notre force et notre vertu.

Guy Vexille s'arrêta devant le foyer et en sortit le tisonnier, avec lequel il fendit l'air en le faisant siffler comme une épée incandescente qui décrivit un arc de lumière dans la pièce obscure.

— As-tu songé à me venir en aide, Thomas ? interrogea-t-il.

— Te venir en aide ?

Vexille s'approcha de son cousin, toujours armé de son tisonnier lumineux qui jouait à l'étoile filante dans l'obscurité.

— Ton père était le frère aîné, précisa-t-il. Le savais-tu ? Si tu étais légitime, tu serais comte d'Astarac.

Il approcha la pointe incandescente du visage de Thomas, si près que ce dernier en sentait la chaleur brûlante.

— Viens me rejoindre, le conjura-t-il, dis-moi ce que tu sais, aide-moi à récupérer le livre et rejoins-moi dans la quête du Graal.

Il s'accroupit de manière à mettre ses yeux à la hauteur de ceux de son cousin.

— Apporte la gloire à notre famille, Thomas, dit-il à voix basse, une gloire si grande qu'à nous deux, nous pourrions régner sur toute la chrétienté. Grâce au pouvoir du Graal, nous mènerons une croisade contre les infidèles et nous les éradiquerons de la surface de la terre. Toi et moi, Thomas ! Nous avons été oints par le Seigneur, nous sommes les gardiens du Graal, et si nous nous donnons la main, pendant des générations, les hommes parleront de nous comme des plus grands saints guerriers qu'aura connus l'Église.

Sa voix était profonde, égale, presque musicale.

— Vas-tu m'aider, Thomas ?

— Non.

Le tisonnier s'approcha de l'œil droit de Thomas, si près qu'il brilla tel un grand soleil, mais le jeune archer n'eut aucun mouvement de recul.

— Tes amis sont repartis aujourd'hui, lui apprit Vexille. Nous avons lancé une cinquantaine d'hommes à leurs trousses, mais ils ont réussi à leur échapper. Ils se sont trop bien cachés dans la forêt.

— Très bien.

— Mais ils ne peuvent faire guère mieux que battre en retraite à La Roche-Derrien, et là, ils seront pris au piège. Dès le printemps, Thomas, ce piège se refermera sur eux.

Thomas ne répondit pas. Le tisonnier refroidit et la lumière disparut. Enfin, il put ouvrir les yeux.

— Comme tous les Vexille, commenta Guy en abaissant son tisonnier, tu es aussi brave que fou. Sais-tu où se trouve le Graal ?

— Non.

Son cousin le dévisagea, soupesant la réponse, puis haussa les épaules.

— Crois-tu que le Graal existe, Thomas ?

Ce dernier réfléchit, puis donna la réponse qu'il avait refusée à Taillebourg tout le jour durant.

— Oui.

— Tu as raison, approuva Vexille, tu as raison. Il existe, c'est vrai. Il était en notre possession, ton père le déroba et tu es la clé qui permettra de le retrouver.

— Je ne sais rien sur lui ! protesta Thomas.

— Mais Taillebourg ne le croira pas, objecta son cousin en posant le tisonnier sur la table. Taillebourg veut désespérément le Graal, aussi désespérément qu'un homme affamé veut du pain. Il en rêve. Il gémit dans son sommeil, il le réclame en pleurant. (Vexille se tut, puis sourit.) Quand la douleur deviendra trop dure à supporter, Thomas, et elle le deviendra, et quand tu appelleras la mort, et tu le feras, il faudra dire à Taillebourg que tu te repens et que tu veux devenir mon homme-lige. La douleur cessera alors, et tu vivras.

Thomas comprit que le personnage qui avait écouté derrière la porte n'était autre que Vexille. Le lendemain, il écouterait encore.

Le jeune archer ferma les yeux. *Pater* pria-t-il, *si vis, transfer calicem istem a me*. Il rouvrit les yeux.

— Pourquoi as-tu tué Eléonore ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ?

— Quelle réponse ridicule ! jeta Thomas.

Vexille rejeta la tête en arrière comme sous l'effet d'un coup.

— Parce qu'elle savait que nous existions, répondit-il, voilà pourquoi.

— Que vous existiez ?

— Elle savait que nous étions en Angleterre et elle savait ce que nous recherchions ; elle savait que nous avions parlé à frère Collimore. Si le roi d'Angleterre avait appris que nous étions en quête du Graal dans son royaume, il nous aurait arrêtés. Il nous aurait mis au cachot. Il nous aurait fait ce que nous sommes en train de te faire.

— Tu crois qu'Eléonore vous aurait trahis auprès du roi ? demanda Thomas, incrédule.

— Je crois qu'il valait mieux que nul ne connaisse notre présence là-bas, répliqua Vexille. Mais le sel de l'histoire, Thomas, c'est que ce vieux moine ne nous révéla rien, excepté ton existence. Nous avons enduré tout cela, ce long voyage, les meurtres, le climat écossais, uniquement pour apprendre ton existence ! Il ignorait où se trouvait le Graal, mais il connaissait ton existence. Depuis, nous étions à ta recherche. Le père Taillebourg veut te passer à la question, Thomas, il veut te faire hurler de douleur jusqu'à ce que tu lui dises ce que je crains que tu ne puisses lui dire, mais moi, je ne veux pas de ta douleur. Moi, ce que je veux, c'est ton amitié.

— Et moi, ce je veux, c'est ta mort ! riposta Thomas.

Vexille secoua tristement la tête, puis s'arrêta près de lui.

— Mon cousin, dit-il à voix basse, un jour tu t'agenouilleras devant moi. Un jour, tu placeras tes mains entre les miennes et tu me feras allégeance, et nous échangerons le baiser qui unit le suzerain et son vassal, et par là tu deviendras mon vassal-lige et

nous chevaucherons ensemble, sous la croix, vers la gloire. Nous deviendrons des frères, je te le promets.

Il baisa la pointe de ses doigts et en effleura la joue de Thomas dans un geste doux comme une caresse.

— J'en fais la promesse, mon frère, ajouta-t-il. Et maintenant, je te souhaite la bonne nuit.

— Que Dieu te maudisse, Guy Vexille ! jeta Thomas pour toute réponse.

— *Calix meus inebrians*, dit Guy Vexille.

Puis il sortit.

Thomas gisait sur le sol, tremblant dans le froid de l'aube. Le moindre bruit de pas le faisait se recroqueviller sur lui-même. Par-delà les fenêtres, les jeunes coqs chantaient et les oiseaux pépiaient pour saluer le jour naissant. Quelque chose lui disait que la tour de Roncelet était entourée d'un bois touffu, et il se demanda s'il reverrait un jour des feuilles vertes. Un valet maussade lui apporta du pain, du fromage dur et de l'eau en guise de petit déjeuner. Il mangea sous l'œil du garde en livrée de guêpe qui avait délivré ses poignets, et qui referma ses menottes sitôt qu'il eut avalé son repas. Le seau fut emporté pour être vidé et remplacé.

Bernard Taillebourg fit son apparition peu après et, tandis que ses valets ravivaient le feu et que frère Cailloux s'installait à sa table de fortune, il salua son prisonnier avec une exquise politesse.

— As-tu bien dormi ? Ton petit déjeuner t'a-t-il rassasié ? Il fait plus froid aujourd'hui, n'est-ce pas ? Jamais je n'ai connu d'hiver aussi humide. La rivière a débordé à Rennes, pour la première fois depuis des années ! Toutes les caves sont sous l'eau.

Thomas, glacé et effrayé, ne répondit pas, mais le dominicain n'en prit pas offense. Il attendit que frère Cailloux eût trempé sa plume dans l'encrier pour ordonner au valet le plus corpulent d'enlever la couverture du prisonnier.

— Bien, dit-il quand ce dernier fut nu, reprenons. Parlons du livre de ton père. Qui d'autre connaît son existence ?

— Personne, dit Thomas, excepté frère Germain et vous.

Taillebourg fronça les sourcils.

— Mais, Thomas, quelqu'un te l'a bien donné ! Et cette personne connaît donc son existence ! Qui te l'a donné ?

— Un notaire de Dorchester, mentit le jeune archer avec une grande aisance.

— Un nom, je te prie, donne-moi un nom.

— John Rowley, inventa Thomas.

— Épelle, je te prie.

Lorsque le captif se fut exécuté, l'inquisiteur entreprit de faire les cent pas, visiblement contrarié.

— Ce Rowley connaissait sûrement la teneur de ce livre, n'est-ce pas ?

— Il était enveloppé dans une cape appartenant à mon père, au milieu d'un paquet de vieux vêtements. Le notaire n'a pas regardé.

— Il l'a peut-être fait.

— John Rowley est vieux et gros, objecta Thomas, il ne va pas partir à la quête du Graal. De plus, il pensait que mon père était fou : pourquoi se serait-il intéressé à un livre écrit par lui ? Tout ce qui intéresse Rowley, c'est la bière, l'hydromel et le pâté de mouton.

Les trois tisonniers étaient en train de chauffer dans l'âtre. La pluie avait commencé à tomber et des rafales d'un vent froid soufflaient régulièrement des gouttes par la fenêtre ouverte. Thomas se souvint des avertissements de son cousin la nuit précédente : Taillebourg aimait faire souffrir. Pourtant, la voix du dominicain était douce et posée, et Thomas sentait qu'il avait évité le pire. Il avait supporté une journée entière d'interrogatoire, et ses réponses avaient semblé satisfaire l'inquisiteur, réduit à présent à remplir les trous de toute l'histoire.

À présent, Taillebourg voulait tout savoir de la lance de saint Georges. Thomas lui raconta que l'arme était suspendue dans l'église de Hookton, qu'elle avait été dérobée et qu'il l'avait reprise au cours de la bataille qui avait eu lieu à la lisière de la forêt de Crécy. Thomas pensait-il que c'était la véritable lance ?

Le jeune archer secoua la tête.

— Je ne sais pas, répondit-il, mais mon père le croyait.

— Et c'est ton cousin qui a volé la lance dans l'église de Hookton ?

— Oui.

— Sans doute pour que personne ne s'aperçoive que c'était la quête du Graal qui l'avait amené en Angleterre, en déduisit le

dominicain, donnant libre cours à son imagination. Cette lance était un prétexte.

Le saint homme s'abîma dans ses réflexions et Thomas, ne ressentant pas la nécessité de faire un commentaire, resta muet.

— Cette lance était-elle munie d'une lame ? s'enquit enfin Taillebourg.

— Oui, une lame très longue.

— Mais si c'était la lame qui a tué le dragon, elle était sans doute mélangée avec du sang du monstre ?

— Vraiment ?

— Mais naturellement ! affirma l'inquisiteur, en regardant Thomas comme s'il avait affaire à un faible d'esprit. Le sang de dragon est du sang brûlant, en fusion !

Il haussa les épaules comme pour en conclure que cette affaire de lance n'entrait pas dans le cadre de sa quête.

Frère Cailloux, soucieux de suivre le rythme de l'interrogatoire, faisait crisser sa plume à toute allure sur le parchemin, et les deux valets restaient plantés près du feu sans chercher à dissimuler leur ennui.

Taillebourg, de son côté, cherchait un nouveau sujet à explorer. Pour une raison connue de lui seul, il choisit Will Skeat et consacra son attention à sa blessure et à ses pertes de mémoire. Thomas était-il tout à fait certain que le soldat ne savait pas lire ?

— Il ne sait pas lire ! répéta ce dernier avec conviction.

Il avait repris confiance et choisi de se montrer rassurant. Il avait commencé la journée précédente par les insultes et la haine, mais à présent, il s'agissait de tout mettre en œuvre pour aider l'inquisiteur à s'acheminer vers la fin de son interrogatoire. Il était presque sauvé.

— Skeat ne sait pas lire, répéta Taillebourg sans cesser de faire les cent pas. Je suppose que ce n'est pas surprenant. Donc, il ne regardera pas le livre que tu as laissé sous sa garde ?

— J'aurai de la chance s'il n'utilise pas ses pages pour s'essuyer le cul. C'est la seule utilisation que connaisse Will Skeat du papier ou du parchemin.

L'inquisiteur répondit par le sourire qu'attendait Thomas, puis leva les yeux au plafond. Il resta silencieux pendant un long

moment, mais, à la fin, décocha à son prisonnier un regard perplexe.

— Qui est Hakalya ?

Cette question prit Thomas par surprise et le décontenança.

— Je ne sais pas, parvint-il à répondre après la seconde qu'il lui fallut pour se reprendre, et qui n'échappa pas à son tourmenteur.

Ce dernier observa sa victime avec attention. La tension envahit soudain la pièce ; les valets furent tirés de leur torpeur et frère Cailloux s'arrêta d'écrire pour suivre la scène.

Taillebourg sourit.

— Je vais te donner une dernière chance, Thomas, déclara-t-il de sa voix profonde. Qui est Hakalya ?

Thomas n'avait pas le choix. Il devait payer d'audace. « Sors-toi de cela, se dit-il, et il te laissera tranquille. »

— Je n'ai jamais entendu parler de lui avant que frère Germain ne mentionne son nom, répondit-il en faisant de son mieux pour paraître candide.

Comment Taillebourg avait-il compris que Hakalya était le point faible de la tactique de défense de Thomas ? C'était un mystère. Mais si le dominicain pouvait prouver que son prisonnier savait qui était Hakalya, il pourrait prouver que celui-ci avait traduit au moins l'un des passages du livre en hébreu. Il pourrait prouver que Thomas avait menti pendant tout l'interrogatoire et cela ouvrirait la voie à de nouvelles révélations.

Le dominicain accentua sa pression et, devant les dénégations obstinées du jeune archer, il fit signe aux valets. Frère Cailloux tressaillit.

— Je vous l'ai dit, s'entêta Thomas, de plus en plus nerveux, je ne sais vraiment pas qui est Hakalya.

— Mais mon devoir envers Dieu, dit Taillebourg en prenant le premier tisonnier incandescent des mains du valet, est de m'assurer que tu ne racontes pas de mensonges.

Regardant sa victime avec ce qui pouvait passer pour de la compassion, il ajouta :

— Je ne veux pas te faire de mal, Thomas, je veux seulement la vérité. Allons, dis-moi, qui est Hakalya ?

Thomas avala sa salive.

— Je ne sais pas, dit-il.

Puis il répéta d'une voix plus forte :

— Je ne sais pas !

— Moi, je crois que tu sais, répliqua l'inquisiteur.

Et la torture commença.

— Au nom du Père, récita Taillebourg en plaçant le fer rouge sur la chair nue de la jambe de Thomas, et du Fils et du Saint-Esprit.

Les deux valets maintinrent le prisonnier à terre. La douleur était pire que ce qu'il avait imaginé. Il essaya de se dégager, mais il lui était impossible de bouger. Ses narines se remplirent de l'odeur de la chair brûlée. Mais il ne répondrait pas à la question, car en révélant ses mensonges, il se livrerait à un châtement encore pire. Dans un coin de sa tête qui hurlait de douleur, il conservait la conviction que s'il persistait dans son mensonge, Taillebourg le croirait et arrêterait de le torturer. Mais dans cette joute qui opposait la patience du tortionnaire à celle du prisonnier, le prisonnier n'avait aucune chance.

Un deuxième tisonnier fut chauffé et sa pointe parcourut les côtes de Thomas.

— Qui est Hakalya ? demanda Taillebourg.

— Je vous l'ai dit...

Le fer rouge fut posé sur sa poitrine et descendit jusqu'à son ventre, marquant sa chair brûlée, racornie, à vif. La plaie fut cautérisée instantanément de façon à ne laisser aucune trace de sang. Le cri de Thomas fut répercuté en écho par le plafond.

Le troisième tisonnier était prêt, et le premier avait été remis au feu pour éviter une interruption de la torture. Thomas fut tourné sur son ventre martyrisé et l'appareil bizarre qu'il n'avait pas su reconnaître lorsqu'on l'avait posé sur la table fut placé sur une jointure de sa main gauche. Il comprit que c'était un étau de fer.

Taillebourg serra la vis. Sous l'effet de la douleur, Thomas se cabra en hurlant. Il perdit connaissance, mais frère Cailloux le fit revenir à lui avec la serviette et de l'eau froide.

— Qui est Hakalya ? demanda l'inquisiteur.

« Quelle question stupide ! se dit Thomas. Comme si la réponse avait une importance ! »

— Je ne sais pas ! répondit-il dans un gémissement, en priant le ciel pour que son tourmenteur le croie.

Mais la douleur recommença et les meilleurs moments, en dehors de l'oubli pur et simple, furent ceux où il retrouvait et perdait alternativement conscience en se croyant la proie d'un rêve – un mauvais rêve, mais un rêve tout de même. Les pires étaient ceux où il s'apercevait que ce n'était pas un rêve et que son univers se réduisait à la douleur à l'état brut. Taillebourg superposait les différentes variantes de douleur soit en serrant une vis pour briser un doigt, soit en plaçant un fer rouge sur sa chair.

— Parle, Thomas, le conjurait l'inquisiteur d'une voix douce, il te suffit de parler pour faire cesser ton tourment. Je t'en prie, Thomas. Crois-tu que cela me plaise de faire souffrir ? Au nom de Dieu, je déteste cela, alors parle, je t'en prie, parle-moi.

Aussi Thomas parla-t-il. Hakalya était le père du tirshatha, et le tirshatha était le père de Néhémie.

— Et Néhémie, demanda Taillebourg, qui était-ce ?

— L'échanson du roi, répondit le malheureux Thomas en sanglotant.

— Pourquoi les hommes mentent-ils à Dieu ? s'interrogea le dominicain.

Il avait reposé l'étau sur la table et les trois tisonniers étaient de nouveau au feu.

— Pourquoi ? répéta-t-il. La vérité finit toujours par être découverte. Dieu y pourvoit. Donc, Thomas, après tout, tu en savais plus que tu ne le prétendais et nous allons découvrir tes autres fables. Mais parle-nous d'abord de Hakalya. Crois-tu que cette citation du livre d'Esdras soit la manière choisie par ton père pour faire savoir qu'il possédait le Graal ?

— Oui, répondit Thomas, oui, oui, oui.

Il gisait recroquevillé contre le mur en tenant ses mains brisées et menottées derrière son dos. La moindre fibre de son corps criait sa souffrance. Mais peut-être celle-ci cesserait-elle s'il avouait tout.

— Mais frère Germain me dit que le passage sur Hakalya dans le livre de ton père est écrit en hébreu. Connais-tu l'hébreu, Thomas ?

— Non.

— Qui donc t'a traduit ce passage ?

— Frère Germain.

— Et c'est frère Germain qui t'a appris qui était Hakalya ? demanda l'inquisiteur.

— Non, répondit Thomas dans une plainte.

Il était inutile de mentir, car le dominicain ne manquerait pas de vérifier auprès du vieux moine. Or, cette réponse débouchait sur d'autres questions qui, à leur tour, révéleraient d'autres mensonges. Thomas ne l'ignorait pas, mais il était trop tard à présent pour résister.

— Qui te l'a dit ?

— Un docteur.

— Un docteur, répéta Taillebourg. Cela ne m'aide point, Thomas. Tu veux en repasser par le feu ? Quel docteur ? Un docteur en théologie ? Un médecin ? Et lorsque tu as demandé à ce mystérieux docteur de t'expliquer la signification du passage, n'a-t-il pas cherché à savoir pourquoi tu voulais la connaître ?

Thomas avoua donc qu'il s'agissait de Mordecai, et reconnut que ce dernier avait regardé le livre, déclenchant pour la première fois la colère de l'inquisiteur, qui frappa du poing sur la table.

— Tu as montré ce livre à un juif ? siffla-t-il d'une voix incrédule. À un juif ? Au nom de Dieu et de tous les saints du ciel, à quoi as-tu pensé ? À un juif ! À un homme de la race qui a tué notre Sauveur ! Si par malheur les juifs trouvent le Graal, pauvre idiot, ils feront apparaître l'Antéchrist ! Tu vas payer cette trahison par la souffrance ! Tu dois souffrir !

Traversant la pièce, il attrapa un tisonnier et s'approcha de sa victime blottie contre le mur.

— À un juif ! cria-t-il, hors de lui, en incisant la jambe de Thomas qui se mit à hurler. Misérable scélérat ! Tu n'es qu'un traître ! Tu as trahi Dieu, tu as trahi le Christ, tu as trahi l'Église ! Tu ne vauds pas mieux que Judas Iscariote !

Et la torture continua. Les heures défilèrent. Puisque Thomas avait menti avant d'être torturé, ses réponses précédentes furent passées au crible une par une, pendant les moments où il gardait conscience.

— Eh bien, où est le Graal ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas !

Thomas regardait le fer incandescent et hurlait avant même qu'il ne le touche. Mais ses hurlements n'empêchaient pas la torture de continuer à l'infini.

Et il parla. Il dit tout ce qu'il savait, et il fut même tenté, comme Guy Vexille l'avait prédit, de demander à Taillebourg de le laisser faire allégeance à son cousin. Mais alors le souvenir d'Eléonore vint s'interposer au milieu de l'horreur de la torture, et il garda le silence.

Le quatrième jour, alors qu'il tremblait de terreur, alors qu'une simple pichenette de son tortionnaire le faisait pleurer et crier grâce, le seigneur de Roncelet entra dans la pièce.

C'était un homme de haute taille aux cheveux noirs et raides coupés court, au nez cassé et à la bouche dépossédée de deux incisives. Il portait sa propre livrée aux couleurs de la guêpe, les deux chevrons noirs sur fond jaune. Il ricana à la vue du corps martyrisé de Thomas.

— Vous n'avez pas monté le chevalet, mon père, dit-il d'un ton de reproche.

— Ce n'était pas nécessaire, répondit Taillebourg.

Le seigneur de Roncelet poussa le prisonnier du bout de son pied cuirassé.

— Vous dites que cette canaille est un archer anglais ?

— En effet.

— Eh bien, coupez-lui les doigts pour l'empêcher de se servir de son arc ! exigea Roncelet.

— Je ne puis verser le sang, objecta l'inquisiteur.

— Par Dieu, je le puis, moi ! s'exclama Roncelet en sortant un couteau de sa poche.

— C'est moi qui suis chargé de lui ! jeta le dominicain. Il est entre les mains de Dieu, vous n'allez pas le toucher ! Vous n'allez pas verser son sang !

— Vous êtes en mon château, prêtre ! répliqua Roncelet, menaçant.

— Et votre âme est entre mes mains ! rétorqua Taillebourg.

— C'est un archer ! Un archer anglais ! Il est venu ici pour enlever le fils Chénier ! C'est mon affaire !

— Ses doigts ont été écrasés par l'étau, donc ce n'est plus un archer !

Roncelet ne trouva pas de réponse à cet argument. Il donna un nouveau coup de pied furieux au prisonnier.

— Ce n'est qu'une merde, prêtre, voilà tout ! Une merde puante.

Il accompagna ce commentaire d'un crachat. Il ne détestait nullement Thomas en particulier, mais il détestait tous les archers qui avaient ravi au chevalier la place qui lui revenait de droit, celle du roi du champ de bataille.

— Qu'allez-vous faire de lui ? s'enquit-il.

— Prier pour son âme, répondit Taillebourg d'un ton bref.

C'est ce qu'il fit lorsque le seigneur de Roncelet eut tourné les talons. Il était évident qu'il avait terminé son interrogatoire, car il sortit une petite fiole d'huile consacrée et administra à Thomas les derniers sacrements. Il oignit ses sourcils et sa poitrine brûlée, puis récita la prière des mourants.

— *Sana me, Domine, psalmodia-t-il, les doigts posés doucement sur les sourcils de sa victime, quoniam conturbata sunt ossa mea. Guéris-moi, Seigneur, car mes os sont tordus de douleur.*

Et lorsqu'il eut terminé, Thomas fut emporté dans un cachot creusé dans le rocher sur lequel était construit le Guêpier. Le sol noir, taillé dans la pierre brute, était aussi humide que froid. On l'enferma dans la cellule et on détacha ses menottes.

Thomas crut devenir fou : il souffrait le martyre, ses doigts étaient brisés, et il n'était plus un archer, car comment tendre une corde avec les mains brisées ?

Puis la fièvre vint et il pleura, et il grelotta, et il transpira, et la nuit, dans son demi-sommeil parcouru de cauchemars, il balbutia des mots incompréhensibles. Il pleura de nouveau en se réveillant, car il n'avait pas résisté à la torture, il avait tout

raconté à Taillebourg. Il n'était plus qu'un déchet perdu dans le noir, un mourant.

Il ne savait pas depuis combien de temps il croupissait dans les cachots du Guêpier lorsque les deux valets du dominicain vinrent le chercher. Ils lui passèrent une rugueuse chemise de laine, recouvrirent ses jambes souillées avec des braies de laine malpropre, puis le portèrent jusqu'à la cour du château pour le jeter à l'arrière d'une charrette à fumier vide. Les portes de la tour s'ouvrirent en grinçant et, sous la garde d'une vingtaine d'hommes d'armes aux couleurs du seigneur de Roncelet, Thomas quitta le Guêpier, ébloui par la pâle clarté du soleil.

Indifférent à ce qui se passait, il gisait sur les planches sales de la charrette, perclus de douleur, respirant l'odeur pestilentielle du chargement habituel de la carriole, en proie à un seul désir, celui de mourir. La fièvre ne l'avait pas quitté et il tremblait de faiblesse.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée, mais il n'obtint pas de réponse.

Peut-être n'avait-on pas entendu les paroles qu'il avait murmurées.

Il pleuvait. La carriole cahotait en direction du nord. Les villageois qu'ils croisaient se signaient. Thomas était plongé dans une stupeur dont il sortait par intermittence. Il se souvint qu'il était en train de mourir. Sans doute l'emmenait-on au cimetière. Il voulut crier au conducteur qu'il était toujours vivant, mais ce fut frère Germain qui lui répondit d'un ton vindicatif qu'il eût été mieux inspiré de lui laisser le livre, à Caen. « C'est de votre faute », lui dit le vieux moine. Thomas décida qu'il rêvait.

La carriole s'arrêta. Il entendit ensuite un son de trompette et une toile claquer au vent. En levant les yeux, il vit que l'un des cavaliers agitait une bannière blanche. Thomas se demanda si c'était son linceul. C'était la coutume. On enveloppait un nouveau-né quand il venait au monde et on enveloppait un défunt quand il s'était éteint. Cette pensée lui arracha un sanglot, car il ne voulait pas être enterré. Puis il entendit des voix anglaises et il sut qu'il rêvait. De fortes mains le soulevèrent, l'éloignant des restes de fumier. Il voulut crier,

mais il était trop faible, et il se sentit défaillir. Il sombra dans l'inconscience.

Lorsqu'il revint à lui, il faisait nuit et il était dans une autre carriole, propre cette fois. Il était emmitouflé dans des couvertures et reposait sur un matelas de paille. La carriole était munie d'un toit qui protégeait de la pluie et du soleil.

— Vous allez m'enterrer ? demanda Thomas.

— Tu dis des sottises, répondit quelqu'un. C'était la voix de Robbie.

— Robbie ?

— Oui-da, c'est moi.

— Robbie ?

— Mon pauvre diable, mon pauvre, pauvre diable, dit Robbie en lui caressant le front.

— Où suis-je ?

— Tu rentres à la maison, dit Robbie. À La Roche-Derrien.

Il avait été racheté contre rançon. Une semaine après sa disparition, et deux jours après le retour de l'expédition à La Roche-Derrien, un messenger était venu trouver la garnison, sous une bannière de trêve. Il était porteur d'une missive de Bernard Taillebourg adressée à sir William Skeat. « Remettez-nous le livre du père Ralph, disait la missive, et Thomas de Hookton sera rendu à ses amis. »

Will Skeat s'était fait traduire le message, mais il ignorait tout de l'existence d'un tel livre. Aussi se tourna-t-il vers messire Guillaume qui, de son côté, s'enquit auprès de Robbie, lequel transmit le message à Jeannette. Le lendemain, une réponse partait à Roncelet.

Puis il y eut un retard d'une quinzaine de jours, car frère Germain fut transféré de Caen à Rennes. Cette précaution avait été exigée par Taillebourg. En effet, le vieux moine ayant vu le livre, pourrait confirmer que ce que l'on échangeait contre le prisonnier était bien le livre de son père.

— C'est ainsi que cela s'est fait, dit Robbie.

Thomas regardait le plafond. Il sentait vaguement que cet échange était une erreur, même s'il était heureux d'être vivant, chez lui et parmi ses amis.

— Pour le bon livre, c'était le bon livre, poursuivit l'Écossais avec un large sourire, mais avec quelques petites choses de notre cru. Pour sûr, nous avons tout recopié. Seulement, nous avons rajouté des âneries pour les tromper. Pour les embrouiller, tu comprends ? Et ce vieux moine racorni n'a rien remarqué. Il s'est jeté sur le livre comme un chien affamé se jette sur un os.

Thomas frémit. Il avait le sentiment qu'on lui avait ôté sa fierté, sa force et même sa virilité. Il avait été humilié au-delà de tout, réduit à une chose tremblante, gémissante, agitée de soubresauts convulsifs. Il pleura silencieusement, laissant les larmes rouler sur ses joues. Ses mains, son corps tout entier étaient douloureux. Il ignorait où il se trouvait ; il savait simplement qu'il avait été ramené à La Roche-Derrien et transporté au sommet d'un escalier très raide, jusqu'à cette petite chambre mansardée aux murs grossièrement plâtrés, où un crucifix était suspendu à la tête du lit. Une fenêtre grillagée et opaque laissait filtrer une lumière sale et brune.

Robbie poursuivit son récit. C'était lui qui avait eu l'idée de falsifier le livre du père Ralph, et c'était Jeannette qui l'avait recopié. Robbie avait donné libre cours à son imagination.

— J'ai écrit des phrases en écossais, fanfaronna-t-il, j'ai mis que le Graal était en Écosse. Tu vas voir comment ils vont fouiller les bruyères, ces bâtards !

Il riait, mais cela ne l'empêchait pas de noter que son ami n'écoutait pas. Il continua à l'entretenir, jusqu'à l'entrée d'une autre personne qui vint essuyer les larmes sur les joues de Thomas. C'était Jeannette.

— Thomas ? Thomas ? prononça-t-elle d'une voix douce.

Il essaya de lui dire qu'il avait vu son fils et qu'il lui avait parlé, mais il ne trouva pas les mots. Guy Vexille lui avait prédit qu'il souhaiterait la mort sous la torture, et il avait dit vrai. Thomas constata avec surprise que c'était toujours vrai ; qu'en lui ôtant sa fierté, on l'avait laissé sans rien. Son pire souvenir n'était pas la douleur, ni l'humiliation de ses supplications, mais la gratitude qu'il avait éprouvée envers Taillebourg lorsqu'il avait arrêté de le tourmenter. Là était la chose honteuse entre toutes.

— Thomas ? répéta Jeannette.

Elle s'agenouilla près du lit et lui caressa la joue.

— Tout va bien, dit-elle d'une voix apaisante. Tu es chez moi. Personne ne va te faire du mal ici.

— Il se peut que...

Cette nouvelle voix fit trembler Thomas de peur. Puis il tourna la tête et vit Mordecaï. Mordecaï ? Il croyait le vieux médecin au chaud, dans le sud !

— Il se peut que je doive réparer les os de vos doigts et de vos orteils, dit le docteur, et cela va vous faire souffrir.

Il posa son sac sur le sol et expliqua sa présence.

— Bien le bonjour, Thomas. Vraiment, je déteste les bateaux. Nous avons attendu la nouvelle voile, et quand ils eurent fini de la coudre, ils décidèrent qu'il n'y avait pas assez de calfatage entre les planches, et quand cela fut fait à leur satisfaction, ils décidèrent que le gréement devait être réparé, et c'est ainsi que ce vieux rafiot n'a toujours pas bougé. Ah, ces marins ! Tout ce qu'ils savent faire, c'est dire qu'ils vont prendre la mer au lieu de la prendre réellement. Mais je ne devrais pas me plaindre, cela m'a donné le temps de réfléchir à des choses et d'autres pour le livre de votre père, et j'y ai pris grand plaisir ! Et maintenant, j'apprends que vous avez besoin de moi. Mon cher Thomas, que vous ont-ils fait ?

— Ils m'ont blessé, répondit Thomas, et ce furent ses premiers mots depuis qu'il avait franchi le seuil de la maison de Jeannette.

— Eh bien, il nous faut donc vous guérir, déclara Mordecaï avec le plus grand calme.

Il souleva la couverture qui cachait le corps meurtri du malade. Jeannette eut un mouvement de recul, mais le vieux médecin se contenta de sourire.

— J'ai vu bien pire après le passage des dominicains, bien pire, émit-il.

Ainsi Thomas fut-il de nouveau soigné par Mordecaï. Le temps se déroula au rythme des nuages qui passaient derrière la fenêtre opacifiée, du soleil qui grimpait toujours plus haut dans le ciel et du pépiement des oiseaux qui venaient prendre des brins de chaume pour construire leurs nids. Il y eut deux jours

de douleurs épouvantables lorsque Mordecaï apporta un appareil pour recasser et éclisser les doigts et les orteils du blessé, mais la douleur cessa au bout d'une semaine, ses brûlures guérèrent et la fièvre passa.

Jour après jour, Mordecaï examinait ses urines et déclarait qu'elles devenaient plus claires.

— Vous avez la force d'un bœuf, jeune Thomas !

— Oui, et sa stupidité !

— Vous êtes juste un peu bravache, l'apaisa le vieux juif, vous êtes jeune et bravache.

— Quand ils... commença le jeune archer, puis il battit des cils au souvenir de ce que lui avait infligé Taillebourg. Quand ils m'ont... parlé, je leur ai dit que vous aviez vu le livre.

— Cela n'a pas dû leur plaire, commenta Mordecaï.

Il avait sorti une cordelette de la poche de sa robe et était en train de nouer l'extrémité autour d'un morceau de bois qui émergeait d'une poutre non ébarbée.

— L'idée qu'un juif s'intéresse au Graal n'a pas dû leur plaire. Ils ont sans doute cru que je voulais l'utiliser comme pot de chambre ?

Thomas ne put s'empêcher de sourire en dépit de l'impiété de ces paroles.

— Je regrette, Mordecaï.

— De leur avoir parlé de moi ? Aviez-vous le choix ? Les gens parlent toujours sous la torture, Thomas, c'est pourquoi la torture est si utile. Et c'est bien pourquoi la torture sera toujours utilisée aussi longtemps que le soleil continuera à tourner autour de la terre. Et vous me croyez plus en danger maintenant ? Je suis juif, Thomas, juif. Bien, que vais-je faire de cela ?

Il parlait de la cordelette, qu'il souhaitait à l'évidence attacher au plancher. Mais il ne voyait aucun point d'ancrage possible.

— Qu'est-ce ?

— C'est un remède, répondit le médecin en regardant alternativement la cordelette et le sol d'un air perdu. J'ai toujours été maladroit en la matière. Un marteau et un clou, qu'en pensez-vous ?

— Un clou en U, conseilla Thomas.

Le valet faible d'esprit de Jeannette fut expédié, muni d'instructions précises, à la recherche d'un tel clou. Il parvint à en dénicher un, que Mordecai demanda à Thomas de planter dans le sol. Mais ce dernier, tendant sa main recroquevillée aux doigts recourbés comme des serres, s'en déclara incapable. Le médecin en fut donc réduit à enfoncer lui-même le clou à coups de marteau maladroits. Puis il tendit la corde et l'attacha de sorte qu'elle s'étende du sol au plafond.

— Voici ce que vous allez faire, dit-il en admirant son œuvre. Vous allez tirer dessus comme sur une corde d'arc.

— Je ne peux pas ! s'écria Thomas, saisi de frayeur, en tendant encore ses mains recroquevillées.

— Qu'êtes-vous donc ? demanda Mordecai.

— Ce que je suis ?

— Ne répondez point à côté. Je sais que vous êtes un Anglais et je présume que vous êtes un chrétien, mais hormis cela, qu'êtes-vous ?

— J'étais un archer, répondit Thomas avec amertume.

— Et vous en êtes toujours un, répliqua le vieux médecin d'un ton sec, et si vous n'êtes point un archer, vous n'êtes rien. Alors vous allez tirer sur cette corde ! Et vous allez tirer jusqu'à ce que vos doigts puissent se refermer dessus. Exercez-vous. Exercez-vous. Qu'avez-vous d'autre à faire de votre temps ?

Thomas s'exécuta, et au bout d'une semaine, il put tendre deux doigts en face du pouce et faire résonner la corde comme une corde de harpe. Au bout d'une nouvelle semaine, il put plier les doigts des deux mains autour de la corde et la tendre avec une telle vigueur qu'elle se rompit. La force lui revenait et les brûlures avaient guéri, laissant des cicatrices là où le tisonnier avait entaillé sa peau. Mais les plaies de sa mémoire ne guérissaient pas. Il évitait de parler de ce qui lui avait été infligé. Il ne voulait pas s'en souvenir. Cela ne l'empêchait pas de s'exercer avec acharnement, s'évertuant à tirer sur la corde jusqu'à la rompre. Ensuite, il apprit à tenir un bâton et s'entraîna au combat avec Robbie dans le jardin. Et lorsque les jours rallongèrent, à la fin de l'hiver, il entreprit des promenades au-delà des murs de la ville. Un moulin à vent était

perché sur une colline, non loin de la porte est. Les premiers jours, il peina pour grimper la pente avec ses orteils brisés par l'étau et ses pieds raides, transformés en masses informes. Mais lorsque le mois d'avril eut fini de remplir les prairies de coucous, il marchait d'un pas assuré.

Will Skeat l'accompagnait souvent. Même si son vieux maître était avare de paroles, il était d'agréable compagnie. Lorsqu'il parlait, c'était pour maugréer après le temps ou se plaindre des étranges habitudes françaises en matière de nourriture, ou, plus souvent, parce qu'il n'avait pas de nouvelles du comte de Northampton.

— Crois-tu que nous devrions envoyer un nouveau message à Sa Seigneurie, Tom ?

— Peut-être la première lettre ne lui est-elle pas parvenue ?

— Je n'ai jamais aimé les choses écrites, fit remarquer Skeat, elles ne sont point naturelles. Pourrais-tu lui écrire ?

— Je peux essayer.

Thomas, bien qu'il fut capable de tendre une corde d'arc et de tenir un bâton, ou même une épée, ne parvenait pas à tenir la plume.

Il essaya, mais ses lettres étaient maladroitement et incontrôlées. Au bout du compte, un scribe de Totesham écrivit la lettre, bien que Totesham lui-même ne crût pas à l'utilité d'un tel message.

— Charles de Blois sera ici avant que nous ayons reçu le moindre renfort, prédit-il.

Totesham n'était pas à son aise avec le jeune archer, car celui-ci lui avait désobéi en se rendant à Roncelet. Mais son châtement avait été bien pire que ce qu'eût souhaité le chef de la garnison, qui lui accordait donc toute sa compassion.

— Veux-tu porter la lettre au comte ? demanda-t-il à Thomas.

Ce dernier comprit qu'on lui offrait une échappatoire, mais il secoua la tête.

— Non, je reste ici, répondit-il.

La lettre fut confiée à un capitaine de bateau qui prenait la mer le lendemain.

C'était un geste inutile, et Totesham le savait, car sa garnison était condamnée de façon quasi certaine. Pas un jour ne passait

sans que Charles de Blois ne reçoive de nouveaux renforts, et les incursions de l'ennemi poussaient désormais jusque sous les murs de La Roche-Derrien. Les gens de Charles harcelaient les soldats anglais qui battaient la campagne à la recherche de bétail, de chèvres et de moutons à ramener en ville pour les abattre et les mettre au saloir.

Messire Guillaume prenait grand plaisir à ces sorties. Depuis qu'il avait perdu Evecque, il était devenu fataliste et si sauvage que l'ennemi avait déjà appris à se méfier du jupon bleu aux trois faucons jaunes. Mais un soir, rentrant d'une longue journée qui ne lui avait rapporté que deux chèvres, il vint trouver Thomas, le visage fendu d'un large sourire.

— Mon ennemi, le comte de Coutances, que Dieu damne son âme pourrie, s'est joint à Charles, annonça-t-il. J'ai tué l'un de ses hommes ce matin et je regrette que ce n'ait point été ce maudit comte de Coutances en personne.

— Que fait-il ici ? s'étonna Thomas. Il n'est pas breton.

— Philippe de France envoie des gens à son neveu, expliqua messire Guillaume. Pourquoi diable le roi d'Angleterre n'envoie-t-il pas de renforts à lui opposer ? Estime-t-il que Calais est plus importante ?

— Oui.

— Calais, prononça messire Guillaume d'un ton dégoûté, c'est le trou du cul de la France.

Il prit soin de se débarrasser du morceau de viande qui s'était coincé entre ses dents avant de poursuivre :

— Et tes amies sont sorties aujourd'hui.

— Mes amies ?

— Oui, les guêpes.

— Roncelet.

— Nous nous sommes battus contre une demi-douzaine de ces bâtards dans un village perdu, expliqua messire Guillaume. Je me suis fait un plaisir de planter une lance dans un ventre noir et jaune. Il toussait, après.

— Il toussait ?

— C'est à cause de ce temps humide, tu comprends, Thomas. Ça fait tousser. Alors je l'ai laissé où il était pour aller tuer un

autre coquin, et ensuite, je suis revenu calmer sa toux. Je lui ai tranché la tête.

Robbie accompagnait messire Guillaume et, comme lui, faisait la collecte des pièces sur les morts ennemis. Mais s'il participait à ces expéditions, c'était dans l'espoir de rencontrer Guy Vexille. Il savait que c'était lui qui avait tué son frère avant la bataille de Durham. À l'église Saint-Renan, il avait posé sa main sur la croix de l'autel et juré de venger son frère.

— Je tuerai Guy Vexille et Taillebourg, j'en fais le serment.

— Non, ils sont à moi, avait protesté Thomas.

— Pas si je tombe dessus le premier.

Robbie s'était trouvé une Bretonne aux yeux bleus, prénommée Oana, qui ne le quittait pas d'une semelle et, par conséquent, l'accompagnait lorsqu'il se promenait avec Thomas.

Un jour qu'ils partaient pour le moulin, elle apparut tenant à la main le grand arc noir de l'archer.

— C'est impossible, je ne pourrai pas m'en servir ! s'exclama Thomas, affolé.

— Alors à quoi sers-tu, par tous les diables ? répondit Robbie.

Il convainquit son ami de s'entraîner à tendre la corde et lui prodigua force encouragements pendant que celui-ci s'adonnait à l'exercice. Désormais, ils se rendirent chaque jour au moulin à vent, pour permettre à Thomas de décocher ses flèches dans la tour de bois. Ses débuts furent difficiles. Il ne réussissait à tendre la corde qu'à moitié, et plus il utilisait de force, plus ses doigts le trahissaient, et plus la cible semblait capricieuse. Mais avec le retour des hirondelles et des martinets qui réapparurent par magie au-dessus des toits de la ville, il retrouva sa dextérité d'antan : il avait progressé au point d'être capable de tendre la corde jusqu'à son oreille et de darder une flèche à travers le bracelet de bois qu'Oana avait posé à cent pas.

— Vous êtes guéri ! lui annonça Mordecai en apprenant la nouvelle.

— Grâce vous soient rendues ! répondit Thomas, bien que sachant que ce n'était pas uniquement au vieux médecin, mais aussi à l'amitié de Will Skeat, de messire Guillaume et de Robbie Douglas qu'il devait sa guérison.

Jeannette y avait contribué elle aussi. Car Bernard Taillebourg avait blessé Thomas, et ces blessures sans effusion de sang infligées au nom de Dieu qui n'avaient pas seulement martyrisé son corps, mais aussi son âme, Jeannette s'employa à les guérir. Et par une nuit noire de printemps, à la lueur vacillante des flammes de l'éclairage, elle avait grimpé dans la chambre mansardée. Elle était restée avec Thomas jusqu'à l'heure où les coqs se mettaient à chanter pour saluer le jour nouveau. Si Mordecaï comprit pourquoi Thomas était souriant le lendemain, il n'en dit rien, mais il nota qu'à partir de ce moment, la guérison de Thomas progressa à grands pas.

Thomas et Jeannette prirent l'habitude de se voir chaque nuit. Il lui parla de Charles et lui décrivit son regard lorsqu'il avait entendu mentionner le nom de sa mère. Jeannette voulut tout savoir sur ce regard, et elle s'inquiéta, car peut-être signifiait-il que son fils l'avait oubliée. Mais elle finit par croire Thomas lorsqu'il lui dit que l'enfant avait été au bord des larmes en entendant son nom.

— Tu lui as dit que je l'aimais ? insista-t-elle.

— Oui, répondit Thomas.

Jeannette resta couchée en silence, les yeux mouillés. Le jeune archer essaya de la rassurer, mais elle secoua la tête comme si rien de ce qu'il pourrait dire n'était susceptible de la consoler.

— Pardonne-moi, murmura-t-il.

— Tu as essayé.

Ils se demandèrent comment l'ennemi avait appris son arrivée. Jeannette, de son côté, était convaincue que Belas, le notaire, n'était pas étranger à la chose.

— Je sais qu'il écrit à Charles de Blois, dit-elle, et cet homme horrible, comment l'appelles-tu ? Épouvantail ?

— Oui, confirma Thomas.

— Oui, c'est lui. Il est allé voir Belas.

— L'Épouvantail connaît Belas ?

— Oui, il habite chez lui, maintenant. Il vit dans l'entrepôt avec ses hommes. (Elle se tut un instant.) Pourquoi donc restet-il en ville ? s'interrogea-t-elle.

Les autres mercenaires avaient préféré s'échapper pour trouver à s'employer quelque part où il existait un espoir de victoire, plutôt que de rester et de subir la défaite que n'allait pas manquer de leur infliger Charles de Blois.

— Il ne peut rentrer chez lui, car il a trop de dettes, expliqua Thomas. Il sera protégé de ses créanciers tant qu'il restera ici.

— Mais pourquoi à La Roche-Derrien ?

— Parce que j'y suis. Il croit que je peux le mener jusqu'au trésor.

— Le Graal ?

— Il ne sait pas qu'il s'agit du Graal.

Mais Thomas se trompait, car le lendemain, alors qu'il était seul au moulin et s'entraînait à tirer dans une baguette qu'il avait plantée à cent cinquante pas, l'Épouvantail et ses six hommes d'armes firent irruption près de lui.

Sortis par la porte est de la ville, ils s'étaient engagés sur la route de Pontrieux, puis l'avaient quittée pour franchir la haie par un trou et gravir la pente qui menait au moulin. Ils étaient tous en cotte de mailles et portaient l'épée, sauf le géant Beggar qui, juché sur son cheval qu'il écrasait sous son poids, était muni de sa masse d'armes à tête cloutée.

Sir Geoffrey brida son cheval à côté de Thomas. Sans lui prêter attention, le jeune homme décocha une flèche qui ne fit qu'effleurer sa cible. L'Épouvantail déroula sa cravache.

— Regarde-moi ! ordonna-t-il.

Sans mot dire, Thomas sortit une flèche de sa ceinture, la plaça sur la corde, puis évita d'un mouvement de tête la lanière de cuir qui venait onduler vers lui. La pointe de métal toucha ses cheveux, mais sans dommage.

— Je t'ai dit de me regarder ! glapit sir Geoffrey.

— Tu veux une flèche dans la tête ? proposa Thomas.

L'Épouvantail se pencha du haut de sa selle. Sa face rouge était déformée par un spasme de colère.

— Tu n'es qu'un archer, proféra-t-il en pointant la poignée de sa cravache vers lui, et moi, je suis un chevalier. Si je te taille en pièces, aucun juge sur terre ne me condamnera.

— Et si je te tire une flèche dans l'œil, riposta Thomas, le diable me remerciera de lui avoir envoyé un compagnon.

Beggar gronda et éperonna son cheval, mais sir Geoffrey lui fit signe de reculer.

— Je sais ce que tu veux, dit-il.

Thomas arma son arc, corrigea instinctivement la trajectoire car le vent léger faisait onduler l'herbe de la prairie, et tira. La flèche fit trembler la baguette.

— Tu n'as pas la moindre idée de ce que je veux, répliqua-t-il à sir Geoffrey.

— Je pensais que c'était de l'or, répondit ce dernier, et ensuite, j'ai cru que c'était de la terre, mais je ne comprenais pas comment l'or et la terre avaient pu t'amener à Durham.

Il s'arrêta, car l'archer envoyait une nouvelle flèche qui passa en sifflant à une largeur de main de la baguette.

— Mais maintenant, je sais, reprit-il, maintenant, enfin, je sais.

— Qu'est-ce que tu sais ? persifla Thomas.

— Je sais que tu es allé à Durham pour voir les religieux parce que tu es à la recherche du plus grand trésor de l'Église. Tu es en quête du Graal.

Thomas détendit la corde, puis leva les yeux sur son interlocuteur.

— Nous sommes tous en quête du Graal, répliqua-t-il, persiflant de plus belle.

— Où est-il ?

Thomas éclata de rire, sans montrer sa surprise devant le fait que l'Épouvantail eût appris le but de sa recherche. Mais sans doute la rumeur avait-elle circulé partout dans la garnison.

— Les meilleurs bourreaux de l'Église me l'ont déjà demandé, dit-il en levant une main déformée, et je ne leur ai rien dit. Crois-tu que je vais te le dire, à toi ?

— Je crois, affirma l'Épouvantail, qu'un homme qui est en quête du Graal ne s'enferme pas à l'intérieur d'une garnison qui n'a devant elle qu'un ou deux mois de survie.

— Alors, peut-être bien que je ne suis pas en quête du Graal, répondit Thomas en tirant une nouvelle flèche sur la baguette.

Mais ce trait était gauchi ; il vibra pendant le vol et s'écarta de la cible.

Au-dessus de lui, les ailes du moulin, aux toiles enroulées et attachées par des cordes, grincèrent sous l'effet d'un souffle de vent soudain.

Sir Geoffrey enroula sa cravache.

— Tu as échoué la dernière fois que tu as tenté une sortie. Que se passera-t-il si tu sors une nouvelle fois ? Que se passera-t-il si tu sors pour courir après le Graal ? Et tu partiras bientôt, avant l'arrivée de Charles de Blois ! Il te faudra donc de l'aide.

Thomas comprit avec incrédulité que l'Épouvantail était venu lui proposer son aide, à moins que ce ne fût pour lui demander la sienne. Le trésor était l'unique raison qui l'avait amené jusqu'à La Roche-Derrien, et il ne s'en était pas rapproché davantage que lors de leur première rencontre à Durham.

— Tu ne peux plus échouer, poursuivait-il, donc, la prochaine fois, il te faudra emmener de vrais guerriers avec toi.

— Tu crois que je vais t'emmener ?

— Je suis anglais, répliqua l'Épouvantail avec véhémence, et si le Graal existe, je veux qu'il soit en Angleterre. Pas dans n'importe quel trou perdu à l'étranger !

Le bruit d'une épée qu'on tirait de son fourreau fit se retourner l'Épouvantail et ses sbires perchés sur leurs selles.

C'étaient Jeannette, avec Robbie flanqué d'Oana. L'Oiseau Noir tenait ostensiblement son arbalète, tandis que Robbie maniait l'épée de son oncle en coupant les têtes des chardons d'un air parfaitement serein.

Sir Geoffrey revint à la charge.

— Tu n'as que faire d'un maudit Écossais ni d'une putain française ! Si tu cherches le Graal, archer, cherche-le avec de bons et loyaux Anglais ! C'est bien ce que te demanderait le roi, pas vrai ?

Thomas dédaigna de répondre. Sir Geoffrey accrocha sa cravache à un crochet attaché à sa ceinture, puis secoua ses rênes.

Les sept cavaliers tournèrent bride et dévalèrent la pente de la colline, non sans avoir frôlé Robbie comme pour l'inciter à les attaquer. Mais Robbie ne tomba pas dans le piège.

— Que voulait-il, ce bâtard ? s'enquit-il.

Thomas décocha une nouvelle flèche, qui effleura la baguette avec l'empenne.

— Je crois, dit-il, qu'il voulait m'aider à trouver le Graal.

— T'aider ! s'exclama Robbie. T'aider à trouver le Graal ? Du diable si c'est pour t'aider ! Il veut le voler, oui ! Cette canaille serait capable de voler le lait des tétons de la Vierge Marie.

— Robbie ! le reprit Jeannette, choquée, avant de pointer son arbalète sur la baguette.

— Prends garde, conseilla Thomas à Robbie. Elle va fermer les yeux quand elle va tirer, comme d'habitude.

— Va-t'en au diable ! s'écria la jeune femme.

Mais, comme elle ne pouvait faire autrement, elle ferma les yeux en tirant sur la détente. Le carreau sortit de son logement avec un bruit sec et fendit les airs, allant comme par miracle amputer le sommet de la baguette d'une longueur de six pouces. Jeannette adressa un regard de triomphe à son amant.

— Je tire mieux que toi les yeux fermés ! fanfaronna-t-elle.

Maintenant que l'Épouvantail et ses sbires avaient disparu, ils ne pensaient plus à la menace qui les avait fait accourir à la rescousse de Thomas, après que Robbie, du haut du mur d'enceinte, eut compris que leur présence était nécessaire.

Les quatre amis s'installèrent au soleil en s'adossant au moulin. Jeannette avait les yeux fixés sur la muraille en contrebas, réparée avec une pierre de couleur plus claire, et portant toujours les traces de la brèche faite par l'attaque anglaise.

— Es-tu vraiment de noble naissance ? demanda-t-elle à Thomas.

— De naissance bâtarde ! ricana son amant.

— Mais le bâtard d'un noble ?

— Oui, il était comte d'Astarac.

Puis il rit, car il lui parut étrange de songer que le père Ralph, le fou qui prêchait aux goélands de la plage de Hookton, était un noble.

— Quelles sont les armoiries d'Astarac ? s'enquit Jeannette.

— C'est une éalé qui tient une coupe, répondit-il.

Il lui montra le petit morceau d'argent incrusté dans le bois de son arc, sur lequel était gravée cette bizarre créature munie

de cornes, de sabots fourchus, de défenses et d'une queue de lion.

— Je vais te faire coudre une bannière, annonça la jeune femme.

— Une bannière ? Pourquoi ?

— Un noble doit exposer ses armoiries.

— Et toi, tu dois quitter La Roche-Derrien, rétorqua Thomas.

Il ne cessait de vouloir la convaincre de quitter la ville, mais elle ne voulait rien entendre. À présent, elle doutait de jamais pouvoir récupérer son fils et elle était déterminée à tuer Charles de Blois avec un carreau d'arbalète. Ses traits étaient taillés dans un bois de hêtre bien dense, terminés par une pointe de fer et garnis non de plumes, mais de morceaux de cuir rigide, insérés dans des fentes coupées en croix dans le hêtre, et liés avec du chanvre et de la colle.

Là était la raison qui la poussait à s'entraîner avec assiduité : elle formait le dessein d'abattre l'homme qui l'avait violée et lui avait pris son enfant.

Pâques arriva avant l'attaque ennemie. Il faisait bon à présent. Les haies regorgeaient de nids et les prairies résonnaient du cri des perdrix. Le lendemain de Pâques, alors que l'on finissait les restes du festin qui avait marqué la fin du jeûne de carême, la nouvelle tant redoutée arriva de Rennes.

Charles de Blois s'était mis en marche.

Plus de quatre mille hommes quittaient Rennes sous la bannière à l'hermine blanche du duc de Bretagne. Deux mille étaient des arbalétriers, la plupart vêtus de la livrée verte et rouge de Gênes et arborant les armes de la ville, le Saint-Graal, sur le bras droit. C'étaient des mercenaires, engagés et appréciés pour leur adresse. Un millier de fantassins, ceux qui creuseraient les tranchées et partiraient à l'assaut des murs brisés des forteresses anglaises, marchaient avec eux. Et plus d'un millier de chevaliers ou d'hommes d'armes, en majorité français, formaient le cœur puissamment cuirassé de l'armée du duc Charles. Ils avançaient sur La Roche-Derrien, mais le véritable but de la campagne n'était pas de prendre la ville, dont la valeur était négligeable, mais plutôt d'attirer sir Thomas

Dagworth et sa petite armée dans une bataille destinée à lâcher les chevaliers et les hommes d'armes montés sur leurs grands destriers caparaçonnés dans les rangs anglais pour les écraser.

Un convoi de lourds chariots transportait neuf machines de siège requérant le savoir-faire de plus d'une centaine d'ingénieurs chargés de les assembler et de les faire fonctionner. Ces appareils géants étaient capables de projeter des boulets gros comme des tonneaux de bière à une distance qui dépassait celle des flèches tirées par les archers. Un constructeur de canons de Florence avait proposé ses étranges machines à Charles, mais celui-ci avait décliné son offre. Car les canons étaient rares, chers et, selon lui, capricieux, tandis que les vieilles machines mécaniques travaillaient bien à condition d'être soigneusement graissées au suif. Il n'y avait donc aucune raison de les abandonner.

Une armée de quatre mille hommes quitta Rennes, mais les champs des alentours de La Roche-Derrien en virent arriver bien davantage. Car les gens de la campagne, gonflés de haine, étaient venus grossir les rangs de l'armée du duc pour se venger du bétail, des récoltes, des propriétés et des virginités que leurs familles avaient perdus au profit des étrangers. Certains ne disposaient pour tout armement que d'une pioche ou d'une hache, mais il était établi que lorsque le temps serait venu de donner l'assaut, ces hommes en colère seraient fort utiles.

À l'arrivée de son armée à La Roche-Derrien, Charles de Blois entendit la dernière porte de la ville se fermer à grand bruit. Il dépêcha un messager afin de demander à la garnison de se rendre, tout en sachant que sa requête était vaine. Et tandis que l'on dressait les tentes, il expédia des cavaliers en patrouille sur les routes menant vers le Finistère, avec pour mission de l'avertir lorsque sir Thomas Dagworth aurait commencé à marcher sur la ville pour assurer la relève. Ses espions avaient rapporté à Charles que le nombre d'hommes levés par Dagworth n'atteignait pas le millier.

— Et parmi eux, combien d'archers ? demanda-t-il.

— Au moins cinq cents, Votre Grâce.

Celui qui répondit appartenait à la nombreuse suite de religieux gravitant dans le sillage du duc. Charles était connu

pour sa piété et aimait à s'entourer de conseillers, secrétaires et, comme c'était le cas pour son interlocuteur, de maîtres espions, dûment ordonnés.

— Au moins cinq cents, répéta le tonsuré, mais, en vérité, Votre Grâce, beaucoup moins.

— Beaucoup moins ? Comment cela ?

— Il y a la fièvre dans le Finistère, répondit le prêtre avec un sourire entendu. Dieu est bon pour nous.

— Amen. Et combien d'archers dans la garnison de la ville ?

— Soixante hommes en bonne santé. Votre Grâce, soixante tout juste, affirma le religieux-espion qui était en possession du dernier rapport de Belas.

Charles fit la grimace. Il avait déjà été défait par les archers anglais, alors même qu'il les dépassait tellement en nombre que la défaite avait paru impossible. L'expérience l'avait donc rendu méfiant. Mais il avait également fait travailler sa cervelle et avait longuement réfléchi à la question des arcs de guerre anglais. À son avis, il était possible de venir à bout de ces armes, et il allait le démontrer au cours de cette campagne. L'intelligence, la plus méprisée des qualités du soldat, allait triompher. Et Charles de Blois, désigné par les Français comme duc et souverain de Bretagne, était indéniablement un homme intelligent. Capable de lire et d'écrire en six langues, parlant le latin mieux que bien des religieux, il était également passé maître en rhétorique. Son aspect physique lui-même, son fin visage pâle, ses yeux d'un bleu intense, sa barbe et sa moustache claires, trahissaient l'intelligence. Depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, il se battait contre ses rivaux qui convoitaient le duché, mais il avait enfin réuni toutes les chances de l'emporter. Le roi d'Angleterre faisait le siège de Calais en négligeant de renforcer ses garnisons bretonnes, tandis que le roi de France, l'oncle de Charles, s'était montré généreux en hommes, ce qui lui permettait de surpasser ses ennemis en nombre. Dès la fin de l'été, il aurait recouvré tous ses domaines ancestraux.

Aussitôt après s'être abandonné à cette pensée reconfortante, il se reprit : mieux valait ne point se montrer trop confiant.

— Même s'il ne dispose que de cinq cents ou cinq cent soixante archers, dit-il, ceux-ci peuvent être redoutables.

Il parlait d'une voix précise, pédante et sèche. Bien souvent, les religieux de son entourage se faisaient la réflexion qu'il parlait tout à fait comme un prêtre.

— Les Génois vont les noyer sous les arbalètes, Votre Grâce, le rassura l'un de ses conseillers.

— Prions Dieu pour que ce soit le cas, répondit pieusement Charles, tout en songeant *in petto* que Dieu accepterait certainement le renfort d'un peu d'intelligence humaine.

Le lendemain matin, sous un soleil printanier, Charles alla caracoler sous les murs de La Roche-Derrien, mais en prenant bien soin de rester à bonne distance pour éviter de recevoir une flèche anglaise. Les défenseurs avaient accroché des bannières aux murs de la ville. Certaines arboraient la croix de Saint-Georges, d'autres, le blason à l'hermine blanche du duc de Montfort, tout à fait semblable au sien. Bon nombre d'oriflammes comportaient des inscriptions insultantes à son adresse. Sur l'une d'elles, son hermine blanche était ensanglantée par une flèche anglaise qui traversait son ventre de part en part ; sur une autre, un personnage qui, d'évidence, le représentait, était piétiné par un immense cheval noir. Mais la plupart des bannières étaient de pieuses exhortations demandant l'aide de Dieu, ou exposant la croix, de manière à montrer aux assaillants de quel côté était censée se trouver la sympathie du ciel. En général, les villes assiégées faisaient flotter les bannières de leurs nobles défenseurs, mais La Roche-Derrien comptait peu de nobles, ou, à tout le moins, de nobles déployant leurs armoiries, et certainement aucun qui fut du même rang que les aristocrates se battant aux côtés de Charles. Les trois faucons d'Evêque flottaient sur la muraille, mais chacun savait que messire Guillaume avait été dépossédé de ses biens et qu'il n'avait guère plus de trois ou quatre fidèles. On voyait aussi une oriflamme ornée d'un cœur rouge sur champ pâle. Un religieux de l'entourage de Charles émit l'hypothèse qu'il s'agissait du blason de la famille Douglas, en Écosse, mais c'était évidemment absurde, car jamais un Écossais ne se battrait pour les Anglais. À côté du cœur rouge, une bannière

plus éclatante arborait une mer bleue et blanche de vagues ondulantes.

— Serait-ce... commença Charles.

Puis il se tut, fronçant les sourcils.

— Le blason d'Armorique, Votre Grâce, compléta le seigneur de Roncelet.

Le duc Charles était accompagné de ses grands seigneurs, qui chevauchaient autour de la ville bannière au vent, de manière à effrayer les défenseurs à leur vue. C'étaient des seigneurs bretons pour la plupart. Le vicomte de Rohan et le vicomte de Morgat suivaient le duc de près, puis venaient les seigneurs de Châteaubriant et de Roncelet, de Laval, de Guingamp, de Rougé, de Dinan, de Redon et de Malestroit, tous montés sur de fiers destriers. Venus de Normandie, le comte de Coutances et les seigneurs de Valognes et de Carteret s'étaient joints à eux avec leurs gens, prêts à se battre pour le neveu de leur roi.

— Je croyais qu'Armorique était mort, fit remarquer l'un des seigneurs normands.

— Il a un fils, rétorqua Roncelet.

— Et une veuve, ajouta le comte de Guingamp, et c'est elle, la chienne félonne, qui fait flotter la bannière.

— Mais par ma foi, c'est une fort jolie chienne félonne, se réjouit le vicomte de Rohan.

Les seigneurs éclatèrent de rire avec ensemble, car tous savaient ce qu'on faisait des veuves indisciplinées mais jolies.

Mais Charles accueillit leur rire par une grimace.

— Quand nous prendrons la ville, déclara-t-il d'un ton sans réplique, il ne sera fait aucun mal à la comtesse douairière d'Armorique. Je veux qu'on me l'amène.

Il avait déjà violé Jeannette et il la violerait encore, mais une fois qu'il se serait accordé ce plaisir, il la marierait à un de ses hommes d'armes qui se chargerait de lui apprendre à surveiller ses manières et à tenir sa langue.

Il freina son cheval pour scruter les remparts. Sans arrêt, de nouvelles oriflammes, toutes plus insultantes pour lui et pour sa maison, venaient s'ajouter à celles qui y flottaient déjà.

— C'est une garnison fort active, fit-il remarquer d'un ton sec.

— Ce sont des habitants fort actifs, rectifia le vicomte de Rohan avec colère. Ce sont de maudits félons.

— Les habitants de la ville ? s'étonna Charles. Pourquoi les habitants soutiendraient-ils les Anglais ?

— Le commerce, expliqua Roncelet d'un ton bref.

— Le commerce ?

— Oui, ils s'enrichissent, et ils aiment cela, gronda Roncelet.

— Ils aiment cela au point de se battre contre leur seigneur ? questionna Charles, ébahi.

— La canaille est déloyale, cracha Roncelet.

— Cette canaille, nous allons nous employer à l'appauvrir, décréta le duc.

Il éperonna sa monture, mais la brida à la vue de la bannière d'un noble, sur laquelle un éalé brandissait un calice. Pas une des oriflammes qu'il avait vues jusqu'alors ne contenait la promesse d'une bonne rançon pour la capture de son seigneur. Ce blason l'intrigua.

— À qui appartient cette bannière ? s'enquit-il.

Nul ne sut lui répondre. Puis un jeune homme mince, monté sur un haut cheval noir, lui cria depuis les derniers rangs de sa suite :

— C'est le blason d'Astarac, Votre Grâce, et il est entre les mains d'un imposteur.

L'homme qui avait répondu était venu de France à la tête d'une centaine de farouches cavaliers en livrée noire. Il était accompagné d'un dominicain. Charles de Blois, bien que se réjouissant de compter ces hommes en noir dans ses rangs, ressentait pourtant un certain malaise à leur endroit. Ils paraissaient étrangement durs, dangereusement expérimentés.

— Un imposteur ? répéta-t-il en éperonnant son cheval. Eh bien, dans ce cas, inutile de s'occuper de lui.

La ville comptait trois portes donnant sur la campagne, et une quatrième donnant sur la rivière. Charles prévoyait de donner l'assaut à chacune d'elles, afin que la garnison fut prise au piège comme le renard en sa tanière.

— L'armée sera divisée en quatre parties, et chacune de ces parties fera face à une porte, décréta-t-il lorsque les seigneurs eurent regagné la tente ducale, plantée près du moulin à vent perché sur la colline, à l'est de la ville.

Les seigneurs écoutèrent religieusement et un prêtre coucha sa déclaration sur parchemin pour permettre à la postérité d'avoir en mains la vraie preuve du génie stratégique de Sa Grâce.

Il était établi que chacune des quatre divisions de l'armée de Charles dépasserait de beaucoup en nombre les renforts réunis par sir Thomas Dagworth. Mais, afin d'accroître encore leur invincibilité, le duc ordonna la construction de remparts de terre autour des quatre campements, afin d'obliger les Anglais à monter à l'assaut gênés par des fossés, des remblais, des palissades et des haies d'épines. Les obstacles protégeraient ses hommes contre les archers et assureraient une couverture aux arbalétriers génois pendant qu'ils rechargeraient leurs armes. Le terrain séparant les quatre campements devrait être débarrassé des haies et de tout autre obstacle afin de livrer la place à une étendue constituée uniquement d'herbe et de marais.

— L'archer anglais n'est pas homme à se battre face à face, déclara Charles à ses seigneurs. Il tue à distance et il se dissimule derrière les haies, ce qui énerve nos chevaux. Nous allons retourner cette tactique contre lui.

La tente était grande, blanche et aérée, et il régnait à l'intérieur une odeur d'herbe piétinée et de sueur. Derrière les murs de toile, on entendait le bruit sourd des maillets de bois utilisés par les ingénieurs pour assembler les machines de siège.

— Nos hommes, poursuivit le duc, resteront à l'intérieur de leurs défenses. Nous construirons donc quatre forts devant les quatre portes de la ville, afin que si les Anglais envoient des renforts, ceux-ci soient contraints d'attaquer nos forts. Les archers ne peuvent pas tuer des hommes qu'ils ne voient pas.

Il s'arrêta afin de s'assurer que ses paroles pénétraient bien les esprits. Puis il reprit sa harangue.

— Les archers ne peuvent pas tuer des hommes qu'ils ne voient pas, martela-t-il. N'oubliez pas cela ! Nos arbalètes seront

installées derrière des remblais de terre, nous serons protégés par un écran de haies et cachés par des palissades, et l'ennemi sera en terrain découvert, ce qui nous permettra de le faucher comme le blé.

Des grognements d'approbation s'élevèrent, car les paroles du duc étaient pleines de bon sens. Les archers ne pourraient pas tuer des hommes invisibles. Le farouche dominicain lui-même, celui qui était venu avec les soldats en noir, parut impressionné.

Les cloches de midi sonnèrent en ville. L'une d'elles, la plus bruyante, était fêlée et sonnait faux.

— La Roche-Derrien est une ville qui ne compte pas, poursuivit le duc. Peu importe qu'elle tombe ou non. Ce qui importe, c'est d'attirer l'ennemi à l'extérieur, afin qu'il nous attaque. Dagworth viendra certainement en renfort pour protéger la ville. Quand il se montrera, nous l'écraserons et une fois qu'il aura été écrasé, il ne restera plus qu'à prendre les garnisons anglaises. Nous les prendrons une par une, et à la fin de l'été, toute la Bretagne sera à nous.

Il parlait lentement en utilisant des mots simples, sachant que son plan de campagne devait être expliqué clairement à ces hommes qui, pour vaillants guerriers qu'ils fussent, n'avaient pas une réputation de penseurs.

— Et quand la Bretagne sera à nous, il y aura une manne de terres, de manoirs et de possessions, promit-il.

Le grondement approbateur alla en s'amplifiant, et les guerriers arborèrent de larges sourires, car, hormis les terres, les manoirs et les châteaux, les attendaient d'autres récompenses. Il y aurait de l'or, de l'argent et des femmes. Des quantités de femmes. Le grondement se mua en éclats de rire lorsque les futurs vainqueurs s'aperçurent qu'ils pensaient tous à la même chose.

Charles rappela son auditoire à l'ordre :

— Mais c'est ici que nous préparons notre victoire, et nous la rendrons possible en privant les archers anglais de leurs cibles. Les archers ne peuvent pas tuer des hommes qu'ils ne voient pas !

Il fit une nouvelle pause pour scruter les visages, et les hommes de guerre opinèrent du chef. Enfin, la vérité toute simple de cette affirmation avait pénétré dans leurs crânes.

— Nous serons tous à l'intérieur de nos forts, chacun à l'intérieur du sien, et quand l'armée anglaise arrivera pour faire lever le siège, elle attaquera l'un de ces quatre forts. Cette armée anglaise sera réduite. Moins d'un millier d'hommes ! Supposons qu'ils commencent à donner l'assaut au fort que je vais construire ici. Que feront ceux qui ne seront pas avec moi ?

Il attendit les réponses. Au bout d'un moment, le seigneur de Roncelet, aussi hésitant qu'un écolier répondant à son maître, fronça les sourcils et proposa :

— Ils viendront au secours de Votre Grâce ?

L'assistance signifia son approbation avec force hochement de têtes et sourires.

— Non ! tempêta Charles. Non ! Non ! Non !

Il se tut, pour s'assurer que tout le monde avait bien compris ce simple mot. Puis il expliqua :

— Si vous quittez votre fort, vous offrez une cible à l'archer anglais ! C'est ce qu'il attend ! Ce qu'il voudra, c'est nous attirer à l'extérieur de nos murs pour nous faucher avec ses flèches. Donc, que faisons-nous ? Nous restons derrière nos murs. *Nous restons derrière nos murs !*

Comprendraient-ils cela ? C'était la clé de la victoire. Si les hommes restaient dissimulés aux yeux des archers, les Anglais seraient vaincus. L'armée de sir Thomas Dagworth serait contrainte de donner l'assaut à des murs de terre et à des haies épineuses, et les arbalétriers leur cracheraient leurs carreaux dessus ; et lorsque les Anglais seraient tellement affaiblis qu'il n'en resterait plus que deux petites centaines sur pied, le duc lâcherait ses hommes d'armes pour faire un carnage parmi les rescapés.

— Vous ne quittez pas vos forts, martela-t-il. Ceux qui quitteront leur fort seront privés de ma générosité.

Une telle menace avait de quoi calmer les ardeurs de ses guerriers. Afin de lever toute ambiguïté, il précisa :

— Si un seul de vos hommes quitte le refuge des murs, nous ferons en sorte qu'il ne participe pas à la distribution des terres à la fin de la campagne. Est-ce clair ?

C'était clair. C'était simple.

Charles de Blois construirait quatre forts qu'il opposerait aux quatre portes de la ville et les Anglais, lorsqu'ils viendraient, seraient forcés de prendre d'assaut ces murs nouvellement construits. Et ces quatre forts, même le plus petit, contiendrait plus de défenseurs que les Anglais n'auraient d'assaillants, et ces défenseurs seraient protégés, et leurs armes seraient mortelles, et les Anglais seraient massacrés, et la Bretagne passerait à la Maison de Blois.

L'intelligence. C'était avec l'intelligence que se gagnaient les guerres et que se forgeaient les renommées. Et une fois que Charles aurait montré comment on défaisait les Anglais ici, il les déferait dans toute la France.

Car Charles rêvait d'une couronne plus lourde que la petite couronne ducal de Bretagne. Il rêvait de la France. Mais tout commencerait ici, dans les champs inondés qui entouraient La Roche-Derrien. Ce serait en ce lieu que l'archer anglais serait envoyé là où était sa place.

En enfer.

Les neuf machines de siège étaient des trébuchets. Les plus volumineux étaient capables de lancer une pierre pesant deux fois le poids d'un homme adulte à près de trois cents pas. Tous avaient été fabriqués à Regensburg, en Bavière, et les maîtres ingénieurs qui les accompagnaient étaient des Bavarois qui en connaissaient tous les secrets. Les deux plus gros étaient dotés de bras de lancement dépassant les cinquante pieds de longueur et ceux des deux plus petits, placés au loin, sur la rive de la Jaudy pour menacer le pont et sa barbacane, atteignaient les trente-six pieds.

Les deux plus gros, joliment baptisés Passage pour l'Enfer et Faiseur de Veuves, étaient placés au pied de la colline au moulin. Leur mécanique était assez simple, se résumant à une longue poutre montée sur un axe, suivant le principe du jeu de bascule, mais qui était trois fois plus longue d'un côté de la

bascule que de l'autre. Le côté le plus court était lesté d'une énorme caisse de bois remplie de poids de plomb, tandis que le plus long, celui qui envoyait le projectile, était attaché à un grand treuil qui l'entraînait vers le sol, soulevant par la même occasion les dix tonnes de contrepoids. Le projectile de pierre était placé dans une fronde de cuir d'environ quinze pieds de longueur, attachée au bras le plus long. Lorsque la descente du contrepoids était déclenchée, le bras le plus long s'élevait brutalement, la fronde fouettait l'air, propulsant son boulet qui allait s'écraser sur sa cible en décrivant un arc de cercle. C'était très simple. En revanche, ce qui l'était moins, c'était de garder le mécanisme graissé au suif, de construire un treuil assez puissant pour entraîner la longue poutre jusqu'au sol, de fabriquer une caisse assez résistante pour pouvoir supporter les chocs répétés sur le sol sans se rompre en renversant ses dix tonnes de plomb et, chose encore plus compliquée, de créer un engin apte à maintenir le long bras à terre contre le poids du plomb, tout en étant capable de relâcher la poutre sans la briser. Telles étaient les matières dans lesquelles les Bavarois excellaient, et pour lesquelles ils étaient grassement rémunérés.

Beaucoup prétendaient que le savoir de ces Bavarois était devenu inutile. Une nouvelle arme, le canon, réussissait à lancer ses projectiles avec plus de force tout en étant bien moins encombrante, mais le duc Charles s'était servi de son intelligence pour faire la comparaison et avait opté pour l'ancienne technologie. Les canons étaient enclins à des explosions ayant le fâcheux effet de faire sauter avec eux les artilleurs qui coûtaient si cher. Ils étaient également d'une lenteur désespérante.

En effet, l'espace entre le projectile et le fût du canon devait être scellé pour contenir la puissance de la poudre, et il était donc nécessaire d'enduire le boulet avec de la terre argileuse mouillée. Tout cela prenait du temps pour sécher, et un long moment s'écoulait avant la mise à feu de la poudre. Les artilleurs les plus qualifiés d'Italie ne pouvaient guère tirer que trois ou quatre fois par jour. Et lorsqu'un canon tirait, il crachait un boulet pesant à peine quelques livres. Même s'il était vrai que ce boulet de petite taille volait si vite qu'il en était invisible,

il n'en n'était pas moins vrai que les bons vieux trébuchets étaient capables de lancer en une heure trois ou quatre projectiles vingt ou trente fois plus lourds.

Le duc ayant décidé que La Roche Derrien serait bombardée à l'ancienne, la petite ville fut dûment encerclée par les neuf trébuchets. Passage pour l'Enfer et Faiseur de Veuves étaient accompagnés de Lance-Pierres, d'Écrabouilleur, de Creuseur de Tombes, de Fouette-Pierres, de Cracheur, de Destructeur et de Main de Dieu.

Chaque trébuchet était monté sur une armature de bois et protégé par une haute palissade assez solide pour arrêter les flèches. Un certain nombre de paysans qui avaient rejoint l'armée furent entraînés à rester près des palissades et à se préparer à arroser d'eau les éventuelles flèches enflammées susceptibles d'être tirées par les Anglais. Il fallait éviter que les clôtures ne prennent feu en exposant ainsi les ingénieurs. D'autres creusèrent les tranchées et élevèrent les remparts de terre qui formaient les quatre forts. Partout où c'était possible, ils utilisèrent des fossés déjà existants ou incorporèrent les épaisses haies de prunelliers aux défenses. Ils fabriquèrent des barrières de pieux taillés en pointe et creusèrent des trous pour briser les jambes des chevaux. Les quatre divisions de l'armée du duc s'entourèrent des mêmes défenses. Et, jour après jour, tandis que les murs s'élevaient et que les trébuchets prenaient forme grâce aux pièces transportées par chariots, les guerriers du duc s'entraînaient à former leurs lignes de bataille. Les arbalétriers génois se postaient près des murs en construction, et les chevaliers ainsi que les hommes d'armes se rassemblaient derrière eux à pied. Certains maugréaient que ces exercices représentaient une perte de temps, mais d'autres comprenaient la tactique envisagée par le duc et l'approuvaient. Les archers anglais, surpris par les murs, les tranchées et les palissades, seraient fauchés un à un par les arbalètes. Pour finir, l'ennemi devrait attaquer en traversant les murs de terre et les tranchées inondées, puis serait cueilli par les hommes d'armes qui les attendraient de pied ferme.

Au bout d'une semaine de travail acharné, les trébuchets étaient assemblés et leurs énormes caisses à contrepoids

remplies de gros morceaux de plomb. Il ne restait plus aux ingénieurs qu'à déployer un talent encore plus subtil en propulsant leurs grosses pierres l'une après l'autre exactement au même endroit du mur, afin que les remparts soient détruits et une brèche ouverte sur la ville. Et une fois l'armée de renfort défaite, les hommes du duc pourraient partir à l'assaut de La Roche-Derrien et passer ses habitants félons au fil de l'épée.

Les ingénieurs bavarois choisirent leurs premières pierres avec soin, puis adaptèrent la longueur de leurs frondes à la portée de leurs machines.

Pendant ce temps, les faucons crécerelles planaient dans le ciel, les boutons d'or déployaient leurs corolles dans les champs, les truites s'amusaient à sauter hors de l'eau pour attraper les éphémères, l'ail sauvage fleurissait de blanc les sous-bois et les pigeons volaient de branche en branche dans les bois verdoyants. C'était la saison la plus agréable de l'année. Enivré par l'air du printemps, le duc Charles, qui savait par ses espions que l'armée anglaise de sir Thomas Dagworth s'était ébranlée à l'ouest de la Bretagne, savoura son triomphe à l'avance.

— Que les Bavarois se mettent à l'œuvre, fit-il transmettre par l'un de ses prêtres-conseillers.

Ce fut le trébuchet baptisé Passage pour l'Enfer qui tira le premier. On actionna un levier, qui fit sortir une épaisse goupille de métal d'une pièce percée d'un trou attachée au long bras de Passage pour l'Enfer. Dix tonnes de plomb allèrent s'écraser sur le sol avec un bruit qui s'entendit jusqu'à Tréguier et le long bras se souleva brutalement. Au bout du bras, la fronde tourbillonna, l'air siffla comme sous l'effet d'une brusque bourrasque, et un boulet s'élança en arc de cercle dans le ciel. Le gros bloc de pierre parut rester accroché quelque temps dans le ciel parcouru de crécerelles, puis, dans un bruit de tonnerre, il retomba.

La tuerie avait commencé.

La première pierre lancée par Passage pour l'Enfer creva le toit de l'échoppe d'un teinturier près de l'église Saint-Brieuc et emporta la tête d'un homme d'armes anglais et celle de la femme du teinturier. Une plaisanterie courut au sein de la garnison, disant que les deux corps avaient été tellement imbriqués l'un dans l'autre par le bloc de pierre qu'ils continuaient à s'accoupler pour l'éternité. La pierre qui les tua, un roc de la taille d'un tonneau, était passée à vingt pieds seulement du rempart est. Les ingénieurs bavarois procédèrent à quelques ajustements de la fronde, et la pierre suivante alla s'écraser au pied du mur, projetant très haut les immondices et la fange du fossé. Le troisième bloc tomba à l'aplomb du mur. Puis un monstrueux vacarme annonça que Faiseur de Veuves venait d'entrer en action, et l'un après l'autre, Lance-Pierres, Écrabouilleur, Creuseur de Tombes, Fouette-Pierres, Cracheur, Destructeur et Main de Dieu ajoutèrent leur contribution.

Richard Totesham fit de son mieux pour amortir le choc. Il était évident que Charles tentait de creuser quatre brèches, chacune sur un côté de la ville. Aussi le chef de la garnison ordonna-t-il que l'on couse de vastes sacs, qu'on les bourre de paille et qu'on les place ensuite sur les murs, protégés également par des madriers. Ces précautions étaient destinées à ralentir la formation des brèches, mais les Bavarois envoyaient des projectiles jusqu'au sein de la ville, et rien ne pouvait protéger les habitations. On discuta pour savoir s'il ne convenait pas de construire un trébuchet pour contrer ceux de l'ennemi, mais le temps était compté. On fabriqua donc une grande arbalète à partir d'espars de bateaux qui avaient été remontés de Tréguier avant le début du siège. Tréguier était à présent désertée car, en l'absence de murs, ses habitants étaient venus se réfugier à La Roche-Derrien, ou avaient pris la fuite par la mer, ou avaient rejoint le camp de Charles.

La grande arbalète de Totesham faisait trente pieds de largeur et expédiait un carreau de huit pieds de longueur, projeté par une corde de cuir tressé. Elle était armée au moyen d'un treuil de bateau. Il fallut quatre jours pour construire l'arme et la première fois qu'on l'essaya, le bras de l'espar se rompit. C'était un mauvais présage. Un présage pire encore sema la consternation le lendemain matin, lorsqu'un cheval tirant une charrette d'excréments humains s'échappa de son harnais et donna un coup de sabot dans la tête d'un enfant. L'enfant mourut. Plus tard, le même jour, une pierre lancée depuis le bord de la rivière par l'un des petits trébuchets tomba à l'intérieur de la maison de Richard Totesham. Elle fit s'écrouler la moitié du premier étage et fut très près de tuer son bébé. Plus d'une vingtaine de mercenaires tentèrent de désertre la garnison cette nuit-là, et certains y parvinrent effectivement. Quelques-uns allèrent rejoindre l'armée de Charles. L'un de ceux qui étaient sortis, porteurs d'un message destiné à sir Thomas Dagworth dissimulé dans une botte, fut pris et décapité. Le lendemain matin, sa tête, avec la lettre fixée entre les dents, fut lancée au milieu de la ville par le trébuchet appelé Main de Dieu, et le moral de la garnison baissa encore d'un cran.

— Je ne crois pas que l'on puisse faire confiance aux présages, dit Mordecaï à Thomas.

— Bien sûr que si !

— J'aimerais entendre vos raisons, mais montrez-moi d'abord vos urines.

— Vous m'avez dit que j'étais guéri ! protesta le jeune archer.

— Une incessante vigilance, mon cher Thomas, tel est le prix de la santé. Allez donc pisser pour moi.

Thomas s'exécuta. Le vieux docteur tint le liquide au soleil, puis y trempa un doigt et le goûta du bout de la langue.

— Magnifique ! s'extasia-t-il. Claires, pures et point trop salées. Voilà un bon présage, n'est-ce pas ?

— C'est un symptôme, pas un présage, rectifia Thomas.

— Ah ! fit Mordecaï en souriant.

Ils se trouvaient dans la petite cour attenante à la cuisine de Jeannette. Le médecin suivait des yeux le manège des martinets

qui faisaient le va-et-vient vers leurs nids tout neufs sous les bords du toit.

— Éclairez ma lanterne, en matière de présages, Thomas, demanda-t-il, toujours souriant.

— Eh bien, en voici un : quand Notre-Seigneur fut crucifié, le ciel s'obscurcit en plein jour et le rideau du temple se déchira en deux.

— Vous voulez dire que les présages sont au cœur de votre foi ?

— Et de la vôtre aussi, sans doute ?

Mordecaï sursauta, car un bloc de pierre venait de s'écraser quelque part en ville. Le son se répercuta en écho, puis il y eut un nouveau fracas de toit ou de plancher qui s'effondrait. Des chiens se mirent à hurler à la mort et une femme à crier.

— Ils le font délibérément, dit Mordecaï.

— Naturellement.

Non seulement les ennemis envoyaient des blocs écraser les étroites maisons de la ville, mais ils utilisaient parfois leurs trébuchets pour balancer des cadavres de vaches, de cochons ou de chèvres en décomposition, afin qu'ils viennent répandre leur pourriture et leur puanteur dans les rues.

Mordecaï attendit que la femme eût cessé ses hurlements pour reprendre.

— Je ne crois pas aux présages, dit-il. Nous jouons de malchance en ce moment, ce qui porte les gens à se croire la proie du mauvais sort, mais qui nous dit que l'ennemi n'est pas, lui aussi, affligé de quelques malheurs ?

Thomas ne répondit pas. Des oiseaux se chamaillaient dans le chaume, sans voir le chat qui avançait sournoisement sous le bord du toit.

— Quel est votre vœu le plus cher, Thomas ? interrogea le vieux médecin.

— Mon vœu le plus cher ?

Thomas fit la grimace et tendit sa main droite aux doigts recroquevillés.

— Qu'ils redeviennent droits.

— Et moi, c'est de retrouver la jeunesse ! répliqua Mordecaï avec impatience. Vos doigts sont guéris. Ils n'ont pas belle

forme, mais ils sont guéris. Allons, dites-moi quel est votre plus cher désir.

— Mon vœu le plus cher, c'est de trucider ceux qui ont tué Eléonore. De ramener son fils à Jeannette. Et ensuite, d'être un archer. Voilà tout. Un archer.

Il souhaitait aussi trouver le Graal, mais il n'avait pas envie de parler de cela avec Mordecaï.

Ce dernier tira sur sa barbe.

— Trucider ceux qui ont tué Eléonore ? réfléchit-il à haute voix. Je pense que vous allez le réaliser. Le fils de Jeannette ? Peut-être le pourrez-vous aussi, bien que je ne comprenne point pourquoi vous cherchez à lui plaire. Vous ne voulez pas épouser Jeannette, n'est-ce pas ?

— Épouser Jeannette ! s'esclaffa Thomas. Grand Dieu, non !

— Parfait.

— Parfait ?

Cette fois, Thomas était froissé.

— J'ai toujours recherché la compagnie des alchimistes, poursuivit Mordecaï, et je les ai souvent vus mélanger le soufre avec le vif-argent. Il existe une théorie suivant laquelle tous les métaux sont composés de ces deux substances, le saviez-vous ? Les proportions varient, naturellement, mais ce que je veux dire, cher Thomas, c'est que si l'on met du vif-argent et du soufre dans un même récipient, et qu'on les fait chauffer, le résultat est souvent calamiteux. (Il mima une explosion avec ses mains.) C'est ce qui se passerait pour vous et Jeannette. De plus, je ne la vois pas épouser un archer. Un roi ? Oui. Un duc ? Peut-être. Un comte ? Certainement. Mais un archer ? (Il secoua la tête.) Il n'y a pas de mal à être un archer, Thomas. C'est un métier très utile en ce monde si mauvais.

Il se tut pendant quelques instants, puis reprit.

— Mon fils apprend la science de la médecine.

Thomas sourit.

— Je sens un reproche, dit-il.

— Un reproche ?

— Oui, votre fils sera un guérisseur et moi je suis un tueur.

Mordecaï secoua la tête.

— Benjamin apprend à devenir un médecin, mais il préférerait être soldat. Il voudrait être un tueur.

— Dans ce cas, pourquoi...

Thomas s'arrêta, car la réponse était évidente.

— Les juifs ne peuvent porter les armes, voilà pourquoi, expliqua Mordecai. Non, il n'y avait aucun reproche dans mes propos. Je crois, Thomas, que vous êtes un homme bon, quoique soldat.

Il se tut et fronça les sourcils, car un nouveau projectile s'était écrasé dans un bâtiment non loin d'eux, et il se prépara à entendre des cris se superposer au bruit de tonnerre. Mais rien ne vint.

— Votre ami Will aussi est bon, poursuivit-il, mais je crains que ce ne soit plus un archer.

Thomas opina du chef. Will Skeat était guéri, mais il n'avait pas retrouvé ses facultés.

— Parfois, je me dis qu'il aurait mieux valu... commença-t-il.

— Qu'il soit mort ? enchaîna le vieux médecin. Ne souhaitez la mort à personne, Thomas, elle vient bien assez tôt sans qu'on la souhaite. Sir William rentrera en Angleterre, je n'en doute point, et votre comte veillera sur lui.

« Telle est la destinée de tous les vieux soldats, se dit Thomas. Rentrer à la maison et vivre de la charité de la famille qu'ils ont servi. »

— Moi, quand ce sera terminé, ici, j'irai à Calais voir si les archers de Will ont besoin d'un nouveau chef, annonça-t-il.

Mordecai sourit.

— Vous ne partez point en quête du Graal ?

— Je ne sais pas où le trouver.

— Et le livre de votre père ? Il ne vous a été d'aucune aide ?

Thomas s'était plongé dans la copie faite par Jeannette, dans l'idée que son père avait utilisé une sorte de code. Mais il avait eu beau s'échiner, il n'avait pas réussi à percer le mystère. Peut-être ce livre décousu n'était-il finalement qu'une manifestation de l'esprit dérangé de son père. Une chose était sûre, cependant : son père était convaincu d'avoir possédé le Graal.

— Je vais partir en quête du Graal, déclara Thomas, mais parfois, je me dis que la seule façon de partir à sa quête est de ne pas le chercher.

Il leva la tête, intrigué par un remue-ménage sur le toit. Le chat avait bondi, mais il avait dérapé, et les oiseaux s'envolaient dans un battement d'ailes affolé.

— Encore un présage ? proposa Mordecaï en suivant des yeux la fuite des oiseaux. Un bon, cette fois-ci ?

— D'ailleurs, dit Thomas sans tenir compte de son ton narquois, que savez-vous du Graal ?

— Je suis juif. Comment pourrais-je savoir quoi que ce soit ? répondit le vieux médecin d'un ton innocent. Que se passerait-il, Thomas, si vous trouviez le Graal ? Croyez-vous que le monde en deviendrait meilleur pour autant ? Que ce qui lui manque, c'est simplement le Graal ? Est-ce là tout ?

Thomas ne répondit pas.

— Est-ce une sorte d'Abracadabra ? poursuivit le vieux médecin.

— Le diable ? s'exclama Thomas, choqué.

— Abracadabra, ce n'est pas le diable ! répliqua Mordecaï, choqué à son tour. C'est simplement un charme. Quelques juifs sots croient qu'il suffit d'écrire ces mots en triangle et de les accrocher à leur cou pour leur éviter d'attraper la fièvre intermittente ! Quelle absurdité ! La seule bonne médecine pour la fièvre intermittente, c'est un cataplasme de bouse de vache bien chaud, mais les bonnes gens préfèrent mettre leur confiance dans les charmes et, je le crains, dans les présages. Mais moi, je ne crois pas que Dieu agisse à travers l'un ou qu'il se révèle à travers l'autre.

— Votre Dieu est très loin d'ici, fit remarquer Thomas.

— Oui, je le crains.

— Le mien est tout près, Il se montre.

— Eh bien, vous avez de la chance, dit Mordecaï, en jouant avec la quenouille et le fuseau de Jeannette posés sur le banc, à côté de lui. Vous avez de la chance, et j'espère que lorsque les troupes de Charles entreront, votre Dieu restera tout près. Quant à nous autres, je suppose que nous sommes condamnés ?

— S'ils pénètrent dans la ville, dit Thomas, il vaudra mieux aller chercher refuge dans une église ou tenter de vous échapper par la rivière.

— Je ne sais pas nager.

— Dans ce cas, l'église sera votre meilleur espoir.

— J'en doute, objecta Mordecaï en posant la quenouille. Ce que devrait faire Totesham, c'est se rendre, pour nous permettre de vivre.

— Il ne le fera point.

Le vieux juif haussa les épaules.

— Eh bien, il nous faudra mourir.

Cependant, le lendemain, une chance de s'échapper lui fut accordée, car Totesham proclama que tous ceux qui ne voulaient pas souffrir des privations d'un siège étaient autorisés à quitter la ville par la porte sud. Mais elle ne fut pas plutôt ouverte qu'une troupe d'hommes d'armes de Charles, en cotte de mailles et la face cachée derrière un heaume gris, vint bloquer la route. Une centaine de personnes seulement, uniquement des femmes et des enfants, avaient décidé de partir, mais les hommes d'armes de Charles s'interposèrent pour leur signifier qu'elles ne seraient pas autorisées à abandonner la ville. Il n'était pas dans l'intérêt des assiégeants que la garnison eût moins de bouches à nourrir. Aussi les hommes en gris barrèrent-ils la route, les soldats de Totesham refermèrent-ils la porte, et les femmes et les enfants restèrent-ils bloqués.

Ce soir-là, les trébuchets cessèrent leur activité pour la première fois depuis que la pierre avait tué la femme du teinturier et son amant. Au milieu d'un étrange silence, un messager de Charles s'avança. Une trompette et une oriflamme blanche annoncèrent qu'il demandait une trêve. Totesham ordonna à un joueur de trompette anglais de répondre au Breton et d'agiter une bannière blanche au-dessus de la porte sud. Le messager breton attendit qu'un homme de classe supérieure monte sur la muraille, puis lui dit en désignant les femmes et les enfants :

— Nous ne pouvons autoriser ces gens à traverser nos lignes. Ils vont mourir de faim ici.

— Est-ce là toute la pitié qu'a votre maître pour son peuple ?
répondit l'émissaire de Totesham.

C'était un prêtre anglais qui parlait le breton et le français.

— Il a tant de pitié pour eux, répondit le messenger, qu'il veut les délivrer des chaînes anglaises. Dites à votre maître que Sa Grâce lui accorde jusqu'à l'angélus de ce soir pour se rendre, et que, s'il le fait, il sera autorisé à sortir avec toutes ses armes, ses bannières, ses chevaux, ses familles, ses valets et ses possessions.

C'était une offre généreuse, mais le prêtre ne la prit pas en considération.

— Je vais le lui transmettre, dit-il, mais à la condition que vous disiez à votre maître que nous avons des provisions pour un an et des armes en nombre suffisant pour vous faire passer au moins deux fois de vie à trépas.

Le messenger s'inclina, le prêtre lui retourna la politesse et les pourparlers s'arrêtèrent là. Les trébuchets se remirent à l'œuvre et, à la tombée de la nuit, Totesham ordonna que les portes de la ville fussent ouvertes. Les fugitifs furent autorisés à rentrer à l'intérieur, sous les railleries de ceux qui n'avaient pas fui.

Thomas, comme tous les hommes de La Roche-Derrien, prenait ses tours de garde sur les remparts. C'était une tâche fastidieuse, car Charles de Blois prenait grand soin de s'assurer qu'aucune de ses troupes ne se trouvait à la portée des archers anglais. Sa seule distraction consistait en l'observation des grandes machines de guerre. Le treuil faisait descendre les énormes poutres avec une telle lenteur qu'elles ne paraissaient pas bouger. Pourtant, presque imperceptiblement, la grande caisse de bois contenant les poids s'élevait graduellement au-dessus de la palissade protectrice, et le long bras disparaissait de la vue. Puis, lorsqu'il avait atteint son niveau le plus bas, il ne se passait rien pendant un bon moment, sans doute parce que les ingénieurs chargeaient la fronde. Et lorsqu'il semblait que l'opération était arrêtée, le contrepoids tombait, la palissade trépidait, les oiseaux effrayés s'envolaient, le long bras s'élevait d'un seul coup en vibrant, la fronde fouettait l'air et une pierre s'élançait à l'assaut du ciel en décrivant un arc. Le son, le monstrueux fracas du contrepoids s'affalant sur le sol, n'arrivait

qu'après, suivi un instant plus tard du choc sourd de la pierre sur les remparts endommagés. On jetait de nouveaux sacs remplis de paille sur la brèche qui allait grandissant, mais cela n'empêchait pas les projectiles de faire des dégâts. Aussi Totesham ordonna-t-il à ses hommes de commencer à ériger de nouveaux murs derrière les brèches.

Quelques hommes, dont Thomas et Robbie, voulurent tenter une sortie.

« Nous allons former un groupe de six hommes, argumentèrent-ils, et nous allons nous glisser dehors à la pique du jour. Nous pourrions facilement investir un ou deux trébuchets, les arroser d'huile et de poix, et jeter des brandons enflammés dans les cordes et le bois. »

Mais Totesham refusa. Sa garnison était trop petite et il ne voulait perdre personne, pas même une demi-douzaine d'hommes, avant d'affronter les envahisseurs dans les brèches.

Pourtant, des hommes, il en perdit tout de même. À la troisième semaine de siège, Charles de Blois avait fini ses travaux de défense et les quatre divisions de son armée étaient entièrement protégées derrière des murs de terre, des haies, des palissades et des tranchées. Il avait éliminé tous les obstacles encombrant le terrain qui séparait les différents campements, de manière à empêcher les archers de l'armée de relève de trouver le moindre abri où se dissimuler. À présent que ses campements étaient fortifiés et que ses trébuchets creusaient des trous de plus en plus grands dans les murs de la ville, il pouvait envoyer ses arbalétriers harceler les remparts.

Ils arrivèrent deux par deux, l'un étant chargé de l'arbalète et le deuxième de tenir le pavois, un bouclier si haut, si large et si solide qu'il pouvait protéger les deux guerriers. Les pavois portaient des malédictions à l'adresse de leurs adversaires, ou des insultes en français et en anglais, et dans certains cas, car les arbalétriers étaient des Génois, en italien. Leurs carreaux vinrent s'abattre sur les murs, siffler autour des têtes des défenseurs et se planter dans les toits de chaume. Parfois, les Génois tiraient des flèches enflammées. Six escadrons de soldats furent chargés uniquement d'éteindre les feux qui prenaient dans le chaume et, lorsqu'ils n'éteignaient pas les

flammes, de puiser de l'eau dans la Jaudy pour en arroser les toits situés près des remparts, s'exposant ainsi aux carreaux des arbalétriers.

Les archers anglais ripostaient, mais les arbalétriers étaient le plus souvent cachés derrière leurs pavois et n'étaient visibles qu'une fraction de seconde. Certains moururent tout de même, mais les archers perchés sur les murs périssaient également.

Jeannette venait souvent rejoindre Thomas sur le rempart sud, tirant ses traits depuis un créneau, près de la porte. Les arbalètes pouvaient être actionnées à genoux, ce qui lui permettait de ne pas trop s'exposer. Thomas, en revanche, était contraint de tirer debout.

— Tu ne devrais pas être ici, lui disait-il à chaque fois.

Mais la jeune femme se contentait de ricaner, puis se baissait pour rembobiner son arbalète.

— Te rappelles-tu le premier siège ? lui demanda-t-elle.

— Quand tu me tirais dessus ?

— Espérons que j'ai gagné en adresse, dit-elle.

Puis elle appuya l'arbalète contre le mur, visa et pressa la détente. Le carreau alla s'écraser dans un pavois déjà constellé de flèches anglaises. Derrière les arbalétriers s'étirait le mur de terre du campement le plus proche, au-dessus duquel apparaissaient les bras inégaux de deux trébuchets et, plus loin derrière encore, les oriflammes éclatantes de divers seigneurs. Jeannette reconnut les bannières de Rohan, Laval, Malestroit et Roncelet. La vue de cette bannière aux couleurs de la guêpe la remplit de colère et elle pleura en songeant à son fils emprisonné dans la lointaine tour de Roncelet.

— J'aimerais qu'ils donnent l'assaut maintenant, dit-elle entre ses dents, pour que je puisse planter un trait dans le corps de Roncelet et dans celui de Blois.

— Ils n'attaqueront pas avant d'avoir défait Dagworth, prédit Thomas.

— Tu crois qu'il va venir ?

— Je crois que c'est pour lui qu'ils sont ici, répondit l'archer avec un mouvement du menton vers l'ennemi.

Puis il se leva, arma son arc et envoya une flèche sur un arbalétrier qui venait de quitter l'abri de son bouclier. L'homme

se baissa une fraction de seconde avant que la flèche de Thomas vienne siffler à ses oreilles.

— Charles sait qu'il peut venir nous plumer quand il voudra, poursuit le jeune archer, mais ce qu'il veut vraiment, c'est écraser Dagworth.

Car dès lors que sir Thomas Dagworth serait écrasé, il n'y aurait plus d'armée de campagne en Bretagne, les forteresses tomberaient inévitablement une par une, et Charles aurait son duché.

Puis, un mois après l'arrivée de Charles, alors que les haies entourant ses quatre forts se remplissaient de fleurs d'aubépine, que les pétales s'épanouissaient sur les pommiers, que les bords de la rivière débordaient d'iris et que les coquelicots étalaient leurs jupes rouge vif dans le seigle vert tendre, on vit apparaître une traînée de fumée dans le ciel du sud-ouest.

Les observateurs perchés sur les murs de La Roche-Derrien virent des éclaireurs sortir du camp ennemi, et ils surent que la fumée provenait de quelque feu de camp, ce qui signifiait qu'une armée était en marche. Certains émirent la crainte que ce ne fussent des renforts pour l'ennemi, mais ils furent rassurés par d'autres qui affirmèrent à juste titre que seuls des amis pouvaient approcher par le sud-ouest. Ce que Richard Totesham et les autres, ceux qui savaient, ne leur révélèrent pas, c'était que les renforts seraient obligatoirement peu nombreux, beaucoup moins nombreux que l'armée de Charles, et qu'ils marchaient au-devant du piège que leur tendait Charles.

Car le stratagème de Charles avait marché, et sir Thomas Dagworth avait mordu à l'hameçon.

Charles de Blois convoqua ses seigneurs et commandants dans sa grande tente près du moulin. On était samedi. Les forces ennemies se trouvaient à courte distance et il convenait de calmer les ardeurs de certaines têtes brûlées qui, inévitablement, piaffaient d'impatience et mouraient d'envie d'attacher les armures, de lever les lances et de sauter à cheval pour aller se jeter tout droit au-devant des flèches anglaises. « Car les sots sont légion », se dit Charles.

Aussi tempéra-t-il leur enthousiasme en déclarant que personne, excepté les éclaireurs, n'était autorisé à quitter les campements.

— Personne ! tonna-t-il en tapant du poing sur la table, manquant de renverser l'encrier du scribe qui consignait ses paroles. Personne ne sortira ! M'avez-vous tous bien compris ?

Il regarda tous les visages les uns après les autres, en pestant mentalement contre la sottise de ses seigneurs.

— Nous resterons derrière nos retranchements, poursuivit-il, et ce sont eux qui viendront à nous. Ils viendront à nous et ils périront.

Certains seigneurs se renfrognèrent, car il était peu glorieux de se battre derrière des murs de terre et des tranchées remplies d'eau quand on pouvait caracoler sur un fier destrier, mais Charles de Blois était ferme, et même les plus fortunés des seigneurs avaient pris au sérieux sa menace de priver les désobéissants de la distribution de terres et de richesses qui suivrait la conquête de la Bretagne.

Charles attrapa un morceau de parchemin.

— Nos éclaireurs se sont approchés de la colonne de sir Thomas Dagworth, reprit-il de sa voix précise, et nous avons désormais une estimation exacte de leur nombre.

Conscient du fait que ses auditeurs retenaient leur souffle, impatients de connaître la puissance de l'ennemi, il marqua une pause afin de jouir pleinement de son effet dramatique. Mais il lui fut impossible de réfréner un sourire lorsqu'il révéla :

— Nos ennemis nous menacent... avec trois cents hommes d'armes et quatre cents archers.

Il y eut un instant de stupeur, le temps que chacun comprît bien les chiffres. Puis suivit une explosion de rires. Charles lui-même, d'habitude si fermé, si inflexible et si sévère, joignit son rire à celui de ses guerriers. C'était effectivement risible ! D'une effronterie ! C'était faire montre de bravoure, certainement, mais aussi d'une témérité bien stupide !

Charles de Blois était à la tête de quatre mille guerriers et de centaines de paysans volontaires sur lesquels il pouvait compter pour pourfendre l'ennemi, même s'ils ne campaient pas à l'intérieur de ses forts de terre. Il avait sous ses ordres deux

mille arbalétriers, les plus réputés d'Europe, un millier de chevaliers en armure, dont un grand nombre de champions ayant remporté de grands tournois. Et sir Thomas Dagworth arrivait avec sept cents hommes ? La ville en fournirait peut-être cent ou deux cents autres, mais même en comptant large, les Anglais ne pourraient opposer plus d'un millier de combattants aux Français, quatre fois plus nombreux.

— Ils viendront, dit-il à ses chef surexcités, et ils périront tous.

Ils pouvaient approcher par deux routes différentes. La première venait de l'ouest, et c'était la route la plus directe, mais elle conduisait à l'autre bout de la Jaudy et Charles ne pensait pas que Dagworth l'utiliserait. La deuxième faisait le tour de la ville assiégée par le sud-est et menait tout droit au plus grand des quatre campements, le campement de l'est qu'il commandait lui-même, où avaient été montés les grands trébuchets.

Les rires s'apaisèrent lorsque Charles reprit la parole.

— Je vais vous dire ce que fera sans doute sir Thomas. C'est ce que je ferais si j'avais l'infortune de me trouver à sa place. Je crois qu'il enverra un détachement d'hommes, un petit détachement chargé de faire beaucoup de bruit, qui s'approchera de notre camp par la route de Lannion (c'était la route qui venait de l'ouest, la route directe) et ce, durant la nuit, pour nous faire accroire qu'il nous attaquera de ce côté-là. Dans son idée, nous renforcerons ce camp, alors qu'il lancera à l'aube sa véritable attaque par l'est. Il pense que le plus gros de notre armée l'attendra de l'autre côté de la rivière et qu'il pourra venir à l'aube pour détruire les trois campements moins défendus. Voilà ce qu'il va tenter, et il va échouer. Il va échouer parce que nous avons une règle claire et stricte, et que cette règle ne sera point enfreinte ! Personne ne quittera son camp ! Personne ! Vous resterez derrière vos murs ! Nous nous battons à pied, nous formerons nos lignes de bataille et nous les laisserons venir à nous. Nos arbalétriers faucheront leurs archers, et nous, nous anéantirons leurs hommes d'armes. Mais personne ne quittera son camp ! Personne ! Nous ne serons pas les cibles de leurs arcs. C'est bien compris ?

Le seigneur de Châteaubriant voulut savoir ce qu'il devait faire si, pendant qu'il se trouvait dans son camp au sud, on se battait dans un autre fort.

— Dois-je me contenter de regarder ? demanda-t-il, incrédule.

— Oui, vous vous contentez de regarder, répondit le duc Charles d'une voix coupante. Vous ne quittez pas votre camp. C'est compris ? Les archers ne pourront pas tuer ceux qu'ils ne verront pas ! Vous resterez cachés !

Le seigneur de Roncelet fit remarquer que les cieux étaient clairs et la lune presque pleine.

— Dagworth n'est pas fou, dit-il, et il saura que nous avons construit ces forteresses et nettoyé le terrain pour les empêcher de se couvrir. Pourquoi n'attaquerait-t-il pas de nuit ?

— De nuit ?

— De nuit, nos arbalétriers ne distingueront pas leurs cibles, mais grâce à la lune, les Anglais verront assez clair pour se frayer un chemin à travers nos retranchements.

C'était un bon point pour lui, que Charles reconnut en hochant la tête d'un mouvement brusque.

— Des feux, dit-il.

— Des feux ?

— Préparez des feux ! De grands feux ! Quand ils arriveront, vous les allumerez. Vous changerez la nuit en jour !

Ses guerriers éclatèrent de rire. L'idée leur plaisait. Ce n'était pas en se battant à pied qu'un seigneur et un chevalier acquéraient leur renommée, mais Charles avait réfléchi au moyen de défaire les redoutables archers anglais, et ses idées étaient bonnes même si elles offraient peu d'occasions de s'illustrer. Et il leur promettait une consolation.

— Ils se replieront, et quand ils le feront, je ferai sonner sept coups de trompette. Sept ! Quand vous entendrez la trompette, vous pourrez quitter vos campements et vous lancer à leur poursuite.

Il y eut un murmure d'approbation. Aux sept coups de trompette, ils se mettraient en selle et se lanceraient à la poursuite des rescapés pour les achever.

— Ne l’oubliez jamais ! leur rappela Charles avec un nouveau coup de poing sur la table. Ne l’oubliez jamais ! Vous ne quittez pas votre campement avant d’entendre le son de la trompette ! Restez derrière les tranchées, restez derrière les murs, laissez l’ennemi venir à vous et nous remporterons la victoire.

Il hocha la tête pour signifier qu’il en avait terminé.

— Et maintenant, nos prêtres vont vous entendre en confession. Purifions nos âmes afin que Dieu puisse nous récompenser par la victoire.

À six lieues de là, dans le réfectoire à ciel ouvert d’un monastère qui avait été pillé et abandonné, un petit groupe d’hommes s’était réuni. Son commandant était un homme grisonnant originaire du Suffolk, sans grâce et bourru, conscient de se trouver face à un défi colossal en venant en renfort à La Roche-Derrien.

Sir Thomas Dagworth écouta un chevalier breton lui rapporter ce que ses éclaireurs avaient découvert : Charles de Blois et son armée se trouvaient toujours dans les quatre campements placés en face des quatre portes de la ville. Le plus grand campement, où flottait la bannière à l’hermine de Charles, était à l’est.

— Il est près du moulin à vent, dit le chevalier.

— Je me souviens de ce moulin, dit sir Thomas, en faisant courir ses doigts à travers sa courte barbe grise, comme de coutume lorsqu’il réfléchissait. C’est là que nous devons attaquer, poursuivit-il à voix basse, comme se parlant à lui-même.

Un chevalier le mit en garde :

— C’est là qu’ils sont le mieux armés.

— Donc, nous allons créer une diversion, dit sir Thomas, se tirant de sa songerie. John (il se tourna vers un homme en cotte de mailles usée), prends tous les valets du camp. Prends les cuisiniers, les scribes, les palefreniers, tous ceux qui ne sont pas des guerriers. Ensuite, tu prendras les chariots et tous les chevaux fatigués et tu feras une approche par la route de Lannion. Tu la connais ?

— Je saurai la trouver.

— Pars avant minuit. Tu feras beaucoup de bruit, John ! Tu peux prendre mon trompette et deux tambours. Tu leur feras croire que notre armée arrive par l'ouest. Je veux qu'ils envoient des hommes au camp ouest avant l'aube.

— Et nous autres ? demanda le chevalier breton.

— Nous nous mettrons en marche à minuit, dit sir Thomas, et nous prendrons par l'est jusqu'à la route de Guingamp.

Cette route rejoignait La Roche-Derrien par le sud-est. La petite troupe chargée de faire diversion avancerait par l'ouest, aussi Charles n'imaginerait-il pas une seconde lui voir emprunter la route de Guingamp.

— Ce sera une marche silencieuse, ordonna-t-il, et nous avancerons à pied, tous ! Les archers devant, les hommes d'armes derrière, et nous attaquerons leur fort de l'est dans l'obscurité.

En attaquant de nuit, sir Thomas espérait pouvoir empêcher les arbalétriers de distinguer leurs cibles et, mieux, surprendre l'ennemi pendant son sommeil.

Son plan était fait : une feinte à l'ouest et une attaque à l'est. Et c'était exactement ce que Charles de Blois attendait de lui.

La nuit tomba. Les Anglais se mirent en marche, les hommes de Charles fourbirent leurs armes et la ville retint son souffle.

Thomas entendait s'agiter les armuriers dans le camp de Charles. Il entendait les coups de marteau sur les rivets des plaques d'armure et le frottement des pierres sur les lames. Les feux de camp des quatre forts ne s'éteignirent pas comme à l'accoutumée, mais continuèrent à être alimentés et à briller bien haut, éclairant les contours à la lueur des feux. Du haut des remparts, Thomas voyait le mouvement des hommes à l'intérieur du campement le plus proche. Régulièrement, les feux étaient attisés et les flammes devenaient de plus en plus vives grâce aux soufflets des armuriers.

Un enfant pleurait dans une maison voisine. Un chien gémissait. La majeure partie de la garnison de Totesham se trouvait en faction sur les remparts ainsi qu'un bon nombre de bonnes gens de la ville. Ils ne savaient pas exactement pourquoi ils étaient montés sur les murs, car l'armée de renfort était sans

doute encore loin, mais personne n'avait envie d'aller se coucher. Les gens s'attendaient à l'imminence d'un événement, et ils préféraient l'attendre là-haut, comme pour le Jugement dernier, se dit Thomas, lorsque les hommes et les femmes attendraient que se séparent les cieux, que descendent les anges et que s'ouvrent les tombes pour que les vertueux puissent s'élever au Ciel.

Le jeune archer songea à son père qui voulait être enterré face à l'ouest, mais dans la partie est du cimetière, de sorte que lorsqu'il se lèverait parmi les morts, il serait tourné vers ses paroissiens et les verrait sortir de terre au fur et à mesure. « Ils auront besoin que je les guide », disait-il. Son fils avait respecté sa volonté. Les paroissiens de Hookton, lorsqu'ils se lèveraient et verraient à l'est le Christ redescendu sur terre dans toute sa gloire, trouveraient leur curé en face d'eux pour les rassurer.

Thomas lui-même n'aurait pas refusé d'être rassuré cette nuit-là. En compagnie de messire Guillaume et de ses deux hommes d'armes, il observait les derniers préparatifs de l'ennemi depuis un bastion à l'angle sud-est de la ville, près de l'endroit où le clocher de l'église Saint-Barnabé offrait un point de vue. Les vestiges de l'arbalète géante de Totesham avaient été utilisés pour fabriquer un pont bancal joignant le bastion à une fenêtre du clocher.

Partant de la fenêtre, une échelle grimpait jusqu'au parapet du clocher, en franchissant un trou dû au savoir-faire de Faiseur de Veuves. Thomas avait fait le voyage une demi-douzaine de fois avant minuit car, depuis le parapet, il était possible d'avoir vue sur l'intérieur du camp de Charles, au-delà de la palissade.

Alors qu'il était sur le clocher, Robbie vint se placer en contrebas sur le rempart.

— Je veux te montrer ça, lui cria l'Écossais en brandissant un écu fraîchement peint. Il te plaît ?

Thomas baissa les yeux et, à la lueur de la lune, décela une tache rougeâtre.

— Qu'est-ce que c'est ? Une tache de sang ?

— Mais tu es aveugle, bâtard d'Anglais ! s'exclama Robbie. C'est le cœur rouge de Douglas !

— Ah ! Vu d'ici, on dirait qu'une créature est venue mourir sur ton écu.

Mais son ami ne se laissa pas troubler par son manque de goût. Très fier de son bouclier, il l'admira en le tournant en tous sens à la lueur de la lune.

— Il y avait un gars qui peignait un diable sur le mur de l'église Saint-Goran. Alors je l'ai payé pour qu'il décore mon écu.

— J'espère que tu ne l'as pas payé trop cher.

— Tu es envieux, c'est tout !

Robbie posa son bel écu contre le parapet avant d'aller risquer sa vie sur le pont de fortune. Il disparut par la fenêtre, puis réapparut près de Thomas.

— Qu'est-ce qu'ils font ? s'enquit-il, la tête tournée vers l'est.

— Jésus ! jura Thomas, car quelque chose venait de se produire.

Au-delà des formes grises de Passage pour l'Enfer et de Faiseur de Veuves, des centaines d'hommes étaient en train de former une ligne de bataille dans le camp est.

Thomas escomptait que la bataille, si elle avait lieu, ne commencerait pas avant l'aube, et pourtant Charles de Blois se préparait visiblement à se battre au cœur de la nuit.

— Doux Jésus !

Messire Guillaume, venu les rejoindre au sommet du clocher, répondit en écho à la surprise de Thomas.

— Ces vils gredins se préparent à se battre, dit Robbie.

En effet, les guerriers de Charles formaient la ligne en serrant les rangs. Ils tournaient le dos à la ville ; la lune se reflétait sur les épaulières des armures et peignait de blanc les lames des épées et des haches.

— Sans doute est-ce Dagworth qui arrive, commenta messire Guillaume.

— De nuit ? s'étonna Robbie.

— Pourquoi pas ? répliqua messire Guillaume.

Puis il cria à l'un de ses hommes d'armes d'aller rapporter à Totesham ce qui se passait.

— Réveille-le ! glapit-il, en réponse au brave homme qui lui demandait ce qu'il devait faire au cas où le chef dormirait. Il ne

dort pas, ajouta-t-il à l'adresse de Thomas. Totesham n'est peut-être qu'un maudit Anglais, mais c'est un bon soldat.

Totesham ne dormait pas, mais il ignorait que l'ennemi se mettait en ordre de bataille. Se risquant sur le pont branlant menant au clocher de Saint-Barnabé, il se hissa jusqu'au sommet et observa les troupes de Charles en arborant son expression maussade coutumière.

— Je pense qu'il va nous falloir leur donner un coup de main, dit-il.

— Je croyais que vous n'approuviez pas les sorties hors des murs ? objecta messire Guillaume, que cette restriction avait irrité.

— C'est la bataille qui va nous sauver. Si nous la perdons, la ville tombera, aussi devons-nous faire notre possible pour la remporter, répondit le commandant d'un ton lugubre.

Avec un haussement d'épaules, il tourna les talons.

— Que Dieu nous vienne en aide, dit-il à voix basse en redescendant dans les profondeurs du clocher.

Il savait que l'armée de sir Thomas Dagworth ne serait pas nombreuse et il craignait même qu'elle fût encore beaucoup plus réduite qu'il n'osait l'imaginer, mais la garnison devait se tenir prête à l'aider lorsqu'il attaquerait l'ennemi.

Pour éviter de lui donner l'alerte, il renonça à faire sonner les cloches pour rassembler ses troupes, mais dépêcha des gens à travers toute la ville pour convoquer les archers et les hommes d'armes sur la place du marché devant l'église Saint-Brieuc.

Thomas retourna chez Jeannette et revêtit son haubergeon, rapporté par Robbie de l'expédition à Roncelet, puis il fixa son épée à sa taille, s'empêtrant dans les boucles de la ceinture avec ses doigts toujours trop gourds pour ce genre de gestes méticuleux. Il accrocha son sac de flèches à son épaule gauche, sortit l'arc noir de son enveloppe de toile, glissa une corde de rechange dans son casque avant de le poser sur sa tête. Il était prêt.

Ainsi que Jeannette, comme il le constata. La jeune femme elle aussi avait mis son haubergeon, ainsi que son heaume. Thomas la dévisagea, bouche bée :

— Tu ne peux pas sortir avec nous ! protesta-t-il.

— Sortir ? répéta-t-elle, surprise. Mais si vous quittez la ville, Thomas, qui va garder les murs ?

— Oh ! fit-il, penaud.

Elle sourit, s'avança et lui donna un baiser.

— Allez, va, et que Dieu soit avec toi.

Thomas se rendit sur la place du marché. C'était le lieu de rassemblement de la garnison, mais, hélas, le nombre de soldats était extrêmement limité. Un tavernier faisait rouler un tonneau de bière au milieu de la place et invitait les hommes à se servir. Un forgeron s'employait à aiguiser les épées et les haches à la lueur de la torche qui brûlait devant le porche de l'église Saint-Briec, faisant résonner la pierre sur les longues lames d'acier qui produisaient un étrange son funèbre. Il faisait chaud. Des chauves-souris volaient autour de l'église, plongeant dans les ombres noires d'une maison détruite par un trébuchet. Des femmes accouraient pour apporter de la nourriture aux soldats et Thomas se souvint des hurlements de ces mêmes femmes, tout juste un an auparavant, lorsque les Anglais s'étaient rués dans la ville. La nuit avait été une nuit de viols, de vols et d'assassinats, et à présent, le peuple de la ville ne voulait plus voir partir ses occupants. La place du marché se remplissait peu à peu d'hommes munis d'armes de fortune, prêts à se joindre à la sortie. Beaucoup portaient simplement la hache qu'ils utilisaient pour fendre leur bois ; quelques-uns, cependant, étaient munis d'épées ou de lances, et certains avaient revêtu une cuirasse en cuir ou une cotte de mailles. Ils étaient venus en nombre, et, finalement, ajoutés aux soldats de la garnison anglaise, ils paraissaient impressionnants, au moins par leur nombre.

— Par le Christ Jésus ! s'exclama une voix courroucée derrière Thomas. Qu'est-ce que c'est que ça, au nom du Christ ?

Thomas se retourna et aperçut la silhouette efflanquée de sir Geoffrey Carr, dont les yeux étaient braqués sur l'écu que Robbie avait appuyé contre les marches d'une croix de pierre, au centre de la place. L'Écossais se retourna lui aussi et vit l'Épouvantail à la tête de ses six fidèles.

— Voilà qui ressemble fort à une merde écrasée, poursuivit l'affreux personnage.

À son élocution difficile, on devinait qu'il avait passé la soirée dans l'une des nombreuses tavernes de la ville.

— C'est à moi, annonça Robbie.

Sir Geoffrey gratifia l'écu d'un vigoureux coup de pied.

— Est-ce le cœur de ce maudit Douglas, béjaune ?

— C'est mon blason, dit Robbie en exagérant son accent écossais, si c'est ce que vous voulez dire.

Les conversations cessèrent alentour.

— Je savais que tu étais un Écossais, prononça l'Épouvantail de sa voix traînante d'homme éméché, mais je ne savais pas que tu étais un de ces chiens de Douglas. Et par tous les diables, peux-tu me dire ce qu'un Douglas vient faire par ici ?

L'ivrogne haussa le ton pour en appeler aux spectateurs.

— De quel côté est la perfide Écosse, hein ? De quel côté ? Et ces satanés Douglas se battent contre nous depuis qu'ils ont été crachés par le trou du cul du diable en personne !

En titubant, l'Épouvantail sortit sa cravache de sa ceinture et la déroula.

— Doux Jésus, beugla-t-il, mais cette famille de malheur a mis sur la paille de bons et loyaux Anglais ! Ce sont des voleurs ! Des scélérats ! Des espions !

À ces mots, Robbie sortit son épée et la cravache claqua. Mais messire Guillaume eut le temps de pousser le jeune homme pour le mettre hors de portée de sa pointe acérée. Puis il sortit à son tour son épée et se retrouva aux côtés de Robbie, avec Thomas, sur les marches du monument.

— Robbie Douglas est mon ami ! cria-t-il.

— Et le mien ! ajouta Thomas.

— Suffit !

Un Richard Totesham furibond se fraya un chemin à travers la foule.

— Suffit !

À présent, l'Épouvantail en appelait au chef de la garnison.

— C'est une canaille, un Écossais !

— Bon Dieu, jeta Totesham, nous avons des Français, des Gallois, des Flamands, des Irlandais et des Bretons dans cette garnison. Qu'est-ce que cela change, par le Ciel ?

— C'est un Douglas ! insista l'Épouvantail avec une obstination d'ivrogne. C'est un ennemi !

— C'est mon ami ! aboya Thomas, invitant à se battre quiconque envisageait de se ranger aux côtés de sir Geoffrey.

— Suffit ! répéta Totesham dont le courroux enflait encore. Nous avons assez de bagarres devant nous, ce n'est pas le moment de nous conduire comme des enfants ! Réponds-tu de lui ? demanda-t-il à Thomas.

— Moi, je réponds de lui, dit une voix.

C'était Will Skeat. Le vieil archer fendit la foule et posa un bras autour des épaules de Robbie.

— Je réponds de lui, Dick.

— Dans ce cas, Douglas ou non, décréta Totesham, ce n'est point mon ennemi.

Sur ce, il tourna les talons.

— Ventredieu ! brailla l'Épouvantail, dont la colère n'avait pas décré.

Il avait été appauvri par la maison de Douglas et était toujours pauvre, car le risque qu'il avait pris en poursuivant Thomas n'avait pas payé, puisqu'il n'avait pas trouvé de trésor. Et maintenant, voilà que ses ennemis au grand complet paraissaient réunis dans les personnes de Thomas et de Robbie. Il avança en titubant et cracha sur l'Écossais.

— Moi, je les jette au feu, les hommes qui portent le cœur de Douglas, dit-il, je les jette au feu !

— Oui, c'est ce qu'il fait, confirma Thomas à voix basse.

— Il les jette au feu ? répéta Robbie.

— À Durham, répondit l'archer en plongeant son regard dans les yeux de sir Geoffrey, il a fait jeter au feu trois prisonniers.

— Tu as fait quoi ? hurla Robbie.

L'Épouvantail, malgré les vapeurs de l'alcool, eut soudain conscience de la fureur qui animait l'Écossais. De plus, il sentait qu'il n'avait pas gagné la sympathie alentour, car les volontaires étaient plus enclins à ajouter foi à l'opinion de Will Skeat qu'à la sienne.

Il enroula sa cravache, cracha sur Robbie et s'éloigna d'un pas incertain.

Mais à présent, c'était le jeune Écossais qui souhaitait se battre.

— Dis, toi ! glapit-il pour l'arrêter.

— Laisse, le stoppa Thomas, pas ce soir.

— Il a fait jeter au feu trois hommes ?

— Pas ce soir, répéta l'archer en repoussant son ami d'un coup si rude qu'il l'assit sur les marches du monument.

Robbie suivit des yeux l'Épouvantail qui battait en retraite.

— C'est un homme mort, proféra-t-il entre ses dents. Tu m'entends, Thomas, ce misérable est un homme mort.

— Nous sommes tous des hommes morts, intervint messire Guillaume à voix basse.

Car l'ennemi les attendait, véritable marée humaine.

Et sir Thomas Dagworth se rapprochait de son piège.

C'était John Hammond, un adjoint de sir Thomas Dagworth, qui menait la feinte par la route de Lannion. Il était à la tête de soixante hommes, d'autant de femmes, d'une douzaine de chariots et de trente chevaux, qu'il utilisa pour faire un vacarme assourdissant lorsqu'ils furent en vue des campements du duc Charles.

Les contours des fortifications de terre étaient éclairés par des brasiers, et des lueurs vacillantes apparaissaient entre les minces fentes des poutres de la palissade. Le campement semblait illuminé par une quantité de feux, et d'autres s'allumèrent encore quand la petite troupe de Hammond commença à taper sur les pots et les chaudrons, à donner des coups de bâton sur les arbres, à souffler dans les trompettes et à battre frénétiquement le tambour. Pourtant, nulle panique ne sembla monter des remparts de terre. Quelques soldats ennemis apparurent, scrutèrent quelque temps la route baignée de lime où se détachaient les ombres du bruyant cortège, puis ils disparurent. Hammond ordonna à ses gens de redoubler d'ardeur et ses six archers, les seuls véritables soldats de cette pseudo-armée, s'approchèrent du camp pour décocher des flèches par-dessus la palissade, mais il n'y eut toujours aucune riposte.

Contrairement aux prévisions, rien ne bougea sur la rivière dont les espions de sir Thomas avaient dit qu'elle était

recouverte d'un pont de barques. Visiblement, la feinte avait échoué.

— Si nous restons ici, dit quelqu'un, ils vont nous crucifier, ces maudits chiens.

— Pour sûr ! approuva Hammond d'un ton véhément. Il nous faut rebrousser chemin un peu, rien qu'un peu, et retourner par là où il fait plus sombre.

La nuit avait mal commencé avec l'échec de la feinte, mais les hommes de sir Thomas, les véritables assaillants, avait fait plus de progrès qu'ils ne l'espéraient.

Ils arrivèrent en vue du flanc est du campement du duc Charles peu après que le groupe de Hammond eut commencé sa bruyante diversion à une lieue de là.

Ils se tapirent à la lisière d'un bois et scrutèrent les contours des forts les plus proches, par-delà le terrain dénudé. Pâle à la lueur de la lune, la route courait, vide de toute présence, jusqu'à une grande porte de bois où elle était avalée par le fort improvisé.

Sir Thomas avait séparé ses hommes en deux divisions qui attaqueraient chacune un côté de la porte de bois. Cette attaque n'aurait rien de subtil. Il s'agissait simplement de courir dans l'obscurité, de se ruer à l'assaut en sautant par-dessus le mur de terre et de massacrer tous ceux qui se trouveraient sur leur chemin. « Que Dieu vous donne du plaisir ! » souhaita sir Thomas à ses hommes en levant son épée pour donner le signal du début des opérations.

Le silence le plus total était requis. Sir Thomas espérait toujours créer l'effet de surprise, mais le feu qui brillait de l'autre côté des défenses paraissait singulièrement brillant et il était en proie au détestable pressentiment que l'ennemi s'était préparé à l'accueillir.

Pourtant, nul ne se montra au mur de remblai, nul carreau d'arbalète ne vint siffler dans le noir, et lorsqu'il se retrouva dans le fossé à patauger dans l'eau boueuse, il s'autorisa à reprendre quelque peu confiance. À sa droite et à sa gauche, des archers escaladaient le talus pour gagner la palissade. Les arbalètes étaient toujours inertes, les trompettes, silencieuses et l'ennemi invisible. À présent, les archers avaient atteint la

clôture. Celle-ci se révéla plus fragile qu'elle ne paraissait, car les poteaux n'étaient pas enfoncés très profondément et il suffisait de quelques efforts pour les renverser. Les défenses n'étaient pas solides, et d'ailleurs, elles n'étaient même pas protégées, car nul ennemi ne vint s'interposer lorsque ses hommes d'armes traversèrent les fossés pleins d'eau en brandissant leur épée, faisant miroiter la lame sous la lune. Les archers achevèrent la démolition de la palissade et sir Thomas, passant par-dessus les poutres jetées à terre, dévala le talus jusqu'au camp de Charles.

Or, il ne se trouvait pas dans le camp, mais dans une vaste étendue qui menait jusqu'à un autre talus, et un autre fossé, et une autre palissade. C'était un véritable labyrinthe ! Mais, comme précédemment, aucun carreau d'arbalète ne vint leur souhaiter la bienvenue dans l'obscurité. Ses archers se précipitèrent en tête, mais ne tardèrent pas à pousser force jurons car leurs pieds s'enfonçaient dans les trous creusés pour tendre des pièges aux chevaux. Les feux crépitaient joyeusement au-delà de la nouvelle palissade. Où donc étaient les guetteurs ?

Sir Thomas souleva son écu décoré d'une gerbe de blé pour évaluer la situation. Sa deuxième division était en train de franchir le premier talus et se précipitait vers le deuxième. Ses propres archers étaient en train de déterrer la nouvelle palissade qui, comme la première, tomba aisément. Pas un mot n'avait été prononcé, pas un ordre n'avait été crié, nul n'avait appelé saint Georges à l'aide, tous se contentaient d'accomplir leur tâche, mais l'ennemi ne pouvait pas ne pas entendre chuter les pièces de bois ! Déjà, la deuxième palissade était à terre et sir Thomas franchit le nouveau fossé au milieu de la bousculade avec ses archers. Devant eux, ils trouvèrent une prairie bordée par une haie, et derrière cette haie s'élevaient les tentes ennemies, le moulin à vent avec ses toiles enroulées et les monstrueuses silhouettes des deux gros trébuchets, tous brillamment éclairés par les feux. Ils étaient tout près à présent ! Et sir Thomas ressentit une violente bouffée de joie car il avait réussi son effet de surprise et l'ennemi était à lui.

C'est à ce moment que les arbalètes entrèrent en action.

Les traits se mirent à pleuvoir sur sa droite, expédiés depuis un talus qui courait entre le deuxième ouvrage de terre et la haie. Des archers tombèrent en jurant. Sir Thomas chercha à voir les arbalétriers cachés derrière l'épaisse haie, mais en vain, et pourtant, une nouvelle pluie de carreaux vint les arroser. Il sut alors qu'il n'avait surpris personne, que l'ennemi l'attendait de pied ferme et qu'il était en train de faucher ses hommes. Mais, par bonheur, les archers commençaient à riposter. Les longues flèches anglaises scintillèrent à la lueur de la lune, mais aucune cible n'était visible. Sir Thomas comprit que les archers tiraient à l'aveuglette.

— À moi ! hurla-t-il. Dagworth ! Dagworth ! Les écus !

Il fut entendu par une douzaine d'hommes d'armes à peine, qui vinrent le rejoindre pour former avec lui un groupe compact qui avança maladroitement vers la haie, écu contre écu. « Il faut réussir à passer, se dit sir Thomas, ainsi nous pourrons voir d'où vient le tir. » Arrosés par les carreaux ennemis, les archers tiraient au petit bonheur la chance. Sir Thomas risqua un œil de l'autre côté de la route et constata que le reste de la troupe était pareillement assailli.

— La haie ! hurla-t-il, la haie ! Archers ! Il faut franchir la haie !

Un trait vint se ficher dans son écu, avec une telle violence qu'il virevolta sur lui-même. Un autre vint siffler au-dessus de sa tête. Un archer couché dans l'herbe se tordait de douleur, le ventre percé d'un carreau.

D'autres blessés hurlaient aussi. Certains invoquaient saint Georges, d'autres le diable, d'autres encore appelaient leur femme ou leur mère. Les traits jaillissaient du noir et tombaient en pluie. Un archer recula, un carreau dans l'épaule. Un autre criait de façon pitoyable, frappé au bas-ventre. Un homme d'armes tomba à genoux, appelant Jésus à l'aide.

À présent, on entendait l'ennemi crier des ordres et des insultes.

— La haie ! rugit sir Thomas.

« Il faut passer la haie, se disait-il, et peut-être les archers pourront-ils voir leurs cibles. »

— Passez la haie ! aboya-t-il.

Quelques archers trouvèrent un espace fermé par des claies, qu'ils enfoncèrent à coups de pieds pour s'y ruer.

C'est alors que dans la nuit qui vibrait sous la violence des traits, quelqu'un attira l'attention de sir Thomas sur ce qui se passait derrière lui. Il se retourna et vit une masse d'arbalétriers regroupés pour couper sa retraite, et de nouvelles forces qui étaient en train de pousser ses hommes au cœur du campement. « Bon Dieu, se dit-il, c'était un piège ! » Charles l'avait attiré à dessein dans le campement, il s'était laissé prendre et maintenant, il se retrouvait encerclé. Il ne lui restait plus qu'à se battre avec l'énergie du désespoir.

— Passez la haie ! tonna-t-il. Passez cette maudite haie !

Il zigzagua entre les cadavres de ses hommes, s'élança dans la brèche et chercha un ennemi à tuer, mais ce fut pour constater que les hommes de Charles s'étaient mis en ordre de bataille, tous en armure, la visière baissée et l'écu levé. Quelques archers tiraient, envoyant leurs flèches s'écraser dans les écus, les ventres, les poitrines et les jambes, mais ils étaient trop peu nombreux et les arbalétriers, toujours dissimulés derrière les haies, les murs ou les pavois, s'en donnaient à cœur joie.

— Ralliez-vous au moulin ! cria sir Thomas, car c'était le point le plus visible.

Son projet était de rassembler ses hommes, de former des rangs et de commencer à se battre de façon ordonnée. Mais les arbalétriers se rapprochaient par centaines, et ses hommes effrayés s'éparpillaient en courant se réfugier dans les tentes et les abris.

Sir Thomas, au comble de la rage, jurait tant et plus. Les rescapés de sa deuxième division l'avaient rejoint, mais les hommes étaient empêtrés dans les tentes et trébuchaient sur les cordes, tandis que les carreaux d'arbalète fusaient toujours dans l'obscurité, déchiraient les toiles et allaient percer les corps de son armée moribonde.

— En formation, ici ! Ici ! glapit-il, choisissant un espace entre trois tentes.

Aussitôt, une vingtaine de soldats répondirent à son appel, mais leur mouvement n'échappa pas aux arbalétriers qui les arrosèrent de traits dans les allées qui séparaient les tentes. Puis

ce fut au tour des hommes d'armes ennemis de les arrêter, écu levé, et les archers s'égaillèrent de nouveau, essayant de trouver un terrain propice pour reprendre leur souffle, trouver un peu d'abri et repérer des cibles.

Les bannières des seigneurs français et bretons furent avancées et sir Thomas, les voyant, sentit monter une nouvelle bouffée de rage à l'idée qu'il s'était jeté tête baissée dans ce piège et qu'il avait été dûment battu.

— Tuez ces bâtards ! glapit-il.

Et il mena ses hommes vers l'ennemi le plus proche. Les épées résonnèrent alors dans la nuit, au cours d'un furieux corps à corps qui présentait au moins l'avantage de réduire les arbalétriers à l'impuissance, sous peine d'atteindre les hommes d'armes anglais.

Les Génois en profitèrent donc pour entreprendre de pourchasser leurs ennemis personnels, ces archers anglais qu'ils haïssaient tant. Par bonheur, quelques-uns parmi ces derniers, ayant trouvé une couverture dans le parc aux chariots, purent enfin répliquer.

Mais sir Thomas, de son côté, n'avait ni abri ni avantage. Il n'avait que des forces très réduites à opposer à la grande armée de l'ennemi, et ses hommes étaient contraints de reculer sous le nombre. Les écus s'écrasaient contre les écus, les épées cognaient contre les heaumes, les lances se frayaient un chemin sous les écus à travers les bottes. Un Breton faisait tournoyer une hache. Il abattit deux Anglais et livra ainsi le passage à des soldats portant le blason à l'hermine blanche qui se ruèrent à l'assaut avec un cri de triomphe et massacrèrent à tour de bras. Un homme d'armes se mit à hurler lorsque des haches vinrent tailler dans la cotte de mailles qui recouvrait ses cuisses, puis une autre hache s'abattit sur son heaume et on ne l'entendit plus.

Sir Thomas recula en chancelant, parant un coup d'épée. Autour de lui, on courait se réfugier entre les tentes, mais les visières étant baissées, les hommes allaient au hasard sans rien voir et se jetaient dans la gueule du loup. Il abattit son épée sur un homme en heaume à bassinet, se retourna et enfonça la lame dans un écu rayé de jaune et de noir, recula d'un pas pour

pouvoir porter un nouveau coup, puis ses pieds se prirent dans des cordes de tente et il tomba à la renverse sur la toile.

Le chevalier en heaume à bassinet se tenait au-dessus de lui ; sa plaque d'armure miroitait sous la lune et son épée était posée sur la gorge de sir Thomas.

— Je me rends, se hâta de dire ce dernier.

Puis il répéta ses mots en français.

— Et vous êtes ? s'enquit le chevalier.

— Sir Thomas Dagworth, répondit le vaincu d'un ton amer.

Il tendit son épée à son ennemi qui prit l'arme, puis releva sa visière.

— Je suis le vicomte de Morgat, se présenta le chevalier, et j'accepte votre reddition.

Il s'inclina sur sir Thomas, lui rendit son épée et lui tendit la main pour l'aider à se relever. La bataille continuait toujours, mais elle était sporadique à présent. Les Français et les Bretons pourchassaient les survivants, achevaient les blessés dont ils ne pouvaient tirer rançon et martelaient leurs chariots à coups de carreaux d'arbalète pour trucider les archers anglais toujours réfugiés derrière.

Le vicomte de Morgat escorta sir Thomas jusqu'au moulin à vent, où il le présenta à Charles de Blois. Un brasier était allumé à quelques mètres de là, éclairant Charles qui se tenait sous les ailes du moulin, le jupon maculé de sang, car il avait participé au combat contre les hommes d'armes anglais. Il rengaina son épée toujours ensanglantée, enleva son heaume à plumet et considéra le prisonnier qui l'avait déjà défait par deux fois.

— Je compatis, dit-il d'un ton froid.

— Et moi, je félicite Votre Grâce, dit sir Thomas.

— C'est à Dieu qu'appartient la victoire, répondit Charles, et non à moi.

Mais, tout à coup, il ressentit un soudain accès d'exaltation. Il avait réussi ! Il avait battu l'armée de campagne anglaise en Bretagne et maintenant, aussi sûrement que l'aube succédait à la plus noire des nuits, le duché allait tomber entre ses mains.

— La victoire n'appartient qu'à Dieu, prononça-t-il pieusement.

Il se souvint alors qu'on était dimanche matin, et il se tourna vers un prêtre pour lui ordonner de faire célébrer un Te Deum d'action de grâces pour sa grande victoire.

Le prêtre hocha la tête, les yeux écarquillés, quoique le duc n'eût pas encore parlé, puis il se mit à haleter et Charles s'aperçut qu'une flèche d'une longueur inhabituelle était plantée dans son ventre. Aussitôt après, un autre trait à empenne blanche vint se ficher dans le flanc du moulin. Et un cri guttural, presque bestial, s'éleva dans la nuit.

Car même si sir Thomas avait été capturé et son armée écrasée, la bataille, semblait-il, n'était pas tout à fait terminée.

Perché au sommet de la tour de la porte est, Richard Totesham suivait les combats entre les troupes de sir Thomas et celles de Charles. Il ne voyait pas grand-chose du haut de son perchoir, car les palissades qui surmontaient les ouvrages de terre, les deux grands trébuchets et le moulin à vent lui cachaient la plus grande partie de la bataille. Toutefois, il en voyait assez pour constater que personne ne sortait des trois autres campements français pour venir à la rescousse de Charles dans son fort.

— Étrange. Chacun reste dans son coin, commenta-t-il à l'adresse de Will Skeat qui se tenait à ses côtés.

— Ah, c'est toi, Dick ! s'exclama le vieil archer.

— Oui, c'est moi, Will, répondit Totesham avec patience.

Skeat avait revêtu sa cotte de mailles et une épée pendait à son flanc. Le chef de la garnison posa une main sur l'épaule de son vieil ami.

— Tu ne comptes point te battre, cette nuit, hein, Will ?

— Eh bien, si ça tourne au vinaigre, répondit Skeat, j'aimerais me rendre utile.

— Laisse ça aux jeunes, Will. Toi, tu vas rester ici et tu vas me garder la ville. C'est entendu ?

Skeat confirma son accord d'un hochement de tête et Totesham retourna à son poste d'observation. Il était impossible de dire de quel côté penchait la victoire, car il n'avait vue que sur les ennemis, et ils lui tournaient le dos. Malgré tout, de temps à autre, une flèche fendait l'air en reflétant la lumière d'un feu, preuve que les hommes de sir Thomas se battaient toujours. Mais comme personne ne venait à la rescousse de Charles de Blois depuis les autres forteresses, le chef de la garnison en déduisit que c'était mauvais signe. Car cela prouvait que le duc n'en avait pas besoin, ce qui, en revanche, prouvait que sir Thomas Dagworth, lui, avait besoin de renforts.

Totesham se pencha au-dessus du parapet.

— Ouvrez la porte ! cria-t-il.

Il faisait toujours nuit. L'aube ne se lèverait pas avant deux heures, mais la lune brillait dans le ciel et les feux allumés dans le camp ennemi jetaient une vive lumière. Totesham se précipita au bas des remparts tandis que ses gens retiraient les tonneaux remplis de pierres qui barraient le passage, puis soulevaient l'énorme barreau qui n'avait pas été bougé de tout le mois. La porte s'ouvrit en grinçant et les applaudissements fusèrent de toutes parts, à la contrariété de Totesham qui craignait d'alerter l'ennemi. Il alla retrouver ses hommes d'armes et se mit à leur tête pour aller se joindre au flux de soldats et de citoyens qui déferlait par la porte.

Thomas montait à l'assaut aux côtés de Robbie et de messire Guillaume accompagné de ses deux hommes d'armes. Will Skeat, en dépit de sa promesse à Totesham, avait fait son apparition, mais Thomas l'avait repoussé sur les remparts en lui recommandant d'observer la bataille de là-haut.

« Tu n'es pas encore d'attaque, Will, avait-il objecté.

— Si tu le dis, Tom », avait maugréé Skeat avant de remonter les marches.

Lorsqu'il fut dehors, le jeune archer se retourna et aperçut Skeat sur la tour. Il leva la main pour lui faire signe, mais le vieux soldat ne le vit pas, ou, s'il le vit, ne le reconnut pas.

Se retrouver à l'extérieur des portes fermées depuis si longtemps avait quelque chose d'étrange. L'air était plus frais, et on était délivré de la puanteur des ordures.

L'armée de fortune suivit la route qui courait tout droit sur trois cents pas avant de disparaître sous la palissade qui protégeait les plates-formes de bois sur lesquelles étaient montés Passage pour l'Enfer et Faiseur de Veuves. Cette palissade était assez haute, plus haute qu'un homme, et quelques archers s'étaient munis d'échelles pour franchir l'obstacle. Mais Thomas présumait que ces clôtures ne résisteraient pas longtemps, car elles avaient été construites à la hâte. Il courait, toujours embarrassé par ses orteils estropiés, en s'attendant à voir les arbalétriers entrer en action à tout moment, mais aucun trait ne vint siffler à leurs oreilles. Sans

doute les ennemis étaient-ils occupés avec les hommes de Dagworth.

Puis les premiers archers de Totesham atteignirent la palissade et les échelles furent dressées mais, comme Thomas l'avait prévu, la lourde clôture s'effondra sur toute une longueur sous le poids des assaillants. Car les talus et les palissades n'avaient pas été prévus pour parer une attaque ennemie, mais pour protéger les arbalétriers qui, de leur côté, ne savaient toujours pas que les assiégés avaient fait une sortie. Aussi l'ouvrage n'était-il pas défendu.

Quatre ou cinq cents hommes franchirent le passage en piétinant la palissade écroulée. La plupart n'étaient pas des soldats entraînés, mais des gens de la ville animés d'une féroce soif de vengeance. Les projectiles ennemis s'étaient écrasés sur leurs maisons, les trébuchets avaient mutilé et tué leurs femmes et leurs enfants. Oui, tout cela méritait vengeance ! À ce sentiment légitime s'ajoutait la crainte de voir disparaître avec l'occupant anglais la prospérité qu'il avait apportée avec lui.

C'est donc avec une détermination farouche et en poussant des clameurs de joie qu'ils se ruèrent dans le camp ennemi.

— Archers ! rugit Totesham d'une voix de stentor. Archers, à moi ! Archers !

Soixante ou soixante-dix archers accoururent et formèrent une ligne au sud de la plate-forme des deux plus gros trébuchets. Les autres combattants chargeaient déjà l'ennemi qui n'était plus en ordre de bataille, mais éparpillé en petits groupes si occupés à savourer leur victoire sur sir Thomas Dagworth qu'ils n'avaient pas pris garde à ce qui se passait derrière eux. Au grondement féroce qui trahissait l'arrivée de la garnison, ils se retournèrent.

— Tuez ces bâtards ! hurla un Breton de La Roche-Derrien.

— Tuez-les ! rugit une voix anglaise.

— Pas de prisonniers ! aboya un autre.

Totesham leur cria au contraire de prendre des prisonniers afin de ne point perdre des rançons, mais en vain, car nul ne l'entendit au milieu des hurlements sauvages qui sortaient de toutes les gorges.

Les hommes d'armes de Charles formèrent instinctivement la ligne, mais Totesham, qui s'y était préparé, ordonna à ses archers rassemblés de tirer. Les arcs se mirent à jouer leur musique diabolique et les flèches à fendre la nuit en sifflant pour aller s'enfoncer dans les cottes de mailles, les chairs et les os. Les archers étaient peu nombreux, mais ils tiraient de près, ils ne pouvaient manquer leur cible. Les guerriers ennemis, pris de court, se tapissaient derrière leurs écus, mais les projectiles n'avaient aucun mal à les transpercer, semant la panique parmi les hommes d'armes qui couraient se réfugier à l'abri des tentes.

— Pourchassez-les ! hurlait Totesham, encourageant ses archers au massacre.

Des soldats de sir Thomas Dagworth, il ne subsistait qu'une centaine d'hommes en état de se battre, dont la plupart étaient les archers qui s'étaient dissimulés parmi les chariots. Les autres avaient été capturés ou étaient morts, tandis que le plus grand nombre tentait de s'échapper à travers les fortifications et les palissades. Mais l'arrivée de Totesham et de ses troupes arrêta leur fuite et ils retournèrent se battre.

Les gens de Charles étaient dispersés à travers le terrain. Beaucoup étaient toujours en train de pourchasser les rescapés de la première attaque et ceux qui avaient tenté de résister à la sortie de Totesham étaient soit morts, soit en fuite dans la pénombre. Le chef de la garnison et ses troupes déferlèrent sur eux comme un raz-de-marée impossible à arrêter. Les premières constructions qu'ils rencontrèrent furent les abris des ingénieurs bavarois. Ces derniers avaient pris bien soin de rester à l'écart de la curée contre les rescapés de l'assaut de sir Thomas Dagworth. Ils moururent dans leur cantonnement. Les assaillants ne se préoccupèrent pas de la qualité de leurs victimes ; c'étaient des ennemis, et, comme tels, ils furent dûment taillés en pièces à coups de haches, de pioches et de marteaux. L'ingénieur en chef tenta de protéger son fils de onze ans, mais ils moururent ensemble sous une tornade de coups, tandis que passait près d'eux le flot des hommes d'armes anglais et flamands.

Thomas décochait ses traits aux côtés de ses pairs, les archers. Tout à coup, il s'avisa de la disparition de Robbie qu'il

avait vu pour la dernière fois près des deux trébuchets. Il partit à sa recherche.

Faiseur de Veuves, qui était prêt à lancer son premier projectile dès l'aube, avait été renversé. Thomas trébucha sur une grosse pointe de métal qui sortait à deux coudées du fût et servait d'ancre pour la fronde, et poussa un juron de douleur car le métal l'avait blessé au tibia. Il grimpa sur le bâti du trébuchet et, visant les ennemis toujours agglutinés au pied du moulin, il tira une flèche qui survola les têtes des vengeurs occupés à massacrer les Bavarois. Il fit mouche. Un homme s'écroula et les écus se levèrent. Il tira de nouveau et s'aperçut soudain que ses mains blessées étaient en train de faire ce qu'elles avaient toujours fait, et qu'elles le faisaient bien. Il sortit une troisième flèche de son sac et la pointa sur un écu dont, grâce aux flammes, il distinguait les armoiries. C'était une hermine blanche. Puis les hommes d'armes anglais et leurs alliés qui montaient à l'assaut de la colline obscurcirent sa cible. Il sauta à bas du trébuchet et reprit ses recherches pour retrouver Robbie.

Au moulin, l'ennemi opposait une solide défense. Les guerriers de Totesham firent donc demi-tour pour investir les tentes, dans l'espoir d'y trouver du butin. Les gens de la ville, après avoir réglé leur affaire à leurs tortionnaires bavarois, les suivirent, brandissant leurs haches dégoulinantes de sang. Un homme en armure sortit de l'ombre d'une tente et perça le ventre d'un assaillant breton d'un coup d'épée. Thomas, sans réfléchir, posa une flèche sur la corde, arma et tira. La flèche s'insinua dans la fente de la visière de l'homme aussi parfaitement que lorsqu'il s'entraînait à tirer sur les cibles. Une gerbe de sang brillant, chatoyant comme un joyau aux rayons de lune, jaillit de la visière, tandis que l'ennemi tombait à la renverse sur la toile de tente.

Thomas poursuivit sa course, enjambant les corps, contournant des tentes à demi écroulées. Cet endroit encombré n'était pas propice au tir à l'arc. Il accrocha donc son arme à son épaule et, dégainant son épée, pénétra à l'intérieur d'une tente. Il avança avec précaution, enjambant un banc renversé. Un cri retentit et il pivota sur lui-même, l'épée brandie. Une femme

étendue au sol, à demi cachée par un drap de lit, le dévisageait en secouant la tête dans un geste de supplication.

Il ressortit de la tente et, à la lueur des feux, distingua un arbalétrier prêt à tirer sur les hommes d'armes anglais qui attaquaient le moulin. Il bondit sur l'homme et lui asséna un coup d'épée dans le bas du dos. Sa victime s'arc-bouta en hurlant, et Thomas eut le plus grand mal à libérer son épée de son corps agité de soubresauts. Terrifié par les cris de sa victime agonisante, il l'abattit de nouveau avec frénésie pour faire taire le malheureux.

— Il est mort ! Par le Christ, il est mort ! cria Robbie en le prenant par la manche pour l'entraîner vers le moulin.

Les deux amis se dirigèrent vers la colline.

À la vue de deux soldats arborant l'hermine blanche sur leurs jupons, Thomas décrocha son arc de son épaule et tira pour couper leur tentative de fuite par le revers de la colline.

Un chien courait, tenant entre ses crocs un morceau de chair rouge dégoulinante de sang. Deux grands bûchers flambaient sur la colline, de part et d'autre du moulin. Un homme d'armes tomba dans l'un d'eux, le corps percé d'une flèche anglaise. Des étincelles jaillirent tout autour de lui, et il se mit à hurler lorsque sa chair se mit à rôtir à l'intérieur de sa cuirasse. Il tenta de fuir les flammes, mais un habitant de La Roche-Derrien le repoussa du bout de sa lance, riant devant les hurlements désespérés du malheureux.

Le cliquetis assourdissant des épées, des écus et des haches emplissait la nuit, mais au milieu de ce chaos, il subsistait un endroit tranquille à l'arrière du moulin.

Robbie tenait à en avoir le cœur net, car il avait vu une silhouette franchir une étroite porte. Il attira son ami dans cette direction.

— Soit il se cache, soit il s'enfuit ! cria-t-il. Il a sûrement de l'or !

Thomas ne savait au juste de quoi Robbie lui parlait, mais il le suivit. Il eut tout juste le temps d'accrocher son arc et de tirer son épée. Déjà, l'Écossais ouvrait la porte d'un coup d'épaule et disparaissait dans le noir.

— Allez, viens par ici, bâtard d'Anglais ! beugla-t-il.

Mais Thomas lui rappela un détail qu'il avait oublié.

— Tu veux te faire tuer ? rugit-il. C'est pour ces chiens d'Anglais que tu te bats !

Robbie jura de dépit. C'est alors que Thomas aperçut une ombre sur sa droite, et il leva son épée. Elle résonna contre une autre épée et Robbie hurla dans l'obscurité envahie de poussière blanche. L'homme cria quelque chose en français et Thomas recula, mais Robbie abattit son épée une fois, deux fois, et la lame traversa des os et des chairs. Il y eut un bruit de métal et un bruit de chute lorsque l'homme s'affaissa contre la meule.

— Que diable me disait-il ? s'enquit Robbie.

— Il essayait de se rendre.

Une voix résonna de l'autre côté, et les deux amis se dirigèrent d'un même mouvement dans sa direction, cognant leurs épées contre le méli-mélo de solives, poutres, engrenages et axes de bois. L'homme invisible les arrêta :

— Tout doux, les gars, tout doux ! Je suis anglais.

Une flèche vint s'abattre contre le mur extérieur avec un bruit sourd. Les toiles des ailes tirèrent sur leurs attaches, faisant grincer et trembler le mécanisme de bois. D'autres flèches se fichèrent dans les planches.

— Je suis prisonnier, dit l'homme.

— Plus maintenant, répondit Thomas.

— Non, je suppose.

L'homme grimpa par-dessus la meule et ouvrit la porte. Il était d'un certain âge et ses cheveux étaient gris.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il.

— Nous sommes venus grallocher ces démons, expliqua Robbie.

— Prions Dieu pour que ce soit vrai.

L'homme lui tendit la main.

— Je suis sir Thomas Dagworth, et je vous remercie tous deux.

Il dégaina son épée et sortit au clair de lune.

Robbie dévisagea son ami.

— Tu as entendu ?

— Il a dit merci, répondit Thomas.

— Oui-da, mais il a dit qu'il était sir Thomas Dagworth.

— Alors peut-être est-ce vrai ?

— Mais que diable faisait-il là-dedans ? se demanda Robbie.

Tout à coup, il se souvint de l'homme qu'il avait tué et, au prix d'un gros effort et dans un grand cliquetis de métal, il le traîna jusqu'au seuil éclairé par les flammes. L'homme avait enlevé son heaume et l'épée de Robbie lui avait fendu le crâne, mais sous la bouillie qui restait, on voyait briller un éclat doré.

Le jeune Écossais sortit une chaîne cachée sous la plaque du corselet.

— C'était sans doute un gars important, constata Robbie, admirant sa trouvaille.

Puis il sourit à Thomas.

— Nous la couperons en deux plus tard, pas vrai ?

— Tu veux la couper en deux ?

— Nous sommes amis, pas vrai ?

Robbie enfouit son butin sous son haubergeon avant de repousser le cadavre à l'intérieur du bout du pied.

— Elle a de la valeur, cette armure, apprécia-t-il. Nous reviendrons quand ce sera fini, en espérant qu'il n'y aura pas un bâtard qui viendra la voler.

Le camp baignait à présent dans l'horreur. Les rescapés de l'assaut de sir Thomas Dagworth se battaient toujours, particulièrement les archers du parc aux chariots. La garnison de la ville, de son côté, parcourait les tentes en relâchant les prisonniers, ou amenait d'autres rescapés découverts dans les recoins où ils se tapissaient. Les arbalétriers de Charles, au lieu d'arrêter l'attaque de la garnison, se battaient pour la plupart contre les archers anglais dans le parc aux chariots. Les Génois se blottissaient derrière leurs immenses pavois, mais de nouveaux assaillants arrivaient par l'arrière et ils ne savaient plus où se cacher devant les flèches qui fendaient la nuit en sifflant. Les arcs de guerre chantaient leur mélodie diabolique, les flèches volaient à raison de dix pour un carreau d'arbalète, et les arbalétriers étaient incapables de faire face au massacre. Ils s'enfuirent.

Les archers, victorieux, grossis du nombre de ceux qui s'étaient réfugiés parmi les chariots, retournèrent aux abris et aux tentes où se jouait un jeu de cache-cache mortel dans les

allées sombres parmi les murs de toile. Un archer gallois eut alors l'idée de faire sortir l'ennemi des tentes en y mettant le feu. Bientôt, les flammes et la fumée se répandirent à travers le campement et les soldats ennemis coururent se jeter sur les flèches et les lames des incendiaires.

Charles de Blois s'était retiré du moulin à vent, conscient que sa position sur la colline le mettait en péril. Il tenta de rassembler quelques chevaliers devant sa somptueuse tente, mais une déferlante de vaillants combattants de La Roche-Derrien foula aux pieds ces preux chevaliers et Charles regarda, stupéfait, les bouchers, les tonneliers, les charrons, les couvreurs, massacrer leurs seigneurs avec des haches, des couperets et des faucilles. Il se retira hâtivement dans sa tente, mais l'un de ses fidèles le tira de façon fort peu cérémonieuse vers l'ouverture arrière.

— Par ici, Votre Grâce.

Charles repoussa la main de l'homme.

— Où aller ? demanda-t-il d'une voix plaintive.

— Nous allons dans le camp sud, Sire, pour aller quérir de l'aide.

Charles opina du chef en se disant que cet ordre aurait dû venir de lui et en regrettant d'avoir tant insisté pour que personne ne quitte son campement. Plus de la moitié de son armée était confinée dans les trois autres campements, piaffant d'impatience. Mais ses gens obéissaient à ses ordres et, par conséquent, se trouvaient dans l'incapacité de mettre cette horde désorganisée en déroute.

— Où est mon trompette ? demanda-t-il.

— Me voici, Votre Grâce.

Le sonneur de trompette avait miraculeusement survécu aux combats.

— Sonne les sept sonneries ! ordonna le duc.

— Pas ici ! jeta un religieux.

Devant le regard offensé de son souverain, le prêtre s'empressa d'expliquer :

— Cela attirera l'ennemi, Votre Grâce. Au bout de deux sonneries, ils seront sur nous comme une meute de chiens de chasse.

Charles reconnut la justesse du conseil par un bref hochement de tête. Une douzaine de chevaliers l'entouraient à présent. C'était une force impressionnante au milieu du sauve-qui-peut général. L'un d'entre eux risqua un coup d'œil dehors. Apercevant les flammes qui s'élevaient dans le ciel, il comprit que la tente du duc serait bientôt en feu.

— Nous devons partir, Votre Grâce, dit-il, nous devons trouver nos chevaux.

Ils sortirent, se hâtant à travers le carré d'herbe piétinée où se tenaient habituellement les guetteurs du duc. Une flèche jaillit dans l'obscurité, ricochant sur une plaque d'armure. Des cris retentirent soudain près d'eux et une horde furieuse apparut sur la droite. Charles battit en retraite sur sa gauche, ce qui le ramena sur la pente menant au moulin, puis un rugissement révéla qu'il avait été repéré et les premières flèches sifflèrent sur la colline.

— Trompette ! hurla le duc. Sept sonneries ! Sept sonneries !

Charles et ses fidèles, dans l'incapacité de rejoindre leurs chevaux, se plaquèrent contre le tablier du moulin, constellé de flèches à empenne blanche. Une nouvelle flèche vint se planter dans l'estomac d'un chevalier, s'insinua sous sa cuirasse, traversa son ventre et les mailles, et le cloua contre les planches du moulin. Puis une voix anglaise s'éleva pour crier aux archers de cesser le tir.

— C'est leur duc ! Nous le voulons vivant ! Cessez le tir ! Bas les arcs !

Un grondement jailli de dizaines de poitrines accueillit la nouvelle. Charles de Blois était acculé au moulin ! Les flèches cessèrent de voler et les hommes d'armes battus, ensanglantés, qui défendaient la colline, virent au bas de la pente une masse de créatures menaçantes rôdant comme des loups en chasse.

— Que Dieu nous vienne en aide ! dit un prêtre, de l'effroi plein la voix.

— Trompette ! jeta Charles.

— Oui, Votre Grâce, acquiesça le musicien.

Par quelque mystère, l'embouchure de son instrument s'était retrouvée pleine de terre. Sans doute l'avait-il fait tomber, mais il n'en avait aucun souvenir. Il secoua le reste de terre, puis

porta la trompette à sa bouche et la première sonnerie retentit, douce et puissante, dans la nuit. Le duc tira son épée. Il lui suffisait de défendre le moulin jusqu'à l'arrivée des renforts qui enverraient cette meute effrontée en enfer. La deuxième note troua la nuit.

Thomas entendit la trompette, tourna la tête et vit l'éclair d'argent luire près du moulin. Le reflet de la lumière ricocha sur le pavillon de l'instrument au moment où le sonneur le levait vers la lune pour la troisième fois.

Le jeune archer n'avait pas entendu l'ordre de cesser le tir. Il arma son arc, donna un petit coup sec de la main gauche, et décocha. La flèche cingla l'air par-dessus la tête des hommes d'armes anglais et frappa le sonneur de trompette au moment où il prenait son souffle pour la troisième sonnerie. Il s'écroula sur le sol, et des bulles d'air ressortirent en sifflant de son poumon transpercé. La masse sombre qui rôdait au pied de la colline le vit tomber et, soudain, chargea.

Charles ne reçut aucun renfort des trois forts toujours debout. Ses troupes avaient entendu les deux coups de trompette, mais deux seulement, et ils en déduisirent que c'était signe de victoire. De plus, ils avaient reçu l'ordre strict, constamment répété, de rester où ils étaient sous peine de perdre la récompense promise. Ils restèrent donc où ils étaient, à regarder monter la fumée de l'incendie et à se demander ce qui se passait dans le campement de l'est.

Or, ce qui se passait, c'était le chaos. Cette bataille se déroulait comme la bataille de Caen : sans plan, dans le plus grand désordre et avec une brutalité extrême. Les Anglais et leurs alliés, après avoir passé de nombreux jours enfermés dans leur murs, avaient abordé la bataille en proie à une grande nervosité, sûrs d'être défaits ; l'armée de Charles, de son côté, s'attendait à la victoire, et elle en avait été très près. Les Anglais se libéraient à présent de leur nervosité par un assaut furieux, sanglant, acharné, qui plongea les Français et les Bretons dans l'horreur.

Les hommes d'armes anglais et les défenseurs du moulin s'entrechoquèrent dans un bruit assourdissant. Thomas

s'apprêtait à se joindre à la bataille, mais Robbie le tira soudain par la manche.

— Regarde ! fit-il.

Un dominicain marchait à côté de trois cavaliers en surcot noir au milieu des tentes en feu.

À la vue de cette robe blanche et noire, le sang de Thomas ne fit qu'un tour. Il suivit Robbie à travers les tentes, piétinant le fouillis des toiles bleues et blanches qui jonchaient le sol, zigzaguant entre les feux, la fumée et les restes calcinés de vêtements brûlés. Une femme à la robe à demi arrachée leur coupa la route en hurlant, poursuivie par un homme qui courait en éparpillant des flammèches avec ses bottes à chaque foulée et la rattrapa dans une hutte. Pendant quelque temps, ils perdirent le religieux de vue, puis Robbie détecta son froc blanc et noir : il était en train d'essayer de monter sur un cheval non sellé avec l'aide des hommes en surcot noir. Thomas arma son arc, décocha sa flèche et la vit s'enfoncer jusqu'à l'empenne dans la poitrine du cheval. L'animal se cabra, agitant ses sabots, et le dominicain tomba à la renverse. Les hommes en surcot noir s'enfuirent au galop pour se mettre à l'abri des flèches et le religieux, abandonné, se retourna et aperçut ses poursuivants. C'était Taillebourg. Le tortionnaire de Dieu. Thomas poussa son cri de guerre et tendit sa corde, mais le dominicain courut se mettre à l'abri dans les tentes intactes. Un arbalétrier génois surgit soudain, leva son arme à leur vue, mais Thomas décocha. La flèche transperça la gorge de l'homme et le sang éclaboussa sa tunique rouge et verte. La femme hurla à l'intérieur de la cabane, puis se tut brusquement.

Thomas et Robbie tentèrent de dénicher l'inquisiteur au milieu des tentes où il avait disparu. Le rabat de l'une d'elles oscillait toujours et Robbie poussa la toile de côté en brandissant son épée et se pencha pour pénétrer dans ce qui se révéla être une chapelle.

Taillebourg était près de l'autel recouvert de sa nappe blanche de Pâques. Un crucifix était posé entre deux cierges à la flamme vacillante. Dehors, le camp était plongé dans une apocalypse de hurlements, de douleur et de flèches, mais le

calme le plus céleste régnait à l'intérieur de cette chapelle de campagne.

— Te voilà, vil bâtard, chien galeux, maudit étron de prêtre puant ! proféra Thomas en tirant son épée et en marchant sur le dominicain.

Bernard Taillebourg avait posé une main sur l'autel. Il leva l'autre pour faire le signe de la croix.

— *Dominus vobiscum*, dit-il de sa voix profonde.

Une flèche vint déchirer le toit de la tente, et une autre, transperçant la paroi, atterrit en vrille derrière l'autel.

— Vexille est avec toi ? s'enquit Thomas.

— Que Dieu te bénisse, Thomas, prononça Bernard Taillebourg.

Le visage farouche, les yeux durs, il fit un nouveau signe de croix en direction de son ancienne victime, mais recula devant l'épée que brandit Thomas devant lui.

— Vexille est avec toi ? répéta-t-il.

— Le vois-tu ici ? persifla le dominicain tournant la tête en tous sens.

Puis il sourit.

— Non, Thomas, il n'est pas ici. Il est parti dans la nuit. Il est parti pour aller quérir de l'aide, et tu ne peux pas me tuer.

— Donne-moi une bonne raison, intervint Robbie, parce que tu as tué mon frère, misérable bâtard !

Taillebourg regarda celui qui avait parlé ainsi. Il ne le reconnut pas, mais il vit la haine dans ses yeux. Aussi le bénit-il comme il avait béni Thomas.

— Tu ne peux pas me tuer, dit-il après avoir fait le signe de la croix, parce que je suis un prêtre, mon fils, je suis oint par Dieu, et ton âme sera damnée pour toute l'éternité si tu te risques à toucher ne serait-ce qu'un seul de mes cheveux.

Pour toute réponse, Thomas appuya la lame de son épée sur son ventre en le forçant à se plaquer contre l'autel. Dehors, un homme poussa un hurlement qui alla croissant, puis s'atténua et se termina dans un sanglot. Un enfant pleurait à gros hoquets, et un chien jappait furieusement. La lumière rougeoyante de l'incendie luisait à travers la toile de la tente.

— Tu n'es qu'un scélérat, dit Thomas, et tu mérites que je te tue après ce que tu m'as fait.

— Ce que j'ai fait ! s'exclama en français Taillebourg, soudain enflammé de colère. Je n'ai rien fait ! Ton cousin m'a supplié de t'épargner le pire, et c'est ce que j'ai fait. Il m'a dit qu'un jour tu serais à ses côtés ! Qu'un jour tu serais du côté du Graal ! Qu'un jour tu serais du côté de Dieu ! Voilà pourquoi je t'ai épargné, Thomas. Je t'ai laissé tes yeux ! Je n'ai point brûlé tes yeux !

— Eh bien moi, je te tuerai avec plaisir ! riposta le jeune homme.

En réalité, Thomas ressentait une certaine nervosité à l'idée de tuer un prêtre. Car le ciel le verrait, et la plume de l'ange chargé de faire son rapport l'écrirait en lettres de feu dans un grand livre.

— Et Dieu t'aime, mon fils, poursuivit le dominicain d'un ton doux. Dieu t'aime. Et Dieu châtie ceux qu'il aime.

— Que dit-il ? intervint Robbie.

— Il dit que si nous le tuons, nos âmes seront damnées.

— Jusqu'à ce qu'un autre prêtre les dédamne ! ricana l'Écossais. Il n'y a pas un seul péché sur terre qu'un prêtre ne soit prêt à absoudre si le prix lui convient.

Sur ce, il marcha sur Taillebourg en brandissant son épée, mais Thomas le retint.

— Où est le livre de mon père ? interrogea-t-il.

— C'est ton cousin qui l'a, répondit Taillebourg, je le promets, c'est lui.

— Dans ce cas, où est mon cousin ?

— Je te l'ai dit, il est parti quérir de l'aide. Et maintenant, tu dois partir aussi, Thomas. Tu dois me laisser prier ici.

Thomas fut sur le point d'obéir. Mais tout à coup, il se rappela sa gratitude pathétique lorsque cet homme avait cessé de le torturer, et ce souvenir était si humiliant, si douloureux, qu'il en eut le frisson. D'un geste presque machinal, il leva l'épée sur le prêtre.

— Non ! hurla Taillebourg.

Le bras que le dominicain avait levé pour se défendre se retrouva fendu jusqu'à l'os par la lame.

— Si ! dit Thomas, consumé d'une rage qui l'emplissait tout entier.

Il abaissa de nouveau sa lame, et Robbie frappa lui aussi. Thomas brandit son épée une troisième fois, mais d'un geste si rageur que sa lame se prit dans le toit de la tente.

Taillebourg chancelait, mais continuait à hurler :

— Vous ne pouvez pas me tuer ! Je suis un prêtre !

Ce furent ses dernières paroles. Il criait toujours lorsque Robbie planta l'épée de sir William Douglas dans sa nuque.

Thomas dégagea son épée. Taillebourg, trempé de sang, le regardait avec étonnement. Il essaya de parler, mais il n'y parvint pas. Le sang jaillissait des plis de sa robe, à gros bouillons qui se succédaient avec une extraordinaire rapidité. Il tomba à genoux en faisant une dernière tentative pour parler, et Thomas abattit son épée de l'autre côté de sa nuque. Le sang jaillit encore, projetant des gouttes sur l'ornement blanc de l'autel. Taillebourg leva des yeux incrédules, puis Robbie lui administra un dernier coup qui lui sortit la trachée de la gorge.

Robbie rejeta vivement la tête en arrière pour éviter d'être éclaboussé. Le prêtre agité de soubresauts tira sur l'ornement de l'autel dans un spasme d'agonie, renversant les cierges et la croix. Il émit un râle, eut un dernier sursaut, puis ne bougea plus.

— Ah, voilà qui fait du bien, se réjouit Robbie alors que la chapelle était plongée dans l'obscurité car les flammes s'étaient éteintes. Je déteste les prêtres. J'ai toujours eu envie d'en tuer un.

— Moi, j'avais un ami prêtre, dit Thomas en se signant, mais il a été assassiné, soit par mon cousin, soit par ce gueux.

Il poussa le corps du dominicain du bout du pied, puis essuya la lame de son épée sur le bas de sa robe.

Robbie mit le cap sur la porte.

— Mon père pense que l'enfer est rempli de prêtres, dit-il.

— Et il y en a un de plus en route, conclut Thomas.

Il ramassa son arc, et les deux jeunes gens retrouvèrent le champ de bataille où les hurlements et les flèches lacéraient la nuit. L'incendie avait pris une telle ampleur qu'il faisait clair comme en plein jour. À la lueur rougeoyante des flammes,

Thomas aperçut un arbalétrier à genoux entre deux chevaux affolés attachés à un piquet. L'arbalète était pointée sur la colline où tant d'Anglais se battaient. Thomas posa une flèche sur la corde, arma et, à l'ultime seconde, au moment où il allait transpercer la colonne vertébrale de l'arbalétrier, reconnut le dessin bleu et blanc du jupon et dévia son arme, de sorte que sa flèche alla frapper l'arbalète, qui tomba des mains de Jeannette.

— Tu vas te faire tuer ! l'admonesta-t-il d'un ton furieux.

— C'est Charles ! protesta-t-elle, non moins furieuse, en montrant la colline.

— Les arbalétriers sont tous avec l'ennemi ! poursuivit-il. Tu veux être abattue par un archer ?

Il attrapa son arme par la manivelle et la poussa dans l'obscurité.

— Et que diable fais-tu ici ?

— Je suis venu pour le tuer ! déclara-t-elle en désignant le duc qui, avec ses fidèles, était en train de repousser un assaut acharné.

Il était entouré de huit chevaliers qui se battaient avec l'énergie du désespoir, même si le combat était inégal et si tous étaient blessés.

Thomas entraîna Jeannette sur la pente, juste à temps pour voir un homme d'armes anglais de haute taille attaquer Charles, qui para le coup avec son écu et plongea son épée dans la cuisse de l'Anglais. Un autre le chargea, mais un coup de hache le mit à terre, un troisième entraîna un chevalier plus loin en s'acharnant sur son heaume à coups de cognée. La personne de Charles était visiblement convoitée par un nombre impressionnant d'Anglais qui tentaient de l'approcher en repoussant les armes de ses fidèles à grands coups d'écu, tout en sabrant à tout-va et en taillant à coups de hache de guerre.

— Laissez-le ! cria une voix autoritaire. Place ! Reculez ! Qu'il puisse se rendre !

Les assaillants reculèrent de mauvaise grâce. Charles avait levé sa visière, et on vit du sang sur son pâle visage et davantage encore sur son épée. Un prêtre était à genoux à côté de lui.

— Rendez-vous ! cria quelqu'un au duc, qui sembla comprendre, car il secoua impulsivement la tête dans un geste de refus.

Thomas posa alors une flèche sur sa corde, arma et pointa son arc vers la tête de Charles. Ce dernier vit la menace et hésita.

— Rendez-vous ! cria quelqu'un d'autre.

— Seulement à un homme de rang supérieur ! cria Charles en français.

— Y a-t-il un homme de rang supérieur par ici ? cria Thomas d'abord en anglais, puis en français.

Un homme d'armes de Charles s'écroula lentement, tombant d'abord à genoux, puis sur le ventre, dans un grand cliquetis d'armure.

Un chevalier sortit des rangs anglais. C'était un Breton, l'un des seconds de Totesham, et il déclina son nom afin de prouver à Charles qu'il était de noble extraction. Puis il tendit la main et Charles de Blois, neveu du roi de France et prétendant au duché de Bretagne, s'avança d'un pas mal assuré et tendit son épée.

Une immense clameur s'éleva, puis les hommes de la colline s'écartèrent pour laisser passer le duc et celui qui avait accepté sa reddition. Charles, qui s'attendait à se voir rendre son épée, parut surpris que le Breton n'en fasse rien.

Le duc descendit donc la colline d'une démarche raide, ignorant les Anglais et leurs manifestations de triomphe. Soudain, un guerrier aux cheveux noirs lui barra la route.

C'était Jeannette.

— Tu me reconnais ? demanda-t-elle.

Charles la toisa de haut en bas, puis sursauta en reconnaissant les armoiries de son jupon. Il vit alors la colère qui emplissait ses yeux et eut un mouvement de recul. Il ne dit rien.

Jeannette sourit.

— Violeur ! prononça-t-elle en crachant par l'ouverture de sa visière.

Le duc tourna vivement la tête, mais trop tard, et Jeannette lui envoya un nouveau crachat à la figure. Le duc, bien que frémissant de rage devant cet affront, ne bougea pas.

Jeannette, incapable d'une telle maîtrise, cracha une troisième fois.

— Misérable ver ! jeta-t-elle, avant de s'éloigner sous les applaudissements.

— Un ver ? Qu'est-ce que c'est ? se renseigna Robbie.

Thomas lui traduisit le mot, puis sourit à Jeannette.

— Bravo, madame.

— Je m'apprêtais à lui donner un bon coup de pied dans les couilles, dit-elle, mais je me suis rappelé à temps qu'il portait une armure.

Thomas éclata de rire.

Richard Totesham ordonna à une demi-douzaine d'hommes d'armes d'escorter Charles jusqu'à La Roche-Derrien. À défaut d'avoir capturé le roi de France, il avait fait un prisonnier de prix. Charles de Blois allait rejoindre le roi d'Écosse parmi les captifs aux mains des Anglais, et les deux hommes allaient devoir rassembler une fortune s'ils voulaient être rachetés.

— Ce n'est pas terminé ! cria Totesham à la masse de ceux qui les suivaient en s'esclaffant et en savourant leur triomphe. Partez ! Achevez votre besogne !

— Les chevaux ! cria sir Thomas Dagworth. Prenez leurs chevaux !

La bataille du campement de Charles était remportée, mais pas terminée. L'assaut venu de la ville avait fait l'effet d'une tempête et avait frappé au cœur de la ligne de bataille si soigneusement préparée par le duc. Le restant de ses troupes était à présent scindé en plusieurs petits groupes. Beaucoup étaient déjà morts, d'autres s'enfuyaient dans l'obscurité.

— Archers ! s'éleva une voix. Archers ! À moi !

Des douzaines d'archers se précipitèrent à l'arrière du campement, où les Français et les Bretons en fuite couraient pour rejoindre les autres forts. Les arcs firent tomber les fuyards comme des mouches.

— Truicidez-les ! hurla Totesham. Truicidez-les !

Un semblant d'organisation avait émergé au milieu de tout ce désordre. La garnison et les vaillants habitants de La Roche-Derrien, auxquels s'étaient ajoutés les rescapés des troupes de sir Thomas Dagworth, étaient partis en chasse à travers le

campement en flammes pour en sortir d'éventuels rescapés et les amener aux archers qui attendaient leurs proies. Cependant, la patience des archers était mise à rude épreuve, non pas parce que l'ennemi opposait une résistance, mais parce que leurs pourvoyeurs s'arrêtaient constamment pour se livrer aux joies du pillage dans les tentes et les abris. Les femmes et les enfants étaient extraits de leurs refuges et leurs hommes, exterminés. Des prisonniers dont ils auraient pu tirer une forte rançon furent ainsi massacrés dans la confusion et l'obscurité. Ce fut le sort réservé au vicomte de Rohan, ainsi qu'aux seigneurs de Laval et de Châteaubriant, de Dinan et de Redon.

Une faible lumière grise commença à poindre à l'est, annonçant l'aube, tandis que le camp ravagé résonnait sous les plaintes et les gémissements.

— On termine la besogne ? demanda Richard Totesham à sir Thomas Dagworth, qu'il venait enfin de dénicher.

Les deux hommes étaient montés sur les remparts du campement, d'où ils scrutaient le fort sud de l'ennemi.

— On ne peut pas les laisser là-bas, répondit sir Thomas.

Puis il tendit la main à son interlocuteur.

— Merci, Dick, ajouta-t-il.

— D'avoir fait ce que je devais faire ? répondit Totesham, embarrassé. Bien, allons donc déloger ces bâtards des autres campements !

Charles de Blois avait dit et répété à ses hommes qu'un archer ne pouvait pas tirer sur quelqu'un qu'il ne voyait pas, et c'était vrai. Mais ceux du camp sud, qui formaient l'une des deux divisions les plus importantes de l'armée de Charles, s'étaient agglutinés au sommet de leur rempart extérieur pour tenter de voir ce qui se passait dans le camp est autour du moulin. Ils avaient allumé des feux pour éclairer leurs arbalétriers, et ces feux, à présent, dessinaient leurs silhouettes. Les archers anglais ne pouvaient manquer une telle cible. Ces archers, cachés dans l'ombre des longues fortifications de terre, prirent position sur le terrain nettoyé qui séparait les campements, et leurs flèches se mirent à strier la nuit. Les arbalétriers tentèrent de riposter, mais ils offraient des cibles

extrêmement faciles car peu d'entre eux possédaient une cotte de mailles.

Au son d'une clameur assourdissante, les hommes d'armes anglais chargèrent par-dessus les défenses et la tuerie reprit. Les gens de La Roche-Derrien, alléchés par les perspectives de butin, suivirent la charge et les archers, voyant les fortifications sans défense, accoururent eux aussi.

Thomas s'arrêta sur le rempart de terre pour tirer une douzaine de flèches sur les ennemis qui avaient établi leur campement à l'endroit où s'était trouvé le camp de siège anglais l'année précédente. Bien qu'il eût recommandé à Jeannette de retourner en ville, elle se trouvait toujours à ses côtés, armée d'une épée qu'elle avait subtilisée à un Breton qui avait péri dans la bataille.

— Tu ne devrais pas être ici ! la tança-t-il.

— Des guêpes ! cria-t-elle pour toute réponse en désignant une douzaine d'hommes d'armes qui portaient les surcots noir et jaune du seigneur de Roncelet.

L'ennemi n'opposait qu'une faible résistance car, ignorant tout du désastre essuyé par Charles, il s'était laissé surprendre par l'assaut surgi de la nuit.

Les arbalétriers rescapés, affolés, battirent en retraite dans les tentes, bientôt chassés par les brandons lancés sur les toits de toile par leurs poursuivants. Les flammes qui jaillirent éclairèrent de vives couleurs l'obscurité de l'aube naissante. Les archers anglais et gallois avaient accroché leur arc à leurs épaules et parcouraient les tentes, farouches et déterminés, armés de haches, d'épées et de gourdins. C'était un nouveau massacre, une nouvelle promesse de butin. Quelques Français et quelques Bretons, fuyant la masse hurlante des assaillants déchaînés, eurent le temps de sauter sur leurs chevaux et de se diriger vers la fine lumière grise touchée de rouge qui teintait l'horizon.

Thomas et Robbie se ruèrent vers les soldats portant les rayures de guêpe de Roncelet. Ces hommes avaient essayé de prendre position à côté d'un trébuchet dont le nom, Fouette-Pierres, était peint sur le châssis, mais, débordés par des archers, ils s'étaient lancés dans une fuite éperdue sans savoir

où se diriger dans le chaos général. Deux d'entre eux coururent se jeter dans les bras de Thomas qui embrocha le premier sur son épée, tandis que Robbie mettait l'autre hors d'état de nuire en lui administrant un bon coup sur le heaume. Le restant de la troupe en jaune et noir fut pris en main par une horde d'archers.

Thomas rengaina son épée poisseuse et prit la précaution de décrocher son arc avant de se précipiter, flanqué de Robbie, dans une grande tente intacte, à côté d'un piquet où flottait la bannière jaune et noire. C'est là, entre un lit et un coffre ouvert, qu'il découvrit le seigneur de Roncelet en personne. Le noble personnage était occupé à entasser des pièces d'or dans des sacs en compagnie d'un écuyer. Tous deux se retournèrent d'un même mouvement à l'entrée des deux intrus. Le seigneur de Roncelet attrapa incontinent une épée posée sur le lit. Mais, déjà, Thomas tendait sa corde. L'écuyer plongea sur Robbie, Thomas décocha, l'écuyer fut propulsé en arrière et le sang jailli de sa blessure au front peignit le toit de rouge. Le blessé eut plusieurs soubresauts, puis ce fut le silence.

Le seigneur de Roncelet se trouvait toujours à trois pas de Thomas lorsque celui-ci plaça sa troisième flèche sur la corde.

— Allons, monseigneur, dit Thomas, donnez-moi une raison de vous envoyer en enfer.

Le seigneur de Roncelet avait l'allure d'un combattant. Il avait les cheveux courts et raides, le nez cassé, il lui manquait des dents, mais il ne subsistait en lui nulle trace d'ardeur guerrière. Les cris de la défaite résonnaient tout autour de lui, une odeur de chair brûlée venait lui chatouiller les narines et une flèche était pointée sur sa figure. Aussi tendit-il instantanément son épée dans un geste de reddition.

— Vous avez un titre ? demanda-t-il à Robbie.

Il n'avait pas reconnu Thomas, mais il était clair qu'un homme portant un arc ne pouvait être qu'un homme du commun.

Robbie ne comprit pas la question, posée en français, aussi Thomas répondit-il à sa place.

— C'est un seigneur écossais, dit-il, exagérant le statut de son ami.

— Eh bien, c'est à lui que je me rends, dit Roncelet d'un ton rageur en jetant son épée aux pieds de Robbie.

— Par Dieu, s'exclama ce dernier qui n'avait compris goutte à l'échange, c'est qu'il a pris peur bien vite !

Thomas détacha sa corde d'un geste lent et montra sa main droite aux doigts déformés.

— Vous faites bien de vous rendre, dit-il. Vous vous souvenez que vous vouliez les couper ?

Il ne put réprimer un sourire en voyant une expression de terreur se peindre sur la face de Roncelet lorsque ce dernier le reconnut.

— Jeannette ! appela Thomas, savourant son petit triomphe. Jeannette !

La jeune femme franchit l'ouverture de la tente ; avec elle se trouvait Will Skeat.

— Que diable fais-tu ici ? s'emporta Thomas.

— Tu ne veux tout de même pas empêcher ton vieil ami de prendre un peu de bon temps, n'est-ce pas, Tom ? répliqua Skeat avec un sourire.

Le caractère du vieil archer se trouvait tout entier dans ce sourire.

— Tu es un vieux fou, grommela le jeune archer avant d'attraper l'épée du seigneur de Roncelet et de la remettre à Jeannette. Voici notre prisonnier, expliqua-t-il, c'est le tien aussi.

— C'est le mien aussi ? s'étonna Jeannette.

— C'est le seigneur de Roncelet, dit Thomas sans pouvoir retenir un nouveau sourire, et je ne doute point que nous pourrions lui arracher une rançon. Et ce n'est pas à l'or que je pense, puisque ceci est à nous, de toute façon, dit-il en désignant le coffre ouvert d'un mouvement du menton.

Jeannette dévisagea le prisonnier, et il se fit lentement jour dans son esprit que si le seigneur de Roncelet était à sa merci, son fils lui était pratiquement déjà rendu. Elle éclata d'un rire soudain, puis donna un baiser à Thomas.

— Ainsi, tu tiens vraiment tes promesses, Thomas !

— Et toi, tu vas le tenir sous bonne garde, répondit ce dernier, car sa rançon va faire de nous des gens riches. Robbie,

toi, Will et moi ! Nous allons tous devenir riches ! (Il sourit à Skeat.) Tu restes avec elle, Will ? Tu le surveilles ?

— Oui, je reste avec elle, consentit Will.

— Qui est-ce ? s'enquit le seigneur de Roncelet.

— La comtesse d'Armorique, répondit Jeannette à la place de Thomas.

Elle éclata d'un nouveau rire en voyant la stupéfaction se peindre sur le visage du captif.

— Emmenez-le en ville, leur recommanda Thomas.

Il sortit et tomba sur deux habitants de La Roche-Derrien chassant le butin dans les tentes voisines.

— Vous deux ! les interpella-t-il, vous allez aider à garder un prisonnier. Emmenez-le en ville, et vous toucherez une belle récompense. Surtout, ayez-le à l'œil !

Il poussa les deux hommes dans la tente. Le seigneur de Roncelet ne pourrait s'échapper, surveillé par Jeannette, Skeat et les deux nouvelles recrues.

— Surveillez-le, leur dit-il, et toi, Jeannette, emmène-le dans ton ancienne maison.

— Mon ancienne maison ? répéta Jeannette sans comprendre.

— Tu étais décidée à tuer quelqu'un, ce soir, et tu ne peux tuer Charles de Blois, alors pourquoi ne t'occupes-tu pas de Belas ?

Devant son expression, il éclata de rire. Puis il referma le couvercle du coffre et l'enveloppa de couvertures dans l'espoir de le dissimuler à la vue pendant quelque temps.

Puis, toujours flanqué de son inséparable Robbie, il retourna se battre.

Des cris et des cliquetis d'épées résonnaient au sud du campement. Les deux amis découvrirent là un groupe de cavaliers en surcot entièrement noir qui se battaient contre des hommes d'armes anglais.

— Vexille ! cria Thomas. Vexille !

— Est-ce lui ? interrogea Robbie.

— Ce sont ses hommes, en tout cas, répondit Thomas.

Sans doute son cousin, après avoir quitté le campement où avait péri Taillebourg, avait-il accouru à la rescousse de Charles,

mais trop tard. Ses hommes livraient une bataille d'arrière-garde pour couvrir ceux qui s'enfuyaient.

— Où est-il ? demanda l'Écossais.

— Vexille ! Vexille ! appela Thomas.

Soudain, il l'aperçut. C'était lui, l'Arlequin, le comte d'Astarac. En armure, la visière levée, il portait un écu entièrement noir, juché sur un destrier également noir. À la vue de Thomas, il leva son épée dans un salut ironique. Thomas décrocha son arc, mais Guy Vexille vit la menace et lui tourna le dos, tandis que ses cavaliers venaient l'entourer pour le protéger.

— Vexille ! hurla Thomas en se précipitant vers son cousin.

Robbie cria pour le prévenir, et Thomas eut le temps de se baisser pour éviter un cavalier, puis un autre, qui se précipitaient sur lui en brandissant leur épée.

— Vexille ! rugit-il.

Faisant signe à ses hommes de s'écarter, son cousin s'avança vers lui. Thomas arma son arc, mais Vexille leva la main droite pour montrer qu'il avait rengainé son épée. Thomas relâcha sa corde.

Guy Vexille, dont la visière levée permettait de voir les beaux traits éclairés par le feu, sourit.

— J'ai le livre, Thomas.

Pour toute réponse, Thomas leva son arc.

Guy Vexille secoua la tête d'un air de reproche.

— Non, Thomas, c'est inutile. Allons, viens me rejoindre.

— En enfer, maudit chien ! répliqua Thomas.

Il avait devant lui celui qui avait tué son père, tué Eléonore, tué le père Hobbe.

Thomas réarma son arc, mais Vexille, sortant un petit couteau qu'il avait caché dans la poignée de son écu, se pencha en avant et coupa tranquillement sa corde, d'un geste si rapide que Thomas n'eut pas le temps de réagir.

— Un jour, tu me rejoindras, Thomas, prédit-il.

Puis il tourna bride, cria à ses hommes de battre en retraite et s'éloigna au galop.

— Jésus ! jura Thomas, au comble de l'exaspération.

— *Calix meus inebrians !* cria Guy Vexille, avant de se perdre parmi les cavaliers qui se précipitaient à bride abattue vers le sud.

Les archers anglais, qui avaient fini par les déceler, leur décochèrent une volée de flèches, mais aucune ne toucha Vexille.

— Coquin ! cria Robbie, répondant à la silhouette qui s'éloignait.

Un hurlement de femme retentit, venant des tentes en feu.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? s'enquit Robbie.

— Il voulait que je le rejoigne, expliqua Thomas d'un ton amer.

Il jeta sa corde désormais inutile et attrapa la recharge rangée sous son casque. Ses doigts gourds et malhabiles ne lui obéissaient pas, mais il parvint à bander son arc à la deuxième tentative.

— Et il a dit qu'il avait le livre.

— Ah, pour sûr, grand bien lui fasse ! commenta le jeune Écossais.

La bataille avait cessé. Il s'agenouilla près d'un cadavre dans l'espoir de trouver quelques pièces.

Sir Thomas Dagworth appelait ses hommes au rassemblement à l'ouest du campement afin de se préparer à assaillir le fort suivant que ses défenseurs, comprenant que la bataille était perdue, commençaient déjà à fuir. Les cloches sonnaient à toute volée à La Roche-Derrien, pour fêter la capture de Charles de Blois et son humiliante entrée dans la ville.

Thomas suivit son cousin des yeux. Il avait honte, car une petite partie de lui, une toute petite partie, l'avait pris en traître. Il avait été tenté d'accepter sa proposition. De rejoindre son cousin, retrouver une famille, partir à la quête du Graal et exploiter son pouvoir. La honte était amère, semblable à la honte de la reconnaissance qu'il avait éprouvée envers Taillebourg lorsqu'il avait cessé de le torturer.

— Chien ! hurla-t-il vainement. Chien !

— Chien !

C'était la voix de messire Guillaume qui venait de se superposer à celle de Thomas.

Messire Guillaume, accompagné de ses deux hommes d'armes, était en train de faire avancer un prisonnier en le poussant dans le dos avec la pointe de son épée. Le prisonnier portait une armure et l'épée crissait dessus à chaque poussée.

— Chien ! aboya de nouveau messire Guillaume.

Puis il vit Thomas.

— C'est Coutances ! le présenta-t-il en enlevant le heaume de son prisonnier. Regarde-le !

Le comte de Coutances, mélancolique, chauve comme un œuf, faisait de son mieux pour paraître digne. Messire Guillaume lui administra un nouvelle bourrade.

— Tu peux me croire, Thomas, dit-il, la femme de ce chien et ses chiennes de filles vont devoir faire les putes pour payer sa rançon ! Elles vont devoir jouer de la croupe devant tous les mâles de Normandie pour racheter cette couille molle ! (L'armure du prisonnier crissa une nouvelle fois sous la lame.) Je vais te pressurer jusqu'à la moelle des os !

Messire Guillaume remit son prisonnier en route, exultant de joie vengeresse.

La femme poussa un nouveau cri perçant.

Il avait entendu bien des femmes crier au cours de la nuit, mais quelque chose, dans ce cri, attira l'attention de Thomas. Il se retourna, en alerte. Le cri retentit pour la troisième fois et il se mit à courir.

— Robbie ! hurla-t-il. À moi !

Ils s'élançèrent à travers les vestiges d'une tente en feu, soulevant des braises et des étincelles à chaque pas. Ils contournèrent un brasier fumant, trébuchèrent sur un blessé qui vomissait dans son heaume retourné, descendirent une allée bordée de cabanes d'armuriers où les enclumes, les soufflets, les marteaux, les pincettes et les barils de rivets et de mailles de fer étaient éparpillés dans l'herbe. Un homme en tablier de maréchal-ferrant, le front troué et dégoulinant de sang, vint se jeter dans leurs jambes en titubant. Thomas le poussa de côté et se rua vers l'étendard noir et jaune qui flottait toujours à côté de la tente en flammes du seigneur de Roncelet.

— Jeannette ! appela-t-il. Jeannette !

Jeannette était prisonnière. Elle était maintenue par un colosse qui l'avait plaquée contre le treuil de Fouette-Pierres, derrière la tente. Le colosse entendit crier Thomas et tourna la tête vers lui, la face barrée d'un large sourire. C'était Beggar en personne, tout en barbe hirsute et en dents gâtées, qui, malgré sa force, avait fort à faire pour contenir une Jeannette gesticulante qui tentait désespérément de lui échapper.

— Tiens-la bien, Beggar ! lui recommandait sir Geoffrey Carr. Tiens-la bien, cette chienne !

— Est point près de partir, la mignonne, rigolait Beggar. Ah, pour sûr, mon cœur, tu restes avec Beggar.

Joignant le geste à ces tendres paroles, le géant tirait sur la cotte de mailles de sa proie pour essayer de la soulever, mais ce n'était pas facile, car elle était trop lourde, et Jeannette gigotait trop.

Le seigneur de Roncelet, toujours sans épée, était assis sur le châssis de Fouette-Pierres. Il portait une marque rouge sur la joue, ce qui laissait supposer qu'il avait reçu un coup, et sir Geoffrey Carr, encadré de cinq hommes d'armes, était perché au-dessus de lui.

L'Épouvantail jeta un regard de défi à Thomas.

— C'est mon prisonnier ! glapit-il.

— Il est à nous, répliqua l'archer, c'est nous qui l'avons pris.

— Écoute, mon garçon, argumenta l'Épouvantail, visiblement toujours sous l'effet de la boisson, écoute, mon garçon, moi, je suis un chevalier, et toi, tu n'es qu'une merde. Tu comprends ?

Il s'avança vers Thomas en titubant légèrement.

— Je suis un chevalier, répéta-t-il d'une voix plus forte, et toi, tu n'es rien !

Un sourire de mépris déformait son visage déjà rouge, rendu encore plus rougeaud par le reflet des flammes.

— Tu n'es rien ! beugla-t-il de nouveau.

Il pivota sur lui-même pour vérifier que le seigneur de Roncelet était bien sous la garde de ses hommes. Un prisonnier d'une telle valeur marchande représentait la fin de toutes ses difficultés.

— Elle ne peut pas prendre de prisonniers, dit-il en pointant son épée sur Jeannette, parce qu'elle a des tétons, et toi, tu ne peux pas en prendre parce que tu n'es qu'une merde. Mais moi, je suis un chevalier ! Un *chevalier* ! cracha-t-il à la face de Thomas.

Piqué au vif par les insultes, l'archer arma son arc. La nouvelle corde était légèrement trop longue et il sentait le défaut de puissance, mais cela suffirait pour sa cible.

— Beggar ! hurla l'Épouvantail, s'il tire, tu tues cette chienne.

— Je tue la mignonne, répéta docilement Beggar.

Il ne cessa pas pour autant de caresser les mailles de fer qui recouvraient les seins de Jeannette. Il bavait. La jeune femme, livrée aux mains du géant à la barbe striée de jets de salive, continuait à se défendre, mais, renversée sur le treuil, elle était réduite à l'impuissance.

Thomas menaçait toujours sir Geoffrey. Le long bras du trébuchet était descendu, mais les ingénieurs avaient sans doute été interrompus avant de pouvoir charger une pierre car la grande poche de cuir était vide. Des blocs de pierre étaient entassés sur la droite. Un mouvement soudain attira l'attention de Thomas. Un blessé était appuyé contre les pierres, le visage en sang. L'homme essaya en vain de se mettre debout.

— Will ? interrogea Thomas.

— Tom ! C'est toi, Tom ? appela Will Skeat en tentant de se relever.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne suis plus ce que j'ai été, Tom.

Les deux habitants de La Roche-Derrien qui l'aidaient à garder le seigneur de Roncelet étaient étendus sans vie aux pieds du vieux maître qui, lui-même, semblait sur le point d'expirer. Sa face était blême, ses forces paraissaient l'avoir abandonné et il respirait difficilement. Des larmes coulaient sur ses joues.

— J'ai essayé de me battre, murmura-t-il d'un ton piteux, j'ai essayé, pour sûr, mais je ne suis plus ce que j'ai été.

— Qui t'a attaqué ? demanda Thomas, mais le vieil archer ne fut plus capable de répondre.

— Will essayait juste de me protéger ! intervint Jeannette.

Puis elle poussa un cri, car Beggar l'avait repoussée si durement qu'elle se retrouva perchée sur le treuil. Le géant était arrivé à ses fins : enfin, il pouvait soulever la jupe de mailles de la mignonne. Il baragouina quelques mots traduisant sans doute son excitation, lorsqu'il fut arraché à son bonheur par un beuglement de sir Geoffrey.

— C'est ce bâtard de Douglas !

Thomas décocha. La flèche alla s'infiltrer au milieu de l'enchevêtrement pileux de la barbe de Beggar et lui coupa la gorge. La large pointe lui trancha le gosier aussi nettement qu'un couteau de boucher, et Jeannette hurla car le sang vint l'éclabousser au visage. L'Épouvantail poussa un rugissement de rage et se rua sur Thomas, qui enfonça la pointe de corne de son arc dans sa face rougeaude, avant de laisser tomber l'arme pour sortir son épée. Robbie le devança, prêt à enfoncer l'épée de son oncle dans le ventre de l'Épouvantail, mais, bien que pris de boisson, celui-ci était vif et il réussit à parer le coup et à riposter. Deux de ses hommes d'armes accoururent à la rescousse, les autres étant assignés à la garde du seigneur de Roncelet. Thomas réagit à la vitesse de l'éclair. Il bondit sur sa gauche dans l'espoir de pouvoir se barricader derrière le châssis de Fouette-Pierres, mais sir Geoffrey fut à deux doigts de le prendre de vitesse. Avec l'énergie du désespoir, il donna un coup d'épée derrière lui, et les deux lames se heurtèrent avec une force qui paralysa son bras. Le coup projeta l'Épouvantail en arrière, mais il se rétablit et Thomas en fut réduit à parer les coups que son adversaire faisait pleuvoir sur lui. Le jeune archer n'était pas rompu au maniement de l'épée. Il se retrouva à genoux sans pouvoir recevoir l'aide de Robbie, car celui-ci était occupé avec les deux fidèles de sir Geoffrey.

Puis un énorme fracas retentit. C'était une explosion qui résonna comme si les portes de l'enfer venaient de s'ouvrir, faisant trembler la terre. L'Épouvantail se mit alors à pousser des hurlements de bête qui s'élevèrent jusqu'au ciel.

Jeannette avait tiré sur le levier qui libérait le long madrier. Dix tonnes de contrepoids s'étaient abattues sur le sol et l'épais pieu de métal qui maintenait la fronde avait rebondi entre les jambes de sir Geoffrey et creusé un trou sanglant dans son

ventre en se prenant dans ses entrailles. Le blessé était coincé sur l'extrémité de la poutre, où il se tordait en proie à d'atroces souffrances, au milieu d'une mare de sang.

Ses hommes, voyant leur maître sur le point de trépasser, reculèrent. À quoi bon se battre pour quelqu'un qui ne pouvait vous offrir de rétribution ?

Robbie, bouche bée, vit l'Épouvantail s'agiter tant et si bien qu'il parvint à se libérer du piquet de fer et à retomber lourdement sur le sol en répandant ses intestins dans un jaillissement de sang. Il rebondit, toujours vivant. Ses paupières tremblaient convulsivement et ses lèvres étaient tordues par un rictus.

— Maudit Douglas, parvint-il à souffler.

Robbie s'avança vers lui, leva l'épée de son oncle et la planta entre ses deux yeux.

Le seigneur de Roncelet observait la scène, frappé d'horreur incrédule.

Jeannette brandit alors une épée devant son visage, le mettant au défi de prendre la fuite. Mais il secoua la tête sans mot dire pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention de risquer sa vie au milieu de la horde sauvage, ivre et hurlante qui avait surgi de la nuit pour défaire la plus grande armée jamais levée par le duché de Bretagne.

Thomas se rendit auprès de sir William Skeat, mais son vieil ami avait expiré. Blessé à la nuque, il s'était vidé de son sang sur l'amoncellement de pierres. Une étrange expression de paix était peinte sur son visage. Comme Thomas fermait les yeux de son maître, le premier rayon de soleil du jour nouveau pointa au bout de l'horizon et vint éclairer le sang rouge vif qui colorait le sommet du bras de Fouette-Pierres.

— Qui a tué Will Skeat ? demanda-t-il aux gens de sir Geoffrey.

Dickon, le plus jeune, désigna les débris de mailles, de chair, d'entrailles et d'os qui restaient de l'Épouvantail.

Thomas examina la lame de son épée ébréchée en songeant qu'il lui faudrait apprendre à se servir de cette arme, sans quoi il mourrait par l'épée. Puis il avisa les hommes de sir Geoffrey.

— Disparaissez, allez à l'attaque du prochain fort ! leur ordonna-t-il.

Ils le regardèrent sans comprendre.

— Disparaissez ! aboya-t-il.

Les deux hommes d'armes, effrayés, obtempérèrent.

Thomas pointa son épée sur le seigneur de Roncelet.

— Emmène-le en ville, dit-il à Robbie, et surveille-le bien.

— Et toi ? s'enquit l'Écossais.

— Moi, je vais aller enterrer Will. C'était mon ami.

Thomas s'étonna de garder les yeux secs. Il se dit que, sans doute, les larmes viendraient plus tard. Il rengaina son épée, puis sourit à Robbie.

— Tu peux rentrer chez toi, Robbie.

— Je peux ?

Robbie paraissait dérouté.

— Taillebourg est mort. Roncelet va payer ta rançon à lord Outhwaite. Tu peux rentrer à Eskdale, chez toi, et recommencer à tuer des Anglais.

Le jeune Écossais secoua la tête.

— Mais Guy Vexille est toujours en vie.

— C'est à moi de le tuer.

— Et à moi aussi, répliqua Robbie. Tu oublies qu'il a tué mon frère. Je reste jusqu'à ce qu'il soit mort.

— Si vous le retrouvez un jour, objecta doucement Jeannette.

Le soleil éclairait la fumée des campements en feu et jetait de longues ombres sur le terrain où l'on voyait les derniers rescapés de l'armée de Charles abandonner leurs fortifications de terre et s'enfuir en direction de Rennes. Ils étaient arrivés pleins de morgue et sûrs de vaincre, et à présent ils prenaient la fuite, défaits et humiliés au-delà de toute mesure.

Dans les tentes des ingénieurs, Thomas trouva un pic, une pioche et une pelle. Il creusa une tombe à côté de Fouette-Pierres et inhuma le corps de Skeat dans le sol humide. Il essaya de prononcer une prière, mais n'en trouva aucune. Puis il se souvint de la pièce du passeur et retourna à la tente du seigneur de Roncelet. Il ôta la toile carbonisée qui recouvrait le coffre, sortit une pièce d'or et rejoignit la tombe. Il sauta dans le trou et plaça la pièce sous la langue de Skeat. Le passeur la trouverait et

saurait à la vue de l'or que sir William Skeat n'était pas le premier venu. « Que Dieu te bénisse, Will », dit Thomas. Puis il se hissa hors du trou et entreprit de le remplir de terre, mais ne put s'empêcher de s'arrêter de temps à autre dans l'espoir que les yeux de Will s'ouvriraient. Comme ses yeux ne s'ouvrirent pas, il pleura.

Et ce fut aveuglé par les larmes qu'il recouvrit de terre le visage livide de son ami.

Lorsqu'il eut terminé, il constata que le soleil était entièrement levé et que les femmes et les enfants arrivaient déjà de la ville pour chercher du butin. Un faucon crécerelle volait très haut dans le ciel.

Thomas alla s'asseoir sur le coffre rempli de pièces d'or pour attendre Robbie. « Je vais aller vers le sud, se dit-il. Vers Astarac. J'irai chercher le livre de mon père et je résoudrai son mystère. » Tandis que les cloches de La Roche-Derrien sonnaient la victoire, une immense victoire, il resta assis parmi les morts, songeant qu'il ne trouverait pas la paix tant qu'il n'aurait pas retrouvé le fardeau de son père. *Calix meus inebrians. Transfer calicem istem a me. Ego enim eram pincerna régis.*

Qu'il le veuille ou non, il était l'échanson du roi, et il partirait vers le sud.

FIN

NOTE HISTORIQUE

Le roman commence par la bataille de Neville's Cross. Cette bataille tire son nom de la croix de pierre que fit ériger lord Neville pour marquer la victoire. Mais peut-être une autre croix se trouvait-elle déjà sur le site avant d'avoir été remplacée par le mémorial de lord Neville. La bataille que se livrèrent une grande armée écossaise et une petite troupe improvisée, hâtivement rassemblée par l'archevêque d'York et les seigneurs du nord, fut un désastre pour les Écossais. Leur roi, David II, fut capturé comme le décrit *Vagabond*, pris au piège sous un pont. Il réussit à casser quelques dents à celui qui l'avait découvert, avant de se soumettre. Il passa un long moment au château de Bamburgh, à se remettre de sa blessure au visage, et fut ensuite emmené à Londres et jeté dans la Tour avec la plupart des autres aristocrates écossais capturés ce jour-là, y compris sir William Douglas, le chevalier de Liddesdale. Les deux comtes écossais qui avaient fait auparavant allégeance à Edouard furent décapités, puis écartelés, et les morceaux de leurs corps éparpillés tout autour du royaume à titre d'avertissement contre la félonie. Plus tard, la même année, Charles de Blois, neveu du roi de France et prétendant au duché de Bretagne, rejoignit David II dans la Tour de Londres. Ce fut un remarquable doublé pour les Anglais qui, au cours d'une autre décennie, devaient ajouter la capture du roi de France en personne à leurs victoires.

Les Écossais avaient envahi l'Angleterre à la demande de leurs alliés, les Français, et sans doute David II avait-il réellement cru que l'armée anglaise tout entière était occupée dans le nord de la France. Mais les Anglais avaient justement prévu cette éventualité et certains seigneurs du nord avaient été chargés de rester au pays et de se tenir prêts à lever des troupes au cas où les Écossais marcheraient sur l'Angleterre. L'ossature de ces troupes était, bien sûr, constituée par les archers. Cette période est l'âge d'or de l'archerie anglaise (et, dans une

moindre mesure, galloise). L'arme utilisée était le *longbow* – l'arc de guerre, ou l'arc droit –, un nom qui fut inventé beaucoup plus tard. Il s'agissait d'un arc en hêtre dont la longueur atteignait au moins cent quatre-vingts centimètres et la force, plus de cent livres (plus du double des arcs de compétition modernes). On ne s'explique toujours pas pourquoi seule l'Angleterre était capable de fournir des armées d'archers, ces semeurs de mort qui, véritablement, devinrent les rois des champs de bataille européens, mais la réponse la plus plausible est que cette maîtrise de l'arc de guerre était une passion anglaise, pratiquée comme un sport dans des centaines de villages. À la fin, on promulgua des lois qui rendaient l'archerie obligatoire, sans doute parce que l'engouement était en train de retomber. C'était certainement une arme extraordinairement difficile à utiliser, car elle requérait une force herculéenne, et les Français, malgré leurs efforts pour tenter de l'introduire au sein de leurs rangs, ne maîtrisèrent jamais l'arc de guerre. Les Écossais, habitués à affronter ces archers, avaient appris à ne jamais les attaquer à cheval, mais en vérité il n'y eut jamais de riposte à l'arc de guerre avant l'utilisation des armes à feu sur les champs de bataille.

Il était important de prendre des prisonniers. Un homme du rang de sir William Douglas n'était habituellement relâché que contre le paiement d'une grosse rançon. Cependant, sir William fut rapidement libéré sur parole pour aider à négocier la rançon du roi d'Écosse ; les négociations ayant échoué, fidèle à la parole donnée, il retourna dans sa prison de la Tour de Londres. Les rançons des personnages tels que Charles de Blois et le roi David II étaient énormes, et les négociations ainsi que la constitution de la somme pouvaient prendre des années. Dans le cas de David, la rançon fut de soixante-six mille livres, une somme à multiplier par cent au minimum pour obtenir une grossière estimation de sa valeur actuelle. Les Écossais furent autorisés à la payer en dix versements. Vingt nobles durent également se soumettre et servir d'otages jusqu'à la libération de David en 1357, époque à laquelle, par une ironie du sort, ses sympathies étaient devenues entièrement pro-anglaises. La capture de Charles de Blois fut attribuée officiellement à sir

Thomas Dagworth, qui vendit son prisonnier à Edouard III pour la somme beaucoup plus modique de trois mille cinq cents livres ; mais mieux valait avoir cet argent en poche qu'attendre pendant des années qu'une rançon plus importante fût réunie en France et en Bretagne. Le roi David fut capturé par un Anglais du nom de John Coupland qui, lui aussi, vendit son prisonnier à Edouard, contre des terres et le titre de chevalier.

La défaite de Charles à La Roche-Derrien constitue l'un des grands triomphes anglais méconnus de cette période. Charles avait déjà eu l'occasion d'affronter les archers auparavant et avait imaginé, à juste titre, que le moyen de les défaire était de les pousser à attaquer des positions bien défendues. Car l'archer ne pouvait tuer celui qu'il ne voyait pas. Cette tactique fonctionna contre l'assaut de sir Thomas Dagworth, mais le duc n'avait pas prévu la folle sortie de Richard Totesham. Et, parce qu'il avait martelé avec insistance que les quatre divisions de son armée devaient rester à l'abri dans leurs fortifications de terre, il fut écrasé, et les autres divisions battues à leur tour. Sa défaite et sa capture constituèrent un immense choc pour ses alliés, les Français, qui furent impuissants à faire lever le siège de Calais.

Je dois mentionner ici ma dette envers Jonathan Sumption dont le livre, *Trial by Battle*, le premier volume de sa superbe histoire de la guerre de Cent Ans, me fut d'une aide précieuse. Bien entendu, les erreurs contenues dans le présent roman sont entièrement de mon fait. Mais afin de réduire le volume de mon courrier à venir, qu'il me soit permis de préciser aimablement que la cathédrale de Durham ne possédait que deux tours en 1347, et que si j'ai placé la référence d'Hakalya dans le livre d'Esdras et non pas dans celui de Néhémie, c'est parce que j'ai utilisé la Vulgate et non la Bible du roi Jacques.